

L'Héritage Des Anciens

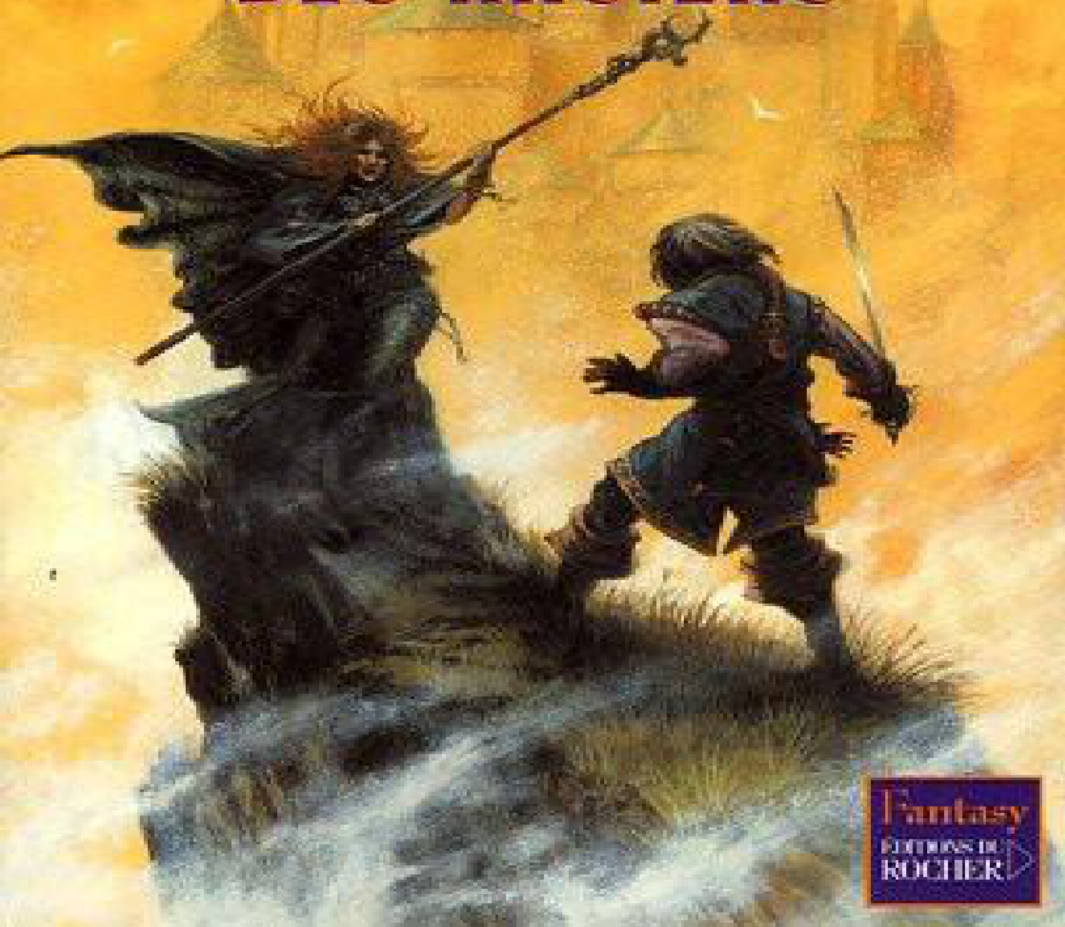
Mitchell Graham

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MITCHELL GRAHAM

L'HÉRITAGE DES ANCIENS



MITCHELL GRAHAM

L'Héritage des Anciens

Le Cinquième Anneau

Livre 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Claude Elsen

fantasy

ÉDITIONS DU

ROCHER

*A ma chère Mia (le Dr Zannis),
qui a su rendre les cours
de psychologie divertissants
et celui du Dr Rodriguez,
en particulier, supportable.*

Prologue

Lorsqu'il s'agissait de tuer, il avait toujours eu la chance de son côté.

Derrière le mur, l'espace était exigu et inconfortable, une espèce d'alcôve minuscule à l'odeur de moisi qui n'avait pas été occupée par un être humain depuis des années. L'homme tapi à l'intérieur l'avait découverte tout à fait par hasard. Il se demandait d'ailleurs quel motif avait pu inciter quelqu'un à fabriquer une telle cachette. On racontait que l'ancien roi s'en servait pour entrer et sortir des appartements de sa maîtresse. À dire vrai, Bryan Oakes n'avait que faire de l'authenticité de cette version. Il était caché dedans depuis presque une heure. L'attente faisait partie de son métier.

La seule lumière provenait d'une minuscule échancrure qui mesurait à peine trois centimètres de large. Oakes changea légèrement de position pour regarder par ce petit trou. *N'importe quel soir désormais.*

La princesse suivrait une routine bien précise. Comme la plupart des gens. En échange de quelques baisers et accouplements frénétiques, une soubrette ne s'était pas fait prier pour s'épancher sur les habitudes de sa maîtresse. Il avait toujours pu compter sur son physique pour lui rendre d'excellents services.

La princesse était une beauté et, en d'autres circonstances, il aurait peut-être essayé de la connaître mieux. Mais il était dangereux de se lier avec sa future proie.

Les instructions de Delain étaient extrêmement précises. *L'anneau d'or rosé passait en priorité. Il ne devait la tuer qu'en dernier ressort.* Les deux solutions lui convenaient. Ses employeurs ne lui avaient pas promis de prime pour le décès de la princesse. Il travaillait en échange d'un forfait fixé à l'avance. Ce mode de paiement lui seyait tout à fait ; ils l'avaient très bien rémunéré.

D'après sa suivante, Teanna se ferait masser après le dîner, puis elle prendrait un bain et lirait ensuite sur sa terrasse avant de se retirer pour la nuit.

Parfait, se dit-il.

Il reconnut sa voix dès que la porte de l'appartement s'ouvrit.

— Vous pourrez faire entrer la masseuse dès qu'elle arrivera, dit-elle.

— Oui, Votre Altesse, répondit le garde.

La porte se referma. Une silhouette passa devant l'échancrure. Oakes regarda Teanna d'Elso traverser la pièce et ouvrir les portes de la terrasse. Elle sortit et s'appuya à la balustrade. La lumière pâle de la lune encadrait son visage.

Pauvre petite princesse triste, songea-t-il.

Il continua à la surveiller d'un œil à la fois connaisseur et calculateur. Dotée d'une silhouette joliment athlétique, elle était plus grande que la plupart des hommes. Il lui trouva une ressemblance avec la femme représentée sur le portrait suspendu au-dessus de la cheminée. Elles avaient toutes les deux la même chevelure noir corbeau et le même visage bien dessiné.

— Un peu plus près, chuchota Oakes.

Il porta la sarbacane à ses lèvres. Le poison allait agir en moins de huit secondes. Elle commencerait par perdre le contrôle de ses muscles. Puis son système respiratoire faillirait et, pour finir, son cerveau s'arrêterait de fonctionner par manque d'oxygène.

Pas très agréable, songea-t-il.

Depuis qu'il avait obtenu un poste dans la garde du palais, il avait eu l'occasion de voir le célèbre anneau de Teanna à de nombreuses reprises. Mais c'était sur celui qu'elle avait volé à Matthieu Lewin des années auparavant qu'il voulait mettre la main. Il était convaincu d'être sur le point de trouver l'endroit où elle l'avait caché. Une intuition lui disait même que c'était pour ce soir.

Teanna rentra dans la pièce au bout de quelques minutes et commença à déboutonner sa robe. Elle la fit glisser de ses épaules pour l'enlever et la jeta sur son lit. Le reste de ses vêtements prit le même chemin, sous l'œil d'Oakes, auquel la vision de son corps dénudé n'inspira pourtant aucun frisson de désir. Les affaires étaient les affaires.

La princesse pénétra dans sa garde-robe et en ressortit vêtue d'un peignoir de soie. Il décida qu'elle se tenait encore trop loin et que la moindre erreur serait fatale. La précision de la sarbacane ne dépassait pas les six mètres. De plus, un grand nombre de rumeurs circulaient sur les exploits dont était capable Teanna. Il n'aurait pas droit à une seconde chance.

Contente-toi de me montrer où tu le caches, ma fille. Ce serait vraiment dommage de tuer une beauté comme toi.

Un coup frappé à la porte le pétrifia.

— Un instant ! lança la princesse.

Elle traversa la pièce en direction d'une bibliothèque, prit un livre sur une étagère et l'ouvrit. Oakes retint son souffle : elle venait d'ôter l'anneau de son doigt et de le placer à l'intérieur du livre.

Merci, ma chère. Tu es vraiment trop aimable.

Il abaissa lentement la sarbacane, tandis qu'une vague esquisse de sourire se formait sur ses lèvres. Décidément, la patience était une vertu inestimable.

Coribar.

À mi-chemin de la colline menant au temple de Coribar, Thaddeus Lane, officier en second du navire de guerre marchand félizien le *Dédale*, leva une main pour immobiliser la patrouille de marins qui l'accompagnait. Un centième de seconde avant qu'une rafale d'air brûlant ne dévale la colline dans un vacarme tonitruant, il entendit une explosion.

— Baissez-vous ! hurla-t-il.

D'un plongeon vers le sol, les marins qui avançaient derrière lui se protégèrent derrière des arbres et des rochers – derrière tout ce qui pouvait les abriter de la tornade qui se précipitait sur eux. L'un d'eux, plus lent à réagir que ses compagnons, reçut de plein fouet sur la tête un morceau de pierre qui fusait à une vitesse vertigineuse et mourut sur le coup.

Lane vérifia les positions de ses hommes afin de voir s'il y avait d'autres blessés, puis il fit signe à son barreur, un individu très musclé dénommé Brown.

— Nous représentons une cible trop facile, lui dit-il. Emmenez la moitié des hommes et contournez le temple par l'arrière. Je guiderai les autres directement vers...

Une deuxième série de déflagrations l'interrompit au beau milieu de sa phrase. Il leva les yeux et les garda rivés sur le sommet de la colline.

— Mais que diantre fabriquent-ils là-haut ?

— Aucune idée, lieutenant, répondit Brown. J'ai l'impression que tout s'écroule. Un des boulets doit avoir atteint quelque chose.

Lane réfléchit. C'était un jeune homme de grande taille, dégingandé, d'une vingtaine d'années, aux yeux bleus intelligents et aux cheveux noirs mi-longs.

De dix ans son aîné, Brown avait vu beaucoup d'hommes entrer dans la marine félizienne et en sortir. Celui-ci ne leur ressemblait pas. Lane faisait preuve d'une assurance qui inspirait la confiance. En dépit de son âge encore tendre et d'une tendance gênante à souffrir du mal de mer au début d'une traversée, il avait assez souvent fait ses preuves au cours des batailles pour gagner le respect de l'équipage. Navigateur du vaisseau depuis quatre ans, il faisait les bons choix dans des conditions épineuses et Brown le suivait sans rechigner.

Lane prit sa décision.

— J'ai vu le temple du navire. Nous n'avons aucune arme susceptible de produire ce genre de dégâts.

— La population du Coribar est bizarre, lieutenant, dit un marin grisonnant derrière eux. Et ses prêtres, deux fois plus. Je suis venu ici il y a dix ans. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils aient fait sauter le temple eux-mêmes.

Les sourcils froncés, Lane contempla de nouveau le sommet de la colline.

— Très bien. J'imagine que nous n'avons qu'un seul moyen d'en avoir le cœur net. Vous autres, vous me semblez bien vivants. Je ne veux pas avoir d'autres pertes. Interdiction de maltraiter le moindre prisonnier. Compris ?

— À vos ordres, lieutenant, répondit Brown.

Les autres marins acquiescèrent comme lui. Lane s'accroupit et sortit son épée. Sans se relever, il commença à gravir la colline, accompagné de la moitié des hommes. Brown et les autres virèrent en direction de l'arrière du bâtiment. En tout, ils étaient trente.

Une fois parvenu au sommet, Lane se redressa et rangea lentement l'épée dans son fourreau. Partout autour de lui, tous les visages n'affichaient qu'incrédulité et stupeur. Le temple au dôme doré scintillant n'était plus qu'un gigantesque amas de ruines. De l'endroit où il se tenait, il distinguait un certain nombre de silhouettes vêtues de soutanes blanches, à moitié ensevelies sous les gravats. Un spectacle atroce.

— Monsieur Warrenton ! appela-t-il.

Un rouquin âgé d'environ quatorze ans s'avança.

— Oui, monsieur.

— Dans la marine, c'est oui, *lieutenant*, rectifia Lane.

— Oui, lieutenant, bégaya l'adolescent.

Il avait l'air fasciné par une jambe d'homme qui dépassait d'un bloc de marbre.

— Veuillez envoyer un signal au navire pour leur faire savoir que nous avons pris le temple. Dites au capitaine qu'il n'y a apparemment aucun survivant. Nous allons fouiller le site pour essayer de mettre la main sur des objets de valeur. Nous serons de retour à midi.

— À vos ordres, lieutenant, répondit l'adolescent.

Il salua et partit au petit trot vers le bord de la colline, un instrument en forme de boîte suspendu à son cou par une lanière de cuir.

— *Marchez*, monsieur Warrenton. Vous êtes un officier. Les hommes vont vous observer.

Warrenton ralentit sur-le-champ.

— À vos ordres, lieutenant.

Il gardait les yeux détournés des cadavres.

Brown et son escouade rejoignirent Lane quelques minutes plus tard.

— Rien à rapporter, lieutenant. Quel saccage !

— Des signes de M. Fikes et de son groupe ? leur demanda Lane.

— Non, lieutenant. Dois-je envoyer quelqu'un à leur recherche ?

— Ça ne sera pas nécessaire. Je suis sûr qu'ils vont bientôt arriver.

Lane se retourna vers le *Dédale*, dont les grands mâts oscillaient doucement dans les eaux de la baie. Tout avait l'air en ordre. Il balaya le navire des yeux, en quête de son commandant.

Âgé de cinquante-quatre ans, Elton Fikes nourrissait un vœu ardent : achever ses quelques années de service et prendre sa retraite dans une ferme de sa province natale. Comme la plupart des marins professionnels de la marine marchande félizienne, il avait vu sa fortune personnelle s'accroître subitement le jour où le gouvernement félizien avait redécouvert le canon. Désormais, au lieu d'une marine marchande, le Félice possédait une flotte de pirates.

En vérité, Lane était ébahi par ce qui venait de se produire. Il avait failli vomir devant tous ces morts et ces démolitions, mais il avait réussi à garder un visage neutre et s'était déplacé de cadavre en cadavre, en quête de survivants. Après s'être assuré qu'il n'y en avait aucun, il avait demandé à Brown de confier à un groupe d'hommes la tâche de donner une sépulture décente aux prêtres. Puis il avait ordonné à Warrenton, revenu après avoir envoyé son message héliographique au navire, d'emmener le reste des marins sur les ruines et de les passer au peigne fin pour essayer de mettre la main sur le trésor. L'idée de dépouiller des morts le révoltait, mais il avait appris à se couler dans ce rôle.

Lane se fraya un chemin au milieu d'un amas de décombres et s'assit sur le bord d'un mur en ruine. Il avait été engagé sur le *Dédale* alors que le navire mouillait en Sennia. À l'époque, il s'agissait pour lui d'un pari calculé. Il avait désespérément besoin d'échapper aux autorités qui le recherchaient dans tout le pays. Lane s'appelait en fait Matthieu Lewin. Hormis Gawl, le roi de Sennia, il possédait sans doute le visage le plus connu de tout ce pays.

Quelques années auparavant, les enfants s'adonnaient à des jeux où ils se déguisaient en Matthieu Lewin, détenteur du célèbre anneau d'or rosé, sauveur de l'Occident à la bataille du champ d'Ardon. Les journaux publiaient des portraits de lui, les ménestrels narraient le récit de ses exploits dans les tavernes et les commerçants vendaient des répliques en étain de son anneau. Un anneau qu'il ne possédait plus. Il lui avait été dérobé par Teanna d'Elso, la princesse héritière du Nyngary, qui était probablement la personne la plus puissante au monde.

Matthieu contemplait la mer. Après presque quatre années passées à se cacher et à ourdir des plans, il ne s'était pas rapproché de son objectif. L'anneau restait introuvable et ses amis, frère Thomas et Gawl d'Atherny, étaient toujours au cachot. Edward Guy, l'usurpateur qui avait subtilisé le trône de Gawl, détenait toujours le pouvoir, et le monde entier croyait que Matthieu Lewin était mort.

Ces événements conservaient la même acuité dans son esprit que quatre ans auparavant. Sans son anneau, il aurait pu tout aussi bien être mort, vu le peu de choses positives qu'il avait été capable d'accomplir pour son pays et

ses amis. De l'époque où il portait l'anneau, il conservait en lui une espèce de vague écho du pouvoir que ce dernier lui conférait, mais qui n'était rien comparé aux dévastations susceptibles d'être provoquées par Teanna d'Elso, si l'envie lui en prenait. Les derniers espoirs de l'Occident s'étaient évanouis avec la disparition de l'anneau.

La chute de l'Elgaria avait pris moins de neuf mois, et il n'était pas rentré chez lui depuis. Le tiers sud de son pays, d'Elberton à l'embouchure de la Roeselar, était désormais gouverné par les Orlocks, des créatures sauvages, cannibales de surcroît. Ils devaient ce pouvoir à l'accord contre-nature que Karas Duren avait conclu avec eux. Delain, l'ancien roi, contrôlait encore la pointe septentrionale extrême du pays avec les vestiges de son armée, mais ils en étaient réduits à effectuer des raids périodiques pour essayer de semer la confusion dans le gouvernement fantoche installé par l'Alor Satar. L'équilibre de l'Elgaria était tenu par les impitoyables Vargothans qui tuaient sans le moindre scrupule pour maintenir l'ordre. Ils n'avaient pas réussi à démettre complètement Delain pour une raison essentielle : l'Alor Satar avait vu ses finances et son armée se réduire comme peau de chagrin à la suite de la dernière guerre.

Le monde avait changé, mais Matthieu ignorait si c'était grâce à lui ou en dépit de lui. Il savait simplement que son anneau avait disparu. Il avait cessé de se reprocher sa perte. Dans le grand agencement des choses, s'en vouloir ne servait strictement à rien. Disparu signifiait disparu, et à ce jour, il ne se trouvait pas plus près du palais de Teanna en Nyngary qu'il ne l'était au début de son périple. Grâce à l'écho, il devinait à peu près où se trouvait l'anneau, mais vu le bénéfice qu'il tirait de cette intuition, le bijou aurait pu tout aussi bien être caché sur la lune. Matthieu ramassa un caillou, le lança par-dessus le bord de la falaise et l'écouta cascader bruyamment en bas des rochers.

Le *Dédale* lui avait offert le moyen dont il avait besoin pour sortir de Sennia. Il avait suivi les conseils de frère Thomas et changé son apparence. Une teinture achetée sur le marché Stanley de Barcora lui avait permis de noircir ses cheveux et une autre de foncer son teint. Il ne pouvait pas faire grand-chose pour modifier la couleur de ses yeux, mais la barbe qu'il avait laissé pousser parachevait sa transformation. Avec son mètre quatre-vingt-dix, il était toujours mince, mais il avait acquis une musculature beaucoup plus solide durant ces quatre années.

Matthieu ramassa un autre caillou et le lança comme le premier.

— Ma patrie, se dit-il tout bas, en se demandant quelle pouvait bien être l'occupation de Lara Palmer à cet instant précis.

Il l'avait quittée, ainsi que son meilleur ami, Colin Miller, sans leur dire un seul mot. Cette séparation avait représenté pour lui l'épreuve la plus pénible de sa fuite, presque aussi insoutenable que de ne pas les contacter une seule fois au cours des années suivantes. Mais cela aurait été trop dangereux.

Tu représentes notre dernier espoir, mon garçon. *L'anneau doit absolument être récupéré*, lui avait dit le prêtre.

J'ai vraiment démontré que j'étais un espoir magnifique ! songea-t-il amèrement.

Une espèce de brouhaha, provenant de l'autre extrémité du plateau, sortit Matthieu de sa rêverie. Il se leva pour voir de quoi il retournait. Elton Fikes s'approchait de lui, accompagné des hommes qui avaient débarqué en sa compagnie. Deux prêtres en soutanes blanches faisaient partie de ce groupe. Matthieu se fraya un chemin parmi les décombres pour se porter à la rencontre de son commandant, prenant soin de ne pas marcher trop vite. Un officier qui se déplaçait avec aisance sans manifester la moindre fébrilité montrait son assurance à ses hommes et donnait le bon exemple aux jeunes deuxième classe.

Fikes lui adressa un signe du bras que Matthieu lui rendit. Comme le jeune homme, il portait un manteau, une cravate et des hauts-de-chausses blancs, l'uniforme de la marine félizienne.

— Tous en un seul morceau, monsieur Lane ? demanda Fikes.

— À vos ordres, commandant. Swanton est mort. C'est notre seule perte.

Fikes opina de la tête avant de contempler les décombres du temple.

— Quel saccage ! Ils devaient conserver des tonnes de poudre noire là-dedans. Je n'ai jamais entendu d'explosion plus retentissante.

— Pas étonnant. Difficile de garder un secret tel que celui-ci, mais je trouve bizarre que le Coribar l'ait découvert si vite.

— Le capitaine va être dans tous ses états. Vous l'avez informé de ce qui s'est passé ?

— Oui, commandant, répondit Matthieu comme ils se mettaient en marche. J'ai demandé à Warrenton de lui envoyer un message héliographique.

— Très bien. Une réponse du navire ? demanda Fikes.

— Le capitaine veut que nous fouillions la zone pour...

— ... *la mettre à sac*. Oui, je sais, l'interrompit Fikes sans dissimuler son dégoût. Vous avez trouvé des objets de valeur ?

— J'ai deux groupes qui s'y emploient actuellement.

— Quel sale travail, Lane ! Je ne peux vraiment pas dire que j'éprouve du plaisir à piller une église, même si c'était une des leurs.

— Le capitaine nous demande également de chercher des bijoux ou des pièces de monnaie sur les cadavres. Dans son message, il précise même de vérifier leur dentition, pour les plombages en or.

Fikes pivota vers Matthieu, l'air scandalisé.

— Il ne manquait plus que ça ! La prochaine fois, nous dépouillerons les femmes et les enfants. C'en est trop. Plutôt être damné que de m'abaisser à un acte pareil.

Le regard dans le vide, Matthieu baissa la voix.

— Il va falloir qu'on fasse semblant pour les hommes. Il y a des lèche-bottes dans l'équipage.

Fikes voulut répliquer quelque chose, mais il n'en fit rien, car un second maître du nom de Pilcher traînait non loin d'eux.

— Qu'est-ce qui vous fait rester bouche bée comme ça, monsieur Pilcher ? lui demanda-t-il d'un ton sec. Si vous n'avez pas assez de travail, je suis sûr que je vais trouver de quoi vous occuper.

Le marin lui adressa un salut à contrecœur et s'éloigna.

Fikes le suivit des yeux.

— Il va nous donner du fil à retordre, déclara-t-il. En tout cas, Thaddeus, merci de m'avoir averti. Je vois qu'un certain nombre de vos hommes s'occupent déjà d'ensevelir les corps.

— Ça m'a paru logique de le faire, répondit Lane. L'un des prêtres acceptera peut-être de prononcer quelques mots. J'imagine que nous allons les relâcher quand nous en aurons terminé ici.

— Quoi ? Oh, tout à fait. Je ne pense pas que le capitaine... Bon sang, que se passe-t-il ?

Une violente altercation venait d'éclater entre l'un des prêtres et les marins qui les gardaient. Les Féliziens essayaient de sortir quelque chose d'une sacoche en cuir que portait le prêtre, lequel s'y opposait à tue-tête. D'un commun accord, Fikes et Matthieu se dirigèrent vers eux, mais la suite les prit tous au dépourvu.

L'un des marins parvint enfin à arracher la sacoche au prêtre. Une petite boîte de bois en tomba et alla s'écraser sur le sol.

La panique s'inscrivit sur le visage du prêtre. Il se baissa pour ramasser la boîte en hâte et prit ses jambes à son cou.

— Arrêtez cet homme ! hurla Fikes.

Le prêtre, qui courait comme un possédé, ne s'arrêta qu'au moment où il parvenait au bord de la falaise. Ils se trouvaient sur la partie la plus escarpée du sommet de la colline, qui chutait vers l'océan d'une bonne soixantaine de mètres. Le fracas des vagues qui s'écrasaient contre les rochers montait jusqu'à eux. Les yeux exorbités, le prêtre balaya les lieux, à la recherche d'un moyen d'évasion.

Matthieu prit le temps de reprendre son souffle et leva les mains en un geste d'apaisement.

— Mon père, je m'appelle Thaddeus Lane. Je suis officier à bord du *Dédale*, le navire qui mouille dans la baie. Je regrette ce drame, mais je vous assure qu'aucun mal ne vous sera fait. Je vous en donne ma parole.

Dès qu'il fit un pas en avant, le prêtre recula d'un pas, avant de jeter un regard par-dessus son épaule aux rochers en contrebas.

— Qu'est-ce qu'il transporte là-dedans ? demanda l'un des marins qui avait suivi Matthieu.

— Du calme, messieurs.

Il était évident que la petite boîte de bois vernis comptait beaucoup pour le prêtre ; qu'elle comptait même tellement que Matthieu savait qu'il était en train de penser à sauter dans le vide et à mourir pour la protéger. Son expression avait suffi à l'en convaincre.

— Mon père, reprit Matthieu, mourir pour ça ne vaut pas le coup.

J'ignore ce qui s'est passé au temple et j'en suis vraiment navré, mais je...

— Navré ? Vous débarquez en envahisseurs et en pillards, vous attaquez une maison de Dieu, puis vous vous excusez d'avoir commis des meurtres. Votre chagrin est touchant, jeune homme, mais ma foi dans les miracles a déjà atteint ses limites.

— Je vous parierais qu'il a de la poudre noire dans cette boîte, monsieur Lane, dit un marin.

Le reste des hommes recula d'un pas.

— Restez où vous êtes ! leur ordonna sèchement Matthieu.

Elton Fikes et les autres hommes les rejoignirent quelques instants plus tard.

— Que se passe-t-il, Lane ? demanda Fikes.

— Je disais à ce prêtre que nous ne lui voulons aucun mal. Mon père, voici mon supérieur, Elton Fikes.

Le prêtre s'abstint de répondre.

— Il essaie de voler de la poudre noire, monsieur Fikes, lança un des hommes.

— Posez cette boîte sur le sol et écartez-vous-en, s'il vous plaît, mon père, demanda Matthieu.

Le prêtre ne montra aucun signe de vouloir lui obéir. Il recula d'un autre pas.

— Il pourrait voler un trésor, monsieur Fikes, dit Pilcher.

— Taisez-vous, répliqua Matthieu. Si nous voulons votre avis, nous vous le demanderons...

Matthieu n'eut pas le temps de finir sa phrase, car le prêtre pivota subitement face à l'océan. Il se préparait manifestement à sauter, et il l'aurait fait si la garde d'un couteau n'était pas apparue entre ses omoplates. Il courba le dos et la boîte tomba par terre. Une main tendue vers elle, il tituba sur le côté. Matthieu plongea trop tard pour le rattraper. Sans un bruit, il bascula dans le vide.

Fikes se précipita pour regarder par-dessus la corniche. Le corps désarticulé du prêtre gisait sur les rochers en contrebas.

— Dieu du ciel ! Qui a lancé ce couteau ? demanda Fikes d'un ton brusque à ses hommes.

— Moi, monsieur Fikes, répondit Pilcher. J'ai juste fait mon devoir. Je l'ai empêché de s'enfuir avec un trésor, comme nous l'a ordonné le capitaine.

Matthieu dut se retenir pour ne pas l'expédier à terre d'un coup de poing. Mais le capitaine avait effectivement formulé cette exigence.

Fikes se frotta le visage des mains.

— Bien, vous avez fait votre devoir. À présent, réunissez les autres et préparez-vous à regagner le bateau.

— Mais on va pas regarder... ?

— Un mot de plus, Pilcher, et vous vous retrouverez ligoté au gouvernail du navire. Déguepissez !

Pilcher haussa les épaules. En compagnie des autres hommes, il reprit la direction du temple en ruine. Matthieu attendit qu'ils se fussent tous éloignés pour ramasser la boîte.

— Qu'est-ce que c'est, Thaddeus ? demanda Fikes.

Matthieu essaya d'ouvrir le couvercle, mais il était fermé à clé.

— Je n'en sais rien.

— Pourtant, cet objet est tellement important qu'un homme était prêt à mourir pour lui, commenta Fikes.

— C'est une espèce de boîte avec une serrure à combinaison, déclara Matthieu en tournant l'un des cadrans. (Il remua avec précaution la boîte d'avant en arrière.) Il y a quelque chose à l'intérieur.

— Vous pouvez l'ouvrir ?

Matthieu fit non de la tête.

— J'en ai déjà vu une identique. Les Vargothans s'en servent pour envoyer des messages. Il y a probablement un flacon d'acide attaché au couvercle. Si nous ne débloquons pas la serrure dans l'ordre correct, elle se cassera et détruira ce qu'il y a dedans, à imaginer que ce ne soit pas déjà fait.

Fikes fronça les sourcils.

— J'imagine que nous devrions la rapporter au capitaine pour qu'il décide quoi en faire.

— Effectivement.

Matthieu et son supérieur entamèrent ensemble la descente de la colline.

Corrato, capitale du Nyngary.

Eldar d'Elso était installé avec sa fille sur la terrasse donnant sur les jardins nettement structurés du palais. D'une splendide fontaine, deux étages en dessous d'eux, leur parvenait le ruissellement de l'eau. La fontaine était une réplique de celles que Karas Duren avait fait construire peu de temps avant sa mort. En dépit de son coût, Eldar l'avait fait ériger à la demande de sa fille. Elle semblait beaucoup plaire à cette dernière, alors qu'il n'avait jamais eu de penchant pour ce genre d'ornements architecturaux. Ses goûts se portaient plutôt vers les livres et la poésie, mais il était enclin à faire preuve d'indulgence envers sa fille unique.

Le roi observait Teanna qui contemplait la fontaine. *Elle ressemble tellement à sa mère*, songea-t-il.

Eldar éprouva un pincement de tristesse, mais il sourit vite et poursuivit son observation. Sa fille mesurait cinq centimètres de plus que lui.

Son épouse et le frère dément de cette dernière, Karas Duren, avaient voulu unifier le monde sous leur bannière, et ils auraient pu y parvenir, n'eût été ce garçon de ferme dénommé Matthieu Lewin. À présent, ils étaient tous morts.

Quel terrible gâchis, songea Eldar pour la énième fois.

— Tu n'as pas touché à tes œufs, observa-t-il.

— Je n'ai pas très faim, père.

— Mais tu vas avoir besoin de forces si tu fais une promenade à cheval avec Rémi ce matin.

Teanna réagit à la mention de Rémi par une grimace. Elle inspira à fond et exhala avec ostentation.

— Sans doute, acquiesça-t-elle.

Son manque d'enthousiasme n'échappa pas au roi qui l'observa de plus près. Prince héritier du Sibuyan, Rémi Chambertin était le cinquième prétendant qui cherchait à conquérir Teanna depuis trois ans. Les Sibuyans ne se contentaient pas d'avoir une économie florissante, ils étaient une importante puissance militaire. Une union entre leurs familles cimenterait les relations entre leurs deux pays et assurerait la défense de la frontière nord du Nyngary. Rémi était un jeune homme bien élevé et charmant, mais Teanna avait accordé aussi peu d'importance à ses avances qu'à celles de ses précédents prétendants.

À vingt-trois ans, on pouvait difficilement la qualifier de vieille fille, mais le roi avait le sentiment qu'il était grand temps que Teanna se remette à vivre. Il lui avait fallu un an pour guérir du coup de poignard qu'elle avait reçu en Sennia. Selon les médecins, elle n'avait d'ailleurs survécu que par miracle. Évidemment, l'anneau d'or rosé qu'elle portait à sa main droite y était pour quelque chose. Eldar ne comprenait rien aux anneaux ni à la manière dont ils donnaient accès à la machine des Anciens enfouie dans les tréfonds de la terre, mais il tenait leur réalité pour acquise.

Marsa, Karas et le jeune Lewin décédés, sa fille demeurait la seule personne vivante capable de s'en servir. Cet anneau lui donnait accès à un pouvoir inouï. Si l'envie lui en prenait, elle était capable d'anéantir une cité entière d'une seule pensée. Bizarrement, Teanna s'était repliée sur elle-même après son voyage en Sennia. Elle observait beaucoup, s'exprimait peu et ne laissait que rarement entrevoir ses préoccupations.

Eldar se leva, contourna la table et tendit la main à sa fille. Il l'emmena dans le salon, loin de la distraction offerte par la fontaine, et ils s'assirent ensemble sur le canapé.

— Pourquoi ne me confies-tu pas ce qui te préoccupe ? lui demanda-t-il.

— Ce n'est rien.

Eldar haussa un sourcil et attendit. Teanna replia les jambes sous son corps et nicha la tête contre le torse de son père. Tous deux gardaient le silence.

— Ces derniers temps, j'ai pensé à Matthieu Lewin, dit-elle enfin.

— Ah !

— J'ai rêvé de lui la nuit dernière. Ne trouvez-vous pas cela étrange ?

— Un peu, répondit Eldar en lui pressant l'épaule. Cela fait un bon moment qu'il est mort.

— Je sais. Mais j'éprouve une sensation *différente*.

— Une sensation différente ?

— La mort d'oncle Karas avait quelque chose de définitif. Je l'ai su dès qu'il a rendu l'âme. Je n'ai jamais ressenti la même chose avec Matthieu.

— Mais je croyais que ce jeune homme avait été tué durant les combats en Sennia ?

— Moi aussi, mais je n'en ai jamais eu l'absolue conviction. Vous savez, on n'a jamais retrouvé son corps.

— J'avais l'impression que le shérif de l'Elgaria avait identifié sa dépouille, dit Eldar.

— Cousin Eric n'en a jamais été tout à fait certain non plus.

— Tu penses qu'il pourrait être encore en vie ?

Teanna hocha la tête.

— Je ne sais pas. C'est difficile à expliquer. Il s'agit juste d'une impression... mais elle grandit, j'en ai même rêvé.

— Tu veux m'en parler ?

Teanna parut sur le point de s'exprimer, mais elle changea d'avis.

— Non, pas pour l’instant. Vous ne m’en voulez pas, père ?

— Bien sûr que non. Mais tu es ma fille unique et je n’aime pas te voir bouleversée. Je serai là si tu as besoin de moi.

Teanna l’étreignit.

— Promettez-le-moi. Promettez-moi que vous serez toujours là, père.

Eldar sourit et déposa un baiser sur son front.

— Je te donne ma parole de roi. Tu avais un faible pour ce garçon, non ?

Plusieurs secondes s’écoulèrent avant qu’il n’obtienne une réponse.

— J’étais beaucoup plus jeune à l’époque. On fait beaucoup de choses un peu sottes quand on est jeune. C’est juste que nous étions uniques... les seules personnes au monde à posséder ceux-ci.

Teanna leva sa main un peu plus haut, jusqu’à ce que le soleil qui pénétrait en oblique par la fenêtre vienne se refléter sur la surface de l’anneau.

— C’est vrai. Mais il a tué ta mère et ton oncle. Serait-il vivant que tu pourrais difficilement ne pas tenir compte de ce crime. Tu penses souvent à lui ?

— Oui, répondit Teanna. Je sais que toute la famille désire que je me marie, et je le ferai un jour. Mais je veux épouser quelqu’un que j’aime et...

— Respecte, peut-être ?

Teanna leva les yeux vers son père et hocha la tête.

— Tu as raison, le respect est une partie importante de toute relation, concéda Eldar. Un partenaire est sans nul doute préférable à un boulet. Si j’ai bien compris, aucun des jeunes hommes qui t’ont courisée ne t’a plu ?

Teanna secoua légèrement la tête.

— Je trouve Rémi plutôt gentil, avança Eldar. Il est bel homme et...

— Il a le cerveau d’un bouton de porte.

Le roi recula son visage de quelques centimètres.

— Un bouton de porte ?

— Un bouton de porte, répéta Teanna d’un ton morose.

Eldar d’Elso prit le temps de réfléchir.

— Eh bien, je ne peux pas dire que j’ai envie d’avoir un *bouton de porte* pour beau-fils. J’imagine que nous allons donc devoir rester vigilants pour dénicher un prétendant convenable. Il n’y a pas le feu. Il te reste encore quelques belles années, la taquina-t-il en lui donnant des petits coups dans les côtes avec un doigt.

— Et si je reste ici avec vous à jamais ?

— À jamais ? Ça fait long ! Je vais envoyer un messenger annoncer à Rémi que tu es souffrante aujourd’hui. Te joindras-tu à moi pour le dîner tout à l’heure ?

La question semblait innocente, mais tous deux savaient à quoi le roi faisait allusion. Cela faisait deux ans, et de plus en plus souvent depuis deux semaines, que Teanna passait du temps dans la ville souterraine bâtie par les Anciens. Elle l’y avait amené à deux reprises, mais la source du pouvoir des Anciens l’effrayait. Ses ancêtres n’avaient pas su éviter de se détruire eux-

mêmes. Que se passerait-il si la chose mystérieuse qui avait causé leur perte se trouvait encore là ?

— Non, répondit Teanna, le ramenant au présent. Je pense que je prendrai un petit en-cas dans ma chambre et que je lirai un moment.

Les couloirs du palais étaient décorés de rangées de tableaux représentant les ancêtres de Teanna, qui surveillaient sévèrement la princesse au passage. La plupart du temps, elle leur jetait à peine un coup d'œil. Remontant à la première guerre contre les Orlocks, presque deux mille ans plus tôt, ils formaient une ligne de succession jamais interrompue du côté de la famille de son père. La famille de sa mère descendait des Duren, qui avaient gouverné l'Alor Satar pendant presque deux siècles. Sans motif apparent, Teanna choisit ce jour-là de s'arrêter devant le portrait d'un homme d'âge mûr répondant au nom de Tiglah d'Elso. Il possédait les yeux bleus typiques de sa famille. Des yeux qui lui rappellent ceux de Matthieu, mais comme ce souvenir la mettait mal à l'aise, elle se hâta de le refouler. Un jour, son père lui avait raconté que Tiglah était à la tête des forces orientales lors de la bataille de la plaine d'Amon qui avait permis de repousser enfin les Orlocks. Le lendemain, une bande de ces sauvages l'avaient capturé alors qu'il regagnait son palais. On n'avait plus jamais eu la moindre nouvelle de lui.

En étudiant son visage, Teanna lui trouva des ressemblances avec ceux de son père et de son grand-père. *Certaines choses ne changent jamais, c'est étrange*, songea-t-elle. Ils avaient des mâchoires et des pommettes identiques, sans parler, bien évidemment, des yeux. Elle contempla le portrait pendant plusieurs secondes avant de poursuivre son chemin dans le couloir.

L'accord que son oncle Karas avait conclu avec ces créatures dépassait complètement son entendement. En un souffle, il avait réussi à accomplir l'objectif qu'ils n'étaient pas parvenus à atteindre pendant trois millénaires, dans le simple but de détruire l'Elgaria. Pour les remercier de leur coopération, il leur avait fait cadeau du tiers inférieur de ce pays.

Les Orlocks se déplaçaient désormais en toute liberté à l'étranger. L'époque où ils restaient confinés dans leurs cavernes et grottes souterraines était révolue. Leur immobilisme relevait presque du miracle. Depuis quelques années, on n'avait eu vent d'aucune attaque de leur part. En fait, le manque total d'informations sur ce qu'ils tramaient peut-être inquiétait beaucoup Teanna. Il était hors de question d'envoyer un espion parmi eux, même si quelqu'un se portait volontaire. Les Orlocks perceraient tout de suite un humain à jour... et c'étaient des cannibales. En outre, beaucoup plus intelligents et complexes que ne l'imaginaient ses cousins, Eric et Armand. Si Teanna avait appris une chose, c'était à ne pas sous-estimer ses ennemis.

Elle n'avait pas oublié les deux statues géantes qui gardaient la seconde entrée de la Caverne émeraude.

Des Orlocks et des humains réunis ?

C'était inimaginable, vu l'inimitié opposant les deux races, et pourtant,

d'abondantes preuves qu'elle avait découvertes dans les vieux bâtiments allaient en ce sens. Elle cherchait une réponse à cette énigme depuis plusieurs années, mais elle n'était pas parvenue à découvrir pourquoi, ni même quand, le schisme s'était produit. De notoriété publique, les annales étaient fort rares, ce qui rendait sa tâche encore plus compliquée.

Teanna avait étudié les livres anciens et écumé toutes les sources disponibles en Nyngary. Pour finir, elle s'était tournée vers la bibliothèque beaucoup plus fournie de Rocol où elle avait trouvé la première référence à la ville souterraine des Anciens. Le jour de sa découverte restait très présent à son esprit.

Après les funérailles de son oncle Kyne, elle avait décidé de se promener dans l'immense jardin du palais de Karas Duren. Elle songeait aux Anciens et se demandait à quoi pouvait bien ressembler une cité souterraine. Plusieurs ouvrages en faisaient mention, mais aucun n'était illustré. Elle se rappelait avoir soupiré, en émettant le souhait de voir cette ville. Subitement, une lumière blanche l'avait enveloppée et elle s'était sentie aspirée dans un vide pareil à un tunnel. Elle avait dû faire appel à toute sa force de caractère pour ne pas se mettre à hurler.

De la rive de l'étang au bord duquel elle était assise une seconde auparavant, elle s'était retrouvée en plein cœur d'une cité vieille de trois mille ans. Au début, elle était restée interloquée. Cet endroit ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait et dépassait même son imagination. Les rues étaient larges et parfaitement lisses. Une ligne jaune séparait la chaussée en deux. Tout autour de la place, chaque brin d'herbe était d'un vert pur et coupé à la même hauteur, au millimètre près. La perfection, ou presque. Quand elle s'était baissée pour examiner l'herbe de plus près, la surprise lui avait fait retirer sa main. Elle n'avait rien de vivant, mais était composée d'une espèce de substance qu'elle touchait pour la première fois.

Avant tout, elle devait se calmer et remettre de l'ordre dans ses idées. La chose faite, elle parvint à la conclusion que c'était ses propres pensées, canalisées par l'anneau, qui avaient déclenché ce déplacement. Par conséquent, elle devait pouvoir retourner chez elle par le même biais. Elle tenta avec prudence de faire des déplacements d'un côté à l'autre de la place qui lui prouvèrent que sa théorie était juste. À l'avenir, il lui faudrait faire plus attention à ses errances mentales.

Après avoir acquis la certitude qu'elle ne risquait rien, Teanna entama son exploration. Des heures durant, elle fit découverte stupéfiante sur découverte stupéfiante : des carrosses qui n'étaient pas tirés par des chevaux, des lumières qui s'allumaient toutes seules quand on entrait dans une pièce, un bâtiment contenant une salle dont une paroi entière était constituée d'objets ressemblant à des horloges, sauf qu'ils n'en étaient pas. Chacun possédait une seule aiguille et, sur son pourtour, une succession de chiffres. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que ces derniers représentaient. Ensuite venaient les maisons. Rangées après rangées, elles contenaient un mobilier des plus curieux.

Le plus surprenant résidait dans le fait que ces objets avaient miraculeusement survécu au passage du temps. Tout en haut des murs des maisons, des petits orifices semblables à des grilles laissaient passer l'air frais, et de l'eau, chose inouïe, coulait du robinet des évier quand on le soulevait.

Manifestement, les Anciens avaient subitement abandonné la ville. Elle en avait la conviction. Les couverts étaient encore mis sur des tables de cuisine et devant un certain nombre de maisons, des instruments bizarres à deux roues, équipés d'un siège, étaient couchés sur le côté. Teanna avait l'impression d'avoir franchi une porte magique ouvrant sur le passé. Elle déambula, examinant dans les vitrines les tenues étranges que portaient ses ancêtres. Deux des mannequins étaient vêtues de robes si courtes qu'elle en demeura bouche bée.

Tout était tellement fascinant qu'elle aurait pu facilement passer une semaine à explorer les lieux et à apprendre. Mais ce fut alors qu'elle rencontra le Gardien.

À Bord du Dédale.

Allongé sur le dos, Matthieu contemplait la boîte mystérieuse. Quant il l'avait apportée à bord, le capitaine l'avait examinée, avait essayé d'ouvrir le couvercle à plusieurs reprises, avant de la lui rendre en lui disant d'essayer de trouver un moyen de l'ouvrir. Matthieu avait déjà vu des serrures à combinaison, mais jamais de boîte possédant quatre cadrans séparés. Ce qui le perturbait le plus était le jusqu'au-boutisme du prêtre qui avait préféré se jeter d'une falaise plutôt que de laisser la boîte tomber entre leurs mains.

Il la reposa, se leva et s'approcha du sabord à canon qui lui servait de hublot. Sa cabine mesurait à peine plus de deux mètres carrés et demi, et il la partageait avec un gros canon noir de vingt. En tant que chambre elle laissait beaucoup à désirer, mais il s'estimait quand même heureux de disposer d'un coin d'intimité. Sur un navire, il s'agissait d'une denrée rare, et lorsqu'ils étaient en action, sa couchette et son petit bureau étaient repoussés d'un côté pour que trois membres d'équipage puissent faire fonctionner le canon.

Il contempla l'île de Coribar à l'horizon. Un souffle de brise en provenance de la terre ferme pénétra dans la cabine, transportant le vague parfum des buissons de jasmin sauvage qui poussaient le long de la côte. Matthieu s'en emplit les narines, expira et appuya la tête contre le cadre du hublot. La température baissait régulièrement depuis deux semaines et l'air frais rendait l'atmosphère de la cabine presque respirable.

Jusque-là, le raid des Féliziens s'était avéré catastrophique. Le temple ne contenait pratiquement aucun or ni bijoux, ni aucun autre objet de valeur. Ce résultat avait mis le capitaine, Philippe Edrington, de fort méchante humeur. À bien des points de vue, cette expédition lui revint chère. Deux membres d'équipage avaient péri et trois autres étaient blessés. Le groupe de Fikes avait ramassé ce qu'il pouvait et l'avait rapporté à bord où le capitaine les attendait avec impatience. Après un seul regard à leur butin, il avait ronchonné quelque chose et était descendu dans sa cabine en compagnie du clerc du navire pour entrer les articles dans le journal de bord.

Selon la loi félizienne, le roi touchait vingt-cinq pour cent de toutes les prises de sa marine. Le reste était divisé entre le capitaine et son équipage, montant qui, dans le cas présent, s'élevait à soixante-quinze pour cent d'à peu près rien. Matthieu trouvait qu'il s'agissait d'un système intéressant, rendu possible par les canons et la poudre noire. Du coup, un certain nombre de

capitaines s'étaient enrichis du jour au lendemain. Malheureusement, ce n'était pas le cas de Philippe Edrington.

Il était le second homme à commander le *Dédale* depuis que Matthieu s'était engagé sur le navire. Issu de la petite noblesse, Edrington avait acheté le bateau et son équipage avec à son capitaine précédent, qui vivait désormais une retraite heureuse sur une propriété de campagne.

Matthieu se moquait des pillages. Servir sur un navire n'était pour lui qu'un moyen d'atteindre un objectif. Les Féliziens faisaient beaucoup de commerce avec le Nyngary, et c'était dans ce pays que Teanna avait caché son anneau. Mais chaque occasion de s'en approcher qui s'était offerte à lui depuis quatre ans avait échoué.

Il consulta le calendrier. À présent, une autre occasion était sur le point de se présenter, à condition qu'il parvienne à convaincre le capitaine de jeter l'ancre au Vargoth avant deux semaines.

Matthieu regagna sa couchette, prit la boîte et en tourna le cadran. Il tendit l'oreille pour entendre si une gorge de serrure s'enclenchait, mais le bois était trop épais pour laisser passer le moindre bruit. Après avoir réitéré ses essais pendant plusieurs minutes, il abandonna et monta sur le pont.

Son quart ne commencerait que dans quatre sonneries et il trouvait plus facile de réfléchir dehors que dans sa cabine, étroite et étouffante. Elton Fikes se tenait à son poste habituel sur le gaillard d'arrière, supervisant les préparatifs de leur appareillage.

L'eau et les fruits frais posaient toujours un problème à bord d'un navire, et Fikes avait eu le bon sens d'envoyer un groupe d'hommes remplir leurs tonneaux. L'officier supérieur adressa un sourire à Matthieu et reporta ensuite son attention sur les activités en cours à tribord. Et il y avait de quoi faire.

Le jeune Stanley Warrenton était à bord de l'allège dont il attachait les amarres au flanc du navire. D'un regard par-dessus le bastingage, Matthieu constata qu'ils rapportaient des cageots emplis d'oranges et de citrons. Non loin de l'avant pont et au milieu du pont, plusieurs groupes de marins reprisaient des voiles et réparaient des cordes. D'autres travaillaient sous la direction d'Ellias Madsen, le charpentier du navire. Ils remplaçaient un espar qui s'était récemment brisé lors d'une tempête qu'ils avaient essuyée au large de la côte elgarienne. En quatre ans, Matthieu n'avait pas vu son pays natal de plus près.

Cette expérience lui avait laissé une sensation de vide dans la poitrine. Par le biais d'une série d'enquêtes prudentes, il avait réussi à apprendre que Lara et Colin étaient rentrés sains et saufs à Devondale. Cette nouvelle ne lui avait cependant apporté qu'un maigre réconfort. Il voulait entrer en contact avec eux, le besoin de le faire le taraudait, mais il savait que cela mettrait ses projets en péril, à défaut de les annihiler. Les deux tiers nord de l'Elgaria, où était situé Devondale, étaient désormais sous la férule des Vargothans. De temps en temps, des échos des atrocités commises dans son pays parvenaient jusqu'à lui, et son incapacité d'intervenir, d'une manière ou d'une autre, le

rendait malade.

La situation de Gawl et de frère Thomas n'était guère plus brillante. Six mois plus tôt tout juste, alors que le *Dédale* faisait escale à Barcora, il avait surpris une conversation sur le marché Stanley. Apparemment, le roi restait toujours derrière les barreaux au château fort de Camden. Les hommes parlaient à voix basse, Matthieu n'avait pas tout entendu, mais un mot avait retenu son attention : *Procès*.

Gawl avait déjà été jugé et condamné à vingt ans d'emprisonnement Pour quelle raison le régent souhaiterait-il un autre procès ? Il avait obtenu une réponse en fourrant son nez avec prudence dans des tavernes, et des boutiques au cours des journées suivantes. Lord Guy, désormais satisfait de la composition de la Cour suprême, était prêt à supprimer ce qu'il considérait comme une menace contre sa personne. Gawl d'Athorny était un ennemi beaucoup trop dangereux pour garder la vie sauve, même en captivité. L'ex-roi conservait l'amour de son peuple, même si rare étaient ceux prêts à se rebeller contre le gouvernement actuel. L'Église compliquait encore la situation. Elle ne manquerait pas de donner sa bénédiction à toute décision proposée par la Cour suprême. Quand Edward Guy s'était emparé du pouvoir, l'évêque Ferdinand Willis désormais archevêque Willis, avait été nommé à la tête de l'église sennienne. Ils avaient une relation d'ordre symbiotique, chacun endossant les décisions et édits de l'autre. Paul Teller, l'abbé précédent, avait été destitué et affecté dans une petite église de la frontière sud.

Un bruit de pas, dans son dos, attira l'attention de Matthieu.

— Du succès avec votre boîte mystérieuse ? lui demanda Fikes.

— Je crains que non.

— Nous pourrons peut-être l'apporter à un serrurier à notre arrivée à Boswell. Je n'arrive pas à imaginer ce qu'elle contient de si important... probablement rien d'autre que des messages de l'Église ou des choses de ce genre.

— Probablement, acquiesça Matthieu. Vous avez bien dit Boswell ? Je croyais que nous allions au Nyngary. Boswell est au Mirdan.

Fikes lui donna une claque dans le dos.

— C'est pour ça que je vous ai nommé navigateur, Thaddeus. Pratiquement rien ne vous échappe.

Matthieu posa un regard morne sur Fikes.

— Je suis sérieux, Elton.

— Le capitaine a décidé d'essayer les voies de navigation nord avant de rentrer chez nous, et je ne peux pas dire que j'y sois opposé. Cette expédition a été lamentable. À votre avis, ça nous prendra combien de temps pour arriver là-bas ?

— Je dirais à peu près une semaine, lui répondit Matthieu après réflexion, si le temps se maintient. Je vais vérifier les cartes.

Fikes leva les yeux vers le ciel.

— Ça devrait passer. La saison n'est pas encore assez avancée pour les

ouragans.

— Ils se déchaînent plus souvent au nord que par ici. Pensez-vous que l'équipage ne trouvera rien à redire ? Ils attendaient leur paie à la fin du mois et nous avons déjà trois semaines de retard.

— J'en ai touché un mot au capitaine tout à l'heure, répondit Fikes, avant de jeter un bref coup d'œil alentour et de poursuivre un ton plus bas. Le problème, c'est qu'Edrington est plutôt à sec en ce moment. Il comptait sur cette expédition pour se renflouer.

— Il aurait dû rester négociant, répliqua Matthieu. Le métier de pirate ne lui convient pas du tout.

— Je ne pense pas qu'il ait eu le choix en la matière, en tout cas d'après ce que j'ai pu entendre. Son frère héritera de la propriété familiale au décès de leur père et Edrington m'a confié qu'ils ne s'entendent pas. Soit il se frayait un chemin dans le monde, soit il mourait de faim. Lord Edrington a paru enchanté de refiler le gros Phil à la marine quand l'occasion s'est présentée.

— Je vois, commenta Matthieu.

Edrington était un individu pompeux, avec des petites mains. Il suait abondamment chaque fois que son navire allait au combat. Il en allait de même par gros temps. Si un homme était peu taillé pour la vie en mer, c'était bien le « gros Phil », comme le surnommait l'équipage dans son dos.

Matthieu avait pris connaissance de ce sobriquet très peu de temps après la prise de commandement du navire par le capitaine Edrington. Le manque de connaissances et l'indécision du capitaine avaient failli leur coûter la vie à deux reprises au cours des derniers mois. La première fois il avait amené le navire sous le vent pendant une tempête, décision qui allait provoquer leur naufrage contre la côte sud de l'Alor Satar car incapable de décider de la manière de se sortir de cette passe délicat, Edrington se contentait de contempler les rochers menaçants qui se rapprochaient de plus en plus. Heureusement, Matthieu se trouvait alors sur le pont. Il avait brusquement donné l'ordre à l'équipage du *Dédale* de tirer un bord pour faire repartir le navire dans l'autre sens. Edrington s'était simplement contenté de le remercier d'avoir anticipé son ordre suivant.

Le second incident s'était produit trois semaines auparavant. Malgré Elton Fikes qui le pressait de rentrer de la toile pendant une violente tempête, Edrington avait passé outre l'avis de son second et continué à les entraîner dans les eaux turbulentes. Il avait l'intention d'atteindre les chemins maritimes du sud avant ses collègues capitaines.

Matthieu avait dès lors décidé que Philippe Edrington en connaissait aussi peu sur la mer que sur les qualités de navigation du *Dédale*. Lui et les autres officiers ne pouvaient que rester soudés, et c'était loin d'être tâche aisée. Aucun d'eux ne voulait saper l'autorité du capitaine, mais aucun n'avait non plus envie de provoquer la mort de tout l'équipage en le suivant à l'aveuglette, d'autant qu'ils savaient qu'il avait plus souvent tort que raison.

Cette erreur récente aurait facilement pu provoquer le démâtage du

navire, mais heureusement, un cabillot avait fait tomber le capitaine dans les pommes en dégringolant sur lui du mât principal. Cet incident avait permis à Elton Fikes de relever les hommes de quart et de raccourcir les voiles, ne provoquant de la sorte qu'un dégât minimum aux espars du mât de misaine. C'était Matthieu qui avait fait tomber le cabillot.

Il avait attendu le dernier moment, et quand personne ne regarda dans sa direction, il avait fait appel à l'écho de l'anneau pour desserrer le cabillot d'une secousse. Les hommes, comme le capitaine Edrington lorsqu'il était revenu à lui, n'y avaient vu que du feu. De la sorte, tout le monde y avait trouvé son compte, exception faite peut-être du capitaine, qui avait dû garder le lit pendant deux jours en raison d'une migraine lancinante.

Fikes, qui se tenait aux côtés de Matthieu, lui dit quelque chose que dernier ne comprit qu'à moitié.

— Vous m'écoutez, Thaddeus ?

— Pardonnez-moi, répondit Matthieu, j'étais plongé dans mes pensées.

— Je disais que nous allons sans doute être obligés d'entraîner les canonniers plus sévèrement. C'est une chose que d'atteindre une cible immobile, mais je n'aimerais pas me retrouver dans le cas de figure où on nous tirerait dessus en retour.

— Pourquoi ? Vous croyez que les Mirdanites ont déjà des canons ?

Fikes secoua la tête.

— Aucun moyen de le savoir. Mais j'aimerais être prêt, juste au cas où... À mon avis, ce n'est qu'une question de temps. Nous écumons librement les mers depuis presque deux ans. Ça ne durera pas éternellement.

— D'accord, répondit Matthieu. Je vais m'en occuper ce matin.

Ils continuèrent à bavarder jusqu'au moment où le lieutenant Glyndon Pruett, troisième officier du navire, les interrompit.

— Pardonnez-moi, messieurs, leur dit-il en enlevant son couvre-chef pour les saluer d'une courbette théâtrale, le capitaine vous demande de lui faire le plaisir de vous joindre à lui pour dîner ce soir.

— Ah, répondit Fikes en lui rendant son salut, veuillez dire à sézigue que sauf questions mondaines plus importantes, mon compagnon et moi condescendrons peut-être à faire une brève apparition à ce dîner.

— Naturellement, répondit Pruett. Puis-je transmettre la même réponse de votre part, monsieur Lane ?

— Oui... à condition d'omettre le sézigue, bien entendu.

— Bien entendu.

— Que se passe-t-il, Glyndon ? demanda Matthieu.

Pruett haussa les épaules.

— Aucune idée. Stinson m'a rattrapé sur la passerelle et m'a demandé de vous transmettre l'invitation.

Le troisième officier était un individu dégingandé, aux manières simples et affables. Tout juste âgé d'un an ou deux de moins que Matthieu, il s'était également joint à l'équipage du navire à la demande de son père, ami de

longue date d'Edrington. Selon Pruett, son père était d'avis que la vie en mer valait mieux que la carrière musicale vers laquelle penchaient ses goûts. Matthieu et lui s'étaient rapidement liés d'amitié.

— Vous vous joindrez à nous, Glyndon ? lui demanda Fikes.

— Oui. J'ai répondu vigoureusement que comme j'allais être de quart, ce serait difficile, mais Stinson m'a informé que notre maître de navigation allait prendre ma place. Apparemment, le capitaine souhaite la présence de tous les officiers supérieurs.

Matthieu et Fikes échangèrent un regard.

— Je ne vois pas ce qui a pu changer depuis que nous nous sommes parlé, mais je ferais mieux d'aller vérifier, dit Fikes.

Il leur présenta ses excuses et s'en alla.

— Changer ? demanda Pruett en se tournant vers Matthieu.

— Elton disait que le capitaine veut que nous allions à Boswell avant de retourner au pays.

— Vraiment ?

— C'est le mot d'ordre. Nous devons aussi entraîner plus sévèrement l'équipage le matin.

— Ça s'annonce passionnant. Thaddeus, vous êtes déjà allé là-bas ?

— Non. Ce sera la première fois.

— Pour moi aussi. Nous arriverons peut-être à récolter assez d'argent pour que je puisse quitter cette baignoire et reprendre mes études.

— Votre père n'y verra pas d'inconvénient ?

— Peu importe. J'y ai un peu réfléchi. J'ai été un bon fils toute ma vie raisonnablement bon en tout cas, et j'ai toujours obéi aux ordres qu'on me donnait. Mais l'autre jour, je me suis dit qu'il s'agissait de *ma* vie vous comprenez ? Pas de la sienne, ni celle de personne d'autre. J'aurai vingt-trois ans le mois prochain et je dois me tenir sur mes deux jambes. Je ne ferai pas fortune en jouant du violon, mais je ferai ce qui me plaît.

Le regard de Matthieu devint flou et s'égara au-delà des vagues, vers l'horizon.

— Autrefois, j'avais deux amis qui jouaient du violon, comme leur père. Tous les après-midi du sixième jour, ils jouaient sur la place du village.

— Vraiment ? Ils donnaient des concerts ?

— Je ne dirais pas qu'il s'agissait de concerts, répondit Matthieu. En fait, ils faisaient de la musique parce que ça leur plaisait. Tout le monde disait qu'ils étaient plutôt doués.

— J'en suis sûr. La musique, on l'a dans le sang. On l'aime ou on ne l'aime pas. Leurs interprétations vous plaisaient ?

— J'avais du mal, lui expliqua Matthieu. Je n'ai pas du tout l'oreille musicale. Et je suis incapable de faire passer un air d'ici à bâbord du navire.

— Vraiment ? s'étonna Glyndon. Comme c'est dommage pour vous ! Si je peux faire quelque chose un jour...

Son ami semblait tout à fait stupéfait d'apprendre que quelqu'un pouvait

ne pas apprécier la musique et regardait à présent Matthieu comme si ce dernier avait une jambe de bois.

Le jeune homme posa une main sur l'épaule de Pruett et garda une expression sinistre.

— Merci, Glyndon. C'est très aimable de votre part. Veuillez m'excuser, mais je vais faire le tour du navire pour m'assurer que tout est en ordre avant que nous levions l'ancre. On se voit au dîner.

Château fort de Camden, Sennia.

De la fenêtre, Gawl d'Athernny regarda le carrosse franchir le portail principal du château. Malgré la chaleur de cette journée automnale, les murs de la tour du donjon de Camden gardaient toute leur fraîcheur. La pièce lui servait de cellule depuis quatre ans. De forme circulaire, elle avait un mobilier Spartiate : un lit, une commode surmontée d'un miroir et un bureau en tout et pour tout. Le sol était nu.

L'à-pic d'une trentaine de mètres aboutissant aux pavés rendait la présence de barreaux aux fenêtres inutile. On ne s'échappait pas du donjon de Camden, sauf dans l'autre vie. Contrairement aux fenêtres où ils n'auraient servi à rien, de lourds barreaux de fer avaient été installés entre la pièce elle-même et son petit vestibule, où se trouvait l'entrée. Allant du sol au plafond, ils étaient scellés dans du ciment. À leur base, une ouverture rectangulaire avait juste la taille suffisante pour permettre aux géoliers du roi de lui passer sa nourriture.

Quand le carrosse s'arrêta, Gawl haussa un sourcil et croisa les bras sur son torse. La portière portait l'emblème de l'archevêque. Deux hommes en descendirent. À sa soutane violette, il reconnut en l'un d'eux Ferdinand Willis. L'autre était Edward Guy. Tous deux levèrent les yeux à l'unisson et constatèrent qu'il les observait. Gawl prit un siège et attendit.

Cinq minutes plus tard, la porte de sa cellule s'ouvrit, laissant pénétrer l'archevêque et le régent du pays dans le vestibule. Ils étaient accompagnés d'un garde qui jeta un regard de nervosité au roi. L'homme disposa les deux fauteuils qu'il apportait face à face. Puis il s'inclina devant le souverain et se retira, refermant la porte derrière lui. On entendit nettement le cliquetis de la serrure qui s'enclenchait. Ferdinand Willis et Edward Guy s'assirent tous les deux.

— Votre Majesté, dit l'archevêque en inclinant la tête, j'espère que vous êtes en bonne santé.

— Rapprochez-vous un peu et je vous chuchoterai ma réponse à l'oreille.

Le visage de Ferdinand Willis blêmit légèrement. Il jeta un coup d'œil aux barreaux.

— Très amusant, Votre Majesté, mais je pense que je vais rester là où je suis. Edward et moi sommes venus vous parler.

— Je n'ai pas pour habitude de m'entretenir avec des traîtres.

L'archevêque ferma les yeux, prit une longue inspiration théâtrale et joignit les mains sur ses genoux.

— Nous sommes déjà passés par tout ceci, Votre Majesté. Je m'aperçois que vous éprouvez toujours de la rancœur, mais ce qui a été accompli l'a été pour le bien du pays. Si seulement vous...

— Économisez votre souffle, Willis. Vous pouvez sortir et emmener avec vous la vermine assise à vos côtés.

Sur le visage d'Edward passa une brève expression qui aurait pu être de l'agacement, mais qui fut vite remplacée par une esquisse de sourire.

— Comme vous le dites, nous sommes déjà passés par tout ceci, déclara le régent. Nous sommes venus vous offrir votre liberté.

Gawl avança sa lèvre inférieure.

— Vraiment ?

— À certaines conditions.

Au lieu de croiser le regard de Gawl, Guy préféra l'observer dans le miroir.

Le souverain s'inclina en arrière sur son siège, étendit ses jambes devant lui et croisa les chevilles.

— Je meurs d'impatience !

Lord Guy continua à contempler le miroir pendant plusieurs secondes, puis il sortit un parchemin enroulé de son pourpoint et le glissa entre les barreaux. Gawl y jeta un coup d'œil mais ne fit pas un geste pour le ramasser. Un moment s'écoula. Aucun d'eux ne disait rien et le silence s'appesantit, uniquement brisé par le tic-tac de l'horloge posée sur le bureau de Gawl. Le roi fixait ses visiteurs d'un regard qui ne cillait pas. Lorsqu'il s'avéra qu'il n'avait nulle intention de ramasser le document, Ferdinand Willis reprit la parole.

— Je peux vous assurer que les conditions posées par Edward ne sont pas extravagantes. On pourrait même dire qu'elles sont des plus minces. Il vous suffit de reconnaître que vous avez agi sous l'incitation de Matthieu Lewin et que vous reconnaissez à présent que vos décisions étaient erronées. Vous devez également annoncer que vous êtes prêt à renoncer au trône de votre propre chef. Dès que vous l'aurez fait, nous nous occuperons de vous trouver une résidence convenable et de vous assurer un revenu jusqu'au restant de vos jours. Vous pourrez reprendre la sculpture ou toute autre activité de votre goût. Vous serez libre, Votre Majesté, vous comprenez ?

— À condition que je reconnaisse que Guy a le droit de garder la régence, que je parte pour ne jamais revenir, c'est bien ça ?

— Eh bien... ça, ça en ferait partie, répondit l'archevêque. Mais vous retrouveriez votre liberté... sur-le-champ.

— Sur-le-champ, répéta Gawl pour lui-même.

— Oui, oui, effectivement, Votre Majesté. Il vous suffit de signer ce papier. Lewin est mort, ça ne changera donc rien en ce qui le concerne, ajouta

l'archevêque.

— Et les autres ?

— L'amnistie sera également accordée à tous ceux qui vous ont soutenu, dit Lord Guy. À *condition* qu'ils prêtent un serment de loyauté.

— Commode, répéta Gawl. Et qu'en est-il de Siward Thomas ? Comment l'amnistie s'applique-t-elle à un prêtre, surtout quand il n'est pas originaire de Sennia ?

— Frère Thomas a accepté nos conditions, répondit l'archevêque avec un peu trop d'empressement.

Seulement dans tes rêves, traître, se dit Gawl à lui-même.

— Je vois. Et sa signature figure sur ce papier ?

L'archevêque coula un regard à lord Guy, mais le visage du régent était indéchiffrable.

— Eh bien... non, Votre Majesté. La signature de frère Thomas ne figure pas sur ce document précis, mais nous pouvons vous la montrer si vous le désirez, intervint l'archevêque.

— Willis, vous êtes encore plus idiot que je ne le pensais. Ou alors, vous êtes le pire menteur que la terre ait jamais porté. Permettez-moi de gagner du temps pour nous tous. Pour commencer, vous ne parviendrez en aucun cas à me convaincre que Siward Thomas a signé un papier ressemblant, ne serait-ce que de fort loin, à cette espèce de torchon. Deuxièmement, si vous disposez *effectivement* d'un document portant sa signature, c'est qu'il s'agit d'un faux ou qu'il n'est plus en mesure de le nier parce qu'il est mort. Dans un cas comme dans l'autre, on aboutit au même résultat.

— Ça suffit ! lança lord Guy qui n'avait toujours pas quitté le miroir des yeux. Nous sommes venus vous offrir une issue de secours. Soyez raisonnable, Gawl. Votre abdication servira au mieux les intérêts du royaume. Personne ne veut vous voir subir un autre procès.

Gawl haussa les sourcils.

— Un autre procès ?

Guy sourit, mais seulement de la bouche.

— Certaines *informations* sont récemment tombées entre nos mains. Elles concernent des impôts qui ont été détournés durant votre règne, ainsi qu'un accord secret avec le Mirdan, selon lequel vous lui vendriez les provinces du nord à votre propre profit. (Guy épousseta sa manche.) Des renseignements vraiment accablants. Si la cour suprême décide que ces charges sont fondées, elle pourra demander la peine de mort, je suis sûr que vous le savez. Mieux vaudrait, pour toutes les personnes concernées, que nous n'ayons pas à aller jusque-là.

Gawl décroisa lentement ses pieds et se pencha sur son siège, les coudes posés sur les genoux.

— Surtout parce que ni le peuple ni les familles du sud ne croiront les mensonges que vous et ce ver de terre avez concoctés. Non, Edward, je ne vais pas vous faciliter les choses. Vous êtes un traître, et il n'existe qu'un seul

moyen de s'y prendre avec les traîtres. Je vais vous tuer. Je vous en donne ma parole. Et ensuite, Votre Éminence, je vous rendrai visite.

Le prélat déglutit et se redressa sur son siège. De son côté, lord Guy ne manifesta aucune réaction.

— Vraiment, Votre Majesté ? répondit-il. Ça risque d'être très difficile à accomplir sans votre tête. Vous allez également découvrir que le peuple a la mémoire courte.

Monastère de Sainte-Anne, Sennia.

Frère Thomas était allongé sur le flanc sur sa pailleasse. Il était emprisonné dans un cachot situé à un jour de chevauchée du château fort de Camden. Au cours des trois années précédentes, il n'avait vu qu'une seule fois Gawl depuis la bataille de Camden : le jour de leur procès. On leur avait interdit de s'adresser la parole. Sans être le triomphe escompté par Edward Guy, le procès avait été une expérience lugubre et déprimante.

La cour suprême, au grand dépit du régent, n'avait pas requis la peine de mort comme il l'en pressait. Elle avait jugé le prêtre coupable d'avoir agi contre l'intérêt du peuple sennien et avait confié à l'Église le soin de lui infliger la peine qu'elle estimait convenable. Manifestement, les mensonges concoctés par Ferdinand Willis et Edward Guy s'étaient retournés contre eux. Pour obtenir la régence, Guy s'était basé sur l'hypothèse selon laquelle Gawl avait agi sous l'influence de Matthieu Lewin et de son anneau. Bien évidemment, les bénéfices tirés du commerce du vin expliquaient son attitude, mais cet argument était à double tranchant. La cour suprême avait pensé que si Matthieu Lewin l'avait véritablement influencé, on ne pouvait pas davantage le tenir pour entièrement responsable que Gawl. À l'époque, Edward Guy bénéficiait d'une assise politique beaucoup moins solide qu'elle ne l'était désormais et il avait dû se plier à cette décision.

La tournure prise par les événements, bien que fortuite, leur avait donc épargné la hache du bourreau. Frère Thomas avait conscience que cette situation ne perdurerait pas. La preuve était d'ailleurs posée sur le sol à côté de lui.

Plus tôt dans la journée, Josiah Selmo, le moine chargé de sa « réhabilitation », lui avait apporté une version légèrement différente du parchemin qu'on avait présenté à Gawl. Il exigeait également une confession de sa part. Le prêtre devait affirmer qu'il avait agi sous l'emprise de Matthieu Lewin, qu'il priait à présent pour obtenir le pardon et qu'il reconnaissait Ferdinand Willis comme chef légitime de l'Église.

Un programme différent pour chacun, avait songé frère Thomas en prenant connaissance de ces conditions.

Après lui avoir remis le document, Selmo s'était retiré, afin de lui donner le temps de réfléchir et de soupeser sa réponse. Le parchemin se trouvait

toujours à l'endroit où frère Thomas l'avait laissé tomber.

Le bruit d'une clé qu'on tournait dans la serrure l'incita à lever les yeux, ils revenaient plus tôt qu'il ne l'avait escompté. Il se leva alors que Selmo, accompagné de deux moines armés d'épées, pénétrait dans sa cellule. Tous trois étaient des fundamentalistes, loyaux envers l'archevêque. Les moines armés prirent place des deux côtés de la porte, laissant à Selmo le soin d'agir.

Ce dernier jeta un coup d'œil au parchemin jeté par terre, puis à frère Thomas. Comme ses compagnons, c'était un homme à la carrure imposante et aux yeux si foncés qu'on aurait pu les croire noirs. Un sadique. Frère Thomas acquit tout de suite la conviction qu'Edward Guy était à présent bien décidé à parachever le travail qu'il avait entamé trois ans auparavant.

Selmo ramassa le parchemin et constata qu'il n'était pas paraphé.

— Je m'en doutais, déclara-t-il. Vous n'allez pas signer, mon père ?

Le prêtre croisa le regard du moine et fit non de la tête, Selmo poussa un soupir.

— Vos actes vous trahissent. Il nous est facile de deviner vos pensées.

— Vous pouviez simplement supposer que je ne signerais pas. Vous n'avez pas la moindre idée de ce que je pense... *mon frère*.

Selmo avança d'un pas et s'immobilisa, non sans un effort apparent.

— J'espérais que vous auriez accompli quelques progrès. Son Éminence va être déçu qu'il n'en soit rien. Apparemment, nous allons devoir reprendre nos leçons d'humilité.

— L'humilité est une vertu admirable, répliqua frère Thomas.

Selmo fit un signe aux gardes.

Les deux hommes saisirent le prêtre par les bras pour l'obliger à s'agenouiller. L'un d'eux lui arracha sa soutane du dos. Malgré la faible lumière, on distinguait les cicatrices des flagellations précédentes qui couturaient sa peau. Selmo sortit lentement le martinet de la poche de sa soutane.

— À votre avis, mon frère, grimaça frère Thomas alors que la lanière mordait sa peau, qu'est-ce qui fait qu'Edward Guy a eu besoin de quatre années pour réorganiser la cour suprême ?

— Je ne m'intéresse pas aux questions d'ordre laïc et il devrait en aller de même pour vous. La douleur est votre amie. Abandonnez-vous à elle et permettez-lui de vous purifier de la corruption qui a sali votre âme.

— Au moins, j'ai donc l'assurance de posséder une âme.

Au bout de cinq minutes, le spectacle du dos du prêtre lacéré par les coups arracha des grimaces aux gardes eux-mêmes. Pour commencer apparurent des zébrures, suivies de sang. Des gouttes de transpiration perlèrent au front de Selmo qui continuait à le flageller. Lorsqu'il en eut terminé, les moines lâchèrent frère Thomas qui s'affaissa sur le sol, la tête inclinée en avant. En captivité, ses cheveux avaient beaucoup poussé. Ils recouvraient son visage.

En général, Selmo se tenait à une certaine distance de frère Thomas, mais

cette fois, il commit une erreur. Il tendit le bras pour lui saisir le menton et le redresser.

— La méditation, voilà ce qu'il vous faut, mon père. Le mal de Matthieu Lewin est profondément enraciné dans votre âme. Nous devons redoubler nos efforts... les *redoubler*, je le répète. Vous devez méditer et prier pour...

Le moine fut dans l'impossibilité de terminer sa phrase, car l'avant-bras de frère Thomas se leva brutalement et le cogna à l'entrejambe. Les yeux de Selmo sortirent de leurs orbites. Au bord de la suffocation, il se courba en deux. Un second coup l'atteignit au menton et lui projeta la tête en arrière. Frère Thomas se retrouva debout avant même que le premier garde ait le temps de réagir. Le prêtre attrapa la seule chaise de la pièce, lui fit effectuer un demi-cercle dans les airs et en frappa l'individu à la tempe.

Le second garde étouffa brutalement frère Thomas dans ses bras musclés. Rejetant la tête en arrière, le prêtre lui brisa le nez, tout en écrasant son pied d'un talon. Le garde poussa un grognement, mais il ne relâcha pas son étai. De toute la force contenue dans ses jambes, le prêtre poussa si fort en arrière qu'ils furent projetés ensemble contre le mur. Sous l'impact, le garde lâcha frère Thomas qui en profita sur-le-champ pour pivoter et lui asséner un coup d'une extrême violence sur la tempe. Comme son compagnon, l'homme perdit conscience.

Selmo commençait tout juste à se redresser à genoux quand frère Thomas lui donna un coup de pied dans les reins. Il hurla, cambra le dos et s'écroula sur le côté, complètement sonné. Frère Thomas se baissa pour s'emparer des clés suspendues à la soutane de Selmo.

— La douleur est ton amie. Accueille-la, chuchota-t-il à son oreille.

Son coup suivant acheva d'assommer Selmo.

À gestes lents et douloureux, le prêtre renfila sa soutane. Ses blessures le brûlaient. Il s'interdit d'y penser et passa les minutes suivantes à découper sa couverture en bandes à l'aide de l'épée de l'un des gardes. Ces derniers étaient toujours inconscients lorsqu'il noua les bandes entre elles pour en faire une corde. Après s'être assuré que les nœuds tiendraient, il s'approcha de la porte et l'entrouvrit. Avant de se faufiler dans le couloir plongé dans la pénombre, frère Thomas demeura figé plusieurs secondes sur le seuil de sa cellule. Il attendit que sa respiration se calme avant de passer à l'acte et de refermer la porte discrètement derrière lui, sans jeter un regard en arrière.

Le monastère de Sainte-Anne était un bâtiment ancien, puisqu'il avait été construit cinq siècles plus tôt. Frère Thomas avait posé les yeux dessus pour la première fois le jour où on l'y avait amené à la suite de son procès. Hormis la promenade d'une heure qu'il était autorisé à effectuer dans la cour chaque jour, trajet qui comptait 1752 pas, il connaissait fort mal les lieux. Il savait simplement que les bâtiments religieux étaient situés au nord-ouest du château fort de Camden, où était détenu son ami Gawl.

Par le biais de propos échangés avec les moines, il avait appris que le roi

était toujours en vie. En revanche, il n'avait aucune nouvelle de Matthieu. Personne n'avait entendu parler du jeune homme depuis sa disparition du château de Fanshaw. Si le monde le croyait mort, le prêtre n'avait cependant jamais perdu espoir.

C'était lui qui avait inventé la version selon laquelle Matthieu avait été tué par une boule de feu de Teanna d'Elso. L'identification des vestiges d'un corps calciné, trouvés près du château par Jeram Quinn, corroborait son mensonge. Libre aux membres de la cour d'y croire ou non. Les barons étaient pressés de faire aboutir le procès et sans la preuve du contraire, ils ne pouvaient pas faire grand-chose. La rumeur du décès de Matthieu s'était vite propagée à travers la campagne.

Ça vaut mieux, songea le prêtre qui s'abritait dans l'ombre d'un cloître. La cour principale s'étendait devant lui. Tout reposait sur la faculté de Matthieu de trouver un moyen de récupérer l'anneau. Tant qu'il ne l'aurait pas fait, Teanna d'Elso et l'Orient resteraient invincibles.

Les moines se dirigeaient en hâte vers l'église. En cette fin d'après-midi, la cloche sonnait les vêpres. Le soleil déclinant était à peine visible au-dessus des toits. De l'endroit où il se tenait, il apercevait les écuries, à l'autre extrémité de la cour.

Il disposait tout au plus de quelques minutes avant que quelqu'un ne s'aperçoive de sa disparition et ne donne l'alarme, mais il était encore trop tôt pour qu'il prenne le risque de s'aventurer à découvert. Malgré sa frustration, frère Thomas ne bougea donc pas, égrenant mentalement les secondes. Une vision du visage de Selmo, brève comme un éclair, le traversa et il porta la main à la garde de l'épée dont il s'était emparé. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais porté une haine si féroce à quiconque – un sentiment séant bien peu à un homme d'Église. Il fit un effort pour l'extraire de son esprit et examina les lieux alentour avec davantage de circonspection.

Le cloître, ouvert de part et d'autre, s'étendait le long de l'un des côtés de la cour. De fins piliers de pierre reliés par des arches soutenaient son toit de tuiles roses et blanches. Frère Thomas jura sous cape. Aucun abri ne s'offrait à lui au bout et il lui faudrait parcourir cinquante mètres à découvert pour atteindre les écuries.

La vie est une succession de risques, songea-t-il.

Il prit son courage à deux mains. Alors qu'il avait atteint le milieu du cloître, le timbre de la cloche qui sonnait les vêpres se modifia subitement. Plusieurs moines, déconcertés, s'immobilisèrent et levèrent les yeux vers la tour. Frère Thomas accéléra le pas.

Il atteignit les écuries, poursuivi par les cris et le vacarme des religieux qui couraient derrière lui. Il parvint tout juste à saisir une bride sur le cheval le plus proche avant que la porte ne s'ouvre brutalement. Il n'eut pas le temps de prendre une selle.

— Il est ici ! hurla Selmo.

Le prêtre se hissa en hâte sur le dos du cheval. Il se baissa à l'instant

même où une fourche allait se ficher dans un poteau près de sa tête.

— Fermez les portes ! hurlait Selmo. Fermez les portes !

Frère Thomas enfonça les talons dans les flancs de sa monture. Selmo et son comparse, les yeux ivres de fureur, essayèrent de lui saisir la jambe à l'instant où il les dépassait en un éclair. Tous deux furent projetés à terre.

Tout se déroula à une vitesse vertigineuse pour frère Thomas : les perles de transpiration sur leurs visages, leurs mains qui essayaient de l'attraper. Une seconde plus tard, ils avaient disparu. L'ancien général de l'armée de l'ouest de l'Elgaria, pasteur de la bourgade de Devondale et plus récemment prisonnier du monastère de Sainte-Anne, franchit le portail principal au triple galop, en route vers la liberté.

À Bord du Dédale.

Plongé dans ses pensées, Matthieu Lewin arpentait le gaillard d'arrière du *Dédale*. La décision prise subitement par le capitaine de faire un détour par le Mirdan allait à l'encontre de ses plans. Le Mirdan avait été l'un des alliés les plus solides de l'Elgaria, et il n'avait pas la moindre envie de participer à une razzia contre le pays du prince James, ni de nuire à son commerce. Après plusieurs années de frustration, il n'était pas plus proche de son but que la nuit où il s'était enfui du château de Fanshaw.

Qu'attendait donc frère Thomas de lui ?

Il était seul et il ne disposait d'aucun argent ni d'aucune autre ressource.

Tu dois trouver un moyen de récupérer ton anneau, lui avait dit le prêtre.

Malgré tous ses efforts, il avait lamentablement échoué, comme dans bien d'autres domaines. Teanna d'Elso l'avait séduit et, comme un imbécile, il s'était laissé prendre à ses ruses. Désormais, son pays natal était détruit, la Sennia se retrouvait sous la férule d'Edward Guy, à peine plus qu'une marionnette de l'Alor Satar, et le Mirdan, dernière place forte de l'alliance, n'avait pas grand-chose à lui envier. La trêve instaurée par le prince James n'avait fait que retarder l'inévitable. Un seul instant avait suffi à James pour aider Teanna d'Elso à accomplir ce que Karas Duren, son père, et son grand-père n'avaient jamais réussi à faire.

Une nation, une autorité.

Sans être tout à fait aussi prévisibles que leurs père et grand-père, Armand Duren et son frère, Eric, adhéraient complètement à ce principe. Plus rien ne les empêchait donc désormais d'atteindre leur but. Matthieu n'avait jamais bien compris la raison pour laquelle les soldats du Nyngary n'avaient pas participé à la campagne militaire contre l'Elgaria alors que Teanna avait assisté en personne à plusieurs batailles clés. De toute façon, leur participation ou non aux combats n'aurait en rien modifié la situation. Au bout du compte, l'Elgaria était tombée.

Les Duren s'étaient empressés de rebaptiser son pays Oridan, d'après le nom de leur grand-père.

De temps en temps, des rumeurs sur la situation de sa patrie parvenaient aux oreilles de Matthieu, et elles lui donnaient le frisson. Lentement mais sûrement, le gouvernement provisoire éradiquait systématiquement le nom de

l'Elgaria de tous les livres, documents et bâtiments. Il était interdit de prononcer ce nom, sous peine d'emprisonnement, voire pire encore. Les cartes elles-mêmes avaient été modifiées, pour donner aux deux tiers supérieurs de son pays natal le nouveau nom d'Oridan. « Territoire des Orlocks » était le simple terme utilisé pour en qualifier le tiers inférieur.

En parfaits opportunistes, les Féliziens tiraient le meilleur parti de cette situation négative. Leur propre pays n'avait pas encore subi le même sort que l'Elgaria pour deux raisons essentielles : pour commencer, cela arrangeait l'Alor Satar de laisser le Félize s'acharner sur les intérêts commerciaux de l'Occident ; ensuite, la découverte du canon avait rendu les anciens négociants invincibles sur les mers... à moins que Teanna ne décidât d'entrer dans le jeu. Jusque-là, elle s'en était abstenue.

Les six coups de la cloche du navire indiquèrent que le quart allait se terminer. Machinalement, Matthieu assimila cette information dans sa tête, sans cesser de marcher de long en large. Par respect envers lui, les membres d'équipage allaient se poster de l'autre côté du gaillard d'arrière. Au fil des ans, Matthieu s'était acquis popularité et affection et c'était à lui qu'ils s'adressaient quand surgissait un problème. Elton Fikes le savait et il paraissait satisfait de laisser à son jeune navigateur le soin de diriger la marche du navire au jour le jour.

Matthieu poursuivit ses allées et venues.

D'après son plan, ils devaient absolument se trouver dans la capitale du Vargoth, Palandol, d'ici un mois. Grâce à quelques pots-de-vin bien distribués, il avait appris que le vieux maître d'armes de la cour du roi Seth avait pris sa retraite et qu'ils cherchaient un remplaçant. Un officier vargothan dont il avait tout fait pour devenir l'ami avait accepté de le présenter au maître d'armes. Il ne pouvait pas se permettre de rater cette occasion. Palandol n'était située qu'à un jour à cheval de Corrato, où il pensait qu'était caché son anneau.

Vu son âge, il était loin d'être le candidat idéal, mais il n'avait pas davantage oublié les leçons d'escrime de frère Thomas que les bottes enseignées par son père. Il avait conscience des faiblesses de son plan. Mais au moins, ce dernier lui permettrait de se rapprocher de son anneau. En revanche, il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il le récupérerait. Une seule chose était sûre : il devait tenter le tout pour le tout. La décision du capitaine d'emmener le navire à Boswell et d'écumer les voies de navigation septentrionales lui posait à présent un problème, puisqu'il allait rater son rendez-vous avec le maître d'armes de Palandol.

Matthieu frappa à la porte de la cabine de Philippe Edrington au moment même où retentissaient les huit tintements de la cloche.

— Entrez ! lui répondit une voix.

Elton Fikes, Glyndon Pruett et le jeune Fred Warrenton se trouvaient déjà aux côtés du capitaine. Le planton d'Edrington, Stinson, se tenait discrètement

à l'écart. Les autres étaient réunis près du hublot arrière, des verres à la main. Matthieu nota que Warrenton faisait des efforts pour paraître à l'aise dans un uniforme trop ample pour lui.

— Ah, monsieur Lane, dit le capitaine, vous voici ! Entrez donc vous joindre à nous. Vous désirez boire quelque chose ?

Matthieu salua et pénétra dans la pièce.

— À vos ordres, capitaine. Oui, merci beaucoup.

— Stinson, apportez un verre de ce Verdelo à M. Lane. Il est grand temps que nous ouvriions cette bouteille. Ça vous conviendra ?

— Tout à fait. Merci, capitaine.

— J'étais en train d'informer vos collègues officiers d'une légère modification de nos plans. Au fait, avez-vous réussi à résoudre le code de la mystérieuse combinaison de cette boîte ?

— Je crains que non, capitaine. Je n'ai guère eu de temps à lui consacrer. Peut-être que dans les jours qui viennent...

Edrington eut un geste de rejet de la main.

— Oui. Elle ne contient sans doute qu'un tas de charabia religieux.

— Un homme était cependant prêt à mourir pour elle, lui fit remarquer Fikes. Ce contenu doit sans doute être important.

— Pour l'Église, probablement, commenta Pruett. Ici, le clergé a des coutumes plutôt bizarres, si j'en crois mon père. Ils ne raisonnent pas comme nous.

— C'est vrai, c'est vrai, acquiesça Edrington. Ne laissez pas tomber, Lane. Il s'agit peut-être d'une cassette de diamants.

Son observation fut ponctuée par l'éclat de rire général attendu.

— Je n'y manquerai pas, répondit Matthieu avec un sourire.

Le planton s'approcha avec un verre de vin, le lui tendit et alla ensuite reprendre place près de la table du dîner.

Le capitaine du *Dédale* ne disposait pas de quartiers somptueux, mais ils étaient cependant bien aménagés. Au premier coup d'œil, on se rendait compte qu'il avait dépensé une somme coquette pour les décorer.

La pièce, divisée en trois parties par trois tapis jetés sur le sol, était lambrissée de magnifique bois sombre. Au-dessus du buffet était suspendu un tableau à l'huile représentant le maître des lieux en uniforme. Matthieu songea que son auteur avait une vision beaucoup plus généreuse du capitaine que lui. Sur la toile, les épaules de Philippe Edrington ne se contentaient pas d'être plus larges et son torse plus puissant que nature, mais il paraissait plus grand. Le peintre avait aussi manifestement pris quelque licence avec la mâchoire, en lui conférant une force et une conviction qui lui manquaient dans la réalité.

— Comme je le disais, poursuivit Edrington, nos plans ont été modifiés. Au départ, j'avais l'intention d'amener le bateau à Boswell avant de rentrer au pays, mais il semble que ce détour doit être remis à plus tard.

Matthieu voulut lui répondre, mais un léger hochement de tête de Fikes l'en empêcha.

— Juste avant que nous levions l'ancre, j'ai reçu une communication qui a tout changé, messieurs. En définitive, nous n'allons pas au Mirdan. Nous regagnons directement l'Oridan ou, pour être plus précis, le nord de l'Oridan.

— L'Oridan ? répéta Pruett. Puis-je vous demander pourquoi, capitaine ?

— Bien sûr. De toute façon, vous le saurez bien assez tôt. J'ai l'intention de me rendre à un rendez-vous fixé dans huit jours avec deux navires de l'Alor Satar. Apparemment, le roi en exil de l'Oridan et ses partisans harcèlent la marine dans cette zone depuis environ un an. Le gouvernement local est frustré de ne pas avoir su réagir. Il réclame nos services, pour que nous l'aidions à se débarrasser une fois pour toutes de Delain. Si nous réussissons, cette opération devrait nous valoir un joli bénéfice et... que se passe-t-il, monsieur Lane ? On dirait que quelqu'un vient de marcher sur votre tombe.

— Veuillez m'excuser, capitaine, répondit Matthieu. Je suis né en Elgaria. J'étais petit lorsque nous avons immigré en Sennia. Je crains de ne jamais m'être habitué à ce nouveau nom d'Oridan.

— Ah, je vois, fit Edrington. C'est tout à fait compréhensible. Je dois néanmoins vous demander de garder vos sentiments pour vous si nous entrons en contact avec des personnes de l'Alor Satar. Officiellement, le Félize est neutre. Je le répète, nous ne pouvons pas prendre parti.

— Veuillez me pardonner, capitaine, intervint Fikes, mais n'est-ce pas exactement ce que nous faisons ?

— Je ne vois pas les choses sous cet angle, répliqua Edrington, non sans avoir lancé un bref regard à Matthieu. On peut le regretter, mais l'Elgaria n'existe plus. Nous ne pouvons donc pas prendre parti, puisqu'il n'y a qu'un parti à prendre, celui de l'Alor Satar. Ils nous emploient pour effectuer une tâche précise.

— Tout comme les Vargothans, observa Matthieu.

Interloqué, Edrington se retourna.

— Pas du tout, répliqua-t-il. Les Vargothans forment un gouvernement provisoire et nous agissons à leur demande. Comme je viens de le dire, en cas de réussite – et je m'y attends – nous amasserons chacun un joli magot. Messieurs, j'ai besoin de savoir si je dispose de toute votre loyauté et de tout votre soutien. Me suis-je bien fait comprendre, monsieur Lane ?

— À vos ordres, capitaine. Vous pouvez compter sur moi pour faire tout ce qui sera en mon pouvoir.

— Excellent, excellent, répondit Edrington en donnant à Matthieu une claque sur l'épaule. Vous m'avez toujours rendu d'incalculables services.

— Capitaine, qu'est-ce que les Vargothans nous demandent de faire exactement ? s'enquit Fikes.

— Je n'ai pas encore tous les détails. Mais j'ai cru comprendre qu'en gros, nous devons inciter Delain à sortir par la ruse. Nous allons nous faire passer pour un convoi de navires marchands avec deux autres bâtiments. Quand il sera dans notre ligne de mire, il ne pourra que se rendre... ou être

réduit en pièces.

— Capitaine, demanda Pruett, trouvez-vous vraiment avisé de retourner ouvertement Delain contre nous ? Il a encore beaucoup de partisans dans son pays.

Edrington leva son verre de vin vers la lumière et en étudia le contenu.

— En général, l'histoire est écrite par les vainqueurs, monsieur Pruett. Vous feriez bien de ne pas l'oublier.

Pruett regarda ses pieds.

— Très bien, capitaine, je m'en souviendrai.

— La situation est simple : Delain a perdu et l'Alor Satar a gagné. Il serait beaucoup plus dangereux de nous faire un ennemi de ce dernier. Non, messieurs, au bout du compte, c'est *nous* qui gagnerons, et sans même avoir tiré un coup de canon. Le gouvernement vargothan est prêt à payer fort cher pour se débarrasser de ce problème. Un homme d'affaires avisé doit sauter sur les occasions qui se présentent.

Philippe Edrington leva son verre pour porter un toast, imité par tous ses officiers. Matthieu n'avait pas touché à son vin lorsqu'il reposa le sien.

En mer, à Bord du *Dédale*.

La traversée jusqu'en Elgaria leur prit à peine une huitaine de jours et ils arrivèrent en vue de la baie de Moreland en toute fin d'après-midi. Dès que le *Dédale* eut dépassé le promontoire, Matthieu aperçut les deux navires qui les attendaient. Tous deux avaient jeté l'ancre à un mille du rivage, se servant de la terre comme camouflage et se positionnant bien à l'intérieur de la baie pour ne pas être vus des navires qui passaient au large.

Ayant acquis la certitude qu'ils avaient assez de place pour manœuvrer, le lieutenant Fikes donna l'ordre de faire un bord et le *Dédale* les contourna et jeta l'ancre à son tour. Sur la suggestion de Matthieu, il donna l'ordre aux canonniers, en guise de précaution, de se tenir prêts et fit descendre une chaloupe de surveillance à la mer. Le *Dédale* ne possédait rien de plus précieux que ses canons.

Philippe Edrington fit une apparition resplendissante sur le pont, dans son nouveau manteau et son plus bel uniforme. Malgré la brise qui soufflait du large et la température plutôt basse, il suait à profusion. Il se dirigea vers le bastingage tribord, le monocle d'argent suspendu à une cordelette attachée à sa veste se balançant d'avant en arrière.

— Quels sont ces navires, monsieur Fikes ? demanda-t-il.

Fikes reposa sa longue portée.

— Le *Revanche* et le *Maitland*, capitaine, répondit-il.

— Très bien. Veuillez préparer mon petit canot.

— À vos ordres, capitaine.

— Vous commanderez le navire en mon absence. Où est M. Lane ?

— Ici, capitaine, répondit Matthieu en se mettant au garde-à-vous.

— Monsieur Lane, vous m'accompagnez sur le *Maitland*. Nous allons rencontrer son capitaine et ses officiers. Ils ont pas mal de questions à nous poser sur les eaux de cette zone, auxquelles vous serez capable de répondre.

— Avec plaisir, capitaine.

Cinq minutes plus tard, Edrington, installé sur un fauteuil attaché à un treuil, fut soulevé dans les airs. Ses jambes dodues pendillaient dans le vide. L'équipage le fit descendre avec précaution dans la barque. Conscient que les membres d'équipage des autres navires les surveillaient, Matthieu descendit à l'aide du filet d'embarquement.

En contrebas, les marins d'Edrington faisaient de leur mieux pour maintenir l'embarcation contre la coque du navire sur l'eau turbulente. Matthieu attendit une seconde et sauta, mais son pied se coinça dans le plat-bord et il plongea en avant. Fort heureusement, Brown le rattrapa.

— Bravo, monsieur Lane, marmonna le barreur.

— Merci, répondit Matthieu en s'asseyant.

Les vagues d'une soixantaine de centimètres ne leur permirent de rejoindre le *Maitland* que lentement.

— Rentrez les rames ! hurla Brown d'une voix de stentor quand ils s'amarrèrent le long du navire vargothan.

Philippe Edrington emprunta le trou du chat et émergea sur le pont en cillant, aveuglé par la lumière, pendant que Matthieu se servait à nouveau du filet pour grimper par-dessus le flanc du navire.

Le *Maitland* était plus large et plus lourd que le *Dédale* et transportait au moins trois fois plus de membres d'équipage que ce dernier. D'un regard alentour, Matthieu remarqua deux instruments à l'aspect redoutable, des catapultes dont l'une était placée à la proue et l'autre à l'arrière. Il en avait déjà vu de semblables, lorsque la *Danseuse des mers* avait été arraisonnée dans le port de Tyraine. De ce jour datait sa première rencontre avec des Vargothans. Sur sa droite, une garde d'honneur accueillait Philippe Edrington à bord. Derrière elle se tenaient au garde-à-vous d'autres membres d'équipage.

Le gouverneur et le capitaine du *Maitland* les attendaient déjà sur le pont. Le capitaine devait avoir la cinquantaine et possédait des yeux d'un bleu glacial. Il mesurait presque une tête de plus qu'Edrington. Matthieu croisa son regard et lui adressa un signe de tête, mais l'autre s'abstint d'y répondre. Cette rebuffade ne lui fit aucun effet. Les Vargothans figuraient tout en haut de la liste des gens qu'il détestait le plus au monde, en raison de leur cruauté et de leur grossièreté, et moins il avait affaire à eux, mieux il s'en portait.

— Ah, voici M. Lane, dit le capitaine Edrington. Thaddeus Lane, je vous présente Andréas Holt, gouverneur de la province de Sheeley, ici en Oridan.

À la mention du mot Oridan, Matthieu crispa la mâchoire, mais sans rien laisser entrevoir de ses sentiments, car il n'oubliait pas le rôle qu'il devait interpréter.

— À votre service, monsieur, répondit-il.

Torse puissant, épaules prêtes à faire éclater les coutures de son manteau, le gouverneur avait une chevelure d'un noir d'encre parfaitement assortie à ses yeux, un ton plus pâle. Sa mâchoire proéminente et son cou épais semblaient à peine séparer sa tête de ses épaules. Matthieu se dit qu'il avait tout d'un taureau métamorphosé en homme.

Holt lui adressa un sourire pincé et lui tendit la main, puis il le présenta au capitaine du navire, Tabbert Kennard.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Matthieu. Je suis également à votre service, capitaine.

Kennard et Matthieu échangèrent aussi une poignée de main, mais au lieu de relâcher son étai comme Matthieu s'y attendait, Kennard le resserra.

— Vous n'avez pas l'accent sennien, monsieur Lane.

— Exact, capitaine. Je suis né à Tyraine. Ma famille a déménagé à Barcora quand j'avais neuf ans.

— Je vois. Pas de pincement au cœur de revenir au pays natal ? demanda le capitaine qui ne le lâchait toujours pas.

Matthieu sourit et dégagea lentement sa main.

— Une seule chose me donne des pincements au cœur : l'argent. La dernière fois que nous avons raté une rançon, j'en ai carrément eu les larmes aux yeux.

Le gouverneur répondit d'un rire qui avait tout d'un petit aboiement et donna une claque sur l'épaule de Matthieu.

— Un homme selon mon cœur.

— Tout à fait, ajouta Edrington. Bon, comment pouvons-nous vous aider, votre excellence ?

Le regard de Holt passa d'Edrington à Matthieu.

— Nous pourrions parler dans ma cabine, messieurs.

Comparée à celle de Philippe Edrington, la cabine principale du *Maitland* était Spartiate. Bien qu'au moins deux fois plus vaste, elle ne contenait qu'un lit près d'un hublot, une table avec quatre chaises, une seule armoire et une petite écritoire. En dehors d'une carte détaillée de la côte elgarienne portant son nouveau nom, les murs étaient nus.

Après avoir observé la réaction de Matthieu, Holt leur dit :

— Je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas de ce cadre, mais je n'ai pas eu le temps de décorer cette cabine à mon goût. La plus grande partie des effets personnels du capitaine Wilde a été renvoyée à sa femme.

— Parfaitement compréhensible, observa Edrington. Il n'est jamais simple de changer les choses, d'un maître à un autre. Je le sais d'expérience.

— Effectivement, dit Holt.

Matthieu surprit le regard qu'échangeaient Holt et Kennard, alors qu'il échappa au capitaine.

— Vous avez donc acheté ce navire au capitaine Wilde ? demanda-t-il.

— Comme qui dirait, répondit Holt.

— Messieurs, dit Edrington, dites-moi à présent comment nous pouvons vous être utiles.

— Je pense que nous devrions attendre l'arrivée du capitaine LaCora pour aborder les détails, répondit Holt. Il devrait être ici d'un moment à l'autre. Je crois avoir vu son embarcation démarrer à peu près au même moment que la vôtre. Vous prendrez peut-être un verre de vin pendant que nous l'attendons ?

— Très aimable de votre part, répondit Edrington. Vous avez bien dit capitaine LaCora ?

— Oui. Raymond LaCora. C'est le capitaine du *Revanche*.

— Cela va de soi, fit Edrington, le visage souriant. Aucune raison de répéter deux fois la même histoire. Un verre de vin me ferait le plus grand bien.

Le capitaine sourit, inclina la tête et racla ensuite sa canne à deux reprises sur le sol.

— Je vais appeler mon planton. Vous prendrez aussi du vin, monsieur Lane ?

Matthieu s'inclina en arrière contre la paroi.

— Non, merci beaucoup.

Un instant plus tard, le planton passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Apportez un verre de porto au capitaine Edrington. Ça vous conviendra, capitaine ?

— Parfaitement, votre excellence, parfaitement, répondit Edrington.

Une minute plus tard, le planton réapparut, un verre de porto sur un plateau d'argent dans les mains. Matthieu nota qu'il portait une courte épée.

Edrington descendit le contenu du verre d'une seule gorgée.

— Excellent porto, monsieur le gouverneur. Félicitations.

Matthieu éprouvait une sensation de fébrilité de plus en plus grande au creux de l'estomac. C'était bien la première fois, à sa connaissance, que le planton d'un capitaine avait besoin d'être armé d'une épée pour accomplir sa tâche. Fidèle à lui-même, Edrington ne se rendait compte de rien.

— Un autre, capitaine ? demanda Holt. Ou bien alors, quelque chose à manger ?

— Vous êtes trop aimable, votre excellence.

— Pas du tout. Un casse-croûte, peut-être ?

— Eh bien, ce serait parfait.

Le planton jeta un coup d'œil au capitaine, esquissa une vague courbette et se retira une fois de plus. Dès qu'il fut sorti, Matthieu se mit à la recherche d'une autre issue, persuadé désormais qu'ils s'étaient jetés tête baissée dans un piège. Le gouverneur et Kennard n'étaient pas seuls à porter des épées, tous les hommes qu'il avait vus sur le pont étaient armés.

— Si vous voulez bien m'excuser un instant, dit-il en s'écartant de la paroi d'une poussée. J'aimerais vérifier que notre barreur a amarré correctement notre canot. J'ai l'impression que la mer se fait houleuse, et je ne voudrais pas qu'il se détache.

Le capitaine Kennard se leva aussi.

— Inutile, monsieur Lane. Je vais charger un de mes hommes d'aller vérifier.

Sans attendre de réponse, il traversa la pièce, ouvrit la porte et faillit entrer en collision avec le capitaine Raymond LaCora qui entraînait au même instant.

LaCora était un individu corpulent, qui pesait bien vingt kilos de plus que Matthieu et qui le dépassait largement en taille. Une balafre boursouflée

courait de la racine de ses cheveux à son sourcil droit. Matthieu s'écarta pour lui permettre de pénétrer dans la pièce.

— Ah, capitaine LaCora, nous vous attendions, s'écria le gouverneur. Kennard et moi tenions compagnie à nos invités. Je vous présente Philippe Edrington, capitaine du *Dédale*. Et voici son navigateur : Thaddeus Lane. Messieurs : Raymond LaCora, du *Revanche*.

Edrington se leva et lui tendit la main.

— Toujours ravi de rencontrer un collègue, capitaine.

Matthieu l'imita et prit note de la poignée de main vigoureuse du nouvel arrivé.

— M. Lane partait juste vérifier l'amarrage du canot du capitaine Edrington, expliqua le gouverneur. Comme la mer est agitée, il veut avoir l'assurance qu'il est bien attaché.

— Tout à fait, répondit LaCora. Nous venons de nous amarrer le long de votre bord.

— Vous voyez, monsieur Lane, vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, déclara Edrington.

— À présent que nous sommes tous réunis, il est peut-être temps de parler affaires, dit le gouverneur.

— Bien entendu, répondit Edrington. Dites-nous ce que nous pouvons faire pour vous.

— Comme vous le savez, nous avons un problème avec l'ancien gouvernement de l'Oridan. Avec le roi Delain et les restes de son armée, pour être plus précis. Nous savons qu'ils se sont repliés dans les montagnes Jarosa. Depuis deux ans, ils effectuent des razzias sur nos villes et tuent nos soldats sans avoir été provoqués.

— Horrible, commenta Edrington.

— Oui, vraiment horrible, acquiesça le gouverneur. Mais ce problème s'est récemment aggravé. Apparemment, Delain a acquis deux bateaux de guerre et il attaque toute la côte occidentale de l'Oridan, de Sturga à Stermark. Ses navires sont rapides et bien manœuvrés. Jusqu'à présent, nous ne sommes pas parvenus à réduire leur activité. Ces attaques et la perte de leurs propriétés agacent beaucoup nos alliés qui tiennent absolument à ce que nous intervenions rapidement. Selon nos sources, Delain opère à partir d'un endroit appelé Baie de la demi-lune.

— Et qui sont ces alliés, votre excellence ? demanda Matthieu.

— Eh bien, l'Alor Satar, pour commencer. Ce sont eux qui ont subi les pertes les plus sérieuses.

— Permettez-moi de vous dire que vous êtes tombés sur les bonnes personnes, votre excellence, dit Edrington. Mes hommes et moi serons plus que ravis de vous venir en aide. Si j'ai bien compris votre lettre, vous projetez d'attirer Delain en pleine mer en vous faisant passer pour un vaisseau marchand. Bien sûr, j'ignorais jusqu'à maintenant qu'il disposait de deux navires, mais j'ose affirmer que cette opération ne posera pas de problème.

Évidemment, il faudra revoir la compensation en fonction de ce changement.

— Évidemment.

Edrington donna un coup de son poing dodu sur la table pour bien marquer ce qu'il allait dire.

— Par le ciel, votre excellence, je trouve votre idée superbe. Entre être chassé des eaux ou se rendre, le roi n'aura pas le choix.

— *L'ancien roi*, rectifia le gouverneur.

— Oui, oui, *l'ancien roi*. Toutes mes excuses, votre excellence.

— Êtes-vous vraiment certains de pouvoir vous attaquer aux navires de Delain ? demanda LaCora.

— Absolument, capitaine. Absolument.

LaCora se tourna vers Matthieu.

— Qu'en pensez-vous en tant que navigateur ? Au large des côtes septentrionales, la mer est souvent dangereuse à cette époque de l'année. Vous attendez-vous à rencontrer des problèmes ?

— Je ne crois pas, répondit Matthieu. À condition qu'il se dirige vers nous, bien évidemment.

— Pour quelle raison doit-il le faire ? s'enquit LaCora.

— Si Delain utilise la voie maritime près de Sturga pour se cacher, ce serait pure folie que de le poursuivre. La côte est parsemée de milliers de baies et de criques susceptibles d'offrir une cachette à un bateau. Nous aurions très peu de chances de le trouver, à moins de tomber sur lui par hasard.

— Le gouverneur vient de dire que votre objectif consiste à l'inciter à sortir, lui fit remarquer Edrington. Il jettera le gant dès qu'il nous apercevra.

— Au large, peut-être, ou si nous le coinçons contre la côte dans les conditions adéquates, répliqua Matthieu. Mais sans vouloir faire preuve d'irrespect à votre égard, agir sur un fleuve est une autre paire de manches. S'ils s'approchent assez pour nous aborder, je ne réponds pas de l'issue. D'après ce que j'ai entendu dire, Delain n'a rien d'un novice.

— Combien de canons transportez-vous à bord de votre navire ? demanda Kennard.

— Vous devriez en discuter en tête à tête avec le capitaine Edrington, répondit Matthieu. Ce n'est pas à moi de le dire.

— Je ne vois rien de mal à parler de notre armement à nos amis, intervint Edrington. Nous transportons quarante canons, dont deux longs neufs : l'un à l'arrière, l'autre à la proue. Nous le surnommons « chasseur de proue ».

Crétin, songea Matthieu.

— Quel est le poids de vos canons, capitaine ? demanda LaCora.

— Leur poids ? Figurez-vous qu'on ne m'a encore jamais posé cette question. Je suis sûr qu'ils sont très lourds. Ils pèsent sans doute plusieurs centaines de livres. En général, nous nous référons à eux en fonction du poids des boulets qu'ils tirent. Une pièce de canon de vingt-quatre tirera un boulet de vingt-quatre kilos et ainsi de suite. Si vous voyez ce que je veux dire.

— Je suis persuadé que votre navigateur connaît le poids de chacun de

vos canons, déclara le gouverneur. N'est-ce pas, monsieur Lane ?

— J'ai l'impression d'avoir oublié les chiffres exacts.

Edrington lança un regard éberlué à Matthieu.

— Si c'est le cas, je vous suggère de vous concentrer, monsieur Lane.

Bon, messieurs, il me semble que le moment est venu d'évoquer le supplément de compensation adéquat, puisque nous nous attaquerons à deux navires. Si nous procédions à un calcul rapide ?

— Comment sont montés les canons ? demanda LaCora à Matthieu. Ils sont fixés au pont ou déplaçables ?

Matthieu ne répondit pas. À la place, il se leva lentement, la main sur la garde de son épée. Kennard et LaCora l'imitèrent. Seul le gouverneur resta assis. Ce manège n'échappa complètement qu'à Edrington.

— Deux contre un, mon garçon, annonça soudainement LaCora d'un ton menaçant. Et il y a tout un équipage derrière la porte. Vous ne vous en sortirez jamais.

Matthieu garda le silence.

Philippe Edrington se décida à lever le nez.

— Sortirez ?... Sortirez de quoi ? Mais que se passe-t-il ? C'est tout à fait anormal. Nous sommes venus parler affaires et vous aider à résoudre votre problème.

Le gouverneur s'inclina en arrière sur son siège et sourit.

— Mais vous allez *effectivement* nous aider à le résoudre, capitaine.

— Dans ce cas, nous devons évoquer la compensation.

— Fort juste, répliqua Holt. Que diriez-vous de votre vie, en échange des canons ?

Elgaria.

Matthieu ne bougeait pas. Il s'interrogeait sur la marche à suivre. Il était convaincu d'être capable de maîtriser les deux hommes qui se tenaient devant lui. Mais trois ? Et après ?... Se battre pour rejoindre la chaloupe et essayer ensuite de ramer jusqu'au navire tout seul ? Il ne pouvait absolument pas compter sur Edrington. S'ils en arrivaient aux mains, ce pantin ne se contenterait pas d'être inutile, il risquait de représenter un véritable obstacle. Pour tout couronner, il ignorait si l'équipage du petit canot était encore en vie. D'après les expériences antérieures qui l'avaient opposé aux Vargothans, il ne pouvait s'attendre à aucune compassion de leur part.

Mieux vaut tomber au combat que d'être pendu à l'extrémité d'une vergue, se dit-il.

LaCora dégaina son épée et Matthieu l'imita. Puis ce fut au tour de Kennard.

— Monsieur Lane, intervint Edrington, veuillez reposer tout de suite votre arme !

Sans lui prêter la moindre attention, Matthieu gardait les yeux rivés sur LaCora et Kennard.

— Votre excellence, j'en appelle à vous, déclara Edrington. Dites à vos hommes de...

La phrase de Philippe Edrington resta en suspens... Il baissa les yeux et aperçut la lame d'une épée qui sortait de sa poitrine. Ses traits se voilèrent d'incompréhension, tandis que son regard se portait sur Matthieu. Une tache rouge apparut sur sa chemise et s'élargit lentement.

Edrington fit un pas en avant et ouvrit la bouche dans l'intention de dire quelque chose, mais ses paroles restèrent à jamais perdues. Les yeux du capitaine du *Dédale* se révoltèrent et il s'effondra sur le pont.

Matthieu tourna sa lame et la pointa sur la gorge du gouverneur, Kennard et LaCora voulurent avancer à l'unisson, mais Holt leva une main pour les en empêcher.

— Messieurs, j'ai l'impression que nous avons affaire à un homme susceptible. Vous êtes susceptible, n'est-ce pas, monsieur Lane ?

— Que voulez-vous, Vargothan ?

— Parler, tout simplement. Et peut-être conclure le marché dont feu votre

capitaine était venu débattre avec nous.

— Je ne traite pas avec des assassins.

— Dommage, déclara Holt, tout en grimaçant, car la pression exercée sur sa gorge augmentait. Je vous suggère donc de me tuer sans plus attendre. Qui sait ? La chance va peut-être vous sourire et vous nous tuerez tous les trois. Mais vous souciez-vous si peu de vos collègues membres d'équipage ? Ils ont déjà été capturés et, à moins que je n'en donne l'ordre, nous allons commencer à les pendre un par un. Coopérez et vous leur sauverez la vie.

— Je vous ai déjà dit que je n'étais pas du genre sentimental.

— Dans ce cas, c'est un problème... pour nous deux.

Une goutte de sang roula lentement le long du cou du gouverneur. Tous se taisaient dans la cabine. Seul le clapotement de l'eau contre les flancs du navire brisait le silence.

— Faites-moi savoir vos conditions, dit Matthieu.

— Pour commencer, je vous serais reconnaissant d'écarter votre épée de ma gorge. Je vous donne ma parole que personne ne vous attaquera. Deuxièmement, nous aimerions vous employer en qualité de navigateur. J'étais tout à fait sérieux quand j'ai annoncé que nous voulons nous débarrasser de Delain.

— Votre parole... de *gentleman* ? Pardonnez-moi, mais les personnes que vous employez me paraissent avoir un avenir limité.

Holt jeta un coup d'œil à l'horloge.

— Vous avez trois minutes, monsieur Lane. Croyez-moi, je préférerais ne pas faire de mal à vos équipiers. Dans la situation actuelle, nous ne disposons que de fort peu de marins compétents.

— Pour quelle raison avez-vous besoin de mes services ?

— Je viens de vous le dire : il nous faut un excellent navigateur. Au large de cette côte, les eaux sont périlleuses. En vérité, nous sommes un corps d'armée de terre et non de la marine. J'ai déjà perdu deux navires et je ne peux pas me permettre d'en perdre un autre.

— *Et...*

— Et j'ai demandé par écrit au roi Seth de me donner d'autres navires pour pouvoir m'occuper correctement de Delain. Sa Majesté m'a répondu qu'il avait confiance en mes capacités et qu'il me souhaitait bonne chance. Comme vous pouvez le voir, un accord nous sera mutuellement profitable.

— Comme il a profité à l'ancien capitaine de ce navire ?

— Un excès de zèle malheureux de mes officiers, déclara Holt avec un coup d'œil à Kennard.

— Qu'est-ce que j'obtiens en échange ?

— Votre vie, pour commencer, et celles de vos hommes d'équipage ; et le *Dédale* vous appartiendra, si cela vous chante. Mais sans ses canons, bien entendu.

— Bien entendu.

— Vous n'avez qu'une chose à faire : nous guider jusqu'à la crique où se

cache Delain. Vous aiderez à installer les canons sur le *Maitland* et sur le *Revanche* du capitaine LaCora. Après quoi, vous pourrez aller où bon vous semble. Si vous le désirez, je pourrai même vous trouver une place parmi nous.

— Le *Dédale* est donc censé baisser tout simplement ses couleurs, vous laisser l'arraisonner et emporter ses canons ? Quelque chose me dit que les choses ne vont pas se dérouler ainsi, votre excellence.

— Ce serait pourtant possible si son second lui en donnait l'ordre.

— Je vois.

Matthieu était persuadé qu'Elton Fikes donnerait pour instructions de faire voler en éclats toute embarcation qui s'approcherait du navire. D'un autre côté, il était tout aussi convaincu que s'il ne trouvait pas un moyen de se sortir de ce piège, l'ensemble de son équipage allait être assassiné comme Philippe Edrington. Il était tout à fait évident que les Vargothans voulaient mettre la main sur leurs canons. En ce qui le concernait, que les canons se retrouvent entre les mains des Féliziens ou des Vargothans ne faisait aucune différence. En revanche, la vie de ses hommes comptait avant tout le reste.

Lentement, Matthieu abaissa son arme. Dès que la chose fut faite, le gouverneur repoussa son fauteuil en arrière et porta une main à sa gorge. Il palpa la blessure du bout des doigts, puis il sortit un mouchoir de la poche intérieure de sa veste et le pressa contre son cou.

— Rengainez vos armes, ordonna-t-il à LaCora et à Kennard.

Le gouverneur adressa un signe de tête à LaCora qui sortit sur-le-champ de la cabine.

— Décision avisée, monsieur Lane. Je suis sûr que vos hommes vous en seront à juste titre reconnaissants. J'aimerais à présent que vous adressiez un signal à votre navire pour leur annoncer que tout se déroule bien. Vous leur direz aussi que nous allons faire traverser deux barges qui commenceront à décharger les canons.

Matthieu s'inclina contre la cloison et croisa les bras sur son torse.

— Et ils sont censés croire ça ?

— Le signal sera envoyé au nom de feu le capitaine Edrington, déclara le gouverneur en coulant un regard au cadavre de ce dernier. Vous prierez également votre second de se joindre à nous pour le dîner sur le *Maitland*.

Matthieu changea immédiatement d'expression et Holt leva la main.

— Je vous promets qu'aucun mal ne lui sera fait... à condition qu'il coopère. Dans le cas inverse, il pourra rester notre invité jusqu'à la fin du transbordement.

— Et après, qu'advientra-t-il du *Dédale* ?

— Comme je vous l'ai dit, il sera libre. Au départ, nous avions l'intention d'attirer Delain au large en lui balançant un navire marchand sous le nez. Votre bateau sera ce navire... moins ses crocs, bien entendu. Une fois que nous l'aurons capturé, vous pourrez partir avec vos hommes. Je me fiche que vous dépouilliez des aveugles, mais faites-le ailleurs. Marché conclu ?

demanda Holt, la main tendue.

Matthieu garda le silence plusieurs secondes avant de lui tendre la main à son tour.

— Marché conclu.

— Bien. Apparemment, vous êtes aussi sensé que courageux. Vous avez pris la bonne décision.

— Manifestement, il est plus difficile de diriger un gouvernement que je ne le pensais.

— Encore plus que ça, Lane. Peu importe ce que vous avez entendu raconter sur les Vargothans, nous savons qui nous sommes. Des mercenaires, purement et simplement. Pas un tas de négociants à la langue fourchue qui essaient de se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas. Dans chaque transaction, il y a un gagnant et un perdant. Jouez vos cartes correctement, et vous gagnerez.

— Du moment que je récupère le navire et le butin que nous avons amassé à ce jour.

— Nous avons conclu un marché et je m'y tiendrai. Veillez à vous y tenir aussi. Les engagements financiers que vous prenez avec votre équipage ne regardent que vous. Je m'attends à ce que vous contrôliez vos hommes. Vous êtes responsable d'eux. Suis-je clair ?

— Comme du cristal. Vous vous rendez sûrement compte que plusieurs jours seront nécessaires pour transborder les canons et les monter ? En plus, il faudra entraîner vos hommes... à moins que vous ne preniez le risque de vous exploser sur l'eau tout seul.

L'expression du gouverneur suffit à faire comprendre à Matthieu que les Vargothans n'avaient aucune idée de ce qu'ils entreprenaient, en tout cas en ce qui concernait les canons.

— Nous ferions donc mieux de nous y mettre sans tarder, monsieur Lane.

Matthieu rit sous cape et se dirigea vers le capitaine Kennard, qui l'avait observé d'un air ouvertement méprisant pendant toute cette conversation. Lorsque leurs yeux se croisèrent, il s'immobilisa.

— Quelque chose à me dire, capitaine ? demanda-t-il.

Kennard resserra la main sur la garde de son arme et donna l'impression, une seconde durant, d'être sur le point de réagir, mais il s'écarta pour laisser passer Matthieu.

— Dommage, observa ce dernier, j'aurais bien aimé voir ce qui se produit quand vous avez affaire à quelqu'un qui n'a pas le dos tourné.

Le visage de Kennard s'empourpra, mais il ne réagit pas.

Sur le pont, Matthieu aperçut l'équipage du canot debout près du mât principal, gardé par un groupe de cinq Vargothans armés d'arbalètes. LaCora s'immobilisa devant la porte d'accès où il se prépara à débarquer.

— À votre avis, il faudra combien de temps pour équiper le *Revanche* ?

— Ça dépendra.

— De quoi ?

Matthieu contempla l'autre navire, du côté opposé de la baie.

— Du genre de préparations auxquelles vous aurez procédé pour recevoir les canons. Pour commencer, vous devrez renforcer votre pont. Le recul d'un canon de vingt-quatre arrachera ses planches la première fois que vous l'utiliserez. Chaque canon pèse plus de huit cents livres. Je chargerais aussi un charpentier d'installer une série de sabords à canon, à moins que vous n'ayez l'intention de percer des trous dans le flanc de votre navire.

LaCora prit un air décontenancé avant d'éclater de rire.

— Nous avons beaucoup de choses à apprendre ! Nous ne connaissons pas ces canons. En dehors de ce que j'ai entendu raconter et de ce que j'ai vu, je ne sais rien d'eux. Personnellement, je trouve qu'ils sont dépourvus de tout honneur. Pour moi, quand on va tuer un homme, il vaut mieux voir son visage et le regarder dans les yeux.

Matthieu ne répondit rien.

— Vous vous êtes rapidement fait votre trou là-dedans, navigateur. Dites-moi : que fabrique un loup au milieu de ces moutons ?

— Il chasse.

LaCora sourit et lui donna une claque dans le dos.

— Je vais m'occuper de lancer tout de suite les préparations. Vous pourrez traverser demain pour nous signaler nos erreurs.

Il renvoya les gardes d'un signe, puis il grimpa par-dessus le bastingage pour descendre dans sa chaloupe.

Matthieu attendit son départ pour s'approcher de ses hommes. Le capitaine Kennard monta également sur le pont. Lui et Matthieu se mesurèrent du regard avant que l'officier ne redescende la passerelle.

— Vous êtes tous saufs ? demanda Matthieu.

— Vu la situation, oui, lieutenant Lane, répondit Brown. Ils ont flanqué une sacrée bosse à Caukins sur la tête, mais il survivra.

Matthieu jeta un coup d'œil à Caukins, un costaud au visage profondément buriné, qui portait une queue-de-cheval. Le marin confirma d'un hochement de tête et d'un sourire qui dévoila plusieurs dents manquantes.

— Pouvez-vous nous dire ce qui se passe ? demanda Brown.

— Le capitaine est mort. Il a été poignardé alors qu'il détournait le regard. Apparemment, les Vargothans veulent que nous leur cédions nos canons et utiliser ensuite notre navire pour attirer le roi Delain dans un piège. Après, nous serons libres de nos mouvements.

Les hommes d'équipage affichèrent des expressions à la fois stupéfaites et scandalisées. Caukins était prêt à se précipiter sur le gaillard d'arrière pour décimer tous les Vargothans qui lui tomberaient sous la main. Les autres réagissaient comme lui. Brown garda cependant la tête froide.

— À votre avis, que devons-nous faire, Lane ?

— Pour l'instant, rester en vie et gagner du temps. C'est le plus important. Nous sommes à cinq contre cent. Nos chances sont maigres, je le

crains. La bonne nouvelle, c'est qu'ils ont besoin de nos services... pour le moment en tout cas.

— Et pourquoi ? s'enquit un marin du nom de Jervis.

— Pour plusieurs raisons, répondit Matthieu. Ils veulent les canons, mais ils ignorent comment s'en servir, et même comment les monter. Ils aimeraient bien que nous leur enseignions les deux. Ensuite, les Vargothans pensent connaître la cachette de Delain et semblent manquer de navigateurs pour les amener jusqu'à lui. Ils voudraient que je fasse remonter leurs navires au-delà de la Baie de la demi-lune. Enfin, nos nouveaux amis exigent que j'envoie un signal à M. Fikes pour lui demander de se joindre à nous ici, afin de pouvoir s'emparer du *Dédale* sans perdre de vies et sans dégâts pour leurs vaisseaux.

Jervis cracha sur le pont.

— Ils peuvent aller droit en enfer, ces salauds d'assassins. On fera jamais ça, hein, les gars ?

Des murmures d'approbation et d'indignation montèrent de toutes parts.

— Calmez-vous tous, leur dit Brown. Nous devons écouter M. Lane.

— Voici comment nous allons nous y prendre...

Henderson.

Teanna d'Elso était installée à l'une des tables ombragées de parasols multicolores d'un café de plein air. Une musique bizarre montait de l'arrière-plan, sortie de deux petites boîtes placées de part et d'autre d'un auvent fabriqué dans le même matériau que les parasols. Elle ne trouvait pas cette musique désagréable, juste différente de celle à laquelle étaient formées ses oreilles. Le nom du café, inscrit dans une langue archaïque, était difficile à prononcer. Elle présumait en tout cas qu'il s'agissait bien de celui du café ; en fait, il aurait pu tout aussi bien s'agir du nom du propriétaire de l'établissement.

Elle était la seule personne attablée, et à dire vrai la seule personne présente dans la ville.

Juste en face d'elle, il y avait un théâtre. Au vu des deux cents sièges disposés autour d'une allée centrale, elle pensait en tout cas que cela en était un. Un jour, elle les avait comptés pour de bon. Bizarrement, cet auditorium ne possédait pas de scène. Hormis les sièges, il ne comportait qu'un grand mur blanc à l'avant.

Comme elle jetait un coup d'œil aux autres tables, un sourire s'esquissa aux commissures de ses lèvres. Elle était assise à la table où Matthieu Lewin et elle avaient pris place lors de leur première rencontre.

Au cours des derniers mois, Teanna avait passé de plus en plus de temps à Henderson, comme s'appelait cette cité souterraine. Elle savait que ses escapades préoccupaient son père, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Hormis rencontrer le Gardien, elle n'avait aucune autre raison pressante d'être là.

Elle avait fait sa connaissance alors qu'elle admirait les robes portées par des mannequins dans la vitrine d'une boutique de mode. Son regard avait été attiré par un reflet dans la glace. En pivotant sur elle-même, elle s'était retrouvée face à un homme. Son apparition subite l'avait tellement effrayée qu'elle avait failli avoir recours à son anneau pour se défendre, mais il la contemplait avec un calme qui l'avait retenue.

Ayant dépassé la force de l'âge, le Gardien avait des cheveux bruns légèrement saupoudrés de gris. Il était un peu trop enrobé. Il portait des vêtements anciens, dont elle reconnaissait le style parce qu'ils ressemblaient à

ceux de ses ancêtres. Elle en avait vu assez d'exemples dans les vitrines.

— D'où venez-vous ? lui demanda Teanna.

— D'ici.

— Vous m'avez fait peur. Je ne vous ai pas entendu approcher.

Le Gardien s'abstint de répondre.

— Vous vivez ici ?

— J'y vivais.

Teanna fronça les sourcils.

— Vous êtes ici depuis longtemps ? Je ne vous ai pas vu lors de mes précédentes visites.

— Oh... ça fait très longtemps.

Cette conversation la frustrait, car il lui donnait l'impression de tourner en rond, et la patience n'était pas l'une de ses vertus cardinales. Au départ, elle crut qu'il tentait volontairement de la provoquer, mais il s'avéra bien vite qu'il se contentait de répondre aux questions et n'avancait rien de son propre chef. Il s'avéra également qu'il n'était pas vivant.

Le Gardien ressemblait à une personne. Il pouvait marcher, parler, répondre aux questions, mais lorsque l'angle était adéquat, la lumière traversait son corps. Au cours de leur première rencontre, Teanna apprit qu'il n'était qu'une image créée par la machine des Anciens. Cette rencontre s'était déroulée quatre mois plus tôt.

Elle sirotait son verre de vin en contemplant l'autre côté de la place. Le vin avait un goût fruité qu'elle ne parvenait pas à identifier complètement ; il se réchauffait en descendant dans la gorge. Elle avait fait apparaître le verre et la bouteille d'une seule pensée.

De l'autre côté de la place, une grande horloge était placée au-dessus d'un lampadaire de cuivre. Il était deux heures et quart. Des étoiles scintillaient dans le ciel, loin au-dessus de sa tête. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'étoiles, Teanna le savait désormais. De même qu'il ne s'agissait pas du ciel, mais d'une espèce de coupole. Elle l'avait découvert lors de sa première visite à Henderson, quatre ans plus tôt. La nuit, cette coupole s'assombrissait, et lorsque le jour était censé régner, elle s'éclaircissait. Elle n'avait jamais été dans un endroit plus étrange : totalement vide, car pas une âme n'y vivait.

Les Anciens avaient tous disparu. Une fois qu'ils avaient mis leur machine *online* – terme utilisé par le Gardien – les milliers d'hommes et de femmes qui la peuplaient jadis l'avaient tout simplement désertée. Des assiettes et des verres restaient posés sur les tables de leurs maisons. Au cours des trois millénaires qui s'étaient écoulés depuis que la dernière personne l'avait quittée pour remonter à la surface du globe, rien n'avait changé à Henderson.

— Gardien, dit Teanna.

Un instant suffit pour qu'un rai de lumière apparaisse dans la rue à côté d'elle et prenne une qualité liquide. Des taches brillantes, semblables à des lucioles, commencèrent à se mouvoir dans ce liquide. La manière dont elles se

solidifiaient et prenaient forme humaine avait quelque chose de fascinant.

— Comment puis-je vous aider ? demanda le Gardien.

— Vous avez un drôle d'accent. De quel pays venez-vous ?

Il lui fournit une réponse. Teanna fouilla dans ses souvenirs, mais c'était la première fois qu'elle entendait ce nom.

— Vous ne m'avez jamais raconté comment vous étiez arrivé ici, dit-elle.

— Je suis ici depuis le début.

— Mais vous n'étiez pas ici avant la machine. Il n'y avait rien à cette époque. Vous me l'avez dit vous-même.

— C'est vrai. Les ingénieurs qui ont bâti ce complexe avaient souvent besoin d'accéder à des informations *online*. C'est dans ce but qu'ils m'ont créé.

— *Online* ? Vous avez déjà utilisé ce mot. Je ne comprends pas sa signification. Vous leur disiez ce qu'ils voulaient connaître ?

— D'une certaine façon, Teanna.

— Vous êtes très étrange.

Le Gardien s'abstint de tout commentaire.

— J'ai une autre question : cela fait plusieurs mois que je rêve de Matthieu Lewin. Est-il possible qu'il soit toujours en vie ?

— Je ne peux pas vous le dire, répondit le Gardien.

— Ma question est sans doute idiote. Ils ont identifié son corps il y a des années, mais de temps en temps, j'éprouve une sensation extrêmement bizarre. Pas comme quand il avait son anneau. Dès qu'il le passait à son doigt, je le savais. Là, c'est différent. Pourrait-il exister d'autres personnes ayant un anneau identique au mien ?

— Non, personne d'autre n'en possède.

Teanna se rembrunit. Le Gardien avait tourné sa réponse d'une manière qui l'incita à creuser la question.

— Trois ont été détruits, continua-t-elle pour elle-même. L'un se trouve en Alor Satar et j'en possède deux. Cela fait six. Vous m'avez dit qu'il y en avait huit.

— C'est vrai.

— Il en manque donc deux dans ce décompte.

Le visage du Gardien devint flou une seconde.

— Il en manque juste un, Votre Altesse.

— C'est impossible. Je viens de les additionner. Il en reste deux.

— Votre affirmation était erronée.

— Mon aff... Je ne comprends pas. Je vous ai demandé si d'autres personnes possédaient des anneaux et vous m'avez répondu *non*. S'il manque seulement un anneau, quelqu'un doit obligatoirement le détenir.

— Exact.

Teanna prit une profonde inspiration et compta mentalement jusqu'à cinq.

— Très bien. De qui s'agit-il ?

— De Shakira.

Teanna en resta bouche bée.

— La reine des Orlocks ? C'est impossible !

Elle se leva si brutalement qu'elle en renversa sa chaise.

Le Gardien se contentait de la fixer des yeux.

— Comment les Orlocks peuvent-ils détenir un anneau ? s'enquit-elle.

— Cela fait trois millénaires qu'il est en leur possession.

— Mais ils ne peuvent pas s'en servir. Ce ne sont pas des humains.

— Les Orlocks ne sont pas des humains au sens où vous l'entendez, mais l'anneau peut fonctionner avec eux. Et il fonctionne.

Cette nouvelle renversait tellement Teanna qu'elle en avait du mal à réfléchir clairement.

— Dans ce cas, pour quelle raison ne l'ont-ils pas utilisé pour nous détruire ?

— Je ne suis pas programmé pour spéculer sur les mobiles de ces créatures. Je peux juste vous dire que l'anneau qu'ils détiennent est entré en activité il y a juste un peu plus de quatre ans.

— Quatre ans ? Je ne comprends pas. Que s'est-il passé il y a quatre ans ?

— Vous leur en avez donné l'occasion.

À Bord du *Revanche*.

Au moment où il envoya son signal à Elton Fikes, Matthieu avait pour objectif de garder ses hommes en vie. Il n'en doutait pas une seconde : le *Dédale* était capable de couler l'un des navires vargothans, sinon les deux. Son équipage ne se contentait pas de connaître le fonctionnement des canons, il savait les utiliser. Son problème consistait à extirper ses hommes du piège dans lequel ils étaient tombés.

Le *Dédale* se trouvait à présent au mouillage dans une baie où il était encadré de deux vaisseaux ennemis. De plus, s'il possédait une puissance de feu supérieure aux Vargothans, ces derniers étaient loin d'être impuissants. Ils ne se contentaient pas de disposer de quatre catapultes, capables de pulvériser un bateau en quelques minutes, mais ils étaient trois fois plus nombreux que les marins du *Dédale*. Si le *Revanche* et le *Maitland* parvenaient à placer leur équipage sous la portée des canons du *Dédale*, ce dernier n'aurait plus aucun avantage sur eux.

Du bastingage du gaillard d'arrière du *Revanche* contre lequel ils se tenaient, Matthieu et Fikes suivaient l'amarrage d'une longue chaloupe contre le navire. En cette fin d'après-midi, le soleil n'était plus qu'une boule rouge au sommet des collines encerclant la baie. Depuis deux jours, Matthieu supervisait le transfert des canons du *Dédale* aux navires ennemis. Cette opération prenait du temps et n'en était encore qu'à mi-parcours. Après s'être calmé et avoir réfléchi à leur situation d'un point de vue objectif, Fikes avait compris la raison pour laquelle Matthieu avait accepté d'effectuer ce transbordement.

— Encore deux jours et nous pourrons sortir d'ici, dit-il.

Matthieu jeta un coup d'œil au ciel.

— Je crois que le mauvais temps est en train de se lever.

Fikes l'imita, avant de reporter son attention sur la grande chaloupe.

— Attention ! aboya-t-il.

Les hommes s'affairaient à attacher un canon à la bôme.

— Si la mer continue à grossir comme ça, il sera infernal de transborder quoi que ce soit demain.

Matthieu opina de la tête, puis il tourna la longue-portée en direction de la crique pour examiner le pied des collines.

Comme il n'avait pas obtenu de réaction à sa dernière observation, Fikes se tourna vers lui.

— À quoi pensez-vous, Thaddeus ?

— Nous avons eu du brouillard les deux nuits dernières, dit Matthieu. On dirait qu'il va y en avoir aussi cette nuit.

— Ça nous servira à quoi ? Si nous essayons de nous échapper, nous devrons quand même nous battre pour passer à côté d'eux. Et en plus, ils disposent à présent de la moitié de nos canons.

Matthieu tourna la longue-portée pour étudier le *Dédale* pendant un certain temps.

— Nos amis ont descendu un canot de surveillance à l'eau. Avec quatre hommes, je pourrais traverser à la nage et les surprendre avant qu'ils ne donnent l'alarme.

— Et le reste des nôtres ? l'interrogea Fikes. Nous aurions encore quatre hommes à bord.

— Ils peuvent saboter le gouvernail et gagner le rivage à la nage. Il ne semble pas être à plus de sept cent cinquante mètres. Nous les ramasserions de l'autre côté de cette pointe, à l'extrémité nord du port.

— Je m'interroge, Thaddeus, c'est risqué.

Matthieu s'apprêtait à lui répondre, mais l'apparition des voiles avant d'un sloop l'en empêcha. Un navire contournait la pointe, à côté de l'entrée du port. Pointant sa longue-portée sur ce sloop, il constata qu'il battait pavillon du Vargoth. D'après le déploiement de ses voiles, il était évident que son capitaine était pressé.

Le sloop jeta l'ancre à une centaine de mètres de l'arrière du *Revanche* et mit immédiatement une chaloupe à la mer. Malgré la houle, Matthieu distinguait les hommes qui maniaient les rames. À en juger par le galon doré ornant son manteau, le capitaine se tenait à l'arrière. Dès qu'ils se placèrent le long du navire, il bondit pour saisir les chaînes et grimper à bord. Il engloba Matthieu et Fikes d'un seul regard mais ne se donna pas la peine de se présenter.

Le capitaine du *Revanche*, accompagné d'un second maître et d'un comité d'accueil, se hâta à sa rencontre au bastingage bâbord. Le capitaine du sloop et celui du navire se serrèrent la main et gagnèrent l'extrémité du pont pour s'entretenir en privé. Au bout de quelques secondes, le capitaine fit signe au second maître de les rejoindre. Matthieu ne pouvait pas les entendre, mais il vit le second maître les saluer et se hâter de disparaître en bas de la passerelle. Le gouverneur apparut un instant plus tard.

Matthieu et Fikes observaient ces allées et venues avec un intérêt grandissant. À la fin de leur entretien, le capitaine, le gouverneur et le capitaine du sloop se serrèrent mutuellement la main, puis le capitaine du sloop redescendit dans sa chaloupe. Ils notèrent qu'au lieu de regagner son propre navire, il se dirigeait vers le *Maitland* du capitaine LaCora.

Des nouvelles à lui apporter, songea Matthieu.

— Les voici, dit Fikes sous cape, comme le gouverneur et son capitaine se dirigeaient vers eux.

— Eh bien, messieurs, il semblerait qu'en définitive, la chance nous sourie, leur annonça Holt. Apparemment, nous n'allons pas être obligés d'aller dénicher Delain. Sa Majesté vient à nous.

Matthieu sentit son ventre se nouer.

— Puis-je vous demander comment vous en avez eu connaissance ?

— L'homme que vous vous donniez tant de mal à faire semblant de ne pas remarquer est le capitaine du sloop, là-bas. Il vient de m'annoncer qu'un plan que nous avons mis en action il y a quelques mois vient enfin de porter ses fruits.

— Delain va donc se contenter d'arriver ici et de se rendre ? demanda Matthieu.

— À peu près, répondit Holt. Sa reddition se produira peut-être après. Ce détail me laisse indifférent. En tout cas, il ne ressortira pas de cette baie.

— Pourquoi ferait-il une chose d'une telle stupidité ? demanda Fikes.

— Parce que nous l'y avons suffisamment incité. Pour commencer, Delain pense qu'il n'y a ici qu'un seul navire : le nôtre. Et en raison de certains rapports que nous nous sommes arrangés pour faire tomber entre ses mains, il imagine que nous avons été contraints de mouiller pour réparer une avarie causée à notre mât de misaine par la tempête du début de cette semaine. Cet imbécile se précipite vers nous, toutes voiles déployées.

Matthieu croisa les bras sur son torse et s'appuya au bastingage, dans l'attente de la suite de l'explication. Il avait déjà rencontré Delain, et le roi était tout sauf un imbécile.

— Il s'intéresse également personnellement à moi, ajouta le gouverneur.

— Et pourquoi... votre excellence ?

— J'ai dû faire récemment crucifier la duchesse Elita et sa famille... pour donner l'exemple aux citoyens qui répugnaient à payer leurs impôts. La duchesse avait causé des dissensions parmi la bonne population de la province de Shelly. Elle et Delain étaient parents... cousins ou quelque chose de ce genre, d'après ce qu'on m'a dit.

— Vous avez fait crucifier une femme ? répéta Fikes, complètement estomaqué.

Holt rajusta la manche de sa chemise.

— Des gens meurent constamment dans les guerres, monsieur Fikes. Ça a donné un exemple efficace à la population.

— Elita avait quatre enfants, déclara Matthieu.

Le gouverneur prit une profonde inspiration.

— Exact. Il leur a fallu un temps inimaginable pour mourir. Je le déplore vraiment...

Matthieu dut faire appel à toutes ses réserves de maîtrise pour ne pas enfoncer son épée dans le cœur du gouverneur. La situation venait d'évoluer... de façon très notable. Leur problème ne consistait plus à

s'échapper. S'il n'agissait pas, Delain et ses hommes seraient réduits en miettes dès leur entrée dans la baie.

— Ça ne modifie nullement notre contrat, Holt, dit-il. Franchement, je me moque que vous détruissiez Delain ici ou là-bas. Ça ne m'intéresse pas. Quand nous aurons monté le dernier canon, j'aimerais de nouveau entraîner vos hommes. Ils n'ont guère eu le temps de s'exercer et ça m'étonnerait que vous vouliez tirer une bordée dans votre propre coque au beau milieu d'une bataille.

Le gouverneur sourit.

— Très généreux de votre part, Lane. J'aimerais que vous restiez à bord pour prendre les opérations personnellement en charge. M. Fikes peut traverser jusqu'au *Maitland* afin d'aider le capitaine LaCora.

Matthieu haussa les épaules.

— Du moment que je récupère le *Dédale* quand ce sera terminé.

Fikes attendit qu'ils soient de nouveau seuls pour se retourner vers Matthieu, le visage blême.

— C'est une chose que de faire la guerre, mais crucifier des femmes et des enfants... et il nous raconte ça tranquillement, comme il nous parlerait de la pluie et du beau temps !

— Il y a toutes sortes de monstres en ce monde, Fikes, répliqua calmement Matthieu.

— Vous parliez sérieusement tout à l'heure ?

— Si nous nous y mettons assez vite, nous essaierons d'intercepter Delain pour le prévenir.

Fikes hocha la tête et baissa les yeux vers l'eau.

— Bravo ! Je vais emmener quatre hommes et me diriger sur le *Maitland*. Je vous serais reconnaissant de ne pas oublier de nous ramasser au passage quand ce sera terminé.

Matthieu posa une main sur son épaule.

— Arrangez-vous simplement pour avoir quitté ce navire avant la première lueur de l'aube.

— Ça ne va pas être commode. Les Vargothans ne se contenteront pas de rester les bras ballants pendant que vous les ratisserez.

— Je sais, dit Matthieu. C'est sans doute une bonne chose que j'aie oublié de leur apprendre certains détails précis permettant de tirer sur une cible mouvante sur une mer déchaînée.

Fikes cilla avant de contempler fixement son compagnon.

— Tels que tirer en haut du roulis ?

— Ou le recul et l'écouvillonnage. J'ai peut-être omis encore un ou deux autres points. Ma mémoire est défaillante.

Fikes avait l'air médusé.

— Vous aviez tout prévu ?

— Ça m'a peut-être traversé l'esprit. Comme je viens de le dire...

Fikes éclata de rire.

— Vous avez la mémoire défaillante. Je sais.

Vers quatre heures du matin, alors que se terminait le quart central, Matthieu s'extirpa de sa couchette. Andréas Holt avait eu l'amabilité de mettre à sa disposition une cabine située près de la proue. À son arrivée sur le pont, il constata que le port était plongé dans le brouillard. L'air humide refroidissait sa peau. Par-delà l'étendue d'eau qui les séparait, il entendit la cloche du *Maitland* sonner huit fois. Il ne distinguait que le contour grisâtre fantomatique de ses gréements. Brown et Caukins l'attendaient au milieu du pont, en compagnie de deux autres membres d'équipage du *Dédale*. Pipes à la bouche, ces hommes conversaient discrètement.

Comme le *Revanche* avait jeté l'ancre, personne ne tenait le gouvernail. Seul un second montait la garde. Matthieu le salua d'un geste et alla le rejoindre.

— De la veine d'avoir tiré la garde matinale, ou vous avez des amis haut placés ?

L'homme éclata de rire.

— Des amis haut placés. Ça aide.

Brown et Caukins les rejoignirent d'un pas sautillant.

— Vous pouviez pas dormir, monsieur Lane ? demanda Brown.

Matthieu haussa les épaules.

— Je me suis dit que j'allais faire le tour du pont pour m'assurer que tout est en ordre.

— J'ai entendu dire qu'on va s'battre ce matin, intervint le second. On va enfin essayer ces canons qu'vous nous avez donnés. Sûr qu'ils font du boucan.

— Et des trous plus gros, remarqua Caukins.

Le second gloussa.

— Les Féliziens, ils doivent avoir le sommeil léger. V'là encore deux de vos hommes ! À croire qu'aujourd'hui, c'est réunion à l'église.

Il n'eut pas l'occasion d'en dire plus. La dague de Caukins s'enfonça dans son dos d'un coup vers le haut qui lui transperça le poumon. Il voulut crier, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Caukins plaqua la main contre sa bouche et la maintint fermement dessus, jusqu'au moment où ses genoux cédèrent. Il mit quelques secondes à mourir. Brown et Caukins le transportèrent jusqu'au bastingage tribord et le firent basculer par-dessus. Dans le silence du petit matin, le plouf retentit de façon anormalement sonore. Matthieu et le reste des hommes les rejoignirent et, à l'aide des filets d'embarquement, ils se laissèrent glisser sans bruit dans les eaux de la mer du Nord.

La position du *Dédale* bien inscrite dans sa tête, Matthieu se mit à nager. La mer s'était de nouveau levée pendant la nuit et les vagues roulaient à plus d'un mètre de haut. En moins de cinq minutes, sa respiration se fit haletante. De l'écume projetée par le vent lui piquait les yeux et lui brouillait la vue. Il était agacé de constater que Brown n'avait pas l'air d'éprouver la moindre

difficulté. Le grand barreur lui adressa un large sourire et continua à nager.

Matthieu entendit le clapotement des rames du canot avant de l'apercevoir. Les voix désincarnées de son équipage lui parvenaient par-dessus l'eau. Les Vargothans n'étaient peut-être pas des marins, mais ils avaient fait le nécessaire pour mettre une embarcation à la mer. Ils avaient pris la précaution supplémentaire de séparer les officiers supérieurs du *Dédale* du reste de son équipage. Ne restait à bord que Glyndon Pruett, qui n'avait pratiquement aucune expérience des combats.

Matthieu fit signe à ses compagnons de s'immobiliser. Il avait bien pris garde d'observer la chaloupe de surveillance la veille et avait noté qu'elle ne contenait que quatre marins. Ses hommes allaient devoir prendre un luxe de précautions. Un faux mouvement suffirait à déclencher l'alarme sur les autres navires. Il leur fit signe de s'approcher de lui.

— Ils sont quatre, leur dit-il à voix basse. Il va leur falloir deux minutes pour achever de contourner le navire... peut-être un petit peu plus avec cette grosse mer. Brown, vous attendez avec Caukins qu'ils aient contourné le beaupré, puis vous grimpez à bord du *Dédale*. Au passage, attaquez-vous aux deux à l'arrière. Bowling, Maddox et moi, nous allons rester à l'extérieur du bateau et nous occuper des hommes postés à la proue. D'accord ?

Tous les marins hochèrent la tête.

— Allez-y sans bruit, messieurs.

— Et l'ancre, monsieur Lane ? demanda Brown.

— Trop risqué. Avec ce brouillard, le bruit va se propager. Dès que nous serons à bord, nous couperons le câble et nous appareillerons le plus vite possible.

— Pardonnez-moi, m'sieur, dit Bowling en essuyant de l'écume sur son visage, mais si cette brise continue à souffler des terres, le brouillard commencera à s'dissiper dès que le jour se lèvera. J viens d'une ville juste au nord d'ici.

— Vraiment ? s'étonna Matthieu.

Il ignorait complètement que l'équipage comprenait d'autres Elgariens que lui.

— Oui, m'sieur. Et Maddox, il vient de Sturga.

Ledit Maddox lui adressa un large sourire édenté.

— J'y suis allé, dit Matthieu.

Le sourire de Maddox s'élargit encore.

— Très bien, les gars, on y va.

Tous se remirent à nager, mais ils se figèrent vite sur place, car une tache de lumière jaune, projetée par une lanterne à l'avant de la chaloupe de surveillance, venait d'éclairer l'eau brièvement. Elle disparut de l'autre côté du navire et le bruit des rames fendant l'eau se dissipa au loin. Cette lumière allait compliquer l'élément de surprise de leur opération. Comme il n'osait pas s'exprimer à voix haute, Matthieu fit signe à Maddox de s'écarter de lui, puis il leur indiqua par gestes qu'ils devaient plonger sous l'eau quand

l'embarcation reviendrait. Ils opinèrent du chef. L'attente leur parut interminable.

Matthieu tira le couteau de sa ceinture, le coinça entre ses dents et continua à brasser l'eau. Il devait lutter contre un courant puissant qui essayait de l'entraîner loin du navire. Le brouillard, glacé et humide, flottait juste au-dessus de la surface de la mer. Des trouées apparaissaient de-ci de-là, pour disparaître quelques instants plus tard.

Pour la dixième fois en dix minutes, il repassa tout son plan dans sa tête. Vu les circonstances et la nécessité de demeurer silencieux, il ne disposait d'aucun moyen de faire concorder le moment où ils agiraient. Mais Brown avait la tête bien plantée sur les épaules et, d'après ce qu'il avait vu de Caukins, ce dernier s'en sortirait également bien. Il en allait autrement de Bowling et de Maddox. Tous deux étaient des gabiers, et Matthieu ignorait complètement comment ils allaient réagir, une fois l'action démarrée. Les gabiers étaient très individualistes.

Le bruit d'un rire, dans l'embarcation des gardes, interrompt ses réflexions. Une lumière délavée suivit, comme les Vargothans finissaient de contourner la poupe du *Dédale*.

Il attendit plusieurs secondes avant d'inspirer à fond et de plonger la tête sous l'eau. Son corps voulait remonter de lui-même à la surface et le sel lui piquait les yeux. Au moment où il croyait que ses poumons allaient éclater, une forme noire passa à côté de sa tête. Matthieu donna un coup de pied et surgit à la surface de l'eau, où il reçut derechef un coup de rame sur la tête. Des lumières multicolores explosèrent dans son crâne, tandis qu'une exclamation fusait de l'embarcation.

Matthieu agrippa la rame de la main gauche, se hissa en partie hors de l'eau et lança son couteau de sa main libre. Le marin stupéfait passa par-dessus bord, mort sur le coup. Matthieu sentit l'embarcation tanguer, car Brown et Caukins passaient par-dessus le plat-bord de l'autre côté. Caukins attrapa le marin le plus proche par les cheveux, le tira brutalement en arrière et lui trancha la gorge. Le troisième homme périt aussi, le cou brisé sous les pognes de Brown. Bowling et Maddox extirpèrent le dernier marin de l'embarcation et le maintinrent sous l'eau jusqu'à ce qu'il arrête de se débattre. L'opération fut conclue aussi vite qu'elle avait commencé.

Matthieu s'accorda quelques secondes pour s'éclaircir les idées et contempler l'horizon. Malgré le brouillard qui ne permettait pas d'en avoir la certitude, il avait l'impression qu'à l'est, le ciel s'éclairait. Il fit signe à Brown et à Caukins de grimper à bord du navire. Maddox se glissa par-dessus bord et nagea en direction du câble de l'ancre, pendant que Bowling se dirigeait vers la poupe. Jusque-là, ils s'en sortaient tous bien. Matthieu utilisa les filets d'embarquement pour monter à bord.

Dès qu'il posa le pied sur le pont du *Dédale*, il sentit que quelque chose clochait. Nulle trace de présence humaine. Quand il l'avait quitté la veille, il laissait soixante-cinq hommes à bord. Brown lui faisait face, de l'autre côté du

pont. Il retourna ses paumes. Matthieu consulta Bowling du regard. Ce dernier paraissait tout aussi déconcerté. À cette heure, un certain nombre de marins auraient dû être visibles. Comme la température s'était radoucie, beaucoup auraient dû avoir suspendu leurs hamacs sur le pont.

— *Mon Dieu !*

C'était la voix de Bowling qui leur parvenait de la poupe.

— *Mon Dieu !*

Cette fois, l'exclamation venait de sous le pont.

Matthieu, suivi des autres, se précipita vers la passerelle. Ils repérèrent Bowling, affaissé contre la paroi près de l'entrée de la cale arrière, le visage couleur craie.

— Morts, chuchota Bowling. Ils sont tous morts, monsieur Lane.

Matthieu l'écarta d'une poussée pour contempler l'intérieur de la cale.

Les corps de ses compagnons d'équipage gisaient de toutes parts, empilés les uns sur les autres. Ils avaient la gorge tranchée. Des yeux aveugles le fixaient, l'accusant en silence. Il n'avait jamais vu de spectacle plus atroce. Au début, son esprit refusa de l'accepter. Puis son estomac se révolta et il vomit. Brown, Caukins et Maddox étaient aussi bouleversés que lui.

Matthieu s'obligea à inhaler une profonde goulée d'air et gagna d'un pas titubant le côté de la passerelle. Il devait réfléchir.

— Vérifiez le reste du navire, ordonna-t-il à Brown et Caukins. Faites vite et sans bruit. Je ne veux rien entendre. Maddox, prenez Bowling et mettez-vous à l'œuvre sur le câble de l'ancre. Dès que nous pourrons partir, prévenez-moi.

— Et les hommes, monsieur Lane ? demanda Maddox. On ne peut pas les laisser ici comme ça.

— Nous n'avons pas le temps d'ensevelir nos amis maintenant.

— Mais...

— Écoutez-moi, Maddox. Je ne peux plus rien faire pour ces hommes, mais je peux encore aider nos compagnons toujours en vie à bord du *Maitland*. Nous devons d'abord nous préoccuper d'eux et du roi. Delain va bientôt arriver et se jeter dans la gueule du loup. Je n'ai pas l'intention de laisser faire ça.

— Très bien, les gars, dit Brown. Vous avez entendu ce qu'a dit M. Lane. On se grouille !

Les mains de Matthieu tremblaient, sans qu'il sût si cela provenait de sa colère ou du choc qu'il venait d'éprouver. Il carra les épaules et s'obligea à se diriger vers la passerelle. Ses hommes se dispersèrent pour exécuter ses ordres, tandis qu'il restait immobile en bas des marches, à essayer de se ressaisir.

Leur survie, il en avait conscience, dépendait de sa faculté à garder les idées claires. La confiance qu'ils lui portaient était tout aussi importante. Elle ne devait surtout pas être ébranlée. Il avait le cœur à l'envers, mais il devait leur donner l'impression d'être calme, donc il le ferait, nom d'un chien !

Lentement, méthodiquement, il remonta les marches.

Quand il arriva sur le pont, Caukins se hâta à sa rencontre.

— Nous en avons trouvé quatre en vie dans la cale avant, monsieur Lane. Ils sont sains et saufs.

— Dieu merci ! De qui s'agit-il ?

— De MM. Pruett, Warrenton, Grady et Harkins, monsieur.

Glyndon Pruett et les autres avaient un air hagard, mais ils ne paraissaient pas blessés. Matthieu sentit ses épaules se délester d'un poids.

— Ils nous sont tombés dessus la nuit dernière, Thad, lui expliqua Pruett. Je supervisais le déchargement de l'un des canons quand ils sont arrivés par le côté. Je n'ai rien pu faire. Ils ont tué Stinson sous mes yeux. Puis ils nous ont tous rassemblés et ils nous ont bouclés dans la cale avant. Nous entendions les cris en provenance de la poupe. Nous...

Matthieu posa une main sur son épaule.

— Très bien, très bien, dit-il. Vous autres, vous êtes entiers ?

— Oui, lieutenant... je veux dire, à vos ordres, lieutenant, bégaya Warrenton, le visage blafard.

Grady et Harkins opinèrent tous les deux du chef.

De la poupe leur parvint un bruit sourd qui leur fit tourner la tête à l'unisson.

— C'est Bowling, leur dit Matthieu. Nous allons laisser glisser le câble et nous enfuir. Monsieur Grady, combien de temps nous sera-t-il nécessaire pour faire appareiller le navire ?

— Caukins dit que tous les membres d'équipage ont été assassinés. C'est vrai, lieutenant Lane ?

Matthieu prit une profonde inspiration.

— C'est vrai. Écoutez-moi, messieurs, je sais ce que vous ressentez. Je ressens la même chose que vous, mais pour le moment, il faut qu'on se bouge. Nous avons très peu de temps. Dès qu'ils s'apercevront de notre fuite, ils nous tomberont dessus de toutes parts, nous ne pouvons donc pas gaspiller une seconde de plus. Je vous le redemande : combien de temps faut-il pour que le navire soit prêt à appareiller ?

— On pourra pas, répondit Grady en hochant lentement la tête.

— On pourra pas ? Qu'entendez-vous par là ?

— Ils ont saboté notre gouvernail, monsieur Lane. On a essayé de les en empêcher. C'est comme ça que j'ai reçu cette bosse sur la tête.

Cette nouvelle ne surprit Matthieu qu'un instant. Bien évidemment, les Vargothans avaient coupé les câbles du gouvernail. Lui et Fikes y avaient songé... Pour quelle raison ne l'auraient-ils pas fait ? De quel meilleur moyen disposaient-ils pour empêcher le *Dédale* de foncer au large ? Il aurait pu se botter les fesses d'avoir fait preuve d'une telle stupidité.

— Bon, il va falloir qu'on raboute, dit-il à Grady.

— Dans le noir, lieutenant ? Je ne vois pas comment on y arrivera.

Matthieu l'agrippa par le devant de sa chemise pour l'attirer vers lui.

— Si vous n'avez pas envie d'être suspendu à une croix ou d'avoir la gorge tranchée comme le reste de vos compagnons d'équipage, vous trouverez un moyen de le faire. Arrangez-vous pour me fabriquer un gréement de fortune et tressez-moi un nouveau câble si c'est nécessaire, mais je veux que ce gouvernail soit réparé d'ici une heure.

— À vos ordres, lieutenant, répondit Grady. J'aurai besoin d'aide.

— Prenez les hommes nécessaires, répondit Matthieu.

Il le retourna par les épaules et le poussa en avant. Puis il s'adressa à Pruett.

— Gordon, rassemblez les autres et faites en sorte que nous soyons prêts à partir dès que le câble sera réparé. Monsieur Harkins, j'ai besoin de votre aide.

Les lèvres pincées, Pruett acquiesça de la tête et se dirigea vers l'arrière. Matthieu et Harkins prirent la direction opposée. Pendant qu'ils traversaient le pont, Matthieu jeta un autre coup d'œil à l'horizon. S'il leur restait une heure avant le lever du jour, ce serait un véritable miracle. Il pria pour que le brouillard ne se lève pas avant. Durant les cinquante minutes suivantes, Harkins et lui arpentèrent le pont en s'affairant frénétiquement à charger chacun des vingt canons restants du *Dédale*.

— Bowling dit que le câble de l'ancre est réparé.

— Comment s'en sort Grady ?

— Mieux, à présent que lui et Warrenton y distinguent un petit quelque chose. D'ici dix minutes à un quart d'heure, ça devrait marcher.

Matthieu allait répondre quand la sonnerie d'une trompette leur parvint en provenance du *Revanche*. Une minute plus tard, une trompette répondit du *Maitland* et une autre de l'endroit où était amarré le sloop. Il arrivait juste à distinguer le contour des navires les plus proches. Comble de l'exaspération, le brouillard commençait à se lever, exactement comme l'avait prédit Caukins.

— *Malédiction*, marmonna Matthieu entre ses dents. Ça y est, ils doivent s'être aperçus de notre fuite.

Par-dessus l'eau flottèrent jusqu'à eux le battement rapide de tambours et des cris d'hommes en provenance du *Maitland*. S'ensuivit le bruit reconnaissable que faisait l'ancre d'un navire quand on la remontait.

— Dites à M. Grady que je lui serais reconnaissant de se dépêcher, dit Matthieu.

Pruett hocha une fois la tête et se rua vers la poupe.

Les cinq minutes suivantes furent les plus longues de la vie de Matthieu. Pendant cette attente, la brise venant de la terre qui continuait à souffler dispersa presque le brouillard de la baie au fur et à mesure que le soleil s'élevait dans le ciel. De l'autre côté de l'eau, il vit que le sloop avançait déjà, de même que le *Revanche*. Pétrifié sur place, il regardait les navires ennemis se rapprocher.

— Gouvernail réparé, monsieur !

Le cri de Brown le fit sursauter. Apparemment, le barreur avait décidé qu'il n'était plus utile de rester discret.

— Faites monter les hommes à bord et coupez le câble ! hurla Matthieu. Mâts de perroquet et cacatois. Caukins, lofez !

— Paré à lofer, lieutenant, répondit ce dernier, répétant le dernier ordre de Matthieu.

— Monsieur Pruett, auriez-vous la gentillesse de prendre une mèche à combustion lente et de vous tenir prêt au chasseur de proue, s'il vous plaît ? Ne tirez que si je vous en donne le commandement.

— À vos ordres, lieutenant.

Lentement, inexorablement, le *Dédale* se mit à tourner au fur et à mesure que le vent gonflait ses voiles. Matthieu traversa le pont en hâte pour venir aider Brown et Caukins à border. Grady et Warrenton passèrent avec difficulté par-dessus le flanc et agitèrent le bras dans sa direction. Pruett et Bowling descendirent des cordes à une vitesse vertigineuse, car ils venaient de hisser la grande voile. Vu le peu d'hommes à leur disposition, c'était tout ce qu'ils pouvaient faire pour manœuvrer le navire.

Une explosion bruyante et un panache de fumée sortirent de l'avant du *Revanche* et un trou transperça la grande voile du *Dédale*.

— Apparemment, nos amis apprennent vite, observa Pruett qui le rejoignait.

Deux autres explosions suivirent et un boulet de canon fusa au-dessus d'eux, les obligeant à se baisser.

— Comme qui dirait, commenta Matthieu.

— Le sloop se dirige vers l'entrée du port, observa Pruett.

— Armez le long neuf à la poupe, Glyndon. Nous serons en position dans une minute. Vous aurez juste droit à un ou deux tirs. Ne les ratez pas.

Vu la situation, tout l'incitait à se précipiter à l'autre bout du pont, mais il se força à marcher. Grady l'attendait déjà à côté du chasseur de poupe.

Matthieu observa pendant quelques instants l'avancée du *Dédale*, puis il se retourna et hurla :

— Laissez-le prendre un ris, monsieur Caukins !

— Paré à prendre un ris, monsieur Lane.

— Sommes-nous en vue, monsieur Grady ?

— Oui, lieutenant.

— Rappel donc... parés, prêts, tirez !

Le rugissement sortant du chasseur de proue fit trembler le pont sous les pieds de Matthieu. D'un regard intense, il fixa le boulet de canon qui allait se loger dans sa cible, le quart avant du *Revanche*. À tribord, quatre coups tirés beaucoup trop larges par le *Maitland* passèrent par-dessus sa tête et tombèrent bien au-delà du bateau.

— D'après moi, ils ont besoin de s'entraîner encore un peu, dit Grady.

— Oui, acquiesça Matthieu. On dirait que j'ai oublié de leur apprendre à bien viser une cible mouvante...

Une explosion retentissante provenant du canon de poupe du *Dédale* l'interrompit. Il vit le tir atteindre la ligne d'eau du *Maitland*. Ses membres d'équipage poussèrent des ovations.

— Il l'a sans doute perforé, monsieur Pruett ! hurla Bowling.

Quelques secondes plus tard, lui et Pruett étaient morts, car trois coups tirés par le *Revanche* avaient atteint le gaillard d'arrière à la suite. Il y avait des os et du sang éparpillés partout.

Matthieu se détourna de ce carnage pour hurler à Caukins :

— Continuez à venir au vent !

Le *Dédale* poursuivait son virage pour présenter son flanc au *Revanche*. Deux boulets de canon supplémentaires passèrent au-dessus de leurs têtes. L'un fit un deuxième trou dans la voile principale, l'autre faillit heurter la proue. Matthieu et Grady se déplacèrent le long du bastingage bâbord, visant et tirant chaque canon.

— On a eu son mât avant ! cria Warrenton.

— Et le mât de perroquet, ajouta Caukins en saisissant le bras de Matthieu.

Ce dernier se tourna juste à temps pour voir le mât du *Revanche* se renverser lentement comme un arbre abattu. Il attrapa sa longue-portée et la régla sur le navire ennemi. Des hommes couraient de long en large sur les ponts, des haches à la main pour essayer de dégager les décombres.

Il calcula rapidement la distance entre les navires, comprit que cela se jouerait sur un fil mais estima qu'ils avaient suffisamment d'avance pour passer devant la proue du *Revanche* et s'éloigner vers le large. Le *Dédale* était le plus léger et le plus maniable des deux navires et le *Revanche* ne disposait pas de canons à grande portée capables de leur causer des dégâts. Quant au *Maitland*, il était tout simplement trop difficile à manier pour les rattraper une fois qu'ils auraient pris le large. Le problème consistait à sortir de la baie en un seul morceau.

Comme il soupesait ce problème, le pont fit une violente embardée et des gerbes de flammes explosèrent à l'arrière du *Dédale*. Des catapultes tirées en même temps du sloop et du *Maitland* avaient atteint leur cible à l'unisson.

Brown, Maddox et le jeune Warrenton se précipitèrent vers lui sur le pont.

— Nous brûlons, monsieur Lane ! hurla Maddox.

— Je le vois bien. Monsieur Warrenton, sortez une des pompes de cale, s'il vous plaît, et essayez de contenir l'incendie.

Matthieu regarda dans la direction que lui indiquait Brown.

— Malédiction ! marmonna-t-il. C'est sûrement Delain.

Un autre tir du *Revanche* atteignit le pont et fit exploser un panneau d'écouille vers le ciel. Par réflexe, tous se baissèrent.

— Où est donc passé Warrenton avec la pompe ? lança sèchement Matthieu.

— Ici, lieutenant ! hurla ce dernier en émergeant de la passerelle avant.

Maddox se précipita à son aide et ils mirent la pompe en marche ensemble. L'incendie se propageait rapidement en raison du bois sec du navire. Une autre boule de feu du sloop faillit les atteindre et fit sortir un panache de vapeur de l'eau.

— Brown, rechargez les canons avec Grady et voyez si vous pouvez donner à nos amis matière à réflexion. Concentrez-vous sur leurs mâts et sur leurs voiles.

Matthieu joignit les mains dans son dos et se retourna vers les navires à leur poursuite.

Le *Dédale* avait besoin de deux minutes supplémentaires pour achever son virage. Le *Maitland* s'était enfin mis en marche et venait au vent. Le *Revanche* traînait à la suite des dégâts qu'ils lui avaient infligés. Mais au dernier moment, il prit un large bord, leur présentant son flanc. Une série de bouffées de fumée sortirent de ses ponts et, une seconde plus tard, ils entendirent retentir ses canons. Un boulet parvint à les atteindre côté poupe, tandis que les autres se dispersaient dans le vide. Sans avertissement, un autre panache de fumée sortit du *Revanche*. Il fut suivi de deux explosions violentes et d'une langue enflammée orange qui jaillit de son pont.

Une ovation monta parmi les hommes du *Dédale* qui réalisaient que deux des canons du *Revanche* venaient d'exploser.

L'importance d'écouvillonner une bouche de canon, songea Matthieu.

Il saisit la longue-portée et la régla sur l'horizon. Les huniers du navire de Delain s'étaient beaucoup rapprochés. S'il pénétrait dans la baie, le roi devrait affronter trois navires au lieu du seul auquel il s'attendait. Bien que touché, le *Revanche* restait dangereux, tandis que le *Maitland* et le sloop n'avaient subi que peu de dégâts. C'étaient eux qui posaient le problème principal.

Matthieu entendit les canons du *Dédale* rugir les uns derrière les autres, un peu plus bas sur le pont. La plupart des tirs atteignirent leurs cibles, démâtant le *Revanche* et l'endommageant sérieusement. Il continua à s'enfoncer.

— Dois-je me diriger vers le large, lieutenant Lane ? hurla Caukins.

Matthieu ne répondit rien.

— Lieutenant Lane ?

— Non. Nous virons de bord.

À Bord du Dédale.

Caukins le contempla comme s'il avait perdu la tête.

— Le roi est condamné s'il pénètre dans la baie, lui dit Matthieu. Dès qu'il le fera, le sloop en scellera l'entrée et le *Maitland* le mettra en pièces.

— Mais...

— Tous aux écoutes ! aboya Matthieu. Empannez ! Nous virons de bord.

Après avoir échangé un regard, Brown et Brady regagnèrent le gouvernail. Maddox et Warrenton rejoignirent également Matthieu au trot. Il leur résuma en hâte la situation.

— Messieurs, une fois que nous aurons viré, nous allons rester au vent du *Maitland*. J'ai l'intention de croiser sa proue et de la mitrailler. Il ne peut pas attendre Delain quand il apparaîtra de derrière ce cap.

Un silence accueillit son explication.

— Très bien, les gars, dit Brown. On se dépêche. Tous aux écoutes. Lieutenant Lane, j'apprécierais un peu d'aide. Nous manquons de marins à l'heure actuelle.

Matthieu sourit, donna une claque dans le dos de Brown et s'installa au bras principal en compagnie de Maddox. Brown et Warrenton prirent le côté opposé.

— Parés, les hommes ? *Bordez !* hurla Matthieu. Tenez bon la barre, Caukins.

Matthieu se tenait sur les planches calcinées du gaillard d'arrière, surveillant la distance qui se rétrécissait entre le *Dédale* et le *Maitland*. Comme il s'y attendait, dès qu'il entama son virage, LaCora vira en même temps que lui pour l'empêcher de croiser sa proue.

— Gardez le cap et tirez ! lança Matthieu.

En moins de vingt secondes, les vingt canons bâbord du *Dédale* avaient tiré. Brown et les autres hommes s'affairaient à présent fébrilement à les recharger. Pour toute réponse, le *Maitland* envoya une seule bordée qui réduisit en pièces le gaillard d'avant du *Dédale* et la plus grande partie de l'avant du navire. Grady s'affaissa, un morceau de bois sortant de son épaule. Une seconde bordée atteignit le bateau quelques secondes plus tard et le fit tanguer. Matthieu se baissa, car d'autres parties du pont avant et des bastingages s'envolaient. D'autres boulets heurtèrent la coque. De la fumée

noire sortit des écoutilles avant.

— Concentrez-vous sur tout ce qui se présente au milieu du navire, messieurs.

Quatre minutes durant, Brown, Maddox, Matthieu et Warrenton martelèrent la section centrale du *Maitland*, tir après tir. La dernière bordée provoqua le résultat que Matthieu espérait de tout son cœur : le spectacle, terrifiant et spectaculaire, d'un véritable feu d'artifice.

Il ignorait lequel de leurs tirs avait atteint le magasin de poudre du *Maitland*, mais il provoqua une déflagration inouïe et un éclair blanc orangé. Le navire sombra d'un seul coup. La répercussion se fit sentir à des dizaines de mètres à la ronde. Un appel d'air brûlant suivit et ne demeura plus du *Maitland* qu'une coque enflammée sur l'eau. Matthieu avait un goût métallique dans la bouche.

— Le feu dans la cale avant ! hurla Maddox en désignant l'écoutille.

Matthieu pivota sur place. Une langue orange enflammée surgissait de l'écoutille. De la fumée sortait à présent des deux côtés du navire. Dans la chaleur du combat, il avait complètement oublié qu'ils avaient un incendie à bord. Comme si la situation n'était déjà pas assez désespérée, le *Revanche* revenait de nouveau vers eux après s'être dégagé des épaves.

Brown se précipita vers la passerelle avant pour voir où en étaient les choses, mais à peine avait-il posé le pied sur la première marche que les flammes l'obligèrent à reculer. Il adressa un hochement de tête à Matthieu. De toute évidence, le *Dédale* était perdu.

Matthieu fit signe à Warrenton de le rejoindre.

— Monsieur Warrenton, ma cabine se trouve juste sous nous. Auriez-vous la gentillesse d'aller chercher cette boîte à combinaison que nous avons ramassée au Coribar ? L'incendie se concentre principalement sur l'avant du navire, cela ne devrait pas vous poser de problème.

— À vos ordres, lieutenant, le salua Warrenton.

Dès qu'il fut de retour, Matthieu rassembla les quelques hommes qui lui restaient.

— Messieurs, dès que nous empannerons, vous abandonnerez le navire et gagnerez la côte à la nage. M. Fikes et nos autres hommes vous attendront de l'autre côté de cette pointe. Je regrette que notre voyage n'ait pas été plus profitable, mais je considère comme un privilège d'avoir servi avec vous. À mon avis, votre meilleure chance de vous en sortir consistera à vous diriger vers Anderon au nord et à traverser ensuite la frontière avec l'Alor Satar. À Sturga, vous devriez être en mesure de monter à bord d'un navire qui vous ramènera chez vous.

— Et vous, lieutenant Lane ? demanda Warrenton.

— Je vais rester le plus longtemps possible à bord. Si Brown et Maddox restent encore quelques minutes avec moi, je verrai s'il est possible de repositionner le chasseur de proue pour envoyer un boulet dans la cale avant.

Warrenton en resta bouche bée.

— Nous allons couler le navire ?

— Je vais le couler. L'embouchure de cette baie perd vite de la profondeur et un seul navire sera capable de passer à la fois. J'ai l'intention de fermer la porte à nos amis le plus longtemps possible. Le *Revanche* pourra pourrir sur place tant que les épaves ne seront pas dégagées.

Tous protestèrent en chœur, mais Matthieu se refusa à les écouter. Le tangage commençait à faire suinter de l'eau entre les joints du pont sous ses pieds et plusieurs planches se déformaient. Les minutes leur étaient comptées.

Le *Dédale* avançait lentement, mais il parvint à virer pour se diriger vers l'embouchure de la baie. Sans perdre une seconde, Matthieu, Brown et Maddox s'affairèrent fébrilement à repositionner le canon. Lorsque le résultat eut satisfait Matthieu, il serra la main aux deux autres et leur donna l'ordre de se poster sur les côtés. Warrenton et Caukins avaient déjà sauté à l'eau.

À travers les tourbillons de fumée qui montaient à l'entrée du port, Matthieu s'aperçut que le capitaine du sloop avait disposé son navire de façon à leur barrer la route. Les flammes remontaient le long du mât de misaine et en consumaient les voiles. Quelques secondes suffirent pour qu'elles se propagent aux vergues et grimpent encore plus haut. La fumée qui sortait des écoutilles obscurcissait de plus en plus la scène.

Warrenton avait déposé sur un rouleau de bouts la boîte qu'il était allé chercher à la demande de Matthieu. Ce dernier fixa la serrure des yeux une seconde, puis il ferma les paupières. Quatre cliquetis retentirent et la serrure s'ouvrit. Il n'avait pas voulu jusque-là réutiliser l'écho de l'anneau d'or rosé, car cela était dangereux. Peu après avoir passé l'anneau pour la première fois à son doigt, il avait appris qu'il existait une affinité entre tous ceux qui les portaient : il était possible d'établir un contact avec leurs esprits. Matthieu Lewin était mort aux yeux du monde, si bien qu'il ignorait, chaque fois qu'il faisait appel à l'écho, si Teanna s'en rendait compte. Vu la faiblesse de l'écho, il en doutait, mais il préférait ne pas courir ce risque. En d'autres circonstances, il aurait pu laisser la boîte, mais comme un homme avait volontairement péri en essayant de protéger son contenu, il se disait que ce dernier était sans doute important.

Il s'agissait d'une feuille de parchemin enveloppée dans de la toile cirée. Il la déroula et s'étonna de la calligraphie. Elle ne correspondait à aucun idiome de sa connaissance. Après avoir étudié le texte durant quelques secondes, il en conclut qu'il avait sous les yeux une espèce de code. Mais ce n'était ni le lieu ni le moment d'essayer de le décrypter. Un espar en feu qui s'écrasait sur le pont détourna son attention du parchemin qu'il se hâta de remballer dans la toile cirée avant de la coincer dans ses hauts-de-chausses.

Les deux navires n'étaient plus séparés que par une centaine de mètres. Des flammes bondissaient des écoutilles du *Dédale* et de la fumée jaillissait de ses sabords à canon. L'incendie se propageait lentement du pont en direction du dos de Matthieu, anéantissant au passage tout ce qu'il était capable de brûler. Ce fut alors qu'il s'aperçut qu'il n'avait aucun moyen d'atteindre le

chasseur de proue et de saborder le navire.

Une chaleur beaucoup trop insoutenable lui brûlait déjà le dos et le cou.

— C'est pas vrai, marmonna-t-il.

Un autre regard rapide au sloop le décida. À travers la fumée, il distinguait des hommes qui couraient de long en large sur le pont du navire ennemi en le désignant. Si son plan devait fonctionner, il lui fallait agir exactement au bon moment. Leur capitaine avait commis une erreur fatale. Il avait réussi à prendre le *Dédale* au piège à l'intérieur de la baie, mais il se retrouvait à présent face à un navire en feu lancé sur lui à pleine vitesse, sans place suffisante pour procéder à une manœuvre. Derrière lui, le *Maitland* avait déployé plus largement ses voiles et se rapprochait rapidement.

Qu'ils approchent.

Matthieu laissa le navire prendre un nouveau ris, puis il coinça le gouvernail à l'aide d'un bout.

Cinquante mètres, se dit-il.

Lorsqu'il se retourna pour vérifier une fois de plus la position du *Revanche*, la chaleur des flammes l'obligea à se protéger le visage. Il se débarrassa de son manteau et le jeta à l'écart.

Vingt mètres.

Il vit le navire de Delain dépasser la pointe à l'embouchure de la baie.

Assez près.

Matthieu se précipita vers le bastingage bâbord et plongea par-dessus. Les derniers bruits qu'il entendit avant de heurter l'eau furent des hurlements poussés par des hommes, des craquements de bois qui se fendait et l'impact monstrueux des deux navires qui entraient en collision.

Corrato, Nungary.

Teanna d'Elso eut conscience de l'instant même où Matthieu entrait en contact avec la machine des Anciens. Malgré la brièveté et l'extrême faiblesse de ce contact, elle ne douta pas un instant qu'il s'agissait de lui. En un éclair, elle vit mentalement un incendie et un navire, mais l'image disparut si vite qu'elle douta de sa réalité. Le refus du Gardien de lui révéler si Matthieu était encore en vie ne fit que renforcer son opinion. Elle avait une expérience suffisante de la politique et des hommes pour sentir quand ils pratiquaient la langue de bois. Elle se transporta hors de la caverne, jusque dans ses appartements.

Elle eut la surprise d'y trouver deux messages à son intention. L'un provenait de son cousin, Eric, qui la priait de le rejoindre sur la véranda dans l'heure qui suivait. L'autre était de l'espion qu'ils avaient placé à Garivele. Elle prit rapidement connaissance de son contenu et le rangea dans le livre qui lui servait de cachette. Elle s'en occuperait plus tard.

Son père ne l'avait pas tenue au courant de la venue d'Eric. Bien qu'agacée par cette intrusion, elle prit un visage neutre pour se rendre à son rendez-vous. Sa mère n'aurait jamais montré ses émotions en public, et elle ne le ferait jamais non plus.

C'est Eric tout craché, se dit-elle.

Il avait tendance à surgir sans s'être fait annoncer. Cadet de ses deux cousins, il était beaucoup plus madré que son frère, Armand, qui était monté sur le trône de l'Alor Satar après la mort de leur père. Brillant général de l'avis de tous, Armand consacrait la plus grande partie de son temps à renforcer la puissance militaire du pays. Il était en apparence satisfait de laisser son cadet le gouverner en qualité de régent. Si les intrigues politiques déplaisaient à Armand, Eric s'en délectait.

Teanna tenait toujours rigueur à Éric d'avoir envahi la Sennia à son insu. Sa propre boule de feu avait beau avoir tué Matthieu Lewin – ou être censée l'avoir tué –, elle estimait Eric grandement responsable de l'avoir acculée à cette situation. Son raisonnement sur la question aboutissait en tout cas à cette conclusion. Mais Matthieu était en vie, elle en avait la conviction. Elle se devait de faire passer sa famille au premier plan, mais dès que l'occasion se présenterait, elle se mettrait en quête de lui. Elle lui expliquerait ses motifs.

Elle souhaitait désespérément l'éclairer sur les raisons qui l'avaient poussée à agir de la sorte.

Des lampes à gaz à la lumière vacillante éclairaient les deux extrémités de la véranda. La nuit n'était pas encore tout à fait tombée, et la brume qui flottait dans l'air créait un halo autour des lampes. L'éclairage électrique, découvert récemment, était sans nul doute plus efficace et moins onéreux que celui au gaz, mais Teanna trouvait éblouissante la lumière qu'il diffusait et préférait s'en tenir à ses vieilles habitudes. Sans doute finirait-elle par se laisser convertir à cette nouveauté.

Installé à une table, Éric l'attendait. Dès qu'elle entra dans la pièce, il se leva pour la serrer dans ses bras. Comme il faisait durer cette étreinte plus longtemps que nécessaire, Teanna se dégagea en douceur et prit un siège. Eric l'imita.

— Je suis content de te revoir, ma cousine.

— Moi aussi. Qu'est-ce qui t'amène à Corrato ?

— Ai-je besoin d'un motif pour rendre visite à ma famille ?

Teanna lui adressa un sourire, lèvres pincées.

— Pour tout dire, poursuivit Éric, comme je me trouvais à Urmera, je me suis dit que j'allais passer par ici prendre de tes nouvelles.

— Je vais bien. D'où te vient cet intérêt pour ma personne ?

Éric lui prit la main.

— Je me suis toujours préoccupé de toi, Teanna. Est-ce anormal ?

Elle inspira à fond et croisa son regard.

Il eut un geste de rejet et se cala sur son siège.

— Très bien. Il y a un mois, je me suis rendu en visite à la cour du Lirquan. Tu sais sans doute que l'épouse d'Humphrey est décédée il y a un peu plus d'un an.

— Et... ?

— Humphrey a toujours éprouvé de l'affection pour toi et je me suis dit que vous pourriez vous entendre.

— Il est de cinq ans mon cadet et, *en plus*, il a des boutons.

— Pour l'amour du ciel, il n'a que dix-sept ans !

— Et alors ?

— Il ne sera pas toujours boutonneux.

— Humphrey *est* un bouton, répliqua Teanna, et il ne prend jamais de bains, d'après mes constatations.

Pour ne pas s'énervier, Eric contempla la fontaine en contrebas, par-dessus la rambarde. Une splendide sculpture représentait trois chevaux surgissant hors de l'eau, que leurs cavaliers tentaient de maintenir en bride. Tout autour de cette statue, l'eau jaillissait des bouches d'une flopée de petits chérubins. Au milieu de la fontaine, un dieu païen barbu sortait de l'eau, un trident à la main.

— N'avons-nous pas la même à Rocoi ?

— Je crois que si, répondit Teanna. Je l’ai vue quand je me suis rendue aux funérailles d’oncle Kyne avec mère.

— Vraiment ?

— J’ai demandé à père de faire venir le sculpteur ici pour reproduire son œuvre.

— Hum, fit Eric, les yeux au ciel. Que se passe-t-il, Teanna ? Tu n’as pas manifesté le moindre intérêt pour aucun des prétendants qui se sont présentés. Qu’est-ce qui te retient ?

— Rien. Je me marierai un jour, mais avec l’ élu de mon choix. Pour quelle raison est-il tellement important que nous forgions une alliance avec le Lirquan ?

— À t’entendre, c’est complètement dérisoire.

— Ça ne l’est pas ?

— *Non*. Absolument pas. Ça fait un millénaire que les choses fonctionnent ainsi et je ne vois aucune raison pour qu’elles changent.

— Je ne suis pas un paquet que tu peux envoyer à l’autre bout du monde quand ça t’arrange, rétorqua Teanna.

— Non, non. Bien sûr que non. Mais une alliance avec le Lirquan nous permettrait de renforcer sensiblement notre position dans cette partie du monde.

— Si cela ne te gêne pas, ne m’inclus pas dans tes plans. J’ai assez à faire ici.

— Comme ?

— Comme diriger un pays. Au cas où tu ne l’aurais pas remarqué, Père me délègue presque tout. Et ce, depuis mes vingt ans.

— Je vois.

— Nous construisons une nouvelle route reliant Danovre à Cirella et une délégation du Bajan va arriver la semaine prochaine pour débattre de prochains accords commerciaux. De plus, nous devons achever plusieurs écoles et universités cette année.

— Tu es manifestement très occupée. Partager ces fardeaux avec un partenaire ne te soulagerait-il pas ?

Teanna soupira mentalement, le regard fixé sur la porte. Si seulement Éric allait droit au but ! Toutes ces contorsions verbales la fatiguaient.

— Si, répondit-elle. Depuis mon enfance, nous sommes en guerre, d’une manière ou d’une autre. Je pense que notre peuple serait ravi que ça change. J’aimerais accomplir quelque chose pour améliorer sa vie.

Cette déclaration poussa Éric à quelques instants de réflexion, tout au moins en apparence, puis il changea abruptement de sujet.

— Sais-tu que Siward Thomas s’est échappé il y a trois semaines ? lui demanda-t-il.

Teanna pivota brusquement face à son cousin.

— Tu parles sérieusement ?

— Il aurait tué un homme et sérieusement blessé deux autres au moment

de sa fuite. Nous pensons qu'il est retourné rejoindre le roi Delain et son peuple en Oridan.

— Si c'est le cas, ça change quoi ?

Éric haussa les épaules.

— Peut-être quelque chose, peut-être rien. Il est évident que Thomas est un homme dangereux et que, prêtre ou pas prêtre, c'est un excellent général.

— Un général sans armée.

— Delain ne se contente pas de posséder une armée, mais un début de marine. Cela fait deux ans que les Vargothans le poursuivent sans succès. Malheureusement pour nous, non seulement Delain ne s'affaiblit pas mais il devient plus fort. Nous devons le supprimer, une bonne fois pour toutes. Si les nouvelles que nous recevons du Vargoth sont exactes, il a plus de quarante mille hommes sous ses ordres.

Teanna écarquilla davantage les yeux.

— Quarante mille ! La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il en avait cinq mille.

— C'était il y a deux ans, ma chère. Nous avons toutes les raisons de croire que d'autres parties de son armée se cachent dans les montagnes de la frontière occidentale avec le Mirdan.

— Mais...

— Et ce n'est pas le pire. Cet imbécile d'Edward Guy avait tellement peur d'un soulèvement des partisans du roi Gawl qu'il a pris sur lui d'annoncer publiquement qu'il allait être rejugé, pour trahison cette fois. Deux jours après, des émeutes ont éclaté dans tout le pays. Quatre commandants des armées du sud et des frontières de la Sennia ont démissionné derechef avec leurs hommes et franchi la frontière de l'Elgaria.

— Pure folie, commenta Teanna. Les Orlocks contrôlent tout le tiers sud du pays.

— Il semblerait que leur général, Atreus Ballenger, ne se soucie pas outre mesure des Orlocks. Il a emmené dix mille hommes avec lui.

— Je commence à comprendre, dit Teanna. En me mariant à Humphrey, tu cimentes tes relations avec le sud et tu te fais un allié dans cette région.

Eric la congratula d'un sourire.

— Tu aurais dû être un homme, ma cousine.

— Si je l'étais, la situation serait sans doute encore plus embrouillée que celle que tu as créée. Comment as-tu laissé les choses t'échapper ?

D'un geste, Eric manifesta sa contrariété.

— Je ne peux pas être partout à la fois. Par conséquent, j'ai besoin de savoir que mes arrières sont assurés. Il y a trois semaines, j'ai pris contact avec Shakira. Je pense qu'il est possible de forger une alliance avec les Orlocks.

Teanna en resta de nouveau la mâchoire ballante.

— Tu vas t'allier à ces créatures ?

— Pourquoi pas ? Mon père l'a fait, et j'honorerais son pari. Ils ont déjà

combattu à nos côtés. Je ne vois pas pourquoi ils ne recommenceraient pas. La guerre nous menace, ma cousine. Nous devons agir tout de suite.

Ce projet d'Eric nouait l'estomac de Teanna. Elle s'obligea à envisager toutes les éventualités les unes après les autres.

— T'es-tu simplement demandé pour quelle raison les Orlocks s'étaient rangés du côté de ton père ?

— De toute évidence, ils voulaient un pays à eux, répondit Eric. Du moment que nous les maintenons dans certaines limites territoriales, ils restent maîtrisables. Mieux vaut danser avec un diable qu'on connaît qu'avec un diable qu'on ne connaît pas.

Teanna prit le temps d'observer son cousin avant de répondre. Le moment était probablement aussi adéquat qu'un autre pour l'informer de ce qu'elle avait appris à Henderson et du contenu du billet.

— Eh bien, j'ai une nouvelle pour toi, mon cousin : ton amie Shakira possède un des anneaux.

Le sourire de satisfaction s'évanouit du visage d'Eric.

— Comment le sais-tu ? lui demanda-t-il d'une voix glaciale.

— Disons que je le sais, un point c'est tout. Nous avons placé un homme près de Seth. Je viens également de recevoir un message de sa part. Il semblerait que le roi Seth et Shakira se sont récemment rencontrés à Garivele.

— Seth et Shakira ? Dans quel but ?

— Je l'ignore. J'ai une question à te poser... Si Shakira décidait de lever une armée, sais-tu de combien d'hommes elle disposerait ?

— Non. Franchement non. J'étais encore bambin à l'époque de la guerre du Sibuyan, mais mon père m'a raconté qu'ils étaient plus de six mille à la dernière bataille. J'imagine qu'ils seraient au moins aussi nombreux, sinon plus.

— Et connais-tu la taille de l'armée de Seth ?

— Le Le Vargoth possède entre cinquante et soixante-dix mille soldats, répondit Eric. Mais ils en ont trente mille postés en Oridan à l'heure actuelle. Imagine combien cela leur coûte. Crois-tu que le Vargoth et les Orlocks essaient de conclure un pacte ?

— J'ignore totalement leurs projets, répondit Teanna. Je sais simplement qu'ils se sont rencontrés. Ma source est fiable. Notre homme ignorait tout de ce rendez-vous jusqu'au dernier moment, je trouve cela bizarre. Mais il y a encore plus intéressant : selon lui, Seth et Shakira se sont vus en tête à tête. La chose faite, Seth a repris un navire qui l'a ramené directement à Palandol.

— Déconcertant, reconnut Eric. J'ai besoin d'un moment pour digérer cette nouvelle.

Teanna se leva.

— Bien, dit-elle. Nous pourrions en reparler au dîner. Père a souvent une vision juste de ces problèmes.

Au cours de leur conversation, la princesse avait envisagé de confier à son cousin que Matthieu Lewin était encore en vie, mais elle avait choisi de se

taire. Un peu plus tard, alors qu'elle y réfléchissait, allongée dans son bain, elle se dit qu'elle ne savait pas trop pourquoi elle avait gardé cette information pour elle.

Mer du Nord.

Matthieu avait vaguement conscience que des mains l'extirpaient de l'eau. Son dernier souvenir était un coup sur la nuque, reçu au moment où le *Dédale* sombrait. Quelques secondes après avoir émergé, il avait été happé par un puissant courant marin qui l'entraînait vers le large. Hébété, il lutta contre sa violence jusqu'à en devenir presque aveugle d'épuisement. Cependant, il voyait la terre s'éloigner de plus en plus. Il essayait de nager tout en tenant son épée. Son père lui en avait fait cadeau, et il n'était pas près de la lâcher.

Les minutes se muèrent en heures et il perdit trace du temps. Des images de son père, de Colin, de Lara et de ses autres amis lui traversaient l'esprit. Il se disait que son cerveau fonctionnait de façon étrange. Pour finir, ses bras s'alourdirent et son souffle se fit complètement haletant. Il avait énormément de mal à ne pas avaler l'eau salée.

Il se trouvait à plus de sept cents mètres du rivage. À l'embouchure de la baie, le *Dédale* et le sloop continuaient à se consumer. À travers les tourbillons de fumée, il distinguait le contour du *Revanche*, prisonnier de la baie. Ses hommes avaient réussi à s'en tirer, c'était au moins une satisfaction.

Il avait conscience que, malgré les efforts insensés qu'il déployait, il ne progressait pas du tout contre le courant marin. Dans un coin de sa tête, il se souvint d'avoir lu quelque chose à ce propos sur l'une de ses cartes marines. *Bien évidemment, c'était pour cela que les Vargothans voulaient s'assurer ses services.* Sa stupidité le consternait : un navigateur, capable d'oublier la trahison des courants au large de la côte du nord de l'Elgaria ! Sa situation aurait été risible si elle n'avait pas été si pathétique. S'il ne se noyait pas, c'était pour l'unique raison qu'il se raccrochait à un espar brisé du sloop qui flottait à côté de lui. Une heure durant, il tenta encore de regagner la côte à la nage, jusqu'à ce que ses bras et ses jambes refusent de se mouvoir. Il voulait se reposer, il avait besoin de se reposer, mais dans ce cas, le courant l'entraînerait encore plus loin au large.

Subitement, des mains le saisirent sous les aisselles et le hissèrent à bord d'une barque. Il agrippait encore son épée quand quelqu'un la lui prit des mains. Il était trop faible pour s'y opposer. Des voix, étouffées et brouillées, lui parvenaient, si bien qu'il n'arrivait pas à distinguer les mots les uns des

autres. Il essayait désespérément de ne pas sombrer dans l'inconscience.

Une ombre le domina. Il ouvrit les yeux et eut un éblouissement. D'instinct, il leva les bras pour se protéger de la lumière du soleil et essaya de s'asseoir. Des mains solides l'en empêchèrent. Les voix devenaient plus nettes. Il entendit les mots *incendie* et *explosion*. Sa main droite effleura alors l'endroit où la dague était suspendue à sa ceinture. Son cœur fit un bond : ils ne l'avaient pas subtilisée. La forme se tenait toujours devant lui. Les doigts de Matthieu se refermèrent sur la garde de l'arme. De toute la force qui lui restait, il tira dessus et frappa en poussant un hurlement.

L'homme bloqua facilement son coup et le maintint allongé.

— Repose-toi tranquillement, Matthieu. Tu es entouré de tes amis.

Ce furent les derniers mots dont il se souvint avant que sa vision ne s'obscurcisse. Puis il perdit conscience. Il lui fallut une heure pour se réveiller.

Encore vivant, songea-t-il.

Il était allongé sur une couchette, dans la cabine d'un navire. Au léger bercement, il conclut qu'ils se trouvaient en mer. Grande fut sa stupéfaction de découvrir frère Thomas, assis à une table en face de lui. Il conversait avec le roi Delain.

— Mon père ? interrogea Matthieu d'une voix incertaine.

Les deux hommes se levèrent et s'approchèrent de lui. Le prêtre lui apporta une tasse d'eau et lui soutint la nuque pour l'aider à se désaltérer. Souriant, Delain le tenait par l'épaule.

— C'est bon de vous revoir, Matthieu, dit le roi.

— Merci mon Dieu, merci mon Dieu, murmura frère Thomas.

— Votre Majesté, dit Matthieu en se hissant sur un coude. J'ai pensé...

— Lorsque nous avons vu la fumée et entendu la première déflagration, nous avons compris que quelque chose ne tournait pas rond, lui apprit Delain. J'ai donné l'ordre au timonier de s'éloigner de la baie, par crainte de tomber dans un piège. Nous avons eu la surprise d'y apercevoir deux navires de plus que prévu. L'un était en flammes, et l'autre se dirigeait droit sur un sloop qui lui bloquait l'entrée. Un troisième vaisseau est encore prisonnier de la baie. Je dois vous avouer que vous êtes la dernière personne au monde sur laquelle je m'attendais à tomber dans de telles circonstances. Il n'empêche, je suis enchanté de vous découvrir en vie. J'avais l'intention d'attraper Andréas Holt et de le pendre.

— Il s'agissait *bien* d'un piège. J'ai rencontré Holt et son capitaine, un dénommé Kennard, à bord du *Revanche*. Il se vantait à propos de la manière dont ils avaient laissé filtrer des informations. Ils savaient que vous vous lanceriez à ses trousses.

— Il avait raison. Mais que diable faisiez-vous là ? lui demanda Delain.

— L'un des bateaux que vous avez vu brûler était le *Dédale*, un navire marchand félizien. J'étais son navigateur depuis quatre ans. Il y a juste une semaine, les Vargothans ont envoyé un message à notre capitaine pour lui

demander de le rencontrer. Ils voulaient se servir du *Dédale* pour vous attirer au large et vous détruire avec ses canons. Malheureusement, il s'agissait autant d'un piège pour nous que pour vous.

— Expliquez-moi.

— Les Vargothans avaient deux buts en tête : mettre la main sur les canons et sur la poudre noire des Féliziens, et vous capturer. Notre capitaine était un certain Philippe Edrington.

— Était ? répéta Delain.

— Il est mort, Votre Majesté. Il a été tué par Kennard, en présence d'Andréas Holt. Au fait, il m'a dit qu'il était gouverneur de la province de Sheeley. Je n'ai jamais entendu parler de cette province.

— C'est un nom qui lui a été attribué par les Vargothans. Holt vous a dit quoi d'autre ?

— Qu'il voulait m'engager comme navigateur. Apparemment, on le presse de se débarrasser de vous. Il m'a précisé que les renforts qu'il avait demandés au roi lui avaient été refusés.

Delain sourit.

— Fort bien.

— Pas vraiment, commenta Matthieu. Ils ont réussi à s'emparer d'une vingtaine de nos canons.

Frère Thomas et le roi encaissèrent cette nouvelle.

Matthieu leur résuma alors ce qui s'était passé à bord du *Dédale* quand le navire avait pénétré dans la baie, et leur raconta les efforts qu'il avait déployés depuis quatre ans pour récupérer son anneau. Il leur fit un récit dénué de fioritures, sans parvenir à cacher l'amertume que lui inspirait son échec. Frère Thomas et Delain l'écoutèrent sans l'interrompre. Lorsqu'il en eut terminé, le prêtre lui effleura doucement la tête.

— Je t'ai fixé une tâche impossible, mon fils, mais je suis fier de tes efforts. Ton père l'aurait été comme moi.

Matthieu sentit sa gorge se nouer.

— Vous avez donc l'intention de vous rendre à Palandol, d'obtenir le poste de maître d'armes à la cour du roi Seth et de vous infiltrer ensuite en Nyngary pour récupérer l'anneau ? lui demanda Delain.

— Oui.

Le roi hocha la tête.

— Projet audacieux, mon ami. Avez-vous pensé à ce qui risquait de vous arriver si vous rencontrez de nouveau Teanna ?

— Je ne pensais pas que j'avais... que nous ayons la moindre alternative, Votre Majesté. À mon avis, l'anneau est à Corrato, même si je ne sais pas où exactement. Si je ne trouve pas un moyen de le récupérer, la fin est courue d'avance, d'autant plus que le Vargoth dispose désormais de nos canons.

— Effectivement, acquiesça Delain. Cela fait un certain temps que nous essayons de notre côté de mettre la main sur eux. Vous pourriez peut-être nous expliquer comment ils fonctionnent et comment nous pouvons en

fabriquer un ?

— Bien sûr, répondit Matthieu. Mais sans la poudre noire, ils ne servent à rien. C'est elle qui les fait fonctionner. Les Féliziens l'ont découverte il y a deux ans. Inutile de vous dire ce qu'ils ont accompli depuis lors.

— En ce qui me concerne, les Féliziens n'ont jamais « accompli » quoi que ce soit. Vous dites bien de la poudre noire ?

— Oui, Votre Majesté. Il s'agit d'un mélange de sulfure, de charbon de bois et de salpêtre. En proportions adéquates, il provoque une explosion dans la bouche du canon qui propulse un boulet en avant. On trouve des mines de ces matières au sud du Félize.

— Seriez-vous capable de reformer un tel mélange ? Ces substances me paraissent plutôt ordinaires.

— Je crois. Je pourrais également vous dessiner un canon et vous expliquer son fonctionnement.

— Excellent. Cela nous permettrait d'équilibrer un peu nos chances. Mais l'anneau nous pose toujours un problème. Cent canons ne peuvent rien contre Teanna, mais il se pourrait qu'en la matière, je sois en position de vous aider.

« Jusqu'à ces derniers jours, nous pensions que vous étiez mort. Parmi les leçons que j'ai apprises en tant que roi figure l'importance de récolter des renseignements sur les projets de l'ennemi. Il y a quelque temps, James du Mirdan et moi avons réussi à infiltrer un de nos hommes comme sentinelle au palais de Nyngary. Peu importe comment nous y sommes parvenus. Ce qui compte, c'est qu'il soit là-bas.

« Récemment, il m'a envoyé une dépêche par laquelle il me fait savoir qu'à son avis, l'anneau est caché dans les appartements de Teanna. Je vais vous raconter ça en détail quand vous vous serez restauré et reposé un peu.

— J'apprécierais beaucoup, dit Matthieu.

— Reste le problème de vous introduire dans son palais et de vous en faire ressortir en un seul morceau. Je suis d'accord : sans l'anneau, nous ne pouvons pas gagner. Il existe évidemment une alternative, mais je vous en parlerai plus tard.

Matthieu ne comprenait pas bien à quoi se référait le roi, mais il décida qu'il valait mieux attendre de voir ce que Delain avait en tête.

— Je suis prêt à tenter le coup, dit-il.

— En combat singulier, notre peuple est capable d'affronter n'importe qui. J'ai récemment pris contact avec le Bajan et je pense que, le moment venu, ils se joindront à nous. James également. Ce que vous serez ou non capable d'accomplir à Corrato pèsera donc lourd dans la balance. L'attitude de l'Alor Satar incite le Bajan et le Mirdan à penser qu'il ne s'agit que d'une question de temps avant que les Duren ne s'attaquent à eux. Malheureusement, c'est une autre paire de manches que de se battre contre le pouvoir magique des Anciens. Nous allons devoir trouver un moyen de vous infiltrer en Nyngary, puisque nous ne pouvons pas nous contenter de hisser les

voiles et d'aller vous déposer à Corrato.

— Si nous mettons cap au sud et que nous empruntons le passage de Cole, nous pourrions traverser le bas du Cincar et atteindre le Nyngary en moins de deux semaines, observa frère Thomas.

Delain prit le temps de la réflexion.

— Oui, ça pourrait marcher.

— Si frère Thomas m'accompagne, je suis prêt à essayer, répéta Matthieu. Je n'ai jamais été au Cincar, ni même au Nyngary. Ensuite, j'aimerais que nous trouvions le moyen de libérer Gawl de sa geôle.

— Nous nous en occupons déjà, lui répondit Delain. En nous rejoignant, frère Thomas nous a apporté des nouvelles sur les projets de lord Guy. Pas mal de gens en Sennia étaient déjà extrêmement contrariés par sa politique, si bien que le pays est aujourd'hui en état de guerre civile. Si tout se déroule correctement, nous devrions faire sortir Gawl d'ici une semaine. Jeram Quinn est sur place actuellement. Il s'occupe des détails.

— Jeram Quinn ? répéta Matthieu. En Sennia ? Ça fait des années que je n'ai pas pensé à lui. Il se déplace vraiment beaucoup !

— C'est vrai. En tout cas, pour tout ce qui vous concerne, remarqua Delain avec un soupçon d'ironie.

— J'imagine que je devrais être soulagé qu'il ne soit pas ici pour m'arrêter, déclara Matthieu.

Delain et frère Thomas sourirent de concert.

— Jeram a tendance à porter des œillères, dit Delain. Après tout, je pense que le moment est aussi propice qu'un autre pour évoquer cette affaire. Siward m'a raconté ce qui s'était passé à Devondale, mais j'aimerais l'entendre de votre propre bouche. Est-il vrai que...

— J'ai étranglé Berke Ramsey ? Oui, Votre Majesté... après qu'il a assassiné mon père.

Delain s'inclina en arrière sur son siège pour observer le jeune homme. La voix de Matthieu ne contenait aucune colère et il était impossible de deviner à son expression quelles émotions le traversaient. Le roi accordait une grande importance à la loi qu'il respectait à la lettre.

— Et si le geste de Ramsey était un accident ? s'enquit-il.

Matthieu fit passer ses pieds par-dessus le bord de la couchette pour se lever.

— Il était en train de placer une deuxième flèche dans son arbalète quand je l'ai atteint. Je sais que j'ai eu tort de lui régler moi-même son compte, mais je ne regrette pas mon geste. En quatre ans, j'ai eu le temps d'y réfléchir et, rétrospectivement, je n'agis pas autrement. Que feriez-vous si quelqu'un assassinait votre père ?

— La même chose que vous, sans doute, mais Jeram Quinn travaille pour moi. Dites-moi, Matthieu, avez-vous entendu Quinn vous hurler de lâcher Ramsey ?

— Je ne m'en souviens pas. Peut-être l'a-t-il fait. Je me rappelle que l'un

de ses adjoints a essayé de m'entraîner loin de Ramsey, mais il était déjà trop tard.

— Vous ne saviez plus ce que vous faisiez ? l'interrogea Delain.

Matthieu se donna le temps de la réflexion.

— Non, j'étais plus en colère que je ne l'avais jamais été de ma vie et que je ne l'ai jamais été depuis. Ce serait malhonnête de ma part de vous dire que j'ignorais ce que je faisais.

— Mais vous étiez *fou* de rage, vrai ?

— Euh... vrai, Votre Majesté.

— Fort bien. C'est exactement ce que moi, votre roi, je pensais. Vu les circonstances insoutenables du spectacle de l'assassinat de votre père et vu le fait que l'homme que vous avez étranglé aurait pu tout aussi bien agir de même avec vous ou l'un de vos amis, le jugement de la couronne est qu'il s'agissait de circonstances insupportables pour n'importe quel homme. Je vous pardonne votre crime... Bon, où est donc passée ma boisson ? enchaîna Delain comme si de rien n'était.

Frère Thomas, qui s'était installé à l'écart pendant cette conversation, la prit sur la table et la tendit au roi. Hormis une très vague esquisse de sourire, il gardait un sérieux imperturbable. Delain descendit le contenu du verre d'une seule gorgée.

Matthieu cilla.

— Merci, Votre Majesté. Vous pourrez peut-être en faire part à Jeram Quinn quand vous le verrez.

— Je n'y manquerai pas. Et je peux vous affirmer que cette nouvelle ne lui déplaira pas.

— Merveilleux. J'ai deux autres choses à vous dire.

La première concernait les membres de l'équipage du *Dédale* et l'endroit où ils attendaient d'être récupérés.

— Bien sûr, dit Delain, je vais tout de suite donner des ordres à cet effet. Et la seconde ?

Matthieu sortit la toile cirée coincée dans ses hauts-de-chausses pour leur montrer le document. Il leur raconta comment ils avaient mis la main dessus au Coribar et comment le prêtre avait préféré mourir que de s'en départir. Le roi et frère Thomas examinèrent longuement la lettre mais furent incapables d'en déchiffrer un mot. Delain finit par abandonner et par la jeter sur le bahut, mais il prévint Matthieu qu'il le verrait après le dîner. Il gagna ensuite le pont en compagnie du prêtre.

En vérité, Matthieu était encore dans un état de grande faiblesse à la suite de son supplice et plus que soulagé de pouvoir se reposer. Quelques minutes plus tard, le planton de la cabine frappa à sa porte. Il lui apportait un plateau contenant un bol de soupe et un casse-croûte de la part du roi. Il lui remit également une lame de rasoir et du savon à raser. Matthieu ne s'aperçut de sa faim dévorante qu'après avoir avalé la première bouchée. Il engloutit le tout en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. Comme il était désormais

complètement réveillé, il décida de se servir du rasoir. Il devait absolument se débarrasser de cette barbe.

Pendant qu'il étalait le savon à raser sur son visage, son regard tomba sur le reflet du parchemin dans le miroir. Le document se trouvait toujours à l'endroit où l'avait jeté Delain. Matthieu cilla et le regarda de plus près. Subitement, les mots signifiaient quelque chose. Ils étaient peut-être codés, mais ce n'était plus du charabia. Ils avaient tout simplement été écrits à l'envers.

Il appela le planton pour lui demander un crayon et du papier. L'homme les lui apporta quelques minutes plus tard. Une demi-heure fut nécessaire à Matthieu pour transcrire le message. La chose faite, la plupart des références et des chiffres ne lui disaient toujours rien, mais un mot retint son attention. Une partie de la lettre évoquait une rencontre qui s'était tenue la semaine précédente entre un dénommé Htes – il imagina que cela signifiait Seth – et deux personnes du nom de Keram et Arikahs. Elle s'était déroulée dans une ville censée s'appeler Elevirag. Keram devait bien entendu être Marek et Arikahs Shakira. Il n'avait jamais entendu parler de l'un ou de l'autre. Elevirag était Garivele, une ville côtière de l'ouest du Vargoth.

Ravi de sa découverte, Matthieu monta sur le pont pour en faire part à Delain. Le roi conversait avec frère Thomas sur le gaillard d'arrière.

— Matthieu ! s'étonna le prêtre en le voyant déjà requinqué.

— Je crois que j'ai réussi à décrypter le message. En partie, tout au moins.

— Rentrons dans la cabine, suggéra Delain.

Une fois là, Matthieu leur expliqua comment il était parvenu à lire le message en regardant le reflet du parchemin dans le miroir. Il leur précisa ensuite quelles parties il avait déchiffrées. Dès qu'il prononça le nom Shakira, le roi et le prêtre se consultèrent du regard.

— Qu'ai-je dit ? demanda Matthieu.

— Shakira est la reine des Orlocks, lui expliqua frère Thomas. Très peu de gens connaissent son nom.

— Les Orlocks ont une reine ?

— Oui, répondit le prêtre. C'est elle qui a conclu avec Karas Duren l'accord selon lequel le bas de l'Elgaria lui reviendrait en échange de son aide. Tu as l'air surpris.

— Effectivement.

Matthieu était déconcerté d'apprendre que les Orlocks avaient une reine, car il n'avait jamais rencontré que des créatures de sexe masculin. Mais bien évidemment, à partir du moment où il y avait des mâles, il y avait obligatoirement des femelles. S'ensuivait que les créatures devaient également avoir une forme de gouvernement, dont témoignaient d'ailleurs les constructions qu'il avait vues dans la Caverne émeraude.

— C'est fort étrange, déclara Delain. Le Coribar n'est pas franchement la province la plus proche. Pour s'y rendre, Shakira a dû prendre la mer, et je

n'ai jamais entendu parler d'un Orlock mettant le pied à bord d'un navire... de n'importe quel navire. Mais il est évident qu'elle a rencontré Seth et Marek. La question est de savoir pourquoi.

— Parce que c'était un point de rencontre idéal pour eux trois, répondit le prêtre. Avez-vous une idée de la raison pour laquelle ils voulaient se voir ?

— Je n'en suis pas certain, répondit le roi, mais cela me préoccupe beaucoup. Je vous demande à tous les deux de rester très attentifs à d'autres nouvelles en la matière. Celle-ci me procure un grand malaise.

— Pourquoi ? l'interrogea Matthieu.

Delain s'approcha du hublot et contempla le sillon d'écume que le navire traçait dans l'eau.

— Parce que je ne discerne aucun motif à cette rencontre. Le monde change sous nos yeux. Les Orlocks ont quitté leurs grottes et vivent à présent au grand jour... sur notre terre. Cela fait trois siècles que le Coribar est resté complètement à l'écart des guerres et des conflits, et il cherche à présent à dialoguer ouvertement avec des créatures qui haïssent l'humanité. Pour finir, les mercenaires vargothans, *censés* être alliés de l'Alor Satar, se sont peut-être rangés aux côtés du Coribar. Ce n'est pas seulement étrange, c'est bizarre... Je vous le répète donc : dès que vous obtenez le moindre renseignement, hâtez-vous de me le communiquer.

Château fort de Camden, Sennia.

Le visage de Jeram Quinn était bien le dernier que le roi Gawl s'attendait à apercevoir à travers les barreaux de sa cellule. Il se leva en renversant sa boisson de stupéfaction.

— Quinn ?

— Oui, Votre Majesté. Je vous en prie, parlez à voix basse.

Gawl traversa la pièce en trois enjambées.

— Que diantre faites-vous ici ?

— Je viens vous libérer.

— Me libérer ? Comment ? Je parie que vous n'êtes pas passé devant les gardes.

Quinn entrouvrit un peu plus la porte extérieure et fit un geste de la tête. Un homme râblé pénétra avec lui dans la pièce. Après s'être incliné devant le roi, il se mit promptement sur un genou afin d'examiner la serrure de la porte de la cellule.

— Je vous présente maître Samuel Parrish de la province de Beckley, expliqua Quinn. Un excellent serrurier. Nous allons vous faire sortir sans délai.

Parrish déroula une poche de cuir qu'il transportait avec lui et l'étala sur le sol. Elle contenait toutes sortes d'outils.

— Quinn, comment diable avez-vous fait pour pénétrer ici ?

— Sur ordre du Conseil des évêques. Cela fait deux semaines que Paul Teller les rencontre en secret, depuis que Guy a annoncé qu'il allait vous faire juger pour trahison.

Jeram glissa un morceau de papier au roi à travers les barreaux. Il portait le sceau dudit conseil.

— Vous vous promeniez donc dans le coin et vous avez décidé de pénétrer tranquillement dans la forteresse de lord Guy avec ce bout de papier et de l'agiter à la ronde ?

— Le commandant de la garnison a paru très impressionné par son contenu, répondit Quinn. Bien évidemment, les cent mille couronnes d'or offertes par Delain ont quelque peu aidé à soulager sa conscience. Fort heureusement, lord Guy se trouve à l'heure actuelle à Barcora, mais vous allez découvrir que la garnison vous est à présent loyale. Au fait, ce pot-de-vin était

une idée de Siward Thomas.

— Par conséquent, il est toujours en vie, dit Gawl. Formidable. J'ai l'intention de le tuer quand je le verrai. C'est par sa faute que j'ai croupi quatre ans dans ce trou.

— C'est grâce à lui que vous êtes en vie, répondit Quinn sans lever les yeux, car il se concentrait sur les efforts du serrurier.

Gawl se pencha pour y regarder également de plus près. Il allait répondre quand un cliquetis de la serrure l'en empêcha. La porte s'entrouvrit de deux centimètres. Gawl la poussa d'un geste hésitant, comme s'il pensait qu'elle ne bougerait pas davantage. Quinn adressa un sourire au roi avant de reculer d'un pas avec le serrurier, qui paraissait fort satisfait de lui-même. Gawl ouvrit plus largement la porte et en franchit le seuil.

Il commença par étreindre Quinn qui disparut pendant quelques secondes dans ses bras gigantesques. Puis il se tourna vers le serrurier et lui agrippa l'épaule.

— Merci, maître Parrish.

Quinn posa une main sur sa poitrine et inspira à fond pour essayer de reprendre sa respiration après l'accolade étouffante de Gawl.

— J'aimerais quitter ces lieux le plus vite possible, sire. L'argent peut servir d'incitation, mais il n'est pas gage de loyauté.

— Bien vu. Auriez-vous aperçu Rowena en entrant ?

— Non. Elle est au palais de Tenley avec son père. J'ai cinquante soldats avec moi. Ils devraient suffire à nous permettre de gagner Marigan. Un navire nous attend là-bas pour nous emmener au Mirdan.

— Au Mirdan ?

— J'ignore ce que vous avez appris de l'évolution récente de la situation, dit Jeram Quinn. Mais Atreus Ballenger et une partie substantielle de l'armée du sud ont fait défection le lendemain du jour où Guy a annoncé votre procès. Des émeutes ont éclaté dans toute la Sennia, malgré l'aval de l'Église. Le pays est à présent en état de guerre civile.

— Je l'ignorais, répondit Gawl, le visage grave.

Pendant qu'ils descendaient l'escalier étroit, Gawl laissa à Quinn le soin de le mettre au courant de la situation.

— Une espèce de schisme s'est également produit dans l'Église, lui apprit ce dernier. Quand les émeutes ont commencé, Ferdinand Willis s'est enfui à l'abbaye de Barcora et a donné l'ordre d'en verrouiller les portes. Tous les étrangers ont été expulsés et les écoles fermées. Il a posté des sentinelles armées à l'intérieur de l'abbaye et le long des murs.

— Les prêtres devraient s'en tenir à ce qu'ils font le mieux, commenta Gawl.

La grande salle du château s'étendait en bas de l'escalier. Ils s'immobilisèrent. Au-dessus du manteau de grès de la cheminée étaient suspendues des armoiries composées de deux épées croisées. Gawl s'en approcha à grands pas, tendit le bras pour s'emparer de l'une des épées. Il la

soupesa à plusieurs reprises dans sa main pour en éprouver l'équilibre. Content du résultat, il jeta un coup d'œil à Quinn et au serrurier, accompagné d'un sourire réjoui. Dans sa main massive, l'épée avait tout l'air d'un jouet d'enfant.

— Je ne rentrerai plus dans cette cage. Êtes-vous vraiment sûr que Rowena n'est pas ici ?

— Certain. Je sais ce que vous ressentez, mais nous devons vous mettre à l'abri.

— Au risque de vous offenser, Jeram, répliqua Gawl, vous ignorez totalement ce que je ressens.

— Au risque de vous étonner, Votre Majesté, je pense le contraire. Vous avez parfaitement le droit de chercher à vous venger des traîtres, et vous disposerez du temps et du lieu adéquats pour le faire. Mais pas ici. Siward Thomas m'a dit un jour quelque chose de très semblable. Je crois bien que c'est sa réflexion qui m'a entraîné dans toute cette histoire.

Le regard de Gawl passa de Quinn au serrurier qui lui adressa un faible sourire. Il avait désormais l'air de celui qui donnerait tout pour se trouver ailleurs que là où il était.

— Très bien, déclara Gawl. Quand ce sera le bon moment.

L'une des premières personnes qu'aperçut Gawl en pénétrant dans la cour fut Shelby Haynes, le colonel aux cheveux poivre et sel qui était son garde du corps avant son emprisonnement. Dès l'apparition du roi, Haynes tomba à genoux et inclina la tête.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté, de vous avoir fait défaut.

Gawl hocha la tête.

— Relevez-vous, mon brave. Vous n'avez fait défaut à personne. Vous ne pouviez rien faire. C'est une chose que de combattre un homme ; c'en est une autre que de lutter contre la magie des Anciens. Je ne vous en tiens aucune rigueur.

Gawl plaça la main sous le coude de Haynes pour l'aider à se relever et les deux hommes se donnèrent l'accolade.

— Qui sont ceux-là ? interrogea Gawl.

— Des hommes avec lesquels je suis en contact depuis trois ans. Certains viennent d'unités de l'armée du sud et d'autres de bataillons du nord. Beaucoup ont participé à la bataille du château de Fanshaw. D'autres m'ont rejoint, seuls ou par paires. Les membres de votre garde personnelle qui vous sont restés loyaux et qui ont refusé de prêter allégeance à lord Guy ont tous été exécutés sur la place centrale de Barcora.

— Et vous ? s'enquit Gawl. Vous étiez leur chef.

— Guy s'est servi de moi comme exemple. Il m'a fait briser les bras et les jambes et jeter dans la mer par-dessus le bord d'une falaise pour me noyer. J'ai survécu.

— Dieu du ciel, chuchota Gawl.

Il étudia le colonel Haynes et les autres soldats. La plupart se tenaient discrètement à côté de leur monture et lui souriaient. Quelques-uns lui adressèrent un signe de tête. Gawl voulut leur dire quelque chose, mais il détourna la tête. Un bon moment, il se perdit dans la contemplation du portail principal du château. Il avait les larmes au bord des yeux lorsqu'il se retourna.

— J'ai toujours pris au sérieux mes responsabilités de roi, déclara-t-il d'une voix qui prenait de l'ampleur. On dit souvent que les gouvernants sont les graines de la guerre, mais ils peuvent également être celles de la paix. Je tiens à vous remercier tous d'avoir pris le risque de venir ici. On m'a appris que mon pays est à présent en guerre. J'ai l'intention d'y mettre un terme.

« Il y a quelques minutes, j'ai dit que personne ne pouvait lutter contre la magie des Anciens. J'avais tort. Ensemble, nous pouvons faire quelque chose. Qu'ils nous jettent les sorts qu'ils veulent. Vous m'avez été fidèles et, en tant que votre roi, je vous fais le serment solennel de l'être aussi, à votre égard, ainsi qu'à notre peuple. Je le serai, où je mourrai en essayant de l'être.

Le village côtier de Marigan ressemblait à une dizaine d'autres bourgades disséminées le long de la côte sennienne. Il s'étendait autour d'une anse en fer à cheval, surmontée par des collines verdoyantes tapissées d'arbres. Ces collines se fondaient plus à l'arrière dans la chaîne des montagnes Camenon. Hormis les échanges commerciaux, rendus possibles par le port aux eaux profondes, ses habitants vivaient de la pêche et de la fabrication de certains des meilleurs vins de la région. En règle générale, ils n'accordaient que l'importance strictement nécessaire à la politique du pays. Sur le quai, des boutiques proposaient tous les articles imaginables, des soies aux parfums, en passant par le mobilier et les fruits importés de voisins aussi éloignés que le Coribar et le Senecal.

L'église de Marigan en était le bâtiment le plus spacieux et le plus élevé. Érigée sur un flanc de colline, elle faisait penser à une mère veillant avec sollicitude sur ses enfants.

Le *Nid du Faucon*, situé sur le quai, en était l'une des deux tavernes. Il s'agissait d'une longère de pierre, à la façade décorée de colombages grossièrement taillés. L'intérieur du bâtiment ressemblait tout à fait à l'attente de Gawl. Il comprenait un long bar en bois sombre vernis et plusieurs tables. À dix heures du matin, lui, Quinn et Hayes en étaient les seuls clients. De façon à éviter d'attirer l'attention sur eux, ils avaient laissé leur escorte à l'entrée de la ville. Tout en ronchonnant pas mal, Gawl avait accepté de porter une cape que Quinn avait apportée, même si elle ne dissimulait que piètrement sa silhouette gigantesque.

Le tenancier fit son apparition pour noter leurs commandes. Un quart d'heure plus tard, il revint avec deux assiettes d'œufs sur le plat aux saucisses pour Gawl, un casse-croûte pour Haynes et des toasts et de la confiture pour Quinn. Une servante avenante lui emboîtait le pas, avec un pichet de jus d'orange et une théière de thé chaud. Après les avoir déposés sur la table, elle

laissa son regard errer un certain temps sur Gawl et lui adressa un sourire, les lèvres entrouvertes. Ses hanches se balançaient un peu plus langoureusement lorsqu'elle regagna les cuisines.

— Rétrécissez-vous un peu, Gawl, murmura Quinn sous cape.

— C'est fait !

Quinn poussa un soupir de martyr et avala une gorgée de thé.

— Si tout se déroule bien, notre navire devrait arriver vers midi.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Ça se déroulera bien, l'assura Quinn.

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne vous êtes pas contenté de lui demander de nous attendre dans le port.

— Trop risqué, intervint Haynes.

— Et pourquoi ?

— Les gardes de l'archevêque, Votre Majesté.

— De quoi parlez-vous ? Depuis quand Willis a-t-il des gardes ?

— Un peu plus de deux ans. Après avoir été élu archevêque, c'est l'un des premiers édits qu'il a promulgués. Et j'utilise volontairement le ternie « élu ». Il y en a probablement un millier dans tout le pays.

Gawl reposa sa boisson sans y croire.

— Vous plaisantez ?

— J'aimerais bien, dit Haynes. Ils ont le droit d'arrêter quiconque est accusé du crime d'hérésie ou qui s'adonne à la pratique de la magie.

— *Quoi ?*

— Ou qui vénère le diable, ajouta Haynes.

— Vénère le diable ? répéta Gawl.

— Oh, il existe une longue liste de ce qu'on entend par hérésie et adulation du diable, lui apprit Haynes. Les contrevenants sont traînés devant un tribunal ecclésiastique où leur est offerte la possibilité de se repentir et d'expié leurs crimes. En général, cette punition implique de faire de la prison et de travailler dans les vignobles de Son Éminence. Ceux qui refusent sont torturés ou alors... ils disparaissent.

Gawl en resta bouche bée.

— Je vais pendre ce foutu menteur de mes propres mains !

— Willis s'en prend le plus souvent aux étrangers ou à ceux qui ont l'audace de s'élever contre lui, lui expliqua Quinn. Actuellement, l'ensemble des échanges commerciaux avec l'étranger à Barcora est le dixième de ce qu'il était il y a quatre ans.

— Résultat : le prix du baril de vin rouge a grimpé jusqu'à presque vingt elgars et celui du blanc jusqu'à trente, poursuivit Haynes.

Gawl choisit une mandarine et entreprit de la peler lentement.

— Cinq années m'ont été nécessaires pour baisser nos tarifs et ouvrir nos ports au monde extérieur, et ils les ont brutalement refermés avec ces saloperies. Tout ça dans le but de remplir les poches de quelques-uns aux dépens de tous les autres. Je vous jure que je ne les laisserai pas s'en sortir.

Deux autres clients qui étaient entrés dans l'auberge se tournèrent vers eux.

— Parlez plus bas, chuchota Quinn.

Gawl fusilla le shérif du regard, puis il mit une tranche de mandarine dans sa bouche et commença à la mâcher. Il regardait par la fenêtre donnant sur la baie. Son torse se soulevait et se baissait lentement. Au bout d'une minute, il reprit la parole.

— Dans mon souvenir, l'eau était plus bleue, dit-il.

Quinn et Haynes s'abstinrent de tout commentaire et la suite du repas se déroula en silence.

Ils demandèrent la note. Quinn tendit une pièce d'or d'un souverain à l'aubergiste et attendit qu'il aille chercher la monnaie. Mais au lieu de la lui rendre en revenant, l'homme se dirigea directement vers Gawl. Le roi continuait à regarder par la fenêtre, les mains croisées dans le dos.

— Je m'appelle Tom Dunn, sire. Trois hommes de l'archevêque sont postés dehors.

Gawl pivota vers Dunn. Taille moyenne, chevelure grise, il avait un visage large qui exprimait l'honnêteté.

— Mon déguisement n'est pas aussi efficace que je l'espérais, constata le roi.

Haynes et Quinn s'approchèrent de la porte pour jeter un regard à l'extérieur.

— Comment l'avez-vous su ? demanda Quinn au tenancier.

Dunn ouvrit sa main. Elle contenait trois demi-couronnes en argent sur lesquelles était sculpté le profil de Gawl.

Le roi y jeta un coup d'œil, avant de confier à Dunn :

— Ça n'a jamais été mon meilleur profil.

— Je trouve que vous êtes aussi grand qu'on le raconte, sire. Jamais je n'aurais imaginé vous voir un jour en chair et en os.

— Parlez-moi des hommes de l'archevêque, monsieur Dunn.

— Je suppose que lord Guy ne vous a pas laissé sortir de ce donjon dans le seul but de vous permettre de prendre le petit déjeuner ici.

— Et... ?

— Et beaucoup de gens ne sont pas d'accord avec le traitement qui vous a été réservé, Votre Majesté.

— Vous en faites partie ?

— Moi ? Je me tiens le plus loin possible de leurs seigneuries. En fait, les choses se passaient plutôt bien avant votre incarcération.

— Je vois.

— Si j'étais du genre à m'intéresser à la politique, ce qui n'est pas le cas, je dirais que c'est au peuple de décider quand il ne veut plus d'un roi, et pas à quelques-uns qui agissent dans le seul but de s'enrichir. Je sais de quoi je parle.

Tom Dunn leva les yeux vers Gawl qui le dominait de toute sa taille, et

au bout de quelques secondes, le roi laissa échapper un gloussement.

— Bien dit ! monsieur l'aubergiste. Je me souviendrai de votre raisonnement.

— Vous pouvez utiliser la porte du fond, sire. Ce sera plus commode. Les trois types postés dehors rencontrent en général leurs deux amis autour d'un verre le sixième jour. À mon avis, ces deux-là vont bientôt arriver. Si vous suivez la venelle jusqu'à la rue et si vous prenez à droite, ça vous amènera droit au quai.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que nous nous rendons là-bas ? lui demanda Quinn.

— Mon petit doigt, répondit Dunn. Un gros navire du Mirdan vient juste de jeter l'ancre. Nous voyons rarement des Mirdanites par ici.

— Ils arrivent, les prévint Haynes.

— Merci, mon ami. Je suis votre obligé, dit Gawl.

— Contentez-vous de faire le ménage quand vous regagnerez votre palais. Depuis quelque temps, il est envahi par une collection crasseuse de rats des quais.

Gawl et ses compagnons empruntèrent la venelle. Au beau milieu du port mouillait le vaisseau mirdanite dont venait de leur parler l'aubergiste. Une chaloupe était amarrée au second quai, tandis que non loin de là, l'équipage et le commandant demeuraient aux aguets. Haynes hâta le pas afin d'engager la conversation avec l'officier, pendant que Gawl et Quinn faisaient semblant d'examiner la devanture d'une tannerie. Au bout d'une minute, Haynes leur fit un signe de la main et ils se dirigèrent vers lui. À peine avaient-ils fait quelques pas que quelqu'un les héla :

— Halte là, citoyens !

Gawl se retourna. C'étaient deux hommes en uniformes bleu et blanc, armés et portant les insignes de l'archevêque sur l'épaule gauche de leur veste.

Quinn s'approcha d'eux.

— Que puis-je pour vous, messieurs ?

— Vous n'êtes pas d'ici ? demanda l'un d'eux.

— Non, répondit Quinn. Je suis en visite avec mon ami. Et qui êtes-vous donc ?

— Sergent Jack, de la garde de Son Éminence, et voici le caporal Cray. Vos laissez-passer, s'il vous plaît.

— Laissez-passer ?

— Tous les étrangers voyageant dans le pays doivent porter un laissez-passer paraphé, soit par le conseil, soit par l'archevêque. À défaut, il doit porter le sceau du palais de Tenley. Cette règle s'applique aussi aux citoyens d'autres provinces en visite.

Le colonel Haynes voulut rebrousser chemin vers eux, mais Gawl l'en empêcha d'un signe de tête.

— Je ne connaissais pas cette loi, dit Quinn. Mon ami et moi arrivons

d'Elgaria.

— Vraiment ? fit le colonel Jack à l'adresse de Gawl.

— Mon ami ne sait pas parler, répondit Quinn à sa place. Il est sourd et muet. De naissance, malheureusement.

Le sergent hocha la tête.

— Triste, commenta-t-il. Cette loi est assez récente. Normalement, vous pourriez être arrêtés parce que vous voyagez sans laissez-passer. Il va falloir que vous vous présentiez avec votre grand ami à l'église, en haut de la colline, pour faire une demande. Je vous y emmènerais bien moi-même, mais je suis en retard à un rendez-vous. Demandez le lieutenant Fredrieks et dites-lui que c'est moi qui vous envoie. Si vous me rapportez les laissez-passer, je les contresignerai pour vous.

— Vous deviez peut-être en rapporter deux pour votre ami ! plaisanta son compagnon en levant les yeux vers Gawl.

Sa pointe d'ironie lui valut d'être fusillé du regard. Il se tourna vers Quinn.

— Comment ça se passe chez vous ? Nous n'avons entendu que des rumeurs, mais ça a l'air d'aller mal.

Quinn haussa les épaules.

— Ça empire tous les jours. Nous sommes en route pour le Mirdan. Le prince James construit une cathédrale à Stermark et il a besoin d'artisans. Mon beau-frère me l'a fait savoir la semaine dernière.

— Ah, c'est votre métier ? demanda le sergent.

Quinn vit les hommes examiner ses mains et répondit d'un hochement de tête.

— Je travaille dans le vitrail, et Jonas est tailleur de pierres.

— Vous êtes bien payés ? lui demanda le caporal.

Quinn retourna les paumes.

— Le travail, c'est le travail.

— Nous serons au *Nid du Faucon*, leur annonça le sergent. C'est ce bâtiment de pierre, au bout du prochain pâté de maisons. Cette démarche ne devrait pas vous prendre longtemps. Vous pourrez récupérer vos épées à votre retour.

— Pardon ?

Le sergent tendit la main.

— Je ne suis pas l'auteur de ces règlements, mon ami, répondit-il en réclamant leurs armes d'un mouvement des doigts. Le lieutenant vous remettra un permis sans problèmes, mais ça vous coûtera une demi-couronne à chacun.

— Un homme a besoin d'un permis pour porter une épée dans ce pays ? s'étonna Quinn.

— Comme je viens de le dire, les règlements ne sont pas de moi. Comme il est clair qu'en tant qu'étrangers, vous n'êtes pas au courant de nos coutumes locales, je ne vous arrête pas. De toute façon, comme vous partez, ce serait

juste de la paperasserie supplémentaire pour moi. Contentez-vous d'aller chercher vos laissez-passer et de me les rapporter et vous pourrez circuler.

Le sergent continuait à tendre la main vers Quinn, pendant que son compagnon s'approchait d'un pas hésitant de Gawl et désignait son épée. Le sourire féroce qui s'élargit lentement sur les traits du roi l'arrêta net.

Le sergent leva les yeux vers le visage barbu de Gawl et déglutit nerveusement.

— Euh... ça vous gênerait de demander à votre ami de me remettre son épée ? demanda-t-il à Quinn.

Le shérif poussa un soupir et donna une bonne claque sur le torse de Gawl pour attirer son attention en énonçant les mots d'une voix très sonore :

— Ce monsieur, dit-il en désignant le caporal, voudrait que tu lui remettes ton épée, Jonas.

Le caporal acquiesça d'un hochement de tête, accompagné d'un sourire affable.

— Sur mon cadavre, gronda Gawl.

Quinn leva les yeux au ciel et se cacha le visage d'une main.

Le sergent en resta la mâchoire décrochée.

— Je croyais que vous disiez qu'il ne...

Il n'eut pas le temps de conclure sa phrase. Gawl lui asséna un coup de poing qui le fit flageoler et s'évanouir sur place. Son compagnon, plus lent à réagir, se retrouva soulevé de terre par le devant de sa veste, le visage à quelques centimètres de celui de Gawl.

— Un petit conseil, *citoyen*. Quand tu verras ce fourbe, cet asticot prêt à assassiner ses frères dans le dos que tu appelles archevêque, dis-lui que je suis à ses trousses.

D'un seul geste, Gawl souleva et projeta le caporal par-dessus le bout du quai dans le port. Il heurta l'eau avec dans un éclaboussement sonore.

Quinn marcha jusqu'au bord, baissa les yeux et se retourna vers Gawl.

— Subtil, commenta-t-il.

À l'extérieur de Gravenhage.

La route du nord était la même que dans les souvenirs de Matthieu. Elle traversait dans sa plus grande partie les forêts touffues et les petites bourgades de l'Elgaria. Dans son enfance, il avait effectué ce trajet à de nombreuses reprises pour se rendre en visite dans sa famille à Anderon. La route les conduisait à Gravenhage, où ils feraient halte pour la nuit, avant de poursuivre sur Devondale. Il aurait été possible de la contourner, mais Matthieu ne pouvait résister à l'envie de revoir sa maison.

Delain leur avait fourni des chevaux, de l'argent et les renseignements qu'il avait reçus de son espion à propos de l'endroit où était caché l'anneau. Ils avaient pris congé du roi après s'être entendus avec lui pour le retrouver un mois plus tard dans la ville de Mechlen. De deux choses l'une : Matthieu serait alors en possession de son anneau ou il ne l'aurait pas. Dans un cas comme dans l'autre, la guerre d'indépendance de l'Elgaria se préparait.

Gravenhage leur apparut au loin sous la bruine. Dans les souvenirs de Matthieu, cette ville possédant son propre stade et la plus haute tour de guet de la province était de bien plus petite taille qu'Anderon, certes, mais beaucoup plus vaste que Devondale. Face à ses contours, il fronça donc les sourcils. Depuis son départ d'Elgaria, il avait visité des cités comme Tyraine, Barcora et Senecal. Comparée à elles, Gravenhage lui paraissait désormais minuscule.

— Aux yeux d'un enfant, tout paraît grand, lui déclara frère Thomas qui lisait dans ses pensées.

Matthieu hocha la tête d'un air songeur.

— Je me demande si Jerrel Rozon est toujours en vie.

— Delain m'a dit qu'il a été tué il y a deux ans à la bataille de Broken Hill.

— Je l'aimais bien, dit Matthieu tristement. C'était un homme qui respirait la bonté.

— Et un excellent général, ajouta frère Thomas. La nouvelle de sa mort m'a choqué. Jerrel a mené la dernière charge de l'Elgaria contre les Vargothans. C'est une terrible...

— Qu'y a-t-il ? s'étonna Matthieu.

— Tu viens de me rappeler quelque chose. Jerrel enseignait l'escrime

aux jeunes gens de cette ville, tout comme je le faisais à Devondale. Si l'un d'eux te reconnaît...

— Je comprends. Il vaut peut-être mieux que nous poursuivions droit sur Devondale et que...

Matthieu se tut, car une patrouille de Vargothans venait d'apparaître au détour d'un virage, à une centaine de mètres d'eux. Sept soldats portaient un homme sur une litière. Leur meneur leva une main avant de désigner Matthieu et frère Thomas.

— Mon père...

— Je les vois, Matthieu. Comme ils nous voient. Ne bouge pas tant que je ne te dis rien. Allons à la rencontre de nos nouveaux amis.

Lorsqu'ils furent à portée d'oreille, le prêtre lança :

— Bonjour, messieurs ! Des ennuis ?

Le meneur les étudia un moment, puis il poussa son cheval en avant.

— Bonjour à vous. Un de nos hommes a eu la cuisse perforée par un sanglier la nuit dernière. Nous l'emmenons à Gravenhage où on nous a dit que nous trouverions un médecin. Et vous, qui êtes-vous ?

— Père Laurent Silver. Et voici William d'Arp, un jeune homme qui se rend à Palandol, au Vargoth. Nous nous sommes rencontrés en cours de route et nous faisons un bout de chemin ensemble.

— Vous n'êtes pas vêtu comme un prêtre.

Frère Thomas sourit.

— Ce n'est pas pratique de voyager en soutane, mon fils.

Après réflexion, le soldat hocha la tête.

— Vous avez sans doute raison. Et où vous rendez-vous, mon père ?

— Je vais prendre mon ministère dans une petite ville du nom de Devondale. Pouvez-vous me dire si cette route va m'y emmener, sergent ?

— *Caporal*, s'il vous plaît. Oui, Devondale est à une demi-journée de cheval. J'espère pour vous que vous avez emporté quelques livres, parce que c'est un trou perdu.

— Raison de plus pour qu'ils aient besoin d'un prêtre. On m'a dit que l'église était jolie. Vous la connaissez ?

Le soldat haussa les épaules.

— Elle est pas mal. Pourquoi allez-vous au Vargoth ? demanda-t-il à Matthieu.

— La garnison royale de Palandol cherche un instructeur d'escrime. Un de mes bons amis va me présenter au maître d'armes.

— Vous êtes donc instructeur d'escrime ?

— Je le serai si j'obtiens le poste.

Sa réponse fit rire le caporal. Matthieu nota que les soldats n'étaient pas rasés et qu'ils paraissaient épuisés. Leurs uniformes étaient sales et froissés, comme s'ils patrouillaient depuis un bon moment.

— Pouvez-vous me fournir une preuve quelconque que vous êtes prêtre ou que vous allez prendre cette église en charge ? demanda le meneur à frère

Thomas.

— Le mensonge est un péché, mon fils. J'ai mes vêtements dans ma sacoche. Si vous souhaitez les voir, je ne m'en offenserai pas. Je comprends que vous faites simplement votre métier.

— Pas de papiers... rien ?

— Je crains que non, répondit frère Thomas.

Le soldat se tourna vers Matthieu qui réagit d'un haussement d'épaules.

— Désolé, mon père, poursuivit-il, mais vous allez devoir nous accompagner à Gravenhage. Si mon capitaine vous donne le feu vert, vous pourrez repartir.

La main de Matthieu se rapprocha de la garde de son épée, car il ignorait comment cette situation allait évoluer. Il s'attendait à devoir se battre aux côtés de frère Thomas pour s'extirper de ce mauvais pas, quand un grognement poussé par l'homme allongé sur la litière leur fit tous tourner la tête.

Par curiosité, Matthieu descendit de sa monture et palpa le front du blessé. Les autres le laissèrent faire sans mot dire. Le jeune homme souleva un coin de la couverture pour examiner la jambe de l'individu. Elle était deux fois plus gonflée que la normale et brûlante au toucher.

— Nous l'amènerons à Gravenhage, répéta le meneur.

— Cet homme ne tiendra pas le coup jusque-là, répliqua Matthieu. Il brûle de fièvre et sa jambe est infectée.

— Gravenhage n'est qu'à quinze kilomètres. On la voit...

— *Vous*, le prêtre ! lança Matthieu sèchement. Vous savez allumer un feu ?

— Bien sûr, répondit frère Thomas en descendant lui aussi de sa monture.

— Je vais avoir besoin d'eau et d'un chaudron pour la faire bouillir. Vous ! fit Matthieu en désignant l'un des soldats. Vous savez à quoi ressemble la valériane ?

— Oui, monsieur, répondit le soldat à cette question qui avait tout d'un ordre.

— Dans ce cas, faites vite. Il va m'en falloir environ trois poignées. Il y a une chemise blanche dans ma sacoche, poursuivit-il à l'adresse du caporal. Sortez-la et découpez-la en lanières, de cette taille à peu près, précisa-t-il, tendant le pouce et l'index pour indiquer la largeur qu'il désirait. Les autres, détachez cette litière et déposez-la sur le sol.

Quelques instants plus tard, le soldat revint, muni de la récolte de valériane réclamée par Matthieu. Frère Thomas avait déjà allumé un feu. Un ruisseau tout proche leur fournit l'eau nécessaire. L'un des soldats sortit un chaudron et le suspendit au-dessus des flammes. Le blessé se débattait sur la litière, le visage baigné de sueur. À ses côtés, un de ses compagnons essayait de le calmer. Matthieu attendit que l'eau atteigne son point d'ébullition, sortit la dague de sa ceinture et enfonça la lame dedans.

— Nous devons d'abord stériliser ça, expliqua-t-il au meneur. Plongez-y la moitié des pansements aussi, avec la valériane. Faites bien attention de ne pas salir le reste.

— Très bien.

— Je vais percer sa jambe pour le soulager d'une partie de la pression. Puis nous nettoierons sa blessure afin d'enlever la plus grande partie infectée possible. Si la chance est de son côté, l'infection ne s'est pas encore propagée dans son sang. Je vais avoir besoin de deux hommes pour le maintenir.

Le caporal se tourna vers ses soldats.

— Charley, tu tiens les épaules de Ted. Micah, assure-toi que ses mains ne bougent pas.

— J'ai déjà vu ce genre de blessures, dit Matthieu. Il s'appelle comment, déjà ?

— Ted... Ted Wilkes.

Matthieu sortit la dague de l'eau bouillante et se rapprocha de Wilkes. Il fit signe aux autres soldats qui saisirent le blessé par les épaules et les bras.

— Prêts ?

Les deux hommes opinèrent du chef.

D'un geste preste, Matthieu procéda à une incision à l'endroit où s'était enfoncée la défense du sanglier. Un mélange de pus vert et de sang suinta sur-le-champ de l'entaille. Wilkes poussa un hurlement et tenta de s'asseoir, mais le soldat dénommé Charley le contraignit à se rallonger. Les miasmes émanant de la blessure obligèrent Matthieu à détourner la tête. Il inspira une goulée d'air frais et pratiqua une seconde incision. Wilkes poussa un nouveau cri et voulut le frapper. Ses compagnons l'en empêchèrent.

— À présent, maintenez-le de toutes vos forces, leur ordonna Matthieu. Je dois enlever toute la partie infectée. Les marques de morsures ont déjà des escarres.

Les hommes l'observèrent poursuivre son opération. La chose faite, le blessé resta avachi. Matthieu prit le reste des pansements et les enroula autour de sa cuisse, conscient des regards du prêtre et des autres qui pesaient sur lui.

— Amenez-le chez le médecin dès que vous arriverez en ville, dit-il au meneur. Il doit se reposer beaucoup et boire le plus possible. C'est très important. Vous devrez surveiller sa jambe de près dans les jours qui viennent pour vous assurer que l'infection ne reprend pas. Je suis pratiquement certain d'avoir tout enlevé.

Le caporal lui serra la main.

— Merci, mon ami, lui dit-il. Nous traversons une période difficile, et rares sont vos concitoyens qui nous tiennent en estime. J'en ai parfaitement conscience. À dire vrai, je ne connais personne par ici qui aurait levé le petit doigt pour nous aider comme vous venez de le faire.

— Je vous en prie. Les rois et les princes font la loi. Mais la vie est déjà assez dure comme ça pour que nous autres nous prenions en plus à la gorge. À votre avis, est-ce que nous allons devoir passer beaucoup de temps à

Gravenhage ? Je risque d'arriver en retard à Palandol.

Le meneur communiqua tacitement avec ses hommes.

— Je pense que vous et le père Silver pouvez y aller, dit-il. Je m'arrangerai avec le capitaine. C'est le moins que je puisse faire, après l'aide que vous nous avez apportée. Restez sur la grand-route. Vous êtes peut-être bon bretteur, mais toutes sortes de brigands et de malandrins battent aujourd'hui la campagne, et la présence d'un prêtre ne suffira pas à les dissuader.

— Très aimable de votre part, répondit Matthieu. Je vous suis reconnaissant. Si vous passez par Palandol, venez me voir. Je vous donnerai un cours d'escrime gratuit.

Matthieu et frère Thomas prirent congé des soldats, réenfourchèrent leurs montures et s'éloignèrent. Ils chevauchèrent en silence pendant un bon moment.

— Tu as réagi rapidement, Mat, observa enfin le prêtre. J'ai bien cru que nous allions être les invités des Vargothans pour la nuit.

— Pardon, mon père. Je sais bien que vous m'aviez demandé de ne pas bouger tant que vous ne m'auriez pas fait signe.

— Ne t'inquiète pas. Tu as fait exactement ce qu'il fallait.

— Merci. Je me pose la question, poursuivit Matthieu : ne pensez-vous pas que nous devrions éviter Devondale ?

Frère Thomas haussa un sourcil.

— Pourquoi ? Là-bas, même si nos amis nous reconnaissent, nous ne risquons pas qu'ils révèlent notre identité.

— Cela fait un bail que nous n'avons pas mis les pieds chez nous tous les deux, et les choses ont peut-être changé.

— Vrai, reconnut le prêtre.

— Et si nous rencontrons d'autres Vargothans ?

— Nous nous en sortirons de notre mieux. C'est ça qui t'ennuie ?

— Non, répondit Matthieu d'un ton lugubre.

— Tu as envie d'en parler ?

— Non.

Le prêtre avait déjà sa petite idée sur ce qui tracassait son jeune ami, mais il se contenta de poursuivre leur chevauchée, sachant que la suite viendrait d'elle-même.

— Je n'ai pas vu Lara depuis presque quatre ans, bégaya subitement Matthieu. À votre avis, comment va-t-elle réagir si je resurgis brusquement dans sa vie ? Pour elle, je suis mort.

— Question *effectivement* difficile, à laquelle je n'ai malheureusement aucune réponse. Comme vous étiez amoureux l'un de l'autre, j'ai tendance à penser qu'elle sera heureuse de te retrouver.

— Vous le croyez vraiment ?

— J'en suis sûr. Lara est une jeune fille bien... enfin, je devrais plutôt dire désormais une femme. Moi-même, je ne l'ai pas revue depuis cette nuit

au château de Fanshaw.

— Et Ceta, mon père ? Est-elle au courant de votre évasion ? Vous n'avez pas envie de la voir ?

Le prêtre prit le temps de se composer un visage neutre.

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir. Malheureusement, j'ignore si Ceta est encore en vie. Après notre procès, elle est venue me rendre visite à la prison. Nous avons longuement parlé. Comme tu le sais, je n'avais guère d'espoir à l'époque d'être relâché. Elle voulait rester en Sennia, mais le pays n'était plus sûr, et cela aurait été beaucoup trop dangereux pour elle. Je lui ai fait promettre de retourner à Elberton avec Colin, Quinn et Lara. Rétrospectivement, c'était une erreur terrible, qui lui a peut-être coûté la vie.

— À cause des Orlocks ?

— Exactement. Ces créatures contrôlent tout le pays, de Ritiba à Tyraine. Durant ma première année d'emprisonnement, j'ai reçu des lettres de Ceta à intervalles réguliers. Mais ce courrier s'est arrêté à partir du moment où l'Alor Satar a cédé le pays à ces créatures. Cela fait deux ans que je prie pour elle.

— Pardon, mon père. Je pensais égoïstement à moi.

Le prêtre tendit la main pour serrer l'avant-bras de Matthieu.

— Nous avons tous les deux beaucoup de pain sur la planche. Ces temps sont durs. Des milliers d'êtres humains ont péri, et je crains que ce soit loin d'être fini. Il y a longtemps, je t'ai dit que tu étais le meilleur espoir de notre peuple. Eric Duren et son frère ne souhaitent pas seulement éliminer notre pays, mais son âme même. Toi et ton anneau, vous êtes le pivot sur lequel repose notre avenir. D'où la raison pour laquelle tu dois à tout prix le récupérer. Si tu préfères, nous pouvons éviter Devondale.

Matthieu se donna le temps de soupeser ses hésitations.

— Non, répondit-il enfin. Nous y allons.

Stermark Mirdan,

La résidence d'été du prince James était moins vaste que le palais de Tenley. Composée de bâtiments construits essentiellement en granité couleur rouille et de quatre tours de guet, elle se dressait au sommet d'une colline surplombant la ville et le port.

Ce dernier était loin d'atteindre la taille de celui de Barcora, mais il demeurerait néanmoins un centre commercial animé, capable d'accueillir plus d'une trentaine de navires de tonnage important au mouillage. La modification récente du climat politique et économique dans le monde avait également provoqué des changements dans les fortunes de Stermark. Port d'escale au départ, la ville abritait désormais une dizaine de guildes et d'industries.

Les avant-bras appuyés sur le rempart, Gawl admirait le splendide panorama. James avait de la chance. Bien évidemment, le fait d'être arrivé là un millénaire plus tôt que les autres avec sa propre armée y était pour quelque chose.

Le Mirdan avait été un allié solide de la Sennia depuis son accession au trône. Dernier des pays occidentaux libres, il n'avait pas encore fait l'objet d'attaques, car Eric et Armand Duren s'affairaient toujours à consolider leur position en Elgaria.

Par le passé, le Mirdan avait combattu avec bravoure aux côtés de l'Elgaria et de la Sennia à la bataille du champ d'Ardon. James avait pratiqué une marche forcée pour arriver à temps sur place. Rétrospectivement, Gawl estimait qu'ils avaient provoqué un retournement décisif de la bataille en pratiquant une percée dans les rangs arrière de l'Alor Satar. L'autre retournement était bien évidemment à mettre au crédit de Matthieu Lewin.

Par le biais de négociations, de compromis et de traités, James Genet était parvenu jusque-là à empêcher son pays de tomber dans le chaudron bouillonnant de difficultés qui se déversaient sur les autres nations occidentales. C'était un jeune homme à l'intelligence aiguë, doté d'un flair politique hors du commun.

Cela n'empêchait pas leur situation actuelle d'être sombre. Les espoirs du monde reposaient sur les épaules d'un garçon de ferme de Devondale, à imaginer qu'il fût encore en vie. Durant le bref moment qu'il avait partagé avec Siward Thomas avant leur procès, le prêtre lui avait fait part de son plan.

Il allait à présent découvrir ce que savait James de ces événements.

James n'était guère plus âgé que Matthieu. Gawl n'avait rencontré le prince qu'à quatre reprises pendant son règne et il l'avait tout de suite apprécié. Mince, d'une taille juste au-dessus de la moyenne, James possédait des yeux intelligents, plus proches du gris que du bleu. À la suite d'un accident d'équitation à l'âge de huit ans, il souffrait d'une claudication prononcée. Gawl avait toujours trouvé qu'il s'exprimait avec simplicité et franchise, qualités qu'il prisait par-dessus tout.

Le jeune homme était également un compagnon affable. Durant sa visite à Barcora, en dépit d'une blessure à la jambe, Gawl avait chassé le cerf en sa compagnie dans la forêt de Bryant et ils avaient passé la nuit à boire. À deux reprises, James lui avait tenu la dragée haute.

Ce matin-là, James lui suggéra qu'ils se rendent à la pêche à la truite. Au lieu de rester au palais, ils auraient ainsi le loisir de parler en toute intimité en taquinant le poisson. Il lui dit connaître deux rivières très poissonneuses, situées à moins d'une journée à cheval. En vérité, une partie de pêche ne disait absolument rien à Gawl, mais il accepta quand même. Jeune homme, il était assez doué pour cette activité et, du moment que cette escapade s'achevait sur la promesse d'obtenir un renfort en soldats et en armes du Mirdan, il était prêt à l'entreprendre, sur la tête s'il le fallait. Elle lui fournirait peut-être également l'occasion de revenir à égalité avec James à la chasse au cerf.

Gawl parla de cette partie de pêche à Jeram Quinn qui lui fit la réponse à laquelle il s'attendait : l'ancien shérif leva les yeux au ciel et lui souhaita que ça morde bien, mais il déclina son invitation. Le colonel Haynes réagit comme lui. Grâce aux interventions frénétiques du tailleur du palais et de son bottier, un costume convenable fut fabriqué en hâte à la taille du roi.

Après être monté sur le trône, Gawl avait continué à se vêtir d'habits plus appropriés à un roturier qu'à un souverain. Le port de la couronne lui donnait la migraine et il n'avait jamais pu se regarder dans un miroir en longue robe d'hermine sans se sentir légèrement ridicule.

Du parapet, il vit James sortir des écuries, vêtu aussi simplement que lui. Ils s'adressèrent un signe de la main.

— Je descends tout de suite ! lança-t-il.

Leur chevauchée jusqu'au cours supérieur de la rivière Taylor s'avéra aussi agréable que dans le souvenir de Gawl, James lui fit la surprise de lui suggérer de passer la nuit dans les bois, pour qu'ils puissent se lever tôt et tenter leur chance dans les deux cours d'eau. Il prétendit que leur courant était rapide et si poissonneux que même les Senniens ne revenaient pas bredouille.

Ils passèrent la plus grande partie de la journée à escalader des montagnes verdoyantes et embrumées, pour redescendre ensuite dans une large vallée traversée par le cours rapide de la Taylor. En chemin, ils traversèrent un certain nombre de bourgades. Plusieurs personnes reconnurent le prince au passage et vinrent le saluer. Toutes prirent des nouvelles de la santé de son père.

Gawl savait que le roi William était incapable de diriger les affaires quotidiennes depuis que James avait seize ans. Il souffrait d'une maladie mentale qui empirait chaque année. Elle en était arrivée à priver cet homme vieillissant des plaisirs les plus simples de la vie. William reconnaissait encore sa femme, mais ses fils lui étaient devenus étrangers. Les jours passant, sa méfiance ne cessait d'empirer. Gawl avait déjà connu des personnes souffrant de ce mal et il éprouvait de la compassion à l'égard de James, lequel lui expliqua que l'état de son père s'était tellement aggravé depuis un an qu'il lui arrivait parfois de ne même plus se reconnaître dans le miroir.

Gawl perçut la souffrance qui sourdait de la voix du jeune prince. Il admirait son art de gouverner. Neuf ans plus tôt, James avait organisé une rencontre avec les barons et les seigneurs du Mirdan, afin de leur exposer la situation. Au lieu de se contenter de leur annoncer qu'il prenait la place du roi par droit de succession, il avait demandé conseil à ses aînés. Avec un bel ensemble, ces derniers avaient prêté serment de loyauté à son égard et suggéré que sa mère le nomme régent. Elle l'avait fait, et le passage du pouvoir d'une génération à l'autre s'était déroulé si facilement qu'on l'avait à peine remarqué.

James Genet n'avait pas beaucoup changé. Il demeurait toujours affable et ouvert et s'arrêtait pour échanger quelques mots avec quiconque s'adressait à lui. Il présentait Gawl à tout le monde, sans cacher son identité. Ces personnes lui manifestèrent le respect dû à son rang et l'accueillirent aimablement. La plupart leur souhaitèrent bonne chance. Certains allèrent même jusqu'à déclarer, sur le ton de la plaisanterie, que Gawl allait faire bondir les poissons hors de l'eau de frayeur.

Ils atteignirent le premier cours d'eau une heure environ avant le coucher du soleil. Les broussailles étaient si touffues qu'ils furent contraints de descendre de leurs chevaux et de grimper un peu plus d'un kilomètre au-dessus de l'endroit prévu par James pour établir leur bivouac. C'était l'époque de la ponte. L'eau grouillait d'insectes, et des truites bondissaient des flaques le long des berges, hors du courant rapide. Ils examinèrent les larves durant quelques minutes et sélectionnèrent les mouches adéquates. Le soleil descendit lentement à l'horizon jusqu'à atteindre la cime des arbres.

Gawl attrapa six poissons et en relâcha deux petits. Il plaça les autres dans sa nasse. James en ferra huit et en relâcha quatre. Ils regagnèrent ensuite leur camp, complètement épuisés mais ravis d'avoir passé une splendide journée. Après le dîner, Gawl s'étendit à côté du feu de bois, le ventre plein. Les bras derrière la tête, il contempla le ciel illuminé d'étoiles. Des oiseaux de nuit et des grillons s'interpellaient dans l'obscurité. De l'autre côté du feu, James délaça ses bottes, s'en débarrassa d'un coup de pied et s'assit, adossé à un arbre.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas passé une journée si plaisante, déclara-t-il.

— C'est vrai qu'on s'est bien amusés, reconnut Gawl.

— J'aimerais pouvoir faire ça tout le temps. J'adore venir ici.

— Quelle nuit magnifique ! s'écria Gawl. Il reste encore du vin ?

— Je l'ai suspendu aux branches à côté des chevaux.

Gawl leva la tête en direction de l'outre.

— Je l'ouvrirai plus tard, dit-il en se rallongeant, les yeux de nouveau rivés aux étoiles.

Il songea que ses ancêtres avaient dû avoir une imagination très fertile pour y discerner des formes et des images.

— Il paraît qu'il existe quatre-vingt-huit constellations, mais je n'en reconnais que quelques-unes. Pour moi, les autres sont de simples étoiles.

— N'aimeriez-vous pas toujours rester ici ?

— Un certain temps. Mais ça ne serait pas convenable. Le peuple souffre, James.

— Je sais, mais ce serait agréable de ne plus y penser, non ?

— Si, reconnut Gawl. Vous n'avez pas envie de discuter ce soir ?

— Pourquoi pas ? répondit James d'une voix qui n'avait cependant rien de convaincu. Tout ce méli-mélo me rend malade. Ce que je voudrais, c'est qu'ils nous laissent tranquilles. Pensez-vous que ce soit envisageable ?

Gawl écouta un crapaud en appeler un autre pendant plusieurs secondes.

— Non... et vous non plus.

James roula sur le flanc et se hissa sur un coude.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Du matériel et des hommes, pour commencer... autant que vous pourrez m'en fournir. La Sennia est en état de guerre civile. Guy a déployé ses forces dans tout le pays pour essayer d'étouffer la révolte, mais s'il faut en croire Haynes, la situation empire. Avec vingt mille hommes...

— Impossible. Les Vargothans ont récemment déplacé huit divisions dans les territoires du nord de l'Elgaria. Ils nous ont fait savoir qu'ils continuent à mener des exercices militaires, mais bien évidemment, ils mentent.

— Vous pouvez m'en donner combien ?

James hocha la tête.

— Au maximum... cinq mille, peut-être six, à condition que nous puissions en déplacer certains de la frontière occidentale. Cela va mettre mes réserves sur la paille. En revanche, le matériel ne me posera pas de problèmes. Le plus gros de votre armée du sud est aujourd'hui notre invité dans le sud du Mirdan. Edward Guy m'a écrit pour me demander de les expulser. Il déclare qu'à ses yeux, quiconque aidera ses ennemis deviendra son ennemi. C'est le sujet abordé dans le premier courrier que nous avons échangé.

— Premier ?

— Une seconde lettre est arrivée la semaine suivante, remise en mains propres par l'ambassadeur. Il semblerait qu'Atreus Ballenger ait été déclaré traître et condamné à mort, comme... vous.

— Vraiment ?

— Ils proposent l'amnistie à tous ceux qui reviennent de leur propre chef et prêtent serment d'allégeance.

— Intéressant.

— Pourquoi donc ?

— Eh bien... on se dit qu'un soldat devrait être loyal envers son pays plutôt qu'envers son régent.

— Bien vu, dit James.

— Je sais.

— Si j'accepte de vous fournir les hommes que vous me demandez, que projetez-vous de faire ?

Cette question prit Gawl au dépourvu.

— Voyons, récupérer mon trône, bien évidemment !

— Comme ça ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne voudrais pas remuer un sujet épineux, mais vous avez déjà été renversé une fois.

— Effectivement, mais la situation a changé. Pour commencer, lord Guy disposait à l'époque du soutien de tous les membres de l'Église. Ce n'est plus le cas. Ils sont très divisés sur ce point, et la base de son pouvoir s'érode rapidement. Au cours de la semaine passée, j'ai reçu plusieurs messages de personnages religieux haut placés m'informant qu'ils soutiennent ma tentative de le jeter dehors.

— Excellent. Admettons que vous y parveniez : à votre avis, vous arriverez à garder le trône pendant combien de temps ?

Gawl se rembrunit. Il fixa le prince des yeux, de l'autre côté des flammes.

— Pardon ?

— Quelle sera la différence entre cette fois et la dernière ?

— Vous parlez sérieusement ? demanda Gawl. Nous disposons de presque cinquante mille hommes sous notre commandement et de deux fois plus de partisans dans tout le pays. Nous en avons moins de vingt-cinq mille au château de Fanshaw.

— Qu'il s'agisse de deux mille cinq cents ou de vingt-cinq mille, le problème posé par Teanna d'Elso demeure intact. Elle pourrait vous effacer de la carte en un clin d'œil.

— Ce n'est qu'une femme.

James se redressa subitement.

— Qui maîtrise le mélange constitué par la science et le pouvoir des Anciens, répliqua-t-il. Le Mirdan vous a fait serment d'être votre allié, Gawl, dit-il en se penchant en avant. Nous respecterons notre parole, mais je ne suis pas prêt à précipiter mon peuple dans un combat perdu d'avance.

— Allez droit au but.

— D'accord. Tant que Teanna d'Elso sera en vie, nous n'aurons aucune chance de l'emporter contre l'Est. Elle doit mourir ; c'est aussi simple que cela. Delain pense que la guerre est proche, et vous me dites la même chose.

D'après les dépêches qu'il nous a envoyées, il sera prêt à agir d'ici deux mois. Je répète donc ma question : quelle sera la différence ?

Gawl réfléchit au problème. Il avait toujours trouvé que le jeune prince était intelligent, mais ses propos traduisaient une maturité et une subtilité au-delà de son âge. James avait raison. S'il parvenait à détrôner Edward Guy, combien de temps faudrait-il à Teanna pour les exterminer ? Guy avait conclu un pacte avec l'Alor Satar et il ne faisait pratiquement aucun doute que Teanna soutiendrait ses cousins.

— Tout dépendra de la réussite éventuelle de Matthieu Lewin, finit-il par répondre. Malheureusement, j'ignore s'il est mort ou vivant. Cela fait plus de quatre ans que nous sommes sans aucune nouvelle de lui. Vous avez peut-être raison. Ce serait pure folie que de perdre des hommes dans une bataille insensée.

— Lewin est vivant, lui répondit James. J'ai reçu une dépêche de Delain la veille de votre arrivée. Lui et Siward Thomas sont partis pour Palandol. Ils vont essayer de récupérer l'anneau.

— Vivant, répéta Gawl à mi-voix. Quelle merveilleuse nouvelle !

— Dans la mesure où ils réussissent. S'ils échouent, nous nous retrouvons dans la même position, ou pire encore.

— Je vois.

— D'où la raison pour laquelle Delain et moi avons concocté un projet de rechange.

Gawl haussa un sourcil.

— Expliquez-moi.

— Nous avons un homme en Nyngary qui a réussi à s'infiltrer dans le cercle intime de la famille royale. Au départ, il avait pour ordre de récupérer l'anneau de Matthieu Lewin ou de faire en sorte que Teanna d'Elso soit hors d'état d'utiliser le sien. Récemment, il nous a fait savoir qu'il connaissait la cachette de l'anneau. S'il n'arrive pas à mettre la main dessus d'ici un mois, il recevra l'ordre d'agir.

Les rides se creusèrent sur le front de Gawl, car il comprenait ce que James entendait par là.

— Vous voulez dire qu'il devra l'assassiner ?

— Oui.

— Et Delain est partie prenante ?

— Oui.

Au début, Gawl ne sut quoi répondre. Il trouvait répugnante l'idée d'envoyer quelqu'un assassiner une femme, et il ne se gêna pas pour exprimer le fond de sa pensée.

— Ça ne me plaît pas davantage qu'à vous, répondit James, mais je ne vois pas d'autre moyen. Personnellement, je préférerais me mesurer à l'Alor Satar et au Vargoth sur un terrain de bataille. Ces autres choses dont il faut s'occuper me donnent envie de prendre un bain.

— Comment pouvez-vous avoir l'assurance que votre homme mènera

cette tâche à bien ?

Le prince haussa les épaules.

— Je ne peux pas, mais apparemment, il tient beaucoup à la somme d'argent que nous lui verserons.

— Vous êtes quelqu'un d'intéressant, James. Je vais avoir besoin d'un peu de temps pour réfléchir à tout ceci.

Les deux hommes poursuivirent un certain temps leur conversation, jusqu'à ce que la chaleur du feu alourdisse leurs paupières. Puis ils s'allongèrent pour dormir. En dernier lieu, James fit allusion à la lettre mystérieuse que Matthieu avait trouvée dans la boîte. Il en parla comme s'il ne s'agissait que d'un détail, tandis que Gawl prenait connaissance de cette information sans faire de commentaire et la rangeait dans un coin de son esprit.

Lorsque Gawl se réveilla à l'aube, ce fut cependant la première chose qui lui vint à l'esprit.

Garivele, Vargoth.

Teanna d'Elso avait mis deux jours pour se rendre de Corrato à Garivele, ville portuaire située à une trentaine de kilomètres de Palandol, la capitale de Seth. Les pluies torrentielles qui avaient inondé les routes avaient ralenti son déplacement. Au mieux, les voies de communication du Vargoth étaient dans un état précaire. De toute évidence, Seth n'utilisait qu'une faible part de l'argent que lui versaient les autres pays en échange de ses mercenaires pour améliorer l'aménagement de son territoire.

Comme le Vargoth était un pays qui ne possédait que peu de ressources naturelles, il était forcé de recourir à des importations. De façon à équilibrer son économie, il s'était tourné vers le seul ingrédient dont il disposait à profusion : la main-d'œuvre. Depuis plus d'un siècle, il se vantait de louer ses soldats aux pays étrangers. Un jeune homme pouvait se lancer dans d'autres professions, mais la route la plus rapide vers la réussite passait par le métier de soldat.

Bien qu'encore fillette alors, Teanna se souvenait de l'époque où son père avait engagé des Vargothans pour patrouiller à la frontière orientale entre le Nyngary et le Cincar. Un fiasco total, qui avait failli provoquer une guerre entre les deux pays. Les mercenaires n'avaient eu qu'à mettre un terme aux actions de deux seigneurs de guerre qui harcelaient la guilde du textile de Lipari. Sans se donner la peine de consulter le roi, ils avaient pris sur eux de capturer les deux hommes. Après quoi, ils avaient incendié des villages, tranché la tête de l'un et traîné et écartelé l'autre. Cinq années ou presque avaient été nécessaires pour rétablir les relations et restaurer la permission de circuler librement entre les deux pays. Sa mère avait tellement pris ombrage de ce gaspillage d'argent qu'elle avait juré ne plus jamais faire appel au Vargoth.

L'homme assis à présent en face de Teanna, Treton Baker, était vêtu en civil. D'habitude, il portait l'uniforme de capitaine de la garde personnelle du roi Seth. La princesse lui accorda entre trente-cinq et quarante ans. Avec son visage tout en angles et méplats, il était difficile d'en avoir la certitude. Sa peau était très tirée sur son front et ses pommettes et ses yeux brun clair paraissaient ne jamais demeurer en repos. Ils contrastaient avec le reste de sa personne, car tous ses gestes étaient méthodiques, comme s'il les planifiait à

l'avance.

Baker avait été autrefois chef de bataillon dans les légions du nord du Vargoth, mais à la suite d'une brouille avec son capitaine, il avait été dégradé et affecté à des missions à l'intérieur du palais de Seth. Il n'oubliait – et n'oublierait – jamais cette insulte, qui avait fait de lui un élément facile et logique à recruter pour diriger le réseau d'espionnage de Teanna. On pouvait intrinsèquement faire davantage confiance à un homme motivé par la vengeance qu'à un homme uniquement intéressé par l'argent. Cette leçon, apprise de sa mère avant qu'elle ait dix ans, s'avérait à présent exacte.

Cet après-midi-là, il pleuvait. La pluie ne cessait de tomber depuis le lever du jour. Baker l'attendait, installé à une table d'angle dans une petite taverne située à la limite du quartier des tanneurs. Teanna était venue en apprendre davantage sur la rencontre entre Seth et Shakira. Ladite rencontre ne se contentait pas de sortir de l'ordinaire, elle présentait un caractère effrayant. Au mieux, l'équilibre du pouvoir à l'est était loin d'être stable. Des alliances et des pactes se formaient entre les nations presque aussi souvent qu'ils étaient rompus. Teanna avait entrepris elle-même ce voyage de deux jours car elle ne souhaitait pas confier à des tiers le soin de transmettre précisément l'information. En temps normal, elle aurait pu l'effectuer en un instant, mais depuis qu'elle savait que Shakira possédait aussi un anneau, elle répugnait à se servir du sien, tant qu'elle ne se serait pas fait une idée de l'étendue des pouvoirs de la reine des Orlocks. La prudence était un autre trait de caractère que lui avait transmis sa mère.

Le fait que Marsa ne lui manque pas davantage inspirait à Teanna un pincement de culpabilité. Elle était morte depuis bientôt quatre ans. Durant ces années, Teanna avait essayé de se remémorer une seule occasion où sa mère lui aurait manifesté spontanément de la tendresse. En vain. Elle n'était que trop consciente des sentiments que cette constatation lui inspirait. De la tristesse, avant toute chose. À partir de son dix-huitième anniversaire, les gens avaient remarqué à quel point il était difficile de les différencier l'une de l'autre. Elle le reconnaissait volontiers, mais une ressemblance physique n'était pas synonyme de caractère identique. Elle était sans nul doute l'émule de sa mère dans bien des domaines, car elle n'avait pas eu d'autre exemple qu'elle. Mais si elle avait hérité de l'intelligence de Marsa, elle avait conscience de ne posséder ni son détachement, ni sa patience. Dans cette taverne, elle se demandait à quel point les mères se retrouvaient dans leurs filles. Un jour, elle ne manquerait sans doute pas de le découvrir.

L'établissement était quelconque et crasseux. Il possédait une large baie vitrée donnant sur le port. De la place où elle était assise, Teanna pouvait observer les passants. Elle gardait sa capuche relevée et faisait semblant de siroter le verre de vin que la serveuse lui avait apporté. C'était un blanc à bas prix du Cincar, au goût légèrement acide. En temps normal, elle aurait commandé un vin rouge de son propre pays, mais les prix avaient tellement augmenté ces derniers temps qu'elle aurait inutilement attiré l'attention.

— En quoi puis-je vous aider, Votre Altesse ? lui demanda Baker.

— J'aimerais en savoir davantage sur la rencontre entre Seth et Shakira.

— Dans quel domaine ?

— Pour commencer, dites-moi par exemple comment était vêtu Seth.

Cette question sembla déconcerter Baker. Il marqua une pause pour y réfléchir.

— Simplement, répondit-il. Pas de cape, pas de couronne. Juste des hauts-de-chausses, une chemise et son épée.

— Shakira portait-elle aussi une arme ?

Baker hocha la tête.

— Juste une dague à la ceinture. Mais je n'ai pas pu m'approcher beaucoup d'eux.

— Et ses vêtements ?

— Simples également. Elle a gardé sa capuche sur la tête, mais on distinguait bien ses cheveux jaunes et son visage blanchâtre. Impossible de se méprendre, précisa-t-il avec un frisson. Rien à signaler sur le reste de sa tenue, juste une robe d'une teinte pâle.

— Pas de bijoux ou de bagues ?

— Je n'ai rien vu, Votre Altesse.

Teanna porta le verre de vin à ses lèvres et fit semblant d'y goûter.

— On m'a dit qu'ils s'étaient rencontrés en tête à tête dans une vieille maison. C'est vrai ?

— Oui.

— Leur entretien a duré combien de temps ?

— Environ deux heures. J'ai attendu à l'extérieur, avec ses gardes et le prêtre.

Teanna leva brusquement les yeux.

— Quel prêtre ? fit-elle en reposant son verre de vin.

— Je n'ai pas entendu son nom, princesse, mais il venait du Coribar, c'est sûr. Tout aussi sûr qu'il était prêtre. Il ne portait pas leur soutane blanche, mais j'ai vu sa main comme en plein jour.

Baker sourit et leva sa propre main pour illustrer son propos, en repliant la première articulation de l'annulaire.

— Ils sont tous pareils, dit-il.

— Reposez votre main, siffla Teanna. Pourquoi m'a-t-on caché ce détail ?

— N'avez-vous pas lu les rapports que je vous ai envoyés ? Je l'ai mentionné à votre espion, mais il semblait bien plus intéressé par les Orlocks. J'entendais ce qu'ils disaient et, en toute honnêteté, j'ai été content de ne pas avoir à m'approcher davantage. Il est resté à l'écart pendant le voyage de retour.

— Il est reparti sur votre navire ? demanda Teanna.

— Pas jusqu'à Palandol. Nous l'avons laissé descendre à Bokra. Déduisez-en ce que vous voudrez, mais je sais qu'il est arrivé avec Shakira

sur une galère vargothane.

Le cœur de Teanna battait à tout rompre.

— Il voyageait avec les Orlocks, répéta-t-elle à haute voix. Pouvez-vous me le décrire ?

— Certainement. Il était petit, environ un mètre soixante-cinq, pas plus... rasé de près, et il avait les cheveux presque entièrement gris, avec des vestiges de roux. Je lui donnerais une soixantaine d'années. Et il avait des yeux noisette.

Cette description ne correspondait à aucune personne connue de Teanna. Son père saurait peut-être de qui il s'agissait.

— Que s'est-il passé après la rencontre ? demanda-t-elle.

— Comme je vous l'ai dit, nous sommes partis et eux aussi. J'étais content de m'éloigner d'eux. Je n'apprécie pas beaucoup la proximité des Orlocks et la puanteur de ces galères est vraiment épouvantable.

— Seth et le prêtre se sont-ils entretenus en privé ?

— Personnellement, je ne les ai pas vus le faire, mais un homme de mon unité m'a rapporté qu'ils avaient dîné ensemble. Nous avons jeté l'ancre à Bokra le lendemain matin et avons ensuite poursuivi notre route sur Palandol.

Teanna posa encore des questions pendant cinq minutes à Baker sans parvenir à obtenir d'autres informations significatives. Le seul autre détail intéressant qu'il lui communiqua concernait une rumeur selon laquelle Seth s'adonnait à des manœuvres militaires dans les territoires de l'ouest du Vargoth.

Lorsqu'ils prirent congé, elle décida de regagner à pied l'auberge où elle était descendue avec Bryan Oakes. La marche lui laisserait le temps de réfléchir. Heureusement, la pluie avait cessé, même si une brume délavée restait suspendue dans l'air qu'elle alourdissait et rendait salé. La lueur des réverbères à gaz se reflétait sur les pavés mouillés et formait de faux arcs-en-ciel sur le sol. Teanna se remplit les poumons d'air et jeta un coup d'œil des deux côtés de la rue. À une extrémité se trouvait la tannerie avec ses portes robustes, et à l'autre, les boutiques marchandes et le centre de la ville. Il était encore tôt et plusieurs boutiques restaient encore ouvertes.

Garivele était sise non loin de la capitale du Vargoth et, au cours des dernières années, elle s'était acquise une réputation de port tranquille. Quelques navires, dont la silhouette noire des mâts se détachait contre le ciel, mouillaient dans la rade. Dans le pâté de maisons suivant, l'éventaire d'une boutique offrait une profusion de fleurs variées. Teanna ralentit au passage, ne sachant si elle allait ou non en acheter. Un détail attira alors son attention : des roses bleues, au milieu d'un bouquet de roses rouge foncé. Elle n'avait vu des roses bleues qu'une seule fois : au palais de Tenley en Sennia. Ce spectacle fit remonter un flot de souvenirs à sa mémoire et elle poursuivit son chemin.

Trois portes après le fleuriste, elle s'arrêta de nouveau devant une boutique baptisée *Trésors cachés*, dont elle examina la vitrine qui présentait toute une collection d'épingles en pierreries et de bibelots divers. Certains

entiers et en bon état, d'autres fêlés. Il y avait aussi bien des miroirs de poche que des tasses et des flacons de parfum vides. Sa curiosité piquée, elle entra dans le magasin.

Une femme minuscule, assise à l'un des comptoirs, se leva pour l'accueillir.

— Bonsoir, ma chère. Vous cherchez quelque chose en particulier ?

Teanna repoussa sa capuche en arrière.

— Non, je regarde.

— Prenez votre temps. Nous avons beaucoup de jolies choses. Je m'appelle Verna Talbot.

— Lisa Melroy, répondit Teanna en lui serrant la main.

Comme c'est amusant, se dit-elle. Quand avait-elle fait des emplettes seule pour la dernière fois ? Cela pouvait s'avérer intéressant de ne pas être princesse pendant un certain temps... mais juste une jeune fille comme les autres.

— Vous avez des cheveux magnifiques, la félicita Verna. Dans cette boîte, j'ai des peignes qui vous conviendraient parfaitement. Montrez-moi vos yeux, ma chère.

Amusée, Teanna écarquilla un peu les yeux et se pencha en avant. Vu sa haute taille, elle dominait cette petite dame.

— La boutique vous appartient ?

— Oui. Mon mari et moi en sommes propriétaires, mais comme il s'est absenté une semaine, c'est moi qui m'en occupe.

— Les femmes devraient toujours le faire, lui dit Teanna avec un sourire. Elle est charmante.

— Merci. C'est ce que je dis à mes petites filles. S'il y avait plus de femmes responsables, les choses se feraient beaucoup plus vite.

Verna prit Teanna par le bras pour la guider vers un étal situé du côté opposé de la pièce.

— Vous êtes venue pour les festivités ?

— Festivités ?

— La Fête de Sainte Gavrila, précisa Verna. Dieu du ciel, je pensais que tout le monde la connaissait ! C'est pour cela que les gens viennent en ville. Vous êtes juste en visite, par conséquent ?

— Oui. Nous avons fait halte ici pour la nuit. En fait, je viens de Calisto. Une petite ville du Nyngary.

Les sourcils froncés, Verna essayait de remettre ce nom.

— Hum, ça me dit quelque chose, mais ça fait des années que Roger et moi sommes allés là-bas. Au fait, c'est mon mari. Nous chantions avec un groupe de ménestrels. C'est bien la ville avec la tour de guet grise ? Celle qui possède une grande horloge décorée du soleil et de la lune ?

— Oui, s'étonna Teanna. Vous étiez chanteuse ? Comme c'est intéressant !

— Ça ne date pas d'hier ! De trente ans au moins. Nous avons acheté

cette boutique quand nous avons pris notre retraite.

— Trente ans ! s'écria la princesse. Vous avez dû vous retirer très jeune...

Verna lui adressa un clin d'œil.

— Merci, ma chère. En fait, j'ai quatre-vingt-deux ans !

Teanna passa les minutes suivantes à examiner des objets et à converser avec Verna. Cette vieille femme lui plaisait et elle trouvait agréable de passer le temps de la sorte. Fille unique ayant grandi dans un palais, elle ne s'était jamais fait d'amis. À l'instigation de son père, quelques nobles des environs amenaient de temps à autre leurs filles en visite au palais, mais leur différence de statut lui permettait difficilement de se lier d'amitié avec l'une d'entre elles. Depuis sa plus petite enfance, sa mère lui avait enfoncé dans le crâne qu'elle était une princesse.

— Vous n'avez vraiment pas l'air d'avoir quatre-vingt-deux ans, observa Teanna.

— J'étais beaucoup plus grande... pas aussi grande que vous, mais je faisais au moins cinq centimètres de plus. J'ai rétréci avec l'âge. J'imagine que si ça continue, je disparaîtrai complètement !

Teanna rejeta cette idée cocasse d'un geste en pouffant de rire.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-elle à la vue d'un objet dans l'une des vitrines.

— Un des peignes dont je vous parlais. Il y a une brosse et un miroir de poche assortis. Roger les a rapportés de Tadero il y a quelques mois. Ils sont jolis, non ? fit remarquer Verna en sortant les articles de la vitrine. Asseyez-vous ici. Vous pouvez utiliser ce miroir, sur le comptoir.

Teanna se laissa faire. La vieille femme remit en place quelques-unes de ses mèches de cheveux égarées et les maintint à l'aide du peigne. Ce dernier était serti de pierres ambre et rose.

— Il me plaît beaucoup, dit Teanna. Combien pour les trois ?

Verna lui fournit un prix un peu élevé, mais Teanna paya néanmoins rubis sur l'ongle, tout en se disant que sa mère aurait sans nul doute marchandé.

— Vous êtes mariée ? lui demanda Verna.

— Non.

— Dans ce cas, vous devriez vraiment envisager de rester pour la fête. Elle est très divertissante, et une jolie jeune fille comme vous pourrait même s'y trouver un mari.

— Je crains de ne pas bien savoir en quoi elle consiste, répondit Teanna.

— Il vous suffit de préparer un panier de pique-nique et de vous rendre ensuite au belvédère, sur la place. Toutes les jeunes filles de la ville y seront, ainsi que d'autres, venues des provinces avoisinantes. Nous faisons cela tous les ans. Les garçons lancent des enchères et l'argent récolté va à des associations de bienfaisance. Celui qui parie le plus cher obtient la fille et le panier. Après, il y a un bal. Mes deux petites-filles y assisteront.

— Ça a l'air amusant. Je vais y réfléchir.

Teanna était toujours de bonne humeur lorsqu'elle quitta la boutique. Elle reprit tranquillement le chemin de l'auberge, imaginant ce que serait la vie dans une petite ville où tout le monde connaissait tout le monde. Les complications de l'existence au palais n'existeraient plus : ni complots, ni intrigues, ni batailles à livrer, ni pays à diriger – une vie sans conséquences. Elle poussa un soupir et se vit, debout sur une scène, entourée de jeunes gens qui lançaient des enchères pour avoir le droit de pique-niquer en sa compagnie.

Ses pensées dérivèrent alors vers le soldat qui l'attendait dans l'auberge. Bryan Oakes, un jeune homme sérieux, au beau visage, était lieutenant dans la garde du palais. Sans doute s'inquiétait-il, car elle s'était absentée plus longtemps qu'elle n'aurait dû. Bien qu'il le lui eût habilement caché, sa décision de rencontrer Baker l'avait contrarié. Peut-être était-ce mesquin de sa part, mais l'idée qu'un homme s'inquiétait pour elle la titillait... agréablement. Teanna se demanda quel salaire son père accordait à un lieutenant de la Garde royale. Les paniers de pique-nique étaient parfois chers.

— Fait un peu sombre pour vous promener toute seule, mam'selle, lui lança une voix dans la ruelle.

Elle se tourna en sursautant. Deux hommes portant des costumes de marins émergèrent de l'obscurité. Tous deux étaient costauds, avaient une mine patibulaire et besoin d'un bon bain. La joue de celui de droite était barrée d'une cicatrice.

— Je retourne au *Banc de Pierre* retrouver mon ami, répondit Teanna.

— C'est quoi, ce truc que vous portez, ma p'tite dame ? lui demanda celui qui n'avait pas de cicatrice.

— Un objet que je viens d'acheter, mais ça ne vous regarde pas. Rien qui vous plairait.

— Comment vous pouvez l'savoir ? demanda l'individu.

— Je n'ai pas de temps à perdre, répliqua Teanna. Sans vouloir vous blesser, je vous suggère, à vous et à votre ami...

Sa phrase fut interrompue par une main calleuse qui venait de se plaquer contre sa bouche. Elle se retrouva soulevée du sol par un troisième larron qui s'était approché à pas de loup derrière elle. Son agresseur l'encercla par la taille et l'entraîna dans la ruelle. Teanna était tellement sous le choc qu'elle n'eut pas le temps de réagir. Quand ils se retrouvèrent à l'écart de la rue principale, le balafré lui prit son paquet, pendant que son compagnon la menaçait d'un couteau pointé contre sa gorge. Tout en regardant le balafré déchirer l'emballage, elle sentit l'haleine de celui qui la tenait par le cou la balayer. Il jeta le papier sur le sol, examina le peigne en pierreries, puis le miroir et la brosse.

— Rien que des babioles sans intérêt, annonça-t-il à son acolyte. Qu'est-ce que vous avez d'autre sur vous, mam'selle ?

Teanna ne répondit rien.

L'homme qui la tenait tira brutalement sa tête en arrière et augmenta la pression du couteau contre sa gorge.

— Mon ami vient de vous poser une question, lui siffla-t-il à l'oreille. Votre mère vous a pas appris les bonnes manières ?

Ma mère m'a appris bien des choses. L'une d'elles est de ne pas montrer à ses ennemis qu'on a peur.

— Je n'ai aucun objet de valeur sur moi, répondit-elle, les dents serrées.

— Si tu veux mon avis, elle cache peut-être quelque chose sous sa robe, dit l'homme qui la maintenait dans un étai.

Il lâcha le menton de Teanna pour poser la main sur son ventre.

— Hum, y a rien ici.

L'autre individu, qui semblait trouver la situation hilarante, se rapprocha.

Celui qui la tenait abaissa la main jusqu'à sa cuisse. Il entreprit de retrousser sa jupe. Teanna dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas se servir de son anneau. Le couteau était encore pressé contre sa gorge, trop près. Si elle arrivait à le faire reculer, juste un peu, elle pourrait l'utiliser.

— Vous avez des mains solides, chuchota-t-elle en se pressant un peu en arrière. Pas besoin d'être si rude.

L'homme gloussa et fit remonter sa jupe plus haut.

— Je t'avais dit qu'elle était chaude, dit-il à son comparse.

Ses deux compères gardaient les yeux collés aux jambes de Teanna qu'il dénudait, centimètre par centimètre. Elle réfléchissait à toute allure. Laissant échapper un léger soupir, elle frotta les épaules contre le torse de son agresseur. Sa mère lui avait dit que les hommes aimaient bien ça.

La langue du balafre darda de sa bouche et il se pourlécha les babines. L'individu le plus proche de lui éclata d'un rire nerveux et s'avança d'un pas, pendant que le balafre posait les mains sur les hanches de Teanna.

— Tu sais, Deacon, j'me suis p't'être trompé, dit celui qui la retenait prisonnière. P't'être ben qu'elle cache quelque chose. J'étais juste un peu trop bas sur la carte.

La pression de la pointe du couteau finit par se relâcher. Il fit descendre la lame plus bas, entre les seins de Teanna, jusqu'à ce qu'elle atteigne le dessous du premier bouton de son corsage. D'une rapide torsion du poignet, il fit céder le bouton.

Teanna sourit et le regarda dans les yeux par-dessus son épaule. Une seconde plus tard vint son tour d'agir.

L'homme qui la tenait laissa échapper un cri de stupéfaction, car le couteau venait de disparaître de sa main. En même temps, ses deux compagnons furent soulevés du sol et projetés brutalement contre un mur de briques, tout au bout de la ruelle. L'un d'eux retomba par terre comme une masse, complètement sonné. L'autre resta allongé, interloqué. Teanna pivota sur place pour affronter son agresseur qui restait la mâchoire décrochée.

— Sorcière ! siffla-t-il en reculant d'un pas.

Ce fut le dernier mot qu'il prononça de sa vie. Une seconde plus tard, ses

yeux se remplirent de sang et il laissa échapper un son étouffé, tandis que sa poitrine et ses épaules s'incurvaient en dedans, écrasant son cœur et ses organes vitaux. Il s'effondra comme une marionnette dont les fils auraient été coupés. Teanna se tourna à temps pour voir le balafré se relever. Une dague brandie au-dessus de sa tête, il se précipita dans sa direction.

Au bout de quatre pas, il s'embrasa comme une torche.

Un cri terrifiant déchira l'air nocturne. Agitant les bras à l'aveuglette de panique, il alla s'écraser contre un mur en poussant des hurlements de douleur. Un instant plus tard, il était mort.

À peine revenu à lui, le troisième homme leva les yeux et vit Teanna s'approcher. Il recula tant bien que mal jusqu'au moment où il se cogna dans un mur.

Ayez pitié, maîtresse, la supplia-t-il. J'ai pas posé les mains sur vous. Épargnez-moi. Je jure devant Dieu tout-puissant que je raconterai jamais à personne ce qui s'est passé.

Teanna haussa un de ses sourcils.

— Je sais, dit-elle d'une voix douce.

Une colonne de lumière blanche apparut de nulle part et enveloppa l'individu. Elle se replia vers l'intérieur, se comprima en une ligne fine qui se concentra en un simple point avant de disparaître. Quelque part au loin retentit l'écho d'un carillon.

Une seule personne vivante restait désormais dans la ruelle : Teanna d'Elso.

L'homme qui l'avait agressée quelques instants plus tôt se rematérialisa à trois cents kilomètres au large. Une lame géante déferlait sur lui. Il se débattit pour surnager, puis il se retourna sur lui-même pour voir où il se trouvait. En dehors de brasser l'eau, il ne pouvait rien faire. Il ne distinguait qu'un ciel blanc sans limites qui allait se fondre avec l'horizon. Il n'y avait rien, nulle part. Rien. Un hurlement monta de sa gorge.

Dans la ruelle, Teanna ramassa le miroir et constata qu'il était brisé. D'un geste absent, elle coïça une mèche de cheveux et attendit que sa respiration redevienne normale. Longuement, elle contempla son reflet dans le miroir brisé.

Chaque ennemi que tu laisses en vie est une personne de plus susceptible de te faire du mal. C'était une autre leçon que lui avait donnée sa mère.

Devondale.

Ils atteignirent Devondale au milieu de la matinée. La petite église s'élevait à l'extrémité nord de la bourgade, non loin de la route circulaire. La maison de Silas Alman se trouvait juste à côté. Matthieu et frère Thomas ralentirent leurs montures et s'immobilisèrent. Ni l'un ni l'autre ne pipa mot. Frère Thomas leva les yeux vers le vitrail qui surmontait le double portail et se laissa emporter par un lointain souvenir. Matthieu aurait voulu dire quelque chose à son ami, mais il avait l'impression d'avoir perdu l'usage de la parole. Une foule de pensées et d'émotions, beaucoup plus nombreuses qu'il ne s'y attendait, se bouscuaient dans sa tête. À combien de services du Sixième Jour avait-il assisté ici en compagnie de sa mère et de son père ? il ne pouvait même pas commencer à les compter. Les pierres du bâtiment offraient la même patine grise que l'image qu'il en gardait, alors que les marches semblaient fraîchement repeintes. Il se demanda si frère Thomas allait le remarquer.

Probablement. Le prêtre remarquait tout.

Le souvenir de la dernière occasion où il avait mis les pieds dans l'église de Devondale lui revint brutalement à la mémoire. Depuis quelques heures, il avait tout fait pour penser à autre chose, car il s'agissait du jour de l'enterrement de son père. Ils avaient enseveli Bran Lewin dans son lieu de dernier repos derrière l'église.

Le cœur dans un étai, Matthieu descendit de son cheval. Le visage de son père, solide et ferme en toutes circonstances, lui apparut subitement. En raison des circonstances, il n'avait pas pu faire fabriquer une pierre tombale décente pour sa tombe. Il s'était enfui pour sauver sa peau, sans s'occuper du monument à la mémoire de son père.

Une attitude de couard, lui inspirant une telle honte qu'il en serra les poings.

Il se ressaisit néanmoins pour pénétrer dans le cimetière, sur le côté de l'église. Il s'attendait à voir le nom de Ben Felton... Celui de Silas Alman lui inspira un choc, tout comme celui de Trumen Palmer. Trumen était le maire de Devondale, et incidemment, l'oncle de Lara. Thad Layton était également enterré là, aux côtés de sa femme, Stel.

Les souvenirs affluaient si vite qu'il en éprouvait des difficultés à respirer

et qu'il eut la surprise de se retrouver au bord des larmes. Pas tout à fait prêt à réagir de la sorte, il avait l'impression qu'une vieille blessure se rouvrait. Il avait grandi avec ces personnes. Il essayait de poser les yeux partout sauf sur les pierres tombales, mais elles l'attiraient comme des aimants.

Quatre années, murmura-t-il en son for intérieur.

La tombe de Lucas Emson, dans l'allée suivante, lui coupa le souffle. Il porta une main à sa bouche. Celle de Fergus Gibb n'était qu'à quelques pas. Il sentit la présence de frère Thomas à ses côtés, et la main du prêtre posée sur son épaule.

À moitié aveuglé par les larmes, Matthieu embrassa ensuite le cimetière d'un regard circulaire. Il y avait plus de tombes que dans son souvenir... bien plus de tombes. Il ne voulait pas continuer. Il dut faire un effort considérable pour obliger ses pieds à avancer et à parcourir les allées. Il chuchotait les noms pour lui-même, priant pour que la tombe suivante ne contienne pas l'un de ses anciens proches. Malheureusement, il connaissait tout le monde. Plus tard, lorsqu'il allait repenser à cette journée, et cela lui arriverait souvent, il la considérerait comme l'une des plus douloureuses de sa vie.

Il ne se rappela pas comment il était allé jusqu'au châtaignier centenaire qui déployait ses branches majestueuses dans un angle du cimetière. Son père et sa mère étaient ensevelis sous son ombre. Elle était morte alors qu'il était encore bambin et, au fil des ans, son décès s'était transformé en douleur confuse. Il en allait autrement de Bran. Ils étaient autant amis que peuvent l'être un père et son fils.

Matthieu contempla la sépulture sans y croire, car elle était désormais surmontée d'une pierre tombale de granité portant l'inscription :

Bran Lewin, soldat Époux et père bien-aimé

Il se tourna vers frère Thomas pour obtenir une explication, mais le prêtre se contenta de retourner les paumes avec un hochement de tête. Matthieu s'agenouilla alors devant les deux tombes. Du bout des doigts, il effleura le haut de la pierre et les lettres gravées dedans.

Frère Thomas ferma les yeux afin de prier en silence pour Bran et Janel, puis il s'écarta, désireux de laisser Matthieu se recueillir seul un certain temps. Une brise légère faisait bruire les feuilles du châtaignier et le soleil cognait sur ses épaules. Son vieil ami avait été assassiné par Berke Ramsey à quelques centaines de mètres de l'endroit où il se tenait à présent. Ce drame lui paraissait dater d'un siècle. Le spectacle de Matthieu levant la tête vers les ramures de l'arbre fit saigner son cœur pour le jeune homme au caractère paisible.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Matthieu se relève. Frère Thomas devinait le kaléidoscope d'émotions qui avait dû l'assaillir, car il en éprouvait de fort proches.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit Matthieu après s'être ressaisi.

Le prêtre l'enlaça par les épaules et ils reprirent ensemble le sentier menant à l'église.

Le presbytère de frère Thomas se trouvait à la droite de cette dernière. Quand ils atteignirent la fourche du sentier de briques, Matthieu crut que son ami allait s'y rendre, mais il se trompait. Le prêtre hésita un instant, puis il se dirigea vers la porte arrière de l'église. Comme elle n'était pas verrouillée, ils pénétrèrent dans le sanctuaire, juste derrière l'autel.

Frère Thomas contourna ce dernier et se retrouva au centre de la nef, entre deux rangées de bancs de chêne.

L'église n'était pas particulièrement vaste, comparée en tout cas aux normes de la plupart de celles de la province de Werth. Elle pouvait néanmoins contenir les trois quarts de la population de la bourgade. Matthieu se rappela l'époque où, petit garçon, il écoutait les sermons du vieux père Halloran en essayant de ne pas se dissiper et de garder les yeux posés sur sa mère qui lui intimait du regard de se tenir correctement. Dans son souvenir, il avait vraiment écouté pour la première fois les paroles prononcées de la chaire l'année où frère Thomas était arrivé au village afin de remplacer le père Halloran. Les sermons de son ami semblaient toujours traiter de sujets sensés.

Il observait frère Thomas, debout au milieu de l'église. Le prêtre fit lentement un tour entier sur lui-même avant de s'immobiliser pour lever les yeux vers le vitrail. Il n'avait pas oublié l'enthousiasme qui s'était emparé des fidèles, le jour où la rosace avait été posée. Les rayons de soleil matinaux qui la traversaient projetaient une symphonie de couleurs sur le sol.

Le prêtre alla s'asseoir sur le banc le plus proche.

— C'est plus dur que je ne l'imaginais, commenta-t-il.

Matthieu lui adressa un sourire.

— Tant de choses ont changé, et en même temps, tout est pareil, poursuivit frère Thomas. Depuis quatre ans, le choix que j'ai fait m'a inspiré d'immenses angoisses, Matthieu...

— Mon père...

— Non, je t'ai enlevé à ton foyer et à tes amis, mon fils. À l'époque, je croyais bien faire, mais à présent, je ne sais plus, dit-il en secouant la tête.

— J'aurais pu refuser et suivre Jeram Quinn, répliqua Matthieu. C'est *moi* qui ai choisi.

— Mais tu étais si jeune !

— J'y ai réfléchi... à maintes reprises. Je ne regrette ni d'avoir tué Berke Ramsey, ni de vous avoir accompagné. Je ne vous ai jamais tenu rigueur d'aucun des événements qui se sont produits.

Le prêtre ne paraissait pas convaincu.

— Notre pays est en ruines, ton père est mort et ton anneau s'est envolé. Nous vivons une époque triste et affreuse, mon fils. Tu aurais pu vivre ici, heureux et à l'abri.

Matthieu soupesa cette dernière phrase avant de répondre.

— Pas à l’abri, mon père. Karas Duren avait envoyé les Orlocks récupérer l’anneau. Il ne s’agissait que d’une question de temps avant qu’il obtienne satisfaction.

— Mais...

— J’ignorais alors tout de lui. Je ne savais rien de la machine créée par les Anciens et des pouvoirs de l’anneau. Il nous revient à présent de remettre la main dessus et de redresser la situation. L’Alor Satar veut forger tous les êtres et toutes les choses à son image. Personne n’a le droit de formuler ce genre d’exigences. Ni Karas Duren, ni Teanna, ni ses cousins, ni même Dieu. Je ne suis pas rigide, mais nous sommes maîtres de notre vie et de la manière dont nous voulons la mener. Vous me l’avez appris. Je ne regrette pas le choix que j’ai fait... Franchement pas.

Le prêtre lui adressa un sourire avant de se lever. Les deux hommes s’étreignirent.

— Ces derniers temps, je n’ai pas pratiqué mes prières avec beaucoup de diligence, lui dit frère Thomas quand ils se séparèrent, et je sais que tu veux aller dire bonjour à des amis. Si tu le faisais maintenant ? Nous pouvons nous retrouver à la taverne dans une heure.

Matthieu comprit pourquoi frère Thomas lui faisait cette proposition. Il aurait préféré, d’une certaine façon, qu’il n’en fût rien. Ses retrouvailles avec Lara ne seraient pas chose facile, et tout en appréciant d’être laissé à lui-même, il ne savait trop comment il allait s’y prendre. Depuis quelques nuits, ce problème l’avait privé de nombreuses heures de sommeil. Que dit un homme mort à la femme dont il était amoureux ? Chaque déroulement qu’il avait imaginé était plus stupide que le précédent. Des centaines de questions se bouscullaient dans sa tête. Avait-elle beaucoup changé ? Qu’allait-elle éprouver en le revoyant ? Et puis il y avait Colin, Daniel et ses autres amis.

Me contenter de resurgir dans leurs vies et de repartir ? J’aurai de la chance s’ils ne me jettent pas dans un puits.

Dans un coin de sa tête, une petite voix lui soufflait d’enfourcher son cheval et de ressortir de la ville, mais il était déjà trop tard.

Ce jour devait bien finir par arriver, se dit-il.

Lorsqu’il releva les yeux, il constata que frère Thomas l’observait d’un air qui l’incita à lui lancer :

— Qu’y a-t-il de si drôle ?

Le prêtre leva les mains pour se défendre de toute ironie.

— J’essaie juste d’imaginer si je serai capable de faire une autre tête que toi quand je reverrai Ceta. Lara va comprendre, Matthieu.

Les épaules du jeune homme s’affaîsèrent.

— Vous ne la connaissez pas, répondit-il d’une voix morose.

— Mais si. Et je te connais aussi, Matthieu. Tu n’es pas responsable des circonstances qui t’ont contraint à partir. C’est une fille bien... et je te promets qu’elle va déborder de joie de te revoir.

Les paroles du prêtre sonnaient cependant avec moins de conviction qu'à l'ordinaire. Matthieu s'apprêtait à riposter, mais il se ravisa.

— J'aimerais en savoir davantage sur les femmes, bégaya-t-il.

Les commissures des lèvres du prêtre se retroussèrent légèrement. Il prit Matthieu par les épaules pour le faire pivoter.

— Moi aussi, mon fils. Et si jamais je deviens un jour plus savant en la matière, tu seras le premier que je ferai profiter de mes nouvelles connaissances.

— Merci d'avance !

Devondale avait changé depuis son départ. Pour commencer, rares étaient les maisons qui avaient gardé leur toit de chaume. Dans la plupart des cas, le chaume avait été remplacé par des planches inclinées ou des ardoises. Ensuite, la rue principale avait été pavée et des trottoirs, agrémentés de réverbères, installés. Matthieu contempla ces améliorations en se demandant ce qu'elles lui inspiraient, au-delà d'un certain étonnement, et fut incapable d'aboutir à une conclusion.

En cette fin de matinée, pas mal de gens étaient dehors. La plupart lui étaient étrangers, détail qui le dérangea plus que les nouveaux trottoirs. Quelques-uns lui jetèrent un coup d'œil au passage, mais aucun ne lui adressa la parole, peut-être parce qu'il évitait de croiser leur regard et que ses cheveux étaient désormais noirs. Il ne portait évidemment plus la barbe. Il l'avait rasée entièrement deux soirs auparavant, par crainte d'effrayer Lara, tout en sachant qu'il se mentait à lui-même. En fait, il voulait ressembler le plus possible à l'ancien Matthieu. Il jeta un coup d'œil à son reflet dans une vitrine et se frotta la mâchoire. Visage identique, bien que plus âgé et plus mûr. C'était encore bien lui. Il s'attendait donc plus ou moins à ce que quelqu'un s'arrête et lui lance « Bonjour ! », mais personne ne le fit, et cette attitude ne concordait pas avec la ville qu'il connaissait.

À son départ de Devondale, il en connaissait pratiquement tous les habitants. D'autre part, l'échange de plaisanteries y était monnaie courante, comme partie intégrante de lois non écrites suivies par toute la population. Cette coutume pouvait s'avérer gênante, surtout quand on était pressé de se rendre quelque part, mais dans son esprit, Devondale en devenait un endroit plus agréable à vivre. Ce genre de distance se produisait dans de plus grandes villes comme Tyraine et Barcora, mais il n'avait jamais pensé que ce serait le cas dans sa ville natale, et il en éprouvait une forme de colère.

Plus il pénétrait dans la bourgade, plus il constatait l'augmentation du nombre de visages et de boutiques inconnus. Deux rues adjacentes avaient été bâties depuis son départ. En gros, l'endroit était le même, tout en ne l'étant pourtant plus. Quand il atteignit la grand-place, sa surprise s'était émoussée et il avait entrepris de dresser la liste des changements dans sa tête.

— Au moins, le belvédère est toujours là, marmonna-t-il.

De l'autre côté de la place, une petite boutique argentée portait l'enseigne Gibb & Sons. Akin et Fergus ne s'étaient pas donné la peine de la changer

après le décès de leur père. Dans le souvenir de Matthieu, Akin était un grand jeune homme blond aux doigts effilés. Fergus, son frère aîné, était mort. Matthieu avait eu le choc de découvrir son nom dans le cimetière, tout comme celui d'autres proches. Comme beaucoup de tombes portaient la même date de décès, une bataille avait dû se dérouler après l'invasion. Des noms de femmes étaient également gravés sur bon nombre de pierres tombales. Conjecture morbide, mais il savait que la population de Devondale n'aurait pas abandonné sa ville sans prendre les armes. Les Elgariennes n'avaient jamais hésité à combattre aux côtés des hommes. Cette tragédie mystérieuse qui avait frappé la ville le ramena une fois de plus à l'essentiel : il devait absolument récupérer son anneau.

Tous ces gens ne doivent pas être morts pour rien, se dit-il. Il allait l'expliquer à Lara et aux autres et le leur faire comprendre. D'un seul coup, l'affirmation de frère Thomas, selon laquelle il représentait le dernier espoir de l'Elgaria, prenait un sens nouveau.

Matthieu contempla le vieux chêne sous lequel Akin et Fergus jouaient du violon les après-midi du Sixième Jour. Il songea à ses amis, à l'apparence physique et aux manières tellement identiques, et se demanda si Akin avait continué à faire de la musique après le décès de son frère. Après avoir vu Lara, il irait sans faute rendre visite à son vieil ami.

Grâce à Dieu, la place n'avait guère changé. Le jour de son départ, les parterres n'étaient pas fleuris comme aujourd'hui, mais la pelouse, près du bâtiment de la mairie, où il avait livré son dernier combat contre Giles Naismith, était déjà là.

— *Giles !* lança tout haut Matthieu.

Les bandes démarquant la piste du tournoi à l'épée avaient disparu, tout comme les tables auxquelles ils avaient pris place pour dîner après la fin de la compétition. Il pouvait presque entendre la musique et voir ses amis danser. Ce soir-là s'était mal terminé, puisque Thad Layton s'était frayé un chemin d'un pas chancelant au milieu des danseurs, le cadavre de son fils dans les bras. Le garçon avait été mutilé par les Orlocks. Matthieu ferma les yeux pour se débarrasser de cette image atroce. Une odyssée de presque quatre ans lui avait fait boucler la boucle.

Plusieurs bâtiments nouveaux avaient été érigés à l'extrémité d'une rue. Matthieu continua son chemin vers eux. Sur le coin d'une bâtisse du pâté de maisons suivant, une pancarte disait **PRODUITS MÉTALLIQUES BLAKLEY**. La boutique de Randal Wain aurait dû se trouver juste en dessous. Il ne se souvenait pas d'avoir lu le nom de Randal au cimetière et il se demanda ce qui avait bien pu lui advenir. Il se revit, essayant de ne pas écouter son père marchander avec Randal le prix de sa première épée, et il esquisse un sourire.

Il baissa la main pour effleurer le pommeau de l'arme. Au fil des ans, l'acier de Kaseri n'avait jamais perdu de son tranchant, et il n'avait jamais trouvé d'arme plus équilibrée. D'ici deux semaines, frère Thomas et lui

seraient au Vargoth. Il était rassuré d'avoir le prêtre à ses côtés, même si le poste de maître d'armes risquait d'être remis en question, vu ce que leur avait appris Delain. Il lui suffisait de s'introduire dans le palais de Teanna, de mettre la main sur l'anneau et de ressortir vivant. Il ne voyait pas bien comment ils parviendraient à accomplir cet exploit, mais ils trouveraient un moyen. Ils ne pouvaient pas faire autrement.

La boutique du père de Lara se trouvait dans la rue suivante. Plus Matthieu s'en rapprochait, plus les battements de son cœur s'accéléraient. Il décida donc de faire une halte afin de réviser une fois de plus ce qu'il allait dire. Mais il vit alors deux personnes de sa connaissance se diriger vers lui. Heureusement, aucune des deux ne l'avait encore aperçu. Il se précipita dans une ruelle et attendit qu'elles soient passées. De nouveau seul, il se répéta mentalement les phrases toutes faites jusqu'à en devenir fou. Il savait parfaitement qu'il se contentait de retarder le moment crucial.

Il sortit de la ruelle et traversa la rue. La maison de Daniel faisait partie du pâté suivant. Colin possédait sans doute désormais sa propre ferme. Ou alors, il vivait avec son frère et ses parents, à imaginer qu'il soit encore à Devondale. Colin avait toujours rêvé de voir le monde. Matthieu se dit qu'il y avait cinquante pour cent de chances pour qu'il soit parti. Il avait tellement envie de le revoir qu'il lui manquait à l'avance. Aucun des émissaires de Delain n'avait eu la moindre nouvelle de Colin Miller, ni de personne à Devondale. Dans le cas inverse, la découverte des noms de ses amis enterrés au cimetière ne lui aurait pas procuré un tel choc.

La boutique de teinturier était très ordinaire. En s'en approchant, Matthieu constata qu'il y avait plusieurs personnes à l'intérieur. Un cheval et un chariot étaient attachés devant. Il ralentit sans s'arrêter mais jeta au passage un coup d'œil aussi discret que possible dans la vitrine. Perché sur un escabeau, le père de Lara s'adressait à un homme que Matthieu n'avait jamais vu. Amanda Palmer se tenait derrière le comptoir. La dame corpulente qu'elle servait était Ella Emson, l'épouse du maréchal-ferrant de la ville. Comme il venait de voir la tombe de Lucas, Matthieu faillit instinctivement entrer pour lui confier sa peine, mais il ne provoquerait de la sorte que des complications dont il n'avait que faire. Il observa Martin Palmer descendre de son escabeau et tendre un petit paquet à l'inconnu. Ce dernier le régla, sortit, se dirigea vers son chariot et partit.

Matthieu décida d'attendre le départ d'Ella, en espérant qu'elle n'était pas d'humeur bavarde. Plus son attente se prolongeait, plus il était envahi par le doute. Il essaya de se convaincre que tout le monde se porterait beaucoup mieux s'il ne se montrait pas et ne bouleversait pas de nouveau son existence.

— C'est impossible, déclara-t-il enfin.

Ella se décida à sortir de la boutique et se dirigea vers la place, un paquet serré sous le bras. Personnage imposant et rassurant de son passé, elle avait toujours été affable et bien intentionnée à son égard, surtout quand il avait perdu sa mère.

Quel mal cela m'aurait-il fait d'échanger quelques mots avec elle ?

Du mal, décida-t-il. La réponse s'était présentée d'elle-même, en même temps que la question.

Moins il y aurait de personnes au courant que Matthieu Lewin était en vie, plus ses chances de réussir seraient grandes. Un mot à Teanna ou à l'Alor Satar et les mercenaires mettraient le pays à feu et à sang pour le retrouver.

Matthieu revint à la boutique, ouvrit la porte et entra.

Devondale.

Assis à un vieux bureau à cylindres, le père de Lara entraînait un chiffre dans son livre de comptes. De stature moyenne, il avait cinquante-deux ans et des cheveux bruns grisonnants. Il leva les yeux en entendant la porte s'ouvrir et il se tourna à moitié sur son siège.

— Bonjour, jeune homme, dit-il par-dessus son épaule. Accordez-moi un instant et je suis à vous.

— Bonjour, maître Palmer.

Le crayon de Martin Palmer s'immobilisa. Il se tourna complètement pour dévisager le nouveau venu. Plusieurs secondes s'écoulèrent sans qu'il ne pipe mot, puis un petit pli se creusa au milieu de son front et il se leva lentement de son siège.

— Martin, dit-il d'un air absent.

Le pli se creusa davantage et il avança d'un pas.

— Mon Dieu ! Matthieu ?

— Oui, monsieur.

Le père de Lara se ressaisit, traversa la boutique en trois enjambées et étreignit le jeune homme.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! Laisse-moi te regarder, mon garçon, dit-il en tenant Matthieu à bout de bras. Nous te croyions tous mort.

— Pardonnez-moi, monsieur. Je sais combien vous devez être choqué, mais cette tromperie était nécessaire. Je vais vous raconter...

Sa phrase fut interrompue par le bruit de quelqu'un qui inspirait bruyamment, suivi d'un fracas sonore. Amanda Palmer s'encadra dans l'embrasure de la porte, les mains sur la bouche. Les miettes d'un bol de verre étaient éparpillées à ses pieds. Matthieu se précipita sur elle pour la prendre dans ses bras. Elle était aussi bouleversée que son mari et ses yeux verts, en amande comme ceux de Lara, débordaient de larmes. Elle prit le visage de Matthieu entre ses mains et l'embrassa, recula, puis l'attira de nouveau vers elle pour l'embrasser encore. Matthieu lui rendit son étreinte avec bonheur.

Martin retourna l'écriteau suspendu au bouton de la porte pour indiquer que la boutique était fermée.

Matthieu eut besoin d'un quart d'heure pour leur narrer ce qui s'était passé après la bataille du château de Fanshaw. Les Palmer avaient une foule

de questions à lui poser. Il y répondit le plus honnêtement possible. Leur bonheur de le revoir était manifeste. Quand ils apprirent que frère Thomas l'accompagnait, leur joie redoubla.

— Pour quelle raison n'est-il pas venu avec toi ? lui demanda Martin.

— Je crois qu'il voulait m'accorder le temps de voir Lara seule.

Martin se racla la gorge.

— Ah oui, je comprends. Malheureusement, elle s'est absentée un moment. Elle est allée livrer un paquet chez Becky Ender. Elle devrait bientôt revenir.

Matthieu soupira.

— J'ai essayé d'imaginer ce que j'allais lui dire. Comment va-t-elle ?

— Lara ? Ça va, ça va. Elle et...

Martin se tut subitement, car sa femme venait de lui écraser le pied. Ils échangèrent un regard.

— Que se passe-t-il ? demanda Matthieu.

— Rien du tout, répondit Amanda. Tu restes dîner avec nous ?

— Très bonne idée, renchérit Martin. Je vais ouvrir cette bouteille de rouge du Nyngary qu'on conserve depuis longtemps. Je l'ai rangée quelque part dans le coin. Maman, tu sais où elle est ?

— En haut dans le placard, dit-elle patiemment.

— Le placard ? Bien sûr ! Je vais vite aller la chercher. Attends-moi ici, Matthieu. J'en ai pour une minute.

Amanda suivit des yeux son mari qui disparaissait par la porte du fond de la boutique et hocha la tête.

— Il est très heureux de te revoir, Matthieu. Nous le sommes tous les deux.

Elle tendit la main pour repousser une mèche rebelle du front du jeune homme et lui adressa un sourire chaleureux.

— Lara le sera aussi.

Matthieu voulut dire quelque chose, mais il se retint. Comme Amanda se taisait aussi, le silence se mit à peser entre eux.

— Est-ce que... euh... est-ce que Lara vit en haut avec vous ? demanda-t-il, jetant un coup d'œil au plafond au-dessus duquel résonnaient les pas de Martin.

— Non, Matthieu. Elle possède désormais sa propre maison. À la lisière de la ville. Je suis sûre que vous allez avoir envie de parler de beaucoup de choses. Elle ne devrait pas tarder. Au fait, où est frère Thomas en ce moment ?

Matthieu avait le cœur à l'envers. Non pas tant à cause des propos d'Amanda que de la façon dont elle les avait énoncés. Jusqu'à cet instant, il ne lui était jamais venu à l'esprit que Lara pouvait avoir trouvé chaussure à son pied et entamé une vie propre. *Quel imbécile je fais !* Il était mort, et les morts n'avaient aucun droit sur les vivants. Il se sentit rougir de sa propre stupidité.

— Je crois qu'il est allé vérifier que son presbytère tenait toujours

debout, répondit-il.

Une partie de son cerveau enregistra que Martin descendait l'escalier et rentrait dans la pièce et une autre surprit l'expression de sympathie qui s'inscrivait sur le visage d'Amanda. Subitement, il n'avait plus du tout envie d'être là. Son retour à Devondale était une erreur. Il en était désormais convaincu.

Martin leva la bouteille de vin.

— Nous y voici, dit-il. Je pense que nous devrions...

L'expression de Matthieu l'incita à se taire et à se tourner vers Amanda. Elle répondit d'une légère inclinaison de la tête.

— La maison de Lara se trouve où, déjà ? demanda Matthieu.

— Sur la route sud, à environ un kilomètre et demi après le pont de Westrey, répondit Amanda.

Matthieu réfléchit un instant.

— Mais c'est la ferme de Askel Miller...

— Effectivement, Matthieu.

Un autre silence s'installa. Martin Palmer vint se placer à côté de son épouse et l'enlaça par les épaules. Tous deux présentaient un visage sombre. Matthieu faisait de gros efforts pour maîtriser ses émotions, mais il sentait son ventre se nouer de plus en plus.

— Il vaudrait peut-être mieux que je revienne un peu plus tard, dit-il d'une voix qui lui parut bizarre. Est-ce que Colin vit toujours ici ? J'aimerais le voir avant de repartir.

— Hum, hum... opina Martin.

Il ne lui donna pas d'autres détails, car cela n'était pas nécessaire. L'information non formulée heurta Matthieu comme un coup de poing.

Lara et Colin sont mariés !

Son regard passa de Martin à Amanda qui avait porté une main à sa bouche.

— Je vois, dit-il.

— Tu ne vois *rien*, répliqua Martin. Il me faut quelque chose de plus fort que ce vin. Amanda, pourquoi ne te dépêches-tu pas d'aller préparer le dîner ? Mat et moi avons besoin d'avoir une petite conversation.

Martin sortit une bouteille de brandy de sous le comptoir. Puis il fouilla encore et dénicha deux verres, ce qui lui valut un regard courroucé de sa femme. Un autre message passa entre eux, typique de ceux qu'échangent les couples mariés. Matthieu s'en moquait. Il avait subitement la sensation d'avoir les oreilles en feu et il aurait donné sa chemise pour disparaître sous terre.

Colin et Lara, songea-t-il.

Martin se décida à rompre le silence.

— Mat, si tu veux bien m'excuser une minute. J'ai besoin de m'entretenir avec ma femme... en privé.

— Je vous en prie, monsieur. Mais je dois vraiment me dépêcher de

partir et...

— *Martin*, le corrigea ce dernier. Nous nous connaissons depuis assez longtemps pour nous appeler par nos prénoms. Veux-tu me rendre un service ?

— Si je peux.

— Tu peux. Je voudrais que tu me promettes d’être ici à mon retour.

— C’est-à-dire que je dois vraiment...

— Je voudrais que tu me donnes ta parole, Mat. Je ne t’ai encore jamais rien demandé, et je le prendrai très mal si tu es parti quand je redescendrai.

Matthieu n’avait jamais vu le visage de Martin exprimer une telle solennité. De plus, il ne lui demandait pas la lune. Entre deux amis, sa requête n’avait rien d’extraordinaire.

— D’accord.

Matthieu entama son attente. Les cinq minutes se transformèrent en dix. À travers le plafond, il entendait les voix grimper. Il ne distinguait pas les mots, mais il savait parfaitement de quoi parlaient les Palmer. S’il n’avait pas donné sa parole, il *serait* parti sur-le-champ. Mais il ne lui restait plus qu’à attendre.

Colin et Lara.

Il avait l’impression d’avoir reçu un coup de poignard. Les Palmer avaient intérêt à faire vite. Il les avait vus pour la dernière fois le jour des funérailles de son père. Il avait l’impression que cela datait d’une éternité. De cette journée, il ne gardait guère de souvenirs, hormis le fait qu’il était resté dans la chambre de Lara et qu’il lui avait parlé jusqu’au moment où il s’était endormi d’épuisement. La maison des Palmer se trouvait en fait derrière leur boutique, au bout de la ruelle. À l’occasion du seizième anniversaire de Lara, ils lui avaient fait cadeau d’une chambre à elle, au-dessus du magasin.

Matthieu s’agita, attendit, s’agita encore, sans que ni Martin ni Amanda ne réapparaisse. Peu à peu, la conversation bruyante qui se déroulait à l’étage du dessus se calma. Il les entendait cependant encore parler et il aurait voulu qu’ils se hâtent, pour pouvoir partir. Bizarrement, il lui semblait entendre aussi de temps à autre la voix d’un enfant.

Il se rappela que Harry, l’un des frères de Lara, vivait à Mechlen, une ville assez proche de Devondale, où il avait une boutique d’articles de mercerie. Garrick, son autre frère, possédait une ferme à l’ouest de la ville. Ni l’un ni l’autre n’avait d’enfants quand il était parti. Cette situation avait sans doute évolué.

Il décida que si les Palmer n’achevaient pas leur discussion dans les cinq minutes, il les appellerait pour leur annoncer qu’il partait. Il devait encore passer chez Akin et Daniel avant de quitter la ville.

Matthieu se reprochait pour la énième fois d’être revenu quand la porte d’entrée de la boutique s’ouvrit.

— Pourquoi sommes-nous fermés à cette heure de la journée ? entendit-il demander une voix familière.

Il se tourna. Lara se tenait sur le seuil de la porte. Tous les mots qu'il avait soigneusement répétés se volatilisèrent en un éclair. Elle l'aperçut simultanément et se pétrifia. Ni l'un ni l'autre ne bougea pendant plusieurs secondes.

Les lèvres de Lara s'écartèrent légèrement.

— Matthieu..., chuchota-t-elle.

Sans savoir comment, il parvint à faire un pas vers elle, suivi d'un deuxième. Son abondante chevelure auburn, les contours de son visage et de sa silhouette, sa minuscule fossette au menton... Elle n'avait pas changé.

Dis quelque chose, espèce de crétin, lui hurlait son cerveau.

— Je suis revenu. Je voulais...

La fin de sa phrase fut coupée par un coup de poing parfaitement ciblé qui l'atteignit en pleine mâchoire et l'envoya valser en arrière.

— Fils de salaud ! hurla-t-elle. *Quatre années et pas une nouvelle !*

Matthieu hocha la tête et se palpa la mâchoire.

— Je ne pouvais pas, répondit-il. C'était trop dangereux.

— *Quatre années !* répéta-t-elle, s'avançant d'un pas vers lui.

Matthieu recula d'un demi-pas et leva les mains pour se défendre.

— Pardon.

— *Pardon ? Pardon ?* hurla-t-elle. Je croyais... tu m'as fait croire que tu étais mort, et la seule chose que tu trouves à dire, c'est *pardon !* Je ne t'ai pas vu depuis quatre ans et tu reviens tranquillement ici, sans avoir trouvé le moyen de m'envoyer une seule lettre pendant tout ce temps. Tu... Tu...

— Je ne voulais pas te faire de mal, dit Matthieu qui se frottait la mâchoire.

Lara tapa du pied de frustration.

— Oh, Matthieu !

Les choses ne se déroulaient pas vraiment comme il l'avait prévu, et s'il répétait une fois de plus pardon, il ne ferait sans doute que la bouleverser davantage. Des pas descendant l'escalier lui annoncèrent le retour des parents de Lara. Ce qu'il ne voulait surtout pas. C'était une scène publique.

— Écoute-moi, dit-il, je n'ai rien voulu de tout cela. Je sais que toi non plus. J'ai eu tort de revenir. Je m'en aperçois à présent, mais je croyais...

Matthieu se tut à l'entrée d'Amanda et de Martin Palmer dans la pièce. Amanda portait un petit garçon dans ses bras. Matthieu sourit à l'enfant qui lui rendit timidement son sourire.

— En tout cas, poursuivit-il en détournant les yeux du bambin, je vois bien que je t'ai choquée. Je ne sais pas ce que j'imaginais. Ça va sans doute te paraître idiot, mais sache que je te souhaite d'être très heureuse.

Pendant qu'il parlait, l'expression de Lara s'adoucit et elle se rapprocha de lui. La mâchoire de Matthieu commençait à le lancer à l'endroit où elle l'avait cogné, et il s'attendait à moitié à devoir esquiver un nouveau coup. Il eut la surprise de la voir tendre la main pour repousser la mèche de cheveux qui retombait sur son front, exactement comme l'avait fait sa mère.

Puis elle se jeta sur lui et l'embrassa avec effusion.

— Tu es *tellement* bête !

Complètement désarçonné, Matthieu l'enlaça aussi, non sans jeter un regard par-dessus son épaule à ses parents. Martin se donna une tape sur la tempe et Amanda lui offrit un sourire chaleureux. Elle était à nouveau au bord des larmes. La vigueur de l'étreinte de Lara se propageait dans tout son corps, si bien que des images des derniers instants qu'ils avaient passés ensemble lui revinrent en un éclair.

Puis il pensa à Colin.

La loyauté à l'égard des amis n'était pas un ingrédient qui virevoltait au gré du vent. Si Lara était à présent mariée à Colin, il ne pouvait rien y faire, et il ne ferait jamais rien. Sur le point de se laisser submerger par la douleur de l'avoir perdue et par la colère que lui inspirait le fait d'être passé à côté du bonheur, il fit de gros efforts pour n'en rien montrer et s'écarta d'elle.

— Eh bien, déclara-t-il, ça m'a sans doute appris pas mal de choses de te revoir. (Il essaya de déplacer sa mâchoire d'un côté à l'autre.) Merci pour votre invitation, Amanda, mais je crains de devoir la refuser. Je vais bientôt quitter la ville et j'ai encore plusieurs visites à rendre. Tu transmettras mon bonjour à Colin ? demanda-t-il ensuite à Lara.

La jeune femme en resta bouche bée.

— Tu repars ?

Matthieu sourit.

— Je pense que ça vaut mieux. Tu es très occupée, et je vois que ta famille s'est agrandie depuis mon départ. Il s'appelle comment ?

— Bran, répondit Lara d'une voix douce.

Le sourire de Matthieu s'évapora sur-le-champ.

— Bran ?

— Oui, Matthieu.

Ils se soutinrent du regard jusqu'au moment où Matthieu détourna le sien vers le sol.

— C'est un beau prénom, commenta-t-il.

— Oui.

Matthieu se tourna vers le garçonnet et mit un genou à terre devant lui.

— Eh bien, maître Bran, déclara-t-il, j'ai été ravi de te rencontrer.

Il lui tendit la main. Bran la prit, à sa grande surprise.

— Tu as une mère merveilleuse et une famille merveilleuse. Je suis jaloux. De Harry ? ajouta-t-il à l'attention de Martin.

Ce dernier lui répondit d'un sourire pincé et fit non de la tête.

Matthieu fronça les sourcils et se tourna vers Amanda.

— C'est donc le fils de Garrick et de Nell ?

Elle jeta un coup d'œil à Lara et revint à lui en faisant également non de la tête.

Tout en se disant qu'il était impossible de se sentir plus idiot qu'il ne se sentait depuis cinq minutes, Matthieu parvint pourtant à la conclusion que

c'était le cas. *Bran était le fils de Lara !*

Éberlué, il pivota sur place.

— Lara, tu es mère ?

Une expression totalement inconnue s'inscrivit sur le visage de la jeune femme. Elle répondit oui de la tête. Une esquisse de sourire était apparue sur ses lèvres. Matthieu éclata d'un rire penaud et se retourna vers le gamin pour l'étudier de plus près. Il aurait dû saisir plus tôt la ressemblance.

— Il a des yeux d'un bleu incroyable, constata-t-il pour gagner du temps.

— Tout comme son père, chuchota Lara.

Il fallut plusieurs secondes à Matthieu pour réaliser que Colin avait des yeux bruns.

Devondale

Installé dans le salon de son presbytère, frère Thomas se faisait du souci pour son jeune ami. Il l'aurait bien accompagné, mais il y avait certaines choses qu'un homme devait accomplir seul. Cette visite en faisait partie. Matthieu et Lara étaient amoureux l'un de l'autre depuis l'enfance ou presque et ils méritaient de passer un peu de temps en tête à tête. Par-dessus le marché, le prêtre était au courant de certains détails qu'ignorait Matthieu. Le premier était visible ; le second pas du tout.

Des lettres qu'il avait reçues de Lara au fil des années, il savait que Matthieu avait désormais un fils. Au cours des derniers jours, il avait voulu le lui apprendre, mais le moment adéquat ne s'était jamais présenté. Delain, au courant également, lui avait conseillé d'éviter de passer par Devondale, mais il n'en avait pas eu le cœur. Il s'était interrogé à de nombreuses reprises sur le bien-fondé d'y faire halte. Il se disait qu'il hésitait peut-être à avouer la vérité à Matthieu parce que c'était lui qui l'avait poussé à s'en aller des années plus tôt.

Quel autre choix avait-il ? À l'époque, deux choses étaient claires à ses yeux : la bataille du château de Fanshaw avait été perdue dès que Teanna d'Elso était entrée en jeu, et à moins que Matthieu ne trouve un moyen de récupérer son anneau, la chute de l'Occident était inévitable. Il avait eu le chagrin de voir ses deux prédictions se concrétiser à divers degrés.

D'ici peu, Matthieu Lewin apprendrait qu'il avait un fils, si cela n'était pas déjà chose faite. Il serait probablement furieux qu'on lui ait caché la vérité. C'était prévisible, mais malheureusement inévitable. Le problème consistait désormais à obliger ce garçon à terminer ce qu'ils avaient entamé, tâche qui n'allait pas être facile. Delain avait besoin de son savoir-faire militaire, et Matthieu avait besoin de lui pour entrer au Nyngary.

Le prêtre connaissait l'immense sens des responsabilités de Matthieu. Il espérait simplement posséder la force suffisante pour l'arracher à la nouvelle famille qu'il venait de découvrir. Il avait souvent entendu répéter la rengaine de Karas Duren, « Un pays, un gouvernement ». Un artifice pur et simple, rien de plus qu'un moyen intelligent de dissimuler le véritable motif de leur invasion : le pouvoir. On en arrivait toujours au même point. Se venger de la mort de leur père représentait peut-être un facteur dans les réflexions d'Eric et de Karas Duren, mais à la base, c'était le *pouvoir* qu'ils convoitaient.

Quand les gens avaient pris goût à la liberté, au fait de choisir leur mode de vie dans un lieu de leur goût et de voyager de province à province sans permis, leurs décisions représentaient un danger pour ceux qui leur niaient ces droits.

Et puis il y avait Lara.

Comme elle venait de récupérer Matthieu, le laisserait-elle repartir ? Cet enfant méritait certainement d'avoir un père. Quel enfant ne le méritait-il pas ? Assis dans l'obscurité, Siward Thomas repensa à une conversation que lui et Matthieu avaient eue bien longtemps auparavant. Il avait affirmé au jeune homme qu'à certains moments, les besoins du plus grand nombre l'emportaient sur ceux de quelques-uns. Malgré le côté cynique de cette théorie, elle restait plus vraie que jamais.

Frère Thomas ne pavoisait pas à l'idée de ne pas avoir informé Matthieu qu'il avait un fils, mais il ne regrettait pas sa décision. De nombreuses pièces d'un puzzle soigneusement conçu étaient en train de se mettre en place.

Par les messages que Paul Teller avait réussi à lui faire parvenir en secret depuis plusieurs années, il savait que le Conseil œcuménique de la Sennia se rendait compte de l'erreur qu'il avait commise en soutenant Edward Guy et Ferdinand Willis depuis le début ou presque. Lentement mais sûrement, les prêtres, à travers tout le pays, avaient entamé une campagne pour renverser cette situation. Comme ils ne pouvaient pas prêcher la rébellion ni faire ouvertement acte de sédition, ils profitaient de leurs sermons pour faire passer le message au peuple. Dans les écoles et les universités, les curriculums étaient révisés de façon à faire comprendre aux élèves ce qui survenait lorsque la loi était détournée de façon à servir les objectifs de quelques personnes. Des poèmes et des chansons commençaient à circuler dans l'ensemble de la Sennia sur ce sujet, et il en allait de même en Elgaria. Les Vargothans s'évertuaient certes à les censurer, mais ils y parvenaient difficilement.

Ses frères avaient eu besoin de presque quatre ans pour inciter le peuple de Sennia à agir. En annonçant que Gawl allait être réjugé, Guy avait fait jaillir l'étincelle qui avait allumé le brasier. Des émeutes avaient éclaté dans tout le pays, et Guy se battait à présent pour rester en place. Cet embrasement allait bientôt se propager à l'Elgaria, indépendamment du nouveau nom dont l'avaient baptisée les Duren.

Il avait fallu comploter pendant quatre ans pour provoquer la guerre civile en Sennia. Quand Gawl et Delain auraient retrouvé leurs trônes, ils lanceraient une attaque contre les mercenaires, soutenus à l'ouest par le Mirdan. La guerre allait bientôt éclater.

Au cœur de cette tourmente se trouvait Matthieu Lewin, un jeune homme maladroît qu'il avait juré de protéger. Sans son intervention, nécessaire pour paralyser le pouvoir de la princesse du Nyngary, ils se retrouveraient à leur point de départ.

Oui, Matthieu sera en colère. Il a parfaitement le droit de l'être, mais les besoins du plus grand nombre...

Un craquement de marche, à l'extérieur, lui fit tourner la tête. Il entrevit une silhouette derrière la porte.

— Bonjour, la maison. Il y a quelqu'un ?

Il connaissait cette voix.

— Je suis ici, Akin.

La silhouette se pétrifia. La porte s'entrouvrit et une tête blonde pointa dans l'embrasement.

— Frère Thomas ?

— C'est moi. Entre.

La porte s'ouvrit complètement sur un Akin Gibb bouche bée, qui contemplait le prêtre sans y croire. Frère Thomas se leva et alla à sa rencontre en gloussant de joie. Les deux hommes s'étreignirent. Lorsqu'ils s'écartèrent l'un de l'autre, Akin referma la porte dans son dos et en abaissa le rideau. Il fit de même avec ceux des fenêtres. C'était un geste inhabituel qui souleva une question muette chez frère Thomas.

— Les chevaux attachés devant l'église m'ont incité à passer voir qui était là, dit Akin. Pardonnez-moi, mon père, mais Devondale n'est peut-être pas sûre pour vous.

Le prêtre haussa les sourcils.

— Vraiment ? Ils ont pris un remplaçant ?

— Non, non, rien de ce genre. Depuis votre départ, c'est moi qui assure les services du Sixième Jour. En fait, j'ose même dire que je m'en sors plutôt bien. Accordez-moi un instant. Je voudrais amener les chevaux de l'autre côté. Quelqu'un vous accompagne ?

Frère Thomas dévisagea brièvement son ami.

— Je te le dirai quand tu reviendras. Va t'occuper des chevaux.

Akin eut l'air de vouloir ajouter quelque chose, mais il changea d'avis et se glissa par la porte arrière du cottage. Trois minutes plus tard, il était de retour.

— Vous êtes la dernière personne que je m'attendais à voir.

— Pas la dernière, répliqua frère Thomas. Matthieu est avec moi.

L'air abasourdi qu'avait pu présenté auparavant Akin Gibb n'était rien à côté de son ahurissement. Il recula d'un pas.

— Dieu du ciel ! Nous le croyions mort. On nous avait dit...

— Je sais, répondit frère Thomas.

Il prit Akin par le coude pour le guider jusqu'à la table de la cuisine. Le prêtre enroula une jambe autour d'un pied de chaise et la tira. Quand Akin se fut assis, il alla chercher une bouteille de vin et deux verres dans l'office et se joignit à lui.

— Matthieu est donc vivant ? demanda Akin.

— Tout à fait. (Le prêtre déboucha la bouteille et en renifla le contenu.) Hum... encore bon, on dirait, constata-t-il en emplissant deux verres. Si tu me racontais ce qui se passe ?

Akin prit une seconde pour se ressaisir.

— Ça m’a déjà fait un choc de vous revoir, mais ça... je veux dire, c’est merveilleux, mon père.

— Mais... ?

— Mais les choses ont changé depuis votre départ. J’ignore jusqu’à quel point vous êtes au courant, mais parmi ces changements, il n’y en a pas beaucoup de positifs.

Frère Thomas croisa les doigts et posa le menton sur le dos de ses mains.

— Vas-y, raconte.

— Quand j’ai dit que Devondale n’était pas sûre, je n’exagérais pas. Il y a à présent des mouchards en ville qui travaillent pour les Vargothans.

Le prêtre cilla et se cala sur sa chaise.

— Je parle très sérieusement. Devondale n’est plus la même ville qu’il y a quatre ans. Tout a changé.

— Continue.

— Pour commencer, la population s’est beaucoup étoffée. Nous avons des gens de Bremen, de Broken Hill, de Tyraine, d’Elberton... à vous de choisir. Tout a commencé après l’invasion. Le tiers inférieur du pays a dû déménager vers le nord, mon père. Notre population a sans doute triplé.

— Tu viens de me parler de mouchards...

Akin opina.

— Nous ne les connaissons pas personnellement, mais il y a fort à parier que les Vargothans font appel à eux. Ceux qui se sont élevés ouvertement contre le gouvernement ont été arrêtés ou ont disparu dans la nuit... femmes comprises. Quand ils possèdent un commerce, les Vargothans le confisquent et l’attribuent à quelqu’un d’autre. Tous les quinze jours, ils inventent une nouvelle loi ou un nouvel impôt.

Le visage de frère Thomas s’était assombri.

— Je ne m’y attendais pas. Je suppose que nous ferions mieux de faire revenir Matthieu ici le plus vite possible.

— Il est allé voir Lara ?

— Oui.

— Il devrait être à l’abri. Martin et Amanda savent quoi faire. J’imagine qu’il s’est rendu au magasin et pas chez elle.

— J’ignorais que Lara avait une maison, dit frère Thomas, mais c’est vrai que cela fait trois ans que j’ai reçu sa dernière lettre.

— Elle et Colin vivent ensemble. Ils font semblant d’être mariés.

— Quoi ! s’écria le prêtre. Et pourquoi donc ?

— Parce que les hommes et femmes célibataires qui n’ont pas atteint les trente-cinq ans sont soumis à la conscription. Les hommes sont envoyés deux ans à l’armée. Les femmes servent les officiers vargothans d’autres façons.

Akin vit les muscles de la mâchoire du prêtre se crisper. Il posa la main sur l’épaule de frère Thomas.

— Pardon d’avoir été obligé de vous raconter tout cela, mais vous l’auriez de toute façon découvert.

Le prêtre mit un certain temps à se ressaisir. Cela faisait moins de deux semaines qu'il était de retour et, si Delain était au courant de ces changements, il avait volontairement choisi de ne pas lui en faire part.

Quel monde intéressant nous créons ! Tout le monde se sert de tout le monde.

Frère Thomas hocha la tête.

— C'est mal, déclara-t-il sans élever la voix, comme s'il s'adressait plus à lui-même qu'à Akin.

— Je sais, mais que pouvons-nous y faire ?

— Beaucoup de choses, espérons-le. C'est pour ça que je suis revenu. Au fait, j'ai vu la tombe de Fergus à côté de l'érable, Akin. Je suis vraiment désolé. C'était un homme de bien. Que s'est-il passé ?

— Deux mois après nous avoir envahis, les Vargothans ont envoyé une division contre nous et une bataille s'est livrée au pont de Westrey. Nous les avons contenus pendant deux jours, mais ils étaient trop nombreux. Nous avons perdu la moitié des nôtres... Lucas Emson, Silas Alman, mon frère Fergus, Truemen Palmer, Randal Wain, Carly Coombs et son père, Bertram White...

Comme il récitait ces noms, le regard d'Akin devint flou et se porta sur un point situé derrière l'épaule du prêtre. Quand il parvint à sa conclusion, sa voix était à peine audible.

— J'ai fait de mon mieux, dit-il, mais en fin de compte, j'ai seulement pu me rendre. C'était le seul moyen que j'avais de sauver les survivants. Pour faire en sorte que la leçon soit bien retenue, les Vargothans ont aligné toute la population dans la rue. Toutes les dix personnes, ils extirpaient quelqu'un des rangs. Peu importait qu'il s'agisse de femmes ou d'enfants. Et ils pendaient cette personne.

Frère Thomas serra les paupières et murmura une prière pour l'âme des défunts. Il allait la répéter chaque jour de l'année suivante. Chaque nom que lui fournissait Akin le frappait comme un coup de marteau. Il ne s'agissait pas seulement de membres de son troupeau de fidèles, mais d'amis, de personnes auprès desquelles il avait vécu pendant de nombreuses années. Il fallait agir, et le plus vite serait le mieux.

— Nous ferions mieux d'aller chercher Matthieu, dit-il.

— Il y a autre chose que vous devriez savoir...

— Ça pourra attendre, répliqua le prêtre.

Devondale

Matthieu ne se rappelait pas que Martin ou sa femme aient quitté la pièce. À un moment donné, il dut se lever, car il se retrouva debout devant Lara, les yeux plongés dans les siens.

De si beaux yeux, songea-t-il.

Il avait toujours adoré ses yeux, verts et légèrement en amande. Puis ce fut au tour de Bran de s'approcher d'un pas hésitant, de lever le regard vers elle pour commencer, puis vers lui. Le bambin saisit la jupe de Lara qui se pencha pour le prendre dans ses bras. Il avait hérité de son teint, mais ses cheveux étaient brun foncé, comme ceux de Matthieu avant qu'ils ne les teigne. Il constata que Bran n'avait l'air ni intimidé ni craintif, mais tout simplement curieux.

— Bran, c'est ton papa, lui apprit Lara d'une voix douce.

Matthieu sourit à l'enfant et lui effleura le visage.

— Bonjour, Bran.

Là encore, Bran ne recula pas. Bien au contraire. Il tendit son petit bras pour effleurer Matthieu à son tour.

— Bonjour.

Matthieu eut un sursaut.

— Il parle, dit-il à Lara.

— Bien sûr qu'il parle ! Il a eu trois ans le mois dernier.

Bran leva trois doigts pour le prouver, ce qui déclencha les rires de ses parents.

— Je peux le prendre dans mes bras ?

Lara fit oui de la tête et lui tendit l'enfant.

— Il est lourd, dis-moi ! s'écria Matthieu en le soulevant plus haut.

Durant les minutes suivantes, Bran et lui lièrent connaissance. Lara s'était écartée avec tact. Pour finir, Bran réclama d'être reposé à terre.

Matthieu se frotta le bras et prononça le mot *grand* tout bas à Lara, en désignant l'enfant.

— Tu veux voir mes jouets ? lui demanda Bran.

— Oh oui. J'ai très envie.

Bran lui tendit sa menotte et le guida vers un côté du magasin où Martin rangeait un petit coffre. Il parvint à en soulever le couvercle et en sortit un sac de toile grise dont il renversa le contenu sur le sol. Il s'agissait d'une

vingtaine de soldats de bois miniatures, portant des capes marron foncé comme celles de la garde royale de l'Elgaria. Certains étaient armés d'arbalètes, d'autres de pioches et d'autres d'épées. Matthieu en prit un et l'étudia sans y croire.

— Mais... c'étaient les miens, déclara-t-il.

— Eh oui... répondit Lara.

— Mon père me les avait fabriqués. Je ne devais pas être beaucoup plus vieux que Bran, mais je me souviens de les avoir peints.

Lara sourit.

— Je sais, Matthieu. Je t'ai aidé.

Une heure plus tard, Amanda et Martin rentrèrent discrètement par la porte du fond et trouvèrent Matthieu et Bran occupés à jouer aux petits soldats, allongés par terre. Lara s'était assise pour les observer.

— Je n'existe plus, dit-elle à sa mère.

Amanda s'approcha d'elle et l'enlaça par les épaules. Martin, manifestement content, croisa les bras sur son torse et observa le père et le fils pendant plusieurs secondes avant que Matthieu ne s'en aperçoive. Il se releva, passa la main dans les cheveux de Bran et rejoignit les autres pendant que le bambin continuait à jouer.

— Il est beau.

— Normal : il ressemble à sa mère, déclara Lara.

Amanda donna une petite tape de reproche sur le bras de sa fille.

— Il vous ressemble à tous les deux. Ça crève les yeux.

Matthieu et Martin opinèrent ensemble du chef.

— J'ai préparé un repas pour tout le monde, annonça Amanda. Si on allait déjeuner à la maison ? On a beaucoup de choses à se dire.

— Et la boutique ? s'enquit Lara.

— Elle survivra bien pendant une ou deux heures, répondit Martin. Si les gens veulent aller chez Larsen, grand bien leur fasse.

Matthieu fronça les sourcils.

— Il y a une autre teinturerie en ville ?

— Les choses ont beaucoup changé depuis ton départ, mon garçon. On va en parler en déjeunant.

Matthieu perdit son appétit à la moitié du repas, au fur et à mesure qu'il prenait connaissance de tous les événements survenus à Devondale depuis son départ. Le récit de la bataille du pont de Westrey et la liste de tous ceux qui y avaient trouvé la mort le frappèrent de plein fouet ; Martin lui apprit que l'année suivante, les Vargothans avaient commencé à recruter les jeunes gens de plus de seize ans dans l'armée. L'estomac de Matthieu se noua quand il apprit que Daniel White avait été l'un des premiers à partir. Depuis lors, on était sans nouvelles de lui. Martin lui expliqua que cela provenait du fait que les Vargothans avaient pour politique de ne laisser personne, et en particulier les conscrits, retourner chez lui. Apparemment, ils commençaient à s'inquiéter du nombre de déserteurs, et ils avaient donc mis un terme aux permissions.

Plus chanceux que certains de ses amis, Colin avait bénéficié d'une exemption, car Lara et lui vivaient ensemble comme un couple marié. Lara lui coula un regard lorsque son père mentionna ce détail. Il lui répondit en lui serrant la main sous la table pour lui faire savoir qu'il n'y voyait aucun inconvénient.

Le tableau de la situation en Elgaria dépeint par Martin n'était cependant pas entièrement noir. Matthieu avait toujours su que ses concitoyens étaient des hommes coriaces et pleins de ressources, et de toute évidence, ils n'étaient pas aussi prêts à se laisser soumettre que ne le souhaitaient les Vargothans et l'Alor Satar. Peu après l'invasion, des bandes de résistants et un réseau souterrain s'étaient formés dans tout le pays.

Il était tout à fait naturel que Matthieu prenne des nouvelles de Colin, son meilleur ami. Martin et son épouse échangèrent pourtant un autre de leurs regards tacites quand ce sujet vint sur le tapis.

— Colin ne reviendra pas avant deux jours, lui expliqua Lara qui avait remarqué son incompréhension. Il est parti à la chasse avec cinq hommes de la ville.

— À la chasse ?

— Aux Vargothans, précisa Martin. C'est Akin qui a tout organisé. Parfois, c'est un groupe d'entre nous qui y va ; d'autres fois, des hommes de Mechlen se joignent à nous. Il y a une semaine, nous avons appris qu'un convoi avait récemment quitté l'Alor Satar pour aller approvisionner leurs troupes à Rocoi. Ils n'arriveront pas là-bas.

Le père de Lara avala une bouchée de son casse-croûte et dit à sa femme :

— Délicieux, ma chère.

— Je vois, commenta Matthieu. Les hommes sortent donc pour attaquer les Vargothans. C'est bien.

Cette fois, ce furent Lara et sa mère qui échangèrent un regard.

— Les femmes aussi, dit Lara.

Matthieu fit reculer sa chaise.

— Tu plaisantes ?

— Plaisante..., répéta Bran par terre.

— Non, non, fit la jeune femme qui mâchait la bouche fermée. J'y suis allée une demi-douzaine de fois, ajouta-t-elle après avoir pris le temps de déglutir. Ma mère aussi, comme Ceta, et plein d'autres femmes.

Matthieu choisit ce moment pour avaler de travers et il fut pris d'une quinte de toux.

— Ceta Woodall est ici ?

Lara se pencha pour déposer un baiser sur sa joue.

— Pauvre chéri... un choc après l'autre, dit-elle. Une fois que les fils de Duren ont cédé une partie de l'Elgaria aux Orlocks, nous avons été envahis par un flot de réfugiés en provenance du nord. Elberton a été renversée en quelques semaines et Ceta a perdu son auberge. Elle a pu s'enfuir à la dernière

minute.

Lara se leva pour aller aider sa mère à la cuisine, laissant Matthieu quelque peu submergé par l'annonce de tous ces changements qui semblaient dégringoler d'arbres autour de lui. Dès qu'elle fut hors de portée d'oreille, il dit à Martin ce que lui inspirait la participation de femmes aux combats, indépendamment de la dextérité dont faisait preuve Lara avec une épée.

Martin posa sur lui un regard neutre et sortit une pipe de la poche de sa veste. Il prit tout son temps pour la bourrer.

— Fiston, as-tu déjà essayé de dire à une Elgarienne ce qu'elle doit faire ? lui demanda-t-il du coin de la bouche.

De l'autre bout de la pièce, Lara choisit cet instant précis pour adresser un sourire radieux à Matthieu par-dessus son épaule.

— Je comprends ce que vous voulez dire, répondit ce dernier en rendant son sourire à Lara. Je suis ravi d'apprendre que Ceta s'en est tirée. Frère Thomas le sera aussi. Il se fait un sang d'encre pour elle.

Martin acquiesça.

— D'après ce que j'ai pu comprendre, elle se débrouille très bien. Elle est propriétaire de *La Rose et la Couronne*. Elle l'a achetée à la femme de Cyril Tanner, après qu'il a péri dans la bataille du pont de Westrey.

— Ceta..., prononça Matthieu avec un hochement de tête. J'ai l'impression que j'en ai entendu assez. J'aimerais bien aller lui rendre visite tout à l'heure. (Il marqua une pause et un sourire apparut aux commissures de ses lèvres.) J'aimerais également voir la tête que fera frère Thomas. Peut-on garder ce secret encore un petit moment ?

— Je ne vois pas pourquoi ce serait impossible, gloussa le père de Lara, du moment qu'Amanda et Lara sont d'accord. Ceta est une vraie dame.

— Qui est une vraie dame, mon cher ? demanda Amanda qui regagnait la table.

Elle leur tendit à chacun une assiette contenant une part de tarte aux pommes.

— Ceta Woodall. Je viens d'apprendre à Matthieu qu'elle est devenue propriétaire de *La Rose et la Couronne*. Il veut y emmener frère Thomas pour lui faire la surprise.

Les visages d'Amanda et de Lara s'éclairèrent de concert.

— À propos de frère Thomas, dit Martin, regardez-moi qui arrive dans la ruelle.

Tous se tournèrent vers la grande silhouette masculine qui se dirigeait d'un pas rapide vers la maison. Le prêtre était vêtu de hauts-de-chausses marron foncé, de bottes et d'une ample chemise blanche. Il portait également une épée.

Lara poussa un petit cri, poussa sa chaise en arrière et se précipita à sa rencontre. Amanda et Martin, sans déployer d'effusions semblables, la suivirent de près, laissant seuls Matthieu et Bran.

— Nous voici rejetés ! dit Matthieu à son fils.

Bran regarda par la fenêtre la joyeuse scène de retrouvailles qui se déroulait dehors et se leva pour rejoindre les autres.

— Bof ! fit Matthieu.

Comme l'avait prévu le prêtre, Matthieu fut abasourdi d'apprendre qu'il connaissait l'existence de son fils. Frère Thomas se trompait néanmoins en imaginant qu'il allait lui tenir rigueur de son silence. Tant qu'ils n'eurent pas la possibilité de s'entretenir en privé, Matthieu ne put que deviner les mobiles de son ami, mais il n'eut guère de mal à les imaginer.

Il avait toujours compris qu'il devait retrouver son anneau. À présent qu'il avait fait connaissance de son fils, cette nécessité devenait encore plus pressante. Les circonstances avaient sans nul doute évolué, mais c'était loin d'être le cas du monde dans lequel il vivait. Il fallait absolument bouter le Vargoth, l'Alor Satar et leurs amis orlocks hors de l'Elgaria et restaurer la paix. Tout se résumait à cela. Trop de tombes jonchaient le cimetière pour qu'il abandonne à présent son objectif.

Assis là à observer les étreintes et les rires qui fusaient à l'extérieur, Matthieu ferma les yeux et prêta serment à un autre Bran. Il jura qu'il récupérerait son anneau, indépendamment du temps que cela lui prendrait ou du prix qu'il devrait payer. Tout comme lui, son fils grandirait dans un pays libre... un pays qui s'appellerait *Elgaria*, et non Oridan.

Mirdan.

C'était l'aube. Trois hommes longeaient l'arête surplombant le lieu où avait campé l'armée du sud de la Sennia. À l'est, le ciel était strié de bandes écarlate et or, présageant l'arrivée du jour. L'individu de haute taille qui marchait aux côtés de Gawl d'Atherny était cependant réduit par la silhouette gigantesque du roi. Le troisième homme claudiquait.

Atreus Ballenger, à la gauche de Gawl, était commandant des légendaires légions Phélix et général de l'armée du sud de la Sennia. Il s'enveloppa un peu plus étroitement dans sa cape pour se protéger du vent. Bien bâti, cheveux noirs coupés ras, Ballenger avait quarante-cinq ans. Son visage évoquait davantage ses origines d'homme du peuple que son rang de général, auquel l'avait promu Gawl, sept années plus tôt.

En raison de son sens du commandement et de la bravoure qu'il avait manifestée au combat au fil des ans, ses hommes lui vouaient une loyauté sans faille. Ils le considéraient comme un des leurs. Ils avaient déserté jusqu'au dernier à la suite de leur général, choisissant de quitter le pays plutôt que de continuer à servir lord Guy.

Ballenger lui-même était un individu aux fortes convictions religieuses, animé d'une idée profondément ancrée du bien et du mal. Après l'arrestation de Gawl, il avait adhéré à l'autorité de la loi parce que l'Église l'avait entérinée. Au fil du temps, il avait changé d'avis quand Edward Guy et les autres familles productrices de vin avaient fermé les frontières de la Sennia et augmenté les prix après s'être emparés du pouvoir. Il pouvait tolérer des prix plus élevés ; de telles mesures étaient monnaie courante. Mais l'assassinat, non. Et la tentative à peine voilée de Guy de faire rejurer Gawl ne serait rien d'autre que cela.

Déchiré entre sa loyauté à l'égard d'un pays pour la protection duquel il avait prêté serment et les principes essentiels de justice, clairs et sans équivoque à ses yeux, Ballenger avait cherché l'avis de son confesseur. Ils s'étaient entretenus à plusieurs reprises avant qu'il ne parvienne à une décision. L'armée allait faire défection. D'autres commandants militaires avaient reçu des conseils semblables de prêtres, à travers tout le pays.

Dans les cols montagneux entre la Sennia et le Mirdan, la température était définitivement plus basse que dans la plaine. L'hiver y faisait son apparition plus tôt. Cela faisait à peine deux semaines que les feuilles avaient

commencé à tomber et elles craquaient bruyamment sous les pas des trois hommes.

— J'aimerais lever le camp et partir le plus vite possible, dit Ballenger.

Gawl s'immobilisa pour contempler les feux de camp qui mouchetaient la vallée.

— Si vous pouvez rassembler les hommes avant notre départ, Atreus, j'aimerais m'adresser à eux, dit-il.

Ballenger s'arrêta aussi.

— Tout va bien, sire ?

Gawl ne répondit pas tout de suite, car un problème le préoccupait.

— Nous allons traverser les Terres perdues, et certains d'entre nous n'y survivront pas. Si nous réussissons, nous embarquerons à bord de navires qui nous conduiront en Sennia où nous nous battons contre nos concitoyens. Non, tout ne va pas bien. Ce n'est pas dans ce but que je suis devenu roi.

— Dans quel but, alors ? lui demanda James.

Cette question prit Gawl au dépourvu.

— À l'époque, ça me paraissait une bonne idée, répondit-il d'un ton neutre.

— Vraiment ? fit James. C'est tout ? Ça vous paraissait une bonne idée ? Il faudra que je pense à le répéter à mes enfants. Vous les impressionnez beaucoup.

Gawl fit la grimace, penché vers son compagnon qu'il dominait de toute sa taille.

— Non, non, ce n'est pas tout, dit-il. Quand j'ai participé aux Olyads, c'était parce que je pensais que personne ne pouvait me battre. Je vous avoue que je voulais gagner cette compétition, rien de plus. Les hommes que j'ai vaincus étaient tous valeureux. Ils voulaient être roi... moi, pas. Tous étaient animés de motifs différents, bien évidemment. Quelques-uns convoitaient le pouvoir, d'autres convoitaient la richesse et la gloire, mais il y en avait un, un certain Richard, qui déclarait vouloir améliorer les choses. Je me souviens bien de lui. Il n'était pas beaucoup plus âgé que vous, James. Une nuit, nous avons longuement parlé.

« À la fin de la cinquième journée, j'ai commencé à me poser la question que vous venez de me poser. Tout bien considéré, ce que je faisais à l'époque était beaucoup moins compliqué que de gouverner un pays. J'ai songé à abandonner la compétition. Je n'éprouvais aucune rancune contre ces hommes et je n'avais aucune envie de les tuer. Pour moi, il s'agissait juste de gagner. Puis je me suis souvenu de ce que m'avait dit Richard. Bizarre, non, la manière dont certaines personnes peuvent changer votre vie ?

James tendit le bras pour poser une main sur l'épaule du roi.

— Je suis né dans la marmite, mon ami. Personnellement, je n'ai eu aucune décision à prendre. Mon père est le roi et, selon notre législation, je lui succéderai. Vous aviez le choix... vous avez fait le bon.

Gawl, qui ne paraissait pas convaincu, secoua la tête.

— Le prince James a raison, Votre Majesté, intervint Ballenger. Les hommes vous suivront. Non seulement parce que vous dirigez l'État – Edward Guy le fait aussi – mais parce qu'ils croient en votre *personne*. Edward Guy est un homme dénué de sens moral.

Gawl leva un de ses sourcils broussailleux.

— Vraiment ? demanda-t-il calmement.

— Oui, répondit Ballenger. Ils croient en vous... et moi aussi.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et le petit déjeuner terminé lorsque Atreus Ballenger rassembla ses soldats dans l'air frais automnal. Ils se rangèrent au garde-à-vous dans leurs divisions respectives et attendirent le roi. La brise faisait claquer une panoplie d'étendards multicolores, dont chacun était l'emblème d'une unité militaire différente. Parmi eux se mêlaient cinq mille soldats de l'armée du Mirdan, reconnaissables à leurs capes blanches.

Quinze mille hommes, songea Gawl en contemplant ses troupes. Il répéta mentalement le chiffre. *Certains d'entre eux ne rentreront jamais chez eux.*

— Jeunes gens, tonna-t-il, soldats de Sennia et vos camarades du Mirdan ! Votre présence m'honore, et je veux que vous sachiez que je vous suis reconnaissant... plus reconnaissant que vous ne pouvez le concevoir. J'ai été sculpteur toute ma vie, soldat pendant longtemps et roi durant une brève période, alors permettez-moi de vous parler aujourd'hui d'homme à homme.

« Un mal s'est abattu sur notre monde... une chose de nature insidieuse et corrompue. Un mal qui brigue le pouvoir pour lui-même ; un mal animé par l'envie et la cupidité.

« Edward Guy est devenu la marionnette de l'Alor Satar. Les hommes qui gouvernent ce pays sont assoiffés de pouvoir. Ils ne veulent pas améliorer les choses, ils veulent juste se les approprier. Pour eux, le pouvoir constitue un but en soi.

« Il y a quelques années à Tyraïne, j'ai vu les cadavres de milliers d'êtres humains, dont nombre de femmes et d'enfants, suspendus à des potences par les Vargothans. Depuis lors, leurs visages ne cessent de me hanter.

« Nous avons toujours été un peuple qui adhérerait à des valeurs morales. Bien évidemment, il y a des différences entre nous, mais nous vivons suivant les préceptes des Écritures. Tuer des enfants dans le but de donner une leçon à leurs parents est un crime si haïssable qu'il défie même l'imagination. Je n'arrive pas à comprendre comment quelqu'un peut commettre un acte pareil et continuer à dormir sur ses deux oreilles. Edward Guy s'est placé à l'aune de ces monstres. Je vous le dis à présent : ce combat ne concerne pas le vin. Il ne concerne ni les profits, ni les métiers, ni ceux que l'Église est susceptible de favoriser un jour donné. Il concerne le bien, opposé à la vilenie et à la bassesse tapies dans le noir.

« Afin que vous sachiez à quoi vous vous engagez, je vous affirme que j'ai l'intention de pendre Edward Guy au premier arbre que je trouverai. La chose faite, nous nous unirons au roi Delain et au prince James pour bouter les envahisseurs hors de la Sennia, de l'Elgaria et de tous les lieux où ils se

cachent. Nous chasserons à jamais l'Alor Satar, le Vargoth et les Orlocks hors de nos frontières et loin de nos familles.

« Nous sommes un peuple libre depuis la guerre des Anciens, et libres nous resterons. Nous vivrons nos vies à notre gré, sans demander la permission à personne.

« La tâche qui nous attend est loin d'être aisée. L'ennemi nous surpasse en nombre, et le chemin que nous allons prendre est hérissé de dangers. Malheureusement, c'est le nôtre. Quand nous aurons traversé les Terres perdues, nous embarquerons à bord de navires qui nous emmèneront à Marigan où nous affronterons les traîtres. Certains d'entre vous ne reviendront pas. S'il en est parmi vous qui ne veulent pas servir, qu'ils partent maintenant. Je ne leur en tiendrai pas rigueur pour autant. Je vous en donne ma parole.

Gawl attendit une trentaine de secondes avant de conclure d'une voix de stentor :

— Très bien ! En marche !

Comme son discours ne recevait aucun applaudissement ni aucune ovation, il crut d'abord ne pas avoir touché ses hommes. Même s'il en souffrait douloureusement, il était bien décidé à n'en rien montrer. Il garda la tête droite, tourna les talons et regagna sa monture. Jeram Quinn l'attendait à côté du cheval.

— Pas mal pour un sculpteur, observa le shérif, une esquisse de sourire aux commissures de ses lèvres.

D'un seul coup, il saisit Gawl par l'avant-bras et plongea les yeux dans les siens.

— Tu t'en es bien sorti ! affirma-t-il, avant de se jucher d'un bond sur sa selle.

Gawl s'éclaircit la gorge et détourna la tête plusieurs secondes avant de suivre le shérif.

Nyngary.

Les sentinelles postées à l'entrée des appartements du palais virent Teanna emprunter le vestibule. Ils se placèrent ensemble au garde-à-vous, les yeux fixés droit dans le vide. Le visage grave, la princesse avançait à pas rapides. Elle s'arrêta à leur hauteur.

— Mon cousin Eric est-il dans ses appartements ?

— Oui, Votre Altesse, mais je crois qu'il s'est retiré pour la nuit, répondit l'un d'eux.

— Veuillez frapper à sa porte et lui présenter mes excuses. Dites-lui que je souhaite le rencontrer dans la bibliothèque le plus vite possible.

— Hum... Votre Altesse, le prince n'est peut-être pas seul, lui dit le garde.

Pour toute réponse, Teanna fixa l'homme sans ciller jusqu'à ce qu'il comprenne le message.

— Oui, Votre Altesse... tout de suite, dit-il avec une courbette.

Eric Duren se présenta dans la bibliothèque, d'humeur ronchon. Il portait une veste de laine épaisse et avait drapé une couverture sur ses épaules. Il était visible qu'il avait enfoncé à la hâte sa chemise blanche dans ses hauts-de-chausses. Teanna, qui lisait près du feu, posa son livre à son entrée.

— Qu'est-ce qui peut être assez grave pour que tu me tires du lit à une heure pareille ? lui demanda-t-il en se laissant tomber sur le fauteuil placé en face d'elle.

— Tu veux une tisane ?

— Oui, je t'en prie, répondit Eric. Ce feu est agréable. Ce château est vraiment parcouru de courants d'air ! Pourquoi n'y installez-vous pas des poêles comme ceux que nous avons à Rocoli ?

— J'en parlerai à père.

— Bien. Alors, que faisons-nous ici ?

Teanna lui tendit une tasse.

— Je rentre de Garivele, lui annonça-t-elle.

— J' imagine que ton voyage avait quelque chose à voir avec la rencontre entre Shakira et Seth que tu as évoquée l'autre jour. Après notre conversation, j'ai demandé à plusieurs des nôtres d'enquêter à ce sujet. Nous devrions en savoir plus d'ici quelques jours. Qu'est-ce qui t'a poussée à te rendre là-bas ?

— Je ne voulais pas attendre. J'ai pensé qu'une rencontre de cette nature

était assez importante pour que je me renseigne directement.

Eric avança sa lèvre inférieure.

— Ne prends pas cet air ! le tança Teanna, accompagnant sa remarque d'un geste de rejet de la main. Tu n'es pas le seul à faire appel à des espions pour obtenir des renseignements.

— Cette tisane est excellente. Pourquoi la sucres-tu autant ? Elle a un goût de...

— Cerises. Oui, je sais.

— Vraiment ? fit-il en contemplant le contenu de sa tasse. Et qu'as-tu appris à Garivele ?

— Que Seth et Shakira ne se sont pas vus en tête à tête. Ils étaient accompagnés d'un prêtre du Coribar.

Abandonnant subitement son attitude affable, Eric leva les yeux par-dessus le rebord de sa tasse.

— Tu en es certaine ?

— Pratiquement. On m'a dit que ce prêtre devait avoir une soixantaine d'années, que ses cheveux gris avaient sans doute été roux, et que ses yeux étaient noisette clair.

— Cette description correspond à Terrence Marek, dit une voix du seuil de la porte. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises et on ne peut pas lui faire confiance.

— Père, le salua Teanna qui s'était levée.

Eric l'imita.

— Mon oncle... quelle agréable surprise !

— Et pourquoi donc, Eric ? Je vis ici.

— C'est juste une expression, mon oncle. Je suis toujours heureux de vous voir.

— Vous devriez donc être enchanté, répliqua le roi. Vous ai-je dérangés ?

— Éric et moi évoquions la rencontre entre Seth et Shakira à Garivele la semaine dernière, dit Teanna. Apparemment, il était accompagné de ce Marek.

— Tu crois vraiment ? Ce n'est pas bon signe. Pas bon signe du tout.

— Quelque chose vous tracasse, mon oncle ?

— La condescendance ne vous sied pas davantage qu'à votre père, Eric. Il me déplaisait aussi.

Le sourire vaguement amusé qu'Eric arborait en permanence disparut.

— Votre Majesté, dit-il avec une petite courbette. Si vous voulez bien m'excuser.

Eldar eut un geste d'agacement de la main.

— Veuillez vous rasseoir. Je ne m'occupe peut-être pas très souvent de politique, mais il est tout à fait évident, à mes yeux en tout cas, que la nouvelle de Teanna est d'une importance capitale. Indépendamment de votre caractère, à votre frère et à vous, nous restons parents, ainsi qu'alliés. Nous

devons en parler.

Teanna et Éric échangèrent un regard étonné et se rassirent, pendant que le roi tirait un autre fauteuil près de la cheminée et le plaçait entre eux. Teanna ne s'attendait pas du tout à cette réaction de la part de son père et attendait la suite avec curiosité. Son cousin paraissait tout aussi décontenancé.

— Tu bois de la tisane à la cerise ? demanda le roi à sa fille.

— Oui, père. En voulez-vous une tasse ?

— Non, non, dit-il gentiment. C'est juste que ta mère aimait en boire une ou deux les soirs comme celui-ci. Bref, que sais-tu de Terrence Marek ?

— Très peu de choses. J'ai déjà entendu son nom, mais je ne le remets pas.

— Mais je parie qu'Éric sait de qui il s'agit. N'est-ce pas, Éric ?

Des yeux aux paupières tombantes regardèrent fixement le roi. Depuis quelques secondes, ils étaient devenus beaucoup plus intenses et plus attentifs.

— Marek dirige la fraternité de Sandresi sur l'île de Coribar, apprit Éric à sa cousine. La secte la plus influente de leur Église depuis trois siècles. Il est plutôt bien vu des membres de sa hiérarchie, sauf, bien évidemment, de ceux qui le haïssent.

— Bravo, dit Eldar.

— La fraternité prône des idées extrémistes et reste très secrète. Ils préfèrent œuvrer dans l'ombre quand c'est possible, ajouta Éric.

— Quoi d'autre ? interrogea Eldar.

— Ils sont convaincus que leur religion est la seule à détenir la vérité et que toutes les branches fondées dans d'autres pays sont corrompues ou de nature hérétique. Ils ont un objectif avoué : éliminer toute opposition à la doctrine qu'ils pratiquent... *par tous les moyens nécessaires*.

— Bravo, commenta Eldar. J'ajouterai qu'on les tient pour responsables de l'assassinat des cinq derniers califes du Barjan au moins et, si ma mémoire ne me fait pas défaut, ils ont également essayé de tuer votre père avant sa montée sur le trône.

Eric acquiesça.

— Je n'étais pas encore né à l'époque, mais Armand m'en a parlé. Père a réagi en faisant pendre cinquante de leurs prêtres et raser la cathédrale de Delmont. Il a pensé que ça servirait d'exemple efficace.

— Il a simplement réussi à détruire l'une des plus grandes bibliothèques du monde.

— Pour l'amour du ciel, ils ont tenté de l'assassiner, répliqua Eric. Vous trouvez sa réaction déraisonnable ?

— Franchement, je l'ai trouvée excessive... et déplacée. On n'attaque jamais les symboles nationaux d'un pays, ni son église. Le geste de votre père a transformé les Sandresi en fanatiques. Jusque-là, ils ne constituaient qu'une minorité gênante, mais très circonscrite. Ce n'est plus le cas.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Eric. Qui se soucie de savoir que Marek a rencontré Seth et Shakira ?

— Ils trament manifestement quelque chose, répliqua Teanna. Mais quoi ?

— Vous vous avancez un peu. Nous savons juste qu'ils se sont rencontrés, lui dit Eric. Je ne nie pas que c'est peut-être important, mais je ne vais pas en être terrorisé non plus. Les chefs d'État se rencontrent sans arrêt, pour toutes sortes de raisons. À mon avis, le moyen de traiter ce problème consiste à demander à notre peuple d'ouvrir les yeux et les oreilles et de rapporter tout ce qu'ils trouvent anormal. Je ferai en sorte que tous les renseignements que j'obtiens vous parviennent aussi.

— Tout à fait sensé, dit Eldar. Avez-vous envisagé que Seth, Shakira et Marek puissent former une alliance ?

— Une alliance ? Contre qui ?

— Mais contre vous, mon cher neveu, pour commencer.

Éric émit un rire qui ressemblait à un petit aboiement.

— Ça m'étonnerait. L'Alor Satar est beaucoup plus fort qu'eux. Qu'auraient-ils à y gagner ?

— Toute la question est là, non ?

Ils envisagèrent les différentes possibilités pendant une autre demi-heure jusqu'au moment où Éric leur annonça qu'il était fatigué et qu'il allait se coucher. Apparemment, la perspective que quelqu'un attaque l'Alor Satar évoquée par Eldar lui paraissait totalement tirée par les cheveux. En fin de compte, ils n'aboutirent à aucune solution et se contentèrent de décider de rester vigilants. Ils ne pouvaient rien faire d'autre. Si Teanna partageait l'avis son cousin, elle ne voulait pas tenir un rôle passif et elle allait le dire, lorsqu'un signe de tête de son père l'en empêcha.

Le roi attendit que la porte de la bibliothèque fût refermée avant de marmonner :

— Quel imbécile arrogant !

Teanna fut surprise de sa véhémence. En temps normal, personne n'avait un caractère plus pondéré qu'Eldar.

— Pour un homme intelligent, dit le roi, ton cousin fait preuve d'un aveuglement confondant – en apparence, tout au moins.

— Que voulez-vous dire ?

— Soit il refuse de croire que quiconque puisse envisager d'attaquer l'Alor Satar, soit il veut nous le faire croire.

— Pourquoi voudrait-il nous tromper ?

— Parce que les Duren sont des Duren. *Un pays, un gouvernement.* Cela fait trois siècles qu'ils nous serinent cette rengaine. Je ne lui fais pas davantage confiance qu'à son père et, à dire la vérité, j'ai encore moins d'affection pour lui.

Teanna haussa les sourcils.

— Vous êtes dur !

— Tu ne vois pas les choses comme moi ?

Teanna prit son temps pour répondre.

— Je crois que si, dit-elle calmement. Le Vargoth occupe à présent les trois quarts de l'Elgaria, ou de l'Oridan, comme veulent l'appeler Éric et Armand. Les mercenaires n'ont pas eu besoin de conquérir le pays, on les y a accueillis à bras ouverts. Le Coribar, qui n'a pas bougé pendant des années, se remue subitement et veut forger une alliance avec les Orlocks. Pourquoi ?

— Continue, approuva Eldar.

— La réponse évidente est que, comme ça, ils pourront imposer leur point de vue au reste du monde. Vous m'avez affirmé que par le passé, ils étaient prêts à tuer pour atteindre ce but.

— C'est vrai.

— Ces créatures sont restées étonnamment tranquilles, poursuivit-elle, en tout cas jusqu'à maintenant. Nous n'avons eu aucun contact avec eux depuis qu'ils se sont emparés de la partie sud de l'Elgaria, et je vous parie qu'Éric non plus, sauf s'il est meilleur acteur que je ne l'imagine. La question est donc la suivante : que cherchent-ils à obtenir de tout ça ?

Le roi esquissa un vague sourire et posa le menton sur ses mains pour observer sa fille qui essayait de dénouer le problème.

— Ça me paraît évident, suggéra-t-il.

Teanna fronça les sourcils.

— Plus de terres ?

— Possible.

— Très bien. Qu'est-ce qui m'échappe ?

— Tu m'as dit que Shakira possède l'un des anneaux d'or rosé. Tu penses vraiment qu'elle se satisfera de cette situation si elle dispose de ce genre de pouvoir au bout des doigts ? J'ai l'impression que si on regarde la situation du point de vue des Orlocks, avoir moins d'humains en ce monde aboutirait au même résultat.

— Moins d'humains ?

— À moins que notre relation avec les Orlocks ne se soit subitement améliorée, ils nous haïssent toujours autant.

— Vous pensez qu'ils projettent de nous attaquer ?

— Je n'en sais vraiment rien, répondit Eldar. Mais nous devons être plus vigilants, non seulement à l'égard des Orlocks, mais aussi vis-à-vis du Coribar et du Vargoth. Je pense aussi que nous devrions poster plus de soldats sur la frontière est. Il faudra que nous les maintenions en état d'alerte maximale, tout au moins tant que nous ne saurons pas plus clairement dans quel sens souffle le vent.

Teanna avala une gorgée de sa tisane, fit la grimace et la reposa. Elle était froide.

— Merci de votre aide, père. En général, vous ne vous intéressez pas autant à ces questions. Quelque chose a changé ?

Eldar sourit.

— Ne confonds pas le manque d'implication avec le manque d'intérêt. Personnellement, je préfère la lecture à la politique. J'y trouve bien plus

d'honnêteté, en tout cas chez certains écrivains. Ta mère aimait s'occuper d'affaires de ce genre, tout comme toi. Nous y trouvons tous notre compte.

— Dans ce cas, d'où vient votre intérêt ?

— De trois raisons, répondit Eldar. Pour commencer, je n'ai pas envie d'être tué par un Orlock. Deuxièmement, je n'ai pas envie de grimper dans une tour, de m'incliner vers l'est et de prier trois fois par jour. Et enfin, je ne fais pas plus confiance au Vargoth qu'à ton cousin Eric.

Lorsque le roi se pencha pour déposer un baiser sur le front de Teanna, il put sûrement lire dans ses pensées. Elle avait toujours trouvé son père aimant, mais inefficace en temps de crise. C'était un aspect de lui qu'elle découvrait entièrement.

— Pourquoi ne faites-vous pas confiance au Vargoth ? lui demanda-t-elle.

— Parce que l'occasion de s'emparer d'un pays et de mettre un terme à sa dépendance aux importations est trop belle pour qu'il la laisse passer.

— Et Éric et Armand ? demanda-t-elle.

— Très simple : parce qu'ils sont les fils de Karas Duren.

Devondale.

Assis dans la cuisine d'Amanda Palmer, frère Thomas réfléchissait à la bizarrerie des choses : certaines évoluaient alors que d'autres paraissaient immuables. La maison correspondait entièrement à ses souvenirs : petite, bien tenue et sans prétention. En revanche, son ami Akin Gibb avait beaucoup changé. Il était toujours mince, il s'exprimait et se conduisait toujours avec gravité, mais il émanait de lui une assurance inédite.

Tout comme Martin Palmer à Matthieu, Akin lui avait fait le récit des événements qui s'étaient déroulés à Devondale depuis son départ. Frère Thomas était au courant de certains, mais il en ignorait d'autres. Comme Matthieu, le prêtre s'était déjà dit qu'une bataille avait dû avoir lieu deux ans auparavant ; les dates gravées sur les pierres tombales en témoignaient. Les visages d'un si grand nombre de ses amis – des membres de son troupeau, dans son esprit – l'accusaient d'un regard fixe et muet. Le creux qu'il ressentait à l'estomac était peut-être la manière dont Dieu lui rappelait qu'il avait failli à son devoir. Par ailleurs, il avait remarqué de nombreux visages inconnus dans Devondale.

À leur sortie de l'église, Akin lui avait dit qu'il avait plusieurs emplettes à faire et l'avait laissé sur la place du village. L'orfèvre lui avait promis de le retrouver chez les Palmer, et frère Thomas avait continué seul.

Le prêtre embrassa la petite cuisine du regard, puis il ferma les yeux afin de prononcer une prière de remerciements pour les choses qui ne changeaient jamais.

— Vous avez bien dit qu'Akin Gibb allait nous retrouver ici ? lui demanda Martin.

— Oui. Il ne va sûrement pas tarder.

Matthieu se leva.

— Je trouve que nous devrions fêter cet événement en beauté à *La Rose et la Couronne*, dit-il. Ce n'est pas tous les jours que je ressuscite.

— Je ne suis pas sûr que ton idée soit excellente, mon fils, répondit frère Thomas. Il y a beaucoup de nouveaux venus en ville, comme tu as dû le remarquer, et nous ferions mieux de ne pas trop attirer l'attention sur nous. Si quelqu'un te reconnaît, la nouvelle se répandra comme une traînée de poudre.

— Nous pourrions fêter ça dans la pièce du fond, suggéra Lara.

— Et j'aimerais boire quelque chose de plus fort que cette tisane, ajouta

Matthieu. Ne m'en veuillez pas, Amanda. Elle est très bonne.

— Très bonne, répéta Bran comme un perroquet, ce qui fit glousser frère Thomas.

— Et Akin ? demanda-t-il.

— On pourrait lui laisser un mot sur la porte, dit Amanda. Une lichette de bière ne me déplairait pas non plus.

Le prêtre se tourna vers la mère de Lara.

— Dites-moi donc, Amanda, j'ignorais que vous buviez !

— Rarement, mais cette occasion sort vraiment de l'ordinaire.

Elle posa les mains sur les épaules du prêtre et de Matthieu.

— D'accord, acquiesça frère Thomas. Allons voir comment s'en est sorti maître Tanner ces dernières années.

La seule auberge de Devondale était située à l'autre extrémité de la bourgade, plus près de l'église que de la teinturerie. Avant de partir, Amanda griffonna une note qu'elle épingla sur la porte. Matthieu et Lara devancèrent les autres de quelques pas en balançant Bran entre eux, au ravissement évident du petit garçon.

— Ça fait du bien de vous retrouver, Siward, dit Martin à frère Thomas, comme ils empruntaient des ruelles pour gagner l'auberge afin d'éviter les habitants susceptibles d'être dehors à cette heure de la journée. Vous comptez rester ici combien de temps ?

— Un jour ou deux, tout au plus.

Amanda et Martin se tournèrent vers lui en même temps.

— Je comprends, dit Martin. Mais Lara va avoir du mal à l'accepter. Elle vient juste de le retrouver.

Son épouse garda le silence.

— Pardonnez-moi, Amanda, mais nous n'avons pas le choix. L'anneau de Matthieu est le seul moyen dont nous disposons pour neutraliser Teanna d'Elso. Nous devons le retrouver.

Amanda voulut lui répondre, mais un individu qui sortait d'un petit estaminet, de l'autre côté de la rue, l'en empêcha. Il donna un instant l'impression de se diriger du côté opposé au leur, mais il changea de direction à leur vue et s'avança vers eux.

Martin marmonna quelques mots entre ses dents, dont la signification échappa au prêtre qui interrogea Amanda des yeux. Il saisit tout de suite sa réponse muette : *prudence*. En même temps, il vit Lara, à quelques pas devant eux, se pencher vers Matthieu pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Tous deux saluèrent l'étranger et continuèrent leur chemin.

L'homme avait un visage en lame de couteau, un gros nez, des cheveux noirs grasseyés et une pomme d'Adam proéminente. Frère Thomas lui donna la trentaine.

— J'aimerais vous dire un mot, Martin, s'il vous plaît, lança le nouveau venu.

Martin s'arrêta pour l'attendre.

— Que puis-je pour vous, Dermot ?

Frère Thomas et Amanda s'immobilisèrent aussi.

— On dirait que des étrangers sont arrivés en ville. Est-ce qu'ils se sont fait enregistrer ?

— Ce sont des parents à nous, Dermot. Ils viennent de Broken Hill. Je les enverrai le faire cet après-midi. Je vous présente Nicolas Pastor, un cousin d'Amanda. Et voici son fils, Thad, là-bas avec Lara.

— Nick, Dermot Walsh, dit Martin en présentant frère Thomas. Dermot... Nick.

Frère Thomas lui tendit la main.

— Ravi de vous rencontrer, dit-il.

Dermot hésita une seconde avant de la serrer mollement.

— Vous devez vous enregistrer.

— Enregistrer ? Désolé, je...

— Une fois par mois, Dermot dresse une liste des visiteurs de notre village à l'intention du gouverneur, expliqua Martin.

— C'est votre travail ? lui demanda frère Thomas sans y croire. Nous n'avons rien de tel à Broken Hill.

— Ça ne me plaît pas plus qu'à vous, mais la loi est la loi, et l'argent est l'argent. Vous devez vous enregistrer, insista Dermot.

— Si c'est la loi..., répondit frère Thomas. Que dois-je faire ?

— Pas grand-chose. Juste signer un bout de papier et me donner l'adresse où vous descendez. Vous pouvez venir dans ma boutique tout à l'heure. Je m'en occuperai. C'est la boulangerie qui se trouve en face de *La Rose et la Couronne*. Je devrais être de retour là-bas d'ici une heure.

— Est-ce que mon fils doit venir aussi, ou est-ce que je peux signer pour nous deux ? demanda le prêtre.

Dermot déglutit, ce qui fit ballotter sa pomme d'Adam.

— Comme vous voudrez. Je renoncerai aux trois sous, puisque vous n'étiez pas au courant.

— Très aimable de votre part.

— Ouais, fit Dermot. Vous comptez rester longtemps ?

— Non, juste un jour ou deux. Ça fait presque deux ans qu'on n'a pas vu le bébé. Amanda m'a tellement tanné que Thaddeus et moi, on s'est décidés à faire ce petit déplacement.

Frère Thomas enlaça Amanda par les épaules et la serra contre lui.

Dermot renifla, sortit un morceau de papier et un crayon de sa poche et griffonna quelques mots dessus.

— Juste un jour ou deux, répéta-t-il.

— Ça coûte plus cher ?

Dermot planta les poings sur ses hanches.

— Pas besoin d'être sarcastique. Tout le monde m'en veut de faire ce travail, mais les temps sont durs. Un homme doit bien gagner sa vie.

— Absolument, acquiesça frère Thomas. Je suis sûr que Martin partage

votre avis.

Le père de Lara pinça les lèvres.

— Si c'est vous qui le dites.

— Vous voyez ce que je veux dire ? se plaignit Dermot.

Quand il disparut à l'angle de la rue, frère Thomas hocha tristement la tête. Certains détails allaient poser des problèmes. Martin marmonna quelque chose qui lui valut un regard de reproche de sa femme et ils reprirent leur marche. Lara, Matthieu et Bran attendaient au bout de la rue en compagnie d'Akin Gibb qui venait de les rejoindre.

Avant qu'ils ne retrouvent les autres, frère Thomas se rendit compte qu'Amanda l'observait.

— Quelque chose vous tracasse ? lui demanda-t-il.

— Je comprends que vous et Matthieu deviez repartir, lui déclara-t-elle au bout de quelques secondes.

— Amanda, je...

— Contentez-vous de faire votre devoir, Siward Thomas, et revenez-nous.

Le prêtre n'eut pas le loisir de lui répondre. Amanda avait tout de suite hâté le pas pour rejoindre les autres.

La tête que faisaient Akin et Matthieu suffit à lui faire comprendre que quelque chose ne tournait pas rond.

— Allons chez moi, déclara Akin dès que le prêtre les eut rejoints.

— J'imagine que *La Rose et la Couronne* peut attendre, répondit frère Thomas après une brève hésitation.

La maison d'Akin Gibb se trouvait à cinq bonnes minutes de marche de sa boutique. Cela faisait des années que le prêtre n'était pas entré chez lui et il ne trouva guère de changements. Le toit avait été remplacé et la porte repeinte, quoiqu'il n'en fût pas persuadé. Peu après avoir pénétré dans la bourgade en compagnie de Matthieu, il avait remarqué que sa propre demeure avait été retapée et maintenue en bon état pendant toutes ces années. Il nota mentalement de remercier Akin. Sur la pelouse, des feuilles rouges aux reflets dorés tournoyaient et allaient se coincer contre les poteaux de la barrière.

Il s'était rendu pour la première fois chez Akin au cours de sa deuxième année à Devondale. Un des plus jeunes enfants de chœur avait cassé un chandelier d'argent de l'autel en le renversant. Frère Thomas l'avait apporté au père d'Akin pour le faire réparer. Malheureusement, ce dernier était absent ce jour-là. Akin et son frère, qui n'étaient encore qu'apprentis à l'époque, avaient passé une journée entière à travailler dessus. La chose faite, le chandelier paraissait totalement neuf. Les deux garçons avaient obstinément refusé d'être payés.

Frère Thomas s'était alors dit qu'ils étaient des « gens bien », et le passage du temps n'avait pas altéré son opinion.

Akin fit entrer tout le monde au salon. Le prêtre remarqua que Bran paraissait de plus en plus détendu avec Matthieu et qu'il s'installait sans la

moindre appréhension sur ses genoux. Lorsque les autres se furent assis, il alla chercher une chaise supplémentaire dans la cuisine et se joignit à eux. Il fut étonné que Matthieu prenne la parole le premier, au lieu d'Akin.

— Mon père, nous avons un ennui.

Le prêtre croisa les bras sur son torse et attendit.

— Nous voulions vous faire une surprise, mais je crains de vous annoncer une mauvaise nouvelle... Ceta Woodall vit à Devondale depuis deux ans. En fait, elle est devenue propriétaire de *La Rose et la Couronne*.

Frère Thomas sentit son estomac se nouer. Il ne s'attendait pas du tout à cela. Mais il se rendit vite compte que les choses ne s'arrêtaient pas là. Il fit un effort pour dominer ses émotions.

— Vas-y. Mat.

— Comme je l'ai dit, nous avons l'intention de vous faire une surprise. L'idée venait de moi, mais nous avons croisé Akin.

Le prêtre se tourna vers Akin Gibb.

— Les Vargothans l'ont emmenée hier soir, mon père. Je viens tout juste de l'apprendre. Je l'ai su par Becky Enders qui travaille à l'auberge.

— Quoi ? s'écria frère Thomas en se levant d'un bond.

— Les mercenaires savent que vous vous êtes échappé, et ils sont au courant de votre relation avec elle. Ils l'ont arrêtée hier soir après la fermeture de la taverne.

— Arrêtée ? Sous quel motif ? demanda Martin.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? répliqua Akin. Ils n'ont besoin d'aucune raison pour arrêter quelqu'un. Ils se contentent d'en inventer une. Le fait est qu'ils s'attendaient à voir frère Thomas apparaître à Devondale. Nous devons le faire sortir d'ici le plus vite possible.

Un silence suivit. Lara s'approcha de frère Thomas pour l'enlacer par les épaules. Le prêtre était bouleversé. Il avait subi un choc en apprenant que Ceta vivait à Devondale. Quant à la nouvelle de son arrestation... Il aurait dû se douter qu'Edward Guy allait communiquer avec l'Alor Satar, ce qu'il n'avait pas manqué de faire. Guy connaissait également sa relation avec Ceta ; sa fille, Rowena, séjournait au palais quand ils avaient annoncé leurs fiançailles. Il ne restait aux mercenaires qu'à attendre son apparition ou, mieux encore, à se servir de sa fiancée pour l'appâter jusqu'à eux. Toutes les personnes présentes dans la pièce parlaient en même temps. Il les fit taire d'une main levée.

— Savons-nous qui l'a emmenée ?

— Les casernes des officiers se trouvent du côté est de Gravenhage, non loin du stade. En général, c'est là qu'ils emmènent la plupart des femmes.

Le prêtre fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

Akin avait l'air très mal à l'aise. Il se gratta les tempes du bout des doigts. Il se creusait le crâne pour employer les mots adéquats.

— Akin, je t'ai posé une question.

— Je l'ai déjà mentionné, mon père, mais je ne suis pas certain que vous y ayez prêté attention.

L'orfèvre raconta de nouveau que les hommes n'étaient pas les seuls à être recrutés depuis l'invasion. Lorsqu'il commença à décrire la manière dont les Vargothans utilisaient les femmes célibataires, le visage du prêtre se pétrifia. Puis, sans un mot, frère Thomas se leva et sortit de la pièce.

Akin voulut lui emboîter le pas, mais Matthieu le retint par le bras.

— Accorde-lui un instant. N'importe qui serait bouleversé.

Il apercevait le prêtre par la fenêtre, appuyé à l'un des vieux chênes de la pelouse.

Akin s'assit à côté de Matthieu et la conversation reprit, mais tout le monde chuchotait sans le moindre enthousiasme. Au bout de quelques minutes, Matthieu jeta un nouveau coup d'œil au prêtre par la fenêtre. Il n'avait pas bougé.

— Je reviens tout de suite, annonça-t-il.

Il se leva et sortit rejoindre son ami.

Devondale

— Mon père, nous devons trouver un moyen de la libérer.

Frère Thomas ne répondit rien sur-le-champ. Au bout de plusieurs secondes, il secoua la tête.

— Impossible.

— Mais pourquoi ? demanda Matthieu. Qu'est-ce qui est impossible ?

— J'irai seul, Mat. Ils n'ont pas emmené Ceta par hasard. D'accord, elle est célibataire, mais selon Akin les Vargothans se limitent à embarquer des femmes de moins de trente ans. Ceta en a aujourd'hui quarante-six.

— C'est ridicule. Je ne vous laisserai pas vous jeter seul dans la gueule du loup. S'ils ne vous pendent pas séance tenante, vous serez de retour derrière les barreaux avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui vous est arrivé.

— Je te suis reconnaissant, mais c'est une chose que je dois absolument régler seul.

— Hors de question, répliqua Matthieu. Vous ne m'avez pas laissé seul, et c'est à mon tour de ne pas vous abandonner.

Frère Thomas se tourna lentement vers le jeune homme et le fixa d'un regard intense.

— Il y a longtemps, je t'ai dit qu'en certaines occasions les besoins du plus grand nombre doivent passer avant ceux d'un individu. L'inverse est parfois vrai, mais ce n'est pas le cas ici. Par le passé, j'ai failli à Ceta... l'occasion se présente peut-être à moi de me racheter. Tu devras poursuivre sur Corrato sans moi.

Matthieu laissa éclater sa colère :

— L'anneau peut aller fondre en enfer, je m'en fiche complètement !

— Il n'y a pas ici matière à dispute, répliqua le prêtre dont le visage était devenu de pierre. J'aimerais que tu expliques ma situation aux autres.

— Vous n'irez pas, mon père, je...

— Que se passe-t-il ? lança Akin du seuil de la porte.

Matthieu le mit au courant.

— Rentrons dans la maison en parler au calme, proposa Akin. Ici, tout le monde peut nous voir.

Le prêtre prit le temps de réfléchir avant de les suivre tous deux dans le logis de l'orfèvre.

Lara se leva à l'entrée de Matthieu dans la pièce et s'approcha de lui. Elle lui prit la main.

— Que se passe-t-il ?

Sans lui laisser le temps de répondre, Akin entreprit d'expliquer à sa place ce que projetait frère Thomas.

Tous ceux présents dans la pièce protestèrent à cor et à cri. Seul le prêtre demeura rigide et bouche cousue. Il s'abstint de tout commentaire. Tous étaient d'accord pour tenter d'organiser une opération de sauvetage au lieu de le laisser exécuter seul son plan. Ils ne parvinrent néanmoins pas à le convaincre et il rejeta toutes leurs offres d'aide. Il avait déjà réfléchi plus en détail que ses amis aux conséquences d'une action directe contre les mercenaires.

— Pour l'amour du ciel, Ceta serait opposée à votre entreprise, lui lança Matthieu d'un ton désespéré.

— Je sais ce qu'elle dirait, Mat, répliqua frère Thomas.

— J'ai peut-être une solution, intervint Akin. Si je vous comprends bien, dit-il au prêtre, vous ne voulez pas que nous intervenions parce que trop de mercenaires et trop de personnes risqueraient d'en souffrir. C'est bien ça ?

— En partie seulement, répondit frère Thomas en inspirant avec lassitude. Tu as cependant raison, les risques sont *vraiment* trop grands. D'après ce que tu m'as dit, il est probable que vingt à trente officiers se trouvent dans l'enceinte, à quelques centaines de mètres à peine du reste de la garnison. Matthieu ne peut pas prendre le risque de se lancer dans cette aventure. Son objectif essentiel est de récupérer l'anneau.

Matthieu en leva les mains au ciel.

— C'est de la folie.

— Et si vous parveniez à rassembler assez d'hommes pour égaliser les chances ? demanda Akin.

— D'où ?

— De Mechlen, d'ici, et de Gravenhage elle-même. Nous pourrions en réunir dix-huit à vingt sans le moindre problème. Cela fait deux ans que nous le faisons pour nos razzias.

— Et après, que se passera-t-il ? l'interrogea frère Thomas. Vous tous, les dix-huit ou les vingt hommes dont vous parlez, vous allez vous battre contre toute l'armée vargothane déployée dans la région ? Leur garnison de Gravenhage compte au moins quatre cents soldats... qui ne manqueront pas de réagir. Vous avez vu ce qu'ils ont fait à Tyraine.

Akin pinça les lèvres.

— Oui, je l'ai vu. Je suis sûr que Delain voudrait que nous attendions d'être plus forts, mais si les Vargothans veulent se battre, nous pouvons les affronter en combat singulier. Il nous faudra peut-être une semaine pour rassembler la population si une vraie bataille s'engage, mais nous pouvons sans nul doute y parvenir, mon père. Dans cette province à elle seule, nous disposons d'assez d'hommes aptes à se battre. Il en va de même des provinces

de Lankton et de la Reine.

Le prêtre hocha la tête.

— Je vous suis reconnaissant de votre proposition. Vraiment... du fond du cœur. Mais le moment doit être bien choisi. Si nous agissons avant que Matthieu ait récupéré son anneau, nous risquons de tout perdre.

Les protestations reprirent de plus belle, mais cette fois, ce fut Matthieu qui y coupa court en criant plus fort que le vacarme ambiant.

— Je comprends le point de vue de frère Thomas. Comme l'Alor Satar ignore que je suis en vie, c'est obligatoirement lui qu'ils craignent. C'est pour cela qu'ils ont emmené Ceta, n'est-ce pas mon père ? Elle sert d'appât.

— Exactement.

— Cela dit, les Vargothans s'attendent à ce que vous fassiez exactement ce que vous avez l'intention de faire. En revanche, ils seront complètement surpris par une attaque générale. Je suis d'accord avec Akin sur ce point. L'élément de surprise peut faire pencher une bataille dans un sens ou dans un autre.

Frère Thomas croisa les mains devant lui.

— Et Teanna ? demanda-t-il.

Matthieu prit le temps de la réflexion.

— Si je ne me trompe pas, elle a constitué le facteur décisif dans toutes les batailles précédentes ? demanda-t-il à Akin.

— Dans *chaque* bataille, acquiesça ce dernier.

— Et sans elle, nous étions capables de nous en sortir ?

— Exact.

— Dans ce cas, le mieux serait de l'attirer de nouveau ici, poursuivit Matthieu. Car si elle est ici...

— Elle n'est pas à Corrato, l'interrompit Akin qui voyait où il voulait en venir.

— Si nous agissons rapidement et frappons les premiers, dit Matthieu, nous en tirerons un bénéfice supplémentaire. Sans officiers pour les guider...

— La confusion régnera dans leur armée, conclut Akin à sa place, ponctuant sa phrase d'une claque dans le dos du jeune homme.

— Ça pourrait fonctionner, reconnut lentement frère Thomas.

Lara était demeurée silencieuse durant toute la conversation. Elle et sa mère s'étaient consultées du regard pendant que Matthieu exposait son point de vue, mais ni l'une ni l'autre n'avait avancé de solution. Dans l'accalmie qui suivit, elle et Matthieu finirent par croiser les yeux. Jusque-là, il s'en était bien gardé. Frère Thomas, qui connaissait le jeune homme aussi bien qu'elle, savait qu'il ne s'agissait pas d'un hasard. Tout comme il savait que la haie suivante était sur le point d'être franchie.

— Dois-tu vraiment y aller ? se décida enfin à demander Lara.

— Si nous allions en parler dehors ? proposa-t-il.

— Je reviens tout de suite, dit Lara à Bran. Ton père et moi allons parler dehors.

Les yeux du gamin s'écarquillèrent. Il recula la tête et alla s'asseoir sur les genoux du prêtre.

— Tu es sage comme une image, chuchota frère Thomas. Reste en dehors de la ligne de tir.

Pendant que Lara et Matthieu s'entretenaient, frère Thomas divertit le petit garçon en sortant une pièce de son oreille, qu'il plaça ensuite dans son poing et fit disparaître. Bran ne manqua pas de rester estomaqué par ce jeu qu'il trouvait très amusant. Le front rembruni, Akin observait ce tour de passe-passe.

— Où avez-vous appris à faire ça ?

— Oh, ici et là.

Bran resta bouche bée quand le prêtre récupéra une pièce d'un elgar derrière son oreille gauche et la lui donna. N'y comprenant rien, il tendit sa petite main pour palper son oreille.

Frère Thomas observait par la fenêtre les gestes de Matthieu et l'expression qu'affichait Lara. Manifestement, son jeune ami présentait sa position avec pondération, mais sans parvenir à la convaincre.

Martin Palmer jeta aussi un coup d'œil dans le jardin, secoua la tête et se pencha ensuite pour chuchoter quelques mots à l'oreille d'Akin, tandis qu'Amanda se contentait de déplacer quelques objets sur les étagères de ce dernier. La porte finit par se rouvrir. La conversation était manifestement terminée.

— C'est réglé, dit Matthieu. On... hum... on se marie demain et Lara nous accompagne.

Akin et Martin en restèrent bouche bée. Après un temps d'arrêt, ils sortirent chacun une pièce d'argent qu'ils tendirent à Amanda. Elle les accepta avec un sourire de triomphe et les fourra prestement dans la poche de sa robe.

Les Terres perdues.

Le sable couleur brun ocré balayait le dessus des bottes de Gawl, menaçant de les plâtrer complètement comme il avait tout recouvert dans la plaine. Il s'en débarrassa d'un coup de pied agacé et avança de quelques pas, clignant des yeux pour distinguer l'horizon. Dès qu'il s'immobilisa, le sable recommença à s'accumuler. Il ignorait d'où provenait le terme « Terres perdues », mais il convenait parfaitement au paysage. Cette plaine était un espace dénudé et inhospitalier, totalement inadapté à accueillir la vie... sous quelque forme que ce soit. Seuls quelques végétaux flétris y poussaient. Le sol lui-même, aussi plat que le dessus d'une table, était creusé de cratères et craquelé. Malgré cela, il y avait bizarrement des sources, l'air était chargé d'une humidité hors du commun et collait au visage comme un linge mouillé. Des gouttes de transpiration dégouлинаient dans le dos de la chemise de Gawl. Un site sinistre, désorientant, peuplé de bancs de brouillard qui ne cessaient de se déplacer à la surface du sol et rendaient l'estimation des distances difficile.

Gawl était encore tout jeune homme lors de son premier voyage sur ces Terres. Poussé par la curiosité, il avait à tout prix voulu vérifier que la rumeur disait vrai. Il était intrigué par les récits des voyageurs évoquant des volcans et d'étranges formations de cristal dans lesquelles la lumière se réfractait en myriades de couleurs. Sans compter ceux contant des tempêtes de sable d'une violence inouïe, qu'il allait également connaître de première main. Trente ans plus tard, elles ne lui plaisaient pas plus que la première fois.

Ce n'était plus la curiosité qui l'animait, mais la haine et le besoin d'assouvir sa vengeance. Il voulait reprendre son trône à l'homme qui le lui avait dérobé. La tristesse et la culpabilité s'opposaient à ce désir. Il ne souhaitait en aucun cas la guerre civile et la mort pour son peuple, mais il préférait être damné que de permettre à Edward Guy de gouverner son pays un jour de plus que nécessaire.

Pendant qu'il regardait le sable tourbillonner autour de ses pieds, il songea à Rowena, la sublime fille de Guy. Il avait eu la stupidité de croire qu'une femme de vingt ans sa cadette pouvait être éprise de lui. Cela n'était peut-être pas impossible dans l'absolu, mais Rowena l'avait trahi, tout comme son père. Qu'elle l'ait fait ou non par naïveté, qu'elle ait ou non servi de pion, elle était une félonne. Tout le monde se serait mieux porté si elle avait accepté sa proposition de clémence, quatre ans plus tôt, et si elle avait quitté le pays.

À la simple pensée de devoir lui trancher la tête, son sang se figeait dans ses veines. Il était contraint de reconnaître qu'il éprouvait toujours des sentiments pour elle.

Après la fin de son procès, elle était venue le voir pour lui demander d'accepter son père comme régent, ne serait-ce que pour un court laps de temps. Elle lui avait appris que les frontières de la Sennia avaient été refermées, afin d'empêcher la population d'être « corrompue de l'extérieur ». Gawl ignorait si Rowena croyait ou non à ce prétexte qui dissimulait la vérité : Guy et ses complices devenaient de la sorte en mesure de contrôler la production de vin et de cuivre du pays, sans avoir de concurrents. Tout se résumait en définitive à une question de cupidité. Malgré son intelligence, Rowena n'avait jamais été capable de voir son père *tel* qu'il était.

Deux nuits auparavant, James et lui avaient évoqué le sort qu'ils devaient réserver à Guy et aux nobles qui le soutenaient. James ne s'était pas privé pour déclarer à Gawl qu'il trouvait son idée d'emprisonnement d'une clémence inutile.

Comment fait-on pour couper la tête de quelqu'un qu'on aimait sans en être affecté ? songea Gawl.

Il était encore stupéfait que James lui ait fait cette suggestion sans le moindre détour. Peut-être avait-on le cuir plus dur quand on était de naissance aristocratique. De toute évidence, il lui restait beaucoup de leçons à apprendre sur l'exercice du métier de roi. Seul problème : il n'était pas persuadé d'avoir envie de les apprendre. Entre tuer un ennemi au cours d'une bataille et engager des tueurs pour assassiner des gens dans l'ombre, il y avait un monde. En fin de compte, la profession de simple sculpteur présentait bien des avantages.

Un bruit de pas, dans son dos, l'extirpa de ses pensées.

— As-tu réussi à dormir, Jeram ? demanda-t-il.

— Par à-coups. Les fondations arrêtaient un peu le vent.

Deux des quatre murs de cette structure sans doute imposante autrefois s'étaient effondrés depuis des millénaires, et il ne restait plus que des morceaux de ceux qui tenaient encore debout. Des fenêtres, depuis longtemps disparues, ne subsistaient que les cadres tordus. Ces trois derniers jours, ils avaient croisé pas mal de bâtiments du même style, ainsi que des portions d'une route utilisée jadis par les Anciens. Avec un peu d'imagination, on pouvait se faire une idée de leur apparence d'antan. Désormais, ils étaient tout aussi grêlés et brisés que le sol.

Quelques vieux livres illustrés avaient résisté à la guerre des Anciens, si bien que Gawl était capable de concevoir la largeur de certaines routes. Celle qu'ils avaient empruntée, composée de deux voies de chaque côté d'une ligne médiane naturelle, était fort étroite comparée à elles.

— Tu as une mine affreuse, dit Gawl à Quinn.

— Toi aussi.

— Je manque de sommeil.

Le visage souriant, le shérif dut mettre une main en visière devant ses yeux pour ne pas être ébloui.

— Ce sont bien des collines, là-bas ?

— Des montagnes, répondit Gawl. Le col que nous cherchons devrait se trouver quelque part au sud-ouest de ce grand passage sur la droite. Il y aura de l'eau quand nous arriverons plus haut.

— Je serais capable de commettre un crime en échange d'un bain, plaisanta Quinn en époussetant du sable sur ses épaules. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Le sable lui-même n'est pas de la bonne couleur !

— Pour la bonne raison que ce n'est pas du sable, lui expliqua Gawl. Ce sont des particules de rouille... ou des particules de rouille mélangées à du sable. Je ne sais pas exactement.

Quinn cracha pour se débarrasser d'une partie de celui qui collait à ses lèvres.

— Peu importe. Dans les deux cas, elles sont nocives.

Derrière eux, des bruits leur parvenaient du bivouac. Les hommes commençaient à se remuer.

— Comment résistent-ils tous ? demanda-t-il à Quinn.

— Aussi bien que possible, répondit le shérif. Ça ira mieux quand on sera sorti d'ici. Il émane de ce lieu quelque chose de morbide.

— D'oppressant...

Quinn opina du chef. Malgré la chaleur, un frisson lui parcourut l'échine.

— Nous atteindrons le col dans combien de temps ?

— Deux jours. Il nous faudra une demi-journée pour le franchir et un jour de plus pour rejoindre les navires à Lipari.

— Et après ?

— Nous entamerons notre campagne en direction du nord-ouest. Ballenger veut attaquer le château fort de Camden avant de marcher sur le gros des troupes de Guy à Barcora.

Quinn réfléchit un instant à cette opération.

— Plan solide. Que veux-tu que je fasse ?

— Tu n'es pas sennien, Jeram. Tu as combattu à nos côtés au château de Fanshaw, et tu nous a apporté une aide de loin supérieure à tout ce que nous pouvions attendre. Dieu sait que je serais fier de t'avoir près de moi, mais je ne te le demanderai pas. Tu as déjà rempli plus que ta part.

— Tu n'as pas à me le demander, répondit Quinn. Il n'y a guère de travail pour un shérif de nos jours, d'autant que l'Elgaria n'a pas de gouvernement pour l'instant. Tant que Delain ne sera pas remonté sur le trône et que notre pays ne nous sera pas rendu, je ne saurai pas trop quoi faire. Je vais combattre à tes côtés.

Gawl posa une main sur l'épaule de son ami.

— Brave homme ! Si on allait prendre notre petit déjeuner ?

— Il sera froid, leur annonça James en claudicant vers eux. Nous n'avons trouvé que du bois pourri ou qui refuse de brûler. Au fait, bonjour.

— Bonjour, dit Gawl.

— Bonjour, enchaîna Quinn.

— Un petit déjeuner froid vaut toujours mieux que de se serrer la ceinture, poursuivit Gawl. Comment vont les hommes ?

— Bien. Mais nous avons intérêt à partir d'ici le plus vite possible. Au nom du ciel, qu'est-ce que les Anciens ont bien pu faire à cet endroit ?

Gawl hocha la tête.

— Quand je songe à l'aspect du champ de bataille d'Ardon après le combat entre Matthieu et Karas Duren, je trouve qu'il lui ressemble beaucoup.

James lorgna la plaine.

— On dirait qu'ils ont tué le pays lui-même. Pensez-vous que Matthieu va réussir ?

— Il a intérêt, sinon Teanna va s'en donner à cœur joie avec nous. De toute façon, ça n'y changera rien. Je n'ai aucune intention de vivre sous le joug de l'Alor Satar, des Vargothans ou de quiconque, déclara Gawl. De deux choses l'une : soit Matthieu réussira, soit ce sera l'homme que vous avez engagé. Une fois que la Sennia sera libérée, nous passerons à l'Elgaria, et nous en aurons terminé... pour toujours.

— D'accord, dit James. Mais vous comprenez bien qu'il nous restera un problème sur les bras : Matthieu Lewin.

Gawl et Quinn se tournèrent de concert vers le prince. Ce dernier leur désigna le paysage d'un geste.

— Avant que nous pénétrions sur cette terre misérable, ce n'était pas évident dans mon esprit. À présent, ça l'est. On ne peut laisser personne posséder un pouvoir capable d'accomplir pareils dégâts. Personne. Ni vous, ni moi, ni vous, shérif... ni Matthieu Lewin. C'est beaucoup trop dangereux.

Quinn salua les deux souverains.

— Si vos majestés veulent bien m'excuser, dit-il avant d'emprunter la pente menant au camp.

— Expliquez-vous, demanda Gawl à James après son départ.

— Je pense que notre entreprise militaire va être couronnée de succès. La chose faite, la vie finira par reprendre son cours normal. C'est alors qu'il faudra obliger Matthieu Lewin à rendre son anneau, sinon il tiendra le monde à sa merci. Je n'ai pas l'intention de me retrouver placé dans cette position, Gawl.

— Mais il n'a jamais manifesté la moindre inclinaison...

— Le pouvoir illimité débouche sur la corruption, aussi sûrement que le soleil se lève tous les jours. Si nous n'agissons pas, nous nous retrouverons face à un jeune homme possédant ce pouvoir. Combien de temps s'écoulera-t-il avant que nous ne soyons confrontés à un autre Karas Duren ?

— Vous avez perdu l'esprit ? lança sèchement Gawl.

— Je ne crois pas, répondit James. En fait, je suis un réaliste et, si vous avez l'intention de garder votre trône, vous devez l'être aussi. Pensez-vous que j'éprouve du plaisir à dire ce genre de choses ? Évidemment pas.

— Que voudriez-vous que je fasse ?

— Pour l'instant, rien. Mais le moment venu, nous devrons être prêts. C'est tout ce que je dis.

— Très bien, répliqua Gawl. Nous en reparlerons donc le moment venu.

Il reprit aussi le chemin du camp, mais il s'immobilisa au bout de quelques pas.

— Comprenez bien une chose : jamais je ne toucherai à un cheveu de Matthieu Lewin, et si quelqu'un s'avise de le faire, je le prendrai mal... *très* mal.

Une demi-heure plus tard, quand les hommes eurent terminé leur petit déjeuner, les officiers donnèrent l'ordre de lever le camp. James et Gawl convinrent de marcher pendant environ quatre heures et de faire halte pour le déjeuner dans une ville abandonnée que Gawl connaissait. De là, ils tenteraient d'atteindre le pied des collines avant la tombée de la nuit.

Si le terrain était égal, l'humidité et la chaleur rendaient la marche ardue. Pour compliquer les choses, ils constatèrent, peu après avoir pénétré dans les Terres perdues, que les apparences peuvent être trompeuses : la plaine sans vie n'était pas tout aussi morte qu'elle semblait l'être. Le sol était secoué de légers frémissements qui transformaient inopinément de petites fissures en crevasses et des crevasses en précipices. La première fois que ce phénomène se produisit, les soldats restèrent figés sur place. Le tremblement de terre ne dura pas plus d'une minute, mais il les mit tous sur les nerfs. Par ailleurs, le fait que des séries de colonnes de cristal, dont certaines atteignaient deux mètres cinquante à trois mètres de haut, transperçaient inopinément le sol n'arrangeait pas les choses. Fort heureusement, James remarqua qu'une espèce de gémissement aigu précédait les éruptions et demanda aux soldats de rester sur le qui-vive.

Gawl se disait que les Mirdanites étaient des hommes stoïques, qui accomplissaient leurs tâches sans se plaindre. La plupart d'entre eux étaient des vétérans aguerris, portant aussi peu que lui l'Alor Satar dans leur cœur. Beaucoup avaient perdu de la famille ou des amis au cours de la dernière guerre, quand la capitale avait été attaquée par Karas Duren. Voir Edward Guy s'aligner sur leur vieil ennemi n'avait fait qu'attiser la haine qui couvait en eux depuis longtemps.

Depuis le début de l'expédition, Gawl se faisait un point d'honneur de marcher chaque jour parmi les hommes afin de faire leur connaissance. Il n'agissait peut-être pas là comme le font d'ordinaire les rois, mais il se disait que, de toute façon, il n'était pas un roi ordinaire. À ses yeux, quiconque était prêt à se battre et à mourir pour la liberté méritait d'être connu. Il se rendait bien compte de l'effet que produisait sa présence physique. Il n'y pouvait rien. Du haut de ses deux mètres dix et de ses cent soixante-dix kilos, il en imposait. Comme les gens étaient en général trop intimidés pour s'approcher de lui, c'était lui qui allait vers eux. Il découvrit que les Mirdanites étaient plus subtils qu'il ne le pensait au départ. Le plus jeune des soldats lui-même

était au courant du changement de climat politique dans le monde et désapprouvait fortement les événements survenus en Sennia et en Elgaria. Comme James, tous savaient que c'était juste une question de temps avant que l'Alor Satar ne s'en prenne au Mirdan.

Dans le domaine religieux, ils étaient libéraux, surtout comparés aux Senniens. Leur credo de base pouvait se résumer à « vivre et laisser vivre ». Sans doute, présuma Gawl, parce que l'Église exerçait une emprise beaucoup moins forte au Mirdan. Sa plus grande surprise provint néanmoins du fait que la plupart des Mirdanites tenaient les Senniens pour des provinciaux à l'esprit borné. Durant la marche, il avait entendu à plus d'une reprise l'expression « borné comme un Sennien ». Il avait bien l'intention de changer cet état d'esprit. Les frontières allaient être rouvertes et l'Église, tout en continuant à exercer un rôle influent dans sa société, s'en tiendrait à l'avenir à la morale, et non aux questions séculières. Le rôle de la religion était de promouvoir la tolérance et l'amour, non de polariser le peuple. Gawl ne prônait pas davantage le changement pour le changement que la stagnation.

James et Quinn s'étaient habitués aux moments qu'il passait au milieu des soldats. En général, ils chevauchaient ensemble à l'avant de la colonne. James ne se laissait jamais handicaper par sa jambe blessée. Les nuages filaient dans le ciel gris, comme s'il menaçait de pleuvoir à tout moment... mais bien évidemment, pas une goutte ne tombait. Il pleuvait rarement sur la plaine, mais lorsque c'était le cas, mieux valait s'abriter en hâte. Les gouttes de pluie étaient corrosives et la peau de celui qui ne s'en protégeait pas tout de suite commençait à le brûler au bout de quelques minutes.

Gawl conversait depuis une heure avec un jeune homme prénommé Kevin. Âgé d'environ dix-huit ans, il avait des yeux marron clair et une tignasse bouclée assortie.

— Je ne crois pas en Dieu, Votre Majesté, dit Kevin.

— Vraiment ? fit Gawl.

— Je sais que c'est mal vu de l'avouer, mais beaucoup de gens pensent comme moi. Bertram, par exemple. C'est mon meilleur ami.

— Intéressant. Et vos parents ?

— Mes parents sont morts, sire. Ils ont été tués pendant le siège de Stermark. Mais pour répondre à votre question, ils craignaient Dieu tous les deux, jusqu'au jour où Duren a fait s'effondrer leur maison sur leurs têtes.

— Je suis navré, dit Gawl. Est-ce pour cela que vous ne croyez pas en Dieu ou avez-vous toujours été athée ?

— Je n'y crois pas depuis que je suis en âge de réfléchir. Si Dieu existe, comment peut-il laisser faire de telles choses, sire ? Ou ça ? ajouta-t-il en désignant la plaine. Mes parents étaient des gens bons, qui n'avaient jamais fait souffrir qui que ce soit. Au moment de son décès, ma mère cousait la robe de mariée de ma sœur. Mon père vendait de la peinture, et il n'avait jamais fait de mal à personne, et vice versa.

Gawl hocha la tête.

— Affreux, dit-il. Vraiment affreux. Et vous en avez donc conclu que Dieu n'existait pas.

— Sans vouloir vous offenser, sire, c'est mon point de vue.

— Je comprends.

— Puis-je vous poser une question ?

Gawl se rendait compte que les autres soldats écoutaient leur conversation, malgré le mal qu'ils se donnaient pour ne pas en avoir l'air.

— Allez-y.

— Vous croyez en Dieu après ce qu'ils vous ont fait ?

Gawl sourit.

— Oui, je pense qu'il y a un Dieu. J'avoue que je ne comprends pas toujours sa logique ni la raison de ses actes.

— Mais j'ai toujours entendu dire...

— Que je ne m'entendais pas bien avec l'Église ? C'est vrai. Mais ce n'est pas parce qu'on n'est pas d'accord avec la manière dont les prêtres essaient de diriger les choses qu'on nie l'existence de Dieu. Je suis en désaccord avec beaucoup de monde. Vous aurez peut-être du mal à l'admettre, vu mon caractère affable !

Le sourire éblouissant que le roi adressa au soldat et à ses compagnons pour ponctuer sa remarque révélait pourtant une sauvagerie flagrante.

Kevin cilla et recula légèrement la tête.

— Euh... je m'en souviendrai, Votre Majesté.

— J'ai été obligé de changer d'avis à de nombreuses reprises au cours de ma vie, jeune homme, et j'ai rarement trouvé les choses toutes noires ou toutes blanches. Il ne s'agit que d'un conseil... Essayez de garder l'esprit ouvert sur le sujet. J'ai un ami qui aime beaucoup dire ça. Vous seriez étonné de ce que vous pourriez apprendre si vous adoptiez cette attitude.

— Je le ferai, Votre...

La phrase de Kevin fut interrompue par un bourdonnement aigu qui semblait s'élever d'un seul coup partout alentour. À l'avant de la colonne, le prince James leva une main pour arrêter les hommes. Comme le reste des soldats, Gawl s'immobilisa net.

Le tremblement, plus fort que les précédents, débuta graduellement et augmenta en intensité pendant trois minutes. Le sol se souleva avec une telle violence que Gawl eut du mal à garder l'équilibre. Puis aussi subitement qu'il avait commencé, il s'arrêta.

Gawl longea la colonne du regard, repéra James et Quinn et leur fit un geste du bras. À environ une demi-lieue devant lui, il distinguait les ruines de la vieille ville où ils allaient s'arrêter.

— Alors, dit le roi en donnant une claque dans le dos de Kevin, avant que nous ne fussions interrompus, vous étiez en train de me dire...

Le roi aurait terminé sa phrase si l'expression de Kevin ne l'avait pas coupé net. Il pivota sur place et vit les soldats désigner quelque chose à l'horizon. Malheureusement, il s'agissait de ce que Gawl redoutait par-dessus

tout ; une gigantesque muraille de sable, subitement jaillie de nulle part, qui déferlait vers eux. Et vite. Il avait déjà vu des tempêtes de sable, mais celle-ci s'élevait plus haut que huit étages et s'étendait sur des centaines de mètres de large. La couleur plombée du ciel avait viré au jaune et autour d'eux, des bourrasques de vent faisaient claquer bruyamment les étendards. Une sonnerie de trompettes en provenance de la première ligne informa Gawl que James avait lui aussi vu le sable arriver.

Les soldats réagirent sur-le-champ et prirent en hâte le chemin des ruines. Les trompettes retentirent de nouveau au bout de deux cents mètres, mais le volume du vent avait tellement augmenté qu'elles étaient à peine audibles à l'arrière de la ligne.

D'un unique regard par-dessus son épaule à la tempête qui déboulait dans leur direction, Gawl acquit la conviction que toute avance disciplinée déboucherait sur la mort d'un grand nombre de soldats. Le nuage de sable avait pratiquement doublé de volume et pulvérisait tout sur son passage. Ils ne disposaient plus de minutes, mais de secondes, pour s'en sortir.

— Gagnez les ruines ! hurla le roi aux hommes qui l'entouraient.

Les soldats se mirent à trotter. Les porteurs d'étendards faisaient l'effort inouï de s'agripper à leurs drapeaux en même temps qu'ils couraient. Il était évident que s'il ne les obligeait pas à bouger plus vite, ils étaient morts.

— *Toi !* aboya-t-il au soldat le plus proche, un garçon qui n'avait pas plus de seize ans. Lâche-moi ce fichu machin et cours... *Tout de suite !*

Une seconde plus tard, le roi lui-même s'enfuyait à toutes jambes avec les Mirdanites. La visibilité baissait rapidement, car la pointe de la tempête commençait à les dépasser. Près de lui, l'adolescent qu'il venait d'apostropher trébucha et tomba. Sans s'arrêter, Gawl se baissa et le remit brutalement debout. Dans son dos, le vent était à présent si violent que les grains de sable lui piquaient le cou comme des guêpes. Gawl serra les dents et fonça en martelant le sol, couvrant rapidement la distance de ses longues enjambées. Au bout de deux cents mètres, il commença à haleter et à souffrir d'un point de côté.

Si tu t'arrêtes, tu es mort.

Sentant ses forces diminuer, il grinça des dents et redoubla ses efforts. Il n'avait jamais couru aussi vite de toute sa vie. Dans la lumière faiblissante, des contours sombres se profilaient devant lui : un mur en ruines. Gawl fonça dans sa direction et se précipita par-dessus, sans savoir ce qu'il y avait de l'autre côté. Il heurta si brutalement le sol que le choc expulsa le peu d'air qui restait dans ses poumons, pendant qu'autour d'eux se déchaînait le paroxysme de la tempête et que le vent sifflait comme une sorcière hurlant à la mort. Désespéré, Gawl agrippa le mur et s'y accrocha de toutes ses forces. Il aurait été incapable de dire combien de temps il resta dans cette position. Une idée fixe le taraudait : il éprouvait de plus en plus de difficultés à respirer. L'air n'était plus composé que de grains de sable. Il ignorait complètement si les soldats qui l'entouraient étaient morts ou vivants. Comme la visibilité était

pratiquement réduite à néant, il se trouvait dans l'incapacité totale de le vérifier.

Avant qu'un rideau noir ne vienne voiler ses yeux, il se souvint d'une dernière chose : ses articulations saignaient.

Henderson.

— Gardien ! appela Teanna.

Sa voix paraissait plus sonore que d'habitude dans le silence de la caverne. La place sur laquelle elle venait de se matérialiser était tout aussi déserte que lorsqu'elle l'avait quittée. Plusieurs secondes s'écoulèrent, puis l'air se troubla et commença à onduler, et les lucioles apparurent.

Cet air mouvant se mua en forme humaine, de la même manière que se forment les ricochets sur l'eau d'un étang.

— Bonjour, princesse. Que souhaitez-vous savoir ?

— Quels renseignements pouvez-vous me donner sur Terrence Marek ?

Le Gardien inclina la tête de côté et adopta le regard flou que Teanna assimilait au fait qu'il s'adressait à une machine. Elle était en tout cas parvenue à cette conclusion.

— C'est le dernier des évêques sandresiens. Né il y a soixante-huit ans, il a succédé à Artur Mandas. Selon les informations de ma banque de données, il n'a pas de parents en vie.

— Je ne comprends pas ce que vous entendez par « banque de données ».

— Imaginez qu'il s'agit d'une bibliothèque. La plupart de nos livres y ont été rangés il y a fort longtemps, mais de nouveaux volumes y ont été ajoutés de temps à autre, surtout quand ils comportaient des informations au sujet des détenteurs des anneaux. Ma programmation est basée sur elle.

— Programmation ?

— Les instructions que m'ont données les ingénieurs, précisa le Gardien.

Teanna n'était pas sûre de comprendre, mais elle n'avait pas de temps à perdre.

— Que savez-vous des Sandresiens ?

La pause fut beaucoup plus brève.

— Les Sandresiens forment une vieille secte qui a rompu avec la branche principale de l'Église en 3713 pour former son propre ordre religieux. C'était un an après la fin de la guerre.

— La guerre des Anciens ?

— Exact. Ils l'ont fait parce qu'ils estimaient que c'était par absence de morale que la race humaine avait abouti à sa propre destruction. Les négociations d'ordre habituel pour résoudre ce schisme ayant échoué, les Sandresiens ont eu recours à des moyens non conventionnels pour persuader

leurs frères qu'ils avaient raison. Au début, ils se sont contentés d'assassiner des dignitaires de la hiérarchie ecclésiastique ; plus tard, ils ont étendu ces assassinats à tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec les préceptes qu'ils prênaient.

« Comme vous vous en doutez, de telles méthodes n'ont fait que polariser davantage les choses. L'Église a excommunié leur évêque, une femme nommée Mechkent, et lui a donné l'ordre de quitter le pays. Incapables de trouver un abri dans aucune des autres nations. Mechkent et ses partisans se sont réfugiés sur l'île de Coribar, où ils ont fondé leur propre Église.

Les sourcils froncés, Teanna réfléchit une seconde.

— Qu'est-ce que voulaient les Sandresiens ?

— À la base, une hiérarchie oligarchique dirigée par leur évêque. Les Sandresiens pensaient que le peuple ne pourrait appliquer la parole de Dieu qu'en revenant à un gouvernement instauré sur la morale. Ils ont créé la morale qu'ils ont adoptée.

Teanna fit un effort pour comprendre la signification de cette dernière phrase. Le Gardien remarqua manifestement sa réaction, car il lui offrit de lui-même une explication.

— Ils estimaient qu'il était nécessaire d'infliger rituellement de la souffrance pour laver et purger l'âme du mal. La consommation de viande d'animaux aux sabots fendus, tout comme celle d'alcool, était strictement défendue. Il fallait prier trois fois par jour pour manifester la dévotion adéquate à Dieu. Si on ne se prêtait pas à cette règle, on était puni comme criminel.

« Vous voulez que je poursuive ?

— Non. Selon ce que m'a dit mon père, les assassinats ne se sont pas arrêtés après leur installation au Coribar. C'est vrai ?

— Oui.

— Les Sandresiens n'ont donc pas changé d'opinion ?

— Ils considèrent comme ennemi toute personne ou tout groupe qui ne pense pas comme eux. Leurs ecclésiastiques enseignent à la populace que tuer ses ennemis est un acte sacré. Étant donné que par le passé le Coribar ne disposait pas de la force militaire pour imposer sa volonté au reste du monde, la plupart de leurs activités se tenaient en secret.

Teanna prit le temps de soupeser le sens des paroles du Gardien. D'après leurs conversations antérieures, elle savait que ce sens n'apparaissait pas toujours au premier degré.

— Vous voulez dire que *jadis*, le Coribar n'avait pas de force militaire ? Est-ce toujours le cas ?

— Non.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— Ils ont à présent une armée et une flotte assez importantes.

Teanna inspira avant de poser sa question suivante.

— De quelle taille, cette armée ?

— En considérant que les femmes prennent une part active au combat, j'avancerais le chiffre de soixante mille hommes.

— Soixante mille, répéta Teanna.

Elle s'attendait à un chiffre cinq fois inférieur. Le Coribar représentait à présent une grave menace. La rencontre de Marek avec le Vargoth et les Orlocks démultipliait cette menace.

— J'ai une autre question. Savez-vous combien il y a d'Orlocks ?

Le chiffre que lui fournit le Gardien la fit presque suffoquer. Teanna porta une main à sa gorge et recula d'un pas. Même si la moitié des créatures étaient des enfants ou des femelles, la taille de cette armée était ahurissante. Des pièces supplémentaires du puzzle se mettaient en place.

— Lors de notre dernière rencontre, vous m'avez dit que les Orlocks possédaient un anneau et que c'est à cause de moi qu'il est devenu actif.

— Pas à cause de vous. Vous n'étiez qu'un catalyseur, répliqua le Gardien.

Une expression d'agacement passa furtivement sur le visage de Teanna.

— Pourquoi ce petit jeu de mots avec moi ? Répondez à ma question.

— J'ai répondu à votre question, Votre Altesse. Vous avez besoin d'une explication supplémentaire ?

Teanna expira longuement et se ressaisit.

— Oui.

— Personnellement, vous n'avez rien fait. Les créatures se sont contentées de vous épier d'une cachette quand vous avez modifié la chimie cérébrale du prêtre, Kellner. Une fois qu'ils ont compris le véritable rôle de la Caverne émeraude, ils ont pu accomplir la même chose que vous. Quatre d'entre eux sont morts avant que Shakira ne fasse une tentative. Elle seule a réussi.

— Très bien. Ils ont l'anneau, dit Teanna, Pourquoi n'ont-ils pas tenté de nous détruire ?

— La spéculation ne fait pas partie de mon programme, princesse.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas.

— Je veux dire que je ne spécule pas.

— Quand j'étais dans la caverne, j'ai vu de nombreuses choses étranges. J'ai eu l'impression que les hommes et les Orlocks avaient jadis œuvré ensemble. Est-ce que ça peut être vrai ?

— Ça l'est.

— Dans ce cas, comment se fait-il que la situation ait changé ? Pourquoi nous haïssent-ils aujourd'hui ?

— Cela exigerait une longue réponse, Votre Altesse, dit le Gardien.

Teanna s'avança et prit place sur l'un des petits bancs.

— Prenez votre temps.

Devondale.

Seule une douzaine de fidèles était présente dans l'église. D'ici une minute, Lara descendrait l'allée centrale et ils se marieraient. Matthieu se demandait si tous les futurs mariés étaient aussi nerveux que lui. Lorsque le père de Lara le lui avait laissé entendre un peu plus tôt dans la matinée, sa réflexion l'avait fait rire. Les gens faisaient toujours ce genre de commentaires. Le fait que tous ceux qu'il rencontrait ce matin lui posaient la même question sans exception contribuait sans nul doute à sa nervosité grandissante.

Le pouvoir de la suggestion, songea Matthieu.

En temps normal, plus de monde aurait assisté à la cérémonie, mais la situation était loin d'être normale. Martin Palmer avait discrètement fait savoir à quelques personnes de la ville, triées sur le volet, que Lara et Matthieu allaient se marier. On remarquait surtout l'absence de Colin Miller, et Matthieu en était fort attristé. Il tenait énormément à la présence de son vieil ami.

Il poussa un soupir de résignation, baissa les yeux vers son fils et lui lissa les cheveux. C'était la troisième fois de la matinée qu'il faisait ce geste. Bran grimaçait et acceptait cette attention non désirée avec une certaine grâce, même s'il s'empressait, dès que Matthieu détournait le regard, de repasser les mains dans ses cheveux pour leur redonner leur aspect ébouriffé. Un coup d'œil en coin à son père lui apprit qu'il pouvait ne pas s'en priver.

Pendant qu'ils attendaient l'arrivée de Lara, Matthieu songea à l'évolution de leur relation. Elle n'avait rien de subit, mais elle avait quelque chose de fondamental. Lorsqu'il se regardait dans un miroir, ce dernier lui renvoyait un visage d'homme. Mais le garçon qu'il avait l'impression d'être demeurait encore caché quelque part derrière cette image. Il en était persuadé. Il ignorait combien de temps ce sentiment durerait encore. Une conversation qu'il avait eue avec son grand-père lui revint à la mémoire. Il avait demandé au vieillard quand il se sentirait un homme, et la réponse de son aïeul l'avait étonné.

« Personnellement, j'attends toujours, lui avait déclaré ce dernier. Pour ta gouverne, j'ai posé la même question à mon père, et il n'en était pas sûr non plus. Il pensait que ça devait se situer entre quatre-vingts et quatre-vingt-cinq ans. »

Ce souvenir fit sourire Matthieu.

Un raclement de gorge de frère Thomas le tira de ses songeries. Le prêtre lui indiqua quelque chose d'un léger mouvement de menton.

— Quel bon ami ! lança une voix dans l'assistance. Je pars une journée et il me vole ma femme.

— *Colin !* s'écria Matthieu en pivotant sur place.

Il était tellement préoccupé qu'il ne l'avait pas entendu entrer.

Colin Miller, l'air enchanté, était assis près de sa mère et de son père. Il se leva pour s'avancer à la rencontre de Matthieu dans l'allée centrale. Les deux jeunes hommes s'étreignirent vigoureusement, mais cette célébration fut de courte durée. Les premières notes de l'orgue les empêchèrent d'échanger le moindre mot.

— Vas-y, chuchota Colin. On bavardera plus tard.

Et il poussa doucement Matthieu vers l'autel.

Le jeune homme l'atteignit au moment où toutes les têtes se tournaient vers le fond de l'église.

Des années plus tard, lorsque cet instant lui revenait à l'esprit, il se souvenait de l'éblouissement qui l'avait saisi à la vue de Lara remontant l'allée. Un petit bouquet de fleurs dans les mains, ravissante dans sa robe qui épousait parfaitement sa silhouette, elle représentait à ses yeux la beauté incarnée. Des murmures d'admiration circulèrent parmi les femmes, accompagnés de hochements de têtes d'approbation masculins. Ses yeux débordaient de joie et d'espoir. Martin Palmer laissa sa fille à côté de l'autel, l'embrassa sur la joue et serra la main de Matthieu avant d'aller prendre place à côté de sa femme et de l'enlacer par les épaules. Amanda versait des pleurs discrets.

L'amour et la fierté qui gonflèrent la poitrine de Matthieu ce jour-là n'allaient plus jamais le quitter.

Le dîner, l'un des plus agréables de la vie de Matthieu, se tint dans le presbytère de frère Thomas. Il était aux anges de revoir Colin. Les années passées et leur séparation semblaient n'avoir jamais existé. Profitant d'une accalmie dans les festivités, ils s'écartèrent des autres pour bavarder.

— Quand j'ai appris que tu étais en vie, je n'arrivais pas à y croire, lui dit Colin. Vraiment, je n'en revenais pas. J'ai chevauché deux jours d'affilée pour m'apercevoir que tu épousais ma femme !

Matthieu lui pressa l'épaule.

— C'est tellement bon de te revoir. Je voulais te donner signe de vie et t'ap...

— Je sais, Matthieu, Akin m'a tout raconté. Alors dis-moi : qu'as-tu fait pendant ces quatre ans ? plaisanta-t-il.

Matthieu ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'ai pas réussi à me rapprocher de l'anneau, mais une occasion se présente aujourd'hui au Nyngary.

— Bien. On part quand ?

— Je ne peux pas te demander de m'accompagner.

— Je serai plus en sécurité avec toi qu'ici. N'oublie pas que les Vargothans enrôlent de force les gars de mon âge. Ils ont pris Daniel il y a deux ans.

— On me l'a dit.

— Bref, comme Lara et moi n'allons plus vivre ensemble, je n'ai pas le choix, si tu vois ce que je veux dire. D'une manière ou d'une autre, je dois partir maintenant.

— Excuse-moi, Colin.

Son ami contempla le sol un certain temps.

— Vous êtes faits l'un pour l'autre depuis toujours, Matthieu, déclara-t-il d'une voix sereine. Vous avez fait ce qu'il fallait. Mais je vais devoir partir. Je n'entrerai pas dans l'armée vargothane.

— Je serais plus qu'enchanté de t'avoir à mes côtés. Tu parles sérieusement ?

— Bien sûr. J'imagine que Lara vient aussi ?

Matthieu acquiesça.

— Martin et Amanda s'occuperont de Bran jusqu'à notre retour. Elle va m'accompagner à titre d'épouse.

— Mais elle *est* ton épouse, Matthieu !

Ce dernier leva les yeux au ciel et hocha la tête.

— C'est franchement nouveau pour moi. Il y a quelques minutes, je l'ai appelée « maîtresse Lewin » et elle m'a contemplé comme si je venais de tomber d'un arbre. Elle aussi doit s'y habituer.

— Tout va bien se passer. C'est une fille merveilleuse et tu ne pouvais pas avoir de fils plus mignon que Bran. Je te souhaite tout le bonheur du monde.

Matthieu devint sérieux.

— Merci pour tout ce que tu as fait, dit-il au bout de quelques secondes à son ami.

Colin lui adressa un clin d'œil.

— Et si on retournait auprès des autres ?

Dès qu'ils regagnèrent la table, Colin saisit une fourchette et tapota avec sur un verre de vin afin d'obtenir le silence de l'assemblée. Il leva son verre.

— Je veux porter un toast, dit-il. À mes amis, Mat et Lara. C'est un vrai soulagement qu'ils se soient mariés aujourd'hui. Évidemment, toute la population de Devondale savait depuis dix ans que ça se produirait un jour, sauf... Mat, peut-être. C'est finalement chose faite et nous pouvons tous nous détendre.

« En tant qu'ami sûr et fidèle, l'honneur m'oblige à dissiper certaines rumeurs qui courent autour de ce mariage. J'ai parlé à Margaret Grimley et je peux vous assurer que l'histoire selon laquelle Lara a choisi sa robe de mariée il y a dix ans est complètement fausse.

Margaret Grimley, qui se tenait près de Lara, l'enlaça par les épaules et l'étreignit d'un geste bon enfant.

— Tout le monde sait aujourd'hui en ville que Matthieu Lewin souffre d'un estomac plutôt sensible depuis sa tendre enfance, mais je peux vous assurer que ces crises infortunées ne se sont pas produites une seule fois pendant que nous discussions mariage... enfin, presque jamais. En fait, il en a eu quelques-unes. Mais on ne peut pas dire qu'un bilan de cinquante pour cent soit vraiment une mauvaise moyenne, qu'en pensez-vous, mon père ?

Frère Thomas fit non de la tête et éclata de rire avec le reste des convives.

— Je crois bien que je m'égare. Je connais Mat et Lara depuis l'enfance. Ils sont très attachés à la morale et ils ont écouté sérieusement tous les sermons de frère Thomas.

Colin se tut, embrassa la salle du regard et fit semblant de découvrir Bran, qui était assis sagement sur le canapé. Il se pencha, prit l'enfant dans ses bras, et ils frottèrent leurs nez l'un contre l'autre.

— Bon, bon, dit-il en se tournant vers les autres. Disons qu'ils ont écouté *la plupart* de ses sermons.

Sa plaisanterie déclencha d'autres rires.

— À présent, je parle sérieusement : rien ne pouvait plus me ravir que de voir mes deux amis réunis... réunis comme ils devaient l'être depuis *toujours*. Je me joins à tous pour leur souhaiter d'être heureux et de savourer la paix que leur apportera leur vie commune durant les années à venir. À Lara et à Mat !

— Bravo, bravo ! ajouta Akin.

Colin venait à peine d'achever de porter son toast quand son verre se figea en l'air. Un homme les observait fixement derrière la fenêtre. Dès qu'il se tourna pour s'enfuir à toutes jambes. Colin bondit vers la porte à sa poursuite, frère Thomas et Akin sur les talons. Matthieu saisit son épée et leur emboîta le pas. Lorsqu'il atteignit la rue, il vit que Colin retenait un homme par la peau du cou.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Dermot nous épiait par la fenêtre, répondit Colin. Pas vrai, Dermot ?

— Non ! J'ai juste vu des lumières dans la maison du prêtre, c'est tout. T'as pas le droit de me retenir contre ma volonté !

— Votre boutique se trouve à plusieurs rues d'ici, maître Walsh, intervint frère Thomas. Que faisiez-vous près de chez moi ?

— Chez vous ? répéta Dermot. Je savais bien qui vous étiez. Vous ne vous appelez pas Nicolas Pastor. Vous êtes frère Siward Thomas.

— Félicitations pour votre perspicacité, dit le prêtre.

Il dégaina sa dague et se rapprocha.

Dermot prit un air subitement craintif.

— Vous êtes prêtre. Vous ne pouvez pas me faire de mal.

— Vraiment ?

Colin saisit Dermot par un bras et Akin par l'autre. Dermot tenta de se

dégager, mais ils le serraient étroitement. Son regard semblait collé à la dague que le prêtre tenait dans sa main.

— Vous êtes prêtre, répéta-t-il.

— Je me demande si vos supérieurs vous ont raconté ce que je faisais avant de le devenir.

Dermot ne répondit rien, mais ses yeux s'écarrillèrent, car frère Thomas s'était rapproché.

— Non ? Dans ce cas, laissez-moi faire votre éducation. Pendant huit ans, j'ai commandé les armées de l'ouest de l'Elgaria et les légions Tardof. Nous réservions un traitement bien spécifique aux traîtres. Nous leur coupions la langue pour les empêcher de parler, et nous leur extirpions les yeux pour les empêcher de voir.

Les genoux de Dermot flageolèrent.

— Oh, mon Dieu ! suffoqua-t-il.

Matthieu était presque prêt à intervenir. Il n'avait jamais vu pareille expression sur le visage de frère Thomas, et elle l'effrayait.

— Au revoir, maître Walsh, dit calmement le prêtre.

Il porta la pointe de sa dague sous l'œil de Dermot.

— Je ne pense pas que nous nous reverrons.

— Pitié, mon père, supplia Dermot.

— Pitié ? répéta le prêtre d'une voix à peine plus élevée qu'un murmure.

— Je vous en supplie. J'ai une femme et deux filles.

— Comme c'est intéressant. Que vous ont dit les Vargothans ?

— Je vous en supplie, mon père.

Des larmes coulaient à présent sur le visage de Dermot. Akin et Colin échangèrent un regard, ne sachant pas trop quel allait être le geste suivant du prêtre.

Frère Thomas saisit la tête de Dermot et la tira brutalement en arrière. Il porta les lèvres à son oreille.

— Je ne vous poserai la question qu'une fois.

— Ils voulaient que je vous surveille et que je leur rapporte vos faits et gestes. Une rançon de cinq cents elgars a été offerte pour votre vie.

L'aveu lui avait échappé plus vite que la musique.

— Et bien évidemment, vous leur avez dit que j'étais ici.

— Non, je vous le jure sur Dieu tout-puissant.

— Qu'ont-ils dit d'autre ?

— Juste que vous voyageriez peut-être en compagnie d'un autre homme.

Les yeux de frère Thomas firent un aller-retour rapide entre Matthieu et Dermot.

— Ont-ils dit qui était cet homme ?

— Non, je vous le jure sur la vie de mes filles.

Le visage du prêtre se détendit enfin. Il relâcha les cheveux de Dermot. Akin, Colin et Matthieu poussèrent un soupir de soulagement à l'unisson quand il replaça sa dague à sa ceinture.

— D'où vous viennent vos ordres ? lui demanda Matthieu.

— Du commandant de la garnison, un dénommé Kennard.

— De quelqu'un d'autre ? insista Akin.

— Parfois du gouverneur.

— Andréas Holt ? fit Matthieu.

Dermot fit oui de la tête.

— Nous allons devoir le garder sous les verrous tant que nous n'aurons pas libéré Ceta, dit frère Thomas à Akin. Après, on trouvera une solution.

— Pas de problème.

Le prêtre se retourna vers Dermot.

— À votre place, maître Walsh, je changerais d'occupation. Il n'y a aucun avenir dans celle que vous avez choisie.

À l'extérieur de Gravenhage.

Au lever du soleil le lendemain matin, frère Thomas, Colin, Matthieu et Lara se retrouvèrent à cheval sur une route des environs de Gravenhage. À moins d'un kilomètre de là, Akin Gibb et seize hommes attendaient, tapis parmi des arbres, que le prêtre leur donne l'ordre de bouger. Leur objectif était une ferme que les officiers vargothans utilisaient comme cantonnement.

Ils l'avaient réquisitionnée dès qu'ils avaient occupé la région. Son propriétaire, Josiah Cassidy, avait été arrêté sous le chef d'accusation de commentaires séditions contre le gouvernement actuel, et lui et sa famille avaient été expédiés par la mer en Alor Satar. On n'avait plus jamais eu aucune nouvelle d'eux.

Matthieu examina les lieux afin de prendre la mesure de leurs avantages et de leurs faiblesses. Frère Thomas procédait sans doute à la même évaluation. Les mercenaires vargothans avaient érigé un mur de pierres d'au moins trois mètres de haut qui faisait le tour complet de l'ensemble de trois bâtiments. Le plus vaste de ces derniers, sur leur droite, était l'ancienne grange de Cassidy, désormais reconvertie en mess et dortoir pour les officiers subalternes. D'après ce que leur avait rapporté Akin, le second bâtiment, autrefois maison de famille, abritait à présent les officiers supérieurs et leur intendance. Le dernier était une structure basse qui servait à la fois d'écurie et d'armurerie.

Matthieu trouva le mur intéressant. Il avait été conçu d'une largeur suffisante pour être équipé d'une passerelle, sur laquelle des sentinelles effectuaient des rondes toutes les trente minutes. Deux hommes supplémentaires étaient postés au portail. En restant aux aguets, ils découvrirent que les mercenaires gardaient Ceta prisonnière dans la maison principale. À l'aide d'une version modernisée de la longue-portée inventée par leur ami Daniel. Colin avait surveillé la maison pendant presque une heure avant de la repérer dans la chambre du fond.

La veille au soir, frère Thomas avait organisé leur intervention. Lara et lui se présenteraient au portail principal. Les hommes se sépareraient en trois groupes. Matthieu, Colin et Akin attaquant chacun d'angles différents le moment venu. Leur souci principal était de faire sortir Ceta et d'empêcher la garnison de découvrir le pot aux roses avant qu'ils fussent déjà loin et en sécurité. Tout dépendait donc désormais de leur vitesse d'exécution.

Après avoir pris place dans un chariot ouvert emprunté à Dermot Walsh, désormais hébergé dans la cave à tubercules d'Akin Gibb, Lara et frère Thomas démarrèrent. Le prêtre était difficile à reconnaître. À l'aide d'une teinture fournie par Amanda, il s'était déguisé en vieillard aux cheveux blancs, et il marchait avec une béquille. Matthieu et Colin durent s'y reprendre à deux fois avant d'avoir la certitude qu'il s'agissait bien de lui.

Du couvert des arbres. Matthieu les suivit des yeux pendant plusieurs secondes avant de se tourner vers Colin.

— Bonne chance, lui dit-il.

— Fais attention à toi, Mat, répondit son ami sans élever la voix. (Il tira sur les rênes de son cheval.) On se voit d'ici quelques minutes.

Cette stratégie était risquée, mais Matthieu avait appris à faire confiance au jugement de frère Thomas. Vu les circonstances, ils n'avaient de toute façon guère le choix. Soit ils acceptaient de suivre le plan du prêtre, soit ils se rendaient aux Vargothans. Frère Thomas avait voulu partir dès la fin du dîner de mariage, et il avait fallu le persuader d'attendre qu'Akin ait rassemblé ses hommes. Le sort de Ceta le rendait presque fou d'inquiétude.

Matthieu n'avait pratiquement pas réussi à fermer l'œil la nuit précédente et il avait insisté pour aller avec Colin repérer de ses propres yeux le quartier des Vargothans. Siward Thomas était un brillant tacticien, cela ne faisait aucun doute, mais le prêtre lui avait enseigné que l'esprit le plus objectif lui-même risque d'être influencé dans les occasions où il est impliqué à titre personnel. Du coup, Matthieu avait passé sa nuit de noces dans la forêt au-dessus de Gravenhage, à surveiller les allées et venues des mercenaires et à étudier leurs points faibles. En définitive, il était tombé d'accord avec Akin : une quinzaine à une vingtaine d'hommes suffiraient à s'emparer du complexe, dans la mesure où ils bénéficieraient de l'élément de surprise. Cette ruse permettrait à Ceta Woodall de rester en vie pendant qu'ils agiraient.

Matthieu attendit que le chariot de Lara et de frère Thomas ait atteint la route pour rejoindre ses hommes. Ils étaient postés du côté ouest de l'enceinte. Colin devait déjà être en place du côté opposé. Akin et ses hommes se chargeaient du côté sud. La couverture des arbres était suffisante pour permettre à chacun d'eux de s'approcher d'une cinquantaine de mètres du mur.

Comme Matthieu descendait de cheval, Askel Miller saisit ses rênes.

— Prêt ? demanda Matthieu.

— Ce vent ne va pas faciliter les choses, répondit Askel qui tendait son arbalète.

Il procéda à plusieurs essais.

— Je n'ai jamais vu meilleur tireur que vous, dit Matthieu. Si vous n'y arrivez pas, personne n'y arrivera.

— J'essaierai. Quand le premier garde sera tombé, tu devras agir vite.

— Où sont les autres ?

— Là, lui montra Askel. Ils savent tous qu'ils ne doivent pas bouger tant

que je n'aurai pas abattu le garde.

— Et que Lara sera descendue du chariot, lui rappela Matthieu. Ce sera notre signal d'attaque.

— Compris. Tu parles d'une façon de célébrer ton mariage, Mat ! chuchota Askel. Je suis désolé qu'Adèle et moi, on n'ait pas eu le temps de vous offrir un cadeau.

— Ce garde fera l'affaire.

Askel jeta un regard au sommet des arbres, prit le temps de jauger la vitesse du vent, puis il sortit une flèche de son carquois et l'encochoa.

— Prêt, dit-il.

Quelques secondes plus tard, il se faufila parmi les arbres. Matthieu avait toujours connu le père de Colin et, sans la moindre exagération, n'avait jamais vu meilleur tireur que lui. Colin était presque aussi doué. Si le vent se décidait à coopérer, ils bénéficieraient de l'aide dont ils avaient besoin. Lara et frère Thomas étaient désormais à moins de cent mètres du portail.

Matthieu vit Askel se baisser sur un genou alors qu'il atteignait presque le bout de la ligne des arbres, et viser. Il était déjà compliqué de tirer quand la lumière était basse, mais de cinquante mètres, par forte brise... il restait dubitatif. Dans les conditions optimales, cela aurait déjà été d'une difficulté extrême, et pour compliquer les choses, une légère pluie s'était mise à tomber. Les autres hommes de son groupe lui firent signe qu'ils étaient prêts.

Askel essuya la pluie qui coulait sur son visage du revers de sa manche et attendit que sa respiration se calme. À sa droite, Garon Lang et Martin Palmer étaient accroupis des deux côtés de l'échelle. Sur la passerelle, la sentinelle s'immobilisa au-dessus du portail à la vue du chariot qui approchait et héla ses compagnons en contrebas.

Frère Thomas et Lara se trouvaient à vingt mètres du portail lorsque ce dernier s'ouvrit sur un soldat qui vint se planter au milieu de la route et leur fit signe de s'arrêter.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Mon père est le prêtre de Devondale, répondit Lara d'une voix sonore. C'est un petit village situé à environ vingt-cinq kilomètres d'ici. Un de nos voisins nous a dit de venir nous présenter à vous. Nous ignorons de quoi il retourne, mais nous voici.

— Comment vous appelez-vous, mon père ? demanda le soldat.

— Siward Thomas, répondit le prêtre entre deux quintes de toux.

— Mon père est très malade, dit Lara.

Le soldat dévisagea un instant frère Thomas avant d'appeler un de ses collègues.

— Jack, ouvre le portail, et va chercher le commandant. Vous feriez mieux de laisser le chariot dehors, mademoiselle, dit-il à Lara.

— Très bien, répondit-elle. Père, laisse-moi prendre ta béquille. Tu dois y aller doucement. Si quelqu'un voulait m'aider à le faire descendre...

Le visage du soldat se rembrunit. Il se tourna vers l'autre garde posté au

portail.

— Je croyais qu'il n'avait pas encore cinquante ans.

L'autre haussa les épaules.

— C'est ce que j'ai entendu dire aussi. Il doit y avoir erreur.

Le premier soldat hocha la tête et contourna le chariot pour aider le prêtre.

— Tenez, prenez mon bras et descendez doucement comme le dit votre fille. Si vous veniez ici avec la béquille, mademoiselle ?

Dès que Lara sauta à bas du chariot, Matthieu siffla :

— *Maintenant !*

Un vrombissement fendit l'air, car Askel Miller avait laissé la flèche s'envoler. Une seconde plus tard, la sentinelle la plus proche trébucha en arrière en portant les mains à sa gorge. L'homme oscilla sur place avant de basculer sans bruit par-dessus le mur. De sa position dans le bois où il jouait le rôle de relais, Akin Gibb fit signe à Colin de tirer à son tour.

Colin appuya le dos à un arbre, se cala et tira sur son arbalète. Sa flèche alla se ficher entre les omoplates de la deuxième sentinelle. L'homme cambra le dos en arrière en écartant les bras. Une deuxième flèche l'atteignit juste au-dessus de la première.

Au bruit sourd que faisaient les flèches en se plantant dans leur cible, Matthieu s'élança au pas de course vers le mur.

Lorsque le corps de la deuxième sentinelle s'écrasa par terre, le soldat qui aidait frère Thomas chercha à comprendre l'origine de ce bruit. Déconcerté, il se retourna vers le chariot. Simultanément, sa tête partit de côté sous le violent coup de botte que lui assénait frère Thomas à la mâchoire. Son collègue, au portail, n'eut même pas la possibilité de réagir. Il baissa les yeux et, sans rien y comprendre, vit la garde d'une dague sortir de sa poitrine. Il fit deux pas en direction de Lara et s'effondra à genoux, mort avant même d'avoir atteint le sol. Lara retira calmement sa dague du cadavre, l'essuya, la replaça à sa ceinture et se dépêcha ensuite d'aller chercher les épées cachées sous le plateau du chariot et d'en jeter une à frère Thomas.

Le prêtre l'attrapa au vol et leva les yeux vers le mur. Les deux sentinelles avaient disparu. Il adressa un signe de tête de satisfaction à la jeune femme et franchit le portail, pénétrant dans la cour à l'instant même où Matthieu sautait en bas du mur. Akin et ses hommes suivirent de l'autre côté de l'enceinte. Frère Thomas fit signe à un groupe de se diriger vers la maison principale et à l'autre, vers la grange. Matthieu et les siens ne devaient pas bouger, afin d'empêcher tout officier vargothan de s'échapper.

— Askel, dit le prêtre, allez vérifier l'écurie avec Garon et deux hommes. En dehors des chevaux, elle devrait être vide, mais mieux vaut en avoir la certitude. Arthur, George, Bill et moi serons sur le côté de la maison. Nous ne voulons pas que quelqu'un se faufile par la porte arrière et bondisse sur nous par surprise. N'oubliez pas que Ceta passe avant tout le reste.

Des hochements de tête lui répondirent de toutes parts, tandis qu'Askel et

Garon s'écartaient en compagnie de deux hommes de Mechlen.

Une seconde plus tard, un soldat sortit de la maison principale, aperçut les hommes réunis dans la cour, comprit ce qui se passait et donna l'alarme.

— On nous attaque ! Tous les officiers aux postes de défense !

Les vibrations de trois arbalètes elgariennes lui répondirent en même temps. Sous l'impact des flèches, il bascula en arrière à travers l'une des fenêtres dans un fracas de verre cassé.

Matthieu eut la désagréable surprise de s'apercevoir que les Vargothans réagissaient plus vite qu'il ne l'avait imaginé. De plus, ils étaient beaucoup plus nombreux qu'il ne le pensait. Ils se déversaient de la maison principale et de la grange. La plupart furent fauchés lors de cette première ruée, mais quelques instants plus tard commença le combat au corps à corps. De l'autre côté de la cour, Matthieu vit frère Thomas éviter un soldat qui se précipitait dans sa direction avec une hallebarde. Le prêtre fit un pas de côté, se baissa pour éviter le coup porté en arrière par l'individu et lui fendit le corps d'un coup des deux mains vers le haut. Le ventre ouvert en deux, le soldat poussa un hurlement perçant. Le coup suivant porté par frère Thomas mit un terme au combat. Le prêtre et deux hommes reprirent leur course en avant, mais se retrouvèrent face à d'autres soldats qui sortaient de la maison. Des Vargothans s'effondraient sur tout le pourtour de la cour, mais également des Elgariens.

Matthieu jeta un coup d'œil au portail principal. Lara attendait près du chariot. Elle lui adressa un geste du bras.

— La voie est libre ! hurla Garon de l'arrière des écuries.

Un instant plus tard, Askel Miller et son groupe ressortirent par la porte de devant.

— Aidez frère Thomas ! hurla Matthieu. Vous autres, suivez-moi !

Il s'avança vers la maison principale. De la fumée noire sortait déjà mystérieusement de l'étage supérieur de la grange.

Matthieu jura sous cape. Il ignorait qui avait allumé l'incendie, mais ils ne voulaient surtout pas envoyer un signal à la garnison. Ils devaient agir vite. Deux autres Vargothans succombèrent sous les flèches d'Askel Miller qui les leur décocha dans la poitrine sans cesser de courir.

Plus près, Colin se battait contre l'un des officiers des mercenaires, un individu imposant qui mesurait presque une tête de plus que lui. Le Vargothan souleva une hache à double tranchant au-dessus de sa tête et le gourdin de Colin vola dans une sorte de brouillard, le frappant à la gorge, puis aux chevilles. Le Vargothan s'affaissa lourdement. Il se serait relevé sans le coup porté en tournant qui ne se contenta pas de lui fracturer la tête mais qui brisa aussi le gourdin. Colin regarda le morceau de bois qui lui restait dans la main, le laissa tomber sur le corps de l'homme et dégaina son épée. Il aperçut Matthieu et leva trois doigts.

Un cri tout proche détourna subitement l'attention de Matthieu de son ami. Il pivota sur place et vit avec horreur un mercenaire transpercer l'un des hommes de Gravenhage. Ce soldat lui rappelait quelqu'un. Dès qu'il se

retourna, Matthieu le reconnut. Leurs regards se soutinrent.

— *Vous !* lança Kennard.

Le mercenaire se ressaisit sur-le-champ et s'avança vers Matthieu.

— Tout le plaisir sera pour moi.

Matthieu se contenta d'attaquer, car aucune réplique n'était nécessaire.

Kennard esquiva sa botte et riposta d'un coup à la poitrine de Matthieu. Ce dernier fit une contre-esquive, redoubla en avant et repartit à l'attaque. Kennard eut tout juste le temps de reculer et, dès que Matthieu se ressaisit, il se jeta sur lui. Sa première feinte dirigée vers la ligne inférieure de Matthieu était trop évidente pour que ce dernier y prête attention. Kennard espérait manifestement lui faire baisser la garde. Matthieu ne réagissant pas, la vraie menace suivit immédiatement. Elle était dirigée juste au-dessus de son avant-bras et visait sa cage thoracique. De la partie médiane de sa lame, Matthieu effectua une esquive latérale, s'interposa et frappa Kennard en plein visage de la garde de son arme. De sa main libre, il cogna à deux reprises le côté de la tête du mercenaire. Une dague, en apparence surgie de nulle part, cingla l'air en direction du ventre de Matthieu mais atteignit à la place son avant-bras. Une douleur cuisante remonta le long de son bras, tandis que sa chemise s'ensanglantait.

L'avantage passa sur-le-champ du côté de Kennard qui allongea une botte en direction du cœur de Matthieu. La lame de ce dernier était pointée vers le sol et il n'avait pas le temps d'exécuter une parade de poitrine. Déséquilibré, il trébucha en arrière et entama une chute. De désespoir, il tourna la main vers le bas, le pouce pointé vers le sol, et esquiva vers l'extérieur de son corps. Exécutant la botte que son père lui avait enseignée des années auparavant, il effectua une riposte avec élan d'une torsion du poignet et toucha Kennard sur le côté du cou. Il l'avait uniquement effleuré et sa peau était à peine entaillée. Kennard s'arrêta un instant pour palper sa plaie, les traits déformés par une expression méprisante.

— Tu vas rejoindre tes camarades matelots dans une seconde, mon garçon. Transmets-leur le salut du roi Seth.

Se produisit alors une chose bizarre. Dès que le mercenaire enleva sa main, un filet de sang luisant fusa dans l'air à un mètre. Matthieu recula à quatre pattes, tandis que Kennard s'avançait vers lui. Le pas suivant du mercenaire ressemblait plus à un trébuchement, et le troisième fut encore pire. Une gerbe de sang jaillit du cou de Kennard. Ses yeux s'écarrillèrent de stupeur. Matthieu aperçut Lara par-dessus son épaule. Elle courait vers lui, épée dégainée.

Une expression d'incrédulité s'inscrivit sur le visage de Kennard. Il fit un dernier pas et s'effondra au ralenti sur ses genoux. Du sang giclait entre ses doigts et coulait le long de son bras. Il comprit peut-être, au cours des dernières secondes où il respira, que sa carotide avait été tranchée. Des dernières forces qui lui restaient, le Vargothan tenta de se redresser et leva son épée au-dessus de sa tête. Mais la lame ne retomba pas. Lara, qui courait

toujours comme une folle, lui transperça le dos de son épée et le projeta à terre.

Elle lâcha l'arme pour aider Matthieu à se relever.

— Ton bras, dit-elle. Tu es blessé.

Matthieu lui donna un baiser.

— Rien de grave. Retourne au chariot. Je vais aider frère Thomas.

Lara voulut protester, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Ça ira, je te le promets. Mais je ne peux pas à la fois me battre et m'occuper de toi... s'il te plaît.

— Occupe-toi de toi-même, répliqua-t-elle. J'aimerais récupérer mon mari en un seul morceau. (Elle jeta un coup d'œil à la grange qui s'était à présent embrasée.) Dépêche-toi, Matthieu. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Elle l'étreignit en hâte, reprit son arme et regagna le chariot au petit trot.

D'un regard preste, Matthieu embrassa le reste des lieux. À première vue, ils n'avaient perdu que quatre hommes, contre une douzaine du côté de leurs ennemis. Un certain nombre de ses camarades se battaient encore, mais la balance penchait désormais clairement en faveur des Elgariens.

De l'autre côté de la cour, frère Thomas en termina avec le soldat contre lequel il bataillait. Il s'apprêtait à repartir vers la maison quand un mouvement, sur la véranda, attira l'attention de Matthieu. C'était Andréas Holt, une dague à la main. Il la lança vers le dos du prêtre.

— *Attention !*

Toute la personne de frère Thomas se mit en mouvement en un éclair. En même temps qu'il pivotait, il détourna la dague en l'air du plat de sa lame. L'ébahissement du gouverneur, si ébahissement il y eut, ne dura pas longtemps. Il se ressaisit et rentra en trombe dans la maison en dégainant son épée. Frère Thomas fonça vers le bâtiment et se jeta à l'intérieur par la double fenêtre.

Lorsque Matthieu arriva sur place, il trouva le prêtre et Andréas Holt engagés dans un corps à corps sans merci. Son ami s'était placé entre Ceta Woodall et le gouverneur. Sur l'escalier, derrière eux, un mercenaire tendait son arbalète. Matthieu comprit qu'il n'atteindrait jamais cet homme à temps pour l'arrêter. De désespoir, il fit appel à son pouvoir à l'instant précis où le soldat appuyait sur la détente. L'arbalète s'évanouit en un éclair. Décontenancé, l'homme poussa un cri, chancela et dégringola en bas des marches. Il ne bougeait plus.

Holt était manifestement un épéiste talentueux. Il décrivit des cercles avec la pointe de sa lame devant frère Thomas et exécuta plusieurs feintes pour tester les défenses du prêtre. Ce dernier n'y prêta aucune attention.

— Vous avez commis une erreur, Thomas, dit le gouverneur. Nos hommes vont arriver d'un moment à l'autre. Jetez votre arme et nous vous laisserons partir.

Frère Thomas ne répondit pas davantage qu'il ne laissa le gouverneur

s'approcher de Ceta.

Une autre feinte.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, prêtre. Vous nous avez rendu service en venant nous voir. Au fait, nous nous sommes bien divertis avec votre femme hier soir. Elle hurle comme pas une ! Malheureusement, elle va sans doute souhaiter rester ici, à présent qu'elle sait ce que sont les vrais hommes.

Silence.

— Quelque chose m'intrigue, poursuivit Holt. Qu'est-ce qui peut inciter un général à quitter la gloire du terrain de bataille pour l'existence obscure d'un prêtre ? Vous vous êtes dégonflé ?

Deux autres feintes.

Convaincu qu'aucun autre mercenaire ne descendrait l'escalier, Matthieu s'avança vers Holt, mais frère Thomas leva une main.

— Reste où tu es, Matthieu, dit-il sans quitter son adversaire des yeux. Il y a une vieille parabole que je racontais à l'église, au sujet d'un guerrier qui tuait ses ennemis à l'aide d'une mâchoire d'âne. C'est exactement ce que tente de faire notre ami.

Le gouverneur retroussa sa lèvre supérieure de mépris.

— Effectivement, mon garçon, ne bouge pas. Dès que j'en aurai terminé avec lui, je m'occuperai de toi.

D'un seul coup, Holt lança une attaque redoutable contre le prêtre. Frère Thomas pivota de côté sur son pied avant. Dans le centième de seconde qui suivit, Matthieu entendit plutôt qu'il ne vit la parade exécutée par son ami. Rien de plus qu'une chiquenaude. Puis le bras du prêtre lança une riposte avant, empalant la poitrine de Holt. L'élan du gouverneur le fit tomber en avant et il s'agrippa à frère Thomas par le devant de sa soutane.

Siward Thomas, le visage impassible, regarda les doigts d'Andréas Holt se décrisper lentement. Il glissa à genoux par terre, la tête dodelinant en avant. Il resta dans cette position.

Frère Thomas, qui le dominait de toute sa hauteur, fit le signe de la croix avant de se tourner vers Ceta Woodall qui se précipitait dans ses bras de l'autre bout de la pièce.

— Oh, Siward, je savais que tu viendrais me chercher. J'ai prié pour cela. C'était mon plus cher désir. Rien de ce qu'il a dit n'était...

Frère Thomas lui caressa les cheveux.

— Chut..., dit-il. Tout est fini, mon amour. Tout est fini. Je ne te quitterai plus jamais.

Les joues dégoulinantes de larmes, Ceta le couvrit de baisers. Frère Thomas continuait à lui caresser le visage et les cheveux. Agrippés l'un à l'autre, ils restaient cloués au milieu de la pièce.

Dans la cour, les bruits de lutte s'étaient finalement éteints. La plupart des Vargothans n'étaient plus de ce monde. Matthieu se glissa discrètement dehors.

Henderson.

Dès que Matthieu fit appel à l'écho, deux têtes, bien que séparées par plus de quinze cents kilomètres, se relevèrent simultanément. Teanna d'Elso comme Shakira comprirent sur-le-champ qu'il s'agissait de lui. Depuis des mois, la reine des Orlocks le soupçonnait d'être en vie. Elle en obtenait enfin la confirmation.

Même selon les normes orlocks, Shakira était vieille. Rares étaient les créatures qui dépassaient la quarantaine, et elle allait sur ses cinquante ans. Terrence Marek, l'archevêque du Coribar qui était assis en face d'elle, observa sa réaction. Elle interrompit subitement leur conversation, écarquilla les yeux et regarda par la fenêtre de la taverne.

Marek ne pipa mot. Il était doté d'une grande patience. Comme ses alliés inhumains, il attendait avec son peuple de réclamer son dû depuis plus de trois millénaires. Selon les Écritures, ils remporteraient la victoire, et Marek croyait en la parole écrite. Le reste du monde s'était écarté du droit chemin. La corruption fleurissait et chaque nouveau jour voyait la morale perdre un peu plus de terrain. Cette décadence allait bientôt changer.

L'Orlock se décida à se retourner vers lui. Deux yeux insensibles se posèrent sur son visage. Marek ne flancha pas davantage qu'il ne chercha à les éviter. Il avait appris depuis longtemps que la politique et la nécessité composaient un curieux mariage. Tout comme le fait que derrière ces yeux existait une vive intelligence, corroborée par leurs conversations.

— Que se passe-t-il, Votre Majesté ?

— Lewin est vivant.

Sa voix n'était plus qu'un murmure enroué, même si cela se comprenait.

— Vivant ? Vous en êtes sûre ? Je croyais qu'il avait été tué il y a plusieurs années.

— J'en suis sûre.

— Nous voici donc confrontés à un nouveau problème. Nous trouvions déjà suffisant d'avoir à affronter Teanna d'Elso. Et voici qu'ils sont deux à détenir un anneau !

— Pas deux. Lewin n'est plus en possession de l'anneau. Il possède un pouvoir d'un genre... différent du sien, mais... très faible. Négligeable...

— Nous ne devons rien laisser au hasard, répondit Marek. Je ne pense pas qu'il ait disparu par accident. Si vous ne vous trompez pas, il est clair

qu'ils ont imaginé une espèce de ruse. La question est : pourquoi ?

Shakira s'interrogeait aussi.

— Nous ne pouvons pas le laisser vivre, poursuivait Marek. C'est trop dangereux. Et s'il s'agissait d'un piège ?

— Que voudriez-vous que je fasse ? lui demanda la reine.

— Tuez-le. Nous ne pouvons pas le laisser en vie, répéta Marek. Ce serait beaucoup trop dangereux. Savez-vous où il est ?

— Oui, répondit Shakira. Son pouvoir n'est rien comparé au mien.

— Vraiment ? N'oubliez pas que Lewin a tué des milliers de gens.

La reine des Orlocks se pencha en avant pour approcher son visage de celui de Marek.

— Les Orlocks n'oublient jamais rien.

Il émanait d'elle une odeur de pourriture tellement insupportable qu'il faillit détourner la tête pour dissimuler un haut-le-cœur, mais il tint bon.

— Très bien, Votre Majesté. Puis-je vous demander comment vous savez ces choses ?

— Lewin a établi un contact avec la machine. J'ai senti son esprit.

— Mais comment s'y est-il pris, s'il ne possède plus l'anneau ?

Shakira s'inclina de nouveau en arrière.

— Ça, je l'ignore, dit-elle. Je sais seulement qu'il la fait. Parfois, les détenteurs des anneaux ont la faculté de voir à travers les yeux les uns des autres. Apparemment, il en est encore capable.

— Vous pouvez lire leurs pensées ? demanda Marek.

— Seulement s'ils baissent leur garde, comme il vient de le faire. La princesse du Nyngary est trop forte. Elle se ferme par instinct.

Marek ne comprenait pas ce qu'elle entendait par fermer, contrairement à voir à travers les yeux d'un tiers.

— Et qu'avez-vous vu ?

— Une espèce de bataille à l'intérieur d'une maison, entre des mercenaires et deux hommes. L'un était un prêtre ; l'autre Lewin, il y avait également une femme, mais elle ne se battait pas.

— Un prêtre ? s'écria Marek. Pouvez-vous me le décrire ?

— Non, ça s'est passé trop vite, répondit Shakira. J'ai juste vu qu'il maniait très bien l'épée. Il a tué le Vargothan.

Marek s'interrogeait.

— C'était peut-être Siward Thomas. J'ai appris qu'il s'était récemment échappé de son cachot.

L'Orlock fronça légèrement les sourcils.

— Thomas... Ce nom me dit quelque chose.

— Normal. C'est lui qui a expulsé l'Alor Satar de Veshy. Votre peuple participait à cette bataille. C'est également lui qui a attiré vos frères dans un piège dans la ville de Tremont, il y a plusieurs années.

Un léger tic contracta le dessous de l'œil de Shakira.

— Ne me poussez pas, Marek.

— Je n'en avais pas l'intention. Nous attendons tous les deux cette occasion depuis des lustres. Les Écritures disent qu'à l'aube du quatrième âge, les enfants des royaumes renversés se lèveront et repousseront leurs oppresseurs. La chose faite, la parole de Dieu régnera en maître. Notre occasion s'est présentée.

— Peut-être, mais pour d'autres raisons, répliqua Shakira. Relisez vos livres, prêtre. Accordez le sens qui vous plaît aux paroles qu'ils contiennent. Ce sont des hommes qui les ont rédigés. Nous ne faisons pas confiance aux hommes.

— Si je pouvais juste vous montrer...

— Les *paroles* ? ricana Shakira. Nous avons été créés par les hommes et ce sont eux qui nous ont trahis. Nous croyons en nous-mêmes, pas en des dieux que vous avez inventés pour vous aider à dormir la nuit.

Marek n'était pas persuadé que l'expression affichée par Shakira était un sourire. Avec les Orlocks, on avait du mal à savoir.

— Racontez-moi plus en détail comment les hommes vous ont créés et parlez-moi de cette trahison. Je n'ai jamais rien lu à ce sujet.

La reine des Orlocks ne répondit pas tout de suite. Sans le lâcher des yeux, elle mâcha une dernière bouchée de sa viande et rejeta l'os dans son assiette. Un petit os délicat qui rappela un doigt d'enfant à Marek. Il tressaillit intérieurement et s'obligea à chasser cette image de son esprit. Shakira se leva et s'enveloppa dans sa cape, fabriquée dans un tissu de velours bleu foncé qui contrastait avec ses cheveux jaunes. Marek se leva aussi. Ils mesuraient à peu près la même taille.

— Ainsi donc... vous êtes curieux ? Vous voulez savoir comment les Orlocks sont apparus en ce monde ?

Teanna parlait au Gardien lorsque l'image de Matthieu lui vint brutalement à l'esprit. Comme Shakira, elle vit le combat à l'intérieur de la maison. Tout de suite, elle reconnut frère Thomas. Elle ignorait l'identité de la femme qui se tenait près de lui. Tout comme elle ne reconnaissait pas le Vargothan. Peu importait. Si son cousin voulait gaspiller son argent en employant des mercenaires, cela le regardait. En revanche, elle ne s'attendait pas à voir brièvement, un instant plus tard, Shakira et Terrence Marek ensemble, plongés dans une conversation.

Cela faisait une heure qu'elle absorbait les informations visuelles du Gardien. Ces images lui donnaient la nausée. Elle ne s'étonnait plus de la haine que les créatures portaient aux humains. Elle comprenait tellement plus de choses à présent... tellement plus. Le sort que ses ancêtres avaient fait subir aux Orlocks était tout simplement monstrueux. La princesse écarta sa chaise de la machine et se frotta le visage des mains.

— Voulez-vous regarder le disque suivant ? lui demanda le Gardien.

Teanna inspira profondément et s'inclina en arrière. Elle changea de position afin d'empêcher la lumière de le traverser. Le Gardien était plus réel

qu'une personne en chair et en os, même s'il n'était pas vivant. Cela la déconcertait de le rendre transparent au beau milieu d'une conversation. Une assiette de nourriture qu'elle avait fait surgir une demi-heure plus tôt était toujours posée sur la table à côté de la machine. Elle n'y avait pas touché. Elle avait tellement de choses à voir et si peu de temps à leur consacrer ! D'un geste absent, Teanna prit le sandwich et mordit dedans.

— Vous en voulez un morceau ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas besoin de nourriture pour opérer, princesse.

— Je sais, dit Teanna en reposant le sandwich sur l'assiette. Je plaisantais.

Le Gardien inclina la tête de côté. Un instant, son regard devint vide.

— Ah... une anecdote ou une remarque drôle. Oui, on pourrait trouver cela amusant. Je m'en souviendrai. Mon programme est conçu pour apprendre énormément de...

— Peu importe, le coupa Teanna.

Elle tendit le bras pour passer la main sur le disque d'argent selon les instructions du Gardien et un rayon de lumière apparut. Au bout de plusieurs secondes, des images commencèrent à se former. Comme son compagnon électronique, elles étaient en trois dimensions, mais plus translucides. Teanna avait sous les yeux une espèce de journal utilisé jadis par les Anciens. C'était en tout cas ce que lui avait expliqué le Gardien. Les images parlaient et bougeaient comme si elles étaient vivantes. Un phénomène absolument incroyable... comme si elle regardait le passé à travers une fenêtre.

Sa question sur la raison de la haine des Orlocks étant restée sans réponse, elle se tourna vers le Gardien, décontenancée.

— Vous m'aviez dit que cette machine pouvait donner des réponses.

— Mais vous devez d'abord poser la bonne question. La banque de données contient 20 737 605 306 entrées.

— Vous entendez par là que ce chiffre correspond au nombre de livres que contient votre bibliothèque ?

— Si vous voulez. Certaines peuvent être des actualités d'une époque précise, ainsi que des livres, des encyclopédies et d'autres manuels de référence.

Teanna ne comprit pas la fin de la phrase, mais elle s'abstint de la répéter. Les « actualités » lui disaient néanmoins quelque chose.

— Existe-t-il des actualités sur la Guerre des Anciens ? demanda-t-elle.

— Oui. Et sur ce qui a suivi... pendant quatre-vingt-dix ans.

— Mais pourquoi y avoir mis un terme ?

— Toutes les personnes capables d'entrer les données étaient décédées ou avaient été tuées durant la première guerre contre les Orlocks.

Teanna réfléchit.

— Par conséquent, ces créatures ont dû commencer à nous haïr avant. Je me trompe ?

— Les relations entre les Orlocks et leurs maîtres humains se

détérioraient depuis des années, lui expliqua le Gardien.

— *Maîtres humains* ? répéta Teanna, choquée. Ils nous appartenaient ?

— Les Orlocks ont été créés pour servir d'esclaves à la race humaine.

Cette information ébranla la princesse. Rien de ce qu'elle avait lu ou entendu ne laissait le moins du monde entendre que les humains avaient créé les Orlocks, et encore moins qu'ils étaient leurs maîtres. Ce concept était en lui-même des plus étranges. Elle s'interrogeait sur ses implications quant le bourdonnement commença. Tout de suite, elle comprit ce qu'il signifiait.

— Tout près, dit-elle.

Le Gardien inclina la tête et disparut sur-le-champ.

Elle embrassa la pièce du regard et aperçut un placard de métal gris, assez grand pour lui permettre de se cacher derrière.

— Arrêt des lumières.

Un point blanc lumineux apparut subitement dans les ténèbres, tandis que le bourdonnement s'intensifiait. La lueur se transforma en une ligne fine qui s'épaissit peu à peu et se mua en rectangle. Quelques secondes plus tard, l'air prit une qualité liquide. Au centre du rectangle apparurent deux formes. De sa cachette, Teanna vit un humain et une Orlock femelle se matérialiser. L'anneau d'or rosé, au doigt de l'Orlock, ne laissait aucun doute sur son identité. Elle devina que l'homme était Terrence Marek.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demanda Mark en regardant autour de lui. Je n'ai jamais rien vu de si étrange.

— Vous êtes dans une ville créée par les Anciens. Dans l'une de leurs bibliothèques.

— Stupéfiant !

— Elle est très différente de celles utilisées aujourd'hui par les humains, poursuivit Shakira en lui désignant les consoles.

— Je ne comprends pas, dit Marek. S'il n'y a pas de livres...

Teanna écouta Shakira fournir des informations supplémentaires sur la ville d'Henderson et sur l'endroit où elle était située. Bien qu'ébahi de se trouver à mille cinq cents kilomètres sous la surface du globe terrestre, Marek parvint à maîtriser sa réaction. Aux yeux de Teanna, il ne faisait aucun doute que Shakira se divertissait. Quand elle en eut terminé de ses explications, elle et Marek s'approchèrent de l'une des machines et s'assirent devant. L'Orlock passa une main sur le disque d'argent serti dans la table.

— Quelle information désirez-vous ? demanda une voix mécanique.

Le son de cette voix fit sursauter Marek. Il se pencha en avant et regarda des deux côtés de la machine.

— Orlocks ; histoire, répondit Shakira.

Durant les cinq minutes suivantes, une succession d'images flotta au-dessus du disque d'argent. Un groupe de savants réunis dans un laboratoire travaillaient sur un corps d'humanoïde. Teanna ajusta sa vision. Il y avait des différences dans la forme et la taille du corps, mais il s'agissait clairement du visage d'un Orlock. Les images suivantes montrèrent des Orlocks

accomplissant toutes sortes de tâches de servitude pour des humains.

— Même notre nom était une plaisanterie, dit Shakira à Marek. Il venait d'un livre rédigé par l'un de vos ancêtres. Mais les vôtres n'avaient pas imaginé que nous pourrions être capables de développer des émotions et de réfléchir par nous-mêmes. Au début, les humains ont refusé de l'accepter. Des centaines de membres de mon peuple ont été amenés dans des laboratoires. Les savants les ont décérébrés afin d'étudier leurs cerveaux.

Un montage d'images apparut au-dessus du disque, représentant les opérations les plus épouvantables effectuées sur les créatures. De sa cachette dans la pénombre, Teanna grimaça mais ne détourna pas les yeux. Marek réagit à peu près comme elle.

— En fin de compte, la preuve était irréfutable, commenta Shakira. L'humain le plus inflexible lui-même ne pouvait pas la nier, mais les Orlocks ont été maintenus en esclavage. Au bout de deux siècles, des groupes d'entre eux ont envoyé des pétitions à leur gouvernement pour être libérés de leur servitude et obtenir les droits propres aux êtres humains. Je pourrais vous donner les dates où cela s'est passé, mais elles n'ont aucun intérêt. Comprenez-vous ce que vous venez de voir ?

Marek opina de la tête et passa la main sur les images flottant au-dessus du bureau avant de regarder sa paume.

— Oui. C'est tout ?

Shakira émit un rire de dérision.

— Savez-vous ce que signifie l'expression *sepratus t'equi*, humain ?

— Séparés mais égaux. Dans la langue ancienne.

— Séparés mais égaux, répéta Shakira. Concept intéressant, non ?

Marek tourna sa chaise face à elle.

— Pendant quatre-vingts ans, les Orlocks ont continué à réclamer leur libération avec une violence accrue.

D'autres images apparurent au-dessus du disque.

— Vers la fin du deuxième âge, une résolution est enfin passée avec l'accord de tous les gouvernements. Les Orlocks allaient recevoir le statut d'êtres doués de sensations – égaux aux humains. Mais à une unique condition : qu'ils vivent sous terre... là où les humains n'auraient pas à les voir.

— Dans des endroits comme ici ? demanda Marek.

— Non... pas comme ici. Cette ville ne ressemble pas du tout aux autres. Un jour, je vous montrerai peut-être pourquoi. Non, nous vivions dans des cavernes souterraines. C'est là que nous avons construit nos cités. Continuez, ordonna-t-elle ensuite à la machine.

Une nouvelle série d'images apparut. Elles représentaient des dizaines de villes et de bâtiments orlocks en construction.

— Je ne comprends pas, dit Marek. Que s'est-il passé ?

— Privés de leurs serfs, vos ancêtres se sont mis en quête de quelque chose pour les remplacer. Pas loin d'ici, il y a une autre machine. Votre

peuple a mis environ un siècle pour la concevoir et trente années de plus pour construire cette caverne. Cette machine s'enfonçe jusqu'aux tréfonds de la planète.

Shakira leva la main pour montrer à Marek son anneau d'or rosé.

— C'est pour cela que ces anneaux fonctionnent. Ils ont la capacité de transformer la pensée en matière.

— Je sais tout cela, Votre Majesté.

— Vraiment ?

— Oui. J'ai étudié les livres anciens. L'Église du Coribar connaît cette machine depuis sa conception.

— Vos livres vous disent-ils ce qui s'est produit après sa fabrication ?

— Si vous voulez parler de la guerre, tout le monde est au courant.

— Une fois la machine mise en marche, il suffisait à vos ancêtres de penser à une chose pour l'obtenir. Ils n'avaient besoin de rien... et surtout pas des Orlocks.

Teanna savait ce que Shakira allait montrer à Marek et cette fois, elle détourna les yeux. Revoir les mêmes atrocités ne lui servirait à rien.

— Sous prétexte d'accorder plus de droits à mon peuple, des conférences ont été organisées dans toutes les grandes cavernes et dans les stades en surface. Les Orlocks s'y sont rassemblés, et c'est là qu'ils ont été massacrés... qu'ils soient mâles, femelles ou enfants. Ces tueries se sont poursuivies jusqu'à ce que les humains aient la certitude que leur *erreur* avait été corrigée. Une expérience qu'ils n'auraient jamais dû mener, voilà comment ils l'appelaient.

Marek regarda les images qui passaient à la vitesse de l'éclair au-dessus du disque en hochant tristement la tête. Teanna se couvrit les oreilles des mains pour étouffer les cris perçants.

— Je suis absolument navré, Votre Altesse, dit-il. J'ignorais tout cela. Nos livres n'en disent rien. Votre peuple a été gravement lésé. Les Écritures divines disent que toutes les créatures doivent vivre dans la paix et l'harmonie.

— Des mots ! répliqua Shakira. Les humains se contentent facilement d'utiliser des mots.

— Il n'est pas trop tard, dit Marek. La révolte a déjà commencé en Elgaria et en Sennia. L'Alor Satar va envoyer ses armées pour anéantir la rébellion, mais c'est lui qui sera écrasé. Quand les pécheurs auront disparu, nous vivrons ensemble selon le désir de Dieu.

— Dans la paix et l'harmonie, dit Shakira.

De la pénombre, Teanna distingua le sourire glacial qui se dessinait sur le visage de la princesse Orlock, sans atteindre ses yeux.

Teanna attendit qu'ils soient partis. Les informations qu'elle venait d'apprendre la laissaient en état de choc. Désormais, il était clair à ses yeux que Marek, Shakira et Seth tramaient un piège. Marek disait vrai lorsqu'il

affirmait que son cousin, Eric, répondrait à une rébellion en Elgaria par la force. Elle présumait que ce serait les mercenaires qui attireraient l'Alor Satar. Mais c'était néanmoins le cadet de ses problèmes. Marek était tellement aveuglé par l'occasion offerte à son Église de l'emporter dans le conflit à venir qu'il était prêt à sacrifier des humains à des Orlocks.

N'importe quel imbécile pouvait voir que Shakira n'avait aucune intention de vivre en paix avec personne d'autre que son peuple.

Il ne s'agissait plus pour elle de s'aligner sur Éric. Si l'Alor Satar était détruit, ils s'attaqueraient ensuite à son pays. Chacun des trois avait ses propres raisons de le faire. Les Orlocks ne voulaient plus être trahis par les humains. Si des hommes s'entretuaient, tant mieux, les créatures auraient ainsi moins de pain sur la planche. Le Coribar voulait faire triompher sa doctrine et considérait tous ceux qui l'en empêchaient comme ses ennemis. La théorie de son père sur les motifs du Vargoth se tenait elle aussi. Les mercenaires voyaient une occasion de mettre un terme à leur dépendance aux importations des autres pays et l'Elgaria abondait en ressources naturelles.

Comme tout s'imbrique parfaitement.

— Gardien, dit Teanna.

Comme un peu plus tôt, le Gardien mit un certain temps à se matérialiser.

— Princesse, répondit-il.

— Comment puis-je atteindre Matthieu Lewin ?

— Je ne peux pas vous fournir cette information.

— Je dois absolument le joindre. C'est capital. Je sais qu'il est vivant. Par conséquent, vous n'avez pas besoin de prétendre le contraire.

— Il s'agirait d'une émotion humaine. Je ne suis pas programmé pour prétendre et je ne peux pas non plus vous fournir l'information que vous souhaitez.

— Mais je dois absolument lui parler. Pourquoi ne voulez-vous pas me dire où il se trouve ?

— Ma programmation m'empêche de vous fournir ce genre d'informations.

— C'est ridicule. Vous m'avez dit que « programmation » signifie instructions. Ceux qui vous ont fabriqué l'ont fait il y a trois millénaires. Ils ne pouvaient rien savoir de moi, parce qu'à l'époque je n'existais pas. Et Matthieu non plus.

— Si l'accès à cette information est interdit, c'est parce que vous avez essayé de faire du mal à un autre détenteur des anneaux. C'est une sauvegarde insérée dans la machine par les planificateurs.

— Une quoi ?

Le Gardien croisa les mains devant lui.

— Quand vos ancêtres ont créé les premiers anneaux d'or rosé, ils avaient conscience des faiblesses humaines. Ils savaient que certains humains essaieraient de nuire aux autres, et ils ont pris des précautions pour que cela ne se produise pas. Lorsque de viles pensées étaient détectées, des intentions

d'accomplir le mal, la machine empêchait cette personne d'agir – à *jamais*.

Balayée par une vague de panique, Teanna voulut faire appel au pouvoir. De l'autre côté d'Henderson se trouvait le laboratoire qu'elle avait découvert lors de sa première visite. L'aiguille de la première jauge bougea légèrement.

Elle sentit que le pouvoir se trouvait toujours là. En définitive, la machine ne lui en avait pas interdit l'accès.

— Il ne m'est rien arrivé, dit Teanna.

— Parce que votre anneau ne comporte pas les restrictions insérées dans tous les autres. Et celui de Matthieu Lewin non plus. Il en va de même de celui de Shakira et de ceux qui se trouvent encore en Alor Satar. Tous font partie des huit premiers, lui expliqua le Gardien.

— Dans ce cas, s'il n'y a pas de restrictions...

— Il n'y en a qu'une. Vous pouvez la comparer à un système de poids et de contrepoids. Quand vous avez essayé de tuer Matthieu Lewin, la machine l'a su. Elle ne vous aidera pas à recommencer.

— Mais je ne veux pas le tuer, dit Teanna. J'étais très en colère à ce moment-là. Je n'éprouve plus le même sentiment. Je veux juste lui parler. Vous ne pouvez pas comprendre cela ? Ça fait quatre ans que ces choses se sont passées entre nous. Parfois, je réagis trop violemment ; je le reconnais volontiers. Je dois absolument parler à Matthieu. Nous courons un grave danger.

Le Gardien se garda de répondre. Au bout de quelques secondes supplémentaires, il s'avéra qu'il ne dirait rien.

Au comble de l'exaspération, Teanna évoqua mentalement l'image de sa chambre et disparut.

Les Terres perdues.

Gawl d'Atherny ouvrit un œil et regarda autour de lui. Puis il ouvrit l'autre. Signe positif, il n'était pas mort. À l'intérieur des vestiges de la fondation du bâtiment, les soldats commençaient à remuer. Un grognement poussé par un homme sur sa gauche attira son attention. Le prince James s'assit et cracha du sable. Quinn se trouvait à une vingtaine de mètres d'eux.

James se leva et passa une main sous le bras de Gawl pour l'aider à faire comme lui.

— On s'est bien amusés. Mais qu'est-ce que c'était que ce truc ?

— Une tempête de sable, répondit Gawl en époussetant ses bras.

— Je n'ai jamais vu pareille tempête de sable, répliqua James. Il y en a souvent ici ?

Gawl ne lui répondit pas tout de suite, car il examinait l'horizon.

— Vous feriez mieux d'aller vérifier qu'aucun homme n'est blessé. Nous avons intérêt à mettre tout le monde à l'abri le plus vite possible.

— Pourquoi nous hâter, à présent que c'est terminé ? Si celle-ci ne nous a pas tués, aucune ne le fera.

Gawl lui répondit d'un haussement de sourcils.

— Vous ne parlez pas sérieusement, ajouta James.

— En général, elles se produisent par séries.

— Oh, quelle merveilleuse nouvelle. C'est splendide ! s'écria James, les mains levées vers le ciel. Pourquoi ne pas m'avoir averti ?

— Vous ne m'avez pas posé la question, répondit Gawl. De toute façon, nous avons eu de la chance. Certaines sont très violentes.

Il donna une claque sur l'épaule de James qui partit cahin-caha faire le tour de ses hommes en marmonnant dans sa barbe.

Il s'avéra que Gawl disait vrai : ils avaient eu de la chance. Lors de son premier voyage des années plus tôt, six de ses hommes avaient péri dans la tempête. Des frissons lui parcouraient le dos à ce seul souvenir. Le vent d'alors ne ressemblait en rien à celui qu'ils venaient d'affronter. Ses violentes rafales avaient empêché les hommes de respirer, et ils avaient péri, étouffés par le sable. Vu l'humeur de James, il décida de le lui cacher.

Pendant toute la journée, la chaleur continua à grimper et le ciel reprit son aspect gris métallisé. Des nuages noirs roulaient lentement au-dessus de

leurs têtes quand ils s'arrêtèrent pour se restaurer et que Jeram Quinn s'assit à côté du roi. Le shérif suait à profusion. Il accepta la bouteille d'eau que lui tendait le roi et en avala une gorgée.

— Quel endroit inouï ! dit-il. Comment va le prince James ?

— Il n'est pas de très bonne humeur. Je crois qu'il veut arriver en Sennia pour régler les choses le plus vite possible.

— Pas toi ?

— Si. Pendre Edward Guy est une chose, mais il ne s'agira pas seulement de s'occuper de lui, ni même de Ferdinand Willis et de sa suite. Les Senniens accordent grand crédit à leurs prêtres et un grand nombre d'entre eux croiront que Guy a raison uniquement parce que Willis le leur affirme. J'ai pas mal réfléchi à toute cette histoire.

— Et... ?

— Et je pense à présent qu'il existe peut-être un autre moyen de régler le problème. Si Guy est un traître, nous devrions le traduire devant un tribunal et laisser la loi le juger. James me prend pour un fou. Il dit que le roi *est* la loi, que je n'ai qu'à le pendre et bon débarras. Mais les choses ne sont pas aussi définies qu'il y a quelques jours, Jeram. Je te soupçonne d'exercer une certaine influence sur moi.

— Je prends ça comme un compliment.

— J'aimerais te poser une question, lui demanda Gawl. Serais-tu prêt à présider un procès ?

Quinn parut interloqué.

— Moi ? Je ne suis même pas citoyen de ton pays. Je suis elgarien.

— Mais tu as combattu aux côtés de nos hommes au château de Fanshaw. Beaucoup de monde s'en souviendra. De plus, tu es shérif. Qui serait mieux placé pour présider un procès qu'un juge pour lequel l'issue ne présente aucun enjeu personnel ?

Quinn soupesa ce raisonnement pendant quelques secondes.

— Tu parles sérieusement ?

— Absolument.

— Tu te rends compte que tout procès devrait être mené selon la loi, quel que soit son résultat ?

— Quel que soit son résultat, répéta Gawl.

Quinn inspira longuement.

— Je vais y réfléchir. Sire, tu es un type remarquable.

— C'est ce que je n'arrête pas de dire à tout le monde.

Au bout d'une heure, les hommes étaient reposés. Gawl et James débattirent brièvement afin de décider s'ils avaient intérêt à avancer jusqu'aux montagnes ou à bivouaquer sur place, vu le relatif bon état des ruines. Dès que Gawl évoqua l'éventualité de pluies corrosives, la question fut réglée. James n'arrêta pas de ronchonner pendant tout le trajet.

Ils parvinrent à éviter une autre tempête de sable mais eurent la déveine de subir un nouveau tremblement de terre, au moment même où ils allaient

quitter la plaine. Il fissura la terre sur un kilomètre de large. Deux hommes qui se tenaient juste au bord de la crevasse basculèrent dedans et trouvèrent la mort. Leur décès assombrit encore l'expédition.

Au fur et à mesure qu'ils grimpaient, la température baissait et devenait plus supportable. Gawl n'eut aucun mal à repérer le chemin qu'il cherchait. C'était une simple sente courant le long du flanc de la montagne. Les débris qui jonchaient le sol lui inspirèrent une forme de malaise, tout comme les rochers qui les surplombaient.

James leva les yeux comme lui.

— Ce sentier est sûr ? s'enquit-il.

— Je crois que oui. Il a l'air assez solide. Cependant, nous ferions mieux d'inciter les hommes à la prudence, au cas où...

— Combien de temps pour atteindre le sommet ?

— Un peu plus d'une heure. Plusieurs petits cours d'eau prennent leur source dans les rochers, et à environ un kilomètre, il y a deux minuscules cascades. Les hommes ne doivent s'y désaltérer sous aucun prétexte. De l'autre côté du col, le chemin redescend dans une vallée. Là-bas, l'eau est potable, alors que pour une raison inconnue, ces cours d'eau...

— S'il s'agit d'une autre nouvelle déprimante, je refuse de l'entendre, l'interrompt James. Je vais leur dire de faire attention.

— Mieux vaut y aller, dit Gawl, je ne veux pas être surpris là-haut par la nuit.

James s'éloigna d'un pas martial en lançant :

— Pour l'amour du ciel !

— Plutôt susceptible, non ? fit Gawl à Quinn.

Le reste du trajet se déroula sans incident. Manifestement, les Mirdanites avaient autant hâte que leur prince de s'éloigner de ces montagnes. Comparée à la plaine, la vallée avait tout d'un lieu idyllique. Plus ils avançaient, plus l'herbe et la végétation se développaient. Un torrent au flot impétueux coulait même le long du sentier.

Comme le savait Gawl, James était féru de vie en plein air et, en dépit de ses ronchonnements au sujet des tremblements de terre et de l'eau empoisonnée, le prince comprit sur-le-champ ce qui ne tournait pas rond. Nul bruit de vie ne leur parvenait, nul chant d'oiseau, nul crissement d'insecte. À deux reprises, le prince s'avança jusqu'au bord du torrent pour l'examiner. L'eau avait beau être parfaitement limpide, il ne vit aucun poisson folâtrer près de ses rives. Malheureusement, tout le monde ne prêta pas attention à l'avertissement de Gawl.

Un jeune caporal ignore les instructions de son capitaine et, alors que personne ne le regardait, remplit sa gourde à l'une des sources sortant des rochers. Une heure plus tard, il mourut dans d'atroces convulsions après s'y être désaltéré. Un autre soldat qui marchait à l'arrière de la colonne avala une poignée de myrtilles. De gros boutons apparurent sur son visage, lequel gonfla tellement en un rien de temps qu'il n'y voyait plus rien et que ses camarades

durent l'aider à avancer. Le lendemain matin, la fièvre l'emporta et ils durent l'enterrer à une quinzaine de kilomètres de leur destination.

Lorsqu'ils quittèrent enfin les Terres Perdues et arrivèrent en vue de la mer, James et Gawl éprouvèrent un soulagement immense. L'eau s'étendait à perte de vue. Les membres de l'expédition avaient grimpé pendant la plus grande partie de la journée et se tenaient en haut d'une falaise dominant l'Océan Gardique. De gris, le ciel s'était transformé en azur sans nuages, et pour la première fois depuis six jours ils revoyaient le soleil. Les cris des mouettes blanches qui glissaient gracieusement dans le ciel au fil des courants aériens parvenaient jusqu'à eux.

Gawl inspira avec gratitude l'air salé dans ses poumons.

J'espère bien ne jamais remettre les pieds sur cette abominable terre, songea-t-il.

Par surcroît de précaution, James envoya deux éclaireurs à la baie d'Oglive, où ils avaient rendez-vous avec la flotte mirdanite. Il voulait avoir l'assurance que tous les navires y mouillaient bien et qu'il ne courait aucun risque en continuant à mener ses hommes de l'avant. Quatre heures environ furent nécessaires à ces éclaireurs pour effectuer l'aller-retour. Ils revinrent porteurs de la nouvelle qu'une quarantaine de navires avaient jeté l'ancre à une trentaine de kilomètres de leur position actuelle. Dix autres vaisseaux étaient attendus dans la matinée.

James donna alors l'ordre de monter le bivouac.

Quand Atreus Ballenger se fut assuré que ses hommes étaient bien installés, il posta des sentinelles et rejoignit Gawl. Ensemble, ils marchèrent le long du rivage sableux pendant près de vingt minutes avant que Gawl prenne la parole.

— Je pense que vous devriez être au courant de ma conversation avec Quinn.

— Le shérif d'Elgaria ?

— Oui. Je lui ai demandé s'il était prêt à présider un procès d'Edward Guy et de Ferdinand Willis.

— Je vois.

— Je sais ce que vous ressentez, poursuivit Gawl, mais je pense avoir pris la bonne décision.

Il raconta ensuite au général comment il avait l'intention de s'y prendre avec les traîtres. Ballenger ponctuait ici et là ses propos de hochements de tête, mais il ne l'interrompit pas. Comme Gawl ne parvenait pas à saisir si son attitude signifiait qu'il l'approuvait, il poursuivit ses explications.

— Je pense qu'il s'agit d'une bonne idée, sire. Le métier de soldat ne consiste pas seulement à faire la guerre, même si je ne vois pas d'objection à me battre contre l'archevêque et lord Guy. Dans mon esprit, ils constituent la pire calamité jamais arrivée à la Sennia. Ma tâche consiste à vous aider à remonter sur le trône, et c'est ce que je vais faire.

— ... Pourtant, quelque chose vous tracasse.

— Je ne connais pas bien ce Quinn. Il me semble correct, mais il n'est pas sennien. Pensez-vous que le peuple va accepter cela ?

— Je le crois, répondit Gawl. Je lui ai promis de lui laisser le champ libre. Le procès sera mené par un jury composé de roturiers et de barons, conformément à la loi. J'ai l'intention qu'il se déroule en public, pas dans un placard comme l'ont été le mien ou celui de Siward Thomas. Son rôle consistera à le présider et à veiller à ce que tout se déroule correctement. Si l'issue est bonne, elle sera bonne ; si elle est mauvaise, elle sera mauvaise. Mais il s'agira d'un procès juste.

— L'armée vous soutiendra, sire. Je vous en donne *ma* parole.

— Merci.

Le lendemain matin, une armée composée de quinze mille Senniens et Mirdanites se dirigea vers la baie d'Oglive et entreprit d'embarquer à bord des navires. Les chevaux présentaient un problème et il fallut fabriquer des élingues spéciales pour les accueillir dans les cales. Toutes ces opérations épineuses prirent beaucoup de temps.

Gawl se tenait à la proue du vaisseau amiral de James, l'oreille attentive au vent qui sifflait dans les gréements. Il surveilla les activités qui allaient bon train sur la plage avant de revenir en pensée à Rowena et à la perspective de la faire juger. Selon la loi sennienne, la trahison était punie de mort. Il n'avait pas envie de ruminer cette réalité.

Qu'est-ce qui les a empêchés d'accepter mon offre de clémence ? C'est sans doute ce qui se passe quand on vieillit. On se radoucit. Gawl de Sennia se radoucit face à ses ennemis.

Cette idée le fit rire.

La Route de Nyngary.

Près d'une semaine s'était écoulée depuis qu'ils avaient arraché Ceta Woodall à ses ravisseurs et, comme l'avait prédit frère Thomas, les Vargothans avaient violemment riposté. Bien qu'aucun de leurs officiers n'ait survécu à l'attaque de Gravenhage, les mercenaires étaient incroyablement bien entraînés. Dès qu'elle comprit ce qui se passait, la garnison principale organisa en hâte une contre-offensive et réduisit Gravenhage à moitié en cendres. Il ne s'agissait pas tant d'une démonstration de force que d'une tentative de donner une leçon aux Elgariens. Dans l'impossibilité de trouver quiconque pour leur fournir des renseignements sur l'attaque, les Vargothans s'en prirent ensuite à Mechlen.

Cependant, sans officiers expérimentés pour les diriger, les mercenaires s'étaient transformés en une force de combat moins efficace. Trois cent cinquante miliciens elgariens dirigés par Akin Gibb les affrontèrent dans la vallée de Miraval. Aucun Vargothan ne sauva sa peau. Que cela plût ou non au roi Delain, la rébellion avait *bel et bien* commencé.

À la suggestion de frère Thomas, ils réquisitionnèrent deux chariots supplémentaires de Dermot Walsh, lesquels leur servaient désormais à se déplacer, déguisés en marchands de vin. Matthieu envisagea un court instant d'essayer de convaincre les femmes de ne pas venir, mais à la suite d'une altercation brûlante avec sa nouvelle épouse, il y renonça. Lara et Ceta avaient pris leur décision, et il n'aurait servi à rien de poursuivre la discussion. Matthieu et Lara étaient néanmoins d'accord pour laisser Bran en sécurité à Devondale. Cette décision ne fut pas simple à prendre, mais elle était nécessaire. Après avoir dit au revoir à leur fils, ils prirent la route le lendemain. Le petit garçon les regarda s'éloigner, le visage sombre.

Bell's Ferry, la bourgade où ils firent halte, était pâle et sans saveur. Elle s'étendait sur les rives de la Ræselar et possédait l'auberge commune à toutes les petites villes.

Ils avaient voyagé toute la journée sur des routes qui avaient fort besoin d'être réparées, si bien qu'ils avaient progressé lentement. La nuit tombait. Exténués, ils décidèrent de prendre des chambres pour la nuit. Frère Thomas et Ceta logeaient à un bout du couloir, et Colin à l'autre. Si tout se déroulait selon leurs prévisions, il leur faudrait moins d'une semaine pour atteindre le

Nyngary. C'était la partie la plus aisée de leur plan.

Le sommeil les terrassa rapidement, mais en ce qui concernait Matthieu il ne dura pas longtemps. Comme lors de nombreuses nuits précédentes, il se réveilla en sursaut, baigné de sueur. Une fois de plus, il avait fait son cauchemar. Cela faisait quatre ans qu'il revenait par moments le hanter, mais, pour une raison mystérieuse, ces intervalles se resserraient et il s'enrichissait de détails inédits. Matthieu le connaissait à présent aussi bien que son propre visage. Chaque fois, il se retrouvait dans une caverne.

Lara dormait paisiblement à ses côtés lorsqu'il s'assit dans le lit. Il ignorait complètement quelle heure il était, car il faisait trop sombre pour voir l'horloge. Minuit passé, selon son estimation. La pluie tambourinait légèrement contre les vitres. Matthieu reposa la tête sur l'oreiller et essaya de se rappeler le plus de détails possible de son cauchemar avant qu'il ne lui échappe.

Malheureusement, en dehors du fait que la caverne était plongée dans l'obscurité et qu'il portait une lanterne sans laquelle il était impossible d'y voir quoi que ce soit, rien d'autre ne lui revint à l'esprit.

Une heure durant, il garda les yeux rivés au plafond, dans l'attente de se rendormir. En vain. Trop de pensées le travaillaient. Il voyait son fils jouer sur le plancher de la maison de Martin et d'Amanda. De célibataire quelques jours auparavant, il était désormais marié *et* père de famille.

Les choses changeaient. Sa vie changeait.

Non pas qu'il y voyait un inconvénient. Bran était un gentil petit garçon. Il l'avait vu tout de suite. Il éprouvait un besoin désespéré d'apprendre à mieux le connaître, de devenir un bon père. Il sourit dans le noir.

Les minutes s'égrenaient lentement. Finalement, ses paupières s'alourdirent et il se rendormit. Une fois de plus, son cauchemar ne mit pas longtemps à reprendre et il se retrouva dans la caverne.

Il sentait les pierres rugueuses de la paroi sous ses mains, mais quelque chose avait changé. Pour la première fois, il se rendait compte qu'il n'était pas seul. Colin l'accompagnait ; ils cheminaient ensemble sur l'étroit sentier. Il n'y avait aucun repère, mais il apercevait une ouverture dans les rochers, à l'endroit où disparaissait le chemin. Ils décidèrent de continuer. La lumière projetée par leurs lanternes contre les parois ne révélait aucune couleur spectaculaire. Rien que des teintes pâles et ternes. Quelque part au loin, il entendait de l'eau goutter.

— Sais-tu où nous sommes ? demanda Matthieu, sans bien savoir si les gens étaient capables de parler dans les rêves.

— Aucune idée, répondit Colin.

En poursuivant leur chemin, ils furent contraints de se presser contre des formations rocheuses irrégulières pour parvenir à se faufiler. Au bout d'un moment, le sentier aboutit à un terrain de forme ronde d'environ cinquante mètres de diamètre. Bien au-dessus de leurs têtes, une chute d'eau souterraine

cascadait dans un étang. La scène de son rêve changea. Il se retrouva de nouveau en pleine ascension. Petit garçon, il n'avait jamais aimé les hauteurs, et les choses n'avaient pas changé, rêve ou pas rêve. Il ne grimpait à l'époque que pour imiter ses amis et éviter d'être l'objet de leurs risées. Colin et lui poursuivirent leur escalade pendant plus d'un quart d'heure, jusqu'à dominer de très haut le sol de la caverne. Tout en se remémorant qu'il valait mieux ne pas regarder vers le bas, Matthieu le fit quand même et fut tout de suite submergé par un vertige qui lui noua l'estomac. Il s'agrippa à la paroi, le temps de reprendre souffle.

La chose faite, il se retrouva subitement au bord d'une falaise en compagnie de Colin.

Il savait également pourquoi ils étaient là. Depuis un moment déjà, l'intensité de l'écho de la pulsation augmentait dans son corps. Son anneau n'était pas loin.

Par rapport aux exploits qu'il lui permettait d'accomplir autrefois, l'anneau ne possédait plus qu'une faible puissance. Une bénédiction et une malédiction à la fois. D'un côté, c'était grâce à lui qu'il avait sauvé frère Thomas ; de l'autre, il lui rappelait constamment ce qu'il avait perdu.

Les deux jeunes gens aperçurent en même temps une porte sertie dans la paroi rocheuse, de l'autre côté d'une crevasse de cinq mètres de large. De forme arrondie au sommet, elle était fabriquée en épaisses planches de chêne et renforcée par des bandes de fer et des clous. Le sol de la caverne s'étendait à plus de cinquante mètres en contrebas. Ils ne pouvaient atteindre cette porte sans fabriquer d'abord un pont.

Matthieu souleva sa lanterne pour y regarder de plus près et poussa un hurlement de surprise, tout en reculant par réflexe. Trois Orlocks étaient tapis dans l'ombre. Deux d'entre eux étaient des mâles, le troisième une femelle, aussi grande que les créatures de sexe masculin. Elle possédait la même peau blanche et des cheveux jaunes identiques aux leurs, mais ses yeux étaient gris. Il comprit qu'il s'agissait de Shakira.

Colin dégaina son épée, mais les Orlocks ne réagirent pas. Matthieu posa la main sur le bras de son ami. Ils pouvaient fuir les créatures, mais où iraient-ils ? Les Orlocks auraient pu facilement les tuer pendant leur escalade, mais ils n'en avaient rien fait.

— Teanna a choisi un endroit original pour cacher l'anneau, vous ne trouvez pas, humain ? lui demanda Shakira.

Matthieu jeta un coup d'œil à la porte, de l'autre côté de la crevasse, et avança d'un pas.

— Mon anneau est là-dedans ?

— Oui.

— Vous êtes bien Shakira ?

La reine des Orlocks inclina la tête.

— Matthieu Lewin. Voici mon ami, Colin Miller.

— Je vous connais.

— Comment pouvez-vous me connaître ? Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Assez de puissance se dégage de vous, même aujourd'hui, pour que je le sache.

— Que voulez-vous ?

— La même chose que vous, répliqua Shakira.

— Mais l'anneau ne peut fonctionner qu'avec une personne, observa Matthieu. Chacun est unique. Il ne vous servirait à rien.

Shakira rit pour elle-même.

— Vous avez beaucoup à apprendre.

— Les gens n'arrêtent pas de me le répéter. Mais je dis la vérité. Les anneaux ne *peuvent* fonctionner qu'avec une seule personne. Une question de chimie du cerveau. Je ne suis même pas certain qu'ils fonctionneraient avec un Orlock.

Colin lui effleura le bras.

— Mat...

Ce dernier le repoussa.

— Écoutez, je sais quels genres de sentiments nous vous inspirons, mais les Orlocks et les humains ne se sont pas toujours haïs. Je suis descendu dans la Caverne émeraude et j'ai vu ce qui s'y trouve. Si vous laissiez simplement...

— Mat..., recommença Colin.

— *Quoi ?* s'enquit ce dernier en se tournant vers lui.

Colin lui désigna les Orlocks de la tête. Le torse des deux mâles silencieux se soulevait et s'abaissait au rythme de leur respiration. Shakira, les bras croisés sur la poitrine, se taisait aussi. Matthieu mit une seconde à apercevoir l'anneau d'or rosé à sa main droite.

Sans doute ne parvint-il pas à dissimuler sa stupéfaction, car Shakira sourit.

— Comment ? demanda-t-il.

— La caverne contient bien d'autres choses que celles que vous avez vues pendant votre visite, lui répondit Shakira. D'un certain côté, vous avez raison, nos races ont effectivement coopéré... autrefois, mais cette époque s'est enfoncée dans les ténèbres il y a trois millénaires.

— Vous êtes venue chercher mon anneau ?

— Votre anneau du fait du hasard, pas de droit.

Matthieu réfléchit rapidement. Leur conversation avait quelque chose d'illogique.

Si Shakira possède déjà l'un des anneaux d'or rosé, elle aurait pu facilement nous tuer pour s'emparer de l'autre. Dans ce cas, pourquoi perdons-nous notre temps à discuter ainsi ?

— Vous avez sans doute raison, dit Colin. Excusez-nous, mais mon ami et moi allons poursuivre notre chemin. C'était agréable de vous rencontrer.

— Si l'anneau se trouve là-dedans, pourquoi ne pas le prendre vous-

même ? questionna Matthieu.

Le silence que lui opposa Shakira l'éclaira énormément. Il jeta un nouveau regard à la porte. Le fait qu'elle se trouvait de l'autre côté d'un précipice n'aurait pas dû la gêner, et pourtant, c'était mystérieusement le cas.

Colin se fit la même réflexion que lui.

— Ils n'aiment peut-être pas les hauteurs, chuchota-t-il sous cape. Fichons le camp !

Persuadé d'une anomalie, Matthieu examina la porte plus soigneusement.

Il n'avait rien remarqué avant, mais à présent il distinguait quelque chose, juste devant elle. L'air n'était pas tout à fait transparent... en tout cas autour de son cadre. Il ondulait.

Matthieu se pencha pour ramasser un caillou. Après avoir jeté un coup d'œil à Shakira et aux autres Orlocks, il visa la porte avec. Le caillou ne l'atteignit pas. Un éclair orange vif et un craquement sonore les firent tous sursauter.

— Vous ne pouvez pas vous en approcher, constata-t-il.

— Mais *vous*, vous pouvez. Allez me chercher l'anneau et nous laisserons votre peuple vivre. L'heure des Orlocks a sonné et ni vous ni personne ne pourrez rien faire pour nous arrêter.

— Qu'est-ce qui entoure la porte ?

— Une sauvegarde placée par Teanna d'Elso.

Matthieu réfléchit au problème. Il était logique que Teanna n'ait pas laissé l'anneau sans protection. Mais les propos de Shakira ne voulaient rien dire. S'attendait-elle simplement à ce qu'il aille chercher l'anneau pour le lui remettre ? Dès qu'il le passerait à son doigt, il deviendrait son égal. *Non, il y avait autre chose.*

— Pourquoi n'allez-vous pas le chercher vous-même ? demanda-t-il.

— Vous en savez très peu sur le fonctionnement de l'anneau, lui répondit Shakira. Ce qu'elle a placé là ne peut pas vous faire de mal. À nous, si.

— Vous m'avez déjà fait remarquer mon ignorance, répondit Matthieu. Il va me falloir un peu de temps pour réfléchir à ça.

Shakira riva les yeux aux siens.

— Vous n'en avez plus. Tuez-les !

Les deux Orlocks mâles dégainèrent leurs armes et se ruèrent en avant. Pris au dépourvu, Matthieu et Colin parvinrent à éviter leur attaque initiale mais ne purent empêcher les créatures de les percuter. Sous l'impact, Matthieu se retrouva projeté dans les airs. Il était si près de l'Orlock que sa puanteur fétide manqua de le faire défaillir. Lorsqu'ils retombèrent, la créature essaya de le mordre. Des dents perçantes s'enfoncèrent dans son épaule et il poussa un hurlement de douleur.

Il se réveilla en sursaut et, en s'asseyant brusquement, réveilla du même coup Lara.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en posant une main sur son dos.

— Rien. Juste un rêve.

— Un cauchemar ?

Matthieu déglutit et se rallongea. Il lui caressa les cheveux.

— Oui, mais ça va. Rendors-toi.

— Toi d'abord.

Il l'enlaça par les épaules et elle se nicha contre lui, la tête posée contre son torse.

Le lendemain matin, ils retrouvèrent frère Thomas et Ceta dans la salle commune pour le petit déjeuner. Colin était également déjà descendu.

— Les deux chariots seront prêts dès que nous le serons aussi, leur apprit-il.

— Bravo, tu as bien occupé ton temps, répondit Lara en déposant un baiser sur sa joue avant de s'asseoir.

— J'ai décidé de me lever tôt pour vérifier que tout était en ordre. Dites donc... ce toast aux œufs est vraiment bon, observa-t-il en avalant une bouchée. Bran adore les toasts aux œufs. D'habitude je lui en prépare le matin, surtout quand il fait froid.

Matthieu eut l'impression que son ami allait ajouter quelque chose, mais ce dernier se ravisa et préféra changer de sujet.

— Il n'est pas aussi bon que les vôtres, Ceta, poursuivit-il, mais franchement, il me plaît quand même.

— Merci, Colin, répondit Ceta. Nous ne t'avons pas entendu rentrer hier soir. Pourtant, le parquet du couloir craque beaucoup.

— Eh bien... j'ai essayé de ne pas vous déranger.

La porte de la cuisine s'ouvrit alors sur une servante accorte à la chevelure auburn qui apportait un grand verre de jus d'orange et une assiette d'œufs sur un plateau. Elle les déposa devant Colin avec un sourire épanoui, se présenta à eux sous le nom de Hilde et nota leurs commandes. Elle ne put s'empêcher de laisser traîner les doigts sur le cou de Colin en repartant vers la cuisine. Ceta et Lara échangèrent un regard. Installé entre sa femme et son ami, Matthieu remarqua aussi le geste de Hilde mais s'abstint de tout commentaire. Lara fit néanmoins exprès de se pencher devant lui pour observer Colin qui semblait se concentrer sur ses œufs bien plus longtemps que nécessaire. Au bout de quelques minutes, il les pria de l'excuser en leur disant qu'il les retrouverait plus tard à l'écurie.

— J'aimerais démarrer dès que nous aurons fini notre petit déjeuner, dit frère Thomas quand Colin fut sorti. Si le beau temps persiste et que nous avançons à la bonne vitesse, nous devrions atteindre la Trouée juste après midi et arriver en Alor Satar avant la tombée du jour. Nous pourrions nous arrêter dans la ville d'Ardosta.

— Nous y serons en sécurité ? demanda Ceta.

— Je ne suis pas persuadé qu'aucun endroit soit sûr, répondit le prêtre. Les Vargothans vont sans doute tenter de nous retrouver dès qu'ils se seront réorganisés. En outre, il paraît évident que l'Alor Satar va envoyer des soldats

à leur rescousse. Nous allons devoir éviter les uns comme les autres, ce qui ne sera pas tâche facile.

— Nous ferions donc mieux d'acheter plus de vin, déclara Ceta.

— Nous en avons, répliqua frère Thomas.

— Juste deux tonneaux, très cher. Comme nous sommes censés être négociants en vin, mieux vaudrait que nous disposions d'un stock intéressant à vendre, au cas où nous serions arrêtés. D'après ce que j'ai pu constater, les prix sont plutôt élevés par ici. Nous pourrions même faire un bénéfice intéressant.

— Nous devrions peut-être laisser le soin à Colin de négocier, intervint Lara. On dirait qu'il a développé des relations intéressantes avec les gens du cru.

Frère Thomas, Ceta et Matthieu se tournèrent de concert dans la même direction qu'elle. À l'extérieur de la fenêtre, Colin et Hilde échangeaient des propos complices, tête contre tête. La jeune fille leva les yeux vers Colin pour lui sourire.

— Quelle inconstance ! dit Ceta à Lara. La première fois qu'on tourne le dos, il s'éprend d'une autre femme.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit frère Thomas en reculant sa chaise de la table, je vais voir s'il y a un moyen de nous procurer du vin. Mat, tu m'accompagnes ?

— Lara et moi pouvons le faire, se hâta de dire Ceta. Vous, les hommes, occupez-vous de charger les chariots. Nous ne devrions pas en avoir pour longtemps.

— Pourquoi est-ce que je ne le ferais pas moi-même ? demanda le prêtre.

— Mon cher, tu es un prêtre magnifique, et dieu sait quoi d'autre, mais en tant que négociant en vin, eh bien...

L'air blessé, frère Thomas chercha un soutien du côté de Matthieu. Malheureusement, il n'en trouva aucun.

— J'ai pourtant l'impression de m'être bien débrouillé jusqu'ici, remarqua-t-il, quelque peu offensé.

— Si tu paies le prix que tu as payé à Sarroy, répliqua Ceta, nous ferons faillite avant d'atteindre le Nyngary. Il ne nous reste pas beaucoup d'argent.

Frère Thomas donna l'impression de vouloir discuter, mais il n'en fit rien. Au lieu de quoi, il croisa les bras sur son torse et déclara :

— Très bien. Matthieu et moi chargerons les chariots.

Ceta et Lara se levèrent en même temps.

— Dans ce cas, c'est réglé, dit Ceta. On se retrouve à l'écurie dans deux heures.

Toutes deux quittèrent la pièce, laissant un frère Thomas perplexe derrière elles.

— Ai-je été si nul ? Je trouvais que dix-huit elgars le tonneau était un assez bon prix.

Matthieu décida de changer de sujet.

— Si nous allions sauver Colin avant d’avoir à célébrer un nouveau mariage ? proposa-t-il.

Ceta et Lara revinrent aux écuries. Elles étaient suivies d’un individu menant un chariot ouvert tiré par une vieille haridelle.

Ceta le leur présenta.

— Voici Cedric. Il nous a vendu son vin et a eu l’amabilité de nous l’apporter jusqu’ici.

Frère Thomas, Matthieu et Colin lui serrèrent tous la main et l’aidèrent ensuite à charger huit tonneaux de vin sur leurs chariots. Ce fut seulement plus tard que frère Thomas découvrit que Ceta avait négocié au prix de onze elgars le tonneau.

La Nouvelle Raburn.

La Trouée, également connue sous le nom de passe de Cole, était une échancrure de soixante-dix mètres de large et de près de huit kilomètres de long qui traversait la chaîne de montagnes séparant l'Elgaria de l'Alor Satar. Matthieu avait entendu son père, puis Gawl, raconter des histoires à son propos, car tous les deux y avaient été pris en embuscade durant la guerre du Sibuyan. Bran Lewin avait été atteint par deux flèches ce jour-là et emmené à l'abri par frère Thomas. Mais Matthieu découvrait ce lieu. Les gigantesques collines blanches étaient aussi impressionnantes que dans son imagination. Il scruta le terrain en essayant de visualiser une bataille à l'intérieur de cette passe étroite.

Affreux, songea-t-il, et il se demanda si frère Thomas pensait la même chose que lui.

Colin chevauchait le long du chariot. Leurs regards se croisèrent et ils communiquèrent en silence. Askel Miller avait été également pris dans le même piège. De conversations datant de sa jeunesse autour de la table des Miller, Matthieu savait qu'Askel avait vidé un carquois entier de flèches au cours des premières minutes du combat, afin de procurer à ses camarades le temps de traverser le fleuve. Comme la plupart des jeunes garçons, il était fasciné par les récits guerriers, mais après avoir eu droit à sa part de batailles, et plus encore, depuis sept ans, il voyait le col sous une autre perspective. Des hommes s'étaient battus et avaient péri sur ce terrain, et il ne trouvait absolument rien de romantique là-dedans.

Quelques nuages faisaient leur apparition dans le ciel. De part et d'autre, les parois rocheuses massives inspiraient une pénible sensation de claustrophobie. Au bout de la passe, ils émergeraient en Alor Satar, puis ils traverseraient ce pays jusqu'au Cincar avant d'atteindre le Nyngary.

La voix de Colin ramena Matthieu au présent.

Je vais faire un petit tour à l'avant pour m'assurer que la voie est libre. Je reviens dans quelques minutes.

— Bonne idée.

— Sois prudent ! lança Lara.

— Je regrette de ne pas avoir amené de cheval de rechange, dit Matthieu en suivant des yeux son ami qui disparaissait derrière un tournant du sentier.

Drôle de lune de miel pour toi, maîtresse Lewin !

Lara se pencha vers lui pour grignoter le lobe de son oreille.

— Je suis heureuse qu'on soit ensemble, chuchota-t-elle. Tu pourras te rattraper plus tard.

Pour souligner son sous-entendu, elle fit remonter ses doigts le long de la cuisse de Matthieu.

— Hum... je me demande comment va Bran, dit-il.

— Bien. Il adore Père et Mère. Mais ils le pourrissent. Quand nous rentrerons, il pèsera probablement cinquante kilos !

Matthieu sourit.

— C'est une drôle de chose d'avoir un enfant, non ?

— Tu devrais essayer un jour, si tu trouves ça si drôle.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis devenu père d'une minute à l'autre. Il faut que je m'y habitue.

Lara le questionna en silence.

— Comprends-moi bien : je l'adore. Vraiment. Mais entre toi et moi, tout ça est un peu effrayant... J'espère que je... que je serai un bon père.

— Bien sûr que oui, dit Lara.

— J'y ai réfléchi. Dès qu'on devient parent, on a une vision du monde différente. Tu vois ce que je veux dire ? Je suis toujours la même personne, mais je m'aperçois que je pense qu'à notre retour, j'aurai des tas de choses à lui enseigner. J'aimerais lui apprendre à naviguer et à piloter un bateau, à décrypter les signes climatiques, à pister, à compter et, bien évidemment, à faire de l'escrime... Je radote, non ?

Avec un sourire radieux, Lara l'enlaça de toutes ses forces.

— Je t'aime, dit-elle. Mais tu me dois une lune de miel.

Matthieu sourit à son tour, passa un bras autour de ses épaules, et ils continuèrent à avancer jusqu'au moment où ils entendirent le bruit des sabots du cheval qui revenait vers eux.

— Des ennuis, annonça Colin en tirant sur ses rênes. Une colonne de soldats de l'Alor Satar remonte la passe. Ils sont à moins de trois minutes derrière moi.

— Va prévenir frère Thomas, lui dit Matthieu.

— D'accord.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? demanda Lara.

— Continuer à nous faire passer pour des négociants en vin.

Matthieu s'assura que son épée était bien posée derrière lui sur le plancher du chariot.

Colin revint quelques instants plus tard. Matthieu sentit l'arrière du chariot s'incliner au moment où son ami grimpa à bord.

— Frère Thomas dit que nous devons garer les chariots sur le bas-côté du chemin dès que nous les apercevrons, pour leur laisser le passage.

Quelques instants plus tard, Matthieu vit les soldats sortir d'un coude de la piste. Il calcula à vue de nez que la taille de la colonne avoisinait celle d'un

bataillon, composé d'un minimum de cinq cents hommes et chevaux. Frère Thomas avait vu juste à propos des réactions de l'Alor Satar. Selon les instructions du prêtre, il gara le chariot sur le côté, et le second chariot se plaça derrière eux.

Deux éclaireurs chevauchaient très à l'avant du gros des troupes. Ils aperçurent en même temps les chariots et s'immobilisèrent. L'un d'eux s'avança pendant que son compagnon rebroussait chemin pour aller faire son rapport.

L'éclaireur vint s'arrêter juste devant les chariots. Quelques instants plus tard, deux cavaliers le rejoignirent. Les insignes, sur les uniformes de ces deux nouveaux venus, indiquaient qu'ils étaient officiers. Matthieu reconnut sur-le-champ le chef, un individu aux cheveux gris et aux traits anguleux approchant de la soixantaine.

— Bonjour ! lança-t-il.

Le militaire ne répondit pas tout de suite. À la place, il jeta un coup d'œil au second chariot et adressa un bref hochement de tête à l'éclaireur qui éperonna sa monture et poursuivit son chemin.

— Puis-je voir vos laissez-passer, messieurs ? demanda enfin l'officier sans préliminaires.

— Tout de suite, répondit Lara. Ils sont ici.

Elle voulut se lever mais elle se figea, car il venait de lui lancer « Arrêtez ! » d'un ton sans appel. Puis il ordonna à l'homme qui l'accompagnait d'aller vérifier l'arrière des chariots.

Le soldat poussa son cheval jusqu'à l'arrière du chariot pour faire le nécessaire.

— Juste des tonneaux, constata-t-il. Et un autre jeune homme.

— Très bien. À présent, vous pouvez nous montrer vos laissez-passer, dit l'officier à Lara. Je m'appelle Julian Thierry. Voici mon second, Hilton Brown.

Pendant qu'il procédait aux présentations, frère Thomas amena son chariot à leur hauteur.

— Bonjour, colonel, lança-t-il.

— Bonjour. Merci pour la promotion, mais je ne suis que commandant. Et vous êtes ?

— Joshua Lane, négociant en vins. Voici mon épouse, Élise, et je vois que vous avez déjà fait connaissance de mon fils, Thaddeus, et de sa femme, Linda. Au fond, c'est mon neveu, Mark. Pourquoi toute cette activité ?

Le commandant les salua tous à la fois.

— Mes hommes et moi nous rendons dans une ville du nom de Gravenhage. Il y a eu des troubles là-bas.

— Sans doute graves, commenta le prêtre en désignant la colonne de soldats qui remontait la passe. On dirait que vous emmenez une armée entière.

Thierry sourit.

— Pas vraiment. C'est juste un bataillon.

Lara descendit du chariot.

— Voici nos laissez-passer, dit-elle en les tendant à Thierry.

— D'après eux, vous venez de Melfort et vous vous rendez à Corrato en Nyngary.

— Exact, commenta frère Thomas. Vous ou vos hommes ne seriez-vous pas intéressés par du rouge elgarien de bonne qualité ? Je vous le céderais à un bon prix.

— Le nom exact est *oridanien*, le corrigea Thierry.

— Oh, pour l'amour du ciel, répliqua frère Thomas. Vous n'allez pas changer aussi le nom du vin ! Tout le monde l'appelle elgarien. Si je dis : « Voudriez-vous un peu de rouge oridanien ? », les gens n'y comprendront goutte.

— Vous n'avez pas tort, reconnut Thierry. Malheureusement, c'est la loi. Frère Thomas haussa les épaules.

— Puisque vous le dites, colo... pardon, commandant. Nous sommes juste des gens simples qui essaient de gagner leur vie. Puis-je vous en faire goûter une gorgée ? Il est vraiment d'une qualité supérieure.

— Non, merci beaucoup. Ça la ficherait mal, si mes hommes me voyaient boire pendant qu'ils font le pied de grue en plein soleil. Dites-moi, maître Lane, avez-vous eu vent de problèmes sur la route de Melfort ?

— Je ne pourrais pas dire ça, répondit frère Thomas. Mais pour être honnête, nous ne nous sommes pas approchés de Gravenhage pendant ce voyage. Entre vous et moi, ce n'est pas une ville intéressante. Ses habitants essaient de vous sucer le sang. Dans quel état sont les routes en Alor Satar ?

— Correct pour voyager, si c'est ça que vous voulez savoir.

— Cela signifie qu'elles ne sont toujours pas sûres la nuit, dit frère Thomas à Ceta. (Il se retourna vers Thierry.) Je pensais que vous alliez vous occuper des brigands. Vous ne pouvez même pas imaginer le genre d'histoires que nous avons entendu raconter à leur sujet. La situation empire tellement que plus personne ne peut aller nulle part. Un peu d'aide de l'armée nous permettrait vraiment de maintenir nos prix bas. Si jamais on me vole, je suis obligé de faire passer mes pertes dans les dépenses de mon entreprise, et personne n'aime ça. Les prix montent et...

— Je suis sûr que des mesures seront prises dès que nous aurons réglé les problèmes à Gravenhage, l'interrompit Thierry en rendant les laissez-passer à Lara.

— Dites-moi, demanda frère Thomas, serait-il possible qu'un ou deux de vos hommes nous accompagnent jusqu'à Ardosta ? Je vous céderais un tonneau à moitié prix.

Cette proposition fit un peu suffoquer Ceta, qui effleura le bras du prêtre pour essayer d'attirer son attention.

Thierry éclata de rire.

— Je ne crois pas. En outre, je n'ai pas l'impression que votre femme approuverait.

Frère Thomas s'apprêtait à répliquer, mais l'expression de Ceta le fit changer d'avis. Elle se pencha en avant et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Une seconde plus tard, ils se chamaillaient bruyamment.

Matthieu observa leur prise de bec en silence. Il trouvait que ses amis en faisaient un peu trop, même si leur scène de ménage paraissait tout à fait sincère. Apparemment, le commandant Thierry partageait son avis, car il cherchait à présent un moyen de conclure cette conversation et de revenir au sujet de départ.

— En tout cas, tenta-t-il de les interrompre, mes hommes et moi allons poursuivre notre chemin. Bonne chance à vous tous.

Frère Thomas et Ceta ne manifestèrent aucun signe de l'avoir entendu, si tel était le cas. Ils se disputaient encore lorsque le dernier homme de la colonne passa près d'eux. Dès que la colonne eut disparu derrière le virage, ils s'arrêtèrent néanmoins, éclatèrent de rire et s'étreignirent.

Frère Thomas écrasa une larme d'allégresse sous ses doigts.

— Notre première dispute, déclara-t-il.

Ceta coinça une mèche de cheveux derrière une oreille et prit une profonde inspiration.

— Oh là là ! fit-elle, une main posée sur sa poitrine.

— Vous m'avez convaincu, déclara Colin. Ce commandant voulait tellement se sortir vite d'ici qu'il en a presque laissé des traces de dérapage.

— Je crains de ne pas avoir donné le bon exemple aux enfants, dit frère Thomas, remarque qui les fit de nouveau éclater de rire.

Le prêtre donna un petit coup sur ses rênes, pendant que Lara, Colin et Matthieu échangeaient des regards médusés.

Lorsqu'ils émergèrent du col, frère Thomas immobilisa son chariot et attendit que Matthieu vienne s'arrêter à ses côtés. Colin avait renfourché son cheval. Le prêtre leur désigna du doigt des nuages d'orage noirs qui déferlaient de l'ouest.

— Il ne nous reste guère de temps avant de prendre une bonne douche, déclara-t-il.

— Ardosta est à quelle distance ? s'enquit Colin.

— Au moins quatre heures. De l'autre côté de cette arête, il y a des ruines où nous pourrions nous abriter. Ça fait des années que je ne suis pas venu par ici, mais à l'époque, certains bâtiments tenaient à peu près debout.

— Je n'ai aucune envie de me retrouver dans des ruines, répliqua Colin. La dernière fois que ça m'est arrivé, une explosion a bien failli m'expédier dans la province voisine.

— Nous n'avons guère le choix, dit Matthieu. Cet orage approche vite.

Colin se tordit sur sa selle pour étudier l'horizon pendant quelques secondes. Les nuages avançaient *effectivement* très rapidement dans leur direction. Un grondement de tonnerre le fit apparemment changer d'avis. Il ronchonna et se tourna vers frère Thomas.

— Je vais y aller en reconnaissance. De l'autre côté de cette arête, vous

dites ?

— Exactement. Tu les apercevras dès que tu arriveras en haut de la côte.

Colin éperonna son cheval pour le lancer au galop, pendant que les chariots suivaient à un rythme plus lent.

Les ruines étaient plus vastes que celles d'Argenton, plus proches d'une petite cité que d'une ville. Huit tours au moins tenaient encore debout, ainsi qu'une flopée de bâtiments plus bas. La plus haute s'élevait à plus de quarante étages. Aux abords de la cité, on distinguait les vestiges de deux des chaussées surélevées des Anciens. L'une contournait complètement la ville. À un moment donné du passé, une portion s'était effondrée et il n'en restait plus qu'un amas de décombres. L'autre, qu'ils avaient empruntée, était soutenue par une série d'énormes piliers de ciment et arrivait à la cité par une plaine en enjambant un lit de rivière à sec. Dans sa plus grande partie, le ciment était affaissé et creusé de nids-de-poule, ce qui obligeait les chariots à avancer lentement, mais vu son âge, le revêtement était encore tout à fait praticable. Des éclairs illuminaient à présent le ciel derrière eux, accompagnés de roulements de tonnerre de plus en plus proches.

Matthieu aperçut Colin à l'autre bout du pont et lui fit un signe de la main. Son ami lui répondit d'un geste vers le ciel, accompagné de mimiques destinées à les inciter à se presser. Le spectacle que Matthieu entrevit derrière son épaule ne lui plut pas. Le ciel s'était coloré en jaune menaçant, entrecoupé de portions presque noires qui donnaient l'impression que la nuit était déjà tombée. La brume suspendue au-dessus d'une partie de la route sur laquelle ils cheminaient indiquait que la pluie allait bientôt éclater. Matthieu donna un petit coup de rêne au cheval pour accélérer leur train. Selon ses estimations, il ne leur restait plus que cinq minutes avant que l'orage n'éclate au-dessus de leurs têtes. Le chariot de frère Thomas accéléra aussi et rebondit sur la surface de la chaussée.

Le tonnerre gronda de nouveau et, cette fois, Matthieu le sentit vibrer à travers le siège du chariot. En quelques minutes, la température avait chuté d'une bonne dizaine de degrés, et il sentait la tempête dans l'air. Ils étaient presque parvenus au bout du pont, où Colin se débattait pour maîtriser son cheval. L'animal roulait les yeux au point qu'on n'en voyait plus que les blancs.

— Dirigez-vous vers la grande tour de granite du prochain pâté de maisons ! hurla Colin.

Les chariots suivirent Colin en prenant de la vitesse. Au passage, Matthieu notait mentalement des détails des bâtiments. Des gouttes de pluie tombaient déjà et des rafales de vent projetaient le véhicule de côté. Devant, Matthieu apercevait le grand bâtiment, pareil à une sentinelle de pierre géante. Colin dépassa l'entrée principale au galop et en contourna un angle, faisant signe aux chariots de le suivre. Au bout du bâtiment, une rampe en ciment descendait vers un espace ouvert en sous-sol. Matthieu fit descendre la pente au chariot, une main fermement posée sur le frein afin de l'empêcher de

prendre trop de vitesse.

Alors qu'ils arrivaient à mi-chemin de la rampe, le rythme des gouttes de pluie qui s'écrasaient sur la bâche du chariot changea subitement. Matthieu leva la tête et fit la grimace en recevant quelque chose de dur sur la joue. De la grêle. Les grêlons étaient aussi gros que des petits galets.

De mieux en mieux !

Lara rabattit la capuche de son manteau sur sa tête et se rapprocha de lui. Lorsqu'ils atteignirent le bas de la rampe, le sol était entièrement tapissé de blanc. Matthieu avait déjà vu tomber de la grêle à Devondale pendant son enfance, puis dans la Grande Mer du Sud, mais jamais avec une telle violence. Il descendit du chariot, enleva quelques grêlons de ses cheveux et contourna le véhicule pour aider Lara à en descendre à son tour. Le cheval hennit quand il passa à côté de lui.

— Navré, marmonna Matthieu.

Depuis leur enfance, Lara était plus casse-cou que lui, et elle descendit toute seule.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? s'enquit-elle.

— Une espèce de cave, répondit frère Thomas qui les avait rejoints.

— Comme elle est vaste !

— À quoi servent toutes ces lignes peintes sur le sol ? demanda Ceta.

Une série de lignes jaunes délavées couraient perpendiculairement aux murs. À l'extrémité de la cave, il y avait une autre rampe identique à celle qu'ils venaient d'emprunter, qui descendait à un niveau inférieur.

— Je pense que c'est là qu'ils rangeaient leurs véhicules, dit frère Thomas.

Ceta cilla des yeux.

— Il devait y en avoir des centaines. Combien de gens vivaient ici ?

Frère Thomas leva les yeux vers le plafond et hocha lentement la tête.

— Je ne pense pas qu'il s'agissait d'une résidence, ma chère. Les anciens livres montrent des images de bâtiments comme celui-ci... Les gens travaillaient dedans.

Ceta se contenta de demeurer bouche bée.

Pendant que les autres restaient près de l'entrée à regarder la grêle tomber, Colin repéra un escalier dans un angle. Il disparut dans la cage et revint quelques minutes plus tard.

— Hé, venez, leur dit-il. Faut que vous voyiez ça !

Les autres empruntèrent la volée de marches derrière lui et se retrouvèrent au milieu d'un atrium gigantesque, dont la verrière devait bien culminer à six étages. Dehors, la grêle s'était enfin calmée, mais la pluie avait repris et balayait la rue à l'oblique. N'ayant rien d'autre à faire, ils entreprirent une exploration. Au centre de la salle se dressait la statue en bronze d'un homme très musclé qui les toisait d'un air infiniment sombre. Il tenait un trident.

Colin admira la statue.

— Je me demande comment s'en sort Gawl, dit-il.

Matthieu conclut que cette remarque lui était inspirée par le fait que Gawl était sculpteur et le lui fit remarquer.

— Non, tu fais fausse route, lui dit Colin. C'est parce que les bras de la statue me rappellent les siens.

Ils passèrent les minutes suivantes à examiner l'atrium, sans rien y trouver de remarquable. C'était juste une immense salle vide, qui aurait pu contenir un millier de personnes. Contre le mur du fond. Colin trouva une série de portes de métal, derrière lesquelles il y avait quatre pièces minuscules. Dans chacune, un panneau mural présentait plusieurs rangées de boutons numérotés. Le chiffre le plus élevé était 42.

— J'ai vu quelque chose de ce genre à Argenton, dit Colin à Matthieu. Les Anciens les utilisaient pour monter et descendre dans les bâtiments.

— Vous les hommes, vous pouvez continuer votre exploration si ça vous chante, dit Lara. Je n'ai pas l'impression que la tempête va se calmer. Je vais aller chercher nos provisions et nos couchages.

— Je t'accompagne, dit Ceta.

À la surprise de tous, les femmes revinrent quelques minutes plus tard, non seulement avec de la nourriture, mais avec un petit chat gris.

— Regardez ce que j'ai trouvé, dit Lara.

Le chat était niché bien confortablement dans ses bras, les pattes posées sur ses épaules.

— Où l'as-tu trouvé ? lui demanda Colin.

— Dans la cave. Il a miaulé quand nous sommes descendues. Je parie qu'il meurt de faim.

Colin examina le chat et fronça les sourcils.

— On ne dirait pas. Je le trouve plutôt grassouillet.

Lara laissa échapper un cri d'exaspération.

— Ne l'écoute pas, dit-elle au chat.

L'animal jeta un bref coup d'œil à Colin et l'ignora, reposant les pattes sur les épaules de Lara.

— Hum..., fit Colin.

Ceta prit le panier que portait Lara, le déposa par terre et, aidée de frère Thomas, déploya les couvertures sur le sol. La chose faite, ils s'assirent tous pour manger, le chat compris, qui guettait avec impatience les restes que Lara était plus que ravie de lui donner.

— Tu crois qu'il vit ici tout seul ? demanda Colin.

La question resta suspendue quelques secondes dans l'air. La réponse arriva quand frère Thomas se leva lentement et dégaina son épée. Le bruit de suffocation émis par Ceta fit sursauter le chat qui s'enfuit en effleurant à peine le sol et disparut dans l'ombre. Tous restèrent figés sur place.

Derrière les vitres se tenaient au moins une quinzaine d'hommes.

Corrato, Nyngary.

Teanna d'Elso fut surprise de voir Bryan Oakes sortir des appartements du palais.

— Bonjour, Votre Altesse.

— Bonjour, Bryan. Mon cousin est ici ?

— Non. Le prince et son escorte sont sortis tôt ce matin. Mon capitaine m'a demandé de vérifier les pièces.

— Ils sont partis ?

— Je crois. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Non, dit-elle, contrariée. Savez-vous s'ils regagnent l'Alor Satar ?

— Le prince Duren ne s'est pas confié à moi, Votre Altesse, mais je les ai entendus dire qu'ils allaient écraser la rébellion, si cette information peut vous être utile.

— Absolument, répondit Teanna. Très utile.

— Êtes-vous vraiment certaine que je ne peux rien faire pour vous aider ? Teanna hocha la tête.

— Non. Mais je ferai peut-être appel à vous plus tard.

Bryan s'inclina légèrement.

— Je suis à votre service.

Un quart d'heure plus tard, Teanna pénétra dans la bibliothèque privée de son père. Le roi était plongé dans la lecture d'un ouvrage qu'il referma à son entrée.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il, car son expression ne lui avait pas échappé.

— Père, j'ai besoin de vos conseils. Nous avons un ennui.

— A-t-il quelque chose à voir avec notre discussion d'hier ?

— Oui. J'avais besoin de parler au Gardien et je me suis donc rendue dans la ville.

— Puis-je te demander pourquoi ?

— Des choses m'intriguaient. Je voulais en apprendre plus sur les Orlocks, savoir d'où ils venaient et la raison de la terrible haine qu'ils nous vouent. Il m'a montré, père. C'était atroce.

Teanna raconta alors les origines des Orlocks à son père et les tentatives des hommes de les exterminer. Le roi l'écouta sans l'interrompre.

— Intéressant, commenta-t-il enfin. Et le problème que tu évoquais ?

Teanna était étonnée. D'une manière générale, son père était un homme assez indéchiffrable, mais il paraissait accueillir ces nouvelles beaucoup plus calmement qu'elle ne l'avait imaginé.

— Ton récit ne me laisse pas insensible, ma fille. Les Orlocks semblent avoir subi un traitement atroce. Malheureusement, ces événements se sont déroulés il y a trois millénaires. Et pour être parfaitement clair, je ne me sens nullement responsable d'actes commis par mes ancêtres... à imaginer qu'il s'agisse vraiment de mes ancêtres. En revanche, je peux agir sur le *présent*. C'est pour cela que j'aimerais entendre la suite de ce que tu as à me raconter.

— Le Gardien possède une machine qui montre des images, poursuivit alors Teanna. Au lieu de lire le compte rendu des événements dans un livre, on voit exactement comment ils se sont déroulés. Alors que je regardais ces images, Shakira et Terrence Marek sont apparus dans la caverne. Je me suis cachée pour écouter ce qu'ils disaient. Ils complotent d'attirer Eric dans un piège.

« Les Vargothans lui ont envoyé un message pour lui apprendre qu'une rébellion s'est déclenchée en Elgaria et lui dire qu'ils ont besoin de plus de soldats pour la mater. Ils pensent qu'il va leur en envoyer. Dès qu'il le fera, ils se retourneront contre lui.

— Je vois, dit Eldar.

— Mais ce n'est pas le pire, père...

— Je vois, je vois, je vois... Les Orlocks et le Coribar vont se joindre à eux, conclut le roi à sa place. Tu as raison. Nous sommes confrontés à un grave problème. Question : comment allons-nous le résoudre ?

— Comment l'avez-vous su ?

— Je l'ai deviné, en me basant sur notre dernière conversation. (Eldar se leva de son fauteuil d'une poussée et alla se poster à la fenêtre.) Selon toute vraisemblance, Éric se trouve déjà en Elgaria, quel que soit le nom que lui attribuent tes cousins aujourd'hui, si bien qu'il est peut-être déjà trop tard pour lui venir en aide. Devons-nous intervenir ou non ? C'est cela qui me préoccupe.

Teanna en resta bouche bée.

— Vous voulez dire que nous devrions laisser faire ?

— L'Alor Satar est parfaitement capable de se défendre tout seul. C'est le pays le plus puissant du monde. Ce ne serait pas si négatif de les voir obtenir ce qu'ils ont cherché.

— Père...

— En fait, cela permettrait dans une large mesure d'équilibrer les forces militaires de...

— Père, répéta Teanna. Vous ne m'avez pas laissée terminer. Shakira possède également l'un des anneaux d'or rosé, ainsi qu'un million d'Orlocks sous ses ordres. Marek n'a cure des moyens qu'elle utilise, du moment qu'elle élimine quiconque s'oppose à lui. Il est tellement aveuglé par son envie de

parvenir à ses fins qu'il ne s'aperçoit même pas qu'elle lui ment.

— Intéressant, observa Eldar.

— Intéressant ou pas, nous devons prévenir Eric. Les Orlocks ne s'arrêteront pas à l'Elgaria. À défaut d'autre chose, ils devraient être mieux disposés à l'égard de l'Alor Satar qu'aucun d'entre nous. C'est Eric qui a honoré l'accord que son père avait conclu avec ces créatures.

Eldar prit le temps de réfléchir à la situation.

— Je pense que nous devrions préparer le pays à la guerre. Je vais faire mettre en alerte les garnisons des frontières.

— Et Éric et Armand ?

— Mon enfant, un Duren de moins en ce monde ne changera guère les choses, mais si cela peut te rendre heureuse, j'enverrai des cavaliers les intercepter... à moins que tu puisses agir plus rapidement à l'aide de ton anneau.

— Je devrais savoir où ils sont pour pouvoir m'y transporter, répondit Teanna. Envoyez les cavaliers.

— Bien. Nous sommes donc d'accord.

Le roi déposa un baiser sur le front de Teanna, ramassa son livre et se dirigea vers la porte.

— Père...

Eldar s'immobilisa au milieu d'un pas, se retourna et croisa les mains devant lui. Puis il écouta sa fille lui raconter que Matthieu Lewin était encore en vie.

— Tu en es tout à fait sûre ?

— Oui.

— Et j'imagine que Shakira peut se servir de son anneau exactement comme toi ?

— J'ignore l'étendue et la puissance de ses pouvoirs, mais elle a été capable de se transporter dans la caverne. Je dirais que nous avons affaire à un adversaire très redoutable.

— De qui parles-tu ? De Lewin ou d'elle ? demanda Eldar.

Cette question décontenança Teanna.

— Matthieu ne possède plus l'anneau, père.

— Je le sais. Imaginons qu'il l'ait. As-tu réfléchi aux conséquences éventuelles ? Deux contre un ?

Teanna ne lui répondit pas tout de suite. Elle se rapprocha de la cheminée et offrit son dos à la chaleur des flammes.

— Matthieu ne s'allierait jamais aux Orlocks contre les humains.

— Es-tu prête à le parier sur nos vies ?

Fort préoccupée, Teanna traversa le jardin en direction de la statue. Elle avait besoin de temps pour réfléchir. L'après-midi était déjà avancé et la température baissait. La tiède journée d'automne entamée le matin allait se conclure sur une nuit froide. L'hiver approchait. Quelque chose bougea près

de l'un des bancs. Elle s'immobilisa. C'était Bryan Oakes.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse, je ne voulais pas vous effrayer.

— Il n'en est rien. Je réfléchissais, c'est tout.

— Dans ce cas, je vous laisse, dit-il.

— Ça va, Bryan. Vous pouvez rester. Que faites-vous ici ?

— Le capitaine du palais m'a de nouveau demandé d'inspecter les appartements.

— Ils ne sont pas vides ?

— Presque, répondit Bryan. Vous êtes la seule personne que j'y ai vue aujourd'hui. J'ai peur d'avoir à le lui rapporter. On ne fait jamais preuve de trop de diligence.

Teanna gloussa.

— Je ferai en sorte de dire au capitaine Jervis que vous avez bien travaillé.

Rire la détendait. Elle aperçut son père qui les observait du balcon et lui adressa un petit signe de la main.

— Est-ce que je dois aussi... faire signe ?

— Oh... vous connaissez père ?

— Non. Je me disais simplement que ça lui ferait peut-être plaisir si je le faisais.

Sa remarque déclencha de nouveau le rire de Teanna. Elle dévisagea Oakes de plus près. Il était clairement bel homme. Épaules larges, taille bien prise, yeux bruns chaleureux. Ses yeux lui plaisaient.

— Je suis content d'être parvenu à vous faire rire. Vous étiez tellement sérieuse il y a quelques instants ! En outre, j'avais l'impression de vous le devoir.

— De me le devoir ? Pourquoi ?

— Je me suis toujours demandé ce que faisaient les jolies princesses de leur temps libre. Désormais, je le sais. Elles déambulent dans leur jardin en réfléchissant.

Teanna s'arrêta.

— Je fais plus que cela.

— Ah bon. Quoi ?

Teanna reprit sa promenade.

— Pour commencer, je dirige un pays. Vous vous imaginez peut-être que c'est juste drôle et amusant, mais je peux vous assurer...

Sa voix s'estompa car un bourdonnement fendit l'air, suivi d'un bruit sourd et d'un autre émis par Bryan. Elle se retourna et fut étonnée de le voir vaciller. Un battement de cœur plus tard suivit un autre bourdonnement, puis Bryan tomba sur le sol la tête la première, deux flèches sortant de son dos.

Teanna était interdite. Trois soldats de la garde du palais se précipitèrent dans sa direction, le monarque sur les talons. L'un d'eux était le capitaine Jervis, officier responsable des gardes du corps royaux.

— Père, que se passe-t-il ? haleta-t-elle.

Eldar s'approcha d'elle et posa les mains sur ses épaules.

— Tu vas bien ? lui demanda-t-il en scrutant son visage.

— Oui.

Le choc qu'éprouvait Teanna s'amplifia encore au moment où Jervis retourna le cadavre de Bryan Oakes et où elle constata qu'il tenait une longue aiguille dans sa main droite. Jervis la dégagea d'un coup de la pointe de sa botte, puis il sortit un mouchoir de sa poche, se pencha et la ramassa. Il la porta à son nez et renifla.

— Du poison, dit-il, les yeux levés vers le roi.

Sennia.

L'armée mit presque une journée entière pour débarquer, Gawl ne s'était rendu qu'une seule fois auparavant dans la cité portuaire de Mardell, à l'ouest de la Sennia, et la connaissait fort mal. Il fut stupéfait de ne rencontrer aucune opposition de la part des troupes de lord Guy à leur arrivée. En fait, les soldats brillaient par leur absence. Ballenger tint absolument à faire accoster un autre navire plus haut sur la côte et un troisième à environ soixante-dix kilomètres en aval du port, de crainte qu'ils ne se soient jetés dans la gueule du loup. Aucun de ces navires ne rencontra non plus la moindre résistance. Les comptes rendus qu'ils rapportèrent étaient encore plus étranges. Apparemment, lord Guy avait retiré ses troupes deux semaines auparavant.

Une délégation de la population, menée par le maire de la ville, vint à leur rencontre sur les quais. Gawl suivit le conseil de James et attendit dans sa cabine en compagnie de Ballenger que le colonel Haynes vienne lui rapporter ce que les citoyens désiraient. James demeura près de lui. Un quart d'heure plus tard, Haynes réapparut.

— On dirait que le peuple est très heureux de votre retour, sire, lui dit-il. Ils aimeraient vous parler.

Gawl et James échangèrent un regard.

— Comme ça, tout simplement ? dit Gawl. « Nous sommes contents de vous revoir. Désolés que vous ayez passé quatre ans en prison. »

— Eh bien... euh... oui, répondit Haynes. C'est à peu près ce qu'ils ont dit. Le maire et le chef du conseil nous ont confirmé tous les deux que la garnison stationnée ici était partie pour Barcora il y a dix jours. Le maire m'a également confié que quelques-uns des gardes de l'archevêque se sont enfuis de l'abbaye quand ils ont vu nos navires pénétrer dans la baie.

— Vous avez confiance en sa parole ? demanda James.

— Oui, répondit Haynes. J'ai grandi pas très loin d'ici. Le maire était un ami de mon père.

Gawl se leva brusquement et se cogna promptement la tête contre l'une des poutres.

— Maudits petits bateaux !

James donna l'impression d'être sur le point d'éclater de rire, mais son sourire s'évanouit dès que Gawl se tourna vers lui.

— S'il connaissait le père de Shelby, il doit au moins avoir cent ans ! déclara le roi en se frottant le front.

Haynes accueillit sa remarque d'un air morne.

— Merci, répondit-il.

Il tint la porte ouverte pour le monarque et ajouta, alors que ce dernier la franchissait :

— Attention à votre tête !

Gawl ignora sa remarque, mais un sourire retroussait les commissures de ses lèvres.

Dan Kirk n'avait peut-être pas atteint les cent ans, mais il n'en était pas loin, dans l'esprit de Gawl en tout cas. En dépit de son âge, il conservait des yeux vifs et intelligents. Son visage était tanné comme une noix par le soleil, creusé de rides profondes, et il avait des cheveux d'un blanc neigeux. Lui et les autres membres du conseil s'inclinèrent à l'approche du roi. Gawl leur présenta James et Atreus Ballenger.

— Si nous avions su que vous alliez arriver, Votre Majesté, nous vous aurions organisé une réception digne de ce nom, dit Kirk en serrant la main de Gawl.

— Ça ira, répliqua le roi. Quelles nouvelles avez-vous du reste du pays ?

Le maire se frotta une joue qui avait bien besoin d'être rasée.

— Il y a encore quelques combats entre vos partisans et les fidèles de lord Guy, mais, en gros, on dirait que c'est terminé.

— *Terminé* ? Nous venons juste de débarquer !

— Vous voulez dire que les troupes de lord Guy ont abandonné et qu'elles se sont enfuies ? s'enquit James.

— J'ignore si elles se sont enfuies ou non, mais elles n'ont pas perdu de temps à partir. Elles ont été battues à trois reprises par votre général et se sont repliées sur Barcora.

Ballenger fronça les sourcils.

— De quel général parlez-vous ?

— D'une femme qui a repris le commandement quand la nouvelle de votre évasion s'est répandue. C'est là que les émeutes ont commencé.

— *Melinda* ! s'écria Gawl.

— C'est ça. Une grande femme blonde... qui jure comme un marin ivre. Je l'ai rencontrée quand elle est passée par ici.

— Elle était accompagnée de combien d'hommes ? demanda Gawl.

— Je ne saurais trop vous le dire, sire. Cinq mille peut-être, et pas mal de femmes aussi.

Gawl laissa échapper un gloussement tonitruant.

— Je la connais, dit Ballenger. Elle commandait un régiment pendant la guerre du Sibuyan.

— Et elle a combattu à nos côtés à la bataille du château de Fanshaw, ajouta Gawl. Un sacré personnage !

— Pour sûr, acquiesça Kirk. (Il sortit une lettre de la poche de sa veste.)

Elle m'a demandé de vous remettre ça si vous passiez par ici.

Gawl déplia soigneusement la missive et commença à la lire. Une seconde plus tard, il éclata de rire et donna une claque sur l'épaule du maire.

— Merci beaucoup, mon ami. Je vais envoyer quelques hommes au monastère s'entretenir avec les gardes de l'archevêque, à moins que vous et votre conseil n'y voyiez une objection.

— Non, répondit le maire.

— Bien. À partir de maintenant, les gardes de l'archevêque sont illégaux en Sennia. Aucune exception ne sera tolérée. Je veillerai à ce que leurs armes vous soient remises.

— Cela signifie-t-il que vous êtes revenu prendre votre place sur le trône ? demanda Kirk.

— Comme qui dirait, répondit Gawl. Ce sera ma première loi.

— Êtes-vous d'humeur à en promulguer une autre, sire ?

— Comme ?

— Eh bien... les prix du vin, du cuivre et du charbon ont tous été multipliés par deux depuis que Guy a fermé les frontières. Je trouve qu'un peu de concurrence ne ferait pas de mal. Les prêtres ashots n'arrêtent pas de nous répéter que nous irons tous en enfer si nous laissons des étrangers s'installer en Sennia et commercer avec nous. Personnellement, j'en doute.

— Vraiment ?

— Vraiment. À première vue, je n'ai pas l'impression que le jeune James ici présent ait des cornes qui lui sortent de la tête. Sans vouloir vous offenser, sire, déclara-t-il ensuite à James. J'ai toujours pensé qu'un allié qui se manifeste pour vous aider quand on est dans le besoin est une personne qu'on doit cultiver.

— Merci, dit James avec une petite courbette.

Gawl s'écarta suffisamment du vieil homme, puis il dégaina lentement son glaive de son fourreau. Le saisissant juste sous la garde, il le tint à bout de bras et s'exprima d'une voix au timbre assez sonore pour être entendu de toutes parts.

— Moi, Gawl Alon d'Athernay, roi des dix provinces, gouverneur des îles orientales et de tous les territoires inclus, déclare par la présente que les frontières de la Sennia doivent être tout de suite rouvertes. Nos voisins et amis peuvent entrer et sortir de notre pays sans crainte d'être importunés ou d'avoir à payer des droits excessifs.

Après avoir coulé un bref regard à Dan Kirk et au reste du conseil municipal, Gawl ajouta :

— Et ainsi de suite. En ce sixième jour d'Ocandell de l'année 6225 de Notre Seigneur.

L'air tous favorablement impressionnés, les membres du conseil s'adressèrent mutuellement des signes de tête. Puis ils s'inclinèrent devant Gawl et James, avant de retourner vaquer à leurs occupations. Kirk serra la main de Gawl et l'invita à venir dîner chez lui en compagnie du prince James

quand il aurait le temps.

James les regarda s'éloigner et se rapprocha de Gawl.

— Et ainsi de suite... c'est la partie que j'ai préférée, murmura-t-il dans sa barbe.

Dans la semaine qui suivit, Gawl, James et l'armée du sud ne participèrent qu'à une seule bataille. Il leur fallut moins d'une heure pour contraindre les hommes du comte Chambertin à jeter leurs armes et à se rendre. On avait perdu toute trace d'Edward Guy. L'armée passa le pays au crible sans parvenir à le trouver. Ballenger pensait qu'il était retourné à Barcora pour consolider sa position et préparer ses hommes à la bataille à venir.

Dans chaque ville qu'ils traversèrent, ils reçurent à peu près un accueil identique à celui que leur avaient réservé les citoyens de Mardell. La plus grande partie de la population se réjouissait du retour de Gawl et se montrait plus que ravie d'apprendre la réouverture des frontières. Ce fut néanmoins l'annonce que la garde de l'archevêque Willis était officiellement démantelée qui fut la plus saluée. Personne n'opposa la moindre objection à cette nouvelle. Pas plus qu'à celle selon laquelle Gawl instituait un système juridique dans tout le pays, chaque ville, cité et province se voyant doté d'un tribunal chargé de traiter des questions de droit locales.

Dans le même temps, furent placardées des affiches annonçant qu'Edward Guy et sa fille étaient des traîtres et qu'ils seraient jugés devant un tribunal impartial quand on les retrouverait. La résistance s'éroda très rapidement, y compris parmi les partisans de Guy, et l'entrée de Gawl et de James dans la ville de Bexley se fit sous les ovations de la population alignée le long des rues.

Dans l'abbaye de Barcora, située à vingt kilomètres de Bexley elle-même, un coup frappé à sa porte fit lever les yeux de l'archevêque Ferdinand Willis. Quatre ans plus tôt, il s'était approprié le bureau de Paul Teller, et il ne fut pas outre-mesure stupéfait de voir entrer l'ancien abbé, accompagné de trois membres du conseil œcuménique. Willis faisait partie de ceux qui avaient chassé Teller de l'abbaye, et ils se détestaient cordialement. Paul Teller n'était à ses yeux qu'un roturier, indigne du rang qui était le sien. Il posa sur lui un regard dégoûté et l'écouta calmement lui lire à haute voix la proclamation du conseil, signée de onze de ses membres, qui le destituait.

— Je ne reconnais pas votre autorité, lui répondit-il lorsque Teller en eut terminé. Je tiens mon poste de droit divin. Si vous l'avez oublié, laissez-moi vous rappeler que je suis un prince de l'Église. Soit vous partez sur-le-champ, soit j'appelle les gardes pour vous faire chasser d'ici.

Tous les hommes présents dans la pièce échangèrent des regards, mais aucun ne prit la parole.

— Vous n'avez plus de gardes, votre éminence, répondit Teller.

— Ridicule ! lança sèchement Willis. Giacomo, Bertrand, venez ici tout de suite.

Comme personne ne répondait à son ordre, le silence s'appesantit dans la pièce.

— Ils sont tous partis, précisa Teller. Le roi attend en bas.

— menteur ! répliqua Willis en le poussant au passage pour ouvrir la porte de son bureau et crier plus fort : Giacomo ! Bertrand !

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que Ferdinand Willis ne se retourne face aux visages solennels des prêtres. Il rajusta ensuite sa soutane et s'approcha de la fenêtre. Il ne pouvait se méprendre sur la silhouette de Gawl, en bas, dans la cour. Une centaine au moins d'hommes armés accompagnaient le roi. Personne n'aurait pu dire si les deux hommes s'aperçurent, car aucun ne réagit. Willis rit dans sa barbe et se retourna.

— J'ai besoin de quelques minutes seul, pères, si cela ne vous ennuie pas. Après quoi, je descendrai.

Les membres du conseil interrogèrent Paul Teller du regard, lequel leur donna son assentiment de la tête.

À leur sortie du bâtiment ils trouvèrent Gawl qui les attendait à côté de son cheval, en compagnie du prince James, du colonel Haynes et d'Atreus Ballenger. Le roi tourna les paumes vers Paul Teller en guise de question silencieuse.

— Il descend d'ici quelques minutes, lui annonça ce dernier.

Gawl n'eut pas le temps de lui répondre. Du coin de l'œil, il vit quelque chose bouger à la fenêtre du troisième étage. Le corps de Ferdinand Willis en dégringola, sans aucun cri ni aucun bruit, hormis celui d'écrasement, sinistre, lorsqu'il heurta les pavés. Il atterrit à environ trois mètres du soldat le plus proche, dont le cheval se cabra. Le soldat descendit aussitôt de sa monture pour se ruer vers l'archevêque. Quelques instants plus tard, il se releva et hocha la tête.

— Terminé, dit Gawl.

Le palais de Tenley était situé à une trentaine de kilomètres de l'abbaye de Barcora. Gawl, tout comme James, tint à chevaucher en compagnie des éclaireurs, afin de découvrir quelles défenses avait préparées Edward Guy. Les deux hommes furent grandement étonnés de n'en trouver aucune : il n'y avait ni soldats, ni ouvrages de défense. Absolument rien, ils n'en revenaient pas. Les soldats arrivèrent peu de temps après eux. L'attente exacerbée de la bataille à venir devenait de plus en plus difficile à contrôler. Ils se disaient que Guy avait sans doute décidé de se défendre au palais, bâtiment aux fortifications solides qui lui procurerait l'avantage d'une position surélevée.

À cinq kilomètres du palais, Ballenger envoya des patrouilles en reconnaissance, afin de prendre la mesure de la situation. Elles revinrent une demi-heure plus tard et leur apprirent qu'elles n'avaient trouvé aucune trace des soldats de Guy. De plus, les portes du palais étaient ouvertes.

— Ils ont fui, sire, annonça le chef de la patrouille à Gawl.

— Fui ? répéta Gawl sans y croire.

— Oui. Ils sont partis.

— Vous en êtes persuadé ? lui demanda James.

— Je suis allé moi-même jusqu'aux portes du palais, répondit le soldat.

Un vieillard dénommé Alexandre est venu à ma rencontre. Il m'a demandé de vous avertir que le dîner de Sa Majesté serait servi à dix-neuf heures et que lord Guy n'y assisterait pas.

— Vous plaisantez ? fit Gawl.

— Non, sire. Il semblerait que lord Guy et la plus grande partie de sa suite ont embarqué à bord d'un navire en partance pour l'Alor Satar il y a quatre jours. Pendant que nous parlions, le commandant de la garnison du palais est venu me le confirmer. Au fait, il m'a demandé de vous souhaiter la bienvenue.

— Bienvenue, cracha Gawl, le regard rivé sur James.

— J'aurais dû rester chez moi et aller à la chasse, commenta ce dernier.

— Et l'armée de Guy ? demanda Gawl. Eux aussi se sont contentés de rentrer chez eux ?

— Non, répondit le soldat. Mais ils ont regagné leurs postes dans le nord et le long de la frontière. C'est en tout cas ce que m'a dit le commandant.

Gawl posa les mains sur son visage et secoua la tête.

— J'ai passé quatre années en prison et ce couard prend ses jambes à son cou... Stupéfiant, c'est tout bonnement stupéfiant.

Ils débattirent longuement sur la marche à suivre et parvinrent à la conclusion que le palais de Tenley était l'endroit le mieux indiqué pour la mettre en action. Gawl en fit informer son général et Ballenger annonça à son tour la défection de lord Guy à ses hommes. Ils lancèrent une ovation qui dura cinq bonnes minutes.

À leur entrée dans la cour, Gawl et James constatèrent qu'Alexandre avait rassemblé toute la maison du roi, soit cent trente personnes, pour les accueillir. Personne ne prononça une parole tant que Gawl ne fut pas descendu de cheval et n'eut pas étreint le petit chef du personnel. Puis, tous, comme les soldats un peu plus tôt, l'ovationnèrent chaleureusement.

Alexandre attendit qu'ils fussent entrés à l'intérieur du château pour tendre à Gawl une lettre de Delain.

La Nouvelle Raburn.

— Des brigands, annonça Colin à mi-voix.

Matthieu opina de la tête et s'écarta légèrement. Derrière lui, Lara jura à mi-voix.

— J'ai laissé mon épée dans le chariot. Je n'ai qu'une dague.

— Du calme, dit frère Thomas en rengainant son épée dans son fourreau. Ce ne sont peut-être pas des brigands.

Derrière la fenêtre, aucun homme n'avait encore bougé. Ils les observaient debout sous le portique du bâtiment. Leurs silhouettes se découpaient dans la lumière. Voyant le prêtre rengainer son arme, Matthieu scruta de plus près ces inconnus. Aucun ne paraissait armé.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Colin.

— La même chose que nous, on dirait, répondit frère Thomas.

— C'est complètement idiot de rester plantés ici à se dévisager les uns les autres, intervint Lara. Entrez si vous voulez ! lança-t-elle.

Matthieu n'était pas persuadé que sa voix portait de l'autre côté de la vitre, mais apparemment c'était le cas, puisque quelques secondes plus tard les inconnus se déplacèrent en direction des portes du centre de l'atrium.

— Ne faites rien tant que je ne bouge pas, les prévint frère Thomas.

Il s'avéra que ces hommes n'étaient ni des brigands ni des voleurs comme l'avait supposé Matthieu. Simplement des gens ordinaires qui vivaient dans les ruines. Nombre d'entre eux avaient à peu près le même âge que lui ; quelques-uns approchaient de celui de frère Thomas. Ils avaient fui leurs foyers plutôt que d'être recrutés de force par les Vargothans.

Ils étaient menés par un dénommé Garvin, un grand costaud à la barbe rouge et à l'accent indiquant qu'il venait du sud de l'Elgaria. Il fut le seul à se présenter et ne leur serra pas la main.

— Ça fait maintenant trois ans que nous vivons ici, répondit-il au prêtre qui lui avait posé la question. Puis-je vous demander pour quelle raison vous avez décidé de vous arrêter dans cet endroit ?

— C'est la tempête qui nous a poussés à y chercher refuge, répondit frère Thomas. Nous nous rendions à Ardosta.

— Et vous êtes négociant en vin ?

— C'est ce que j'ai dit.

Garvin soutint le regard de frère Thomas une seconde avant de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule à l'homme qui se tenait derrière lui. Ce dernier hocha légèrement la tête en indiquant le prêtre.

— Je n'aime pas traiter les gens de menteur, dit Garvin, mais vous n'êtes pas négociant en vin. Vous êtes Siward Thomas. Stokes, ici présent, a servi sous vos ordres à Jeremy Crossing.

Ne bougèrent que les yeux de frère Thomas qui vinrent se fixer sur l'homme en question. Stokes s'avança d'un pas et ôta son couvre-chef.

— Kendall Stokes, général. J'étais sergent dans le troisième régiment d'infanterie, sous les ordres du colonel Myers. Je vous ai reconnu tout de suite... sans vouloir vous offenser, général.

Frère Thomas esquissa un sourire.

— Ça fait du bien de vous revoir, Stokes. Veuillez excuser cette tromperie, mais pour les quelques jours qui viennent, au moins, nous resterons des négociants en vin.

— J'ai entendu raconter que vous aviez quitté l'armée pour devenir prêtre, dit Stokes. Mais ça fait des années.

— Vous avez bien entendu. J'ai une petite église dans la ville de Devondale. Je vous présente Ceta Woodall. Et voici Colin Miller, un de nos amis.

Stokes s'inclina légèrement.

— Tout le plaisir est pour moi, m'ame. Je suis votre serviteur.

— Et ceux-là, c'est qui ? demanda Garvin en indiquant Matthieu et Lara de la tête.

— Thaddeus et Lara, de ma ville aussi.

— Ils ont un nom de famille ? insista Garvin.

— Nous en resterons là, répondit le prêtre. Croyez-moi sur parole : c'est tout à fait justifié.

Garvin se refusa cependant à entendre raison.

— Harry. lança-t-il à l'un de ses compagnons, approche avec ta lumière. J'aimerais savoir à qui je m'adresse.

L'homme qu'il venait d'apostropher portait une lampe tempête. Il fit un pas en avant. Un léger mouvement de tête de frère Thomas empêcha Colin de réagir. Harry souleva sa lanterne pour permettre à Garvin et à l'autre de dévisager tour à tour Colin, Lara, Ceta et Matthieu. Suivant l'exemple du prêtre, Matthieu se laissa scruter sans bouger. Une étincelle de reconnaissance parut s'éclairer dans l'œil de Harry, mais elle disparut tout aussi rapidement.

Matthieu eut alors l'impression que les dés étaient jetés. Il resta impassible jusqu'au moment où les hommes baissèrent les yeux et détournèrent le regard. Cela faisait quatre ans qu'il n'était plus Matthieu Lewin : il pesait dix kilos de plus, il avait pris cinq centimètres et ses cheveux étaient désormais de jais.

En réponse à la question muette de Garvin, Harry haussa les épaules.

— Vu que vous êtes prêtre, je suppose que vous avez vos raisons, dit

Garvin. Vous pouvez passer la nuit ici, mais vous devrez repartir demain matin. Est-ce que vous avez d'autres amis susceptibles de se montrer ?

Un silence tomba.

— Vous êtes elgariens, répondit frère Thomas. J'espère donc que vous allez me comprendre. Nous sommes recherchés. Je suis pratiquement persuadé que des gens sont à nos trousses, même si je ne peux pas l'affirmer à cent pour cent. Je peux juste vous dire que nous avons été contraints de quitter l'Elgaria parce que ma compagne avait été capturée par les Vargothans. Nous l'en avons fait sortir.

Son explication provoqua des murmures immédiats parmi les hommes, auxquels Garvin fit signe de se taire. Ils allèrent se poster le long d'un mur et reprirent leur conversation à voix basse. D'après leurs gesticulations, il était évident qu'ils se disputaient. Malheureusement, il n'y avait rien à faire, hormis attendre l'issue de leur confrontation. Quand la conversation se calma, plusieurs mains se levèrent.

Onze sur quinze, se dit Matthieu.

Garvin se tourna vers frère Thomas.

— Vous pouvez rester jusqu'à la fin de la tempête, mais après, vous devrez partir. Je sais que ça paraît dur, mais nous avons des femmes et des enfants à protéger et nous ne pouvons pas prendre le risque d'attirer sur nous l'armée de l'Alor Satar. Nous avons voté cette décision.

— Je ne vois personne d'autre que vous, observa Colin.

— Plus de trois cents personnes vivent dans ces ruines, fiston, répondit Garvin. La plupart viennent d'Elgaria, mais on en a de l'Alor Satar, du Cincar et du Nyngary. On a même quelques réfugiés du nord du Vargoth... ils n'apprécient pas plus la conscription que nous.

— C'est très aimable de votre part, dit frère Thomas. Nous repartirons dès que la tempête se sera calmée.

— Si vous voulez bien nous offrir un peu du vin que vous transportez dans les chariots, vous pouvez dîner avec nous, poursuivit Garvin. Ici, chacun participe dans la mesure de ses moyens.

— Vous mangez à trois cents ensemble ? demanda Matthieu.

— Bien sûr que non, mais c'est la seconde nuit de la fête de Sainte Trista et les femmes ont organisé une célébration. Vous serez les bienvenus. Ça fait un bon moment qu'on n'a pas eu de prêtre régulier, ajouta-t-il à l'attention de frère Thomas, alors si vous voulez bien prendre la parole, je suis sûr que beaucoup de monde appréciera.

Le prêtre lui adressa un sourire.

— J'en serai ravi, mon ami.

— Dans ce cas, c'est réglé, dit Garvin. Harry va rester avec vous pour vous montrer le chemin. Quand on ne les connaît pas, les passages souterrains peuvent vous jouer des tours.

En discutant avec Harry durant l'heure suivante, Matthieu apprit que ces ruines portaient en fait un nom. Au cours du passé, elles s'étaient appelées

R'hailbin, Raibun, et pour finir, cité de Raburn. Elles s'appelaient désormais La Nouvelle Raburn, mais ce nom ne leur était donné que par ses habitants. En fait, la cité avait été refondée trois ans plus tôt par un groupe de huit familles qui ne se contentaient pas de fuir l'invasion orlock, mais également les mercenaires. D'autres fuyards avaient commencé à arriver peu après, et la population s'était étoffée.

Comme La Nouvelle Raburn était située très à l'écart de la principale voie de communication et presque entièrement capable de subsister en autarcie, ils avaient réussi à y vivre en secret. Harry leur confia que le conseil savait que cette situation ne pouvait pas perdurer. Si l'Alor Satar prenait conscience de leur existence, il enverrait très certainement des soldats pour les expulser. Jusque-là, ils avaient eu de la chance.

Le vent continuait à souffler avec autant de violence qu'au début de la tempête. L'eau s'écoulait en bas des gouttières et disparaissait dans le système d'égouts. Le ciel n'était plus teinté de jaune, mais le jour tombait rapidement. Debout derrière la fenêtre, Matthieu regardait les gouttes de pluie s'écraser sur la vitre. Nulle trace d'êtres vivants dehors, même s'il ne s'attendait pas à en voir par un temps pareil. Il se dit que si Garvin leur disait la vérité sur les trois cents habitants des ruines, ces derniers devaient s'être installés plus loin dans la cité. Un coup d'œil au ciel l'incita à se demander comment quelqu'un pouvait donner une fête par un temps pareil.

Il distinguait à l'horizon le contour des montagnes qu'ils avaient franchies plus tôt dans la journée, pareils à des doigts déchiquetés. La plus vaste lui rappelait une montagne de ses rêves. Il était si profondément plongé dans ses pensées qu'il sursauta quand Colin posa une main sur son épaule.

— Pardon, s'excusa son ami. Je ne voulais pas t'effrayer.

— Pas grave. Je réfléchissais.

— À quoi ?

— À rien en particulier. Juste à un rêve que j'ai fait.

— Au sujet de l'anneau, non ?

Matthieu se détourna de la fenêtre vers lui.

— Comment le sais-tu ?

— Pas besoin d'être un génie pour le deviner, Mat. Ces derniers jours, je t'ai trouvé très préoccupé, il est tout à fait clair que ça te pèse... En outre, j'ai parlé à Lara.

— C'est elle qui t'envoie ? lui demanda Matthieu.

— Non. J'ai décidé de voir moi-même comment tu allais. Ça fait du bien de te retrouver. Tu m'as manqué.

— Toi aussi, dit Matthieu. Je voulais t'écrire pour te faire savoir que j'étais en vie, mais c'était trop dangereux. J'espère que tu ne m'en veux pas.

— Je comprends. Tu as fait ce qu'il fallait.

— Et pendant toutes ces années, tu t'es occupé de Lara et d'un fils qui n'était pas le tien. Je sais que c'est loin d'être suffisant, mais merci, Colin.

Selon son habitude, Colin écarta ce remerciement d'un geste.

— Bran est un gentil petit bonhomme et Lara une femme formidable. Arrange-toi pour bien prendre soin d’eux, d’accord ?

Il y avait dans sa voix comme un sous-entendu que Matthieu ne parvint pas à décrypter. Il scruta son ami.

— Je ne t’ai pas demandé... si *toi*, tu allais bien. Les choses ont changé tellement vite.

— Moi ? ironisa Colin. Ça va. Dès que cette triste affaire sera terminée, je vais partir pour un long voyage afin de voir ce qui s’est passé dans le reste du monde. Les occasions ne manquent pas pour un gars entreprenant comme moi. En fait, j’ai parlé longuement avec un voyageur il y a quelques semaines et... lui et moi, on a discuté un bon moment et... euh...

Colin se tut. Matthieu commençait à saisir ce qui lui échappait. Puis son ami reprit la parole, d’un ton sombre qui ne lui ressemblait pas.

— Elle t’a choisi il y a longtemps, Mat. Point final.

Matthieu voulut lui répondre mais Colin ne lui en laissa pas le loisir.

— J’ai dit point final, répéta-t-il avant de se diriger vers l’entrée.

— Colin, dit Matthieu d’une voix calme. Merci de rester mon ami.

Colin marqua un arrêt, avant de s’éloigner.

La Nouvelle Raburn.

Ils marchaient sur les pas d'Harry, le long d'un souterrain dégageant une odeur de moisissure qui serpentait sous La Nouvelle Raburn. Tous les quinze mètres environ, un vieux globe lumineux déversait une lumière jaune sur le sol. Des petits halos entouraient les globes, dont certains fonctionnaient et d'autres pas. Matthieu trouvait stupéfiant qu'il y en ait encore en état de marche, vu l'ancienneté du lieu. Plusieurs tuyaux de diamètre important, suspendus au plafond, couraient le long des parois du corridor peintes en gris terne. Un écho répercutait chaque parole qu'ils prononçaient. Cet endroit lui donnait la chair de poule.

De temps en temps, ils passaient devant un écriteau rédigé dans une langue ancienne. Matthieu connaissait certains mots et devinait la signification d'autres. Il y en avait aussi qui n'avaient aucun sens.

— *Valve de dépressurisation*, lit-il à haute voix.

Levant la tête, il vit cette valve installée au-dessus des tuyaux.

— Ils apportent de l'eau chaude et de la chaleur dans les bâtiments, leur expliqua Harry en désignant les tuyaux. Et en été, de l'air frais.

— Comment est-ce possible ? demanda Colin.

Harry haussa les épaules.

— Nous ne savons toujours pas exactement comment ils fonctionnent, ni même *pourquoi*, après tout ce temps, répondit-il. Garvin et deux autres les ont suivis une journée entière, mais ils ont abandonné. Ils descendent de dix niveaux et ressortent par un vide sanitaire donnant en pleine montagne.

— Mais comment savent-ils quand ils doivent être chauds et quand ils doivent être froids ? demanda Ceta, intriguée aussi par les tuyaux.

— J'en sais rien, maîtresse. On est juste contents qu'ils fonctionnent. L'hiver, il peut faire sacrement froid par ici.

— Il y a beaucoup de tunnels comme celui-ci ? demanda Ceta.

— Au moins vingt, répondit Harry. On peut les emprunter partout dans la ville. Pas besoin d'aller loin. Le point de jonction est situé juste derrière cet angle, deux étages plus haut.

Colin désigna un autre écriteau.

— Que veut dire celui-ci, *Mat* ! demanda-t-il.

Comme Lara lui donnait un coup de pied dans les tibias, Colin lui coula

un regard déconcerté. Il lui fallut une seconde pour réaliser son lapsus. Il jura et prononça tout bas le mot « pardon ». Tous les trois jetèrent un coup d'œil à Harry, qui bavardait à l'avant avec frère Thomas et Ceta. Heureusement, il ne paraissait pas avoir entendu.

Le lieu de rencontre se révéla être un gigantesque hall situé dans un bâtiment bas de deux étages, à l'extrémité de La Nouvelle Raburn. Matthieu n'avait jamais vu de salle plus vaste, y compris à l'intérieur de palais et de cathédrales. Il songea que seul le stade de Barcora pouvait rivaliser sur le plan de la taille. Il était persuadé que si tous les habitants de Devondale, Gravenhage et Mechlen se tenaient épaule contre épaule le long de ses murs, ils n'occuperaient pas tout son périmètre. Le plafond, serti d'une quantité de lampes diffusant une lumière d'un blanc bleu brillant qui donnait l'impression d'être en plein jour, s'élevait à au moins dix mètres de haut. On ne pouvait pas les fixer des yeux plus de quelques secondes.

Une célébration battait son plein à une cinquantaine de mètres, mais elle n'occupait qu'une petite partie de la salle. Des familles avec enfants déambulaient en bavardant ou passaient entre des rangées de petits étals où des camelots vendaient des victuailles. Sur une estrade qui avait été dressée au milieu de la foule, trois hommes et une femme jouaient de la musique. Matthieu se souvint d'avoir participé à la fête de Sainte Trista la semaine de leur départ de Devondale, et cela le réconforta de voir des personnes continuer à la célébrer dans un endroit si bizarre.

— Ce hall servait jadis pour les grandes conventions, leur apprit Harry.

Bouche bée, Colin contemplait le plafond.

— Il est gigantesque ! Toute la ville devait s'y rencontrer.

— J'en doute, jeune homme, dit Harry. Beckam Marsh, un homme qui vit dans South Street, a compté que plus de cinquante mille personnes habitaient ici jadis.

Matthieu ne réagit pas, alors que Lara lui jetait un coup d'œil. Il savait ce que pensait sa femme. Elle lui avait souvent fait comprendre par le passé le peu de goût que lui inspiraient les grandes villes et, à en juger par l'expression de Ceta, cette dernière partageait probablement son avis.

— J'ai l'impression que presque tout le monde est venu, poursuivit Harry. Je peux vous faire faire un tour de piste et vous présenter à tous, ou vous pouvez flâner et rencontrer des gens au gré de votre promenade.

— On va se promener, dit frère Thomas. Merci pour votre hospitalité.

— Je vous en prie, gén... Pardon, voulez-vous que je vous appelle « père » désormais ?

— Ça vaudrait mieux, répondit le prêtre.

Harry opina du chef.

— Garvin m'a chargé de vous dire qu'il allait nourrir vos chevaux et faire venir vos chariots. Vous pouvez passer la nuit dans un bâtiment brun clair, à deux pâtés de maisons d'ici. Ce n'est pas une auberge, mais c'est beaucoup mieux que la Tour Rouge où vous étiez. Elle ne dispose ni de l'eau

courante ni du chauffage.

— La Tour Rouge ? répéta frère Thomas.

— Comme nous ignorons son véritable nom, nous l'avons baptisée comme ça, lui expliqua Harry. Bref, vous allez découvrir que, pour la plupart, les gens d'ici sont des personnes bien. Ils seraient heureux de pouvoir s'entretenir avec un prêtre, si ça ne vous dérange pas.

— Pas du tout, répondit frère Thomas. Si je montais sur l'estrade pour prononcer mon sermon ? Prévenez-moi quand je pourrai le faire. Après, tous ceux qui ont besoin de me parler en privé pourront le faire si cela leur convient.

Pendant une heure, Matthieu et Lara musardèrent dans les allées, lièrent conversation avec les uns et les autres et s'intéressèrent aux marchandises exposées. Ils apprirent que tous les habitants de La Nouvelle Raburn vivaient à l'intérieur de la cité. En fait, la loi l'exigeait. Un homme leur expliqua que c'était parce que le conseil du gouvernement voulait garder l'existence de la ville secrète le plus longtemps possible.

D'après les constatations de Matthieu, leur plan fonctionnait. Une fois par mois, un groupe d'hommes différents sortait de La Nouvelle Raburn pour aller faire du commerce avec des villes situées le long de la frontière entre l'Elgaria et l'Alor Satar. Ils rapportaient toutes les provisions nécessaires qu'ils parvenaient à se procurer. Il trouva ces gens réalistes : ils savaient que leur situation allait changer un jour, mais ils souhaitaient la faire durer le plus longtemps possible. Subitement, il commença à comprendre pourquoi ils vivaient tous dans ces bâtiments. Aux yeux d'un simple passant, La Nouvelle Raburn ressemblait exactement à ce qu'elle était depuis des centaines d'années : une ruine abandonnée.

Lara et lui furent amusés d'apprendre comment La Nouvelle Raburn décourageait les visiteurs éventuels. Lorsqu'ils allaient s'approvisionner dans les villes frontalières, les hommes répandaient des rumeurs selon lesquelles les bâtiments étaient hantés et habités par des fantômes. Matthieu n'avait personnellement jamais cru aux fantômes, mais il connaissait pas mal de monde qui y croyait dur comme fer. L'efficacité de cette dissuasion restait cependant à prouver.

À deux reprises au cours de leur promenade, ils passèrent à côté d'Harry et d'un autre individu. Tous deux semblaient plongés dans une intense conversation et ne les saluèrent pas. La troisième fois qu'ils tombèrent sur eux, l'acolyte d'Harry regarda cependant directement Matthieu.

— Oh oh, dit ce dernier, je crains qu'ils ne m'aient reconnu.

Lara eut le mérite de ne pas se retourner.

— Je pense plutôt qu'ils sont jaloux de ta beauté, dit-elle.

— Je ne plaisante pas.

— Je sais, répondit-elle calmement. Je les ai vus te lorgner quand nous sommes passés à côté d'eux tout à l'heure. Nous devrions en parler à frère Thomas quand nous le verrons.

— Nous le voyons, répliqua Matthieu qui s'était tourné vers l'estrade.

Lara constata que Garvin et le prêtre escaladaient les marches menant à cette dernière. Les musiciens cessèrent de jouer et, dans la salle, toutes les têtes se tournèrent dans leur direction. Garvin leva les mains pour obtenir le silence.

— Je suis sûr que la plupart d'entre vous savent déjà que nous avons des invités cette nuit. Comme nous sommes le second soir de la fête de Sainte Trista et que nous n'avons pas eu de prêtre parmi nous depuis trois ans, j'ai demandé au frère Siward Thomas si cela ne le dérangeait pas de nous faire le sermon des fêtes, et il a accepté. Lui et ses amis sont originaires de Devondale, en Elgaria du centre, alors réservons-leur le meilleur accueil possible.

Lorsque Garvin en eut terminé avec les présentations, frère Thomas se leva. Au cours de la soirée, il s'était changé pour revêtir sa soutane noire. Matthieu n'avait pas vu le prêtre prendre la parole devant des fidèles depuis le jour des funérailles de son père.

— Pour commencer, dit frère Thomas, j'aimerais vous remercier pour votre hospitalité. Nous vivons une époque difficile et il est agréable de savoir que la bonne éducation existe encore. Nous apprécions sincèrement vos vœux et la générosité dont vous avez fait preuve en nous offrant le lit et le couvert.

« Ce soir, j'ai rencontré des Vargothans, des Alor Satariens, des Elgariens, des gens du Cincar et des familles de Nyngary. Pourtant, quand je vous regarde maintenant, je ne vois aucun d'eux. Je ne vois ni pays différents, ni uniformes, ni préjugés culturels, ni haines anciennes. Je vois uniquement des êtres humains. Des êtres humains qui veulent vivre en paix. Des êtres humains qui souhaitent élever leur famille sans avoir la menace de la guerre et de la mort suspendue au-dessus de leurs têtes, des êtres humains qui sont venus se réfugier ici pour éviter d'être enrôlés de force dans une armée et contraints à combattre.

« Vous avez peut-être raison. Peut-être que l'entreprise la plus sage consistait à fonder La Nouvelle Raburn. ici, vous êtes libres et heureux... *pour le moment*. Ceux avec qui j'ai parlé me paraissent intelligents. J'ai posé à chacun la même question. Je vous ai demandé si vous pensiez que votre situation allait perdurer et vous m'avez tous répondu non. Beaucoup d'entre vous m'ont dit : «Ça va pour le moment.»

« Dans les Écritures, une parabole nous enseigne qu'il vaut mieux apprendre à un homme à pêcher que le nourrir. Il s'agit d'une formule simple, que l'un de vos parents vous a probablement apprise, mais avez-vous réfléchi à sa signification cachée ? Il est clair que si un homme ou une femme sait pêcher, son avenir est assuré car il ne mourra jamais de faim.

« Cependant, le véritable message contenu par ces paroles, c'est qu'une solution temporaire convient *pour l'instant présent*, mais qu'elle n'assure pas l'avenir.

Matthieu constata que tout l'auditoire était suspendu au discours du

prêtre.

— La plupart d'entre vous ont des familles, poursuit frère Thomas. Les enfants qui se tiennent à vos côtés ou qui jouent à vos pieds ne constituent pas seulement votre avenir, ils sont l'avenir de notre monde. Vous leur avez donné un poisson en venant ici et en fondant La Nouvelle Raburn, mais vous avez sacrifié leur avenir.

« La liberté, mes amis, ne s'acquiert pas facilement. Elle est très chère à obtenir et on a du mal la retenir. Dans l'ombre se tapissent des gens prêts à s'en saisir. C'est ce qui se passe depuis le début des temps. Une tempête s'annonce, et elle va balayer nos terres. Lorsqu'un pays piétine son peuple, les nations formant la petite communauté de notre monde ont le choix entre se dire qu'elles ont de la chance que ça ne leur soit pas arrivé à elles... ou prendre des mesures pour remédier à ce problème.

« Notre rôle de parents consiste à protéger nos enfants. En tant qu'hommes et femmes qui craignent Dieu, pouvons-nous faire moins lorsque notre voisin est blessé ? Je vous l'affirme : la réponse est *non*.

« Mes amis, là réside donc la vraie signification de cette parabole. Ne vous contentez pas de vous occuper d'aujourd'hui, mais de ce que l'avenir peut vous apporter. Vos enfants vous en béniront.

Un long silence accueillit le sermon de frère Thomas. Beaucoup de gens avaient formé de petits groupes et conversaient entre eux. Garvin ne paraissait pas satisfait, comme plusieurs autres hommes. Un certain nombre de personnes attendaient au pied de l'estrade de pouvoir s'entretenir avec le prêtre.

Matthieu n'eut pas le temps de réfléchir longuement à la situation, car Harry s'approchait de lui, en compagnie de deux autres individus qu'il se rappelait avoir vus à la Tour Rouge.

— Votre ami s'exprime bien, dit Harry. Il a incité beaucoup de monde à débattre.

— Oui, c'est un bon orateur.

— Pouvons-nous nous écarter pour bavarder un peu ? lui demanda Harry. Lara voulut émettre une objection, mais Matthieu la devança.

— Je n'ai aucun secret vis-à-vis de ma femme. Elle peut venir avec nous ou vous pouvez me dire ce que vous souhaitez ici, devant elle.

Les hommes se consultèrent du regard et acquiescèrent de la tête.

— Très bien, dit Harry. On y va tous ensemble.

Matthieu et Lara les suivirent dans une zone plongée dans la pénombre, à l'écart du bruit.

— Je suppose que je devrais faire les présentations, dit Harry. Voici Gordon Baker et Alf Denholm. Tous deux sont membres du conseil.

Dès que Matthieu se présenta sous l'identité de Thaddeus Lane, il apparut clairement qu'ils avaient percé son mensonge.

— Sans vouloir vous offenser, dit Harry, ça fait un moment que je vous ai reconnu. Vous êtes Matthieu Lewin, hein ?

Cela n'aurait servi à rien de prolonger ce faux-semblant.

— Oui, répondit-il.

— Gordon était présent sur le terrain d'Ardon et Alfy vient de Tremont. Je n'ai participé à aucune de ces batailles, mais il y a deux ans, il y avait des images de vous placardées dans tout le pays. Nous avons entendu dire que vous étiez mort.

— Erreur, il est vivant, intervint Lara. Bon, qu'est-ce que vous voulez ?

— Rien, m'dame, sauf la vérité, peut-être, répondit Gordon. Nous n'avons aucune intention de vous faire du mal, ni aux vôtres non plus, si c'est ça que vous nous demandez. Mais bon, nous avons des familles à protéger et si des ennuis se préparent, nous pensons avoir le droit d'en être avertis. C'est de bonne guerre, non ?

Son explication parut adoucir Lara.

— Tout à fait, dit-elle.

Les trois hommes se tournèrent vers Matthieu.

— Très bien, dit ce dernier. Pour commencer, je n'ai aucune raison de croire que notre présence ici vous fera courir un danger. Nous vous l'avons dit à la Tour Rouge. Deuxièmement, si vous connaissez mon identité, vous savez pourquoi elle doit rester secrète, comme mes plans.

— Ça concerne les anneaux, non, Mat ? lui demanda Alfy. J'étais sur les murailles de Tremont lorsque vous y êtes entré en trombe avec votre ami, poursuivis par un millier d'Orlocks. J'ai reconnu Siward Thomas un peu avant vous, comme Harry, mais je n'allais rien dire. Il nous a drôlement aidés ce jour-là.

— Et je vous ai vu combattre Karas Duren au Terrain d'Ardon, enchaîna Gordon. L'explosion finale m'a projeté au sol, alors que je me trouvais à deux cents mètres. Sans vous, Duren nous aurait rôtis vivants.

Matthieu lui adressa un sourire crispé.

— Si je le pouvais, je vous confierais nos plans, mais en fait, je ne le peux pas. Sachez au moins une chose : les rumeurs sur ma mort ont une raison d'être. Je peux aussi vous dire que si la nouvelle que je suis en vie est subitement diffusée, mon entreprise deviendra beaucoup plus dangereuse – non seulement pour moi, mais pour tout mon entourage. Avez-vous parlé de tout ça à quelqu'un d'autre ?

— Il n'y a qu'Alfy, Gordon et moi qui sommes au courant, répondit Harry. Je voulais en avoir la confirmation avant d'avancer quoi que ce soit.

Les deux autres opinèrent du chef.

— Bien, je vous donne ma parole que personne n'entendra le mot *Nouvelle Raburn* sortir de mes lèvres quand nous serons partis. Personnellement, je pense que frère Thomas voit juste, mais si c'est comme cela que vous voulez agir, qu'il en soit ainsi.

— Excusez-nous une seconde, Mat, dit Gordon.

Les trois hommes s'écartèrent pendant presque une minute. Pendant leur conciliabule, Alfy jeta un regard aux mains de Matthieu qui ne fit aucun effort

pour cacher qu'il ne portait plus l'anneau. Mais il n'allait pas non plus attirer leur attention sur ce détail, même s'il se disait qu'il ne leur avait sans doute pas échappé.

Ce fut Alfy qui revint vers lui.

— Impossible de nier que tous les gens présents dans cette salle vous sont redevables, dit-il, en tout cas ceux d'Elgaria. J'ignore ce qui s'est exactement passé en Sennia entre vous et Teanna d'Elso, mais ne craignez rien : nous saurons garder votre secret. Si nous ne vous revoyons pas avant votre départ, bonne chance.

Ils échangèrent une poignée de main. Ses deux camarades attendirent qu'il les rejoigne pour regagner ensemble le cœur des festivités. Matthieu enlaça Lara par les épaules.

— Des types bien, commenta-t-il.

Frère Thomas et Ceta parlaient à un groupe de personnes pendant que Colin observait les danses, un peu à l'écart. Tandis que Matthieu attendait que le prêtre se libère, Lara bavarda avec Colin. Matthieu la vit chuchoter quelque chose à l'oreille de son ami. Tous deux se tournèrent vers un petit garçon qui rejoignait ses parents. L'enfant rappela Bran à Matthieu. Colin redit quelque chose à Lara et tous deux éclatèrent de rire.

Peut-être était-ce dû à leur comportement, ou au fait que leurs têtes étaient très proches. En tout cas, Matthieu éprouva un pincement de jalousie. Qui ne s'atténua pas lorsqu'il vit Lara déposer un baiser sur la joue de Colin.

Pendant quelques secondes supplémentaires, il les surveilla du coin de l'œil, en essayant de rester discret. Très vite, il s'en voulut de sa réaction. Lara était désormais son épouse et Colin demeurait son meilleur ami. Il se dit qu'ils avaient vécu ensemble pendant quatre ans et qu'ils éprouvaient encore des sentiments l'un à l'égard de l'autre. C'était mesquin et stupide de sa part de leur en vouloir. Cependant, il ne parvint pas totalement à s'en convaincre.

Il eut du mal à garder un visage neutre quand Colin s'approcha de lui.

— Tu as entendu ? demanda Matthieu à son ami.

— Ça devait tôt ou tard arriver, Mat. Pendant deux ans au moins, on a vu ta tête partout. Nous allons sans doute rencontrer plein de gens qui se souviendront de toi. Tu devrais peut-être te faire pousser la barbe ou te déguiser autrement.

— J'en avais une. Je viens juste de la raser ! À mon avis, nous avons intérêt à partir d'ici dès que possible et à gagner le Nyngary au plus vite.

Tous deux jetèrent un coup d'œil par la fenêtre. La pluie continuait à tambouriner et le vent semblait avoir redoublé de violence.

— La tempête devrait s'être calmée d'ici demain, dit Colin. Nous pourrions nous mettre en route dès le lever du jour. Si tu veux mon opinion, nos amis ne regretteront pas de nous voir partir.

— Tu as sans doute raison. Vous parliez de quoi, Lara et toi ?

— Il y avait un petit garçon qui lui a rappelé Bran. Ils ont la même

démarche. Garvin m'a dit que deux dames nous ont préparé des chambres de l'autre côté de la rue. Nous pouvons nous y rendre directement par un tunnel.

Matthieu acquiesça.

Que ce soit pour s'assurer qu'ils ne se perdraient pas ou pour les empêcher de déambuler dans La Nouvelle Raburn, Garvin les fit escorter par deux hommes jusqu'à leur bâtiment. Quoique fort loin de posséder la taille de la Tour Rouge ou du hall des conventions, ce dernier était néanmoins très vaste. Les provisions qu'ils avaient sorties de leurs chariots et leurs couchages les attendaient au deuxième étage. Leurs accompagnateurs leur expliquèrent qu'il s'agissait jadis d'une résidence, et qu'il y en avait cinq autres identiques dans la ville. Certaines des personnes qu'ils avaient rencontrées en occupaient les trois derniers étages. Le deuxième étage, qui leur avait été attribué, était vide, si bien qu'ils pouvaient choisir de dormir où bon leur semblait. Seule exigence : leur chambre devrait donner sur l'intérieur du bâtiment et non sur la plaine, afin qu'aucune lumière ne puisse être aperçue au passage par un voyageur.

Après avoir souhaité bonne nuit aux autres, Matthieu et Lara consacrèrent quelques minutes à explorer leur nouveau logement. Il s'agissait d'un appartement de six pièces, équipé du même type de globes lumineux jaunes qu'ils avaient vus dans les tunnels, hormis qu'ils réagissaient au mouvement. Dès qu'on pénétrait dans une pièce, ils s'allumaient. La première fois, tous deux restèrent figés sur place, interdits, avant de comprendre de quoi il retournait. Les lumières s'allumèrent de la même façon dans les autres pièces. Il leur fallut du temps pour s'accoutumer à ce phénomène déconcertant. Lara résolut le problème en découvrant un bouton sur le mur qui les contrôlait. Elle l'abassa.

Le mobilier de l'appartement avait été enlevé des années auparavant. Les placards eux-mêmes, jadis suspendus aux murs de la cuisine, avaient disparu. On distinguait encore leurs contours sur la peinture délavée. Une double fenêtre donnait sur la rue, face à l'intérieur de la ville et à un autre bâtiment, juste devant eux. Des bourrasques de vent continuaient à souffler et la pluie ne montrait aucun signe de vouloir se calmer. Matthieu trouvait cet endroit intéressant, même s'il ne pouvait concevoir d'y vivre un certain temps. Manifestement, les habitants de La Nouvelle Raburn ne pensaient pas comme lui.

Avant de se coucher, Lara et lui discutèrent pendant quelques minutes.

Elle partageait son avis : au mieux, vivre dans des pièces telles que celles-ci était un compromis. Elle concéda néanmoins que la priorité consistait à protéger sa famille et que les sacrifices consentis par tous ces gens étaient admirables. Matthieu n'était pas d'accord, mais il s'abstint de tout commentaire. Ils continuèrent encore un peu leur conversation, jusqu'au moment où le sommeil les emporta.

Rocoi, Alor Satar.

Installé dans sa bibliothèque, Eric Duren soupesait la récente tournure prise par les événements. Il restait sous le coup des implications de la lettre d'Eldar. Désormais, le doute n'était plus permis : le Vargoth et le Cincar avaient conclu une espèce de pacte avec les Orlocks. Il l'avait déjà déduit de ses conversations avec Teanna et des renseignements que ses espions avaient pu glaner. Mais il ne s'attendait pas à la taille attribuée à l'armée orlock, ni à celle de la marine du Coribar. Il avait failli éclater de rire à la lecture du chiffre d'un million d'Orlocks que, selon Eldar, Shakira s'apprêtait à lancer contre eux. Cependant, si Eldar était un rat de bibliothèque, Teanna ne lui ressemblait pas du tout. Sa nièce possédait l'intelligence et la ruse de sa mère et, selon Eldar, elle avait entendu cette information de la propre bouche de Shakira. Pour compliquer les choses, Eldar affirmait ensuite que la reine des Orlocks possédait désormais l'un des anneaux d'or rosé. En soi, cette nouvelle aurait suffi à l'inquiéter, mais Eric était également dans le secret de l'acquisition récente par le Vargoth des canons du Félize.

Des événements capitaux se déroulaient et le paysage politique évoluait rapidement. Il connaissait bien ce genre de jeux de pouvoir. Ils étaient inévitables, on devait faire avec quand on voulait maintenir un empire aussi vaste que l'Alor Satar. Dans ce domaine, son père avait été un excellent maître. Des années durant, Éric avait envisagé la manière dont son pays réagirait à une attaque. Cette situation ressemblait au jeu du keshérit. Si on n'anticipait pas les déplacements de son adversaire, la partie se terminait rapidement. Comme son père, Éric était très doué pour le keshérit. Sa force provenait de sa capacité à prévoir à l'avance entre cinq et dix sauts.

Tous les monarques envisageaient l'éventualité d'être trahis par l'un de leurs alliés. Il avait toujours su que le Vargoth se procurerait les canons et la poudre noire, tout comme les autres nations le feraient un jour. Grâce à des pots-de-vin versés à bon escient à des capitaines de marine féliziens, l'Alor Satar possédait ces armes depuis deux ans.

Eric, bien évidemment, gardait ce secret pour lui.

Malheureusement, les capitaines de la marine avaient tous connu une fin prématurée. Il considérait leurs morts non pas comme un gaspillage d'argent utile, mais comme un moyen d'aplanir le terrain de jeux. Quiconque se tournerait vers l'Alor Satar le trouverait plus que prêt. Seulement Eric n'avait pas davantage prévu que les Orlocks se procureraient l'un des anneaux que la

taille de leur armée. Son frère Armand était déjà parti à son retour. Dès qu'il avait appris la nouvelle de la rébellion en Elgaria, le roi avait rassemblé ses hommes et s'était porté à cheval à l'aide des Vargothans. Le caractère d'Armand était aussi célèbre que son flair militaire.

Cela se passait cinq jours plus tôt, et il n'avait eu aucune nouvelle de lui depuis. Les cavaliers qu'il avait envoyés en éclaireurs pour l'avertir n'étaient pas revenus, si bien qu'Eric piétinait d'agacement. Il jeta un coup d'œil à l'ouvrage qu'il lisait et revint une fois de plus à la page précédente. Il avait déjà relu trois fois le même paragraphe et il n'avait toujours aucune idée de son contenu. Il envisageait d'envoyer d'autres éclaireurs quand la porte de la bibliothèque s'ouvrit brutalement.

Son frère Armand se tenait sur le seuil, le visage maculé de stries crasseuses et le manteau déchiré. Ses bras et son torse étaient ensanglantés et il paraissait sur le point de s'effondrer.

— Seigneur ! s'écria Eric.

Se levant d'un bond, il s'approcha d'Armand, l'enlaça par la taille et l'aida à s'asseoir.

— Ça va ? lui demanda-t-il en lui versant un verre de brandy.

Armand l'avalait d'une seule gorgée.

— Oui.

— Que s'est-il passé ?

— Les Vargothans nous ont trahis. Nous sommes arrivés à Anderon pour leur apporter des renforts et ils nous ont attirés dans un piège. La plus grande partie de mon commandement a été balayée. Nous avons presque perdu un millier d'hommes.

Eric haussa les sourcils et parcourut son frère de la tête aux pieds.

— Tu es blessé ?

— Rien de grave. Nous devons rassembler tout de suite nos commandants.

— Raconte-moi d'abord ce qui s'est passé, dit Éric. J'ai besoin de tout savoir.

Armand s'inclina en arrière sur son siège, ferma les yeux et commença lentement son récit.

— Le commandant est un homme du nom de Jonas Carmody. Il a envoyé un messenger nous prévenir que Delain et une force d'un peu plus de cinq cents hommes ont lancé une attaque sur leur garnison du nord il y a deux jours. Il confirme les rapports que nous avons reçus au sujet d'un soulèvement général du pays. Dès que j'ai reçu la dépêche de Carmody, je suis parti le plus vite possible. Il écrivait qu'en aucun cas, les forces d'occupation ne parviendraient à maîtriser le pays.

« À notre arrivée, Carmody nous a dit que ses hommes avaient suivi Delain jusqu'à un endroit appelé Kelsey Church et bloqué le chemin par lequel il pouvait s'enfuir vers les montagnes.

Éric réfléchit une seconde.

— Je ne connais pas Kelsey Church.

— C'est une petite ville près de la frontière. On y arrive en traversant une vallée enserrée entre des montagnes.

« Les Vargothans avaient près de deux cents hommes, entièrement équipés et prêts à combattre. Nous avons donc entrepris une marche en unissant nos forces, pensant rencontrer Delain. En arrivant à la vallée, nous nous sommes retrouvés face à cinq cents mercenaires supplémentaires qui nous attendaient, avec plusieurs centaines d'Orlocks. Ils nous sont tombés dessus de toutes parts. Mon arrière-garde s'est sacrifiée pour me permettre de m'échapper.

Éric se versa un verre de brandy et le sirota lentement.

— Heureux de te retrouver en un seul morceau, frère. Tes capacités militaires vont nous être encore plus utiles que d'habitude. Tu te rends compte que ce qui vient d'arriver n'est qu'un début. Ils ne vont pas s'arrêter là.

— Qu'ils viennent, dit Armand. J'ai bien l'intention d'apprendre à ces salauds de menteurs le sort que nous réservons aux traîtres. Si les Orlocks et les Vargothans veulent la guerre, ils vont l'avoir.

— La tâche sera difficile, dit Éric. Le Coribar est aussi entré en jeu. À présent, écoute ce que j'ai appris en ton absence.

Il lui fallut un quart d'heure pour résumer à son frère les nouvelles contenues dans la lettre d'Eldar. À son crédit, Armand se calma et l'écouta en continuant à siroter sa boisson.

— Tu veux dire que tu penses qu'ils vont venir nous chercher ? demanda Armand quand son frère en eut terminé.

— Oui, répondit Eric. Si tu étudies l'histoire, c'est inévitable. Heureusement, nous sommes bien préparés.

— Les canons ?

— Ça, et notre chère cousine Teanna, répondit Eric. Il est question qu'Eldar envoie des troupes, mais Teanna soutiendra sans doute sa famille, d'autant qu'on a tenté de l'assassiner.

Cette nouvelle stupéfia Armand.

— Quelqu'un a essayé de la tuer ? Comment va-t-elle ?

— Bien. Nous n'avons pas encore parlé et ils ne savent pas qui a commandité l'assassin. Il a été tué avant qu'Eldar puisse l'interroger, mais on peut parier sans crainte de se tromper qu'il s'agit du Coribar ou de l'une des nations occidentales... James, probablement. Ça ne correspond pas au style de Delain.

— Pour quelle raison James agirait-il maintenant ?

— Parce que c'est un opportuniste. De toute évidence, Delain et lui pensent que c'est le moment adéquat. Si Teanna était écartée, ils auraient les coudées franches. James connaît la situation comme tout le monde.

Armand eut un geste de rejet.

— Si le Mirdan participe à la bataille, ça n'y changera rien. Nous aurions pu les battre au terrain d'Ardon. J'ai été idiot d'écouter Teanna. Nous aurions

dû les achever quand nous en avons l'occasion.

— Si nous le faisons, dit Eric, ça devra être tout seuls. Au fait, nous avons de nouveaux invités. Edward Guy, sa fille, et cinq barons de Sennia.

— De mieux en mieux ! grogna Armand. Mais qu'est-ce qu'ils fichent ici ? Nous avons besoin d'eux dans le sud. Ils partagent une frontière avec le Mirdan. Guy devrait préparer son armée.

— Si les désirs étaient des réalités..., répliqua Eric. Cet imbécile avait tellement hâte de se débarrasser de Gawl d'Athernay qu'il a annoncé un nouveau procès – pour trahison. La plupart des chefs de son armée se sont soulevés et ont mis le pays en état de guerre civile. Guy a dû s'enfuir et Gawl a repris le pouvoir.

Armand passa la main dans ses cheveux.

— Génial ! Si nous avons perdu la Sennia et si nous ne pouvons pas compter sur le Nyngary, on dirait que nous allons devoir y aller seuls. Le Vargoth a peut-être les Orlocks de son côté, mais ils seront aux prises avec Delain d'un côté, et nous de l'autre. Nous nous occuperons de ceux qui survivront.

— Ce qu'il nous faut à présent, déclara Eric, ce sont des renseignements. Nous devons savoir combien de soldats Seth a engagés et combien d'Orlocks le soutiennent. Nous devons également faire venir Teanna ici pour qu'elle s'occupe de Shakira.

— Bien vu, fit Armand après réflexion. Fais quérir Edward Guy. Il est temps qu'il commence à gagner son gîte et son couvert.

Barcora, Sennia.

Au départ, James avait l'intention de regagner le Mirdan lorsque Gawl aurait reconquis le pouvoir. Si le roi prenait très mal la fuite d'Edward Guy, tous les autres en furent heureusement surpris. Convaincu que la situation était en ordre, James se préparait à repartir quand arriva une autre missive du roi Delain. Lui et Gawl en prirent connaissance ensemble dans la petite salle à manger du palais.

La nouvelle que le Vargoth avait attaqué l'Alor Satar les stupéfia, mais moins que celle selon laquelle les Orlocks s'étaient joints au combat. Quant au fait que Shakira détenait l'un des anneaux d'or rosé, il les laissa pantois. Selon des rapports que Delain leur transmettait, la reine des Orlocks avait incendié le palais d'Anderon, entourée de centaines de ses créatures qui hurlaient triomphalement.

Il leur apprenait ensuite qu'une centaine de citoyens environ avaient été emmenés par les Orlocks.

James en ressentit un frisson dans le dos. Pendant le dîner, lui et Gawl évoquèrent cette tournure prise par les événements. Ils tombèrent d'accord sur le fait que l'honneur et l'amitié leur dictaient de venir en aide à Delain. Gawl était d'avis de partir sur-le-champ, mais James préférait d'abord savoir combien de créatures ils auraient à affronter. Gawl fut contraint, bien qu'à contrecœur, de se ranger à son point de vue. Ils décidèrent que s'ils avaient la possibilité de combattre le Vargoth seul, l'entrée en scène des Orlocks modifiait complètement la donne. En conséquence, les commandants des unités senniennes et mirdanites reçurent pour instruction de demeurer sur le qui-vive. James envoya également une dépêche dans son propre pays, demandant à ses citoyens et à ses soldats de se tenir prêts à la guerre.

— Y a-t-il un moyen d'arrêter votre assassin ? demanda Gawl.

James hocha la tête.

— Nous avons déjà évoqué tout ça, dit-il en avalant une bouchée de nourriture. Nous finirons par être obligés de nous occuper de Teanna. Nous pourrions tout aussi bien le faire maintenant.

— C'est vrai que nous en avons *déjà* parlé, admit Gawl, mais au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, la situation a radicalement changé. Je préfère

traiter avec un être humain portant l'un des anneaux plutôt qu'avec les créatures. Leurs habitudes alimentaires laissent quand même beaucoup à désirer.

La fourchette de James resta en suspens à mi-chemin de sa bouche.

— Bien vu. Malheureusement, nous n'avons aucun moyen d'entrer en contact avec lui.

— Et si nous en informions la cour du Nyngary par une dépêche ?

— Apprendre à Eldar d'Elso que nous avons envoyé quelqu'un assassiner sa fille ? « Au fait, Eldar, nous avons pris un peu trop vite cette décision à propos de l'assassin. Veuillez avoir l'obligeance de présenter nos excuses à Teanna. » J'imagine déjà sa réaction...

— Mais nous devons absolument agir. Nous ne pouvons pas nous contenter de rester assis sur le cul.

— Je suis ouvert aux suggestions. Vous savez, nous pourrions peut-être...

Les paroles du prince furent étouffées par un gémissement aigu qui emplissait la pièce. Lui et Gawl se levèrent à l'unisson et virent un point de lumière blanche apparaître de nulle part et rester en suspension devant la cheminée. Un instant plus tard, il se mua en trait. Puis le trait s'épaissit, se transforma en rectangle opaque, à l'intérieur duquel quelque chose de sombre se matérialisa sous la forme de Teanna d'Elso. James porta la main à son épée.

— J'ai déjà vu ça, l'arrêta Gawl. Elle n'est pas vraiment ici. Nous regardons par une espèce de fenêtre.

— *Quoi ?*

— Faites-moi confiance. Il y a quelques années, j'ai vu Matthieu Lewin provoquer le même phénomène, dans une forêt des environs de Tremont.

James fit la grimace, mais il se détendit.

Teanna embrassa la pièce du regard.

— Votre Majesté, dit-elle en inclinant la tête en direction de Gawl.

— Que voulez-vous ?

— Juste parler. Je ne crois pas connaître le seigneur qui se tient à vos côtés.

— Il s'agit du prince James de Mirdan. James, je vous présente Teanna d'Elso, princesse héréditaire du Nyngary.

James regardait Gawl comme s'il avait perdu l'esprit. Au bout de quelques secondes, il hocha la tête et s'inclina devant l'image qui flottait devant lui.

— Pardonnez-moi, poursuivit Teanna. Je sais que ce genre de communication peut présenter un aspect dérangement, mais je dois absolument vous parler. C'est une double chance que de vous trouver ensemble.

Ne comprenant toujours pas bien ce qu'il avait sous les yeux, James scruta de plus près la fenêtre lumineuse. Derrière Teanna, il aperçut un lit, une commode et un miroir.

— J'ignore ce que je regarde, dit-il, mais si vous êtes *vraiment* Teanna d'Elso, pour quelle raison devrions-nous vous écouter ?

— Parce qu'il s'agit d'une chose importante pour nous tous, répondit Teanna.

— Rien de ce que vous pourrez dire ne m'intéresse, répliqua Gawl. Repartez d'où vous venez. Je ne parle pas aux menteurs.

Teanna réagit d'un haussement de sourcils, mais elle ne bougea pas davantage que la fenêtre ne disparut.

— Je l'ai sans doute mérité, dit-elle. Si le fait de vous présenter mes excuses pour mes actes pouvait changer les choses, je le ferais. Je sais que vous en avez souffert, mais ils datent d'il y a quatre ans et je n'ai pas joué de rôle dans votre renversement. Je n'ai appris le projet d'Éric qu'après sa mise en œuvre.

— Vos paroles sonnent faux, princesse, répliqua Gawl d'un ton las. Nous vous faisons confiance... *Je* vous faisais confiance. Vous êtes venue en amie et alliée et vous nous avez trahis. Sans Jeram Quinn, vous auriez pu tuer Matthieu Lewin dans la Caverne émeraude.

— J'ai réagi sous l'emprise de la colère, dit-elle. Vous avez raison au sujet de Matthieu. Je suis venue en Sennia dans le but de me venger des morts de ma mère et de mon oncle, mais les choses se sont ensuite embrouillées.

— Après, vous vous êtes rangée du côté de votre cousin et d'Edward Guy et vous avez démantelé le château de Fanshaw pierre par pierre avec vos boules de feu, répliqua Gawl. Vos actes démentent vos paroles.

— Vous avez toutes les raisons de m'en vouloir, sire, mais j'espère que vous pouvez comprendre que je n'avais que dix-neuf ans et que je me retrouvais en position de devoir soutenir ma famille ou de l'abandonner. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Vous aviez dix-neuf ans quand vous avez participé à la bataille de Tyraine, ou d'Anderon, ou à une demi-douzaine d'autres, intervint James. À mes yeux, sans votre intervention, l'Occident serait toujours intact.

— Nous pouvons continuer à ressasser ce que j'ai fait et pourquoi je l'ai fait pendant un an. Ça n'y changera rien. Je ne vous demande pas de me pardonner. On m'a appris au cours de mon éducation que la famille passe avant tout le reste, et j'ai respecté mes obligations. Heureusement, je n'ai plus dix-neuf ans.

— Et vous avez changé d'avis, poursuivit Gawl. Excusez-moi pour ma franchise, Teanna, mais je préférerais coucher avec un serpent à sonnettes que de vous accorder ma confiance. Sortez de chez moi.

— Vous n'avez pas à me faire confiance. Tout ce que je vous demande, c'est *d'écouter* ce que j'ai à vous dire.

Gawl interrogea James du regard, lequel répondit d'un léger haussement d'épaules.

— Allez-y, dit Gawl.

Teanna se lança. Elle leur avait principalement raconté les nouvelles

contenues dans la missive de Delain lorsque Gawl l'interrompit.

— Nous savons déjà tout ça. Pour quelle raison êtes-vous ici ?

— Je répondrai à cette question dans un instant, dit-elle. Laissez-moi terminer. Je suis sûre que vous savez à présent ce qui s'est passé à Anderon entre les Vargothans, les Orlocks et l'Alor Satar, mais il ne s'agit que d'une partie des faits. Le Vargoth s'est également allié au Coribar.

— Continuez, dit James.

— Vous êtes confronté à un péril beaucoup plus grave que vous ne pouvez le concevoir.

— Nous sommes déjà au courant en ce qui concerne Shakira et son anneau, dit Gawl. Nous trouverons un moyen de nous occuper d'elle le moment venu, de même qu'un moyen de nous occuper de vous.

— Paroles courageuses. Mais trouverez-vous également un moyen de vous occuper d'un million d'Orlocks ? Car c'est exactement le nombre de créatures qu'elle a sous ses ordres. Je vous jure, sur l'honneur de ma maison, que je vous dis la vérité, déclara Teanna.

Ni Gawl ni James ne pipèrent mot pendant un bon moment.

— Très bien, déclara enfin Gawl. Vous dites la vérité. Mais cela ne nous explique pas la raison de votre présence ici.

— Il y en a deux. Pour commencer, j'aime mon pays et je ne veux pas assister à sa destruction. Je peux faire beaucoup de choses à l'aide de cet anneau, ajouta-t-elle en levant la main. Mais je n'ai pas le don d'ubiquité et je ne suis pas invulnérable.

— Et la seconde raison ? la pressa James.

— Je sais que Matthieu Lewin est en vie. Je veux lui parler.

Le visage de Gawl devint glacial.

— Je ne vois absolument pas de quoi vous parlez. Ça fait quatre ans que Matthieu est mort.

— Cela ne sert à rien de faire semblant, Gawl. Je sais qu'il est vivant. J'ai senti son esprit.

— Et vous aimeriez vous excuser d'avoir essayé de le tuer, répondit Gawl. Pardonnez-moi, mais cette petite plaisanterie commence à me fatiguer.

Teanna essaya d'obtenir une réaction de James. En vain.

— Je vous le répète, j'étais plus jeune. Les gens mûrissent. Oui, j'aimerais m'excuser d'avoir agi de la sorte. En ce moment, ce n'est pas uniquement mon pays, le vôtre ou l'Alor Satar qui sont confrontés à un danger, c'est le monde entier. Vous êtes-vous interrogés sur la raison pour laquelle les Orlocks nous portent une telle haine ? Vous allez peut-être avoir du mal à l'accepter, mais sous notre planète, une machine permet à notre anneau de fonctionner. Je sais que ça paraît incroyable. Nos ancêtres l'ont fabriquée, mais avant elle, ils ont *créé* les Orlocks. Vous comprenez ce que je dis ?

— Non, répondit James.

— C'est vrai. Je vous le jure. Une fois que la machine a commencé à

fonctionner, notre peuple n'avait plus besoin d'eux et a entrepris de les détruire par les plus atroces moyens concevables. J'en ai vu la preuve de mes propres yeux. Je peux vous emmener dans la ville des Anciens pour vous le prouver, si vous le désirez.

— De quelle ville s'agit-il ? l'interrogea James.

Teanna prit une inspiration avant de poursuivre.

— Elle se situe dans une caverne, à des milliers de kilomètres sous la surface de la terre. Je m'y suis rendue à de nombreuses, nombreuses reprises. Si vous me laissez faire, je...

— Revenez demain, répliqua Gawl. Nous serons ici à la même heure.

Teanna parut vouloir ajouter quelque chose, mais elle se ravisa. Le rectangle de lumière se résorba vers l'intérieur jusqu'à n'être plus qu'un trait qui se réduisit à un unique point blanc, lequel s'évanouit promptement. L'écho d'un carillon lointain s'évanouit peu à peu de la pièce.

Dès qu'elle eut disparu, James se tourna vers Gawl.

— Pourquoi l'avez-vous interrompue ?

— Parce qu'elle a dit quelque chose qui a fait clic dans ma tête. Il y a quelques années, j'ai eu une conversation avec Mat et Siward Thomas. Nous étions dans mon palais. Deux de mes statues s'étaient animées et avaient essayé de tuer Mat. À l'époque, nous ignorions qu'un prêtre dénommé Aldrich Kellner essayait de le dominer. Lui aussi avait un anneau en sa possession. Bref, au cours de cette conversation entre nous trois, Mat a mentionné cette cité souterraine. Il se peut que Teanna dise la vérité.

— Ou une partie de la vérité, précisa James.

— C'est également possible, concéda Gawl. Mais si elle dit vrai à propos du million d'Orlocks dont dispose Shakira..., dit-il en poussant un long soupir. La situation est grave et je veux prendre le temps d'y réfléchir.

— Excellente idée, acquiesça James. Moi aussi.

La Nouvelle Raburn.

Ce rêve ne commençait pas de la même manière que les autres. Comme il escaladait la colline, Matthieu aperçut une baie à l'horizon, en plus de la montagne qui se dressait devant lui et de l'entrée de la caverne. Elle ne lui disait rien. Alors qu'il arrivait plus haut, les mâts de plusieurs navires au mouillage apparurent aussi. Du côté opposé de la baie, une ville s'étendait sur les pentes des collines. De petite taille, elle ne ressemblait à aucun des ports où il avait fait escale pendant son service à bord du Dédale. Un bâtiment proéminent – un château, d'après son apparence – était bâti au sommet d'une colline dominant la ville. Il était trop éloigné pour que Matthieu puisse en distinguer aucun détail, en dehors de deux tours de guet imposantes.

Colin avait déjà atteint l'entrée de la caverne, à quinze mètres en surplomb. Son entrée était à peine plus large qu'une échancrure dans les rochers et il fallait se baisser pour y pénétrer. Il éprouva le même vertige pendant leur escalade que lors de son rêve précédent. Pour finir, il se retrouva une fois de plus sur la corniche, face aux Orlocks. Shakira était là.

— Alors, humain, dit-elle d'une voix gutturale. Avez-vous réfléchi à ma proposition ?

Rien à faire des préliminaires, songea Matthieu.

— Qu'est-ce que je gagne si je vous remets l'anneau ? demanda-t-il.

— Votre vie et celle de vos amis, pour commencer.

— Et qu'est-ce qui m'empêchera de vous tuer si je récupère mon anneau ?

— Rien. Sauf que vous tueriez votre ami par la même occasion.

Matthieu allait répondre lorsqu'il réalisa que Shakira regardait quelque chose par-dessus son épaule. Il se tourna. Dans la pénombre, deux Orlocks revêtus d'armures de cuir noir pointaient des arbalètes directement sur Colin.

— Si vous essayez d'atteindre le pouvoir, lui dit Shakira, votre ami mourra. Vous pouvez me croire sur parole.

— Ne l'écoute pas, Mat.

Matthieu sentit son cœur s'emballer. Aucun autre de ses rêves n'avait été si clair ni si détaillé. Il distinguait même les pores de la peau du visage de Shakira et les veines gonflées, sur le dos de ses mains.

— Nous ne vous avons rien fait, répondit-il.

— Rien ? répéta Shakira. Vous êtes responsables de la mort de trois des miens à Elberton, et d'une douzaine d'autres dans les forêts de la basse Elgaria. C'est vous qui avez refermé les tunnels des montagnes à l'extérieur de Tremont, provoquant de la sorte la mort de centaines d'autres. Et vous affirmez que vous n'avez rien fait ? Vous voulez que je poursuive ?

— C'est vrai, dit Matthieu, mais c'est votre peuple qui nous avait attaqués. Nous nous contentions de nous défendre.

— C'est donc ainsi que vous appelez ça, humain ? Se défendre ? Depuis trois mille ans, vous êtes le plus grand meurtrier en série de l'histoire. Comparé à vous, Karas Duren était un enfant. Vous avez une minute pour vous décider.

— Non, Mat, lui lança Colin. Dès qu'elle aura l'anneau, elle tuera le plus d'humains possible.

L'un des Orlocks sortit de l'ombre et donna un coup de poing à Colin sur la nuque qui l'envoya à terre. Matthieu s'approcha de son ami. Il était inconscient, mais il ne semblait pas blessé. La main sur la garde de son épée, il se releva.

— Réfléchissez, humain, répéta Shakira. Quatre contre un. Vous n'arriverez qu'à vous faire tuer, vous et votre ami.

— Peut-être, dit Matthieu. Mais vous n'aurez toujours pas l'anneau. Et d'ailleurs, pourquoi en avez-vous besoin ? Vous en avez déjà un.

— Pour assurer la sécurité de mon peuple. Laisser ces anneaux à la disposition de n'importe qui en ce monde serait trop risqué. Chacun d'eux représente un danger pour nous.

— Vous ne pensez quand même pas que Teanna d'Elso va vous remettre tranquillement le sien ?

— Nous nous occuperons de la princesse du Nyngary le moment voulu. Répondez-moi.

Matthieu jeta un coup d'œil aux deux Orlocks qui pointaient leurs armes sur le dos de Colin. Un mot de Shakira, et c'en était fini de son ami.

— Je vais le chercher, dit-il.

Il s'avança jusqu'au bord de la crevasse dont la profondeur lui donna le frisson. Puis il étudia la porte et son encadrement de plus près. Il n'avait aucun moyen de traverser la crevasse et n'aperçut qu'une corniche extrêmement étroite en dessous, sur laquelle il pourrait se tenir. Autour de la porte, l'air semblait vibrer comme dans son rêve précédent.

Par curiosité, Matthieu ramassa un caillou de la taille d'une poire et le jeta de l'autre côté de la crevasse. Il s'y attendait, mais l'éclair de lumière et le bruit le firent quand même bondir.

Matthieu se réveilla sur le sol de l'appartement, se hissa sur ses coudes et regarda autour de lui. Il était allongé sur son couchage, Lara à ses côtés. À l'extérieur, les gouttes de pluie martelaient les vitres et le ciel était illuminé par les zigzags spectaculaires des éclairs. Il se reprocha d'avoir trop

d'imagination et se rallongea, les yeux rivés au plafond, car il était à présent complètement réveillé. En dehors des éclairs, il faisait nuit noire dehors. Il essaya de réfléchir à ces rêves dérangeants. Depuis quelques semaines, ils se répétaient à intervalles de plus en plus fréquents. Était-ce parce qu'il s'approchait de son anneau ? Selon l'espion de Delain, l'anneau se trouvait dans le palais de Teanna, cachette beaucoup plus logique qu'une caverne. La princesse voulait probablement l'avoir sous la main, dans un endroit où elle pouvait le surveiller. La perspective de ce que pourrait faire un Orlock s'il parvenait à faire fonctionner un anneau l'empêcha de refermer les yeux jusqu'à ce que l'opacité du ciel s'atténue.

Ils étaient tous en train de prendre leur petit déjeuner dans la pièce où frère Thomas avait élu domicile lorsque Garvin passa leur rendre visite. Après leur avoir demandé brièvement comment ils avaient passé la nuit, il en vint au cœur du sujet.

— Le conseil et moi avons évoqué votre situation hier soir et ce matin encore, leur dit-il. Comme vous pouvez le constater, la pluie n'a pas cessé. Nous n'allons donc pas exiger que vous partiez par un temps pareil. Je vous avouerai que vous avez suscité beaucoup de discussions hier soir, mon père.

— C'est la tâche d'un prêtre, mon fils. J'ai toujours trouvé qu'il fallait mieux faire réfléchir mes ouailles que leur dicter leurs pensées.

— Je serai honnête avec vous, poursuivit Garvin. Je ne suis pas d'accord avec tout ce que vous avez dit, mais certains points étaient sans doute exacts. En tout cas, le conseil m'a demandé de vous faire savoir que si vous souhaitez rester, vous êtes les bienvenus... tous.

Frère Thomas lui sourit.

— C'est très généreux et j'en suis très touché. En d'autres circonstances, nous aurions peut-être accepté votre offre, mais nos affaires sont urgentes et nous avons déjà pris beaucoup de retard.

— Je comprends, dit Garvin. Je vais prévenir les autres. Vous êtes libres de vous promener en ville et de l'explorer. Mais dans ce cas, tenez-vous-en aux tunnels éclairés. Ils vous mèneront à peu près partout où vous le désirerez. Tous les vingt mètres à peu près, vous verrez un carré bleu peint sur la paroi qui vous empêchera de vous égarer. Contentez-vous de suivre celui par lequel vous êtes arrivés hier soir, et tout se passera bien.

— Le hall se trouve à une extrémité ; qu'est-ce qu'il y a à l'autre ? lui demanda Colin.

— Principalement des immeubles résidentiels. Chacun a sa propre couleur. Il y en a dix-huit en tout, lui expliqua Garvin.

Il leur en fournit ensuite la liste et leur précisa qu'ils pourraient le trouver dans l'immeuble vert 560.

— Je ne comprends pas la signification des chiffres, dit Colin.

— À notre avis, c'est comme ça que les Anciens désignaient les bâtiments... au lieu de leur donner un nom. C'est nous qui avons pensé aux

couleurs. Nous ne trouvions pas juste d'appeler un bâtiment par un numéro. La plupart d'entre eux portent un chiffre. Vous pourrez les voir au-dessus des portes principales ou dans les entrées. Nous n'avons jamais pu trouver le nom propre d'aucune des rues, si bien que nous nous servons juste des chiffres et des couleurs.

— Bizarre, répondit Colin.

Garvin émit un petit rire.

— Il faut s'y habituer. J'ai vécu à Tyraine avant de venir ici, et toutes nos rues avaient un nom, même les plus petites.

— J'ai entendu dire que ça allait mal là-bas, intervint Ceta.

— Effectivement. Après la reddition des troupes d'Elita, des soldats de l'Alor Satar sont venus tous les jours pendant deux semaines nous dire de partir. Selon eux, les Orlocks allaient occuper la ville et tout le pays jusqu'au lac Larson. Bien évidemment, nous ne les avons pas tout de suite crus. Personne ne voulait quitter sa maison ou son métier. Le cinquième jour, ils ont commencé à expulser les gens du quartier sud et, parallèlement, les Orlocks ont emménagé. Cela a suffi à me convaincre. J'ai rassemblé femme et fils et je suis parti. Certains habitants n'ont jamais été convaincus.

— J'étais la propriétaire de *L'Auberge de l'au-delà* à Elberton, lui apprit Ceta. Je l'ai perdue quand les créatures ont pris la ville.

Un sourire éclaira le visage de Garvin.

— Ça alors, j'y suis allé plusieurs fois ! C'était une excellente auberge. Navré que vous l'ayez perdue, maîtresse.

— Merci.

— En tout cas, vous êtes tous invités à partager notre repas de midi. Il se tiendra dans le hall des conventions. Il y aura bien plus de camelots qu'hier soir. Et de bons peintres aussi. Si vous avez besoin d'aide, je peux vous envoyer un des hommes pour vous servir de guide. Personne ne vous demandera de prendre la parole aujourd'hui, mon père, à moins que vous n'en ayez envie.

— Non, non, répondit frère Thomas. Je pense que nous allons laisser tout le monde se reposer. J'imagine que nous serons capables de retrouver le hall tout seuls.

— Vous croyez que le temps va s'éclaircir ? s'enquit Matthieu.

— Difficile à dire, mon garçon, répondit Garvin. Tout à l'heure, je suis monté dans l'observatoire de la Tour Rouge et je n'arrivais même pas à distinguer les montagnes. Normalement, par un jour limpide, on voit presque jusqu'à Ardosta de là-haut.

— Dans ce cas, nous allons sans doute nous contenter de visiter la ville, si ça ne vous dérange pas, dit frère Thomas.

— Non, mon père, mais si vous explorez, ne vous approchez pas des ascenseurs. C'est un peu risqué. Ils sont très capricieux. Mieux vaut emprunter les escaliers. C'est plus sûr.

— Excusez-moi, dit Matthieu, mais qu'est-ce que c'est qu'un ascenseur ?

— Ce sont ces toutes petites cages avec des boutons. Quand elles fonctionnent, elles vous font monter jusqu'à l'étage sur lequel vous avez appuyé. Mais le problème, c'est que ça passe ou ça casse. Deux de nos garçons sont restés coincés dans celle du Jaune 350, et il nous a fallu presque un après-midi entier pour les en extirper.

— Merci de nous avoir avertis, dit frère Thomas. Nous monterons à pied si nous ne nous sentons pas l'âme aventureuse.

Ils prirent congé de Garvin en lui promettant de le retrouver à la fête. Une demi-heure plus tard, ils s'avançaient dans les tunnels en chuchotant. Ils n'avaient aucune raison de parler à voix basse, mais cela leur paraissait normal de le faire dans un lieu pareil. Comme par hasard, Colin laissa passer le dernier repère bleu et ils se retrouvèrent dans la Tour Rouge.

— Désolé, dit-il. Je crois bien qu'on va devoir rebrousser chemin.

— Puisqu'on est ici, j'aimerais bien voir cet observatoire dont nous a parlé Garvin, dit Matthieu.

Frère Thomas contempla le plafond.

— Tu m'as dit qu'il y avait combien de boutons dans ces ascenseurs hier ?

— Quarante-deux, mon père, répondit Colin.

— C'est bien ce que je me disais. Je crois bien que je vais vous laisser monter tout seuls, vous les jeunes. Vous pourrez me raconter comment c'était quand vous redescendrez.

Ni Lara ni Ceta n'étaient enthousiasmées à la perspective d'avoir à monter quarante-deux étages. Elles déclinèrent aussi la proposition, si bien que Matthieu et Colin entreprirent seuls l'escalade. Les jambes de Matthieu commencèrent à fatiguer à mi-hauteur, et il s'interrogea sur le bien-fondé de sa décision.

— Je ne vois pas comment Garvin a pu monter, observa-t-il.

— Je te parie qu'il a emprunté un de ces ascenseurs qu'il nous a déconseillé de prendre, répondit Colin.

— Tu oublies qu'il n'y a pas l'électricité dans ce bâtiment. On est à quel étage ?

— Au vingt-huitième, dit Colin en essuyant son visage trempé de sueur.

Il s'immobilisa sur le palier suivant, posa la tête sur son avant-bras et s'accorda le temps de reprendre son souffle. Matthieu lui donna une claque dans le dos et se traîna plus haut.

Colin ronchonna à l'insu de son ami et lui emboîta le pas. Ils atteignirent le toit dix minutes plus tard et durent attendre que leur cœur reprenne son rythme normal.

L'observatoire était une serre vitrée qui s'étendait sur toute la surface du sommet du bâtiment. Pour le moment, la vue était plus que limitée. Depuis une heure, un épais brouillard était tombé sur La Nouvelle Raburn et avait transformé le monde en gris. Le bas de l'immeuble lui-même en était enveloppé. Matthieu n'était jamais monté plus haut, mais le peu qu'ils

voyaient donnait quand même un sens à leur ascension. Il avait l'impression de voir les choses du ciel. Après avoir contemplé les nuages tourbillonnants durant une bonne minute, il s'écarta du bord. Le ciel était bouché dans toutes les directions, même s'il crut, l'espace d'un instant, apercevoir une trouée dans les nuages à l'ouest. Il ne se trompait pas, mais elle eut vite fait de disparaître.

Non loin du milieu du toit, une simple structure rectangulaire présentait quatre portes, apparemment fabriquées dans le même matériau que celles de l'entrée. Matthieu trouvait curieux ce métal dont la couleur lui rappelait celle de l'argent.

— Tu peux déchiffrer cet écriteau, Mat ?

Colin lui désignait un petit panneau de cuivre portant une inscription dans la langue des Anciens.

— *Poste d'observation*, lut-il.

— Génial. Comme si nous n'étions pas capables de le comprendre tout seuls !

Les deux amis inspectèrent les lieux sans rien trouver d'intéressant, hormis deux autres structures rectangulaires, à l'autre extrémité du toit, offrant elles aussi des portes fabriquées dans un matériau apparemment identique à celles de l'entrée.

— Nous ferions mieux de redescendre, dit Colin. Il n'y a rien d'intéressant à voir ici.

— Apparemment. Merci d'être monté avec moi.

Ils venaient de rebrousser chemin vers l'escalier lorsque Matthieu s'arrêta.

— Tiens, c'est curieux !

— Quoi ?

— Celle-ci a six portes.

— Comment ?

— Regarde cette structure, au milieu, lui montra Matthieu. Elle a six portes, au lieu de quatre comme les autres.

— Et alors ? répliqua Colin en haussant les épaules.

— En plus, les deux de droite ne sont pas pareilles que les autres. Je ne l'avais pas remarqué.

— Peut-être qu'ils avaient besoin de plus d'ascenseurs au milieu du bâtiment, avança Colin.

Matthieu se dirigea vers ces portes.

— Qu'est-ce que ça peut faire si elles sont différentes ? Allez, viens !

— Je ne sais pas, répondit Matthieu. Je trouve ça bizarre.

— Quoi ? Les deux qui sont en verre ? Ils en ont peut-être eu assez de ce métal, ou alors ils en ont manqué. Peu importe.

— Une minute, fit Matthieu en passant les doigts sur la surface de la porte. Je n'ai jamais vu de verre pareil.

Colin y regarda de plus près.

— Hum... tu as raison. Mais je ne vois toujours pas... waouh !

Tous deux firent un bond en arrière de stupéfaction, car la porte venait de coulisser sur une cage minuscule. La taille de cette dernière était à peu près identique à celle des ascenseurs qu'ils avaient examinés, mais elle présentait quelque chose de différent.

— Si je me souviens bien, Garvin nous a affirmé qu'il n'y avait pas d'électricité dans ce bâtiment, dit Colin. Ce truc a failli me faire mourir de peur.

— Moi aussi.

Ils se rapprochèrent pour tendre le cou à l'intérieur de la cage. Une seconde suffit à Matthieu pour constater qu'il ne s'agissait pas d'un ascenseur. Un frisson familial lui parcourut la colonne vertébrale – le même qu'il éprouvait lorsqu'il avait accès à l'écho de l'anneau.

Un petit panneau en langue ancienne était apposé sur la paroi qui leur faisait face :

ÉNONCER DESTINATION CLAIREMENT OU TAPER CODE SUR CLAVIER

Matthieu le traduisit à Colin. Sous l'écriteau, il y avait une vitre carrée de verre noir d'une surface de trente centimètres carrés. Dedans, étaient en apparence suspendues plusieurs rangées de lettres, et une seule rangée de chiffres. Ni l'un ni l'autre n'avait jamais vu d'objet plus étrange. « Clavier », lut Matthieu.

— C'est quoi, un clavier ? demanda Colin.

Matthieu lui désigna la vitre.

— À mon avis, c'est ça.

Colin fronça les sourcils avant de contourner la structure pour examiner la vitre de plus près.

— Les inscriptions ne se voient pas de ce côté, dit-il. Quelqu'un a dû peindre ces lettres à l'intérieur.

— Je ne crois pas, répondit Matthieu. À mon avis, c'est une espèce de machine. Elle a un rapport avec l'anneau.

La mention de l'anneau médusa Colin. Il se rapprocha de son ami.

— Comment le sais-tu ?

Matthieu lui expliqua ce qu'il venait de ressentir.

— Ça a commencé dès que les portes se sont ouvertes.

— Tu en es sûr ?

— Absolument.

Matthieu scruta les parois de la cage. Elles présentaient quelque chose d'anormal.

— Je crois bien que l'intérieur de ce truc n'est pas du tout en verre, dit-il. Je pense qu'il s'agit d'une sorte de cristal.

— Il est censé servir à quoi ? lui demanda Colin. Il n'y a pas de boutons,

donc ça ne peut pas être un ascenseur.

Matthieu se souvenait vaguement d'avoir lu dans l'un des livres des Anciens que ses ancêtres avaient la capacité de se rendre à l'autre bout du monde en quelques minutes, à l'aide de machines spéciales. Au départ, il avait eu l'impression que cet ouvrage ne faisait référence qu'aux vieux navires aériens, mais à présent, la présence des disques d'argent sur le sol insinuait le doute dans son esprit. Il jeta un coup d'œil au plafond et vit six cercles identiques.

Colin lui effleura le bras.

— Mat, une lueur sort de la vitre.

Tous les deux reculèrent ensemble de l'ouverture. Une faible lueur rouge émanait également des parois. Colin et Matthieu se consultèrent du regard et attendirent. Rien ne se produisit. La lueur persista presque une minute, puis elle se dissipa et la porte se referma dans un sifflement. Par curiosité, Matthieu fit de nouveau un pas en avant. La porte se rouvrit et la lueur apparut de nouveau.

— Je n'en suis pas sûr, mais je pense qu'il s'agit peut-être de l'un des moyens de transport des Anciens.

— De transport de quoi ? l'interrogea Colin.

— Euh... d'eux-mêmes, je pense, dit Matthieu. C'est de ça que parle l'écríteau.

— Je pensais que destination voulait dire descendre au rez-de-chaussée ou quelque chose de ce genre.

— C'est possible. Mais pour moi, c'est ce que font les ascenseurs. Si je ne me trompe pas, ce truc peut nous emmener dans une autre ville, voire dans un autre pays.

Colin paraissait fortement en douter.

— Tu veux dire qu'il t'emmène tranquillement à Anderon ou à Barcora si tu lui demandes ?

— En théorie... à supposer qu'il fonctionne encore. J'ignore quand il a été utilisé pour la dernière fois et les noms des lieux changent au fil du temps, lui dit Matthieu. Si nous essayons cette machine, il faudrait qu'elle sache de quoi nous parlons.

Cette dernière remarque en était trop pour Colin.

— C'est ridicule ! s'écria-t-il. Comment une machine peut-elle savoir quelque chose ?

Matthieu s'approcha encore de la porte, mais Colin le saisit par le coude.

— Tu n'entreras pas là-dedans tant que nous n'en saurons pas plus. Je t'entends réfléchir, Mat Lewin, alors sors-toi ça de la tête tout de suite. Je ne vais pas retourner expliquer à Lara que son mari est entré dans une pièce magique et qu'il a disparu.

— Mais...

— Non ! répliqua Colin d'un ton sans appel. Je ne plaisante pas. On va aller chercher des informations supplémentaires. Garvin parviendra peut-être

à rassembler quelques livres pour toi.

— Possible, répondit Matthieu, mais je ne veux pas lui parler de ça. On peut demander à Harry. Lui et deux hommes m'ont reconnu hier soir. Je crois qu'ils voudront bien nous aider.

Pendant toute leur descente de l'escalier, ils se disputèrent à ce sujet.

Palais de Tenley.

Matthieu et Colin n'étaient pas seuls à se disputer. À onze cents kilomètres au sud-ouest de la ville de Tyraine, Terrence Marek, assis en face du roi Seth du Vargoth, déployait de gros efforts pour convaincre le souverain que le moment était idéal pour lancer une offensive générale contre l'Alor Satar.

Seth se faisait cependant prier. Il estimait pour sa part préférable d'affaiblir l'ennemi en attaquant ses garnisons sur les frontières. Shakira assistait à cette conversation, mais sans y participer.

— Nous pouvons rassembler tous nos navires en moins d'une semaine, Votre Majesté, insista Marek. Mon peuple est prêt à mourir pour notre cause.

Seth entreprit de nouveau de lui expliquer lentement sa position.

— Et c'est exactement ce que nous ferons si nous marchons sur Rocoï avant le moment adéquat. Armand Duren n'est pas un imbécile, Marek. D'après nos espions, cela fait deux semaines qu'ils consolident leurs frontières. Nous ne pouvons pas nous contenter de marcher tranquillement en espérant que personne ne nous remarquera. Ces opérations prennent du temps. Vous n'avez remporté qu'une seule bataille, et je peux vous garantir que son frère va répliquer. Une seule question se pose : où et comment ?

Leur débat se prolongea durant un bon quart d'heure. Pour finir, Marek se tourna vers Shakira afin de lui demander son avis.

— Que c'est aimable de m'inclure dans vos projets ! dit-elle.

— Nous ne voulions pas vous offenser, répondit Seth. C'est juste que...

— Les Orlocks ne sont faits que pour recevoir des ordres.

— Shakira...

— Ou alors, nous sommes incapables de comprendre les complexités de cette situation ?

— Non, non, se hâta de répondre Seth. Veuillez accepter mes excuses. Cela ne se reproduira plus.

Marek baissa les yeux quand Shakira se tourna vers lui.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté, je ne voulais pas vous offenser. Parfois, ma ferveur m'emmène trop loin.

Shakira dévisagea Marek pendant plusieurs secondes avant de rire sous cape.

— Nous sommes beaucoup plus nombreux qu'eux. Les Orlocks sont prêts à s'engager. Détruisons leurs défenses sur les frontières et avançons sur Rocoi.

Seth se donna encore le temps de réfléchir avant de prendre sa décision.

— D'accord... nous allons avancer, acquiesça-t-il. Mais nous avons un autre problème à régler. La situation, ici en Oridan, est loin d'être stable. Ce serait une folie d'attaquer l'Alor Satar avec Delain sur notre dos... sur tous nos dos. Simple question de bon sens militaire. Notre peuple a déjà assez de mal avec eux.

— Ce nom, Oridan, ne m'a jamais plu, répondit Shakira. C'était celui du père de Karas Duren.

Après avoir envisagé leurs options pendant un quart d'heure supplémentaire, ils mirent un plan au point. Le roi fit apporter une bouteille de vin et versa un verre à chacun. Il n'était pas persuadé que cette boisson conviendrait à une Orlock, mais Shakira accepta, sans le quitter des yeux. Une habitude déroutante, à laquelle il ne porta pas attention. Il leva son verre à la lumière pour étudier son contenu.

— Quand le pays nous sera revenu et que l'Église de notre ami aura été établie, dit-il avec un hochement de tête en direction de Marek, nous trouverons sans doute un nom mieux adapté. L'Alor Satar sera divisé, comme nous l'avons décidé, mais quelque chose m'intrigue, Shakira. Nous parlons de « Territoires des Orlocks » pour parler de vos terres. Avez-vous l'intention de garder ce nom ?

Shakira eut un sourire glacial.

— Pour le moment.

Installé sur la terrasse surplombant les jardins du palais de Tenley, James attendait l'arrivée de Gawl pour reprendre leur dernière discussion. En contrebas, des ouvriers s'affairaient à remettre en place les statues qu'Edward Guy avait fait enlever. James était impressionné par le travail de sculpteur de Gawl, dont il avait déjà vu des statues. Il appréciait particulièrement son éblouissante subtilité et son attention aux détails.

Un peu plus tôt, lui, Quinn et Ballenger avaient eu droit à une visite guidée impromptue des lieux, offerte par Gawl en personne. Il se plaisait en compagnie d'autres hommes et était parvenu, pendant un certain temps, à oublier les tensions de plus en plus grandes qui plombaient l'air, jusqu'au moment où ils étaient arrivés devant un étang du centre duquel émergeait une sculpture représentant deux femmes nues tenant des chevaux en bride. Cette magnifique statue avait tout de suite plu à James. Il avait commencé à poser des questions au sujet des modèles, mais un signe de tête de Jeram Quinn l'avait interrompu. Gawl avait ralenti le pas pour contempler les statues sans rien dire, puis il les avait priés de l'excuser et avait regagné le palais. Dès son départ, James et Ballenger avaient demandé à Quinn de les éclairer. Le shérif leur avait appris que la statue de gauche représentait Rowena.

Le départ subit du roi avait laissé à James la tâche d'informer les autres de la visite de Teanna. Il leur avait également fait part des sentiments que cette visite inspirait à Gawl. Comme il s'en doutait, les deux hommes étaient d'avis d'entendre ce qu'elle avait à leur dire. En son for intérieur, il se disait que Gawl finirait par adopter un point de vue identique, mais, pour l'instant, la méfiance l'emportait.

James rassemblait encore ses arguments lorsque Gawl pénétra dans la pièce. Son ami portait des hauts-de-chausses noirs élimés et une veste marron couverte de poussière de marbre, au-dessus d'une chemise verte à manches longues. Ils se serrèrent la main et Gawl s'affala dans un fauteuil face à lui et laissa tomber une lettre sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Lisez.

James ramassa la lettre, étudia la calligraphie, puis il sortit une paire de lunettes de la poche de sa chemise et les chaussa. Quand il eut terminé la lecture de la lettre, il la reposa sur la table à l'envers.

— Elle est arrivée il y a environ une heure, lui dit Gawl.

— C'est grave. J'espérais que nous aurions plus de temps. Il semblerait que Teanna ne nous ait pas menti.

— Si Delain est décidé à s'en prendre aux Vargothans, il aura besoin de toute l'aide possible. Ils vont jeter toutes leurs forces contre lui.

— Oui, dit James. Mais il se passe autre chose.

— Quoi ?

— C'est bien joli que les Orlocks et les Vargothans se soient retournés contre l'Alor Satar. Delain y voit une occasion en sa faveur, bien que Shakira détienne l'un des anneaux. C'est ce qu'il nous a dit dans sa dernière lettre. Mais en vérité, même s'il parvenait à l'emporter contre les créatures et les Vargothans, il perdra contre elle.

James reprit la lettre et la relut une fois de plus.

— Il nous dit que quelques centaines de créatures seulement ont participé à la bataille et qu'elles ont reculé quand les siens ont attaqué à l'aide des nouveaux canons.

— Ça n'a aucun sens, dit Gawl.

James songea à cette réponse.

— Vous ne voyez pas ? La retraite des Orlocks était une ruse pour l'attirer dans le conflit. Delain a l'impression de bénéficier d'une scission dans le camp ennemi. Le Vargoth s'est retourné contre l'Alor Satar : bien. Il aurait mieux valu qu'ils s'en prennent l'un à l'autre, et que les Vargothans combattent sur deux fronts. Seth a trop d'expérience pour se laisser piéger par ce genre de situation.

— Ils doivent donc commencer par s'occuper de Delain, dit Gawl.

— Exactement. Cela n'a servi à rien que Shakira brûle le palais d'Anderon. Un palais ne présente aucune valeur militaire, juste une valeur sentimentale.

— Particulièrement pour Delain, dit Gawl qui commençait à saisir où voulait en venir James.

— Exact. Delain répond en attaquant. Exactement ce qu'ils voulaient qu'il fasse. Les Orlocks se retirent, même s'ils étaient en position de gagner. Tout ça dans le but de le faire suivre avec le gros de ses troupes, et ensuite...

James referma lentement son poing.

Gawl s'inclina en arrière sur son siège. Son visage avait pâli.

— Il ignore combien de créatures il doit affronter.

— Oui, dit James. Avec ou sans canons, il ne pourra pas arrêter un million d'Orlocks.

— Si nous nous mettons en marche, nous pouvons arriver là-bas...

— Trop tard. Nous aurions besoin au minimum d'une semaine. Il dit qu'il va bouger dans cinq jours.

— Bon Dieu, jura Gawl, il y a obligatoirement quelque chose à faire.

— Oui.

Le roi le regarda fixement.

— Vous voulez vous allier à Teanna.

— C'est la seule personne capable de le prévenir à temps. S'il continue à mener la charge contre le Vargoth, les Orlocks le détruiront.

— Est-ce qu'on lui parle de Matthieu ?

James réfléchit en se frottant les tempes du bout des doigts.

— Qu'elle fasse d'abord ses preuves. Si elle parvient à arrêter Delain, nous pourrions ensuite nous occuper de ça.

La Nouvelle Raburn.

Sur le chemin du hall des conventions, Matthieu fit part à frère Thomas et aux autres de la découverte que Colin et lui venaient de faire. Après l'avoir écouté attentivement, le prêtre estima qu'il valait mieux ne pas toucher à la machine tant qu'ils n'en sauraient pas plus à son sujet. Matthieu avait tendance à partager son avis, mais être claquemuré le frustrait. Il voulait agir. Toute cette situation l'agaçait au plus haut point.

Aidés des repères de couleur des tunnels, ils n'eurent guère de mal à retrouver le hall. Plusieurs longues tables avaient été installées, auxquelles des gens prenaient place pour manger. Garvin leur fit signe de s'approcher et les présenta à sa femme, Leanne, et à leurs enfants, deux jumelles et un garçon. Les fillettes firent la révérence au prêtre, tandis que le fils de Garvin, un petit rouquin comme son père, âgé de six ans, les accueillait d'une courbette rigide et reportait tout de suite son attention sur son repas. Matthieu coula un regard à Lara en se demandant si elle pensait à Bran.

Au cours du dîner, la conversation porta principalement sur le temps et sur d'autres sujets anodins. Matthieu remarqua que, durant tout le repas, l'une des jumelles ne cessait de lui jeter des regards en douce. La troisième fois, il lui répondit d'un clin d'œil. Ses joues devinrent deux fois plus roses et elle piqua du nez dans son assiette. Sa sœur s'inclina pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille, ce qui lui valut un regard sévère de sa mère.

— C'est malpoli de garder les yeux fixés sur les invités, dit Leanne.

— Pardon, marmonna la petite fille.

— Ça n'est pas grave, dit Matthieu. Un nouveau visage, c'est toujours intéressant.

— Tu vas vivre ici ? lui demanda la fillette.

— Non. Nous nous rendons dans un endroit appelé Nyngary. Tu sais où ça se trouve ?

— Hum, hum... Mon amie Gabrielle vient de là-bas.

— Je vois. Et tu t'appelles...

— Suzette, lui rappela-t-elle. On vient de Tyraine. Tu vis où ?

— Eh bien, mes amis et moi, nous venons de Devondale. C'est à environ sept cents kilomètres au nord de Tyraine.

— Christa dit qu'elle t'a déjà vu, dit Suzette. Tu as déjà été à Tyraine ?

— Oui, répondit Matthieu. Mais il y a très longtemps.

La femme de Garvin mit un terme à cet interrogatoire en ordonnant à ses filles de terminer leur repas et de quitter la table.

— Pardon, s'excusa-t-elle. Les gens de passage sont rares et les enfants débordent de curiosité.

La conversation, tout au moins entre les femmes, en vint ensuite aux enfants et à leur éducation. Lorsqu'il s'avéra qu'elle allait se poursuivre un moment sur cette question, Matthieu, Colin et frère Thomas les prièrent de les excuser pour aller faire un tour. Garvin parvint à s'esquiver sans se faire remarquer et il les rejoignit. Apparemment, leur absence passa inaperçue.

Plusieurs personnes se levaient de table et se glissaient vers l'avant de la salle où des camelots avaient installé leurs étals. Matthieu continuait pour sa part à penser à l'étrange machine de la Tour Rouge. Il trouvait bizarre que Garvin leur ait dit qu'il n'y avait pas l'électricité dans le bâtiment, et encore plus bizarre que personne dans la cité n'ait découvert qu'elle fonctionnait encore. Ce qui l'intéressait surtout, c'était que les portes s'étaient ouvertes au moment où il s'approchait d'elles. Aucune autre porte n'avait jamais fait ça.

Colin musarda pour se joindre à lui pendant que frère Thomas et Garvin prenaient de l'avance. N'ayant obtenu que des réponses superficielles à ses questions pendant une minute, son ami sembla lire dans ses pensées.

— Sors-toi ça de la tête, Matthieu, dit-il en baissant la voix. Si tu tentes d'utiliser ce machin, je te mets K.-O.

Cette déclaration fit enfin sourire Matthieu.

— Excuse-moi. Je suis juste préoccupé. C'est frustrant d'être coincé comme ça. Je veux qu'on parte dès que la pluie s'arrêtera.

— On partira. Dis donc, tu ne trouves pas que ces pâtisseries ont l'air délicieuses ? Tu veux en partager une ?

Colin lui montrait un petit chariot derrière lequel un homme vendait des gâteaux en forme de cône, saupoudrés de sucre blanc.

— Ne te gêne pas. Je ne pourrai rien avaler.

Colin haussa les épaules.

— Je n'ai pas faim. J'essayais juste de te changer les idées.

Matthieu cogna son épaule contre celle de Colin. Après toutes ces années, son ami était probablement capable de lire dans ses pensées. Ils continuèrent à déambuler dans les allées en examinant diverses marchandises. Les commerçants de La Nouvelle Raburn étaient pleins de ressources. Ils proposaient de tout, des batteries de cuisine aux bottes et aux bijoux.

D'un bref coup d'œil aux tables, ils constatèrent que Lara et Leanne étaient toujours plongées dans leur conversation ; trois autres femmes semblaient d'ailleurs s'être jointes à elles. Matthieu pensa subitement qu'avec leur départ précipité de Devondale, il n'avait pas songé à lui offrir un cadeau de mariage. Il décida de remédier à cet oubli en s'arrêtant devant un petit étal qui proposait des bijoux artisanaux. Le vendeur, un bonhomme trapu, se présenta et l'invita à prendre son temps.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Colin.

— J'ai pensé faire une surprise à Lara, lui répondit Matthieu en portant son choix sur un bracelet en argent et turquoises.

— Tu ferais mieux de prendre un collier. Elle n'aime pas trop les turquoises.

Matthieu allait lui rétorquer quelque chose quand il réalisa que Colin connaissait probablement mieux les goûts de sa femme que lui. Ce commentaire lui déplut quand même. Il reposa le bracelet.

L'étal suivant proposait des boîtes de bois délicatement sculptées, aux couvercles incrustés de fleurs. Matthieu les trouva jolies et se dit que c'était exactement le genre d'objet qui plairait à une femme. La première boîte qu'il ouvrit était doublée de velours rouge et contenait plusieurs petits casiers.

La vendeuse s'occupait d'un autre client et Matthieu attendit patiemment qu'elle en ait terminé.

— Lara en a déjà une comme celle-ci, lui apprit Colin. Sa mère la lui a offerte il y a deux ans pour son anniversaire.

— Quoi ?

Colin haussa les épaules et retourna les paumes.

Très agacé, Matthieu reposa la boîte et passa à l'éventaire suivant qui proposait des parfums. Devant eux, frère Thomas et Garvin avaient été rejoints par un troisième homme. Matthieu acheta un flacon au léger arôme fleuri et se hâta de le ranger dans la poche de sa veste avant que Colin puisse faire un commentaire. D'un coup d'œil par-dessus son épaule, il constata que son ami avait également acquis une compagnie supplémentaire, en la personne d'une grande jeune fille blonde. Comme ces deux-là semblaient bien s'entendre, il poursuivit son chemin.

Dans l'allée suivante, les étals proposaient des tableaux, des ouvrages de poterie et toutes sortes d'objets décoratifs en verre. Matthieu poursuivit son chemin et s'arrêta devant l'un d'eux, où plusieurs personnes regardaient déjà un peintre qui effectuait le portrait d'une femme au fusain. Elle posait, assise devant lui sur une chaise. Il trouva que l'image qui prenait forme sur le cahier d'esquisses ne lui ressemblait pas beaucoup, mais il garda son opinion pour lui.

Différents exemples du travail du peintre étaient suspendus à une toile au fond du stand. Des paysages essentiellement, et des maisons côtières ornées de balcons fleuris. Il reconnut deux des paysages de bord de mer. Le premier se trouvait en basse Elgaria, le second était une vue du port de Barcora, peinte du palais de Tenley. Il les trouva plutôt réussis et se dit que le peintre ferait mieux de se spécialiser dans les paysages plutôt que dans les portraits.

Après avoir flâné encore un peu, il décida qu'il était temps de retrouver Lara. À peine avait-il effectué quelques pas qu'il s'arrêta et se retourna. Il venait d'apercevoir une autre vue côtière, dans l'angle supérieur gauche du stand. Un château, équipé de deux tours de guet, se dressait en haut d'une colline dominant une petite baie. Il en resta médusé. Il s'agissait du même

château que celui de ses rêves, couleur des murs et du toit de tuiles comprise. Les tours de guet elles-mêmes étaient identiques. Il prit conscience que son cœur battait à tout rompre et chercha frère Thomas d'un regard circulaire. Le prêtre discutait avec plusieurs individus, à deux allées de lui. Colin et la jeune fille avec laquelle il avait lié conversation contournaient juste l'angle de celle où il se trouvait.

Plusieurs personnes étaient venues étoffer la foule de curieux rassemblée autour du peintre pour le regarder esquisser le portrait. Matthieu eut du mal à ne pas l'interrompre. Il devait savoir où se trouvait ce château. De nouveau, il scruta le tableau. Il n'avait encore jamais vu cette côte, mais le château était, sans le moindre doute possible, celui de ses rêves.

Il se rapprocha pour jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule du peintre. Au mieux, l'homme en était à la moitié de son portrait. Matthieu ronchonna sous cape. Plusieurs étals plus loin, il repéra Harry et une femme, occupés à bavarder avec un vendeur qui essayait de les convaincre d'acheter une poterie. Malgré son envie de courir, il s'obligea à les rejoindre sans se presser.

— Puis-je vous dire un mot ? demanda-t-il en effleurant l'épaule de Harry.

Ce dernier se tourna et lui adressa un sourire.

— Salut, Thad. La fête vous plaît ?

— Oui, elle est très agréable. J'ai une question à vous poser. Vous connaissez ce peintre, là-bas ?

— Oui, c'est Ben Walsh. Lui et sa famille sont arrivés ici il y a environ deux ans.

— Ils venaient d'où ?

Harry se gratta la tête pour y réfléchir.

— De l'Alor Satar, si ma mémoire est bonne... de l'une des provinces de l'est proche de la frontière avec le Nyngary. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, répondit Matthieu. Mais pourriez-vous me le présenter ? Un de ses tableaux m'intéresse.

Harry pria la femme avec laquelle il s'entretenait de bien vouloir l'excuser et retourna avec Matthieu à l'étal du peintre. Ils attendirent que ce dernier repose enfin son fusain et soulève le portrait pour permettre à son modèle de le voir. La femme et son compagnon échangèrent des sourires de satisfaction, le réglèrent, et poursuivirent gaiement leur chemin comme le reste de la foule.

— Ben, j'aimerais te présenter Thaddeus Lane, lui dit Harry. Il a remarqué un de tes tableaux au passage.

Ben serra la main de Matthieu.

— Lequel ? demanda-t-il.

— Celui suspendu dans le coin gauche, lui désigna Matthieu.

— C'est la baie de Leola, répondit Ben. Ça fait un bon moment que je l'ai peint.

Matthieu fouilla dans sa mémoire, mais ce nom ne lui disait rien.

— La baie de Leola, répéta-t-il. C'est où ?

— À environ quinze kilomètres de l'endroit où j'ai grandi. Mon père était le gardien en chef d'Elso. En haut de la colline, c'est Rivalin... leur palais d'été. Si ce tableau vous plaît, je vous le céderai à un prix intéressant.

— Combien ?

— Dix elgars, ça vous irait ?

— Six, marchand Matthias.

Ben fronça les sourcils et contempla ses pieds.

— Bon... disons huit et en plus, je ferai un portrait au fusain de vous et de votre dame. Vous venez d'arriver, non ?

— Oui, dit Matthias. Topons à sept, et je vous évite de devoir faire un portrait.

— D'accord, fit Ben en lui tendant la main. Topons là.

Pendant qu'il emballait le tableau, Matthias lui demanda des renseignements supplémentaires sur la baie de Leola.

— Elle se situe dans la Contrée du Nord, lui répondit Ben. À environ une journée à cheval de Knightsbridge. Il n'y a pas grand-chose dans cette région, en dehors de Rivalin et de quelques petites villes. J'ai une carte, si vous voulez y jeter un coup d'œil.

— J'aimerais beaucoup, répondit Matthias.

Il se rendait compte que Harry prêtait l'oreille à leur conversation, mais il n'en avait cure. Leurs yeux se croisèrent au moment où il se penchait sur la carte et Harry lui adressa un clin d'œil.

— Je vous laisse discuter. Je ferais mieux de rejoindre ma femme avant qu'elle ait des ennuis.

Il donna une tape amicale à Matthias sur l'épaule et s'éloigna.

— Un type sympathique, observa Matthias.

— Pour sûr, acquiesça Ben. Vous et vos amis, vous allez rester avec nous ?

— Je crains que non, malheureusement. Nous allons repartir très bientôt.

Palais de Tenley, Sennia.

La reprise du bourdonnement ne surprit ni James ni Gawl, mais cette fois il était différent. Un point de lumière blanche brillante apparut et s'élargit rapidement pour prendre la forme d'une femme. Quand le bourdonnement cessa, Teanna d'Elso se trouvait devant eux.

— Oh là là, soupira-t-elle en effleurant son visage des doigts.

Gawl et James se consultèrent du regard. Il ne s'agissait pas d'une image. Elle se tenait bien là, en chair et en os.

— Bonjour, sires, dit-elle avec une petite courbette.

— Teanna, répondit Gawl d'un ton coincé.

— Votre altesse, fit James.

— Pardon d'arriver ainsi, mais j'ai pensé qu'il valait mieux que nous nous rencontrions en tête à tête.

— N'est-ce pas ce que nous avons fait l'autre jour ? lui demanda Gawl.

— D'une certaine façon, mais ce n'est pas tout à fait la même chose. En tout cas, je vous ai apporté une lettre de mon père.

De la poche de sa robe, Teanna sortit un rouleau de parchemin jaune portant le sceau royal du Nyngary et le tendit à James.

— Voulez-vous que je sorte pendant que vous en prenez connaissance ? leur demanda-t-elle.

— Comment ? Non, répliqua Gawl.

Teanna croisa les mains devant elle et attendit qu'ils aient lu la lettre. Gawl la regarda à deux reprises, mais elle gardait un visage neutre.

— Votre père nous propose de former une alliance avec le Nyngary et l'Alor Satar... Incroyable, déclara Gawl.

— J'ai déjà parlé à Eric et Armand. Ils sont d'accord et prêts à reconnaître à vos pays le droit souverain d'exister.

— Quelle générosité ! s'écria Gawl.

— Je comprends votre réaction. Ils abandonneront également la règle familiale, « une nation, une autorité ».

— Pardonnez-moi, princesse, dit James. Mais par le passé, votre famille s'est révélée plutôt oublieuse en matière de respect des promesses qu'ils font dans leurs traités.

— Ils honoreront celle-ci. Je le jure, au nom de ma famille. De plus, c'est

moi qui le mettrai en vigueur si jamais les termes sont rompus.

Gawl laissa échapper une exclamation de dérision et regarda par la fenêtre.

James réfléchissait en silence à cette proposition. Joignant les mains dans son dos, il claudiqua jusqu'à la cheminée et prit place dans l'un des fauteuils, faisant signe à Teanna de l'imiter. Elle jeta un coup d'œil à Gawl, qui lui tournait toujours le dos, et rejoignit le prince.

— Ce feu est agréable, dit-elle.

James hocha la tête d'un air absent.

— Pourquoi ? demanda-t-il au bout d'une minute presque entière.

— Il y a quatre jours, les forces de l'Alor Satar ont combattu contre le Vargoth à trois cents kilomètres au nord-ouest de Rocoli, dans un site du nom de Epps Crossing. Les Orlocks ont aussi pris part à la bataille. Je l'ai appris hier soir.

« Armand a disposé vingt mille hommes sur le terrain avec deux cents nouveaux canons. Moins de six mille hommes sont revenus. Le Vargoth dispose aussi de canons, quoiqu'en nombre beaucoup plus faible que mon cousin. Il pensait qu'ils constitueraient la clé de la victoire. Il se trompait. Des vagues d'Orlocks ont attaqué, deux jours d'affilée. Ils ont chargé directement les canons au pas de course, en piétinant les corps de leurs propres morts. Un véritable massacre. Ceux qui ont été tués ont eu de la veine.

Gawl finit par se retourner, par se rapprocher d'eux et s'immobiliser derrière le fauteuil de James.

— Comment avoir la certitude que nous pouvons vous faire confiance ? demanda-t-il.

— Question sensée, déclara Teanna. Sires, vous êtes des hommes intelligents. Je sais que la méfiance a régné entre nous. J'en suis en partie responsable, ma famille aussi, mais il est grand temps de mettre l'histoire de côté. Je veux que mon peuple survive et prospère. De plus, je veux que mon pays perdure. Je suis capable de les protéger, mais je ne peux pas protéger tout le monde. Je ne me réjouis pas de gouverner à l'avenir un monde de cadavres. Nous luttons pour nos vies. Pas seulement l'Alor Satar et le Nyngary, mais le Cincar, la Sennia, l'Elgaria, le Bajan et le Félize... partout, il y a des êtres humains. Les Orlocks ne s'en tiendront pas aux miettes que leur jette le Vargoth, et le Coribar est trop aveugle pour voir la vérité. Si nous n'agissons pas, ce sera l'extinction de notre race.

— Je vous repose ma question, dit Gawl : comment savoir que nous pouvons vous faire confiance ?

Un silence s'ensuivit.

— Je suis prête à rendre son anneau à Matthieu Lewin.

Elle prit les monarques de court, mais ni l'un ni l'autre n'étaient prêts à reconnaître que Matthieu était toujours en vie.

En fin de compte, ils décidèrent de la mettre à l'épreuve. Gawl lui révéla à contrecœur les projets de Delain et lui demanda si elle était prête à utiliser

ses pouvoirs pour discuter avec lui du piège qui avait été posé. Teanna accepta volontiers.

— Je ne peux communiquer avec lui que si je sais où il se trouve, leur dit-elle. J'ai besoin de former une image de l'endroit dans ma tête.

— Il est à Anderon, lui répondit Gawl, mais j'ignore dans quel lieu exact de la ville.

Teanna fit claquer sa langue en réfléchissant.

— Lors de notre visite là-bas, j'étais petite fille. Si je me souviens bien, il y avait un grand boulevard bordé de lampadaires en fer et une fontaine au centre. À une extrémité, un bâtiment brun, équipé de nombreuses marches et surmonté de colonnes. Je crois que le palais royal était situé à l'autre bout.

— Exact, répondit Gawl. Pouvez-vous réitérer le truc de la fenêtre ?

— Je pourrais, mais il faudrait qu'il se trouve à l'endroit où j'apparaîtrais. Dans le cas inverse, nous nous contenterions de parler à une rue vide ou de faire à moitié mourir de peur de malheureux citoyens.

Cette image fit sourire Gawl.

— Bien. Que suggérez-vous ?

Plus tard, lorsqu'il se souvint de cet instant, il décida de ne plus jamais poser une question pareille. Le bourdonnement reprit avant que James et lui aient le temps de réaliser ce qui se passait. Il entendit Teanna dire au loin : « Vous préférerez peut-être fermer les yeux. Parfois, ça donne un peu la nausée. »

« Nausée » était un euphémisme. Alors qu'ils parlaient à Teanna d'Elso, James et lui se retrouvèrent subitement aspirés dans un tunnel de lumière blanche. Le vent repoussait les cheveux de Gawl en arrière et un bruit tonitruant se ruait dans ses oreilles. Des images d'arbres, de montagnes, de ciel et d'étoiles fusaient si vite sous ses yeux qu'il en avait le vertige. Puis le vortex s'évanouit tout aussi vite et ils se retrouvèrent debout dans l'eau jusqu'aux mollets. Ils pataugeaient au milieu d'une grande fontaine.

La fontaine occupait le centre d'une intersection. Devant eux s'étendait une rue bordée d'une série de lampadaires de fer forgé. Quatre autres rues en provenance d'autres directions aboutissaient à la fontaine. Le bâtiment brun avec les marches dont leur avait parlé Teanna leur faisait face à environ trois pâtés de maisons. À l'autre bout, ne restaient que les vestiges du palais d'Anderon. Même de l'endroit où il se tenait, Gawl distinguait les pierres noircies. Seuls trois murs demeuraient intacts.

Gawl sortit de la fontaine et tendit le bras en arrière pour aider Teanna à faire comme lui.

Elle se pencha pour essorer sa robe trempée.

— Pardon, dit-elle. J'ai fixé une image de la fontaine dans mon esprit.

James marmonna et s'assit sur le rebord du bassin. Il ôta une de ses bottes et en déversa un torrent d'eau.

— La prochaine fois que vous décidez de faire ça, j'apprécierai d'être prévenu, dit-il.

— Si je vous l'avais dit, vous n'auriez pas accepté, non ?

— Pour être franc... non, répondit James en enlevant son autre botte.

— Vous êtes sains et saufs tous les deux ? leur demanda Teanna.

Gawl posa la main sur son ventre.

— Je ne vais probablement pas manger pendant une semaine.

Ce commentaire fit sourire Teanna.

— Mon père m'a dit la même chose la première fois que nous avons essayé ensemble.

— Et vous vous parlez encore ? demanda James en versant l'eau qui emplissait son autre botte.

— Oh oui. Nous sommes très proches. Bon, comment allons-nous trouver le roi Delain ?

Ils eurent beaucoup moins de mal qu'ils ne le pensaient à trouver le roi. Quatre soldats étaient plantés de l'autre côté du croisement et les observaient, bouche bée. Teanna fut la première à les remarquer.

— Oh oh, dit-elle.

James et Gawl les aperçurent à leur tour. Sans savoir pourquoi, James trouva la scène fort drôle et gloussa. Il ne leur restait plus qu'à convaincre ces soldats qu'ils étaient les souverains de trois pays différents.

Teanna, prenant sans doute conscience de leur apparence, se mit à rire aussi. Au début, sa réaction ennuya Gawl, mais un sourire finit quand même par fendre son visage. Il essaya de réfréner son propre fou rire.

— Ils nous prennent sans doute pour des fantômes égarés, s'écria-t-il.

Du coup, James repartit d'un grand éclat de rire qui faillit le faire tomber à la renverse dans la fontaine. Entre-temps, les soldats dégainèrent leurs épées et rassemblèrent assez de courage pour traverser la rue. James, qui essayait encore de se ressaisir, ne put que leur faire signe de se rapprocher.

— Messieurs, je suis Teanna d'Elso, leur lança la princesse. Ne craignez rien. Nous sommes venus rendre visite au roi Delain.

Leur réaction fut exactement celle qu'attendait James. Ils la regardèrent comme si elle était folle. James redoubla tellement de rire qu'il glissa du bord de la fontaine et atterrit sur les fesses. Gawl poussa un soupir, se pencha et l'aïda à se relever.

— Vous n'avez rien à faire dans cette fontaine, leur dit l'un des soldats. C'est un édifice public.

— Toutes mes excuses, répondit Gawl en se redressant de toute sa hauteur, mais madame vous a dit la vérité. Elle est bien Teanna d'Elso. Quant à moi, je suis le roi Gawl de Sennia. Ce monsieur trempé, à côté de moi, est James Genet, prince héréditaire du Mirdan. J'imagine à quoi nous ressemblons, mais nous sommes vraiment venus rendre visite au roi Delain. Je vous serais reconnaissant de nous guider jusqu'à lui.

L'un des soldats, un individu à l'air coriace, posa les mains sur ses hanches.

— Et moi, je suis le roi Seth du Vargoth ! Vous feriez mieux de déguerpir et d'aller cuver votre alcool. Nous pourrions tenir notre conférence de paix plus tard.

Gawl ferma et rouvrit les yeux. Il regarda James qui continuait à essayer de contrôler son rire sans y parvenir, puis il passa à Teanna et haussa les épaules.

— On ne peut pas leur en vouloir, dit-il.

— Effectivement, reconnut Teanna. Messieurs, êtes-vous persuadés que nous ne pouvons rien faire pour vous convaincre ?

— Contentez-vous de rentrer chez vous et de vous changer, mademoiselle. Je vous assure que je raconterai tout au roi.

— Ça m'embête vraiment de faire ça, déclara-t-elle à mi-voix.

Une seconde plus tard, le soldat prit une mine ahurie, car il venait de décoller du sol et il restait en suspension à trois mètres en l'air. Ses trois compagnons prirent le même chemin que lui.

— Messieurs, comme vous l'a dit le roi Gawl, je *suis* Teanna d'Elso. Il ne s'agit ni de magie ni de sorcellerie et je vous assure que je ne vous veux aucun mal. Vous venez de voir la science des Anciens à l'œuvre... leur moyen de transport, si vous voulez. Malheureusement, je n'ai pas calculé assez précisément l'endroit où nous allions apparaître, mais je vous donne ma parole que nous sommes venus ici pour un sujet de la plus grande urgence. Nous devons voir immédiatement le roi Delain.

Sur ce, Teanna fit lentement redescendre les soldats sur le sol et joignit les mains devant elle.

— Celui-ci est assez grand pour être Gawl, dit l'un des soldats au sergent.

— Et celui-là ressemble à James, dit un autre. Je l'ai aperçu à la bataille du champ d'Ardon, il y a quelques années.

Le sergent rengaina son épée, non sans continuer à surveiller de près les nouveaux venus.

— Dan, va chercher le colonel Morisey, lança-t-il par-dessus son épaule.

Vingt minutes plus tard, Gawl, Teanna et James grimpaient les marches du bâtiment marron, flanqués d'une escouade de vingt hommes.

La Nouvelle Raburn.

Frère Thomas bavardait avec un groupe d'hommes lorsque Matthieu apparut à l'angle de l'allée. Le prêtre comprit d'instinct que quelque chose ne tournait pas rond. Au lieu de marcher d'un pas mesuré comme à l'habitude, son jeune ami se pressait. Frère Thomas pria ses interlocuteurs de l'excuser et se porta à la rencontre de Matthieu. Il songea d'abord que ce dernier venait d'apprendre que les Vargothans s'étaient tournés contre l'Alor Satar et que Delain avait attaqué Anderon. De toute évidence, le pays était désormais en guerre et les événements se succédaient rapidement. À quelques allées de là, Colin Miller avait également remarqué l'attitude inhabituelle de Matthieu, qu'ils rejoignirent ensemble. Le jeune homme était tellement plongé dans ses réflexions qu'il s'en rendit à peine compte.

— L'espion de Delain a tort, annonça-t-il à ses amis quand il les aperçut enfin. L'anneau ne se trouve pas à Corrato.

Frère Thomas le prit par le coude pour l'arrêter.

— Comment le sais-tu ?

Matthieu leur résuma rapidement sa rencontre avec le peintre et sortit le tableau de son emballage pour le leur montrer. Frère Thomas lui lâcha le bras en douceur et ils se remirent à avancer.

— Allons quelque part où nous pourrions parler, dit-il.

Ils se rendirent dans un angle de la salle, où Matthieu leur raconta son rêve récurrent.

— Tu penses donc que Delain a tort de penser que Teanna cache l'anneau dans son palais ? lui demanda le prêtre.

— Oui. Selon Delain, son espion n'a qu'une vague idée de l'endroit où elle le cache. Il l'a vue ranger son propre anneau dans un livre, mais ça s'arrête là. Il n'a jamais vraiment posé les yeux sur le mien. Nous nous sommes toujours dit qu'ils étaient tous les deux là-bas. Savez-vous où se trouve Rivalin, mon père ? Cette montagne ne doit pas être située loin de là.

— Oui, répondit frère Thomas. Dès que cette tempête se sera levée...

Le prêtre n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Une détonation assourdissante les cloua tous sur place, suivie d'une répercussion et d'un souffle d'air brûlant qui les projeta par terre. Le mur de devant de la salle de réunion venait d'exploser en mille morceaux. Dehors, des sirènes hurlaient.

Des gens couraient et criaient au milieu des victimes. Seul Matthieu savait ce qui venait de se passer, car il avait senti l'extraordinaire poussée de pouvoir, à l'instant où Shakira avait frappé.

Des hordes d'Orlocks se déversaient à l'intérieur du bâtiment par la brèche créée par l'explosion. Les hommes de La Nouvelle Raburn essayaient de se rassembler dans ce désordre indescriptible.

Matthieu aida frère Thomas et Colin à se relever et dégaina son épée.

— C'est Shakira, déclara-t-il. Elle sait que je suis ici.

— Nous devons mettre les femmes à l'abri, dit frère Thomas.

Matthieu écarquilla les yeux. Au milieu de cette confusion, il avait complètement oublié Lara et Ceta. Les trois hommes se mirent à courir.

De l'obscurité impénétrable, un Orlock aux dents féroce ment dénudées, brandissant une hache à double tranchant, se précipita sur eux, deux autres créatures sur les talons. Sans ralentir, Colin se jeta sur l'Orlock. Tous les deux tombèrent entremêlés. Colin prit le dessus et plongea son poignard dans le cœur de la créature. Subitement, Matthieu fut projeté de côté par une poussée violente de frère Thomas, à l'instant même où deux flèches passaient à côté de lui en sifflant, et rataient sa tête de quelques centimètres à peine.

L'Orlock qui venait de tirer ne se trouvait plus qu'à un mètre cinquante. Frère Thomas détourna son arbalète et, d'un tournoiement latéral de sa propre épée, lui trancha la tête d'un seul coup. Matthieu reprit son équilibre à temps pour voir le troisième Orlock tendre une pique et se précipiter sur lui. Ne disposant que d'un dixième de seconde pour réagir, il sortit sa dague de son fourreau et, d'une parade vers le haut, fit dévier la pointe de la pique de son corps en exécutant un écart. L'élan de l'Orlock le propulsa en avant, mais sa victime n'était plus là. La riposte circulaire de Matthieu frappa la créature à l'épaule. L'acier fendit muscles et os. L'Orlock pivota sur place en hurlant et en faisant tournoyer largement sa pique en direction du jeune homme. Matthieu se baissa sous l'arme qui cherchait à l'atteindre et plongea vers le cœur de la créature dont les yeux s'écarquillèrent de stupéfaction. Une seconde plus tard, ils devinrent vitreux. Il tomba, essayant encore de toucher Matthieu à l'instant où il rendait l'âme.

Dans le tohu-bohu des combats, Matthieu aperçut Lara, Ceta et plusieurs autres femmes à une cinquantaine de mètres. Quatre hommes de La Nouvelle Raburn, formant un écran devant elles, luttaient contre un groupe d'Orlocks. Lara tenait une épée. Une nouvelle fois, Matthieu voulut les rejoindre. Il vit une jeune mère s'effondrer, le ventre transpercé par une lame orlock alors qu'elle essayait de protéger de son corps ses deux enfants – un petit garçon aux cheveux blonds, qui n'avait sans doute pas plus de cinq ou six ans, et une fillette d'environ huit ans. Sans prendre le temps de réfléchir, Matthieu changea de direction pour se porter au secours des enfants.

La suite allait à jamais rester gravée dans son esprit. Un jouet à la main, le garçonnet tenait tête à l'Orlock. Ses yeux noirs débordant de haine contre tout ce qui était humain, l'Orlock enfonça son épée dans la poitrine de

l'enfant.

Matthieu hurla « Non ! », mais il était encore trop loin pour faire quoi que ce soit. De nulle part surgit un homme animé d'une fureur inouïe, armé uniquement d'une dague, qui se rua sur la créature. Il poignarda l'Orlock à maintes et maintes reprises jusqu'à ce qu'ils tombent ensemble sur le sol. Matthieu fut incapable de compter les coups de poignard, mais l'homme acheva l'Orlock. Dès qu'il l'eut rejoint, il l'aida à se relever, souleva la petite fille épouvantée dans ses bras et la lui tendit.

— Emmenez-la à l'abri, lui dit-il.

Les yeux de l'individu mirent une seconde à se focaliser. Puis il opina du chef et se précipita vers l'arrière de la salle, serrant l'enfant contre lui.

D'autres Orlocks se ruaient dans la salle par-dessus les débris de l'entrée fracassée. Matthieu fouilla la salle d'un regard désespéré afin de retrouver Lara et Ceta, les repéra et se fraya un chemin au milieu des corps entremêlés. Colin, frère Thomas et un groupe d'habitants de La Nouvelle Raburn, aux prises avec une dizaine de créatures, essayaient de défendre un petit groupe d'enfants, recroquevillés à côté d'eux. Malgré leur ardeur au combat, ils se retrouvaient peu à peu repoussés en arrière.

Partout, des êtres rendaient l'âme.

Son cœur faillit cesser de battre à la vue d'un Orlock qui pratiquait une percée. Lara s'interposa directement sur son chemin, exécuta une parade fluide, lui transperça le cœur et s'écarta de lui. L'Orlock mourut sur-le-champ.

Matthieu se débattait pour avancer, mais tout semblait se produire à un rythme précipité. Il sentit quelqu'un le saisir par le coude. Se retournant, il vit Harry, le front barré d'une large estafilade et le sang coulant à profusion d'une blessure à son bras. Une succession d'explosions détourna brutalement toutes les têtes. Dans un panache de fumée et de poussière qui envahissait la salle, l'immeuble de trente-deux étages s'effondra sur lui-même. Le temps d'un éclair, Matthieu entrevit une grande Orlock femelle dans la rue. Elle restait figée, malgré le massacre qui faisait rage autour d'elle. Puis elle disparut, avalée par la fumée grise.

— Vous devez sortir d'ici ! hurla Harry.

— Quoi ?

— Rassemblez les vôtres et sortez ! Nous retarderons les créatures le plus longtemps possible. Suivez les tunnels en restant sur votre gauche. Ils vous emmèneront jusqu'aux montagnes.

— Je ne pars pas, répliqua Matthieu. Sans aide, ces gens vont mourir.

— Ils sont déjà morts. Vous ne le voyez pas ? La Nouvelle Raburn est perdue. Vous devez sortir d'ici. Tout de suite, dit-il en le prenant par le bras.

— Non, répliqua Matthieu en libérant brutalement son bras. Non... nous resterons, nous combattons à vos côtés.

Subitement, Lara, frère Thomas, Colin et Ceta se retrouvèrent autour de lui. Lara le saisit des deux mains par la chemise.

— Matthieu, il a raison. Nous devons partir.

— Non.

Alfy et deux autres hommes se joignirent à eux. Ils avaient du mal à respirer et leurs visages étaient sillonnés de crasse. Il posa une main sur l'épaule de Matthieu.

— Allez-y, mon garçon. Vous n'avez pas beaucoup de temps.

Pour la deuxième fois de sa vie, Matthieu fuyait un combat et il en était mort de honte et de mépris pour lui-même. Dans son esprit, il n'était qu'un couard qui sauvait sa peau aux dépens des autres. Il avait envie de coller ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre les cris terrifiants qui leur parvenaient de la grande salle. Ils le poursuivirent jusque dans les tunnels où ils s'enfuyaient à toutes jambes. Ils allaient le poursuivre jusqu'au restant de ses jours.

Harry lui avait recommandé de rester sur leur gauche. Au-dessus de leurs têtes, les anciens globes lumineux projetaient leur étrange lumière jaune sur les parois et le sol. Tous les cinq suivirent le boyau pendant dix minutes, jusqu'au moment où il se divisa en trois directions.

— Nous devons prendre celle-ci, dit Colin, dont la cuisse blessée saignait.

— Chut..., fit frère Thomas, avec un geste brusque de la main.

Le prêtre passa la tête avec précaution à l'angle du tunnel pour examiner le chemin. Le passage continuait tout droit sur trois cents mètres avant de s'évanouir dans l'ombre.

— Des Orlocks, chuchota-t-il.

Ceta suffoqua et porta une main à sa bouche, pendant que Colin sortait doucement son épée de son fourreau.

— Combien ? murmura Colin.

Pour toute réponse, frère Thomas hocha la tête et dégaina à son tour.

Matthieu réfléchissait fiévreusement. En chemin, ils avaient croisé plusieurs autres tunnels. Il effleura l'épaule du prêtre pour lui montrer le passage d'où ils venaient.

— Enlevez tous vos bottes et suivez-moi, chuchota-t-il.

Ses compagnons sur les talons, Matthieu les fit passer devant deux bifurcations et arriva devant une troisième, qui partait sur la droite. Colin le saisit par le bras.

— Ce tunnel mène à la Tour Rouge, Mat.

— Je sais.

Ils émergèrent dans le sous-sol où ils s'étaient au départ abrités de la tempête. La pluie tombait toujours, mais avec beaucoup moins de violence que les deux jours précédents. Une immense flaque, provoquée par l'eau qui dégoulinait de la rampe, recouvrait à présent la plus grande partie du sol. Ils s'arrêtèrent tous pour renfiler leurs bottes pendant que Colin vérifiait l'ouverture. Il revint quelques instants plus tard.

— La rue grouille d'Orlocks, leur annonça-t-il.

L'accablement s'empara de Matthieu.

— Avons-nous une possibilité de... ?

— Ils sont trop nombreux, répliqua Colin, sans attendre la fin de sa phrase.

Matthieu interrogea successivement Colin, frère Thomas, Lara et Ceta du regard.

Sans toi, notre fils n'aura pas la moindre chance de grandir. Les paroles de Lara résonnaient dans sa tête. *En haut...* Il regarda l'escalier, dans l'angle de la pièce. *En haut...*

— Colin, fais le guet, dit-il. Nous allons devoir passer devant l'entrée, les uns derrière les autres.

Dès que Colin se fut posté, il leva une main pour leur demander d'attendre. Un instant plus tard, il fit signe à Ceta de passer. Lara la suivit, puis ce fut au tour de frère Thomas.

Jusqu'ici, tout va bien, songea Matthieu. Il s'accroupit à côté de l'entrée, dans l'attente qu'un groupe d'Orlocks soit passé. D'un signe de la main, Colin lui indiqua qu'il pouvait y aller. La chose faite, ils se dirigèrent vers l'escalier.

Ils atteignirent le toit en nage, le visage noir de crasse. Colin fut le dernier à émerger.

— Des ennuis, les prévint-il en leur désignant le bas de l'escalier.

D'un accord tacite, frère Thomas et Matthieu se jetèrent sur la porte pour la verrouiller. Moins d'une minute s'écoula avant que les Orlocks ne commencent à la marteler.

— Qu'est-ce que nous allons faire ? demanda Ceta avant de s'approcher du rebord du toit pour regarder en contrebas.

Matthieu connaissait déjà la réponse. Il était hors de question d'utiliser les ascenseurs. Ils ne feraient que les ramener aux Orlocks. Il ignorait si son plan allait fonctionner, mais leur unique espoir résidait là. Les gonds de la porte faiblissaient déjà ; ils n'allaient guère tenir plus longtemps. Les coups que lui assénaient les créatures, l'un derrière l'autre, se répercutaient dans le silence.

— Suivez-moi, dit-il.

Il s'arrêta devant la structure à six portes et leur expliqua rapidement ce qu'il savait de la machine des Anciens.

Frère Thomas saisit tout de suite le concept.

— Es-tu sûr qu'elle va fonctionner, mon fils ? lui demanda-t-il, sans cesser de surveiller la porte qui donnait sur le toit.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Nous le découvrirons d'ici quelques secondes.

— Tu le découvriras, répliqua Colin. Je n'entrerai pas là-dedans. Je te ferai gagner le plus de temps possible.

— Soit on y va tous, soit on reste, répondit Matthieu.

Colin finit par proférer un juron et rengainer son épée. Comme auparavant, la porte de cristal s'ouvrit en couissant dès que Matthieu s'en

approcha. Simultanément, celle du toit céda dans un fracas assourdissant.

Matthieu leur désigna le sol.

— Chacun de vous se place sur l'un de ces disques, leur dit-il.

— Là-bas ! hurla le premier Orlock en bondissant dans leur direction.

Cinq autres créatures le suivaient.

Une seconde fut nécessaire pour que la lueur rouge apparaisse derrière le panneau et que la porte coulisse avec un léger sifflement. Les créatures commencèrent à la marteler. À travers le cristal, leurs visages hideux étaient plus tordus et déformés que jamais.

Lara saisit la main de Matthieu.

— Devondale, dit ce dernier à voix haute.

Rien ne se produisit.

Colin et frère Thomas se tournèrent vers lui.

— Corrato, dit ensuite Matthieu, alors qu'une fissure se formait dans la porte.

Une seconde plus tard, une des créatures fit passer son épée par la fente. Elle faillit atteindre le ventre de Colin qui retint son souffle.

— Quoi que tu fasses, j'aimerais que tu te grouilles, lança-t-il par-dessus son épaule.

La réponse se présenta alors à Matthieu. Il se l'était déjà dit la veille. En toute probabilité, cette machine avait été fabriquée fort longtemps avant Devondale et la plupart des bourgades et villes du monde. Il n'était sûr que d'un seul lieu.

— Henderson.

Pour la deuxième fois en moins d'une minute, Colin Miller écarquilla les yeux et poussa un cri. Plus tard, Matthieu aurait du mal à décrire le bruit émis par son ami, mais on pouvait le comparer au hurlement d'un homme qui sauterait du haut d'une gigantesque falaise. Une lumière blanche fumeuse les enveloppa, tandis qu'un bourdonnement semblait monter de toutes parts. La lumière s'éteignit subitement et il se sentit aspiré dans un long tunnel tortueux. Des formes et des couleurs fusaient à côté de lui comme des éclairs et il sentait un creux dans son ventre. Il avait l'impression de se déplacer à une vitesse vertigineuse et sentait le vent fouetter son visage.

D'un seul coup, les ténèbres s'évanouirent, tout comme la cabine. Ils étaient au milieu d'un petit parc. Colin, qui continuait à hurler, faillit faire un bond de cinquante centimètres de haut quand Matthieu lui effleura l'épaule.

— Où sommes-nous ? chuchota Lara.

— Dans la ville d'Henderson, répondit Matthieu.

Anderon.

Assis derrière son bureau, Delain s'entretenait avec deux de ses généraux lorsque Teanna, Gawl et James pénétrèrent dans la pièce. Une carte de l'Elgaria était accrochée au mur dans son dos. Des épingles étaient fichées en plusieurs points le long de ses frontières et autour des villes principales. Gawl comprit tout de suite qu'elles correspondaient aux troupes ennemies.

La réaction de Delain leur prouva qu'on l'avait prévenu de leur présence.

Il se leva pour donner l'accolade à Gawl.

— Votre Grâce...

— Mon seigneur lige, répondit Gawl en lui rendant son étreinte.

Delain accueillit James de la même façon avant de se tourner vers Teanna.

— Gente dame, dit-il en s'inclinant devant elle. Qu'est-ce qui nous vaut le plaisir inattendu de votre visite ?

— Il vaudrait mieux que nous nous entretenions tous les quatre en privé, répondit Teanna.

Delain fit signe à ses hommes de sortir de la pièce. Dès que la porte se fut refermée, il se retourna vers Gawl.

— Mais que se passe-t-il ? On m'a raconté que trois magiciens ivres barbotaient dans la Fontaine commémorative, en se faisant passer pour Gawl, James de Mirdan et Teanna d'Elso. Si je ne vous reconnaissais pas de mes propres yeux...

— Seule Teanna pratique la magie, répondit Gawl en prenant une bouteille de vin sur la table pour se verser un verre. Même si je ne peux guère la féliciter de viser juste.

— Pardon ?

— Nous avons atterri dans la fontaine par accident, répondit Teanna. Cela fait des années que je suis venue ici, et il ne me restait plus que cette image dans la tête. Désolée si j'ai provoqué des remous.

— Vous êtes désolée d'avoir provoqué des remous. Très bien. À présent, voudriez-vous m'expliquer à quoi rime tout cela ? La dernière fois que j'ai vérifié, nous étions censés être ennemis.

— Nous sommes venus vous empêcher de lancer une attaque contre les Vargothans, lui dit James.

— Et les Orlocks, ajouta Gawl.

— Et les Orlocks, répéta James.

— Suis-je censé sympathiser aussi avec eux ? Nous pourrions peut-être nous asseoir ensemble et dîner.

Teanna prit la parole pour lui expliquer rapidement l'entrée en scène du Coribar et l'alliance qu'il avait nouée avec le Vargoth et les créatures. Le visage de Delain, assis sur un angle de son bureau, s'assombrit. Lorsqu'elle lui annonça le nombre d'Orlocks déployés contre eux, il jeta un coup d'œil à James, puis à Gawl. Tous deux confirmèrent d'un hochement de tête.

— Très bien, je comprends, dit Delain lorsqu'elle en eut terminé. Mais cela ne m'explique pas la raison de votre présence ici, Votre Majesté.

— Teanna va le faire.

Gawl écouta une seconde fois les explications de la princesse et ne put s'empêcher de reconnaître qu'elle était courageuse. Il savait que pour quelqu'un possédant son tempérament, présenter ses excuses n'était pas chose aisée. Une partie de lui voulait la croire, mais l'autre ne serait jamais complètement convaincue. Pourtant, elle s'était soumise à leur test sans hésiter, même si sa méthode laissait beaucoup à désirer. À présent, il allait falloir trouver un moyen de convaincre Delain.

— Je ne peux pas vous reprocher de vouloir sauver votre peuple, dit Delain. Mais vous comprendrez qu'il m'est difficile de vous accorder ma confiance. C'est votre famille qui a vendu mon pays aux Orlocks, et voilà que vous voudriez nous aider à annuler ce marché. Pourquoi vous croirais-je ?

Il fut étonné d'entendre Teanna lui répondre qu'elle était prête à rendre son anneau à Matthieu Lewin.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il est en vie ? demanda Delain.

— La question n'est pas si je le pense ou non. Il s'agit d'un fait – comme le soleil qui se lève à l'est. Il y a une affinité entre les détenteurs de l'anneau, lui expliqua-t-elle. Dans certaines circonstances, ils peuvent sentir l'esprit des autres détenteurs.

— Mais comment, si son anneau n'est plus en sa possession ?

— Je n'arrive pas à le comprendre non plus. Le fait de le porter exerce peut-être un effet résiduel. Peut-être que Matthieu est différent. Je sais simplement qu'il est encore en vie et qu'à nous deux nous pourrions arrêter Shakira, le Coribar et les Vargothans. L'Alor Satar n'est pas en état de remporter seul la victoire. Mon père pense que ce ne serait pas une chose si grave, mais je crois que si un anneau de la chaîne est rompu...

Delain soutint un instant son regard.

— Vous avez déjà tenté de tuer Matthieu Lewin, comment puis-je avoir la certitude que vous n'essayeriez pas d'aller au bout de votre tentative quand l'occasion vous en sera offerte ?

Le geste suivant de Teanna surprit tous les hommes présents dans la pièce. Elle ôta l'anneau de son doigt et le jeta à Delain.

— Vous pourrez me le rendre une fois que vous serez convaincu que je

ne mens pas.

Delain contempla l'anneau d'or rosé qu'il tenait dans sa paume et le soupesa à plusieurs reprises.

— Lourd, constata-t-il, à moitié pour lui-même. C'est la deuxième fois que j'en ai un en main. Il aurait peut-être mieux valu qu'ils n'aient jamais été fabriqués.

— Nous pourrons en discuter plus tard, répliqua Teanna. Pour le moment, un million d'Orlocks marchent sur l'Alor Satar. Ils s'en prendront ensuite à l'Elgaria, ou au Cincar, ou au Nyngary ou au Bajan, peu importe. Le Coribar déplace sa flotte du sud. Matthieu et moi pourrions les arrêter.

— Nous sommes loin d'être sans défenses, lui fit remarquer Delain.

— J'imagine que vous parlez des canons. Eric et Armand en disposent aussi, tout comme le Vargoth. Par conséquent, égalité sur ce plan-là. Mes cousins se sont servis de ces armes dans un endroit du nom d'Epps Crossing et ils ont perdu. Ce qu'ils n'avaient pas – et ce que vous n'avez pas non plus –, c'était un million d'hommes pour repousser l'attaque de Shakira. D'autant que les soldats du Vargoth et du Coribar gonflent encore ce chiffre.

Delain consulta James du regard, lequel haussa les sourcils.

— Laissez-moi vous poser une question, dit Gawl. Vous ne pourriez vous pas vous contenter de briser leurs forces ?

— Possible, répondit-elle, mais ce n'est pas si simple. L'utilisation du pouvoir vous vide ; le corps a besoin de temps pour reconstituer ses forces. Shakira ne va pas rester à se croiser les pouces pendant que j'attaque son armée. Je pourrais juste commencer par m'occuper d'elle. Si je réussis, il est tout à fait vraisemblable que je me retrouve dans l'incapacité de m'en prendre pendant quelques jours à ses fidèles, et il sera alors trop tard. C'est pour cela que nous avons besoin de Matthieu.

Leur discussion se poursuivit pendant presque deux heures. En fin de compte, Delain pria la princesse de l'excuser, car il désirait consulter James et Gawl en privé. Elle inclina la tête et sortit de la pièce.

Chaque déroulement éventuel des faits qu'ils évoquèrent était plus lugubre que le précédent aux yeux de Gawl. S'ils parvenaient à convaincre le Bajan de se joindre à eux, leur nombre n'atteindrait toujours pas les sept cent mille.

— Nous sommes dans le pétrin, dit-il.

— L'humanité est dans le pétrin, le corrigea James.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la pièce, Teanna lisait dans un fauteuil à côté de la cheminée. Elle leva les yeux, referma son livre et le posa sur ses genoux. Sans dire un mot, Delain lui relança son anneau. Elle l'attrapa à mi-vol.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que vos cousins se joindront à notre alliance ?

— Ils n'ont pas le choix, répondit Teanna en reglissant l'anneau à son doigt. (Elle ferma les yeux, le temps que le frisson la quitte.) Désormais, c'est une question de survie. Eric et Armand ne sont pas des imbéciles.

Delain hocha la tête.

— C'est très difficile. Nous sommes en désaccord avec eux depuis si longtemps. La confiance ne s'instaure pas d'une simple pichenette.

— Avant tout, il faut rendre son anneau à Matthieu. Où est-il ?

— Malheureusement, je l'ignore, dit Delain. Lui et Siward Thomas ont quitté le Nyngary il y a plus d'une semaine. Nous n'avons eu aucune nouvelle d'eux depuis.

Au nom de Siward Thomas, Teanna arquait un sourcil.

— Je présume qu'ils se sont rendus là-bas pour chercher l'anneau.

— Exact. Ils devraient déjà être à Corrato.

— Quel dommage !

— Quoi ?

— Je vous dirais bien de demander à Bryan Oakes de vous rendre votre argent, mais il est mort.

Delain et James échangèrent un regard.

— C'était moi, dit James.

— Nous deux, corrigea Delain.

Tous deux soutinrent le regard de la princesse sans flancher. Elle comprenait pourquoi ils avaient conspiré pour la faire assassiner. Elle savait également qu'il était grand temps de mettre leurs vieilles haines au rancart. Chose plus facile à dire qu'à faire, mais il fallait commencer quelque part.

Elle hocha la tête.

— Je présume qu'il n'y aura plus de Bryan Oakes, dit-elle. Je vous ai donné ma parole et je la tiendrai. J'attends la même chose de vous.

Henderson.

Rien ne semblait avoir changé depuis la dernière fois qu'il était venu là. Pas le moindre mouvement. Un silence absolu. Matthieu leva les yeux et vit les nuages se déplacer dans ce qui ressemblait à un ciel bleu, mais il savait qu'il ne s'agissait pas du tout du ciel. Lorsqu'on l'étudiait assez longtemps, on se rendait compte que c'était en fait une coupole géante.

Une réaction de Ceta lui apprit qu'elle venait aussi de le réaliser.

— Je vous ai raconté ce qui m'était arrivé après la bataille du terrain d'Ardon, leur dit-il. C'est ici que Teanna m'a fait venir. Nous étions assis à ce café, là-bas.

Lara marmonna quelque chose qu'il ignorait.

— Qu'est-ce qui t'a fait choisir ce lieu, mon fils ? lui demanda frère Thomas.

— Je me suis dit que c'était le seul nom auquel la machine réagirait. C'est la raison pour laquelle ça n'a pas marché quand j'ai prononcé les autres. Ils étaient postérieurs à la machine.

— Bien. Comment sort-on d'ici ? lui demanda Colin.

— Eh bien... à dire vrai, je n'en suis pas sûr, dit Matthieu, il faut qu'on choisisse un endroit connu de la machine. Vous en connaissez, mon père ? Des endroits ou des bâtiments ayant survécu aux temps anciens qui gardent leur nom d'antan ?

Frère Thomas fronça les sourcils.

— Hum... Aucun ne me vient à l'esprit. Mais laisse-moi le temps de réfléchir. Je suis sûr qu'il en existe.

— Bon, trouvez-en un vite, dit Colin. Cet endroit me flanque le frisson.

— Regardez-moi ça, leur dit Lara.

Tous se retournèrent dans la même direction qu'elle. De l'autre côté de la rue, il y avait deux mannequins dans la vitrine d'une boutique de mode. Ils portaient tous les deux des robes si courtes que Matthieu avait failli piquer un fard la première fois qu'il les avait vues.

Colin écarquilla les yeux et laissa échapper un petit sifflement.

— Il faut que je voie ça de plus près, dit Lara.

— Moi aussi, ajouta Ceta.

Les deux femmes traversèrent la rue, suivies de Colin et de frère Thomas.

Matthieu poussa un soupir et les rejoignit, mais il s'arrêta à mi-chemin afin de contempler l'unique ligne blanche peinte au milieu de la chaussée. Une série de points séparés s'étendaient parallèlement à cette ligne, la divisant en quatre voies. Le revêtement lui procurait une sensation bizarre sous la plante des pieds, si bien qu'il se pencha pour l'examiner de plus près. Il s'agissait d'un matériau lisse et noir, qui ne ressemblait à aucun de ceux des anciennes routes qu'il avait déjà eu l'occasion de voir. Par curiosité, il le tâta de la pointe de sa dague et constata qu'il parvenait à l'enfoncer un peu dedans.

— Mais qu'est-ce que ça peut bien être ? demanda-t-il dans le vide.

Il allait en parler aux autres quand il remarqua une ombre sur le sol. Un homme, étrangement vêtu, se tenait paisiblement là. Il l'observait, le visage souriant.

— De l'asphalte, dit cet homme.

— Pardonnez-moi ?

— La surface de cette route est fabriquée en asphalte.

— Oh, merci. Vous m'avez fait sursauter.

— Excusez-moi, répondit le Gardien. Il vous a fallu longtemps pour arriver ici.

— Je vous demande pardon ?

— Je dis qu'il vous a fallu longtemps pour arriver ici. Dois-je augmenter le volume de ma voix ?

— Non, je vous ai entendu. Comment faites-vous pour connaître mon existence ?

— Je vous envoie des messages depuis presque quatre ans, Matthieu. Ce dernier cilla.

— Je n'en ai reçu aucun. Je ne sais même pas qui vous êtes. Comment connaissez-vous mon nom ?

Cette conversation finit par attirer l'attention des autres qui vinrent se joindre à eux.

— Qui est-ce ? demanda frère Thomas.

— À dire vrai, je ne sais pas vraiment. J'ai levé les yeux et il était là.

— Vraiment ? fit le prêtre. Dans ce cas, nous ferions peut-être bien de procéder aux présentations. Je suis...

— Le frère Siward Thomas de Devondale, en Elgaria. Derrière vous, il y a Colin Miller, Lara Palmer et Ceta Woodall.

— Lewin, le corrigea Lara. Puis-je vous demander qui vous êtes, monsieur ?

Le Gardien ne répondit pas tout de suite. Il inclina la tête de côté et son visage sembla devenir totalement inexpressif.

— Ah, je comprends... La cérémonie du mariage. Un statut légal. Vous faisiez référence à vos noms de famille. Dans les relations maritales, la coutume veut que les femmes prennent le nom du mâle.

Lara, Ceta, frère Thomas et Colin échangèrent un regard perplexe.

— Quelque chose de ce genre, répondit Lara, mais vous ne nous avez pas

dit comment vous connaissez notre identité.

— Ni votre nom, ajouta Ceta. Vous vivez ici ?

— C'est mon endroit. J'en suis le Gardien. Mon travail consiste à connaître les choses et à faciliter la transmission des informations.

— Très bien, votre travail consiste à connaître les choses, répéta Matthieu. Apparemment, vous en connaissez bien plus que moi. Mais ces messages que vous m'avez envoyés, pourquoi n'en ai-je...

— Il n'a reçu aucun message de votre part, conclut Colin à sa place.

— Si, répondit Matthieu, comme s'il comprenait enfin. Il s'agissait des rêves, non ?

Le Gardien inclina la tête et lui adressa un sourire.

— C'est vous qui m'avez envoyé ces rêves ?

— D'une certaine façon. Je pourrais vous fournir d'autres détails, mais je crains que, pour le moment, vous ne soyez pas en état de les comprendre.

Le ton condescendant qu'il employait agaça Matthieu.

— Vraiment ? Essayez pour voir.

Le Gardien se lança dans une brève explication sur la manière dont il avait procédé.

— Vous avez raison, je n'y comprends rien, reconnut pitoyablement Matthieu.

Sa remarque lui valut un sourire affable. Ce qu'il comprenait, c'était l'explication du Gardien sur l'écho – il se souvenait que ses rêves avaient commencé quatre ans plus tôt. La machine avait essayé de lui parler.

Le concept lui-même était renversant, mais, à dire vrai, tout ce qui concernait l'anneau et Henderson était inouï.

— Écoutez, je sais que les Anciens étaient un peu bizarres, dit Colin, mais pourquoi aller coller une ville en plein cœur de la planète ?

— Accompagnez-moi, dit le Gardien. Vous comprendrez plus facilement si je vous montre.

Il leur fit traverser la place, à l'écart des boutiques, et les emmena à un bâtiment gris d'un étage. Le cristal géant que Matthieu avait vu lors de sa première visite se dressait à l'intérieur et disparaissait à travers le toit. De forme octogonale, il était lisse comme du verre. Plus Matthieu s'en approchait, plus il sentait la puissance de l'écho s'amplifier dans son corps. Une faible lueur rouge luisait à la base du cristal. Ils ralentirent tous en passant devant. Ils se dirigeaient vers une rue que Matthieu n'avait pas empruntée la fois précédente et qui partait directement du centre de la ville. Colin, qui marchait de concert avec frère Thomas, ralentit afin de permettre à Matthieu et Lara de les rejoindre.

— Mat, je vois directement à travers ce type, chuchota-t-il à son ami.

— Je ne pense pas qu'il mente, répondit Matthieu. Certaines choses qu'il a dites ont un sens. En fait...

— Non. Je te dis que je vois concrètement à travers lui. Regarde toi-même.

Matthieu s'exécuta et en resta bouche bée, tout comme Lara. Aucun d'eux ne sut comment réagir, jusqu'au moment où Lara résolut le problème.

— Monsieur, lança-t-elle. Puis-je vous poser une question ?

Le Gardien s'arrêta et se retourna.

— Vous n'êtes pas vraiment vivant, n'est-ce pas ?

Ceta et frère Thomas pilèrent net.

— Non, je ne suis pas vivant du tout, répondit le Gardien. Je suis une image, si vous voulez... une interface entre la machine et des êtres comme vous.

— Une image, répéta frère Thomas qui essayait de digérer ce concept. Vous voulez dire que vous êtes une image de l'un des Anciens ?

— De l'un des concepteurs de la machine, pour être précis...

Par curiosité, Lara s'avança d'un pas. Elle tendit le bras pour effleurer le visage du Gardien des doigts. Un faible grésillement se fit entendre quand sa main passa à travers sa tête. Elle la retira en hâte.

— Pardon. Je vous ai fait mal ?

— Pas du tout. Suivez-moi, s'il vous plaît. Nous n'irons pas loin.

La rue les mena dans les recoins sombres de la caverne. Ils marchèrent pendant cinq minutes et tournèrent dans une autre rue qui se terminait par une passerelle métallique, équipée de chaque côté de rambardes. Une vague vibration augmentait d'intensité au fur et à mesure qu'ils avançaient. Le Gardien s'arrêta pour leur montrer quelque chose. Ils avaient la machine des Anciens sous les yeux.

De même que le cristal géant, elle avait une forme octogonale et était d'une taille tellement démesurée que Matthieu fut incapable de voir où elle commençait. Une succession de lumières orangées montaient et descendaient le long de son axe à intervalles réguliers. Sous eux se présentaient une telle multitude d'autres passerelles qu'il abandonna l'idée de les compter. Stupéfait par ce spectacle, il se contentait de le contempler. Les autres faisaient comme lui.

— Mon Dieu, murmura Colin.

— Nous sommes au niveau un de maintenance, leur apprit le Gardien. Il y en existe quatorze mille identiques. Le plus bas se trouve à trois cent soixante-trois kilomètres sous nos pieds.

Colin regarda par-dessus la rambarde.

— Qu'est-ce qui la fait fonctionner ?

— L'énergie de la machine provient du magma terrestre. Pour répondre à votre question de tout à l'heure, cette ville a été créée pour abriter les ouvriers et les techniciens qui travaillaient ici. À une certaine époque, ils étaient presque trente mille.

— Stupéfiant, dit frère Thomas. Avez-vous une raison de nous la montrer ?

Cette question parut offusquer le Gardien.

— La plupart des gens trouvent cette machine fascinante.

— Effectivement, répondit le prêtre. Mais cela ne nous dit pas pourquoi vous nous avez amenés ici.

— Henderson contient beaucoup de choses fascinantes que je peux vous montrer si vous le désirez. Vous avez besoin d'autres informations ?

Matthieu avait parfaitement conscience que le Gardien ne répondait pas à la question, mais son instinct lui soufflait de ne pas insister. Ils discutèrent avec lui pendant presque quatre heures avant de marquer une pause. Le Gardien les raccompagna sur la place et leur dit qu'ils trouveraient de quoi se restaurer au café. Il leur annonça qu'il reviendrait dans une heure et disparut sur-le-champ, sans leur laisser le temps de lui poser une autre question.

Rétrospectivement, Matthieu trouvait les renseignements qu'il leur avait donnés d'une valeur inestimable. Entre les détails sur l'identité et l'origine des Orlocks et la raison pour laquelle tous les anneaux ne fonctionnaient pas de la même façon, il était incapable de dire lequel était le plus instructif. Cela faisait longtemps qu'il se doutait que chaque anneau possédait ses propres particularités, ce qui expliquait pourquoi la queue du dragon avait traversé le corps de Teanna alors qu'ils se trouvaient dans la Caverne émeraude. Le sien ne lui permettait pas d'effectuer ce genre d'exploit.

Le Gardien réapparut à la fin de leur dîner et les emmena au bâtiment gris dans lequel il leur montra des images de personnes décédées depuis des siècles et une litanie d'événements survenus dans les ténèbres de l'histoire. D'une manière ou d'une autre, tous étaient reliés aux anneaux.

À la demande de Matthieu, il leur projeta des images des huit membres du Conseil du gouvernement occidental des Anciens. Alors que leurs corps étaient depuis longtemps réduits en poussière, ils les regardaient droit dans les yeux à travers les siècles. L'une en particulier, une femme à la chevelure noire et au regard intense, attira l'attention de Matthieu. Il voulut connaître son identité.

— Elaine Lasker, lui apprit le Gardien.

Ce nouveau mystère résolu, Matthieu hocha lentement la tête. Le temps avait effacé la plupart des lettres gravées à l'intérieur de son anneau, mais il était parvenu à déchiffrer les initiales E et L.

Colin voulut savoir quelles autres personnes avaient visité la ville. Teanna d'Elso en faisait partie, comme le savait déjà Matthieu, mais il fut choqué d'apprendre que la reine des Orlocks et Terrence Marek étaient aussi venus. Frère Thomas leur donna des précisions sur Marek et leur résuma brièvement l'histoire des Sandresiens.

Pendant qu'il s'exprimait, l'éclairage de la coupole diminuait peu à peu, comme si le crépuscule tombait, suivi de la nuit. Des étoiles s'allumèrent et un vague rayon de lune apparut même à l'horizon.

— Ils auraient pu faire un effort pour représenter les étoiles, remarqua Colin en bâillant.

— La plupart des gens qui vivaient ici partageaient votre avis, commenta le Gardien. J'imagine que vous allez vouloir un endroit où loger.

Comme aucun d'eux ne prétendait le contraire, il les emmena dans une rue résidentielle et leur dit qu'ils pouvaient choisir n'importe quelle maison.

Matthieu et Lara visitaient les pièces de la maison, en proie à un sentiment étrange. Elles étaient loin d'être vides. Bien que ses occupants fussent morts depuis longtemps, il y avait encore des assiettes dans l'évier et des vêtements dans les penderies. On aurait pu croire que ceux qui y vivaient allaient revenir à tout instant.

Ils prirent place ensemble sur le canapé et elle nicha la tête contre son épaule.

— Quel endroit bizarre, remarqua-t-elle. Il ne me plaît pas.

— À moi non plus. On s'est un peu égarés aujourd'hui. Mais demain matin, à la première heure, je lui demanderai comment récupérer mon anneau et nous partirons. À ton avis, ils étaient comment ? reprit-il.

— Les Anciens, tu veux dire ?

— Oui.

— Des gens comme nous, j'imagine.

— Hum, dit-il en se pelotonnant davantage et en l'enlaçant par la taille.

Les moments où il la tenait dans ses bras dans ses rêves revenaient à l'esprit de Matthieu qui craignait de se réveiller et de s'apercevoir qu'elle avait disparu. Bien évidemment, il n'en fut rien. Il l'enlaçait bel et bien.

Ils échangèrent un baiser, exquis, enivrant, et leurs années de séparation s'évanouirent une fois de plus. Tant d'émotions l'assaillaient qu'il ne parvenait pas à les isoler les unes des autres. Une seule chose comptait : Lara était près de lui, fraîche et séduisante. Il se délectait de son léger parfum fleuri.

Lorsqu'ils finirent par se séparer, elle resta allongée dans ses bras jusqu'à ce que leur respiration se calme.

— Ne me quitte plus jamais, Matthieu, dit-elle, les yeux plongés dans les siens.

— Non.

— Jamais, chuchota-t-elle en s'assoupissant.

Elle aurait pu l'entendre dire « jamais ». Ou alors, elle était déjà endormie. Peu importait.

Une heure s'écoula, suivie d'une autre. Matthieu gardait les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Toutes sortes de pensées se bouscuaient dans sa tête, à propos de Colin en particulier. Il songeait aux incidences de son retour sur lui. En revenant, il avait fait de la peine à son ami et bouleversé son univers.

Colin ne s'en ouvrirait jamais, il en avait la conviction. En dehors de leur brève conversation à La Nouvelle Raburn, ils n'évoqueraient plus jamais ce sujet. Son ami se comportait toujours comme cela. Le matin approchant, Matthieu décida de lui demander d'être le parrain de Bran. De toute évidence, Colin adorait ce gosse, et c'était la moindre des choses.

Ni lui ni Lara n'avaient évoqué leur vie commune depuis quatre ans. Ils

le feraient peut-être un jour, mais pour le moment, mieux valait laisser certaines choses dans l'ombre.

Comme un rai de lumière suffisant passait sous la porte, Matthieu contempla le profil de Lara. Il adorait ses traits, sa silhouette et son parfum. D'un geste délicat, il écarta une mèche de cheveux de ses yeux. Les paroles de Lara, *des gens comme nous*, lui revinrent alors à l'esprit. Il dégagea son bras et se leva discrètement. Il alla chercher une couverture dans la pièce voisine, l'en recouvrit et se glissa sans bruit par la porte principale.

Alors qu'il se dirigeait vers la place, il fut tout d'abord frappé par le silence et le manque de mouvement dans la rue. Le Gardien leur avait dit que *trente mille personnes vivaient ici*. Il savait que les Anciens s'étaient autodétruits et que leur fin était survenue à une vitesse inconcevable. Cela avait quelque chose de terrifiant. Malgré cinquante mille ans de connaissances accumulées, ils n'avaient pas su éviter ce cataclysme. Leur science, capable de produire des miracles, avait échoué ; au bout du compte, c'étaient leurs propres pensées négatives qui avaient réglé la question.

— Des gens exactement comme nous, prononça-t-il tout haut en marchant.

Le Gardien l'attendait sur la place, près du théâtre.

— Vous n'avez pas répondu à la question de frère Thomas, lui dit Matthieu. Pourquoi nous avez-vous montré cette machine ?

— Vous ne vous en doutez pas ?

Matthieu le dévisagea pendant quelques secondes.

— Non.

— Vraiment ? La réponse vous viendra peut-être tout à l'heure.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Matthieu.

— Je vous l'ai déjà dit.

Matthieu réfléchit.

— Vous n'êtes pas uniquement une image...

Le Gardien sourit.

— Non. Je suis... un peu plus que ça.

— Qui êtes-vous ?

— Considérez-moi comme un écho, Matthieu. Le vrai Malcolm Henderson est mort il y a trois mille ans. Je suis tout ce qui reste de lui. Il a conçu ce complexe. (Le Gardien se tut pour regarder autour de lui.) J'étais le dernier habitant de cet endroit.

— Vous n'êtes pas parti avec les autres ?

— Non.

— Vous êtes mort ici ?

— J'ai été assassiné ici... par Elaine Lasker, ou par son subconscient, pour être précis.

— Assassiné ?

— Elaine était l'administratrice en chef du projet Meria. C'était le nom de ce complexe, dit-il, les yeux levés vers le dôme. Nous voulions apporter la

lumière à l'humanité ; libérer les êtres humains du labeur manuel afin de leur permettre d'atteindre leur véritable potentiel. Ça a failli marcher.

« Lorsque des gens ont commencé à mourir, nous avons compris que quelque chose fonctionnait de travers. Mon équipe et moi travaillions vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour identifier le problème. Malheureusement, nous n'étions pas immunisés contre ce qui se produisait. Au début, nous avons pris ces décès pour des accidents, mais il s'est vite avéré qu'il s'agissait d'attaques, de plus en plus violentes, de plus en plus ouvertes...

« Je me suis aperçu que toutes les sauvegardes que nous avions conçues pour les anneaux étaient destinées aux pensées conscientes. Nous avions omis de prendre en compte le fonctionnement de l'esprit en état de sommeil.

« J'ai préparé un rapport à l'intention du Conseil gouvernemental, recommandant de fermer Meria tant que nous n'aurions pas résolu ce problème, mais il était déjà trop tard. L'Est nous a attaqués sans avertissement, a tué des millions de gens, et notre Conseil a réagi. Ils ont estimé que la seule solution consistait à enlever toutes les sauvegardes des anneaux et à frapper en retour.

« Elaine et moi nous sommes querellés à ce sujet. Elle était d'avis d'enlever les sauvegardes et je m'y opposais avec véhémence. Vous imaginez la suite.

Matthieu avait eu vent de bribes de cette histoire alors qu'il séjournait à l'abbaye de Barcora, mais de nombreux blancs se trouvaient à présent remplis.

— Vous avez donc modifié les anneaux, dit-il.

— Huit d'entre eux, mais pas tout à fait de la manière dont le désirait le Conseil. À mon époque, nous disposions d'un système intitulé « Contrôles et équilibres ». Il était conçu de manière à empêcher tout département du gouvernement de prendre trop d'importance. L'écho est l'un d'eux, tout comme la faculté de recevoir des images concernant le lieu où est conservé votre anneau.

— Vous voulez dire la caverne.

— Exactement.

Matthieu hocha la tête.

— Pouvez-vous nous aider à aller là-bas ?

— Oui.

— Et la porte ? Dans mon rêve, elle était entourée de quelque chose.

— Oui. Teanna a installé un champ d'énergie destiné à empêcher quiconque d'approcher. Malheureusement, je ne peux pas vous dire comment le supprimer.

— Teanna, répéta Matthieu. Apparemment, nous avons quelque chose en commun, vous et moi. Elle a essayé de me tuer.

— Je sais, répondit le Gardien. Vous vous apercevrez peut-être qu'elle a changé sur certains points.

— J'en doute.

— Le changement, Matthieu, est quelque chose d'essentiel. Si les gens sont incapables de changer, nous avons perdu beaucoup de temps à construire ça. Là où il n'y a pas de changement, il n'y a aucun espoir.

— Pensez-vous que les gens ont assez changé pour qu'on puisse utiliser les anneaux ? lui demanda calmement Matthieu. C'est pour cela que vous m'avez montré la machine, non ?

Un vague sourire s'esquissa sur le visage du Gardien.

— Accompagnez-moi.

Il fit franchir à Matthieu les larges portes métalliques qui gardaient autrefois l'entrée d'un laboratoire. Elles étaient sérieusement endommagées. Matthieu se demanda quel genre de pouvoir avait pu les déformer de la sorte. S'agissait-il de l'endroit où était mort le Gardien ?

— On appelle « jauges » ces instruments que vous voyez sur le mur, lui dit le Gardien. Elles mesurent le rendement de la machine – sa puissance, si vous préférez. Chacune possède la puissance de la précédente multipliée par dix, et ainsi de suite.

Matthieu les compta. Il y en avait vingt au total, mais seule celle située à la gauche extrême de la salle avait l'air de fonctionner.

— Veuillez dire votre nom tout haut, lui demanda le Gardien.

— Pardon ?

— Veuillez énoncer votre nom tout haut.

— Matthieu Lewin.

Après une seconde de pause, une voix mécanique en provenance de la console proche de lui répéta :

— Reconnaissez, Lewin, Matthieu D.

— Cette salle est le centre de contrôle du complexe, poursuivit le Gardien. D'ici, vous pouvez parler directement à la machine, comme vous venez de le faire. Cette expression n'est pas assez précise, mais elle suffira pour le moment. C'est la voix qui active les commandes. Pour arrêter Meria, vous devez dire les mots suivants à la suite : « Annuler... Henderson... 68 272... Terminer opération. » Pouvez-vous le répéter ?

— Oui, je pense, dit Matthieu.

— On vous demandera de prononcer ces mots exactement dans l'ordre que je viens de vous donner. Après quoi, vous aurez trente secondes pour aller jusqu'aux coussins de transport avant que l'électricité soit coupée. Vous comprenez ?

Matthieu sentit son poulx battre la chamade.

— Pardon. Peut-être que je ne comprends pas, en fin de compte. Si la machine est arrêtée, est-ce que ça ne détruira pas tout... toutes les connaissances ?

— Une partie continuera à fonctionner et les connaissances pourront être récupérées à l'avenir. Mais les anneaux cesseront cependant de marcher.

— Je vois. Dans ce cas, pourquoi ne le faites-vous pas ?

— Parce que cela ne fait pas partie des instructions que j'ai reçues.

Quand vous récupérerez votre anneau, vous devrez décider si votre peuple a assez grandi pour accepter la responsabilité qui va avec eux. Ma génération a fait des progrès scientifiques, mais elle a oublié d'améliorer les hommes. Les choses ont peut-être changé ; peut-être pas. Vous seul serez capable de le déterminer.

Les implications des propos du Gardien étaient stupéfiantes. Qui était-il pour décider du sort de l'humanité ? Il avait passé quatre ans à la recherche de l'anneau, et voilà qu'on lui proposait de détruire la source même qui le faisait fonctionner. C'était trop.

Matthieu recula d'un pas.

— Je refuse, dit-il.

Le Gardien l'observait.

— Non, insista Matthieu. Ce n'est pas mon rôle.

— Il vous revient, et à personne d'autre.

— Vous êtes fou. Savez-vous ce dont sont capables ces anneaux ?

L'idiotie de sa réflexion lui apparut aussitôt. Bien évidemment que le Gardien, ou Henderson, ou quiconque il était, savait ce qu'ils pouvaient faire. Il le savait mieux que n'importe qui.

Ils bavardèrent pendant une heure, durant laquelle le Gardien n'essaya de le convaincre ni dans un sens, ni dans l'autre. Au bout du compte, Matthieu eut l'impression qu'il se battait plus contre lui-même que contre Malcolm Henderson, décédé depuis des siècles. Plus que tout, il désirait avoir l'avis de frère Thomas.

— Je ne peux rien décider de tout ça maintenant, dit-il. J'ai besoin de temps pour réfléchir.

— Vous en avez parfaitement le droit. J'ai à présent rempli mon programme – mes instructions en la matière.

— Magnifique, dit le jeune homme.

Il s'éloigna de deux pas, mais le Gardien l'arrêta.

— J'ai autre chose à ajouter.

Oh, pour l'amour de Dieu, se dit Matthieu.

— Écoutez, si j'allais chercher Frère Thomas ? Vous lui diriez ce que vous avez à dire. Il est très fort dans ce genre de domaine.

Le Gardien haussa un sourcil.

— Très bien, très bien, dit Matthieu en inspirant à fond.

— Je vous ai montré la raison pour laquelle les Orlocks ont été créés. Comme la machine, ils ont constitué une expérience ratée. Les créatures n'ont oublié ni la trahison des hommes ni leur tentative de les exterminer. À l'instant où je vous parle, ils marchent par dizaines de milliers sur les frontières de l'Alor Satar en compagnie des soldats du Vargoth et du Coribar. Les forces de Shakira sont légion – la plus grande armée jamais levée –, plus d'un million d'hommes au total.

Matthieu n'en crut pas ses oreilles.

— Vous parlez sérieusement ?

Le regard du Gardien devint flou avant de se focaliser de nouveau.

— Gawl de Sennia approche du sud pour intercepter les créatures, et James Genet du Mirdan va frapper de l'ouest. Le Nyngary et le Cincar sont en marche, en provenance de l'est.

— La guerre.

— La guerre, répéta le Gardien. Mais il ne s'agit plus seulement d'une guerre pour libérer votre pays. Les Orlocks ont mis plus de trois mille ans à tisser leur piège. Comprenez-moi bien, Matthieu Lewin : la bataille à venir ne tourne pas autour du sol, de la richesse ou d'une idéologie politique. Elle concerne la survie de l'homme. Les nations occidentales et orientales cherchent à présent à former une alliance pour affronter cette menace. Teanna d'Elso a joué un rôle essentiel là-dedans.

« Si les hommes survivent, toutes les connaissances accumulées sur lesquelles vous vous interrogez ne disparaîtront pas. Vous pourrez revenir au monde tel qu'il était ou laisser les choses reprendre leur cours normal. La décision finale vous reviendra. Cependant, je vous avertis : si vous vous en sortez en vainqueur, le peuple vous poursuivra. Qu'il soit ou non capable de maîtriser l'anneau n'y changera rien. Il sera attiré par le pouvoir. On peut concevoir qu'il se satisfera de laisser une personne détenir ce pouvoir, ou alors...

Matthieu s'assit sur le bord d'une console.

— Peut-être pas, conclut-il à sa place. Mais comment pouvons-nous arrêter un million d'Orlocks ? Même si je récupère l'anneau, il y a des limites à mon champ d'action.

— Non, il n'y en a pas, répondit fermement le Gardien.

Peu à peu, une image de son dernier combat contre Karas Duren commença à se dessiner dans la tête de Matthieu. Le pouvoir atroce qui grandissait en lui avait alors presque pris trop d'ampleur pour être réfréné et il s'était dégagé du précipice au tout dernier instant. En un kaléidoscope mental, il avait vu des destructions et des dévastations d'une échelle à peine concevable. Il lui suffisait parfois d'y repenser la nuit pour être terrassé de terreur.

Matthieu hocha la tête.

— Mes ancêtres ont failli détruire le monde, Savez-vous ce que vous me demandez ? J'ai lu dans des livres ce qui s'est passé... au sujet de leurs armes.

Une image se matérialisa à l'improviste au-dessus du disque de la console, à la droite de Matthieu. Quelques secondes plus tard, une autre la remplaça. D'autres suivirent, et l'horreur de ces spectacles se referma comme des doigts d'acier autour de son cœur.

— Il doit exister un autre moyen, murmura Matthieu lorsque les images cessèrent.

— Je vous soupçonne de connaître déjà la réponse, dit le Gardien. Et ce, depuis très longtemps.

— Mais à présent, j'ai une femme et un fils.

— Je sais, répondit calmement le Gardien.

— Non, c'est impossible.

Le Gardien s'abstint de répondre.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que Matthieu ne prenne sa décision.

— Pouvez-vous me dire comment gagner Rivalin ?

Alor Satar.

Éric et Armand Duren étaient installés dans la tente du haut commandement des bataillons d'élite du nord de l'Alor Satar, sur les hauteurs dominant la Roeselar, en compagnie de Teanna d'Elso.

Elle venait de poser un ultimatum à ses cousins, qui n'étaient pas plus contents l'un que l'autre. Elle leur demandait soit de prêter serment et de se joindre à la nouvelle alliance, soit d'affronter seuls l'Alor Satar et les Orlocks.

Par cette fin de matinée d'une radieuse journée d'automne, le camp bourdonnait d'activités. On construisait des fortifications le long de l'arête et des sentinelles avaient été postées. Un flot constant de chevaux tirant des canons passait devant l'ouverture de la tente. Armand Duren avait choisi ce lieu pour livrer bataille.

À cinq kilomètres à l'est sur la rivière, les armées vargothanes et orlocks se préparaient elles aussi. Teanna était déjà entrée dans un camp militaire, mais jamais d'une telle échelle. Les bataillons du nord avaient reçu le renfort d'unités du commandement de la frontière de l'Alor Satar et s'élevaient à présent à quatre-vingt mille hommes. Des fourgons de matériel arrivaient de concert avec les renforts en soldats.

— Tu aurais dû d'abord nous en parler, dit Éric. Nous avons dépensé un temps et un argent inouïs à acquérir l'Elgaria, et tu l'abandonnes d'un simple claquement de doigts.

Il joignit le geste à la parole.

— Nous sommes encore capables de nous défendre, ajouta Armand. Nous avons placé plus de cinq cents canons le long de la ligne de crête et nous avons l'avantage d'un terrain plus élevé.

— J'ai du mal à croire que vous soyez tous les deux si bornés. Vous ne voyez donc pas ce qui se passe ? Le Bajan s'est aligné sur Delain, et le Lirquan et le Félize lui fournissent des navires pour le rencontrer au Coribar. Vous êtes seuls. Si vous ne faisiez pas partie de ma famille, je me laverais les mains de votre sort.

— Quelle folie de rendre l'anneau à Matthieu Lewin ! lui dit Armand. Dès que la guerre sera finie, il se retournera contre nous.

— Matthieu Lewin ne rompra pas sa parole. Mon problème consiste à le trouver à temps.

— Et tu ignores totalement où il est, dit Éric, si ce n'est dans un endroit inconnu de Corrato.

— C'est ce que m'a dit Delain. Il est avec Siward Thomas.

Eric s'inclina en arrière sur son siège et étendit ses jambes.

— Tu prends cette affirmation au premier degré et tu nous traites d'idiots ? Delain pourrait te mener en bateau : faire semblant de forger une alliance pour laisser à nos soins le plus gros de l'attaque.

— Je ne pense pas, répondit Teanna. Je l'ai rencontré avec Gawl et Delain. Je crois en leur sincérité. La menace pèse sur nous tous.

— Sais-tu ce que je pense, cousine ? dit Eric en ramassant une pomme et en la coupant en deux. Je pense que ton jugement est faussé parce que tu es éprise de Lewin. Au cas où tu l'aurais oublié, il a tué ta mère et ton oncle.

Teanna enfonça les yeux dans les siens.

— Non, je ne l'ai pas oublié, mais vient un moment où il faut mettre le passé de côté. Ce qui compte, à présent, c'est de préserver nos pays et nos peuples.

Les deux frères échangèrent un regard.

— Quelle est la prochaine étape de ton projet grandiose ? lui demanda Armand.

— Delain souhaite nous rencontrer dans trois jours à Arkasha, au Bajan, pour préparer notre stratégie. C'est là que sera signé le traité.

Armand esquissa un sourire sardonique.

— Pourquoi ne vient-il pas ici ?

— Parce qu'il n'a pas davantage confiance en vous que vous n'avez confiance en lui, répondit Teanna. Le Bajan a accepté de recevoir le sommet.

Armand joignit les doigts et soupesa cette proposition. Homme fort méthodique, il était réputé pour son art du commandement militaire. Contrairement à son frère, il avait tendance à exprimer sans hésiter le fond de sa pensée. Mieux valait seulement ne pas le pousser dans ses retranchements.

Teanna prit le visage neutre, pareil à un masque, qu'elle avait vu sa mère adopter lors de négociations. Eric continua de découper sa pomme, sans cesser de l'observer.

Très bien, décida Armand. Dis à Delain que nous le rencontrerons. D'après nos éclaireurs, Shakira a besoin d'au moins cinq jours pour amener ses troupes du sud. Elle sera obligée de passer par ici et elle sera prise dans un étau.

Deux jours après son retour au palais de Tenley, Gawl, accompagné de Jeram Quinn et d'Atreus Ballenger, pénétra dans les ruines encore fumantes qui avaient été autrefois l'abbaye de Barcora. Deux des bâtiments de l'abbaye n'étaient plus que décombres, et le soleil entraînait désormais à flots par d'énormes failles dans les murs. Les portes principales, arrachées de leurs gonds, jonchaient le sol. Partout où se portait le regard de Gawl gisaient des cadavres ; pas seulement de soldats, mais de professeurs et d'érudits,

d'adolescents et de vieillards. Les prêtres avaient tenté de défendre l'abbaye, mais leurs efforts n'avaient pas servi à grand-chose. La plupart avaient péri dans d'atroces conditions. Une armée de cinq mille Vargothans et Orlocks avait débarqué dans une anse à trente kilomètres au nord de Barcora en pleine nuit et lancé son assaut.

Après les vingt-huit années qu'il avait passées dans l'armée, Gawl pensait s'être habitué au spectacle de la mort. Il se trompait. L'odeur, à elle seule, lui retourna le cœur.

— On ne les a pas prévenus, sire, lui dit Ballenger. Un des jeunes novices a réussi à s'échapper et il est tombé sur une de nos patrouilles. Il a raconté ce qui se passait au lieutenant, mais les nôtres sont arrivés trop tard.

Gawl hocha lentement la tête.

— Où sont-ils désormais ?

— Nous les avons suivis jusqu'à l'anse Nicola. Apparemment, la flotte du Coribar les y attendait pour les embarquer. Deux habitantes de Bexley ont décrit leur drapeau avec assez de précisions pour qu'il n'y ait pas de doute.

— Pourquoi attaquer l'abbaye ? demanda Quinn.

— C'est Terrence Marek, répliqua Gawl. Pour éliminer la concurrence.

Quinn cracha à terre.

— Les canons seront prêts dans combien de temps ? interrogea le roi.

— D'ici deux jours, répondit Ballenger. Il en faudra quatre ou cinq de plus pour entraîner les hommes.

— Et de combien de navires disposons-nous ?

— Quarante au total, si nous comptons ceux que nous a laissés le prince James.

Non loin d'eux, trois femmes se débattaient pour débarquer un baril d'un chariot ouvert. Gawl les rejoignit, souleva le baril et le déposa sur le sol. Les femmes, qui avaient reconnu le roi, voulurent le remercier d'une révérence, mais il leur fit signe de s'en abstenir de la tête et retourna auprès de Ballenger et de Quinn.

— Savons-nous quel cap a pris leur flotte ? demanda-t-il.

— L'information la plus précise émane d'un navire marchand qui mouillait dans le port hier soir, lui dit Quinn. Son capitaine a repéré une flotte imposante qui faisait route vers le nord, à deux cents kilomètres au sud-est de Tyraine. Ça ne peut être qu'eux.

« Nous savons aussi qu'un important contingent de Vargothans a quitté Palandol il y a deux jours, il a été aperçu sur la route côtière en direction du Cincar. Selon toute probabilité, ils franchiront la frontière ce soir.

— Comment avons-nous obtenu ces nouvelles si rapidement ? demanda le général. Ça paraît impossible.

— Teanna d'Elso est apparue à notre quartier général hier soir pour nous donner ces détails, lui dit Ballenger. C'est perturbant de la voir sortir d'une boule de feu et disparaître sur-le-champ.

— Vous devriez essayer de l'accompagner une fois, lui dit Gawl, A-t-elle

dit autre chose ?

— Que les Orlocks déplacent tout leur armement vers un endroit dénommé Balengrath. C'est de l'autre côté de...

— Je sais où c'est, répliqua Gawl. Voici ce que nous allons faire...

Le roi fit apporter une carte qu'il déploya sur le sol. Puis il décrivit son plan à Ballenger et Quinn. Il consistait à scinder l'armée sennienne en deux. Une partie, dirigée par Ballenger, s'emparerait des cols montagneux et intercepterait les soldats vargothans et orlocks qui avaient détruit l'abbaye. L'autre embarquerait à bord des navires et mettrait le cap sur Tyraine.

— Comprenez-moi bien, dit Gawl. Nous arriverons peut-être trop tard pour empêcher les mercenaires et les créatures de débarquer de ces navires, mais la flotte du Coribar ne quittera pas le port de Tyraine. Compris ? Les cols nous permettront d'arriver au nord de Tyraine avant leur armée, si bien qu'ils n'ont pas une avance aussi importante qu'ils l'imaginent... Une fois que nous les aurons anéantis, nous réunirons nos troupes à Ritiba et nous convergerons sur Balengrath.

Ballenger lui adressa un bref salut et repartit superviser les préparations.

Gawl et Quinn poursuivirent leur déambulation au milieu des ruines, en portant secours là où ils le pouvaient. Environ deux cents hommes et femmes de Bexley et des villes avoisinantes étaient déjà arrivés en chariots, à bord desquels ils chargeaient les victimes. Un spectacle sinistre et déprimant.

Sans un mot, les deux hommes s'immobilisèrent devant un cadran solaire de la place principale qui avait été renversé pendant les combats.

Jeram Quinn fut le premier à s'exprimer.

— Tu n'as pas précisé ce que tu attendais de moi.

Gawl prit son temps.

— On dirait que ta carrière a pris des chemins de traverse, Jeram. Guy, Rowena et les barons se sont enfuis du pays, si bien que leurs procès devient attendre. Qui sait où sont Matthieu et Siward Thomas ? Il ne nous reste plus qu'à prier pour qu'ils réussissent.

« Dans ces circonstances, j'estime qu'il vaut mieux te délivrer de ton serment. Tu es elgarien et tu appartiens à ton peuple.

— Très prévenant de ta part, répondit Quinn. Il y a quelques années, j'ai mené une charge de cavalerie au château de Fanshaw. Tu t'en souviens ?

— Bien évidemment ! Je n'ai pas entendu ta harangue aux soldats, mais j'en ai eu vent par la suite.

— Ma déclaration était sincère. Le Coribar veut détruire tous ceux qui ne pensent pas comme lui, et je suis opposé à quiconque essaie de m'imposer ses vues. Le Vargoth veut l'Elgaria ; j'y suis également opposé. Les Orlocks veulent l'extermination des humains. Malheureusement, je suis opposé, moralement parlant, à être assassiné et dévoré ; par conséquent, je ne sais pas trop quoi faire de ma peau en ce moment. Peu importe que je me batte ici ou là dans le grand ordonnancement universel.

Ce discours fit glousser Gawl. Puis il enlaça Quinn par les épaules et les

deux amis franchirent ensemble la porte de l'abbaye.

À quinze kilomètres de Rivalin.

Ils émergèrent au milieu d'un vieux château perché sur une colline. Ne tenaient encore debout que deux murs entiers et un pan d'un troisième. Une porte gardant autrefois l'entrée pendait désormais de côte sur ses gonds. De l'herbe folle poussait dans les fissures de ce qui avait dû être jadis une cour et le vent sifflait dans les fondations en ruine.

Lara porta les mains à son visage, comme pour s'assurer qu'il était toujours là.

— Cette façon de voyager ne me plaît pas trop.

— À moi non plus, dit Ceta. J'ai l'estomac retourné.

— Où sommes-nous ? demanda Colin.

— Quelque part au-dessus de la ville de Rivalin, à mon avis, répondit frère Thomas qui regardait par-dessus le mur le plus proche.

Matthieu le rejoignit. Au loin se dressait la tour de guet et s'étendait la baie qu'il avait vues dans ses cauchemars. Il pivota lentement sur lui-même pour étudier le paysage, constitué avant tout de pics déchiquetés et d'une épaisse forêt. En revanche, nulle trace de caverne. Il était encore très tôt, le soleil se levait à peine au-dessus de l'horizon et baignait les montagnes de rouges et d'ors chauds. En d'autres circonstances, il aurait pu se contenter d'admirer le panorama, mais pour le moment il n'avait qu'une idée fixe : localiser l'entrée de la caverne.

— Une idée de l'endroit où elle se trouve ? lui demanda Colin.

Matthieu fit signe que non. Il essayait de se souvenir de l'angle des tours de guet dans ses rêves. Lara l'enlaça par la taille et chercha avec lui. Frère Thomas et Ceta se chargèrent d'examiner un côté et Colin l'autre.

— Nous devrions peut-être descendre au village pour poser la question à quelqu'un, suggéra Colin.

— L'entrée se trouve obligatoirement quelque part, marmonna Matthieu dans sa barbe.

— Là ! fit Ceta en désignant quelque chose.

— Où ? demanda frère Thomas.

— Entre ce bosquet d'arbres, un peu à droite. Je distingue une espèce d'ouverture.

Matthieu porta ses mains en visière pour ne pas être ébloui et suivit la

ligne formée par le bras de Ceta.

— Qu'en penses-tu, Mat ? s'enquit frère Thomas.

— C'est bien elle. J'en suis sûr.

Le prêtre donna un baiser à Ceta.

— Ça ne va pas être commode d'arriver là-bas. Je ne vois aucun sentier, dit Colin.

Matthieu se tourna face à ses compagnons.

— J'ai quelque chose à vous dire. Je ne vous ai pas raconté la totalité de mon cauchemar. Je dois accomplir cette mission tout seul.

Il leur narra alors la partie concernant Shakira et les Orlocks. Colin lui-même gardait un calme inhabituel. Frère Thomas fut le premier à s'exprimer quand Matthieu en eut terminé.

— As-tu fait part de tout ça au Gardien ?

— Oui, mais il savait uniquement que l'anneau se trouve dans la caverne.

Frère Thomas réfléchit.

— Les rêves sont des phénomènes bizarres, Matthieu. Ton esprit pourrait t'induire en erreur.

— Je sais. Mais une chose est sûre : je ne peux pas mettre vos vies en danger. J'y vais seul.

Cette affirmation déclencha une tempête de protestations qui se prolongea pendant une bonne dizaine de minutes. Lara tenait absolument à l'accompagner ; Ceta aussi. Ce fut frère Thomas qui décida de la solution de façon surprenante.

— Je crois que Matthieu a raison, dit-il. Lara, tu n'es pas seulement son épouse, mais tu es également mère. Ce serait déjà un drame si un malheur survenait à l'un d'entre vous. Pour le bien de votre fils, l'autre doit impérativement survivre. Nous avons déjà évoqué ce problème, il demeure plus brûlant que jamais. Ceta, ma chérie, tu es extrêmement douée, mais à moins de m'avoir caché que tu es une fine lame, tu te placerais sérieusement en danger si tu y allais, et je m'y refuse absolument.

Le prêtre se tourna alors vers Colin.

— Quant à toi...

— Quant à moi, je suis dans le rêve, non ? répliqua Colin. (Il se tourna vers Matthieu.) Pas vrai ?

— Eh bien, oui, mais...

— Tu as bien raconté que dans ton rêve, nous escaladions ensemble la colline jusqu'à l'entrée de la caverne, non ?

— Si, mais...

— C'est donc réglé. Frère Thomas peut emmener les femmes en ville et aller nous chercher des chevaux. Nous les retrouverons dès que nous aurons mis la main sur l'anneau.

Lara et Ceta réitérèrent leurs protestations, mais d'un ton moins véhément. Frère Thomas s'abstint d'intervenir et, pour finir, fit signe à Ceta et Colin de s'éloigner avec lui. Ils traversèrent la cour pour laisser Matthieu et

Lara en tête à tête.

Matthieu prit sa femme par les épaules et plongea le regard dans le sien.

— Tu sais que j'ai raison, dit-il d'une voix volontairement basse, alors, pour une fois dans ta vie, je te supplie de ne pas te disputer avec moi. Le temps nous manque. Je t'aime et j'aime Bran de tout mon cœur, et si c'était possible je t'emmènerais avec moi. Tu dois le comprendre. Je ne vais pas là-dedans pour mourir, mais pour récupérer mon anneau. Je veux que tu m'attendes au village. Je te jure que je te reviendrai.

Les larmes qui menaçaient de déborder des yeux de Lara faillirent le faire craquer. Des images de Bran, de Devondale et de Lara devant l'autel lui traversèrent l'esprit.

Lara régla la question en l'attirant vers elle pour l'embrasser. Puis sans ajouter un mot, elle se tourna et rejoignit frère Thomas.

Elle et Colin échangèrent quelques mots que Matthieu ne put entendre avant que son ami ne le rejoigne. Du haut des fondations en ruine, tous deux regardèrent les autres descendre la colline, jusqu'au moment où les arbres les dissimulèrent à leur vue.

— On y va, dit Colin.

Il n'était pas facile de progresser sur ce terrain accidenté. Deux heures leur furent nécessaires pour rejoindre simplement le pied de la colline où Ceta avait repéré la caverne. Là, ils se reposèrent brièvement. L'ouverture, à peine visible de l'endroit où ils faisaient halte, se présentait à une trentaine de mètres en surplomb. Dessous courait une étroite corniche. Au-dessus de l'entrée, la roche à pic aboutissait à un plateau.

Matthieu scruta les alentours, à la recherche d'Orlocks.

— Tu vois quelque chose ? lui demanda Colin.

Lèvres pincées, Matthieu fit non de la tête.

— Jusqu'ici, tout roule.

Une demi-heure supplémentaire d'escalade ardue d'une pente raide les amena à la corniche. Ils haletaient d'épuisement. Au loin en contrebas, Matthieu aperçut brièvement Lara, Ceta et frère Thomas qui cheminaient sur un étroit sentier menant au village. Il leur fit des signes du bras en dépit du fait qu'ils leur tournaient le dos, puis il entreprit d'étudier l'entrée de la caverne.

— C'est bien elle, constata-t-il, en avalant une gorgée d'eau à sa gourde.

— Superbe ! s'écria Colin. Et maintenant ?

Matthieu le contempla, par-dessus le goulot de la bouteille.

Les épaules de son ami s'affaissèrent.

— Encore de l'escalade ?

— Si je ne me trompe pas, une fois à l'intérieur, un sentier étroit nous mènera jusqu'à une ouverture circulaire, à environ trois cents mètres. Nous tomberons sur une cascade, juste au-dessus de laquelle sera située la porte.

— Qu'entends-tu par « juste » ?

Pour toute réponse, Matthieu dressa son pouce à plusieurs reprises.

Colin poussa un soupir.

— J'ai besoin de vacances.

Matthieu trouva l'escalade exténuante, physiquement et mentalement. À tout instant, il s'attendait à découvrir des créatures l'épiant des ténèbres. S'ajoutait à cette tension la perspective de retrouver son anneau et la crainte de le perdre à jamais au profit des Orlocks. Il scrutait la pénombre mais ne distinguait absolument rien. Lara et Bran occupaient aussi ses pensées. Qu'adviendrait-il d'eux s'il échouait ? Qu'adviendrait-il de tout le monde ?

De mètre en mètre, le poids de ses responsabilités le terrassait davantage. Il n'apercevait toujours pas la porte, tout en sachant qu'elle se trouvait là. Il songea au traitement que ses ancêtres avaient infligé aux créatures : mensonges, tromperies et trahison finale. Les hommes avaient tenté de les exterminer, et ils leur rendaient à présent la pareille.

Était-il en quelque manière responsable d'événements survenus trois millénaires plus tôt ? Les Orlocks semblaient le penser. Pas lui. Les os de ceux qui avaient attiré les Orlocks dans un piège étaient depuis longtemps réduits en poussière, mais la haine des créatures ne s'était pas tarie.

Haïr. Quelques années plus tôt, ce n'était pour lui qu'un verbe, qu'il appliquait sans réfléchir à des choses telles que la nourriture qu'il n'aimait pas ou les leçons de musique que sa mère et le vieux père Halloran essayaient de lui donner de force. À l'époque, ce mot n'avait donc aucune connotation violente dans son esprit. Mais son opinion avait bien changé. La haine était désormais à ses yeux un sentiment méprisable, peut-être inévitable dans la mesure où des êtres comme Karas Duren, Berke Ramsey et Teanna d'Elso peuplaient le monde. Il ne voulait pas haïr, mais s'il avait besoin de le faire pour se fortifier, alors il le ferait.

Le Gardien lui avait laissé entendre que Teanna avait changé.

On verra, songea-t-il. Une chose à la fois.

Cette philosophie était celle de son père. Pour l'instant, comme l'effort physique l'empêchait de réfléchir clairement, il se consacrait entièrement à l'escalade. Il se rappela qu'il ne devait pas regarder vers le bas mais le fit néanmoins. Colin progressait régulièrement, mais aussi plus aisément que lui, ce qui l'agaçait.

Si les Orlocks étaient bien tapis là, ils ne les surprendraient pas. Pour l'instant, il ne leur restait plus qu'à découvrir un moyen de franchir la porte de Teanna et les protections qu'elle avait placées.

Colin atteignit le premier la corniche, déposa son bâton lumineux sur le sol et tendit le bras pour aider Matthieu à gravir les derniers mètres. Ces bâtons leur avaient été offerts par le Gardien. Très légers, ils diffusaient un éclairage froid qui repoussait les ténèbres.

— Quelque chose ? demanda Matthieu en se hissant sur un coude.

— Nous sommes seuls en haut, si c'est ta question, répondit Colin. La porte se trouve de l'autre côté de cette crevasse qui mesure au moins cinq mètres de large.

Matthieu embrassa la corniche d'un regard circulaire sans rien distinguer.

— Bizarre, constata-t-il. Tout le reste de mon rêve se vérifie. Il manque juste les Orlocks.

— Contente-toi d'éprouver de la reconnaissance pour ces petits bénéfiques. Comment comptes-tu atteindre cette porte ?

— Aucune idée. Teanna a placé quelque chose autour pour empêcher qu'on s'en approche.

Colin ramassa le bâton lumineux, le souleva et scruta l'autre côté de la crevasse.

— Je n'y vois goutte.

— Regarde, lui dit Matthieu.

Il ramassa quelques cailloux et les jeta contre la porte. Dès qu'ils heurtèrent la protection, une série d'éclairs orange vif et de déflagrations illuminèrent la caverne.

— Diantre ! s'écria Colin en reculant.

— Il doit bien exister un moyen d'entrer.

Durant les minutes suivantes, ils jetèrent des cailloux contre la porte de tous les angles possibles. Chaque impact produisit le même résultat. Pour finir. Colin lança le dernier par en dessous. Le caillou décrivit une courbe au-dessus de la porte, alla cogner la paroi et retomba en ligne droite sans rien faire exploser.

Ils se consultèrent du regard.

Colin réitéra l'opération et obtint le même résultat. Après quelques autres tentatives, ils aperçurent une petite échancrure, au-dessus du centre de la porte, qui formait un décrochement d'environ un mètre à partir de la paroi. Ils cherchèrent alors un moyen de traverser la crevasse.

Colin montra quelque chose en l'air à Matthieu.

— Regarde ça, dit-il. Tu vois comment la cheminée se rétrécit au fur et à mesure qu'elle s'élève ?

— Oui.

— Il y a un surplomb. Si on arrive à y accrocher une corde, un de nous pourra descendre et se laisser tomber derrière le truc que Teanna a placé là.

— Ça pourrait fonctionner, reconnut Matthieu.

— On essaie, dit Colin en enroulant la corde en bandoulière.

— On peut laisser nos gourdes et nos manteaux ici pour être moins chargés. Je pense que les bâtons lumineux projeteront assez de lumière autour de nous si nous les calons contre le bord. En fait... qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il à Matthieu qui bougeait une main.

— Quelque chose cloche.

— Quoi ?

— Tout se passe comme dans mes rêves, sauf les Orlocks. C'est la seule différence.

— Et alors ? La dernière fois que j'ai vérifié, c'était plutôt positif.

— Le Gardien m'a dit qu'après que Teanna a essayé de me tuer, la

machine a procédé à une espèce d'ajustement. L'écho en fait partie... Il appelle ça une « sauvegarde ».

Colin croisa les bras sur le torse, dans l'attente que Matthieu en termine. Mais il dut patienter un moment. Au bout de quelques secondes, Matthieu secoua la tête d'agacement.

— C'est là, mais je n'arrive pas à le saisir, dit-il.

Colin lui pressa l'épaule.

— Détends-toi. Tu vas résoudre ce problème au moment où tu t'y attends le moins. Pour l'instant, il faut qu'on continue, avant que nos amis ne se montrent pour de bon. Toi ou moi ?

— Moi, répondit Matthieu. Je me dis que l'écho exercera peut-être un effet sur la protection.

— D'accord. Je reste en bas pour bien maintenir la corde accrochée. Tu es sûr de toi ?

Matthieu opina du chef, prit la corde des mains de Colin et l'enroula autour de son épaule. Il détacha son épée, la posa sur le sol et entama son ascension. Le bout de rocher qui dépassait au-dessus de sa tête lui paraissait encore très très éloigné.

— Tu t'en sors bien, lui lança Colin. Reste concentré.

Au bout de quelques minutes, Matthieu commença à avoir terriblement mal aux épaules et à transpirer à grosses gouttes. La cheminée se rétrécissait rapidement, réduisant sa marge de manœuvre. Le surplomb le narguait encore à quinze mètres.

Ne lâche pas une prise de pieds tant que tu n'as pas une nouvelle prise de mains, se dit-il.

Le temps passant, il se mit à mesurer sa progression par centimètres. Il leva la tête. *Encore dix mètres*. Les parois étaient à présent à peine séparées d'un peu plus d'un mètre. Elles lui paraissaient si proches l'une de l'autre qu'il aurait presque pu poser un pied d'un côté et s'arc-bouter de l'autre.

Qu'est-ce que je fais une fois que j'arrive là-haut ? se demanda-t-il.

S'il ne parvenait pas à dépasser le décrochement et à découvrir un endroit où accrocher solidement la corde, il n'aurait aucun moyen de se laisser descendre jusqu'à la porte. La surface du rocher avait écorché ses mains. Elle était froide au toucher. Il posa la joue dessus et prit une seconde de repos.

— Allez, Mat, tu peux y arriver ! l'encouragea Colin d'en bas.

Matthieu n'eut pas la force de lui répondre, malgré son désir de le faire. Des visages d'amis et de parents lui traversaient l'esprit : son père, Giles Naismith, le capitaine Donal, Rodney Blake, Daniel, bien d'autres encore. Ils le pressaient d'avancer. Il se trouvait à présent juste sous le décrochement. Dans les années à venir, il ne parviendrait jamais à se souvenir clairement de la manière dont il était parvenu jusque-là. Le rocher pointait au-dessus de sa tête, l'empêchant effectivement de monter plus haut.

— Tu as un endroit où attacher la corde ? lui hurla Colin.

À bout de souffle, Matthieu ne put que hocher la tête.

— Très bien, trouve une prise et hisse-toi par-dessus le sommet. Il doit y avoir quelque chose là-haut, mais prends le temps de rassembler tes forces avant d'y aller.

Matthieu s'arc-bouta, le dos contre une paroi, les deux pieds coincés contre celle d'en face, dans l'attente que son rythme cardiaque s'apaise. Un regard au rocher lui fournit pour la première fois une lueur d'espoir.

La surface présentait assez de fissures pour lui permettre d'insérer les mains. Mais la chose faite, il ne pourrait pas rebrousser chemin. Il resterait suspendu en l'air, uniquement soutenu par la force de ses doigts. Il adressa un signe de bras à Colin pour lui faire savoir qu'il était prêt.

On y va.

Matthieu s'écarta de la paroi d'une poussée et tordit le corps afin de regarder directement par-dessus le surplomb. Il essaya de déglutir, mais il avait la bouche sèche. Une inspiration profonde, deux inspirations profondes et... d'une poussée subite des jambes, il se propulsa vers l'extérieur. Le temps d'une brève panique, ses doigts trouvèrent une minuscule échancrure. Biceps, bras et muscles du dos raidis, il commença à se hisser en faisant appel à toute l'énergie qui lui restait. Dans un coin de son esprit, il se disait qu'il devait certainement avoir l'air d'un pantin, suspendu de la sorte dans le vide avec ses longues jambes. Une autre poussée vers le haut lui permit de trouver la prise suivante. Centimètre par centimètre, la partie supérieure de son corps se souleva jusqu'au moment où il se retrouva allongé sur le bord du surplomb.

— J'y suis ! cria-t-il.

Vingt mètres en contrebas, Colin s'affaissa par terre de soulagement et inspira à fond.

— Ça va ?

Matthieu agita faiblement les bras d'épuisement, mais Colin ne le vit pas.

— Mat ?

— Ça va. Accorde-moi un instant. Je vais nouer la corde et j'entamerai la descente dès que j'aurai repris mon souffle.

La cheminée se prolongeait au-dessus de sa tête et se rétrécissait peu à peu jusqu'au plafond. Matthieu eut la surprise de découvrir que la base du décrochement était recouverte de sable grossier. Il attacha la corde autour d'un petit rocher, testa sa solidité à plusieurs reprises, puis il ramassa une poignée de sable et la mit dans sa poche.

— Je descends ! cria-t-il.

Il se glissa vers le côté du décrochement et lança la corde par-dessus, avant de fléchir les doigts à plusieurs reprises. Ils étaient raides et il avait les épaules endolories. Prenant une profonde inspiration, il plaça la corde dans son dos et commença à se laisser descendre.

Parvenu à environ deux mètres au-dessus de la porte, il sortit du sable de sa poche et l'en saupoudra. Dès que le sable entra en contact avec la protection, une série d'étincelles illuminèrent le rocher autour. La partie la plus proche de la porte s'ouvrit complètement.

— N’aurais-tu pas oublié une clé ou un levier ? lui lança Colin.

Matthieu se laissa descendre un peu plus bas.

Il ignorait totalement si l’écho allait ouvrir la porte. Dans le cas inverse, il ne savait pas ce qu’il ferait. Plus il approchait, plus la sensation s’intensifiait, s’amplifiait dans son corps. Il sentait désormais l’anneau.

Suspendu au bout de la corde, il examina la porte de haut en bas, à la recherche d’une serrure. Elle n’était constituée que de planches de chêne massives, renforcées par des barres de fer. Il n’y avait même pas de poignée.

— Il n’y a pas de serrure, dit-il.

— Mais si ! Regarde de plus près.

— Je te dis qu’il n’y en a pas.

— Eh bien, lança Colin, agite les bras. Fais un tour de magie.

— Un tour de magie, marmonna Matthieu.

Il se retourna vers la porte et se concentra pour faire appel à l’écho.

— Ouvre-toi.

Rien.

Matthieu soupira.

— S’il te plaît. Ouvre-toi.

Toujours rien.

Au cours des minutes suivantes, il tenta de prononcer ces paroles dans la langue ancienne, le cincari, et même à l’envers. Il n’obtint aucun résultat.

— Très bien, Teanna, se dit-il à lui-même, qu’avez-vous fait à cette porte ?

Dès qu’il eut prononcé le prénom de la princesse, il eut la surprise d’entendre un léger cliquetis et de voir la porte se déplacer de plusieurs centimètres. Il cligna des yeux, jeta un regard à Colin qui lui répondit d’un pouce levé.

Lentement, avec prudence, Matthieu se laissa glisser le long de la corde pour atteindre le haut de la porte. Malgré son poids, elle s’ouvrit en basculant alors qu’il l’avait à peine effleurée. Prenant bien soin de ne pas entrer en contact avec la protection de Teanna, il se laissa descendre, atterrit sur le seuil et regarda autour de lui.

Tyraine.

Juste avant l'aube, quarante vaisseaux de guerre senniens aperçurent la terre sous les falaises rocheuses encadrant le port de Tyraine. Debout sur le gaillard d'arrière de L'Endurant, le navire amiral, Gawl d'Athorny s'emmitoufla plus étroitement dans son manteau pour se protéger du froid. Une nappe de brouillard recouvrait l'eau tel un linceul et il bruina. La journée, avec ce plafond bas, promettait d'être lugubre.

Edmund Bain, le capitaine du navire, se tenait près du roi. Grand et mince, il possédait un regard bleu acéré auquel rien n'échappait, tout au moins en ce qui concernait son navire. Âgé de cinquante-deux ans, il servait depuis quarante ans dans la marine sennienne. Après avoir reçu ses instructions, il avait entraîné ses hommes nuit et jour pour leur permettre de maîtriser l'utilisation des canons. Bien que loin d'être satisfait de leurs progrès, Bain était prêt à admettre qu'ils étaient assez efficaces pour effectuer les desiderata du roi.

La veille, toute la flotte avait jeté l'ancre dans une anse, plus au nord. C'était là que Gawl avait rencontré les capitaines des navires, pendant que Bain envoyait un sloop obtenir toutes les informations possibles sur les déplacements de la flotte du Coribar. Le sloop était revenu une heure auparavant. Apparemment, l'ennemi avait passé la journée à débarquer ses alliés vargothans et orlocks, à savoir les mêmes groupes d'hommes qui avaient attaqué l'abbaye et assassiné les prêtres. À en croire le capitaine du sloop, ils étaient partis, mais les navires continuaient à se réapprovisionner sur place.

— Tout le monde a ses instructions ? demanda Gawl.

— Oui, Votre Majesté, répondit Bain.

Gawl jeta un regard au canon noir, placé à côté d'eux.

— Sale instrument, remarqua-t-il.

— Le monde change. Votre Majesté, répondit Bain. Je n'aime pas plus ces machins que vous, mais sans eux, la bataille sera déséquilibrée.

— Je ne suis pas marin, Edmund. Vous devrez rester près de moi. J'aimerais dire quelques mots à Terrence Marek.

— Je vais essayer. Aux dernières nouvelles, il est dans leur temple, au

milieu de la ville. Ça ne va pas être commode.

— Ce qui s'est passé à l'abbaye ne relevait ni de la religion ni d'un différend politique, déclara calmement Gawl. C'étaient des assassinats purs et simples. Je respecte les convictions de chacun. Si ça leur plaît, ils peuvent vénérer des arbres et des rochers, mais personne n'a le droit de tuer.

« Faites-moi débarquer un peu plus haut sur la côte. Quand les combats commenceront, je prédis que Marek n'osera pas regagner son bateau. Il fuira à l'intérieur des terres, en direction du Vargoth. Dans ce cas, il ne peut emprunter qu'une seule route.

— Votre Majesté...

— Ce sont mes ordres, Edmund. J'emmènerai cinquante hommes avec moi. Vous pouvez les sélectionner. Nous nous retrouverons demain à Victorian Point. Aucun de ces navires ne doit reprendre la mer. C'est compris ?

— Oui, Votre Majesté, répondit le capitaine.

À plus de trois cents kilomètres de là, l'autre moitié de l'armée sennienne, sous le commandement d'Atreus Ballenger, émergeait des cols montagneux situés au nord-ouest de Tyraine. Selon les éclaireurs, l'ennemi avait établi son camp pour la nuit dans la vallée de Catera. Ne les séparait qu'une forêt touffue.

Malgré son envie de les presser, Ballenger savait que ses hommes avaient besoin de repos. Il les avait poussés à bout et ils étaient exténués. À contrecœur, il donna l'ordre d'établir un bivouac. Quatre heures devraient suffire. Dans une guerre, certaines batailles, phénomène tout à fait normal, étaient beaucoup plus cruciales que d'autres. Si les Orlocks et les Vargothans attendaient des renforts à Stewart Vale, ils allaient subir une sacrée déconvenue. Il y veillerait.

Une heure plus tard, Ballenger, accompagné de ses plus jeunes officiers, se fit un devoir d'aller prononcer ici et là des paroles d'encouragement à ses troupes. Certains hommes présentaient des visages détendus. La plupart étaient conscients de l'enjeu et faisaient preuve d'une détermination inflexible.

Un peu plus tôt, les éclaireurs avaient rapporté avoir vu plusieurs canons dans le camp des Vargothans. Cet aspect des choses devrait donc également être pris en compte. Pour avancer plus vite, Ballenger avait été contraint d'abandonner leurs propres canons. Leurs culasses avaient été garnies de pointes et de clous et leurs mortiers cimentés pour les rendre inutilisables si les ennemis mettaient la main dessus.

Ils avaient beau se trouver au pied des collines, la nuit était d'une douceur inhabituelle. Ballenger se dit que la journée du lendemain n'allait pas manquer d'intérêt.

Plus au nord, Darius Dal, calife des Cinq Tribus du Bajan, attendait

l'arrivée de Delain et de sa délégation. Les Duren et Teanna d'Elso étaient déjà sur place. La princesse rayonnait d'une beauté comparable à celle de sa mère, mais ses cousins avaient l'air lugubre et misérable.

D'une taille dépassant à peine la moyenne, Dal arborait un crâne rasé. Il avait toujours refusé de porter le couvre-chef traditionnel des autres hommes de sa tribu. Eric et Armand Duren étaient installés à la table en face de lui. Tout en les connaissant de réputation, il ne les avait encore jamais rencontrés en personne. Delain se faisait attendre.

Pour la première fois en six siècles, le Bajan et l'Elgaria allaient devenir alliés. Depuis la fin de la guerre, quatre ans plus tôt, il avait avant tout cherché à maintenir la neutralité de son pays et à éviter d'être entraîné dans les problèmes de l'Occident ou dans les complots de l'Orient. Cette position était elle aussi sur le point d'arriver à son terme.

Il poussa un soupir en son for intérieur.

Le Vargoth et le Cincar avaient commis une véritable folie en s'alliant avec les créatures contre l'humanité. Ces imbéciles étaient-ils donc incapables de voir que, dès qu'on avait un lion à ses trousses, on ne pouvait plus s'en débarrasser ? Aucun mélange n'était plus mortel que celui de l'avarice et de la cupidité.

Ses yeux croisèrent brièvement ceux de la princesse du Nyngary, assise à l'extrémité de la table. Ayant connu sa mère et son oncle, Val ne souhaitait qu'une chose : réduire au maximum ses relations avec sa famille. Cependant, c'était elle qui avait proposé cette rencontre. Rares étaient les jeunes femmes qui faisaient preuve de ce genre de prévoyance. Après avoir étudié la question de tous les points de vue, il était tombé d'accord sur le fait que, si l'Alor Satar devait s'écrouler, il ne s'agirait que d'une première étape. Les Orlocks ne s'en tiendraient pas là, ni les fanatiques religieux du Coribar qui représentaient un danger insidieux. Loin de convoiter des terres ou des richesses, leur Église avait une exigence d'une simplicité absolue : abandonnez vos croyances et pensez comme nous.

Comme Ra'id al Moudi avant lui, Val était un homme croyant. Bien que de formation militaire, il était également érudit et peu enclin à abandonner sa liberté de penser. Dans la mesure où ils ne périssaient pas tous dans la bataille à venir, ils s'attaqueraient bientôt au Coribar.

Le majordome fit une annonce qui les incita tous à tourner la tête vers la porte. Val se leva pour aller accueillir le dernier arrivé.

Delain avait revêtu l'uniforme d'un simple soldat. Val se dit qu'il avait peut-être eu raison, vu que le sort de son pays demeurerait encore incertain. Les Duren seraient peut-être prêts à renoncer à leurs exigences, mais il était peu probable que les Vargothans et les Orlocks soient dans les mêmes dispositions charitables.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, calife, dit Delain, une main posée sur le cœur et la tête inclinée selon la coutume bajanie.

Val lui rendit son salut et l'étreignit en l'embrassant sur les deux joues.

— Bienvenue chez moi. Je suis heureux de vous voir arriver sain et sauf, sire.

— Merci.

— Je crois que vous connaissez déjà Teanna d'Elso, princesse du Nyngary, qui représente ici son père.

Delain entama une révérence, mais Teanna surprit toute l'assistance en lui tendant la main. Ils échangèrent une poignée de main et, comme Val, elle l'embrassa sur les deux joues. Eric et Armand furent les derniers à se lever. Chacun tendit la main, que Delain prit, à son crédit, après avoir marqué une infime hésitation.

Val fit signe à tout le monde de se rasseoir et demanda qu'on apporte plus de fruits et de vin.

— Je suis heureux que nous ayons pu nous réunir aujourd'hui, dit-il. Nous avons reçu des dépêches inquiétantes. (Il se tourna vers Armand.) Peut-être pouvez-vous nous apporter quelques éclaircissements ?

Armand avala une gorgée et reposa son gobelet sur la table.

— Nos soldats ont subi deux défaites importantes la semaine dernière. Notre population a été mise à l'abri à Kolb Ferry, où nous sommes retranchés. D'après les renseignements fournis par Teanna et ceux de nos éclaireurs, nous pensons qu'une nouvelle attaque va très bientôt être portée. Le Cincar et le Sibuyan nous envoient des renforts, mais nous doutons de pouvoir l'emporter, même en additionnant leurs forces aux nôtres.

Un silence pesant tomba sur la pièce.

— Les garnisons de la frontière avec le Nyngary devraient arriver dans trois jours, dit Teanna.

Armand sourit.

— Trente mille hommes eux-mêmes ne modifieront guère la situation. Les Orlocks sont tout simplement trop nombreux. À Epps Crossing, nous disposons de plus de deux cents canons et nous avons l'avantage d'une position surélevée. Ça n'a servi à rien.

Val croisa les bras sur son torse et se cala en arrière.

— Le Bajan va entrer en guerre à raison de vingt mille hommes pour chacune de ses cinq tribus.

— Et je serai là, enchaîna Teanna. Au cours de la dernière bataille, je n'ai pas eu le temps de rencontrer Shakira ; elle s'est cachée dès la fin des combats.

Delain prit pour la première fois la parole.

— Gawl arrive du nord de la Sennia et James de Mirdan contourne le nord de l'Elgaria pour se joindre à nous, dit-il. Dès leur arrivée, nous pourrons entamer notre offensive, à imaginer que nous tombions tous d'accord.

Eric se pencha en avant et posa les coudes sur la table.

— Je vois, Delain. Que demandez-vous en échange ?

Si cette question surprit le roi, il le dissimula rapidement.

— Je n'avais pas pensé mettre un prix sur la survie de la race humaine.

Pour être franc, j'ai plus de raisons de haïr votre famille que quiconque ici présent, mais je suis prêt à les mettre de côté. Comme l'a dit votre cousine, nous devons tous nous rassembler, ou nous serons anéantis.

Un sourire d'amusement se dessina sur les lèvres d'Eric.

— Mais vous voulez sans doute quelque chose en contrepartie de votre offre d'aide généreuse.

Le visage de Delain se pétrifia. Il fit mine de se lever.

— Arrête ! lança sèchement Teanna à Eric. Mon cousin adore les petits jeux, ajouta-t-elle. Malheureusement, ce n'est ni le lieu ni l'heure de jouer. L'Alor Satar est d'accord pour renoncer à jamais à toutes prétentions sur l'Elgaria. Il fera le nécessaire pour vous aider à sécuriser vos frontières contre le Vargoth et les Orlocks. Le Nyngary apportera tout le soutien nécessaire, comme le Cincar et le Sibuyan. En retour, les troupes de l'Elgaria et celles de la Sennia et du Cincar s'allieront à nous pour repousser la menace imminente. Me suis-je bien expliquée, mon cousin ?

— On dirait, répliqua Eric avec un sourire aigre.

— Avant votre arrivée, dit-elle à Delain, j'ai prié le calife de demander à ses scribes de préparer les documents nécessaires à la signature du traité.

Delain jeta un coup d'œil à Val qui confirma d'un hochement de tête. Puis il se tourna vers Armand.

— Vous êtes prêt à soutenir ce plan ?

Armand laissa passer plusieurs secondes avant de repousser son siège de la table et de se lever, puis de tendre la main à Delain.

— Topons-la.

Un soupir de soulagement audible se fit entendre autour de la table. Eric lui-même parvint à sourire et à serrer la main de Delain. Pendant la signature des documents, Val demanda à Teanna si elle avait des nouvelles de Matthieu. Elle hocha la tête.

— J'ai fait fouiller Corrato par mes gens, mais je ne sais encore rien.

— Un jeune homme intéressant, dit Val. J'aimerais beaucoup le revoir.

— Moi aussi, répondit Teanna.

Caverne de Rivalin.

Ses yeux mirent un certain temps à s'accoutumer à l'obscurité. Le bâton lumineux de Colin fournissait juste l'éclairage suffisant. La pièce, de petite taille, était carrée, et semblait avoir été sculptée à même le rocher. Matthieu fronça les sourcils. Au centre se trouvait un objet oblong d'au moins deux mètres de long, très semblable à un tombeau, sauf qu'il était fabriqué en verre et non en grès. Matthieu, piqué par la curiosité, s'en approcha. Une forme se dessina à l'intérieur.

Seigneur, qu'est-ce que c'est que ce machin ?

Un instant plus tard, la réponse se révéla évidente. La forme était celle d'une femme. Plusieurs secondes s'égrenèrent. Matthieu ne percevait aucun signe de respiration. Il était incapable de donner un âge à l'inconnue.

Assez jeune, se dit-il. Dans les quarante-cinq ans.

Son profil lui rappelait néanmoins quelqu'un.

— Mat, ça va ? lui lança une fois de plus Colin, question qui le fit sursauter.

— Oui, mais je ne suis pas seul.

— Quoi ?

— Il y a un corps de femme. Mais j'ai l'impression, qu'elle n'est pas morte.

Colin leva les mains au ciel.

— Contente-toi de retrouver ce satané anneau et fichons le camp.

Matthieu embrassa la pièce d'un regard circulaire. Hormis le tombeau, elle était vide. Comme il ne voyait aucune autre cachette susceptible de contenir l'anneau, il grimaça et fit coulisser le couvercle. Il était persuadé d'avoir déjà vu cette femme. Mais où ? Elle avait un beau visage, encadré par une épaisse chevelure de jais.

Je suis sûr qu'elle n'est pas morte, se dit-il.

Prenant son courage à deux mains, il lui effleura doucement l'épaule. Aucune réaction. Il posa le bout des doigts sur sa joue, pensant qu'elle allait peut-être se réveiller, mais il ne se passa toujours rien. Sa peau était froide.

Vraiment bizarre, songea-t-il. *Que fait-elle dans cet endroit perdu ?* Il recula d'un pas pour examiner le reste de sa personne. Dès que son regard se posa sur ses mains, il obtint sa réponse. Un anneau d'or rosé, à l'annulaire de

sa main droite, jetaït une lueur sombre dans l'obscurité. Il comprit subitement où il l'avait vue. Une seule fois et tout à fait par hasard, à la suite de sa première tentative d'utiliser l'anneau. La femme allongée sous ses yeux était la mère de Teanna, Marsa d'Elso.

Son cœur tambourinait si fort dans sa poitrine qu'il avait l'impression que Colin pouvait l'entendre.

Sors d'ici, lui hurla son cerveau.

— Mat, ça va ? redemanda Colin.

Matthieu ne retrouva pas sa voix sur-le-champ.

— Oui, répondit-il, dans une espèce de murmure rauque. Oui.

— Il est là ?

— Je ne sais pas encore. Je cherche.

L'idée de toucher Marsa le paralysait. Si elle se réveillait, elle le tuerait séance tenante. Les secondes s'égrenaient. Il fut incapable de dire combien de temps il laissa passer, mais il parvint mystérieusement à bouger sa main.

Elle avait les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude de repos. Il souleva son poignet droit d'un geste délicat. Un second anneau était caché sous sa paume. Matthieu jeta un coup d'œil rapide au visage de Marsa et revint à l'anneau. Il le fixait, sans parvenir à y croire. Retenant son souffle, il tendit la main et le prit.

Le frisson familial remonta le long de son bras dès que ses doigts entrèrent en contact avec l'or rosé. Doucement, il remit la main de Marsa dans sa position de départ. Les yeux fermés, il serra l'anneau contre sa poitrine. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Elles se transformèrent en une minute, puis en une autre. Il ne bougeait toujours pas. La tête lui tournait tellement qu'il en aurait pleuré. Ce fut la voix de Colin qui finit par le ramener à la réalité.

— Tu l'as trouvé ?

— Accorde-moi un instant.

Il fit recoulisser le couvercle et passa l'anneau à son doigt. Affronter Teanna était déjà difficile, mais la perspective de devoir lutter à la fois contre la mère et la fille le faisait frissonner. Alors qu'il y réfléchissait, des images séparées de Teanna et de Shakira lui traversèrent l'esprit en un éclair.

Espèce de crétin, faillit-il hurler.

Il avait complètement oublié de les bloquer. S'en voulant éperdument de son étourderie, il ferma son esprit à tout autre contact.

Félicitations, Matthieu. À présent, elles ont la certitude que tu es en vie. Tu aurais tout aussi bien fait de leur envoyer une lettre !

Les réponses lui parvinrent alors qu'il se trouvait à mi-chemin de la porte. Malgré sa brièveté, l'image de Teanna fut nette et lumineuse. Elle était assise dans une pièce en compagnie de quatre hommes. En revanche, Shakira lui apparut dans un cadre sombre, devant un rocher. Elle se tenait debout dans une... *caverne*.

— Colin, ils sont ici ! hurla-t-il.

Colin pivota sur place et dégaina à temps pour voir Shakira et deux

créatures émerger littéralement d'une paroi située à environ cinq mètres de lui. Matthieu s'immobilisa en dérapant sur le seuil – la sauvegarde de Teanna fonctionnait toujours. Il n'avait aucune idée de la manière dont elle l'avait créée ni de son mode de fonctionnement et il ne pouvait rien faire pour la supprimer.

— Déguerpis ! hurla-t-il à Colin.

Il comprenait à présent pourquoi Shakira s'était cachée. Elle ne parviendrait probablement pas à lui faire de mal, mais elle pouvait sans nul doute blesser ses amis et sa famille. Les créatures se rapprochaient de Colin, armes brandies.

— Nous ne sommes pas venus vous faire de mal, cria Matthieu. Laissez-le !

La reine des Orlocks leur dit aussi quelque chose que le jeune homme ne comprit pas. Les deux créatures se contentèrent de fusiller Colin du regard. Ce dernier recula sagement pour établir entre eux une plus grande distance.

— Vous ne pourrez pas franchir la sauvegarde, Lewin, le prévint Shakira. Vous devrez ressortir comme vous êtes entré.

— Me donnez-vous votre parole de ne pas le blesser ?

Shakira ne répondit pas aussitôt, mais finit par remuer les doigts.

— Venez, dit-elle enfin. Vous avez ma parole.

Matthieu tendit la main vers la corde, puis il la laissa en suspens.

— Ni moi ?

— Ni vous.

Matthieu ne bougea pas. Il ne savait quoi faire.

— Les Orlocks ne mentent pas, humain.

Il n'en était pas vraiment persuadé, mais il n'avait guère le choix. Soit ils continuaient à se toiser, soit il essayait de trouver un moyen de se sortir de ce mauvais pas.

— Il vous suffit de grimper au-dessus de la sauvegarde, lui dit Shakira. Je vais vous fabriquer une passerelle.

Une passerelle de pierre, surgie de nulle part, enjamba le précipice. Matthieu se hissa dessus et la palpa d'un pied. Comme elle semblait solide, il se hâta de poser l'autre pied et de traverser. La passerelle se volatilisa en un éclair.

Il s'attendait vaguement à être attaqué dès qu'il aurait atteint l'autre côté de la crevasse, mais rien ne se produisit. Les Orlocks n'avaient pas bougé et Colin gardait son épée dégainée.

— Merci, dit Matthieu. Je suis...

— Matthieu Lewin, je sais. Je vous connais.

— Et vous êtes Shakira. Ravi de vous rencontrer.

Il était conscient de la stupidité de ces présentations, mais il ne voyait rien d'autre à dire, vu les circonstances, surtout à une Orlock.

— Vraiment ? fit Shakira.

— En fait, oui. J'ai tellement rêvé de vous et de cette caverne, répondit

Matthieu, que j'ai l'impression que nous nous connaissons déjà.

Le front de Shakira se rembrunit à la mention du mot rêve, mais cette expression ne dura pas.

— C'est toujours agréable de rencontrer un vieil ami, répondit-elle avec un sourire qui n'avait rien de chaleureux.

Matthieu décida d'ignorer ce sarcasme.

— Je sais que vous nous haïssez – nous les humains –, mais les choses n'ont pas toujours été ainsi. Il y a longtemps, nous travaillions main dans la main. J'ai visité la Caverne émeraude – Taritna, comme l'appelle votre peuple. J'ai également vu les images flottantes des actes commis contre vous par mes ancêtres. Monstrueux. Si je pouvais les changer, je le ferais, mais en fait, c'est impossible. Nous ne voulons pas vous faire de mal. Je vous en donne ma parole d'honneur.

Shakira sembla trouver de l'humour dans cette déclaration.

— Votre parole d'honneur ?

— Je ne peux m'exprimer au nom de tous, répondit Matthieu, mais Colin et moi ne vous haïssons pas, de même que la plupart des gens de ma connaissance. Ils ont juste peur de vous.

— Ils ont de bonnes raisons d'avoir peur.

— Bien. Ils ont de bonnes raisons. Que voulez-vous ?

— Que vous me remettiez votre anneau. Faites-le et vous aurez la vie sauve.

— Tout simplement ? s'étonna Matthieu. « Donnez-moi l'anneau et passez une bonne journée. » J'ai la possibilité de me protéger, Shakira, et de protéger mon ami, si cela s'avère nécessaire. Je ne peux pas vous remettre mon anneau comme ça.

— Votre anneau par le fait du hasard.

— Hasard ou non, ça ne change rien au problème, répliqua Matthieu, il est entre mes mains et je ne m'en sépare pas. Est-il donc impossible de vivre en paix ? Nous n'avons rien à voir avec ce qui s'est passé il y a plusieurs milliers d'années.

— Sortant de votre bouche, humain, le mot « paix » présente un grand intérêt, répondit Shakira. Vous êtes responsable de la mort de centaines de mes enfants dans la ville de Tremont, à Elberton et dans les forêts d'Elgaria.

Matthieu s'énerva.

— Je ne l'ai pas voulu, dit-il. Ils venaient nous tuer. J'essayais juste de me protéger et de protéger mes amis. Vous savez, continuerions-nous à en discuter jusqu'à ce que le soleil cesse de tourner que cela n'y changerait rien. Je n'abandonne pas l'anneau et je doute que vous ayez le pouvoir de me le prendre. Je vous repose donc ma question : que voulez-vous ?

— Un accord, répondit Shakira. Vous dites que vous souhaitez vivre en paix qu'il en soit ainsi. Votre ami peut repartir librement, comme votre femme et vos compagnons de voyage. Cependant, vous resterez ici.

Shakira sourit à la vue de l'expression de Matthieu au moment où elle

mentionnait Lara.

— Figurez-vous que les Orlocks ne sont pas aussi bêtes que vous le pensez. Nous surveillons le coin depuis un moment, et nous vous avons vus arriver. Le prêtre et les deux femmes sont désormais nos... invités. Si vous souhaitez les revoir, je vous suggère de collaborer. Un mot de moi et ils seront exécutés, ainsi que votre fils et tous les habitants de votre village.

— Ne l'écoute pas, Mat, lança Colin. Elle essaie de te filouter.

Les yeux gris de Shakira se posèrent un instant sur le visage de Colin avant de revenir à Matthieu. En guise de réponse, elle sortit un objet de sa poche et le jeta à ce dernier. Matthieu reconnut tout de suite le collier qu'il avait offert en cadeau d'anniversaire à Lara quelques années plus tôt. Il ne la quittait jamais.

— Le choix est entre vos mains, continua Shakira. Le règne des humains sur cette terre arrive à son terme. Vous pouvez retarder l'avenir, pas l'arrêter. Vous me raccompagnerez à Taritna. Là, je lierai votre anneau au mien. La guerre terminée, les survivants de votre race seront exilés dans les Terres perdues. En ce qui nous concerne, ils pourront y rester jusqu'à la fin des temps. Moins nous aurons affaire à vous, mieux cela vaudra. Je veux votre réponse immédiatement.

— Eh bien, voici la *mienne*, lança Colin.

Et, impromptu, il sortit sa dague de sa ceinture et la lança sur la reine des Orlocks.

Shakira eut à peine besoin de lui jeter un coup d'œil pour que l'arme s'évanouisse.

— Arrête ! dit Matthieu calmement en levant la main.

Colin le contempla sans y croire.

— Tu ne penses pas lui obéir, quand même ? Tu ne peux pas faire confiance à une Orlock. Elle bluffe.

— Peut-être, répondit Matthieu sans s'énervier, avant de se retourner vers Shakira. J'ai besoin de plus de temps pour réfléchir. Le collier que vous me montrez ne prouve rien. Vous pouvez parfaitement en avoir fait une copie. J'ai besoin de voir ma femme et mes compagnons de mes propres yeux. Où sont-ils ?

— Ils ont été faits prisonniers et désarmés par les miens. Si ça vous intéresse, vous pouvez regarder.

Le plan de Shakira était désormais clair comme de l'eau de roche. En unissant leurs deux anneaux, elle pourrait à la fois contrôler et doubler son pouvoir. Teanna elle-même ne serait pas capable de lui résister. Matthieu avait désespérément besoin de temps. Il se concentra mentalement sur l'image de Lara.

— Ça ne sert à rien, constata-t-il au bout de quelques secondes. Je n'y suis jamais parvenu. Les anneaux sont tous légèrement différents et le mien ne fonctionne pas comme ça. Je veux les voir en chair et en os. Vous pouvez me bloquer si ça vous chante. Je ne ferai rien pour vous arrêter.

Bien que surprise, l'Orlock fit signe aux créatures qui reculèrent dans l'obscurité.

— Je vous retrouve en bas de la colline, Lewin.

Dès qu'ils furent seuls, Colin pivota vers Matthieu.

— Tu as perdu la tête ? s'écria-t-il. Si tu la laisses te bloquer comme l'a fait Duren, tu seras sans défense.

— C'est déjà fait, lui répondit Matthieu. Mais ça ne peut durer que tant qu'elle parvient à rester entièrement concentrée.

— Et après ? Si ça se trouve, deux cents Orlocks nous attendent en bas. Qu'est-ce qu'on va faire ? Les défier à un concours d'injures ?

— J'ai besoin de voir que Lara, Ceta et frère Thomas sont sains et saufs, chuchota ardemment Matthieu. Arrête de discuter et contente-toi de me suivre.

Tyraïne.

Le chemin grimpant jusqu'au sommet de la colline avait rarement été utilisé. Il était tellement exigü que deux hommes pouvaient à peine y avancer de front. Gawl et le colonel Haynes marchaient en tête, suivis d'une colonne de quarante-huit soldats armés.

Le roi sortit sa montre de la poche de sa veste et la consulta.

— Lever du soleil d'ici une demi-heure, chuchota-t-il au colonel.

Le vieux militaire acquiesça de la tête en lui désignant quelque chose devant eux. La vieille coupole dorée de l'ancienne église de Coribar se dressait à moins d'un kilomètre et demi, reconnaissable entre toutes à sa silhouette qui tranchait sur celles des autres bâtiments. Jusque-là, la chance leur souriait. Gawl ne connaissait presque rien aux coutumes nocturnes des Orlocks et ignorait complètement quelle partie de la ville ils habitaient. Lui et ses hommes se trouvaient dans la banlieue de Tyraïne, non loin de l'amorce de la route côtière.

Le spectacle des bâtiments entièrement plongés dans le noir créait une ambiance sinistre. Les uniques signes de vie provenaient de l'église. Des éclaireurs avaient rapporté y avoir aperçu quelques Orlocks dans la journée.

Le roi leva une main. Si tout se déroulait selon leur plan, Edmund Bain amènerait les navires en position de combat d'ici une trentaine de minutes et la bataille pourrait commencer. Gawl n'était pas venu à Tyraïne depuis plusieurs années, mais il gardait en mémoire le plan de la cité. Non loin d'eux se trouvaient un certain nombre de maisons. Il ignorait si elles étaient encore habitées, car les patrouilleurs n'avaient pas pu s'en approcher suffisamment pour en avoir la certitude. Il devait absolument le savoir. Malgré son envie pressante de voir Terrence Marek passer de vie à trépas, il ne souhaitait pas entraîner ses hommes dans une aventure téméraire pour le capturer.

— Haynes, chuchota-t-il, emmenez cinq hommes pour incendier ces maisons en contrebas. Nous attendrons dix minutes, le temps de voir si des rats sortent de ces nids.

Haynes acquiesça et disparut dans les ténèbres avec ses hommes. La pluie s'était muée en espèces de gerbes d'eau froide qui les pénétraient jusqu'à la moelle des os. Gawl s'essuya le visage et fit signe aux autres soldats qui s'avancèrent sans bruit vers la maison la plus proche et restèrent

aux aguets. Leur attente fut de courte durée.

Moins de cinq minutes plus tard, les premières langues de feu commencèrent à sortir des maisons, quatre rues plus bas. Puis retentirent les premiers hurlements des Orlocks qui fuyaient leurs demeures, des baquets d'eau à la main. Gawl observa encore la situation pendant un certain temps. Rien ne semblait bouger dans la rue où ils s'étaient postés.

Jusqu'ici, tout va bien, songea-t-il. Les créatures ne sont pas encore arrivées si loin.

Deux minutes plus tard, le colonel Haynes réapparut en compagnie de ses hommes.

— Bon travail, le félicita Gawl. On dirait que la voie est libre à partir d'ici. Emmenez la moitié des hommes de l'autre côté de la rue. À cinq pâtés de maisons, vous atteindrez une vaste place, avec une fontaine au centre. Trois rues y aboutissent. Celle située à l'extrême droite vous mènera au temple. Si je péris, faites le nécessaire, mais assurez-vous de ne pas laisser Marek sortir d'ici vivant. Vous devrez retrouver le chemin de la route côtière et de là, vous rendre à Victoria Point. Si tout se passe sans problèmes, Bain vous y attendra pour vous embarquer.

— *Nous* embarquer, le corrigea Haynes.

Le colonel se détournait, prêt à s'en aller, mais Gawl posa une main sur son épaule.

— Merci d'être toujours présent, Shelby.

Malgré la pénombre, il vit le sourire du vieil homme. Quelques secondes plus tard, ce dernier avait disparu.

Le trajet jusqu'au temple ne prit que dix minutes, mais il fut le plus long de la vie de Gawl. À peine venaient-ils d'emprunter la rue qu'une série d'explosions retentit, en provenance du port. De leur point de vue privilégié, il constata que les navires senniens s'avançaient sur deux lignes vers la flotte du Coribar, toujours au mouillage. Un brûlot se tenait en tête de chaque ligne.

La réaction des forts situés à chaque extrémité du port ne se fit pas attendre. Des obus fusèrent dans le ciel, rejoints quelques instants plus tard par des catapultes. Jusque-là, les tirs avaient fait chou blanc, mais cela n'allait pas durer. Des trompettes sonnaient dans le centre de la ville et une activité débordante régnait en bord de mer, où les vaisseaux du Coribar essayaient de lever l'ancre. Gawl n'avait pas de temps à perdre. Il devait agir au temple. Des prêtres commençaient à en sortir, alertés par ce tintamarre.

Gawl n'avait jamais porté la main sur un prêtre de sa vie, et il y répugnait en cet instant. Peut-être s'agissait-il d'innocents. S'ils l'étaient, il n'allait pas avoir le temps de s'en assurer. La fureur de la bataille s'emparait de lui. L'acte qu'il était sur le point d'accomplir lui vaudrait sans doute d'aller en enfer, mais le sort en était jeté. À son signal, les archers placés des deux côtés de la rue tendirent leurs armes.

Gawl se rua sur la porte de l'église en position accroupie, cinq mètres devant l'homme le plus proche. Deux prêtres en robe blanche que la première

volée de flèches n'avait pas abattus rentrèrent en hâte dans le bâtiment dont ils tentaient de barrer la porte quand il la heurta de l'épaule. Bien que fabriquée en bronze pesant, la porte tomba en arrière, assommant l'un des prêtres. L'autre sortit une pique de nulle part et se lança à la charge.

Gawl esquiva aisément son attaque. Il aurait pu le tuer, car son dos était à présent exposé. Mais il préféra l'assommer d'un coup de poing.

Le colonel Haynes le rejoignit avec deux soldats en passant par-dessus les corps des prêtres. Les autres soldats entrèrent en masse par les portes latérales du temple.

— Tout le monde est sauf ? demanda Gawl.

— Sire ! répondit l'un des soldats en désignant l'autel.

Gawl se tourna.

Devant l'autel se tenaient trois autres prêtres. Le plus âgé, au centre, était complètement chauve.

— Vous êtes venus commettre des meurtres dans la maison de Dieu, lança Terrence Marek. Déposez vos armes et quittez ce lieu sacré sur-le-champ.

Le soldat le plus proche de Gawl encocha une flèche et leva son arc. Il aurait tiré si Gawl ne l'en avait pas empêché.

— Marek, veuillez nous suivre.

L'archevêque ne bougea pas d'un pouce.

— Je vous connais, Gawl d'Atherny. Vous ne sortirez pas d'ici vivant. Le Seigneur protège ses serviteurs et sa réplique sera rapide et atroce.

— Sans aucun doute, répondit Gawl. Nous pourrions en débattre quand nous le rencontrerons. Mais pour l'instant, vous nous accompagnez.

Les deux prêtres se placèrent aussitôt devant Marek, sortirent leurs dagues et descendirent les marches en direction de Gawl. Ni l'un ni l'autre ne parvinrent en bas. Sur un signe de Haynes, les soldats tirèrent et les tuèrent net. Marek leur jeta à peine un regard. Il sortit à la place un cylindre de verre d'environ quinze centimètres de long de la poche de sa soutane. Il contenait un liquide noir. Il n'eut pas le temps de le jeter. Quatre flèches se fichèrent dans sa poitrine. Une expression déconcertée s'afficha sur son visage. Il fit un pas en avant, puis il s'effondra lentement à genoux et tomba d'un côté. La fiole se brisa sur le sol et le liquide se transforma en une brume jaunâtre qui commença à se dilater et à descendre les marches.

— Du poison ! hurla Haynes. Ne respirez pas les fumées, sire !

De la bouche de Marek sortaient de l'écume et de la bave. Une seconde plus tard, des convulsions secouèrent son corps. Il tendit une de ses mains griffues en direction de Gawl.

— Dehors ! hurla Haynes. Tous dehors !

Gawl ne sut jamais si Marek était mort à cause des flèches ou de la substance qu'il avait répandue dans l'église. Son décès ne lui procura aucune joie, juste la détermination sinistre de débarrasser ce pays de toutes les autres pestes qui le pourrissaient.

— Rassemblez les hommes, Shelby, ordonna-t-il au colonel. Nous nous

rendons à Victoria Point puis à Stewart Vale.

— Et ensuite ? s'enquit Haynes.

Gawl porta le regard sur la baie qui s'étendait en bas de la colline. Les navires du Cincar incendiés brûlaient et la partie inférieure de la ville, non loin des quais, paraissait s'être également embrasée.

— Et ensuite, on en termine, répondit-il.

A l'extérieur de Rivalin.

Dès que Matthieu comprit que Shakira se trouvait à l'intérieur de la caverne, il réalisa quel piège elle lui avait tendu, et il pensa tout de suite à Lara, à frère Thomas et à Ceta. C'étaient eux qui représentaient les vraies cibles, pas Colin ou lui. Dans l'éclair précédant l'instant où il ferma l'accès à son esprit, il vit les Orlocks s'emparer de sa femme et de ses amis dès qu'ils eurent franchi le pont de pierre.

L'alternative qui se présentait à lui était simple : se porter à leur aide et perdre Colin, ou rester et trouver un moyen de les sortir de ce mauvais pas. Les Orlocks ne leur feraient probablement pas de mal, car ils leur étaient plus utiles en tant qu'otages.

Il venait d'accomplir deux choses en empêchant Shakira d'avoir accès à son anneau : la reine des Orlocks allait s'imaginer victorieuse, ou sur le point de le devenir, et il avait gagné le temps d'expliquer son plan à Colin. Il espérait uniquement que les créatures ne regarderaient pas sous le pont.

Shakira et ses deux comparses les attendaient en bas de la colline. À la lumière du jour, elle paraissait encore plus grande que dans la caverne et beaucoup plus âgée. D'après la rumeur, les Orlocks ne vivaient pas longtemps, mais Shakira faisait manifestement exception. Elle avait un teint translucide et la peau tirée sur les os.

Elle les regardait fixement approcher. Matthieu sentit, à son expression, l'intensité de l'effort qu'elle déployait pour maintenir le blocage. Ils ne s'adressèrent pas la parole quand il passa à côté d'elle. En fait, Shakira parut à peine le remarquer.

— Ce chemin vous mènera au pont, humains, leur annonça l'Orlock le plus proche d'une voix rocailleuse. Nous vous suivrons.

Le sentier était en piteux état. Durant la première demi-heure, ils descendirent le flanc de la colline et pénétrèrent dans une vallée boisée. De loin en loin, Matthieu apercevait le pont à travers des trouées dans les arbres, à plus d'un kilomètre et demi.

Très vite, il s'avéra que Shakira éprouvait des difficultés à avancer sur cette sente. À plusieurs reprises, Colin et lui durent attendre les Orlocks qui étaient à la traîne.

D'après ce qu'il avait entrevu, le sentier allait déboucher sur un espace

ouvert au-delà duquel se trouvait le pont, à une centaine de mètres. Il enjambait une gorge profonde au fond de laquelle coulait une rivière dont il ignorait le nom.

— Voici le pont, lui annonça Colin. Et regarde ! Lara, frère Thomas et Ceta sont bien là.

— En compagnie de trois Orlocks, précisa Matthieu. Tu as toujours ta pipe ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Tu me la prêtes ?

À en juger par la tête qu'il faisait, Colin se disait que son ami avait perdu la tête. Cela ne l'empêcha pas de sortir sa pipe de la poche de sa veste et de la lui tendre.

— Tu fumes depuis quand ?

— Je ne fume pas, répondit Matthieu. Dès qu'on approchera du pont, je ralentirai pour l'allumer. Toi, tu continueras à avancer. Quoi que je fasse, ne t'arrête pas. Tu sais quelque chose sur la poudre noire ?

— Rien de plus que ce que j'ai entendu raconter.

— Elle provoque une explosion du tonnerre, et dans ce cas, on n'a pas du tout envie de se trouver dans le coin. Il y en a un baril sous le pont.

— C'est impossible.

— Pas du tout, répliqua Matthieu. Dès que j'ai compris les intentions de Shakira, je l'ai créé et caché là. Pendant ce temps-là, ils poursuivaient Lara, Ceta et frère Thomas. C'est pour ça que je l'ai laissée me bloquer.

Colin soutint le regard de Matthieu.

— Et qu'est-ce qui va arriver ?

— Je vais l'amorcer. Je ne sais pas combien de temps le cordon d'amorçage brûlera. C'est pour ça que vous devez vous éloigner de ce pont à toutes jambes.

— Quel renard tu fais, Matthieu Lewin ! Est-ce qu'on te l'a déjà dit ?

— Plusieurs personnes, en fait, répondit Matthieu en le poussant pour l'obliger à y aller.

Colin s'arrêta au bout de deux pas.

— Et toi ?

— Je m'en sortirai. Je me suis déjà servi de la poudre noire une centaine de fois. Arrange-toi juste pour avoir traversé d'ici trente secondes.

Dès que Matthieu arriva au pont, il se baissa pour faire semblant de relacer l'une de ses bottes. Colin poursuivit sans lui. Shakira et les Orlocks marchaient à une bonne cinquantaine de mètres derrière eux. De l'autre côté du pont les attendaient Lara, Ceta, frère Thomas et les trois créatures.

Matthieu se redressa, fit un écart et jeta négligemment un regard vers l'abîme. Une tramée de poudre noire courait à la base du pont. Il n'aperçut pas le baril, mais il savait qu'il était bien là. Cependant, lorsqu'il avait raconté à Colin qu'il s'était déjà servi de la poudre noire, il avait omis de lui préciser que c'était avec les canons et les obus. Mais après tout, le principe devait être

en gros identique.

Shakira était à une quarantaine de mètres derrière lui quand Matthieu sortit la boîte d'allumettes de sa poche. Il prétendit ostensiblement allumer la pipe de Colin alors qu'elle ne contenait pas de tabac, puis il laissa négligemment tomber l'allumette par-dessus le bord du pont, en priant pour qu'elle ne s'éteigne pas. Son vœu fut exaucé.

À vingt mètres, Matthieu commença à trotter, puis il prit ses jambes à son cou.

Une déflagration étourdissante. Des pierres et de la poussière fusèrent vers le ciel et un souffle d'air brûlant le souleva pratiquement du pont. En agitant les bras et les jambes, il se rua sur la rive opposée au moment où l'ouvrage explosait. Il se désintégra en un éclair. Matthieu atterrit poitrine la première sur la pente et s'agrippa à ce qui lui tombait sous sa main. Lara plongea vers le sol et le retint par le dos de sa chemise.

Colin, qui s'attendait à l'explosion, s'attaqua directement aux Orlocks interloqués, commençant par pourfendre de son épée le plus proche d'entre eux qui poussa un hurlement atroce. Frère Thomas saisit son compagnon par le poignet qu'il tordit violemment vers l'extérieur. L'os se cassa brutalement. Il arracha l'épée de la main de la créature et l'en cingla par-derrière. Un corps sans tête oscilla sur ses pieds en une courte danse macabre avant de s'effondrer.

Le troisième Orlock finit par comprendre ce qui se passait et tourna autour de Ceta en brandissant sa hache. Le coup fatal n'arriva pas. Ne sachant quoi faire d'autre, elle lui asséna un coup de pied à l'entrejambe. La créature poussa un grognement, écarquilla les yeux et s'affala par terre. Colin lui donna un coup de gourdin sur le crâne et le fit basculer par-dessus le bord du ravin.

Pendant ce temps, frère Thomas s'était porté à l'aide de Lara. Ils parvinrent à hisser Matthieu sans difficulté. Shakira et ses deux acolytes étaient allongés sur l'autre rive. Matthieu, qui sentait le pouvoir enfler de nouveau dans son corps, était incapable de dire s'ils étaient morts ou simplement inconscients.

Colin expliqua aux autres comment Matthieu s'y était pris, pendant que son ami continuait à étudier l'autre rive.

Lara s'approcha de lui.

— Ils sont morts ? lui demanda-t-elle.

Sa présence le ramena brutalement au présent. Il l'embrassa sur la joue.

— Je n'en sais rien. Peut-être...

— Vous êtes tous sains et saufs ? demanda frère Thomas.

Lara et Ceta acquiescèrent de la tête.

— Ça va, répondit Matthieu par-dessus son épaule.

— Si on parlait en marchant ? suggéra Colin.

Il mit ses mains en visière pour examiner le paysage ondulant avoisinant.

— Nous devrions nous hâter de mettre les voiles avant de voir apparaître

d'autres amis à eux.

— D'accord, répondit frère Thomas. D'après moi, ce sentier va dans la bonne direction. Si nous arrivons à atteindre les quais, nous devrions parvenir à nous procurer un passage sur un navire.

Lara dut tirer Matthieu par le coude pour attirer son attention. Il continuait à étudier les corps des Orlocks, allongés sur l'autre rive.

Tandis qu'ils approchaient de la ville, frère Thomas raconta à Matthieu et Colin ce qui leur était arrivé. Six Orlocks les avaient capturés par surprise.

— Mais il n'y en avait que trois avec vous, remarqua Matthieu.

— Frère Thomas en a tué deux, lui apprit Lara. Et Ceta et moi un autre.

Il faillit en trébucher d'étonnement, d'autant qu'elles souriaient d'un air énigmatique. Les femmes le surprendraient toujours. Il envisagea de leur demander des précisions sur la manière dont elles s'y étaient prises pour tuer l'Orlock, puis il décida qu'il se porterait tout aussi bien s'il l'ignorait.

Lorsqu'ils atteignirent le fond de la vallée, le sol s'aplanit subitement, si bien qu'ils purent progresser plus vite. Ils restèrent en grande partie silencieux, en particulier Matthieu, qui se contentait de répondre aux questions de Lara d'un hochement de tête ou d'un simple mot.

Comme Rivalin était une petite bourgade, ils n'eurent guère de mal à trouver la taverne. Frère Thomas prit quand même la précaution d'envoyer Colin en éclaireur pour s'assurer que la voie était libre avant de laisser les autres suivre. Ils s'installèrent à une table d'angle dans la salle commune.

Pendant qu'ils attendaient leur repas, frère Thomas se pencha vers Matthieu pour lui murmurer à l'oreille :

— J'aimerais te dire un mot, fiston.

Matthieu était tellement préoccupé qu'il parut s'apercevoir pour la première fois de la présence du prêtre, il repoussa sa chaise et le suivit.

Dehors, frère Thomas croisa les bras sur son torse et s'adossa au mur du bâtiment, une jambe repliée coincée sous lui.

— Ça va. Mat ? Je te trouve bien distrait.

— Pardon, mon père, répondit Matthieu. Je réfléchissais juste à...

— À ce qui s'est passé là-bas ? Oui, je sais. Ç'aurait été un péché de tuer un ennemi désarmé, fût-il orlock.

Matthieu jeta un regard acerbe au prêtre.

— Je n'ai pas toujours le luxe de savoir si j'ai ou non raison. Beaucoup de gens vont périr parce que je n'ai pas agi.

Frère Thomas sourit en contemplant ses pieds.

— Si tu savais à quel point les prêtres se trompent souvent, tu serais étonné, fiston. Tu penses que Shakira a survécu à l'explosion, c'est bien ça ?

— Elle est vivante. Elle vient tout juste de reprendre conscience et, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas de très bonne humeur.

— Dommage. Tu en es certain ?

Matthieu opina de la tête. Il étudiait la rue, étroite et en terre battue. Elle lui rappelait celle de Devondale, à l'époque de son enfance.

Frère Thomas l'observa pendant plusieurs secondes avant de reprendre la parole.

— Matthieu, tu ne peux pas plus changer ta nature qu'un fleuve ne peut changer son cours ou que ce cheval ne peut avoir des ailes qui lui poussent et s'envoler. Tu es le fils d'un homme et d'une femme bons. Tous deux étaient mes amis et ils t'ont éduqué à leur image. Les expériences que tu as vécues ont exercé une influence sur ton tempérament, mais tu sors d'un moule fabriqué il y a fort longtemps. Un acte contraire à la morale ne devient pas juste pour la bonne raison que les circonstances suggèrent qu'on y ait recours.

— Mais...

— Mais des gens mourront, comme tu l'as dit. C'est malheureux et tragique. Une guerre se prépare. Cela aussi, c'est tragique. Ce sera encore plus tragique s'il s'avère que la première victime est ton âme. Je suis fier que tu aies retenu ta main quand tu aurais pu frapper. La fin ne justifie pas les moyens. Et elle ne les justifiera jamais, mon garçon.

Matthieu soupira longuement.

— Je vais devoir me battre contre elle, et probablement contre Teanna aussi. Je ne suis pas sûr d'avoir la force d'y parvenir.

Une expression bizarre s'afficha sur le visage de frère Thomas à la mention de Teanna d'Elso, mais elle disparut en un clin d'œil.

— Tu feras ton devoir. On ne peut rien demander de plus. Quant à combattre Teanna, prenons les choses les unes après les autres. Tu m'as dit que le Gardien t'avait confié qu'elle avait joué un rôle dans l'alliance entre l'Ouest et l'Est pour s'opposer à la menace orlock. Peut-être devrions-nous faire preuve de plus d'ouverture d'esprit à son égard.

— La dernière fois que je lui ai fait confiance, elle a failli me tuer. Je ne lui offrirai pas une seconde chance.

— Tu n'as aucune raison de le faire, acquiesça frère Thomas. Bien évidemment, commence d'abord par te protéger toi-même. Mais les êtres peuvent changer, c'est tout ce que je te suggérerais. Si ce que nous avons appris sur Teanna est vrai, tous les humains sont confrontés à cette menace. Je te demande seulement d'étudier la situation objectivement.

— Et comment suis-je censé faire ça ?

— Il n'existe pas de réponse simple à cette question, dit le prêtre. J'aimerais qu'il y en ait. C'est une jeune fille qui sort tout à fait de l'ordinaire. N'oublie pas que sa mère l'a beaucoup influencée par le passé. Comme nous le savons, ce n'est plus le cas. En quatre ans, elle a peut-être changé.

Leur discussion se poursuivit pendant plusieurs minutes, mais Matthieu ne parvenait toujours pas à démêler ses idées.

— C'était tout ce qui te préoccupait ? demanda frère Thomas.

— Pas vraiment.

— Souhaites-tu en parler ?

— Non... oui. Mon père, à imaginer que Teanna ne tente pas de nouveau de me tuer, demeure le problème des Orlocks. D'après le Gardien, cette

guerre concerne notre survie. Je pense qu'il ne mentait pas. C'est exactement ce que vous venez de dire. Je n'ai pas la force de les combattre tous. Ils sont trop nombreux.

— Mat...

— Écoutez-moi, insista le jeune homme en s'approchant d'un pas. Il m'a montré des choses que les Anciens ont faites – que leurs armes ont faites –, des choses effrayantes, je le reconnais. Ces armes existent toujours. Le saviez-vous ? Je ne veux pas... je ne veux pas les utiliser.

Frère Thomas prit le temps de la réflexion.

— Ton père était mon meilleur ami et il m'a dit un jour que les héros ont aussi peur que les couards. Ce qui les différencie, c'est la manière dont ils affrontent cette peur.

— Il m'a dit la même chose et je ne suis pas un héros.

— Ni un couard, fiston, dit calmement frère Thomas en prenant Matthieu par les épaules. Je n'en doute pas un instant. Tu doutes de toi-même plus que les autres. Quand viendra le moment de prendre la bonne décision, tu sauras le faire. Aie confiance en toi.

Matthieu détourna les yeux.

— Mon père, voulez-vous me faire une promesse ? S'il m'arrive quelque chose, voulez-vous veillez sur Lara et Bran si je ne suis plus là ?

Sa demande bouleversa le prêtre. Il observait le jeune homme qui continuait à regarder dans le vide.

— Je te le promets, dit frère Thomas, mais on n'en arrivera pas là. Tu dois le croire.

Toujours pas de réponse.

— À présent, rentrons. Mat. Les autres vont penser que nous nous sommes perdus.

— Je reviens dans un petit moment.

D'ordinaire, les conseils de frère Thomas l'aidaient à relativiser les situations, mais cette fois il n'en était rien. Matthieu songeait aux images que lui avait montrées le Gardien et le mépris que sa faiblesse lui inspirait ne faisait qu'augmenter. Il pensa aussi à Teanna d'Elso. Il n'arrivait absolument pas à comprendre d'où le Gardien et frère Thomas tiraient l'idée qu'ils se faisaient d'elle. Pour en revenir à l'essentiel, elle avait tenté de le *tuer*. De plus, elle avait manipulé le père Kellner en Sennia quatre ans plus tôt, et elle était indirectement responsable du décès d'au moins trois autres personnes.

Tous ces événements lui embrouillaient les idées. D'anciens ennemis se transformaient désormais en alliés. *C'est ça, fais leur confiance. Quand la guerre sera terminée, on pourra peut-être jouer tous ensemble.*

Il s'appuya à un lampadaire. Un si grand nombre de balles volaient dans les airs qu'il ne savait laquelle rattraper. Il finirait bien par trouver la réponse. En ce qui le concernait, il devait juste aboutir à une conclusion. Cinq minutes plus tard, n'ayant toujours pas résolu son problème, il se décida à rentrer dans la taverne.

Un individu s'approcha presque immédiatement de lui. Il devait avoir environ la cinquantaine, portait de beaux habits et paraissait désarmé.

— Pardonnez-moi, dit-il, mais êtes-vous bien Matthieu Lewin ? Je me présente : Julian Tesh. J'appartiens au personnel de Sa Majesté le roi Eldar. Je peux vous assurer que je ne vous veux aucun mal. Je présume que vous êtes Siward Thomas, mais pardonnez-moi d'ignorer votre identité, jeune homme, ajouta-t-il à l'adresse de Colin.

— Que voulez-vous ? s'enquit Matthieu.

— J'ai pour instruction de vous inviter au palais d'été. Sa Majesté y séjourne et demande à vous rencontrer.

— *Demande ?* répéta Matthieu.

D'après son expérience, les rois ordonnaient plus souvent qu'ils ne demandaient.

— Sa Majesté a été très précise. Si vous refusez son invitation, personne ne vous retiendra ici. Je vous en donne ma parole d'honneur.

Matthieu interrogea ses compagnons du regard. Colin haussa les épaules.

— Comment avez-vous eu vent de notre présence ici ? l'interrogea le prêtre.

— Nous surveillons les parages depuis un mois, dans l'espoir de vous voir arriver. Malheureusement, nous ignorions quand vous le feriez. La princesse Teanna vous aurait accueilli en personne, mais elle est retenue au Bajan à l'heure actuelle.

Matthieu haussa un sourcil.

— Vraiment ?

— Oui, répondit Tesh. L'explosion qui vient de se produire en est une espèce de signe. Je peux donc avoir l'assurance que vous êtes bien Matthieu Lewin ?

— Effectivement, répondit Matthieu, qui ne voyait aucun intérêt à jouer au plus rusé.

Il présenta Lara, Ceta et Colin à Tesh, qui se révéla être une crème d'homme, d'une infinie courtoisie. Il s'inclina devant les femmes et serra la main des hommes.

— Que veut donc le roi Eldar ? demanda frère Thomas.

— Une simple conversation, le rassura Tesh. J'ignore jusqu'à quel point vous êtes informé, mon père, mais nous sommes en guerre. Il y a une semaine, des hordes de Vargothans et d'Orlocks ont attaqué notre frontière ouest. Ils ont tué presque trois mille personnes avant d'être repoussés. Des batailles identiques se livrent dans d'autres pays. Sa Majesté vous donnera plus de détails si vous acceptez de me suivre.

— Et dans le cas inverse ? demanda Colin.

— Je vous souhaiterai une bonne journée.

Scrutant le visage de son interlocuteur, Matthieu n'y décerna aucune trace de duperie. Un léger hochement de tête de frère Thomas fut suffisant pour lui faire prendre sa décision.

— Nous vous suivons, lui dit-il.

Rivalin.

Douze Chênes, le palais d'été des d'Elso, était un vaste ensemble architectural érigé au sommet d'un promontoire donnant sur la bourgade. Une muraille de pierre cernait quatre bâtiments et les tours de guet que Matthieu avait vues dans ses rêves. Hormis sa taille, il lui fit davantage penser à un vaste pavillon de chasse qu'à un château.

Le roi, âgé d'une soixantaine d'années, avait la réputation d'être un intellectuel, qui s'impliquait rarement dans la politique ou la conduite quotidienne de son pays. D'après les confidences que Teanna avaient faites à Matthieu, son père leur avait laissé ces tâches, à sa mère, puis à elle, sans hésiter le moins du monde. Bien curieux comportement de la part d'un souverain, songea le jeune homme, malgré l'intelligence et la forte personnalité de ces deux femmes. Les d'Elso régnaient depuis plus de cinq siècles, exploit difficile à accomplir si on ne gouvernait pas d'une main de fer. Il s'en confia à frère Thomas.

— Ne te laisse pas tromper par l'attitude d'Eldar, lui répondit le prêtre. Malgré son laconisme apparent, c'est un homme d'une intelligence aigüe. Si Marsa détenait un tel pouvoir, c'est parce qu'il le voulait bien. Je présume qu'il en va de même pour Teanna. S'il laisse les autres gouverner à sa place, c'est qu'il y trouve son compte.

Matthieu se demanda comment son ami était parvenu à cette déroutante conclusion. Tout en connaissant le passé mouvementé du prêtre, il ne put que s'étonner, une fois de plus, de l'étendue de ses connaissances.

Le souverain les attendait dans le grand foyer. Il ne correspondait en rien à l'idée que Matthieu s'était faite de lui. Plus petit que Colin d'une dizaine de centimètres, il présentait un embonpoint d'une bonne quinzaine de kilos. Malgré ses efforts, Matthieu ne parvint pas à imaginer le couple qu'il avait formé avec la sculpturale Marsa d'Elso. Pas plus qu'il ne put voir en lui le père de Teanna. Mais il avait déjà rencontré des familles encore moins harmonieuses.

— Merci d'être venu, Siward, dit Eldar à frère Thomas. Bienvenue chez moi, à vous et à vos compagnons. Eldar d'Elso.

Siward ? songea Matthieu en échangeant un regard avec Lara. Ceta dut réagir comme eux, car le monarque les surprit tous en s'inclinant vers elle.

— On m’a appris que vous étiez la femme de Siward. Je vous présente mes meilleurs vœux.

Ceta lui fit la révérence.

— Merci, sire, répondit-elle.

Le roi en vint à Matthieu.

— Et vous êtes Matthieu Lewin, poursuivit-il. Ma fille m’a beaucoup parlé de vous.

— Euh... oui, Votre Majesté, répondit Matthieu. Puis-je vous présenter mon épouse, Lara Palmer... pardon, je veux dire Lara Lewin, et mon ami, Colin Miller.

Ce lapsus fit glousser Eldar.

— J’ai commis plusieurs fois la même bourde après mon mariage. Pour finir, Marsa a fait graver son nom sur une tasse afin de me le rappeler. Je suis ravi de vous rencontrer tous les deux. Merci à tous d’être venus. J’ai cru comprendre que Julian avait interrompu votre déjeuner. Voulez-vous vous joindre à moi dans la salle à manger ?

Il s’agissait davantage d’un ordre que d’une question, car Eldar n’attendit pas de réponse. Il fit un signe de tête à Tesh qui les pria de l’excuser et s’éclipsa au bout du foyer. Tous emboîtèrent le pas du monarque.

Le repas se déroula agréablement. Le roi était un hôte charmant. Il montra un vif intérêt pour l’explosion et écouta avec attention Matthieu lui décrire ce qui s’était passé dans la caverne.

— Shakira voulait donc unir votre anneau au sien pour l’utiliser contre ma fille et les nations humaines. Intéressant.

— Oui, sire.

— Vous êtes un garçon débordant de ressources, Matthieu Lewin, mais je le savais déjà. J’imagine que vous avez remarqué que votre anneau n’était pas le seul objet présent dans la caverne.

— Si vous voulez parler du tombeau, oui, je l’ai remarqué.

— Et comment avez-vous réagi ?

— J’ai eu un choc, répondit simplement Matthieu. Je croyais que Marsa... votre épouse... était décédée. Je suis content que ce ne soit pas le cas.

Eldar d’Elso s’inclina en arrière.

— Drôle de commentaire de votre part. Elle a essayé de vous tuer, comme ma fille, et vous prétendez être content qu’elle ne soit pas morte.

Ce sujet mettait Matthieu mal à l’aise, mais à présent qu’il était à l’ordre du jour, il ne pouvait pas l’esquiver.

— Je ne voulais pas tuer votre femme, sire. Vu les circonstances, je n’avais qu’une solution : me protéger. Je suis vraiment navré de vous avoir causé ce chagrin.

Le roi joignit le bout de ses doigts et s’inclina encore plus en arrière. Ses paroles suivantes ne stupéfièrent pas seulement Matthieu, mais tous ceux présents dans la pièce.

— Marsa était folle, comme son frère. Je ne dis pas qu’elle hurlait à la

lune, mais la démence peut se présenter sous bien des formes. Dès leur enfance, leur grand-père leur avait enfoncé dans le crâne qu'ils gouverneraient le monde. Une idée malsaine, tout comme elle l'est aujourd'hui.

Cette appréciation, franche et nette, suscita une série d'interrogations muettes autour de la table. Seul frère Thomas se contentait d'observer. Matthieu scrutait le vin dans son gobelet.

— Je pensais ce que je disais, sire. Je sais que Marsa n'est pas morte, mais elle n'est pas vivante non plus... en tout cas, pas d'après ce que j'ai vu. Est-ce la raison pour laquelle vous nous avez convoqués ici ?

— Non seulement vous êtes plein de ressources, jeune homme, mais vous êtes intelligent, répondit Eldar. Je vous dirais : « en partie ». Sans l'intervention de dernière minute de Teanna, ma femme serait morte. Il n'empêche : elle a subi une lésion au cerveau que les médecins sont incapables de définir. Ces dernières années, Teanna a cherché un remède pour la guérir. En vain. J'aimerais que vous l'aidiez à y parvenir, si cela est possible.

Matthieu cilla. Il s'attendait vraiment à tout, sauf à cette demande. En un éclair, il revit la muraille de feu d'environ un kilomètre de largeur et de plusieurs centaines de pieds de haut qui se précipitait sur lui. Avaient suivi un éclair et une boule de feu créés par Marsa, qui s'étaient abattus sur Colin, Akin et lui-même, alors qu'ils se tenaient sur les falaises de Tremont. Il se rendit compte que son visage devait exprimer sa stupéfaction, mais Eldar n'en avait pas terminé.

— Je suis au courant de ce qui s'est passé en Elgaria il y a quatre ans, et je sais aussi ce qui est survenu entre ma fille et vous en Sennia. Sachez que je l'aurais empêché si j'en avais eu la possibilité. Malheureusement, c'est bien arrivé.

Merveilleux, songea Matthieu. Il va m'annoncer que Karas Duren vient dîner.

— Ma fille a beaucoup mûri ces dernières années. Elle reste impétueuse, et elle doit faire des efforts pour se maîtriser. Mais le fait est là : elle a changé. Elle s'intéresse à présent aux autres et cherche des moyens d'améliorer le sort de notre peuple. Elle s'y est employée et je trouve son travail admirable. J'ignore s'il s'agit d'un penchant naturel ou si c'est le temps qui a modifié son état d'esprit. Un peu des deux, peut-être.

Eldar coula un coup d'œil à frère Thomas, mais comme le prêtre restait de marbre, il s'adressa de nouveau à Matthieu.

— Le monde est à présent en guerre. Le Vargoth et le Coribar se sont alliés aux Orlocks. À l'heure où nous parlons, ils attaquent l'Alor Satar, le Cincar, le Sibuyan et notre pays.

— Nous l'avons appris, dit Matthieu.

— Savez-vous aussi que Teanna a forgé une alliance entre les forces de l'Ouest et de l'Est pour repousser cette attaque ? Depuis le début de la guerre, elle a livré une dizaine de batailles. Elle va bientôt arriver. Je suis persuadé

qu'elle aura beaucoup d'autres nouvelles à vous apprendre.

— Elle va arriver ? s'étonna Matthieu.

— Effectivement, répondit Eldar. J'aimerais que vous me donniez votre parole que vous ne ferez rien contre elle. Ce n'est pas le roi qui vous le demande, c'est le père.

Une tempête d'émotions assaillit Matthieu. Le sourire que lui adressa Lara le calma un peu.

— Votre Majesté, j'ai eu une discussion identique avec frère Thomas tout à l'heure. Je n'ai aucune envie de me battre contre une femme, mais je ne lui offrirai pas une seconde chance de terminer ce qu'elle a entamé. Vous devez le savoir.

— C'est compris. Je souhaite simplement que vous l'écoutez.

— Je l'écouterai.

Eldar d'Elso repoussa sa chaise de la table.

— Je vous en suis reconnaissant. À présent, veuillez m'excuser. J'aimerais dire quelques mots à frère Thomas en tête à tête. Si vous m'y autorisez, madame, bien entendu, ajouta-t-il à l'attention de Ceta.

Si l'aubergiste fut surprise d'entendre un roi lui demander sa permission, elle le dissimula habilement.

— Vous êtes tous libres de vous promener où bon vous semble, ajouta le roi. Si vous avez besoin de quelque chose, les gens de ma maison seront heureux de vous le fournir.

Stewart Vale, Alor Satar.

Un cavalier solitaire longeait au grand galop la lisière de la forêt donnant sur la vallée qui marquait la frontière entre l'Alor Satar et l'Elgaria. Un régiment presque complet de soldats vargothans et deux escouades orlocks le pourchassaient à tombeau ouvert. Le visage du cavalier était plâtré de crasse et du sang dégoulinait le long de son bras gauche du trou creusé par la pointe de la flèche logée dans son épaule. Les flancs de son cheval étaient mouchetés de taches d'écume blanche. Il faisait partie des rares soldats portant des lunettes.

Depuis qu'il avait été embarqué par les mercenaires deux ans plus tôt, Daniel Warrcn, citoyen de Devondale, était membre des services secrets vargothans. Comme beaucoup de ses concitoyens recrutés de force dans l'armée, Daniel avait appris le déclenchement de la guerre et avait découvert avec épouvante que les Orlocks étaient les nouveaux alliés des Vargothans.

Le commandement des mercenaires avait commis l'erreur fondamentale d'imaginer qu'en payant plus grassement ses soldats, il obtiendrait en échange une plus grande loyauté de leur part. Il se trompait.

La bataille qui venait de se dérouler sur les rives de la Roselaar s'était conclue sur une nouvelle victoire des Vargothans. Impitoyablement surpassées en nombre, les troupes de Delain s'étaient bravement battues, mais l'issue n'avait jamais fait le moindre doute. Tout l'après-midi, un flot constant de cavaliers avait fait l'aller-retour de la tente du haut commandement, apportant des dépêches sur les mouvements de l'ennemi et le lieu de bivouac de leur force principale. Daniel se trouvait seul dans la tente à l'arrivée du dernier message.

Le cavalier l'avait informé que Delain avait envoyé des unités de la milice elgarienne soutenir le flanc nord, sous le commandement d'un dénommé Akin Gibb. Il savait que les miliciens n'appartenaient pas à l'armée régulière, mais qu'il s'agissait de fermiers, de négociants et de marchands venus de tout le pays. Le soldat l'avait également informé qu'un éclaireur avait découvert une piste dans la montagne qui allait leur permettre de surprendre Gibb et ses hommes par-derrière.

— Magnifique, avait commenté Daniel en lui donnant une claque dans le dos. Buvez quelque chose et retournez à votre régiment. Je vais en informer

tout de suite le général Caspar.

Le messenger n'avait fait que deux pas avant que ses yeux ne sortent de leurs orbites. Daniel avait tenu la main collée sur sa bouche et maintenu le poignard en place jusqu'au moment où les genoux de l'homme avaient cédé et où il s'était effondré. Il avait traîné son cadavre au fond de la tente, renversé l'un des lits de camp et l'en avait recouvert. Le cheval du messenger se trouvait juste devant l'ouverture de la tente.

— Un cavalier approche ! lança une des sentinelles.

Akin Gibb leva les yeux de la carte qu'il étudiait, prit sa longue-portée et la régla en direction de la vallée.

— Un véritable essaim est à ses trousses, ajouta la sentinelle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'un des officiers.

Clignant des yeux, Akin regarda par son instrument. Les hommes se déplaçaient si rapidement qu'il avait du mal à dire qui cavalait en tête, mais cette silhouette lui rappelait quelqu'un.

— Hommes de première ligne, à vos postes ! hurla Thom Calthorpe. Canonniers, parés à tirer à mon commandement.

Akin reposa la longue-portée.

— Dieu du ciel..., marmonna-t-il, avant de courir vers les canons. Ne tirez pas, messieurs ! Laissez passer ce cavalier, Thom, que les archers le couvrent. C'est Daniel Warren, de notre village.

Des mottes de terre s'envolaient autour des sabots des chevaux lancés dans la vallée à un train d'enfer. À l'approche de la ligne elgarienne, Daniel ne ralentit pas du tout. L'espace d'un instant figé, Akin eut l'impression que l'animal et son cavalier restaient suspendus dans l'air, quand ils bondirent près du canon le plus proche, obligeant les tireurs à se baisser. Lui et un autre officier rattrapèrent Daniel qui glissait de sa selle et le laissèrent doucement atterrir.

Daniel jeta un coup d'œil à la longue-portée suspendue au cou d'Akin, puis à son ami.

— Invention intéressante, commenta-t-il.

Il parvint à délivrer le reste de son message avant de sombrer dans l'inconscience.

À trente kilomètres au sud du campement d'Akin et de ses hommes, Armand Duren recevait un autre rapport direct.

— Votre Altesse, les créatures ont percé notre première ligne de défense. James de Mirdan attaque leur ligne arrière et Delain déplace son cinquième bataillon pour les affronter.

— Teanna ? interrogea Armand.

— Presque à bout de forces, Votre Altesse. La princesse a été admirable. Elle est parvenue à repousser les trois premières attaques des mercenaires, mais ils étaient tout simplement trop nombreux. Ils déferlaient par vagues, en même temps que les créatures. Pour le moment, elle se repose dans sa tente.

— Darius Val ?

— Aux dernières nouvelles, il est encore à un jour de chevauchée d'ici. Gawl et ses hommes sont à deux jours derrière lui. Le gros de l'armée sennienne est arrivé il y a plusieurs heures, mais ils ont terriblement besoin de se reposer.

Armand étudia la carte déployée sur sa table.

— Faites savoir au général Krelco que sa seconde armée doit abandonner sa position sur les hauteurs et déplacer tous ses canons sur l'autre versant de la passe de Skeffington. Dites-lui qu'ils doivent être en place à la tombée du jour. Le nombre de sentinelles doit être doublé le long des lignes. Nous allons devoir tenir jusqu'à l'arrivée des renforts. Si les Orlocks nous veulent, ils devront venir jusqu'ici, ajouta-t-il en désignant un point sur la carte.

— Oui, Votre Altesse, répondit l'homme en le saluant.

Dès qu'ils se retrouvèrent en tête à tête, Armand se tourna vers son frère.

— Est-ce que tu crois que nos garnisons du sud vont parvenir à résister ?

— Elles ont intérêt, répliqua Eric. Si les Orlocks passent, notre position est perdue. Ils pourront marcher droit sur Rocoli.

Armand inspira à fond.

— Je vais aller voir comment va Teanna.

Eric l'arrêta alors qu'il était sur le seuil de la porte.

— Est-ce que tu comprends ce que Seth et Shakira essaient de faire ? lui demanda-t-il.

— En engageant des combats sur une ligne de front de plus de cent cinquante kilomètres, ils l'obligent à développer son énergie. Chaque fois, elle a besoin de plus de temps pour récupérer. Nous devons gagner du temps pour elle.

Armand haussa les sourcils avant de gagner la tente de Teanna à pas rapides. Le soldat qui la gardait se mit au garde-à-vous.

— Teanna ? lança Armand. Il n'obtint aucune réponse.

— Teanna ? répéta-t-il.

Il repoussa le battant de côté et passa la tête par l'interstice. Stupéfait, il constata que la tente était vide.

Rivalin.

Dans le jardin du roi, Matthieu, les mains jointes dans le dos, contemplait la fontaine de Teanna. La brise qui soufflait à travers l'eau sortant des museaux des chevaux projetait des embruns qui demeuraient en suspension dans l'air. Non loin de lui, Lara, assise sur un petit banc de bois, le surveillait. Elle finit par se lever et par le rejoindre.

— Tu as envie de parler ? lui demanda-t-elle gentiment.

— Pardon, dit-il. Je ne fais pas exprès d'être si distrait.

— Je sais.

— Toute cette histoire m'embrouille les idées.

— Pas vraiment.

Les sourcils froncés, il attendit qu'elle s'explique.

— Je ne sais rien d'autre sur Teanna que ce que tu m'as dit et ce que j'ai entendu raconter, mais si le Gardien et son père ne mentent pas, il est possible qu'elle ait changé. Les gens grandissent.

— Sans doute, répondit Matthieu. Elle m'effraie, c'est tout.

Cette fois, ce fut au tour de Lara d'être étonnée. Elle le prit par la main pour le guider vers le banc. Une fois de plus, il paraissait absent. Une minute entière s'écoula presque avant qu'il ne se décide à parler.

— Les anneaux ne rendent pas invincibles, dit-il. Si Teanna n'avait pas obtenu qu'Armand interrompe la bataille du terrain d'Ardon, nous aurions perdu. C'est aussi simple que ça. Delain lui-même l'affirme. À ce jour, je ne comprends toujours pas comment elle y est parvenue. Sais-tu ce que m'a dit le Gardien ?

Elle lui répondit non de la tête.

— D'après lui, Shakira dispose d'une armée d'un million de créatures... un million. Sans compter le Vargoth et le Coribar. Je ne peux pas me battre contre autant d'ennemis.

Lara finit par comprendre.

— Matthieu, je t'ai épousé parce que je t'aime. Et j'ai confiance en toi. Lorsque le père Kellner m'a enfermée dans la Caverne émeraude, j'ai prié pour que tu viennes à mon secours, et tu l'as fait. Tu as été magnifique, exactement comme quand tu t'es battu contre Karas Duren au terrain d'Ardon. Et tu n'es pas seul.

« Nos peuples ne sont pas prêts à abandonner notre monde entre les mains des Orlocks et de leurs amis. Bran mérite d'avoir la chance de grandir. Tu ne peux que faire le meilleur de ce dont tu es capable.

Matthieu n'eut pas le temps de lui répondre. Le bourdonnement qui avait commencé faiblement augmenta peu à peu d'intensité et un point de lumière d'un blanc pur apparut de nulle part et resta suspendu en l'air.

Matthieu comprit sur-le-champ de quoi il s'agissait. Il se leva et se plaça devant Lara, alors que le point lumineux se transformait en une ligne qui prenait ensuite la forme d'un rectangle.

Oscillant sur ses pieds, Teanna d'Elso avança d'un pas vers lui.

— Matthieu...

Il la rattrapa avant qu'elle ne tombe.

Ce soir-là, la plus grande partie du dîner se déroula dans le silence. Colin tenta à plusieurs reprises d'entamer la conversation, mais des regards fulminants de Lara l'en empêchèrent. Frère Thomas était également distrait et ne prononçait pratiquement pas un mot. Eldar d'Elso leur avait fait parvenir un message pour se faire excuser de ne pas être parmi eux. Ce fut Julian Tesh qui le leur apporta et qui leur apprit par la même occasion que Teanna n'avait toujours pas repris connaissance. Son père et les médecins étaient à son chevet. Il leur annonça aussi que des chambres avaient été préparées s'ils souhaitaient passer la nuit au palais.

Plus tard, Matthieu, en proie à une insomnie, gardait les yeux grands ouverts dans le noir. Au bout de deux heures, il abandonna ses efforts pour s'endormir, se vêtit et sortit en douce de la chambre. Lara ouvrit les yeux dès que la porte se referma et envisagea de le suivre. Elle dut se fustiger pour n'en rien faire.

Matthieu avait besoin de marcher. Les couloirs du palais étaient étroits et il ne savait guère vers où se diriger. Au détour d'un coude, il se retrouva sur un balcon et un double escalier qui séparaient l'aile des invités de celle de la famille royale. L'escalier menait au foyer principal et à la salle à manger. En haut des marches, une pendule en or ouvragé lui apprit qu'il était deux heures du matin. Il resta là sans bouger pendant plusieurs minutes, avant de prendre la décision d'emprunter la direction opposée.

Il tourna au bout du foyer et se retrouva dans un autre couloir, sur les deux côtés duquel donnaient plusieurs pièces. Quelques tableaux étaient suspendus aux murs. Un nouveau coude l'amena à un autre couloir dans lequel il s'arrêta. Des voix lui parvenaient d'une pièce située à son extrémité.

Malgré son manque d'oreille, il ne pouvait pas ne pas reconnaître la voix de frère Thomas. Au-dessus de la porte, les armoiries royales lui indiquèrent qu'il s'agissait de la chambre d'Eldar d'Elso. Poussé par la curiosité, Matthieu s'en approcha pour mieux entendre.

— Je ne vous le reproche pas, Siward, disait le roi. Je ne l'ai jamais fait. Marsa a toujours eu un penchant pour les hommes plus jeunes et elle savait

que je tenais à avoir des enfants. Je ne pouvais pas les lui donner... et à l'époque, vous n'étiez pas prêtre.

— Pensez-vous qu'elle est au courant ?

— Oui. Marsa était très directe avec sa fille... dans tous les domaines.

Il y eut un silence.

— C'est bien ce que je me disais, reprit le prêtre au bout d'un moment. Il y a quelques années, Teanna et moi avons eu une conversation au palais de Gawl. Bien évidemment, je ne lui ai rien dit, mais sa colère était extrêmement parlante. Si vous trouvez cela préférable, je partirai avant son réveil.

— Non, non, répondit Eldar. Je pensais vraiment ce que je disais plus tôt. Vous allez voir qu'elle a beaucoup mûri ces dernières années. Elle pourrait même être heureuse de vous voir.

Pour toute réponse, frère Thomas partit d'un rire penaud.

— Je parle sérieusement, affirma le roi.

— Ce serait touchant. J'éprouve des sentiments pour cette jeune fille. J'en ai toujours éprouvé, mais le fait est que son père, c'est vous, Eldar. C'est vous qui l'avez élevée, et c'est vous qu'elle aime. Les choses sont comme elles devraient être. J'ai toujours été absent et, de toute façon, je n'aurais pu être présent, vu les circonstances.

— Oui, dit le roi. Je trouve Ceta fort sympathique. J'espère que vous serez heureux ensemble. Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Dommage que vous ayez abandonné votre ancien métier. Nous risquons d'avoir besoin de vos services d'ici peu.

— Nous verrons, répondit frère Thomas. Où en êtes-vous ?

— Ça va mal. Nous avons réussi à repousser leurs premières attaques, mais il ne s'agissait que de simples incursions. Leur stratégie consistait à nous surprendre à l'improviste. Comme nous étions prêts, ils ont dû se rassembler pour la réviser, ce qui implique qu'ils ont dû demander des renforts.

— Vos troupes pourront tenir ?

— Je pense, répondit le roi. S'il n'était pas déjà engagé à Stewart Vale, le Vargoth nous attaquerait par le sud. C'est là que se gagnera ou se perdra la guerre. Si jamais l'Alor Satar tombe, nous combattons sur deux fronts, ce qui n'est pas bon du tout. Matthieu et Teanna doivent œuvrer de concert.

— D'accord, acquiesça frère Thomas. Si son anneau fonctionne comme celui de Matthieu et si elle récupère son énergie assez vite. J'ai déjà constaté ce phénomène avec Matthieu. Elle devrait être en état d'agir d'ici un jour ou deux.

— Dans la mesure où nous disposons de ce temps.

Matthieu était complètement estomaqué. *Teanna, la fille de frère Thomas ?*

Pourtant, il venait de l'entendre de ses propres oreilles. Subitement, des bribes d'événements et de conversations prirent une signification : le jour où les statues s'étaient animées, Gawl avait dit dans son atelier que frère Thomas connaissait Marsa et Matthieu avait alors surpris une expression étrange sur le

visage du prêtre ; la nuit où les assassins avaient essayé de lui voler son anneau, Teanna et frère Thomas avaient échangé un regard particulier. Une bonne demi-douzaine de détails, auparavant confus, présentaient désormais une évidence à ses yeux.

Indécis, Matthieu ne bougeait pas. Toute cette histoire était démentielle et, à chaque minute qui passait, elle le devenait encore plus. De toute évidence, il n'avait jamais rencontré d'homme plus complexe que frère Thomas. Subitement, il se sentit très gêné d'être là. Certains sujets étaient d'ordre privé et devaient le rester. Si le prêtre les évoquait, il le ferait de son propre chef. Sans bruit, Matthieu rebroussa chemin dans le couloir.

Il savait qu'il ne parviendrait pas à trouver le sommeil cette nuit-là, et il ne voulait pas déranger Lara. Il suffirait à sa femme de remarquer son expression pour commencer à le bombarder de questions. Il descendit donc au rez-de-chaussée pour boire un verre – une boisson bien corsée.

Grand fut son étonnement d'y trouver Colin, installé dans un fauteuil de la bibliothèque. Son ami enroula une jambe autour du pied d'un autre fauteuil pour l'attirer vers lui. Matthieu se dirigea d'abord vers le buffet sur lequel il prit une carafe dont il renifla le contenu.

— Essaie celle de droite, lui suggéra Colin.

— Qu'est-ce que tu fais debout à une heure pareille ?

— Je te retourne la question.

Matthieu s'affala sur le siège avec la carafe.

— Impossible de dormir, répondit-il.

Il tendit le vin à Colin.

— J'en ai bu assez, lui répondit ce dernier en étirant ses membres. Je suis tombé sur l'une des dames de compagnie de Teanna après le dîner, poursuivait-il, et elle m'a proposé de me faire visiter les lieux. Gentille fille. Endroit très intéressant.

Matthieu acquiesça et laissa le sujet en l'état. L'alcool lui réchauffa la gorge et laissa un léger arrière-goût d'amande dans sa bouche.

— Et toi, que fiches-tu debout à cette heure du crime ? lui demanda Colin.

— J'envisage sérieusement de me faire moine et de me retirer sur une île.

Colin gloussa.

— Tu as pu parler à Teanna ?

— Non, elle est encore trop faible.

— Je suis tombé sur Julian Tesh. Il m'a dit qu'elle a obligé Eric et Armand à conclure un traité avec l'Ouest.

Matthieu posa sur lui un regard morne.

— Tu n'y crois pas ?

— Je ne sais plus quoi croire, lui dit Matthieu. Il est évident que nous allons devoir parler, mais comment faire preuve de cordialité avec quelqu'un qui a essayé de vous tuer à deux reprises ?

— Deux reprises ?

— Le dragon de la caverne était une invention de son cru.

— Hum..., fit Colin. Qu'est-ce que tu vas faire ?

Matthieu étira ses jambes.

— Je n'en sais rien. D'après ce que j'ai entendu, ça va plutôt mal.

— À vous deux, vous pourriez vaincre Shakira, non ? lui demanda Colin.

— Peut-être. Mais ce n'est pas si simple. Si Shakira dispose vraiment d'une armée d'un million de créatures, ça va être coton. Les anneaux ne rendent pas invincibles. On ne peut en tirer qu'une certaine quantité d'énergie, et ça vous vide. Quand ça arrive...

— D'accord, d'accord, répliqua Colin. Tu n'as qu'à inventer quelque chose. Il te suffira peut-être de laisser les créatures poser les yeux sur ton aimable visage pour qu'elles regagnent leurs cavernes en hurlant !

Matthieu se versa un autre verre, et les deux amis poursuivirent une conversation sur la politique, la philosophie, les livres, les femmes et toutes sortes de sujets qui préoccupent les jeunes gens, pendant que la nuit s'éclaircissait. Leurs années de séparation semblaient s'estomper et, pendant un moment, tous deux oublièrent la tempête qui s'amoncelait au-dessus de l'Ouest.

Lara se brossait les cheveux quand on frappa à sa porte. Elle reboutonna les deux premiers boutons du corsage de sa robe et alla ouvrir. Au lieu de Matthieu comme elle s'y attendait, elle eut la surprise de trouver sur le seuil une jeune femme à la chevelure de jais. Grande et très belle, elle était vêtue d'un pantalon de cuir brun et d'un gilet assorti. Ses bottes la grandissaient d'une dizaine de centimètres et sa chemise avait tout d'un vêtement masculin.

— Bonjour, je suis Teanna d'Elso, lui dit-elle, Puis-je vous parler ?

— Bien sûr. Entrez. Je suis Lara Lewin.

L'hésitation de Lara à faire une révérence fut vite résolue par la main que lui tendait Teanna.

— Merci de me recevoir, lui dit la princesse. Avez-vous pris votre petit déjeuner ? Je peux faire apporter quelque chose.

— Très bonne idée, répondit Lara, qui attendait Teanna tout en ne l'attendant pas. Si nous nous asseyions ?

Teanna acquiesça et elles prirent place sur deux causeuses disposées de part et d'autre de la porte-fenêtre donnant sur le balcon.

— C'est difficile pour moi, commença Teanna. Les princesses n'ont pas pour habitude de s'excuser de s'être conduites comme des idiots, mais c'est pour cela que je viens vous voir. J'espérais vous trouver seule. Nous nous sommes déjà rencontrées, vous savez.

Lara fronça les sourcils.

— Vraiment ?

— Vous étiez alors inconsciente, mais j'ai soulevé un ou deux morceaux de maçonnerie qui vous écrasaient dans une caverne.

— Oh ! s'écria Lara. Merci.

— Je sais que vous avez récemment épousé Matthieu et que vous avez un

enfant. Permettez-moi donc de commencer par vous souhaiter d'être heureux. J'ignore ce qu'il vous a dit de moi, mais je veux d'abord vous présenter mes excuses. À une certaine époque, j'ai cru être éprise de votre mari.

Lara cilla. Elle savait beaucoup de choses sur Teanna et sur ses actes, mais la franchise de cette déclaration la prit au dépourvu. Cependant, un seul regard sur le visage de la princesse suffit à la convaincre que cette dernière nourrissait toujours de tendres sentiments à l'égard de Matthieu. Il devait être douloureux à Teanna de venir la voir. Sans savoir ce qui la poussait à faire ce geste, Lara tendit le bras pour lui prendre la main.

Les deux femmes bavardèrent pendant une demi-heure. Elles entamèrent et finirent leur petit déjeuner, mais leur conversation ne s'arrêta pas là. Elle n'était simple ni pour l'une, ni pour l'autre.

On peut affirmer sans crainte de se tromper que Matthieu s'attendait à tout en regagnant sa chambre, sauf à y trouver Teanna et Lara, assises côte à côte sur un canapé et pouffant de rire comme des amies d'enfance.

Lara se leva pour venir l'embrasser.

— Teanna et moi bavardions, lui dit-elle.

— Je vois.

— Je vais vous laisser seuls, poursuivit Lara. Je sais que vous devez parler de beaucoup de choses. Teanna m'a raconté ce qui se passe à Stewart Vale. C'est affreux, mon chéri. Tu dois les aider.

— Bien sûr, fut tout ce que Matthieu parvint à répondre.

Plus tard, lorsque Teanna et lui pénétrèrent dans la salle à manger, tout le monde y était rassemblé. Colin et frère Thomas se levèrent et s'inclinèrent devant la princesse, tandis que Lara et Ceta lui faisaient la révérence.

— Nous allons bientôt partir, leur annonça Matthieu.

Personne n'en fut surpris, car Lara les avait avertis. Même si elle n'était pas tout à fait remise, Teanna affirma être assez solide pour emmener frère Thomas et Matthieu à Stewart Vale. Ceta, Lara et Colin rejoindraient le site de la bataille en compagnie de l'escorte du roi.

Le reste des nouvelles était sinistre. Teanna leur apprit que tous les hommes, femmes et enfants en âge de se battre s'étaient regroupés en masse à Stewart Vale depuis deux semaines, dans un endroit dénommé Balengrath. Ils venaient de pays et de villes de tous horizons. L'issue de cette bataille, quelle qu'elle soit, déciderait du sort de l'humanité pour des générations.

— Votre Majesté, dit Matthieu à l'adresse d'Eldar, quand tout sera terminé, je reviendrai ici avec Teanna et nous verrons ce que nous pouvons faire pour votre femme. Je vous en donne ma parole. Nous pourrions essayer maintenant, mais j'estime que nous devons en priorité conserver toute notre énergie.

— Je vous comprends, répondit Eldar. Ma reconnaissance et mes prières vous accompagneront. Nous vous retrouverons à Balengrath dans une semaine.

Les adieux furent plus difficiles que ne l'avait escompté Matthieu. Son

cœur se pinça lorsque Lara lui murmura :

— Tu es ma vie... Reviens-moi.

La séparation de frère Thomas et de Ceta fut tout aussi déchirante. Ils s'isolèrent pour échanger quelques mots en privé. À leur retour, le prêtre et Teanna croisèrent leurs regards, mais Matthieu ne surprit entre eux qu'un hochement de tête courtois. Puis frère Thomas et lui se placèrent de part et d'autre de la princesse.

Cette façon de voyager donnait toujours la nausée à Matthieu. Il était content que ce phénomène ne dure au total qu'une minute. Lorsqu'il reprit son souffle, il décida que s'il devait à l'avenir se rendre quelque part, il emprunterait un moyen de transport normal.

Stewart Vale.

Ils se matérialisèrent au sommet d'une colline située non loin d'une imposante citadelle grise. Les drapeaux du Bajan, de l'Alor Satar, du Nyngary, du Cincar et de l'Elgaria bien-aimée de Matthieu claquaient au vent sur les remparts. Sur leur gauche s'étendait une vaste vallée d'au moins trois kilomètres de large, dans laquelle se livrait une bataille. Des tirs de canons portaient des flancs opposés des collines bordant la vallée et une brume de fumée flottait dans l'air.

— Princesse ! appela un soldat en se ruant vers eux. Nous avons besoin de vous. Les Orlocks attaquent notre aile est.

— J'arrive, répondit Teanna.

— Je vous accompagne, dit Matthieu.

— Où puis-je trouver Delain ? demanda frère Thomas au soldat.

— Dans le grand foyer, avec Darius Val et Armand Duren. Je crois que le calife est aussi avec eux.

Le prêtre le remercia et se tourna vers Matthieu et Teanna.

— Je dois me familiariser avec la situation. Faites le nécessaire, mais ne vous exposez pas inutilement. J'aimerais voir chacun d'entre vous quand vous en aurez terminé.

Le visage de Teanna se refroidit. Elle voulut prendre la parole, mais le prêtre l'en empêcha.

— Nous avons beaucoup de choses à évoquer tous les deux, mais ce n'est ni le lieu ni l'heure. Pour l'instant, nos peuples ont besoin de vous. Je vous parlerai plus tard.

Frère Thomas fit demi-tour, gagna l'entrée du château et disparut à l'intérieur.

— Parfois, il est comme ça, constata Matthieu.

— Je ne peux pas le savoir, répliqua Teanna d'un ton glacial.

Un quart d'heure plus tard, Matthieu avait l'impression d'avoir été happé dans un maelström. Des milliers et des milliers d'Orlocks, soutenus par une armée de Vargothans, s'avançaient en direction des soldats de l'Alliance dans la vallée. Le long des crêtes, les canons de l'Alor Satar continuaient à mitrailler l'ennemi. Les Vargothans répliquaient par des tirs de leurs propres canons et de catapultes de terrain. Des gerbes de terre fusaient dans les airs à

chaque impact de boulet. Du côté droit du champ de bataille, près de l'orée des bois, deux groupes de soldats à cheval se livraient un combat féroce. À la couleur de leurs manteaux, Matthieu déduisit qu'il s'agissait de soldats de l'Alor Satar opposés à des Vargothans. Les premiers étaient de loin surpassés en nombre par les seconds.

Il saisit tout de suite la situation.

— Nous devons faire gagner du temps à ces hommes, dit-il à Teanna.

— Comment ?

— Comme ceci.

Il forgea une image dans sa tête et se concentra. Les soldats qui manœuvraient les canons, tout comme ceux qui se battaient sur le terrain, laissèrent échapper des cris de stupeur à la vue de la muraille de cinq mètres de haut qui surgissait de nulle part. Elle s'étendait sur toute la largeur de la vallée et coupait donc les deux armées l'une de l'autre. Des renforts elgariens se lancèrent en avant à l'aide des hommes de l'Alor Satar assiégés pour s'opposer aux ennemis désormais retenus derrière cette muraille.

Bouche bée, Teanna le saisit par le bras.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Elle ne tiendra pas longtemps, lui dit-il. Les Vargothans ou Shakira ne vont pas tarder à la réduire en miettes, mais au moins, elle nous procure le temps nécessaire pour réfléchir.

Teanna lui adressa un sourire.

— Vous avez l'air de réfléchir correctement, maître Lewin.

Comme sa migraine reprenait, Matthieu s'arc-bouta et cilla à plusieurs reprises pour éclaircir sa vision.

— Je vais bien, mais l'effort me vide un peu.

Teanna acquiesça. La question qu'elle allait lui poser resta lettre morte, car un groupe de cavaliers remontait la colline au galop dans leur direction.

— Vous allez faire connaissance de mes cousins, Eric et Armand, lui annonça-t-elle.

Armand immobilisa son cheval dans une glissade et bondit à terre.

— Brillant, Teanna ! Absolument brillant, la félicita-t-il.

Il se tourna vers un soldat qui l'accompagnait avant qu'elle puisse lui répondre.

— Que les canons concentrent leurs tirs sur le centre de l'ennemi. (Il se retourna vers Teanna.) C'est le premier résultat positif que je vois depuis...

— Armand, je te présente Matthieu Lewin, l'interrompit-elle. L'idée de la muraille vient de lui.

Le sourire d'Armand s'évanouit, mais, après un semblant d'hésitation, il tendit la main et déclara :

— Merci de votre aide.

Matthieu le salua à son tour et s'inclina.

— Je vous en prie, sire. Je suis content que nous combattions ensemble.

Armand le dévisagea longuement.

— Oui. Voici mon frère, Eric. Je présume que vous connaissez Val et Delain.

— Ravi, dit Éric du haut de son cheval, avec un petit geste de la main. Bravo, jeune homme.

Darius Val le salua avec beaucoup plus de chaleur. Il descendit de sa monture, l'enlaça d'un geste brusque et l'embrassa sur les deux joues. Il portait une tunique noire retenue par une ceinture et un pantalon s'arrêtant sous les genoux, juste au-dessus de ses bottes. Son cimeterre recourbé était une arme usuelle dans son pays.

— Ça fait du bien de vous revoir, mon ami, lui dit Val. Vous vous êtes courageusement battu contre les créatures à Tremont.

— Ça date d'il y a bien longtemps, répliqua Matthieu.

— Un de ces jours, vous pourriez envisager d'effectuer une entrée moins théâtrale, déclara Delain en descendant de cheval. Bravo à tous les deux.

Delain serra la main de Matthieu et effleura les joues de Teanna d'un baiser.

— Tout simplement stupéfiant, commenta Darius Val en scrutant le théâtre des opérations.

Un grand nombre d'ennemis surpris du mauvais côté de la muraille s'étaient rendus et avaient été capturés.

— Seth va avoir matière à réflexion.

— La muraille ne tiendra pas, intervint Armand. Ils sont déjà en train de percer des trous dedans.

Tous reportèrent leur attention sur le terrain de bataille. Les Vargothans avaient rechargé leurs canons et se concentraient à présent sur la muraille. De larges fissures commençaient à apparaître dedans.

— Plutôt facile, dit Teanna.

Elle tendit un bras vers la muraille et ferma les yeux. Une seconde plus tard, le mur était flambant neuf. Elle jeta un clin d'œil à Matthieu.

— Hum... Frère Thomas vous a-t-il trouvé ? demanda ce dernier à Delain.

— Oui. Il étudie les cartes et discute avec notre commandement. Ce serait peut-être une bonne idée de nous retirer de cette arête. Il suffirait d'un boulet chanceux pour que le Bajan, l'Alor Satar et l'Elgaria se cherchent de nouveaux dirigeants.

— Je suis d'accord, dit Armand. Retrouvons-nous à la forteresse pour leur faire un rapport.

— Avez-vous besoin de chevaux, demanda Delain, ou allez-vous... ah !

— Nous viendrons à cheval, répondit Matthieu.

— Très bien, rendez-vous dans dix minutes, dit Armand. Je vous ferai raccompagner par une patrouille.

Le visage sombre, Frère Thomas les attendait devant le portail principal. Matthieu était à peine descendu de cheval qu'il l'entraîna à l'écart.

— Nous sommes dans le pétrin, lui apprit le prêtre sans préambule. Les

commandants de Delain sont compétents, mais ce ne sont pas eux qui ont choisi ce site. Cette position est indéfendable.

— Pourquoi ? lui demanda le jeune homme. Nous sommes sur le terrain le plus élevé et l'ennemi doit traverser le fond de la vallée pour nous affronter. J'ignore combien de canons nous avons placés le long de la crête, mais il semble y en avoir beaucoup.

— Akin Gibb vient de nous envoyer une dépêche. Daniel Warren lui a parlé d'une piste par la montagne dont l'ennemi a pris connaissance.

— Daniel ! s'écria Matthieu. Où est-il ?

Frère Thomas marqua une hésitation.

— Pour le moment, avec les médecins. Il a été gravement blessé en tentant de nous rejoindre.

Matthieu se sentit mal. Il agrippa le bras du prêtre.

— Comment va-t-il ?

— Selon eux, il vivra, mais il a reçu deux flèches dans le dos.

— Où est-il ? Je veux le voir.

— À l'infirmerie de la milice, à trois kilomètres d'ici. Leur bivouac est installé au pied de la montagne, lui indiqua le prêtre. Va le voir, mais reviens le plus vite possible.

Par discrétion, Teanna s'était écartée pendant leur conversation et attendait patiemment qu'ils en aient terminé.

— Un ami que je n'ai pas vu depuis fort longtemps a été blessé, lui expliqua Matthieu. Je dois aller le voir.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

Matthieu remonta d'un bond en selle.

— Non, vous ne le connaissez pas. Mais merci de me l'avoir proposé. Je reviens le plus vite possible.

Elle le regarda s'éloigner sur la route avant de se tourner vers le prêtre. Son visage portait de nouveau un masque.

— Vous avez dit que vous souhaitiez me parler.

— Oui, répondit frère Thomas. Si nous marchions ?

— Ne pouvez-vous pas le faire ici ?

— Je pourrais, mais je ne préfère pas.

Teanna haussa les sourcils et poussa un soupir d'exaspération en se mettant en marche. Croisant les mains dans le dos, frère Thomas la rejoignit.

— Votre père et moi avons eu une conversation hier soir, Teanna. Il m'a dit que vous étiez au courant de la relation qui nous lie.

— Merci de l'appeler mon père. Je suis au courant depuis l'âge de huit ans.

— Je vois.

— J'ai posé la question un jour à ma mère, parce que je ne reconnaissais pratiquement rien d'Eldar en moi. Elle m'a dit la vérité.

— Et vous continuez à trouver que vous lui ressemblez peu ?

Cette question parut surprendre Teanna. Elle ralentit le pas.

— Le contraire serait inhabituel, puisque nous ne sommes pas parents.

— Il n'est pas nécessaire de l'être. Je vous repose ma question : trouvez-vous toujours que vous lui ressemblez peu ?

Teanna posa sur lui un regard décontenancé.

— C'est Eldar d'Elso qui vous a élevée, Teanna, pas moi. Petite fille, c'est vers lui que vous vous précipitiez quand vous aviez du chagrin ou que vous vous étiez fait mal, pas vers moi. Je n'ai pris connaissance de votre existence que lorsque vous avez eu à peu près quatre ans.

— Et manifestement, cela n'a rien changé pour vous.

— Au contraire, je voulais venir vous voir, mais votre mère s'y est opposée. J'ai respecté ses raisons. Elle m'a expliqué que votre père voulait un héritier, mais qu'il était malheureusement incapable d'en concevoir un. À cette époque, vous aviez déjà été déclarée princesse héréditaire et fille du roi Eldar. Si je vous avais reconnue publiquement, vous auriez couru le risque d'être rejetée, et une guerre civile aurait peut-être éclaté dans votre pays. Vous êtes mieux placée que quiconque pour savoir que les nobles qui aimeraient prétendre au trône sont légion. Je lui ai donc donné ma parole, et je m'y suis tenu, durant toutes ces années. Vous me comprenez ?

— Je comprends que vous n'avez jamais essayé de me voir.

— C'est cela, tenir sa parole, répliqua frère Thomas. Quand j'ai appris votre existence, j'avais déjà prononcé mes vœux. Votre mère m'a écrit pour me dire que vous étiez heureuse et que vous deveniez une belle jeune fille. J'ai gardé ses lettres.

— Et à présent, vous ressentez le besoin de m'avouer tout ceci.

— Il ne s'agit que d'une explication. J'ignorais que vous étiez au courant avant la conversation que j'ai eue hier soir avec votre père. Nous ne sommes que trois à connaître la vérité, et je n'en parlerai jamais à personne.

Teanna ne savait trop que penser. Au fil des ans, elle s'était forgé une image de son vrai père et avait imaginé ce qu'elle lui dirait s'ils se rencontraient un jour. Frère Thomas ne correspondait en rien à cette image. Elle avait toujours eu la conviction d'avoir été abandonnée. Elle avait besoin de temps pour réfléchir.

— Merci pour votre discrétion, lui dit-elle. À présent, je dois vraiment retourner au camp.

Elle se retourna et rebroussa chemin.

— Teanna, déclara frère Thomas à son dos, je veux que vous sachiez que je suis vraiment fier de ce que vous faites. Ce n'est pas rien que de se soucier de ses semblables. J'aimerais croire que le sang qui coule dans vos veines y est pour quelque chose.

« Vos cousins et vous ne portez pas le même regard sur le monde. C'est normal. Votre père est un homme d'une grande bonté, et vous devez aussi savoir que je serai également présent si vous le désirez.

Teanna s'immobilisa et resta figée sur place après cette déclaration de frère Thomas. Au bout de quelques secondes, elle reprit le chemin du

campement.

La vaste tente où était hébergé Daniel avait été transformée en hôpital de campagne de fortune. Tous les lits de camp étaient occupés par des blessés. Daniel était inconscient lorsque Matthieu arriva. Ses lunettes étaient posées sur une petite table, à côté de son lit. À son chevet. Akin Gibb observait les médecins panser ses blessures. Lorsqu'ils se virent, Akin porta un doigt à ses lèvres et fit signe à Matthieu de le suivre dehors.

— Comment va-t-il ? lui demanda ce dernier à l'extérieur de la tente.

— Il a perdu beaucoup de sang, mais d'après les médecins, il va s'en sortir.

Matthieu ferma les yeux pour prononcer une brève prière de remerciements.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne connais pas les détails. Il travaillait pour les Vargothans et il semblerait qu'en début d'après-midi, il a intercepté un message de l'un de leurs éclaireurs évoquant une piste à travers la montagne. Si les mercenaires l'empruntaient, ils nous surprendraient par-derrière. Daniel a volé un cheval et a foncé dans la vallée en direction de nos lignes, une douzaine d'entre eux à ses basques. Il a pris deux flèches dans le dos.

Akin ouvrit la main pour montrer les deux têtes de flèche à Matthieu. Elles étaient plâtrées de sang séché.

Matthieu fit la grimace.

— Tu sais où se trouve cette piste ?

— Nos hommes l'ont découverte il y a quelque temps ; ils la surveillent. Malheureusement, ce n'est qu'une partie du problème. Un habitant du coin nous a appris que les collines des environs sont truffées d'un réseau de grottes semblable à une ruche.

Matthieu mit une seconde à comprendre ce qu'Akin voulait lui dire.

— Des tunnels ?

— Oui.

— Mauvaise nouvelle. Les Orlocks peuvent surgir de partout.

— Je sais. J'ai transmis ce renseignement à Delain, mais d'après lui, il est capital que nous tenions cette position.

— Et que nous courions le risque d'être pris dans un étau ? Cela n'a aucun sens. Nous devons faire quelque chose.

Akin croisa les bras sur son torse.

— Ne te gêne pas pour me suggérer des solutions. Nous ne pouvons guère agir avant l'arrivée de Gawl et de James. D'après la dernière dépêche que nous avons reçue, ils sont encore à plusieurs jours d'ici. Nous sommes largement surpassés en nombre. Nous nous sommes contentés de nous accrocher.

— Mais si les créatures débarquent par-derrière...

— Ce sont les ordres, répliqua Akin.

Matthieu trouvait que tout se déroulait trop vite. Sa tête le lanciait et, malgré tous ses efforts, il était incapable de sentir si Shakira se trouvait dans les environs. Il se pouvait qu'elle eût été blessée plus gravement qu'il ne le pensait, mais quelque chose lui soufflait qu'il n'en était rien.

Un instant, il songea demander à Akin de lui montrer la piste à travers la montagne, puis il rejeta cette idée. L'ennemi savait manifestement à présent qu'elle était surveillée et il n'essaierait probablement pas de l'emprunter. Les grottes l'inquiétaient beaucoup plus.

— L'homme qui t'a parlé des cavernes est dans le coin ? lui demanda-t-il.

— On peut le trouver, répondit Akin. Pourquoi ?

— J'aimerais en voir une ou deux. Je pense que si je peux sceller leurs entrées, je parviendrai à empêcher les Orlocks de nous attaquer par-derrière.

— Bonne idée. Attends-moi ici. Je reviens tout de suite.

Un quart d'heure plus tard. Akin revint en compagnie d'un type trapu à la joue gonflée par une boule de tabac qu'il chiquait allègrement.

— Spencer, le présenta Akin.

Matthieu lui serra la main.

— Vous connaissez certaines grottes du coin ?

— Ouais, répondit Spencer entre deux machouillages. J'ai grandi dans la province de Telfair. Mon village natal se trouve à environ huit kilomètres d'ici.

— Vous pourriez me les montrer ?

— Bien sûr. Mais il y en a au moins vingt ou trente. Peut-être plus. Elles sont toutes reliées entre elles, comme une colonie de fourmis. Vous voulez en voir combien ?

— Juste une ou deux, répondit Matthieu.

Spencer contempla le haut des collines environnantes pendant quelques secondes, puis il cracha un filet de jus brun par terre, avant de tendre la main vers sa blague à tabac. Il en sortit une grosse pincée, la coinça dans sa joue, puis il tendit la blague à Akin, qui la refusa.

— Euh... non merci, fit Matthieu quand la blague arriva à lui.

Spencer fronça les sourcils.

— Vous êtes vraiment des gens bizarres, vous les Elgariens. Ça ferait pousser quelques poils sur votre poitrine.

— Peut-être tout à l'heure, lui répondit Matthieu.

Spencer haussa les épaules et rangea sa blague à tabac.

— Comme vous voudrez, dit-il. Il y a une grotte tout près. Vous voyez cette cascade, en haut de la colline ? L'entrée est juste derrière.

— Et vous êtes sûr qu'elles sont reliées entre elles ?

Un autre filet de jus de tabac atterrit par terre.

— J'peux pas dire que c'est vrai pour toutes, mais pour celles que je connais, oui. On allait y camper quand on était petits. Ça vous gêne pas que je vous pose une question ?

— Non, dit Matthieu.

— Si vous nous faites un tour de magie, est-ce que je peux rester pour vous regarder ?

Matthieu envisagea de raconter à Spencer comment fonctionnaient les anneaux, mais sa tête le martelait et il ne se sentait pas la patience de le faire.

— Aucun problème, répondit-il.

Ils envoyèrent un messenger à Teanna et attendirent son arrivée. Matthieu la présenta aux autres hommes, qui s'inclinèrent devant elle. Dès qu'il la vit, Akin se mit curieusement à bégayer et à se montrer dans l'incapacité de croiser son regard. Matthieu trouva cela curieux, car il n'avait jamais vu son ami dans un état pareil. Sans se conduire en terrain conquis avec les femmes, Akin n'était pas non plus particulièrement timide. Teanna semblait trouver son attitude amusante. Ils lièrent langue et partirent bavarder sur un sentier.

Spencer disait vrai. On ne pouvait pas apercevoir la grotte tant qu'on n'arrivait pas derrière la cascade. Ils durent donc se glisser le long d'une corniche étroite en s'accrochant à la paroi, ce qui leur valut de se faire tremper. Une fois derrière la cascade, l'eau formait un rideau blanc qui les coupait du reste du monde et dont le fracas noyait tous les autres bruits.

Il leur fallut une vingtaine de minutes pour atteindre l'entrée de la grotte. Une fois à l'intérieur, Teanna créa une boule de lumière bleue flottante qui leur permit d'y voir quelque chose. Comme les autres, elle était trempée, et elle prit le temps de s'essuyer le visage des mains. Ce faisant, elle remarqua qu'Akin l'observait et elle rajusta le tissu de sa chemise de manière à l'empêcher de rester plaqué contre ses seins. Matthieu ne pouvait en avoir la certitude à cause de la pénombre, mais il aurait juré que le teint de son ami s'était empourpré au moment où Teanna l'avait surpris en train de l'observer. Bizarrement, elle ne paraissait pas contrariée.

— Elle s'enfonce loin, leur annonça Spencer. Ça fait trente ans que j'suis pas venu ici, mais si mes souvenirs sont exacts, ce passage aboutit à un mur à une trentaine de mètres, après il tourne sur la droite et tombe sur une autre grotte.

— Que faisons-nous ici exactement ? s'enquit Teanna.

Matthieu contemplait le plafond.

— Je voulais voir la largeur de l'ouverture, répondit-il. Je pensais qu'il existait peut-être un moyen de faire dévier le courant de la cascade et d'inonder les grottes, mais à présent que nous sommes ici, je ne vois pas comment je pourrais faire ça.

— Et si tous ces rochers n'étaient plus là ? lui demanda Teanna.

— Ils s'empilent au moins sur trente mètres, m'dame, répondit Spencer.

Teanna fronça les sourcils et échangea un message tacite avec Matthieu.

— Vous pensez en être capable ? lui demanda-t-il.

Teanna étudia les rochers pendant quelques secondes avant de hocher la tête.

— Je crois.

Tous deux se mirent un peu à l'écart pour en débattre plus en détail.

Entre-temps, Spencer alla se promener dans le tunnel. Moins d'une minute plus tard, il rappliqua et interrompit leur conversation.

— Des Orlocks, chuchota-t-il.

La boule de lumière de Teanna s'évanouit sur-le-champ, tandis qu'ils ressortaient tous les quatre tant bien que mal de la grotte et se faufilaient sur la corniche. Dans sa hâte, Teanna trébucha et aurait glissé si Akin ne l'avait pas retenue.

Tous pantelaient lorsqu'ils atteignirent le bas de la colline.

Matthieu se retourna pour étudier la cascade de loin. Spencer avait sous-estimé d'environ trente mètres l'épaisseur des rochers. De plus, il y avait aussi des tonnes de terre au-dessus l'ouverture. Il se tourna vers Akin et lui dit :

— Devance-nous un peu avec Spencer. On vous rejoint dans une minute.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ? demanda Spencer.

— La magie dont vous parliez tout à l'heure, lui répondit Akin en le prenant par le coude.

L'autre écarquilla les yeux et se tut. Lui et Akin continuèrent à avancer sur la piste tant qu'ils ne furent pas à une distance sûre.

— Vous n'avez pas oublié comment vous relier, Matthieu ?

— Non.

— Bien. Éclaircissez votre esprit et laissez-moi faire.

Matthieu prit une profonde inspiration et plongea les yeux dans ceux de Teanna, laissant son esprit se vider. Il l'entendit parler, mais les mots semblaient venir de très loin. D'autres sons s'estompèrent aussi... le souffle du vent dans les arbres, le pépiement des oiseaux. Pour finir, ne demeura dans sa tête que la voix de Teanna dont la netteté ne cessait de se préciser.

Il sentit l'afflux de pouvoir à l'instant où elle lança : « Maintenant ! »

Vingt-cinq mètres plus loin, Akin vit un rayon de lumière blanche jaillir de la main de la princesse et frapper l'endroit où la cascade dégringolait du haut de la colline. La détonation tonitruante qui suivit fit trembler le sol sous ses pieds. L'eau et des tonnes de rochers et de terre fusèrent dans les airs à l'instant où le rayon frappait la colline. L'explosion atteignit une telle intensité qu'Akin et Spencer durent plonger à couvert pour ne pas être heurtés par des débris qui retombaient de toutes parts.

Lorsque le calme revint, une minute plus tard, Akin n'en crut pas ses yeux. Une portion de trente mètres de large de la colline avait été arrachée. L'eau ne se déversait plus à côté de l'ouverture de la caverne, mais coulait directement dedans.

Lui et Spencer remontèrent le chemin au pas de course. Matthieu soutenait Teanna, mais il avait l'air sonné et désorienté. Elle était dans un état aussi piteux que lui. Akin souleva la princesse dans ses bras, pendant que Spencer se portait à l'aide de Matthieu.

Akin transporta Teanna jusqu'au campement de la milice. Il éprouva un véritable choc quand il lui jeta un coup d'œil et constata qu'elle avait les yeux ouverts. De plus, elle l'observait.

Citadelle de Balengrath.

Au cours des cinq journées suivantes, Matthieu et Teanna défendirent alternativement la citadelle de Stewart Vale. Tous deux étaient exténués et avaient terriblement besoin de repos. Entre-temps, des hordes supplémentaires d'Orlocks ne cessaient d'affluer. Shakira ne donnait toujours aucun signe de vie.

Akin et Teanna avaient l'air de bien s'entendre. Il demeurait à ses côtés quand elle récupérait de ses migraines et elle alla le voir à plusieurs reprises au campement. On les voyait souvent se promener ensemble.

Armand Duren, attitude peu surprenante de sa part, s'arrangeait pour avoir le moins possible affaire à Matthieu. Son frère montrait moins de morgue et engageait de temps à autre une conversation avec lui. Il paraissait se soucier sincèrement de l'état de santé de Teanna et du sien, vu la difficulté de la situation. Il s'inquiétait également de la capacité de leurs troupes à résister, tant que Gawl et James ne les auraient pas rejoints avec des renforts. Eric trouvait que les chances jouaient en faveur de l'ennemi et que leurs espoirs étaient minces.

Tout cela changea le sixième jour. Un éclaireur franchit la porte arrière de la citadelle et leur apprit que Gawl et ses Senniens ne se trouvaient plus qu'à une heure de marche. Un peu plus tard, un autre éclaireur vint leur annoncer que James arriverait plus tard dans la soirée.

Une conférence fut organisée en hâte dans le grand foyer pour discuter de la stratégie à suivre. Les commandants étaient tous d'avis que le moment était venu de prendre l'initiative. L'armée du Mirdan commencerait par attaquer l'arrière-garde ennemie à l'aube. Delain basculerait vers l'est, et frapperait le flanc des Vargothans pendant que l'Alor Satar effectuerait une percée vers leur centre, soutenu par Teanna. L'armée sennienne, aidée de Matthieu, consoliderait la milice d'Akin qui constituait le lien le plus faible de l'Alliance.

Après quoi, Matthieu alla se pencher sur le parapet pour prendre un bol d'air frais. La citadelle de Balengrath avait été conçue comme un carré, doté de tours de guets dans ses quatre angles et au centre de ses murailles massives. Toutes possédaient des toits coniques. Des douves asséchées, inutilisées depuis plus de quatre-vingts ans, entouraient le château qui était la

capitale de l'Alor Satar avant que Gabrel Duren ne déménage à Rocoli.

Plusieurs sentinelles, postées le long du rideau extérieur de la citadelle, le saluèrent alors qu'ils passaient à côté d'eux. Quelques hommes lui donnèrent une tape dans le dos ou lui murmurèrent des paroles d'encouragement, malgré la morosité ambiante.

Le spectacle des foyers ennemis, de l'autre côté de la vallée, fit frissonner Matthieu. Le lendemain n'allait pas être une journée facile. Il eut la surprise de tomber sur Teanna et Akin, en pleine conversation. Ne voulant pas les déranger, il allait rebrousser chemin quand ils lui firent signe de s'approcher.

— Je ne voulais pas vous interrompre, leur dit-il.

— Tu ne l'as pas fait, lui répondit Akin. Je retournais voir si tout se passe bien du côté de mes hommes. On se voit demain, Mat.

Il pressa l'épaule de Matthieu et leur souhaita bonne nuit. À peine s'était-il éloigné de quelques pas que Teanna courut derrière lui et déposa un baiser sur sa joue.

Elle rejoignit ensuite Matthieu.

— Il est gentil, lui dit-elle. Vous et lui avez beaucoup de qualités en commun.

— C'est un homme d'une grande bonté. Je le connais depuis toujours.

Teanna sourit et contempla la vallée.

— Tellement nombreux, observa-t-elle d'une voix douce.

Matthieu posa les avant-bras sur le parapet.

— Effectivement.

— J'ai appris tout à l'heure que mon père et notre armée arriveront demain, lui dit-elle.

— Ils devraient nous être utiles.

En vérité, il espérait qu'Eldar et les siens seraient en retard. Lara lui manquait terriblement, mais il ne voulait surtout pas la voir à Balengrath.

— Mais vous ne le pensez pas sincèrement.

— Franchement, je n'en sais rien. À nous deux, nous pouvons au moins ralentir l'ennemi. Mais je ne comprends pas pourquoi Shakira ne s'est toujours pas montrée.

Teanna hocha la tête.

— Nous allons devoir conserver notre énergie. J'ai été très fatiguée toute la semaine.

Ils se mirent en marche pour regagner la forteresse. En dépit de l'heure tardive, des hommes continuaient à vaquer ici et là.

— Regardez, dit Teanna. Éric parle à quelqu'un en bas.

La faible lumière projetée par la lune empêcha Matthieu de reconnaître l'interlocuteur du prince. L'astre enveloppait la cour d'une pellicule argentée.

La princesse changea de sujet.

— J'ai parlé à Siward Thomas l'autre jour.

— Ah oui ?

— Il est différent de ce que je croyais.

C'est l'euphémisme de l'année, songea Matthieu, tout en prenant garde de n'en rien dire.

— Effectivement. Si quelqu'un peut nous aider à mener cette bataille, c'est bien lui.

— Hum...

— Il se fait tard, observa Matthieu. Je ferais mieux de rentrer pour la nuit.

— Je vous raccompagne.

Éric bavardait encore dans la cour lorsqu'ils arrivèrent en bas des marches. Il leur adressa un signe de tête.

Matthieu n'était pas d'humeur à engager une autre conversation. Il agita donc le bras et dit bonsoir à Teanna.

— Je ferais mieux d'aller lui dire un mot, déclara la princesse, sinon il le prendra mal. Bonne nuit, Matthieu.

Il était à mi-chemin de la forteresse lorsque Teanna l'appela d'un cri perçant.

Matthieu pivota sur place. La princesse et Éric se faisaient face à une cinquantaine de mètres de lui. Elle tendait le bras vers son cousin. Une seconde plus tard, quelque chose siffla à l'oreille de Matthieu. Horrifié, il vit Éric sortir son épée et en frapper le bras de Teanna dont il trancha la main.

Une gerbe de sang gicla de la blessure de la princesse qui hurla et bascula en arrière pendant que son cousin s'agenouillait, ramassait la main tranchée et arrachait l'anneau de son doigt.

Cette scène atroce dura à peine quelques secondes. Encore sous le choc, Matthieu se rua à l'aide de la princesse.

— Derrière vous ! haleta Teanna.

Il eut tout juste le temps de réagir. Un homme surgit de l'ombre, une épée brandie au-dessus de sa tête. La colère s'empara de Matthieu qui réalisait ce qui se passait. L'homme à l'épée s'immobilisa et s'agrippa la tête. Un instant plus tard, il tomba par terre, mort, du sang coulant de ses oreilles.

Lorsque Matthieu se retourna vers Teanna, il vit Eric écraser son anneau d'or rosé sous la semelle de sa botte. La princesse, à genoux dans un bain de sang, se balançait d'avant en arrière de douleur. La voix d'Eric parvint jusqu'à lui.

— Voici le sort que notre famille réserve aux traîtres, lui disait-il. Tu n'aurais jamais dû t'aligner à ses côtés.

Dans la forteresse, des gens criaient. Matthieu en prit conscience alors qu'il s'avançait vers Eric, d'une démarche ni lente ni rapide. Il n'accéléra pas lorsque le prince leva son épée et lança :

— Au revoir, ma cousine.

L'épée ne s'abattit pas. Elle se contenta de disparaître de la main d'Eric. Interloqué, ce dernier se tourna vers Matthieu.

— Encore vivant, Lewin ? persifla-t-il. Je dois vraiment apprendre à payer mes gens...

Ce furent les dernières paroles prononcées par Eric Duren. Une lumière

blanche, surgie du néant, l'enveloppa. Dans les dernières secondes de sa vie, il poussa un cri, mais qui s'évanouit aussi subitement que la lumière. Quelque part au loin retentit un carillon.

Armand, Delain et frère Thomas arrivèrent en trombe.

— Qu'avez-vous fait à mon frère ? demanda Armand.

Matthieu le regarda fixement quelques secondes, leva les yeux lentement vers la lune avant de lui tourner le dos et de se baisser pour venir en aide à Teanna.

Stewart Vale.

Elle gisait, inconsciente, et sa vie reflua au fur et à mesure que le sang s'écoulait de son bras.

— Allez chercher un médecin ! hurla Matthieu.

— Nous devons trouver un moyen d'arrêter cette hémorragie, sinon elle sera morte d'ici quelques minutes, déclara frère Thomas.

— Comment ? lui demanda Matthieu.

— Les artères doivent être suturées et la plaie cautérisée, ici et là, lui montra le prêtre.

Matthieu fixa du regard l'artère principale du poignet de Teanna et se concentra. Un instant plus tard, on entendit un grésillement et elle laissa échapper un faible gémissement, il réitéra la même procédure avant l'arrivée du médecin.

— Oh, mon Dieu ! s'écria ce dernier à la vue du bras de la princesse. Allez chercher un brancard. Rentrons-la dans le château.

À la stupéfaction générale, Matthieu en fit sortir un de nulle part. Puis lui, frère Thomas et Delain soulevèrent Teanna et la placèrent dessus. Le teint d'une pâleur mortelle, elle remuait la tête d'avant en arrière.

Alors qu'ils se dirigeaient vers le bâtiment principal, Armand voulut émettre une menace à l'égard de Matthieu. Mais il se ravisa à la vue de son expression, se détourna et partit dans la direction opposée.

La première explosion les atteignit alors qu'ils franchissaient le portail arrière de la citadelle. Matthieu n'en fut averti que par un vague chatouillement, mais qui ne lui offrit pas le temps de réagir. Une puissante déflagration d'air brûlant les souleva du sol, frère Thomas et lui, et les envoya valdinguer à cinq mètres en arrière. D'instinct, il déploya un bouclier sur lui, le prêtre et Teanna. La seconde explosion détruisit le portail, ainsi qu'une section importante de la muraille intérieure de la citadelle. D'autres explosions retentissaient du côté du rideau extérieur de Balengrath.

— À vos armes ! hurla Delain en dégainant son épée. Nous sommes attaqués. Défendez le château !

Un véritable chaos régnait dans la cour. Des Orlocks surgissaient par la brèche pratiquée dans le portail, tandis que les survivants essayaient de se regrouper.

— Les Elgariens avec moi ! hurla Delain.

Frère Thomas se redressa tant bien que mal sur ses genoux et sentit quelqu'un le saisir par le coude.

— Ça va ? lui demanda Matthieu.

Du sang coulait d'une balafre que le prêtre avait reçue sur le front.

— Oui... je crois. Que s'est-il passé ?

— Shakira est ici. Vous pouvez emmener Teanna à l'abri ?

Le prêtre cligna des yeux pour éclaircir sa vision.

— Oui, dit-il.

Matthieu arrêta un soldat au passage.

— Vous ! Aidez frère Thomas à transporter la princesse à l'intérieur.

Le médecin, mort, gisait à quelques mètres d'eux ; Teanna se trouvait juste à côté de lui. Sa tête ne bougeait plus. Non loin du centre du château, Delain avait rassemblé un contingent de soldats qui étaient aux prises avec les Orlocks. Matthieu vit Armand et les Alor Satariens repartir en toute hâte dans leur direction. Tout le long des murailles, les hommes s'étaient ressaisis et tiraient dans le château, tuant des créatures de tous les côtés. Mais leurs efforts ne modifiaient guère l'équilibre des forces. Chaque fois qu'un Orlock tombait, deux autres semblaient le remplacer. Quelque part, au fond de la vallée, retentirent des trompettes. L'attaque avait commencé.

En dépit de la frénésie ambiante, Matthieu s'efforça d'analyser la situation. Deux Orlocks armés de piques le prirent pour cible et le chargèrent. Ils ne parcoururent que quelques pas avant d'être repoussés brutalement vers la muraille. L'un d'eux s'évanouit ; l'autre se brisa le cou. Matthieu se détourna. Frère Thomas et le soldat avaient pratiquement atteint le château avec le brancard de Teanna. Il attendit qu'ils aient pénétré dedans avant de se retourner vers la cour. Il n'y avait aucun signe de Shakira, mais il sentait sa présence très proche.

Il pensa d'abord se servir de l'anneau pour annihiler les Orlocks qui avaient assailli le château, mais mieux valait conserver son énergie jusqu'au moment où elle lui serait le plus nécessaire. Dans la vallée, les canons de l'Alliance avaient enfin commencé à riposter.

Au moins, nos commandants n'ont pas été surpris dans leur sommeil, songea-t-il.

D'autres explosions en provenance de la muraille extérieure détournèrent son attention. Il ignorait complètement ce qui se passait dehors, mais il était temps de le constater. Dégainant son épée, il s'avança vers le portail.

Près de l'entrée du bâtiment principal. Darius Val se battait contre deux Orlocks. La lame bajani se déplaça dans un flou, tuant la première créature qui s'effondra dans un hurlement. Val s'écroula un instant plus tard, le flanc percé par l'épée de l'autre Orlock. Matthieu ne sut jamais comment il avait franchi les vingt mètres qui les séparaient. Val avait perdu son épée et essayait vaille que vaille de se relever, lorsque Matthieu percuta l'Orlock tête baissée. Il ne laissa pas le temps à la créature de se ressaisir et plongea sa dague dans son

cœur.

— Merci, mon ami, dit Val.

Le Bajani, allongé sur le flanc, essayait de se relever.

— Ne bougez pas, lui ordonna Matthieu en le retenant.

Il fit signe à deux aides de camp de Val.

— Faites nettoyer votre blessure le plus vite possible par vos hommes. La gangrène tue tout aussi sûrement qu'une lame.

Val opina faiblement et fit signe à ses hommes qui le soulevèrent et l'emportèrent à l'intérieur du château.

Matthieu prit de nouveau la mesure de la situation dans la cour. Les soldats de l'Alliance résistaient et semblaient même gagner du terrain sur les créatures. Tout au bout de la citadelle, il aperçut Armand et les siens, engagés dans un combat féroce devant un petit bâtiment de pierres.

L'armurerie.

Indépendamment de ce que lui inspirait cet individu, Matthieu dut reconnaître qu'il était un combattant valeureux. Leurs yeux se croisèrent. Armand abandonna le combat pour se précipiter vers lui.

— Mon frère nous a trahis, lui apprit-il. Un de mes hommes l'a vu parler à Shakira tout à l'heure.

— Quoi ?

— Il y a un tunnel sous la citadelle qui ressort au pied des collines. C'est par là que sont arrivées les créatures. Nous avons besoin de vous ; ils essaient de s'emparer de l'armurerie.

Méfiant, Matthieu hésitait.

— J'ai de bonnes raisons de ne pas vous aimer, Lewin, dit Armand. Mais si je m'en prends un jour à vous, ce sera de face. Pas par-derrière.

— Très bien, dit Matthieu, et ils traversèrent tous les deux la cour au pas de course.

Un soldat les arrêta.

— Mon seigneur, dit-il à Armand, James de Mirdan vient d'arriver et il attaque l'arrière-garde ennemie. Quant aux Senniens, ils sont sur le mur d'enceinte extérieur dans lequel ils essaient de pratiquer une brèche pour nous rejoindre.

— Bien, répondit Armand. Dites au colonel Ranier que j'ai besoin de deux escadrons supplémentaires là-bas.

L'armurerie était un bâtiment de deux étages où s'empilaient toutes sortes d'armes : outre les arbalètes suspendues aux murs, Matthieu n'avait jamais vu autant de piques, hallebardes, lances, épées et haches, entassées rangée sur rangée. Manifestement, Armand et Éric prévoyaient cette bataille depuis un bon moment. À première vue, il n'y avait qu'une seule pièce, éclairée par plusieurs lampes à gaz.

Matthieu ne comprenait pas pourquoi les Orlocks s'intéressaient à l'armurerie. Ils ne devaient pas manquer de disposer d'une ample réserve

d'armes. C'est alors qu'il remarqua les barils de bois alignés le long du mur du fond. Entassés les uns sur les autres sur quatre rangées, ils atteignaient presque le plafond. Sur le sol, une trace de poudre noire ne laissait aucun doute quant à leur contenu.

Les yeux écarquillés, il sentit son cœur s'arrêter un instant de battre. Ces imbéciles n'avaient aucune idée de ce qu'ils manipulaient. L'Alor Satar disposait peut-être désormais de canons, mais il n'avait manifestement aucune expérience de la poudre noire. Le baril le plus proche était à peine distant d'un mètre d'une lampe à gaz. Une seule étincelle suffirait à faire exploser l'armurerie et la moitié de la citadelle jusque dans la province voisine. Cette explosion risquait même d'être déclenchée par un simple pas, ou par la chute malencontreuse d'une épée. Matthieu n'oubliait pas les leçons apprises par les Féliziens. Au début, ils avaient perdu deux navires et une dizaine d'hommes avant d'obliger les marins qui manipulaient la poudre noire à se déplacer chaussés de pantoufles de feutre.

Alors qu'il prenait conscience de ce danger, un essaim de créatures qui brandissaient des torches franchit le portail arrière à toute allure. L'Orlock le plus proche lança sa torche devant une vitre à l'avant du bâtiment et la brisa. Une seconde torche suivit.

— Sortez d'ici ! lança sèchement Matthieu.

Par la fenêtre, il voyait que les Orlocks avaient encerclé le bâtiment et jetaient leurs torches dessus. Il entendit un craquement au fond de la pièce. Une torche venait d'atterrir à la base d'un baril de poudre. Sans hésiter, il poussa Armand dehors.

Frère Thomas se trouvait en bas de l'escalier du bâtiment principal quand il vit l'armurerie exploser. Par miracle, aucun débris n'atteignit personne dans la cour. De façon incroyable, les morceaux de pierres fusèrent vers l'extérieur et se heurtèrent à un mur invisible. Sans y croire, le père cligna des yeux pour distinguer quelque chose à travers la fumée. L'armurerie avait disparu, mais à l'endroit où elle se trouvait auparavant, l'air semblait onduler. De l'autre côté, un pan entier de la muraille de la citadelle avait disparu. Une silhouette solitaire se tenait là.

Il reconnut Matthieu et se mit à courir vers lui. L'air ondulant s'était dissipé lorsque le prêtre le rejoignit. De l'armurerie ne demeuraient qu'un petit creux dans le sol et les fondations.

Matthieu s'avança vers lui d'une démarche chancelante.

— Je n'ai pas réussi à déployer un bouclier pour protéger tout le bâtiment à la fois, lui dit-il.

Le prêtre le rattrapa au moment où il s'effondrait.

Les combats se poursuivaient dans la cour, mais les Orlocks donnaient l'impression de reculer. Armand les rejoignit.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il à Matthieu.

Ce dernier se contenta de hocher la tête.

— Je vous dois la vie, dit Armand avec raideur. Je vous en suis

reconnaissant.

— Ce n'était rien, marmonna Matthieu.

— Rien ? fit Armand en se redressant.

Matthieu eut un geste de rejet de la main.

— L'humour, ça vous dit quelque chose ? Ravi de vous en donner un exemple.

Le visage d'Armand mit plusieurs secondes à s'adoucir.

— Je n'oublierai pas de rire quand tout ceci sera terminé. Nous allons avoir besoin de vous au rideau extérieur. C'est là que vont nous attaquer les Vargothans, à présent que la muraille est détruite. Avez-vous la force de vous battre ?

Matthieu ferma les yeux et les rouvrit.

— Oui. Je crois.

La bataille se poursuivait durant toute la nuit. Lorsque le soleil se leva le lendemain matin, le sol de la vallée était jonché d'un océan d'Orlocks et de manteaux noir et argent vargothans. Matthieu était au bout de ses forces mentales et physiques. Il se déplaçait ici et là, aidant là où il pouvait, se vidant un peu plus de son énergie chaque fois qu'il faisait appel à son anneau. Depuis la veille, en dépit de ses vaillants efforts, l'Alliance perdait nettement du terrain. Shakira était manifestement prête à sacrifier des milliers de membres de son peuple pour l'affaiblir, et son plan fonctionnait.

Entre-temps, Gawl avait mené trois attaques successives contre l'aile ennemie. La dernière avait contraint les Vargothans à se regrouper. Toute la nuit, une pluie de feu continue avait jailli des catapultes et des canons placés sur les deux versants de la vallée. Matthieu contempla la dernière charge des Senniens du haut de la muraille d'où il jouissait d'un excellent point de vue. À deux reprises, le géant fut jeté à bas de son cheval, et à deux reprises, il se remit debout difficilement, semant la mort de toutes parts avec son glaive. Matthieu retenait son souffle. Il craignait le pire, et pourtant Gawl parvint à remonter en selle les deux fois. Tout au bout de la vallée, James et les Mirdanites se battaient avec héroïsme.

Midi approchait lorsque frère Thomas, Delain et Armand vinrent le voir. Assis adossé à un mur, il s'abreuvait à une bouteille d'eau.

— Notre centre ne résistera pas à un autre assaut de l'ennemi, fiston.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda Matthieu.

Même à ses propres oreilles, sa voix paraissait pâteuse.

— Nous devons trouver un moyen de briser leur élan, répondit Armand.

Matthieu constata qu'ils lui disaient la vérité. Si les Vargothans effectuaient une percée, ils submergeraient la citadelle et ce serait leur fin. Il gardait une image mentale précise des choses que lui avait montrées le Gardien, mais il ne pouvait pas envisager d'y avoir recours. Il devait exister un autre moyen.

— Très bien, finit-il par dire, prenant la main que lui tendait Delain et

laissant le prince le tirer debout. De combien de temps disposons-nous ?

— Pas beaucoup, lui répondit Delain. Cela fait une heure qu'ils se regroupent pour attaquer.

Shakira n'aura même pas à lever le petit doigt, songea-t-il.

Matthieu s'inclina sur le rempart pour regarder au loin. Les armées vargothanes et orlocks s'étiraient sur ses trois kilomètres de large, jusqu'à la Roselaar. James et les siens n'avaient toujours pas réussi à passer.

Il étudia les formations ennemies pendant une minute entière avant que Delain ne le presse de nouveau :

— Matthieu ?

Il sursauta, mais ne se retourna pas.

— Quel est le meilleur moment pour attaquer, mon père ? demanda-t-il au prêtre.

Frère Thomas ne répondit pas sur-le-champ, mais pas parce que la question était compliquée. Au contraire, elle était élémentaire. Le contenu de la réponse était plus parlant pour lui et Matthieu que pour Armand et Delain.

— Quand ton adversaire se prépare à le faire, répondit frère Thomas.

Cette instruction faisait partie de l'une des premières leçons d'escrime qu'il avait données à Matthieu.

Armand et Delain parurent décontenancés.

— Nous avons besoin de lui pour nous aider à nous défendre contre la prochaine attaque, dit Armand.

Matthieu hocha la tête, tout en gardant les yeux rivés sur le champ de bataille.

— L'ennemi finira par faire une percée, non ?

— Si, reconnut Delain.

— Dans ce cas, laissons-le se défendre contre nous, déclara Matthieu d'une voix à peine plus haute qu'un murmure.

Il y avait un détail qu'aucun d'eux ne pouvait voir : l'eau de la Roselaar avait commencé à monter. Pendant plusieurs minutes, cette crue passa inaperçue, mais cela ne dura pas longtemps. Sur la rive la plus éloignée, James Genet interrompit sa conversation avec ses commandants pour contempler la rivière d'un air incrédule. Quatre ans plus tôt, sur le champ de bataille d'Ardon, il avait vu de ses propres yeux ce qu'était capable d'accomplir Matthieu, mais il avait encore du mal à le réaliser. La mâchoire décrochée, il vit une muraille d'eau de près de vingt mètres de haut s'élever de la rivière et aller s'abattre sur l'arrière-garde vargothane, inondant l'extrémité de la vallée. Une minute plus tard, l'eau commença à refluer.

Plus près de Balengrath retentirent des trompettes. Au début, James crut que c'était en réaction à ce phénomène. Puis il prit sa longue-portée et la régla sur la citadelle. Une série d'étendards flottaient en haut de la tour de guet centrale. C'était le signal qu'il attendait.

— Tenez-vous prêts ! hurla-t-il. Les deuxième, troisième et quatrième

divisions vont attaquer.

Au fond de la vallée, Gawl buvait de l'eau lorsque ses hommes lui montrèrent quelque chose par gestes. Incapable de comprendre de quoi il s'agissait, il grimpa sur un arbre proche pour bénéficier d'un meilleur point de vue. Le spectacle le sidéra. Les soldats ennemis qui n'avaient pas été anéantis par la vague qui s'écrasait sur leurs têtes étaient aspirés dans la rivière par le reflux de l'eau et emportés par le courant.

— C'est quoi ? l'interrogea Jeram Quinn à tue-tête.

— Pas quoi, Jeram. Qui.

— Muraille de feu ! hurla quelqu'un, avertissement qui ramena brutalement Matthieu au présent.

— La voici, dit Armand.

Matthieu sentit l'instant où réagissait la reine des Orlocks et eut à peine le temps de se préparer. Une muraille massive de flammes bleues jaillit de nulle part à un kilomètre et demi de Balengrath et se propagea vers l'avant, brûlant tout sur son passage. Des remparts, ils suivirent sa progression pendant trois minutes. Puis, sans explication, le feu cessa brutalement sa progression.

— Elle n'avance plus, observa le prêtre.

Tout le monde s'en était aperçu. Matthieu, comme tous les autres, contemplait les flammes qui rugissaient à moins de cent mètres de la citadelle. La fournaise était si intense qu'elle brûlait le parapet.

Il était enfin parvenu à arrêter la muraille de feu, mais l'effort l'épuisait. Il sentait les minutes s'égrener, les unes après les autres.

Tu faiblis, tu faiblis, humain, lui dit la voix de Shakira dans sa tête.

Quelque part, Matthieu eut conscience que les trompettes retentissaient de nouveau et il entendit un homme hurler :

— Le Nyngary est arrivé !

La voix lui parut venir de très loin.

Peut-être appartenait-elle à Delain. Matthieu n'en était plus persuadé. Il crut sentir, à un moment donné, la présence de Lara et de Colin à ses côtés, mais il était peut-être en proie à une hallucination. Il perdait ses forces et il n'y pouvait rien.

L'incendie de Shakira s'embrasa de nouveau et recommença à s'étendre en travers de la vallée. Pourtant, elle continuait à lui parler et il voyait mentalement sa peau blanche comme celle d'une morte et les veines bleues de son visage. Elle était assise dans un fauteuil posé sur le plateau d'un chariot, dans une petite clairière située à l'extrémité ouest du champ de bataille, bien à l'abri des combats. Derrière elle coulait à travers les arbres un torrent aux eaux tumultueuses. La reine des Orlocks était entourée d'un certain nombre de ses sujets et de Vargothans, tous concentrés sur elle. L'un des humains était un homme aux lèvres fines, d'une soixantaine d'années, le front ceint d'une épaisse couronne d'or. Il portait un magnifique costume et une chevelure blanche qui retombait sur ses épaules.

Ce doit être Seth, décida Matthieu.

Il engloba tous ces détails d'un regard, quoique n'étant pas persuadé de la véracité de son intuition. Les nerfs tendus jusqu'au point de rupture, il refusait de lâcher prise. Il s'agissait de son univers et il ne laisserait pas les Orlocks s'en emparer sans se battre. La peur lui rongea le ventre, et il sentait que Shakira en avait conscience. L'expression de la reine des Orlocks témoignait des efforts qu'elle déployait de son côté.

Lorsque la muraille de feu s'immobilisa pour la seconde fois, Matthieu sentit le phénomène se produire, plutôt qu'il ne le vit. Il s'agrippa au parapet pour ne pas tomber.

— Regardez ! hurla quelqu'un.

La muraille de flammes de Shakira continuait sa danse crépitante, elle s'élevait de plus en plus haut vers le ciel, mais une brèche venait d'apparaître à l'extrémité ouest du terrain, comme si quelqu'un avait entrouvert un rideau. Un homme à cheval la franchit. Delain prit la longue-portée de l'un de ses hommes et la régla sur lui.

— Cessez de tirer ! cria-t-il. Il porte un drapeau blanc !

Le cavalier mit presque vingt minutes à atteindre le portail de la citadelle.

— Mes Seigneurs, lança-t-il, Sa Majesté, le roi Seth, et Sa Majesté Shakira, de la nation orlock, souhaiteraient vous parler.

— Dites-leur d'aller brûler en enfer ! hurla Armand.

Le soldat lui adressa un sourire.

— Vos sentiments sont compréhensibles, lord Duren. Mais il en va de votre intérêt d'écouter ce qu'ils ont à vous dire. Nous sommes prêts à vous offrir la vie sauve, à vous et à vos compatriotes... sous certaines conditions.

— Et de quelles conditions s'agit-il ? s'enquit Delain.

— Mieux vaudrait que leurs grandeurs vous les soumettent directement, Votre Majesté. Si vous me donnez votre parole, je vais leur lancer le signal de s'avancer.

— Je vous la donne, dit Armand, en attrapant l'arbalète du soldat le plus proche.

— Non, l'arrêta Delain. Il est venu ici porteur d'un drapeau blanc. J'interdis qu'on lui fasse du mal.

— C'est une ruse.

— Ruse ou non, il porte un drapeau blanc. Dites à vos hommes de ne pas tirer.

Armand soutint le regard de Delain avant de rendre l'arbalète au soldat.

— Quelles sont vos conditions ? demanda-t-il.

— Si j'ai votre parole que vous honorerez une trêve, mes seigneurs vous rencontreront d'ici une heure à Stewart Vale pour vous expliquer leur désir en personne. Il y a une taverne où vous pourrez vous entretenir en privé.

« J'ai également pour instruction de vous dire que maître Lewin et le prêtre, Siward Thomas, doivent aussi être présents. Si vous souhaitez d'abord faire vérifier les lieux à vos gens, nous comprendrons.

Delain et Armand se tournèrent de concert vers Matthieu, qui opina de la tête. Frère Thomas l'imita. Il se tenait un peu à l'écart, à côté de Colin. Lara aussi était là. Elle s'approcha de Matthieu et l'enlaça par les épaules d'un geste protecteur.

— Pour quelle raison Matthieu Lewin et frère Thomas doivent être aussi présents ? demanda Delain.

L'émissaire répondit d'un haussement d'épaules alambiqué.

— Leurs majestés ont choisi de ne pas m'en faire part, répondit-il, en époussetant l'une de ses manches. Ils m'ont néanmoins demandé de vous remettre cette missive.

— Moi aussi, j'aimerais le savoir, intervint Matthieu. Alors retournez poser la question à vos maîtres et rapportez-nous leur réponse.

L'homme poussa un long soupir plaintif et se tourna sur sa selle pour désigner la muraille de feu d'un geste du bras.

— Inutile. Veuillez régler votre longue-portée ici, désigna-t-il. Vous obtiendrez peut-être une partie de la réponse à votre question.

Matthieu emprunta son instrument à l'un des soldats et le régla dans la direction indiquée par le Vargothan. Une autre brèche apparut dans la muraille de feu que franchit le chariot sur lequel avait pris place Shakira. Toujours assise, elle portait un petit enfant sur ses genoux.

Matthieu crut s'évanouir en reconnaissant le bambin. Il laissa glisser la longue-portée qui tomba par-dessus le parapet et alla s'écraser en contrebas.

— Que se passe-t-il ? demanda Lara.

Il ne pouvait pas parler, mais son visage désespéré en disait plus qu'un livre entier.

— Un enfant, répondit Armand. Elle porte un enfant.

Lara lui arracha sa longue-portée et la régla sur le chariot. Elle recula d'un pas, interloquée, et son visage se vida de son sang.

Delain se tourna vers frère Thomas.

— S'agit-il de... ?

Le prêtre hocha lentement la tête.

— Très bien, dit Delain. Dans ce cas, nous irons tous. Nous les rencontrerons dans quatre heures.

— Quatre heures, sire ?

— Il s'agit d'un sujet qui concerne toute l'Alliance. Je vais en faire part au roi Gawl et au prince James. Ils doivent également participer à la décision. Vous avez ma réponse.

Le soldat leur adressa un sourire affable et inclina la tête. Puis il fit tourner sa monture en direction de la brèche ouverte dans la muraille de feu.

Avant de s'éloigner, il jeta un petit paquet par terre.

Stewart Vale.

Pour la première fois depuis plus d'un siècle, les souverains de l'Alor Satar, du Nyngary, de l'Elgaria, de la Sennia, du Mirdan et du Bajan se rencontraient sous le même toit. La conversation mit moins d'une demi-heure à s'enflammer. Du parapet donnant sur la maison principale, Matthieu et Lara entendirent les voix grimper. Même si elle tentait de garder son calme, Lara se faisait un sang d'encre pour Bran. Elle attendait fiévreusement que Matthieu lui dise que tout irait bien, qu'il avait trouvé une solution. De son côté, il avait conscience qu'il devait agir, mais il ne savait absolument pas quoi faire. Il ne voulait même pas envisager que la présence de Bran pouvait sous-entendre que Martin et Amanda Palmer n'étaient plus en vie. Ni l'un ni l'autre n'auraient jamais abandonné l'enfant sans le défendre.

Plus tôt, alors qu'ils attendaient l'arrivée de Gawl et de James, Delain lui avait montré la lettre contenue dans le paquet. Les exigences de l'ennemi étaient directes. Seth écrivait qu'il ferait livrer la tête de Bran sur un plateau si Matthieu ne lui remettait pas son anneau. Pour tout couronner, tous les habitants de la citadelle seraient exterminés et leurs pays rasés.

La proposition de Seth différait légèrement de celle faite par Shakira à Rivalin, même si cela n'importait guère. Seth écrivait aussi que Delain et Armand seraient autorisés à conserver leurs trônes, à condition de prêter serment de loyauté au Vargoth et de devenir ses vassaux. Bien évidemment, leurs armées seraient démantelées. De plus, les Orlocks s'installeraient en permanence dans deux tiers de l'Elgaria et un tiers de l'Alor Satar. James, Gawl et Darius Val seraient alors libres de regagner leurs patries, où ils devraient travailler à normaliser les relations avec les nouveaux régimes.

La lettre contenait d'autres exigences, mais tout se résumait en un mot : capitulation. Le dernier paragraphe déclarait que Matthieu et frère Thomas devaient être livrés aux Orlocks, ce qui n'étonna pas un instant le jeune homme.

En somme, il s'agissait d'obtenir que les chefs de l'Alliance accomplissent l'objectif de Shakira à sa place. Matthieu perça tout de suite à jour cette ruse qui n'était vraiment pas formulée avec finesse et se douta que les autres réagiraient comme lui. Il ne doutait pas qu'ils l'empêcheraient de franchir la porte pour aller remettre son anneau à l'ennemi. Ils le tueraient

avant, ce qui était le but de Shakira.

— Vous vous rendez compte de ce que vous exigez ? entendit-il la voix de Gawl monter jusqu'à lui. On ne peut pas demander à un homme d'abandonner son fils.

— Je sais bien, répondit Armand, mais c'est ce gamin ou nous. Je les retrouverai en enfer avant de m'agenouiller devant ce salaud de Seth et les créatures avec lesquelles il s'est acoquiné. Mieux vaut périr les armes à la main.

— Et que faisons-nous si Matthieu décide d'y aller ? demanda James. Personne ne pourra l'en empêcher.

— La vie de son fils est en jeu, déclara Gawl.

— Écoutez, je ne me fais aucune illusion sur leurs ignobles propositions. Dans une semaine, dans un mois, qui sait, ils s'attaqueront à nous, aussi sûrement que se lève le soleil.

Un silence suivit.

— Vous savez bien que j'ai raison, enchaîna James. Nous avons une lourde dette à l'égard de Matthieu, mais nous ne pouvons pas l'autoriser à remettre son anneau à Shakira. Leur victoire serait courue d'avance, alors je suis d'accord avec Armand sur ce point. Je préférerais me battre les armes à la main et en finir tout de suite.

— Comme moi, dit Delain. Mais il doit y avoir une alternative. N'existe-t-il pas un moyen d'organiser une opération de sauvetage du gosse ?

D'un seul coup, Matthieu saisit Lara par la main et l'emmena. Ils n'avaient pas beaucoup de temps et il leur fallait agir sans attendre. Il chercha Colin un peu partout, mais ne le trouva pas. La dernière fois qu'il avait posé les yeux sur lui, son ami parlait à frère Thomas. Il se dit qu'ils étaient toujours ensemble. Malheureusement, il était trop pressé pour s'en assurer.

Matthieu expliqua à Lara comment ils allaient sauver leur fils. Il avait envisagé de le faire seul, mais il savait qu'il ne parviendrait pas à l'empêcher de l'accompagner.

Il n'eut guère de mal à repérer le tunnel que les Orlocks avaient utilisé pour pénétrer dans Balengrath. Aucune sentinelle ne réagit à leur approche.

— Rien à signaler, messieurs ?

— Rien, répondit un sergent qui avait vu plus que sa part de batailles. Comment vous vous en sortez, votre dame et vous ?

— Bien. Et vous ?

— Aussi bien que possible.

— Ce tunnel ressort où ? demanda Matthieu.

Le sergent haussa les épaules.

— Je l'ai jamais emprunté. En fait, j'ignorais son existence jusqu'à aujourd'hui, mais d'après Davis, il pénètre dans la ville.

Davis acquiesça de la tête.

— C'est vrai ? s'enquit Matthieu.

— Oui, monsieur, répondit Davis. À environ un quart d'heure à pied.

— Merci. Le roi devrait bientôt arriver. Dites-lui que j'ai décidé de rendre une petite visite à nos vilains amis.

— Avec votre femme ? s'étonna le sergent.

Matthieu se rapprocha et baissa la voix pour que l'homme soit le seul à l'entendre.

— J'ai promis de lui montrer comment fonctionne l'anneau.

Il souligna son commentaire d'un clin d'œil.

Le sergent n'avait pas l'air de bien saisir, mais il n'allait pas mettre en doute la parole de Matthieu et il se contenta donc de s'écarter.

— Faites attention de ne pas vous faire blesser, les prévint-il. On dirait qu'on va avoir besoin de vous. Il vaut mieux que vous preniez une torche.

— Ce n'est pas moi qui vais être blessé, répliqua Matthieu.

La poursuite démarra huit minutes après leur entrée dans le tunnel. Des cris et des voix d'hommes se répercutaient dans le long passage. Au loin, ils distinguaient des reflets de torches sur les parois. Matthieu et Lara se mirent à courir et atteignirent la sortie à bout de souffle. Le jeune homme sortit son épée.

— Prends-la, dit-il en la tendant à Lara.

— Tu vas te servir de quoi ?

— De mes mains, si nécessaire.

— Matthieu, et s'ils ont déjà... ?

— Non, pas encore. Shakira a besoin de Bran comme monnaie d'échange.

— Mais...

— On improvisera quand on sera sur place. Pour le moment, nous devons ramasser des broussailles.

— Quoi ?

— Prends ça, dit-il en lui tendant son épée. Je t'expliquerai plus tard.

Il envisagea de faire s'effondrer le tunnel dans leur dos mais y renonça.

Ils devaient agir furtivement. S'il se servait de l'anneau, il préviendrait Shakira de leur présence. En outre, il ne voulait pas blesser les soldats qui les suivaient dans le tunnel.

Deux minutes leur furent nécessaires pour fermer l'entrée avec des broussailles. La chose faite, Matthieu y mit le feu à l'aide d'une allumette. De la fumée commença à remplir le tunnel. Des tourbillons en ressortaient, mais cela n'avait pas d'importance. Si les Orlocks et les Vargothans s'en apercevaient, ils en concluraient que l'Alliance tentait de condamner le tunnel, et cela ferait longtemps que Lara et lui s'en seraient éloignés.

Après s'être assurés que le feu se propageait, ils continuèrent leur chemin. En approchant du village, il envisagea ses options : il était hors de question de négocier avec Shakira et les Orlocks – on ne pouvait faire confiance ni à l'une ni aux autres. Une seule chose importait : il devait sauver son fils.

Ils se trouvaient à environ deux cents mètres de Stewart Vale, constitué

d'à peine quelques boutiques et bâtiments en lisière d'une forêt, traversés par une seule route. Proche de la frontière entre l'Elgaria et l'Alor Satar, ce village était le dernier endroit habité où émergeaient les voyageurs après les cols. Non loin de son extrémité, Matthieu aperçut un bâtiment auquel pendait une enseigne. C'était l'auberge.

Heureusement, personne n'était pour le moment en vue. Cela allait leur laisser le temps de se mettre en position.

Le rendez-vous n'était fixé qu'une heure plus tard, et il avait l'intention de surprendre Shakira. La reine orlock ne viendrait pas seule, mais si Lara parvenait à la distraire, ne serait-ce que brièvement, cela lui procurerait peut-être le temps suffisant pour emmener Bran à l'abri. Un plan friable, il le reconnaissait volontiers, mais il n'avait pas réussi à en concevoir de meilleur.

Sous le couvert des arbres, ils approchèrent de l'auberge à croupetons. Ils s'arrêtèrent à cinquante mètres de l'entrée.

— Tu vois quelqu'un ? chuchota Lara.

Matthieu fronça les sourcils et hocha la tête.

La rue était déserte. Hormis l'enseigne qui se balançait en grinçant, rien ne bougeait. Des images du spectacle macabre qu'il avait découvert sur le *Dédale* lui traversèrent l'esprit.

— Quelque chose cloche, dit Lara. Où sont-ils tous passés ?

Matthieu n'eut pas le temps de répondre, car le bruit d'un chariot et de sabots, à l'extrémité nord de l'artère, détourna leur attention. Quelques instants plus tard apparut un groupe de soldats de l'Alliance. Matthieu reconnut Delain, Armand, James Genet, Eldar d'Elso, Gawl et frère Thomas.

— Zut ! s'écria Matthieu. Ils sont arrivés plus vite que je ne le pensais.

— Oh, mon Dieu, chuchota Lara. Voici Bran.

Elle faillit se lever, mais parvint à se retenir.

Shakira était installée dans son fauteuil sur le chariot, Bran assis à ses pieds. Il semblait en bonne santé. Le roi Seth chevauchait à côté d'eux.

— Ça ne change rien, dit Matthieu. Dès qu'ils passeront devant nous, crie à tue-tête, puis cours vite te remettre à couvert. Ce sera le signe que je...

Il se tut subitement, car la pointe d'une lame se pressait contre son cou. En même temps, il chercha son poignard de la main.

— N'y pense même pas, mon garçon, dit une voix derrière lui. Il y a trois arbalètes pointées sur toi et sur ta dame.

Matthieu voulut se tourner, mais le soldat accentua la pression de son arme.

— Hum, hum..., marmonna-t-il. Laisse tes mains en vue. À la moindre tentative d'utiliser ton anneau, la dame et l'enfant mourront tous les deux.

Il s'exprimait avec un accent qui faillit presque faire défaillir Matthieu. Vargothan, sans le moindre doute possible.

— À présent, relève-toi lentement. Ta dame aussi.

Ils obéirent et se tournèrent. Quatre Vargothans leur faisaient face. Comme un idiot, Matthieu se rendit compte qu'il venait de se précipiter de

lui-même tête baissée dans un piège.

— Laissez-moi vous soulager de cette arme, dit le soldat à Lara en lui prenant l'épée. Brave fille ! Capitaine Ferrier, de la garde du roi Seth. Je présume que vous êtes Matthieu Lewin.

Matthieu s'abstint de répondre.

— Vous avez donné votre langue au chat ? Ça n'y changera rien. Je crois que leurs majestés aimeraient vous dire un mot. Allons-y.

Dès que Seth les vit émerger des arbres, il leva la main pour arrêter le chariot et ses hommes. Plus loin dans la rue, les soldats de l'Alliance commencèrent à se poster le long des bâtiments.

— Je vous avais dit qu'il tenterait quelque chose, dit Seth à Shakira.

La reine opina du chef lentement et se leva. L'un des hommes de Seth descendit de cheval et l'aida à descendre du chariot. Seth démontra aussi. Delain et les soldats de l'Alliance s'arrêtèrent à environ vingt mètres d'eux.

— Avancez, Vos Majestés ! lança Seth. Nous avons des affaires à conclure.

— J'attends ça depuis longtemps, Lewin, dit Shakira, d'une voix à peine plus haute qu'un murmure. Ne tentez rien ou l'enfant est mort.

Le soldat qui avait aidé la reine des Orlocks à descendre du chariot prit Bran dans ses bras et s'approcha de Seth, pendant qu'un homme gardait son arbalète pointée sur l'enfant. Lara voulut avancer vers son fils, mais le capitaine Ferrier leva l'épée et la pointa entre ses deux seins. Elle s'immobilisa.

— Que se passe-t-il, Seth ? grommela Gawl en descendant de cheval.

Delain, Armand et Eldar l'imitèrent. Seuls James et frère Thomas demeurèrent en selle.

— Une tentative de sauvetage mal organisée, lui répondit Seth. Je vais faire comme si vous n'aviez rien à y voir.

— Ce qui est le cas, répondit Delain.

Seth lui adressa un sourire pincé, puis il s'approcha de Matthieu et le frappa au visage du revers de la main. Le coup atteignit Matthieu de côté. Il leva lentement sa main à sa bouche pour essuyer le sang.

— Ça suffit, dit Shakira. Amenez l'enfant.

Le sourire s'effaça du visage de Seth, mais il fit signe au soldat qui portait Bran de s'avancer. Matthieu balaya successivement du regard frère Thomas, Bran, puis Lara.

— Je lis dans vos pensées, humain, dit Shakira. Mais vous n'êtes pas assez rapide pour arrêter une flèche d'arbalète. Enlevez votre anneau et tendez-le-moi.

Matthieu hésitant, un coup sur la nuque le fit flageoler.

— Agenouillez-vous, ordonna Seth.

— Nom de Dieu, Seth ! explosa Delain. C'était inutile. Nous sommes ici pour évoquer la paix.

— Il ne veut pas plus la paix qu'elle, intervint Matthieu. Dites-leur où

sont les habitants de ce village.

— Quoi ? demanda Delain en jetant un regard circulaire.

Matthieu reçut un second coup derrière l'oreille.

— Répondez quand on vous parle, mon gars, grogna Seth d'une voix hargneuse.

Gawl s'avança d'un pas.

— De quoi parle-t-il, Seth ?

Deux des mercenaires réagirent en le visant de leurs arbalètes.

— Dites au prêtre de descendre de son cheval et de s'approcher, répondit Seth. Il fait partie du marché.

— Je vous ai posé une question, insista Gawl d'un ton qui devenait menaçant.

— *Ça suffit !* ordonna Shakira. Nous allons en terminer maintenant. Donnez-moi l'anneau ou cet enfant est mort.

Elle tendit une main noueuse.

Matthieu était presque submergé par le désespoir. Il avait échoué. Il posa les yeux sur son fils, puis sur Lara. Par stupidité, il les avait tous tués. Dès qu'il perdrait son anneau, ils seraient morts.

Qu'est-ce que j'ai fait ? songea-t-il.

Lorsqu'il commença à enlever lentement son anneau, tous les yeux se posèrent sur lui. Incapable de dissimuler son allégresse, Shakira porta sa main aux veines gonflées à sa bouche. Matthieu pria pour que leur mort soit rapide.

Subitement, un cavalier émergea des arbres à une vingtaine de mètres au triple galop. C'était Colin Miller, qui les chargeait directement.

— Tiens bon, Bran ! hurla-t-il. J'arrive.

Avant que Shakira puisse réagir, Colin percuta de plein fouet le mercenaire visant l'enfant de son arbalète et le fit tomber. Le soldat le plus proche l'atteignit d'une flèche dans le dos et un autre d'une flèche dans la poitrine. Colin tira brutalement sur ses rênes de côté, et cavalier et monture chutèrent.

Tous poussèrent un cri en même temps.

Colin se releva en trébuchant, alors que la troisième flèche se plantait dans sa poitrine. De ses dernières bribes d'énergie, il tira son épée et la lança comme un javelot contre l'homme qui portait Bran. Lara plongea pour récupérer son fils.

Puis les mercenaires se précipitèrent hors des maisons et des bâtiments bordant les deux côtés de la rue en poussant des hurlements.

— Embuscade ! hurla Gawl en dégainant son glaive.

Le premier coup de Shakira, sorti de nulle part, fit reculer Matthieu. Il eut la sensation d'avoir reçu un rocher en pleine poitrine. Tout l'air fut expulsé de ses poumons.

Frère Thomas sauta à bas de son cheval pour se précipiter vers Colin. Un soldat le dominait à gauche. Sans même ralentir, le prêtre dégaina son épée. Il para le plongeon de l'homme, pivota et lui trancha la tête. Le compagnon du

Vargothan rendit l'âme d'un coup de l'avant-bras massif de Gawl qui lui brisa le crâne. Rugissant comme un taureau, le géant pataugeait au milieu des ennemis, balançant son glaive comme une faux. James enfonça les talons dans les flancs de son cheval et fonça sur un homme qui essayait de poignarder Eldar d'Elso, lui faisant lâcher sa lame d'une botte.

— Défendez le roi ! hurla un soldat sur lequel se ruaient ceux de l'Alliance. Défendez le roi !

Une partie du cerveau de Matthieu enregistra cet appel, se demanda si la voix appartenait à un mercenaire ou à l'un des leurs. Il savait qu'il devait faire quelque chose, mais il ne se souvenait pas de quoi. Il souffrait tellement qu'il ne parvenait plus à réfléchir.

Arrachant une épée à un soldat qui était tombé, Lara protégeait Bran de son corps et se battait comme une possédée. Le mercenaire le plus proche périt la gorge trouée par sa lame, et le deuxième vit son épée tournée vers le sol par le coup qu'elle portait de haut en bas à gauche pour pointer son arme sur son cœur. Delain et deux autres hommes la rejoignirent un instant plus tard.

Dans les années qui suivirent cette bataille, Matthieu en parla rarement, et uniquement lorsqu'on l'interrogeait.

« Relève-toi, Mat. » C'était bien ça. J'ai entendu la voix de Colin aussi clairement qu'une cloche dans mon oreille. Je savais qu'il était mort et que ça n'était pas possible, mais je jure que je l'ai entendue.

Matthieu Lewin se releva. D'abord à genoux, puis complètement. Shakira le fixait d'un regard incrédule.

— Vous ne pouvez pas gagner, lui dit-elle. J'ai attendu cet instant toute ma vie. Même si je meurs, mon peuple l'emportera. Nous sommes trop nombreux, trop nombreux...

Pendant ce temps, Delain et Lara étaient repartis vers la taverne. Elle portait son fils dans ses bras pour essayer de le mettre à l'abri. Malgré son désir désespéré d'aider Matthieu, Bran passait avant tout le reste, comme ils en étaient convenus. Matthieu le lui avait fait jurer.

Deux soldats vargothans qui sortaient de l'établissement faillirent les faire tomber. Delain s'en prit au premier. Épée brandie, le second se tourna vers Lara, le visage hargneux. Bran dans les bras, elle savait qu'elle ne sortirait jamais son épée à temps, et elle tourna son corps pour le présenter à l'agresseur et protéger son enfant.

Le coup n'arriva pas, contrairement à frère Thomas. Lara ne sut jamais d'où jaillissait le prêtre, mais en tout cas, il était là. Le visage inexpressif, il entraîna le mercenaire vargothan dans la rue et le frappa de tous les côtés à la fois.

Alors survint le désastre : une flèche se planta dans le dos du prêtre et il s'écroula sur un genou.

Lara poussa un hurlement.

Le mercenaire profita aussitôt de l'ouverture et leva des deux mains son

épée au-dessus de sa tête. Au dernier moment, frère Thomas baissa l'épaulé, projeta les jambes en avant sous la lame et heurta l'homme au ventre. Le pommeau de l'arme frappa le dos du prêtre. Avant que l'ennemi puisse se ressaisir, frère Thomas le frappa à deux reprises au visage. Sonné, le mercenaire lâcha son épée. Il recula et sortit son poignard, mais le prêtre avança vers lui et le saisit par le poignet. Ils tentèrent tour à tour de se saisir de l'arme, puis lentement, inexorablement, le poignard commença à pivoter jusqu'à se retrouver à la base de la gorge du mercenaire. Le Vargothan essaya de s'écarter au moment où la lame descendait. Une seconde plus tard, ses genoux cédèrent et les deux combattants s'effondrèrent sur le sol. Ni l'un ni l'autre ne bougeaient plus.

La tête de Matthieu s'était à présent éclaircie, alors même que Shakira lui parlait, lui disait d'abandonner, lui affirmait qu'il ne pouvait pas l'emporter. De quelque part, il entendit Lara hurler son nom. Sur son torse, la pression diminua légèrement, puis un peu plus.

Shakira ne parvenait pas à y croire. Cet humain aurait déjà dû cesser de respirer.

Matthieu se releva tant bien que mal, alors que Shakira l'attaquait avec une violence redoublée. Ils se tenaient à dix mètres l'un de l'autre lorsque leurs yeux se croisèrent, et Matthieu la trouva très âgée. Le corps de Colin gisait non loin d'eux, ses yeux grands ouverts tournés vers le ciel.

Des larmes brûlantes coulèrent le long des joues du jeune homme. Son chagrin se transformait en un feu qui le consumait entièrement. Partout autour de lui, des gens mouraient, et la cause de leur mort se trouvait devant lui.

Sa rage grandissante sortit de ses poumons en un rugissement féroce. Sur les marches de la taverne proche, Delain et James reculèrent pour échapper à la chaleur d'une énorme boule de feu qui jaillissait de nulle part.

Désespérée, Shakira frappa de nouveau. Deux rayons de lumière blanche jaillirent de ses doigts en direction de Matthieu. Ils ne l'atteignirent pas. La lumière s'éleva droit dans les airs, tandis que sa propre boule de feu fusait vers l'avant.

Une déflagration assourdissante brisa toutes les vitres de la rue. On l'entendit à plus de trente kilomètres à la ronde. Lorsque la fumée se dispersa, Shakira avait disparu. Ne restait plus dans le sol qu'un cratère d'une dizaine de mètres de profondeur.

— Dieu du ciel, murmura James.

Le prince scruta la rue à la recherche de Seth. En vain. Les mercenaires se battaient toujours, mais les soldats de l'Alliance eurent vite fait de les mater.

Lara et Gawl arrivèrent près de Matthieu au moment où ses genoux cédaient. Il se débattait pour ne pas perdre conscience.

— Mon fils ? chuchota-t-il.

— Il est sain et sauf, mon garçon, répondit Gawl en le rattrapant par la taille. Je te tiens. Bran est sauvé.

Une autre série d'explosions fit sursauter le roi. Elles provenaient du champ de bataille, à plus de trois kilomètres. Dans le village, personne ne pouvait voir que les canons ennemis avaient commencé à exploser, l'un après l'autre.

Son devoir accompli, Matthieu sombra dans l'inconscience.

Balengrath.

Matthieu ouvrit les yeux sur le visage de Lara, assise à son chevet. Des yeux superbes, qu'il avait toujours adorés. Un visage qu'il ne se lassait jamais de contempler. Puis il réalisa où il se trouvait et s'assit en sursaut.

— Bran..., murmura-t-il.

— Chut... Il va bien, le rassura-t-elle.

Elle déposa une pluie de baisers sur son visage.

— Que s'est-il passé ?

— Tu as été superbe, mon chéri. Et je te jure que Bran n'a rien.

— Les autres ? Colin, frère Thomas...

— Frère Thomas est blessé, mais d'après les médecins, il s'en sortira. Il m'a sauvé la vie. Et celle de Bran aussi. Comme toi. Tu dois te reposer.

— Et Colin ? fit-il en l'agrippant par les épaules.

Les yeux de Lara se mouillèrent de larmes. Matthieu s'affaissa sur l'oreiller et détourna la tête.

— Je suis resté inconscient combien de temps ? demanda-t-il.

— Quelques heures. On t'a ramené ici. Nous sommes à Balengrath.

Il voulut de nouveau s'asseoir, mais Lara le retint.

— Non. Tu dois te reposer.

Elle s'exprimait d'une voix pressante qui titilla sa curiosité.

— Que s'est-il passé ?

— Seth et quelques hommes se sont échappés. Les Orlocks et les Vargothans ont lancé un assaut pratiquement dans la foulée. Les nôtres se battent et nous résistons. C'est pour cela que tu dois te reposer.

Matthieu rejeta les couvertures et balança les jambes par-dessus le bord du lit. La chambre se mit à tourner. Il posa une main sur l'épaule de Lara pour se stabiliser.

— Aide-moi à me lever.

— Non. Tu dois te reposer. Delain et Armand disent que nous pouvons encore les contenir un certain temps.

— Aide-moi à me lever, répéta-t-il d'un ton qui, cette fois, ne laissait aucune place à la discussion.

Il se sentait faible et flageolant et la migraine qui suivait toujours l'utilisation de l'anneau lui martelait les tempes. Bran dormait dans un petit lit

placé dans un coin de la pièce. Sur la pointe des pieds, Matthieu s'approcha de son fils et le contempla longuement. Puis il prit la petite main de Bran entre le pouce et l'index et en caressa doucement le dos.

— Il est tellement beau, chuchota-t-il.

Lara s'approcha derrière lui et l'enlaça par la taille.

On frappa discrètement à la porte et Gawl et Delain pénétrèrent dans la chambre.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda Delain.

— Pas trop mal, Votre Majesté.

— Aurez-vous la force de sortir jusqu'au parapet ? continua Delain, Matthieu acquiesça, mais le moindre mouvement provoquait des élancements dans sa tête.

— Donnez-moi le temps d'enfiler mes bottes.

— Vous pouvez venir aussi, Lara. Je chargerai une de mes femmes de veiller sur votre fils, si vous le désirez.

— Matthieu est encore faible, répondit-elle.

Les deux rois questionnèrent le jeune homme en silence, mais il rejeta la remarque de Lara d'un geste.

— Je vais bien.

— Je resterai ici, dit Lara. Si Vos Majestés veulent bien m'excuser un moment.

Delain s'inclina à moitié devant elle et se retira. Quant à Gawl, il se baissa pour l'embrasser sur le sommet du crâne.

— Nous avons besoin de lui maintenant, Lara, dit-il d'une voix douce, Matthieu ne comprenait pas bien à quoi le roi faisait référence, mais il savait que la situation devait être pressante. Il tenta d'atteindre le pouvoir. Ce dernier ne l'avait pas déserté, mais il était très faible. Avec un peu de temps, il reprendrait de la force. C'était certain. Il avait juste besoin de disposer de ce temps. De derrière les vitres lui provenait le vacarme d'une bataille en cours. Il s'approcha de la fenêtre pour voir de quoi il retournait.

Il eut le choc de constater que, si la muraille de feu de Shakira avait disparu, une foule grouillante d'Orlocks et de Vargothans l'avait remplacée. Jamais il n'avait vu autant de corps en un seul endroit. Son cœur se retourna.

Nous sommes trop nombreux, entendit-il Shakira lui dire dans sa tête.

Gawl lui pressa l'épaule, puis il alla l'attendre dans le couloir.

— Je pensais que ce serait terminé, déclara Matthieu quand le roi eut refermé la porte.

De l'autre côté du champ de bataille, Shakira se tourna vers Seth.

— Il est réveillé, déclara-t-elle.

— Vous pouvez l'avoir ?

La reine des Orlocks fixa du regard la citadelle et hocha lentement la tête.

— Dans ce cas, faites-le.

— Nous devons attendre que Lewin se montre. Cette fois, il n'y aura pas

de problème. Il a peur. J'ai ressenti sa peur quand il s'est retiré dans le village.

— Dans ce cas, pourquoi ne l'avez-vous pas détruit ?

— Il était fort... très fort, dit tranquillement Shakira. Mais à présent, cela n'y changera rien. La peur le ronge comme une maladie. Cette journée nous appartient... enfin.

Après l'avoir dévisagée pendant plusieurs secondes, Seth se tourna vers le soldat qui se tenait à côté de lui.

— Donnez l'ordre à la seconde armée de préparer les catapultes.

Lara ne voulait pas apprendre à Matthieu que ni Seth ni Shakira n'étaient morts. Il paraissait trop las et vidé pour l'entendre, mais elle n'avait pas d'autre solution. La chose faite, il s'assit lourdement sur le bord du lit, le dos voûté.

— Je comprends, dit-il en tendant un bras vers ses bottes.

— Il y a autre chose que tu devrais savoir. Tu le découvriras bien assez vite. L'ennemi nous a envoyé un message. Ils ne feront aucun prisonnier si nous ne nous rendons pas.

Matthieu prit contact mentalement avec Shakira. Elle ne fit rien pour bloquer ses pensées. Il frissonna à la vue du sourire glacial qu'elle affichait. Lara se baissa et posa la tête sur ses genoux.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Sans lui répondre immédiatement, Matthieu lui caressa les cheveux, puis il jeta un regard en direction de son fils endormi, de l'autre côté de la chambre. Une foule de pensées entraient et sortaient de sa tête. Colin était mort, frère Thomas et Daniel blessés, et l'ennemi sur le point de détruire tout ce que son peuple s'était acharné à construire.

Nous avons fait des progrès scientifiques, mais nous n'avons pas amélioré les hommes qui s'en servent.

C'était les paroles du Gardien. Trois mille ans plus tard, ils étaient toujours en guerre.

Il ne se décida à prendre la parole qu'au bout d'une minute.

— Lara, tu dois m'écouter attentivement. Je veux que tu emmènes Bran le plus loin possible d'ici.

Elle leva les yeux vers lui.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Quelque chose que je n'ai pas eu le courage de faire avant.

— Dis-le-moi.

Matthieu hocha lentement la tête.

— Emmène notre fils tout de suite. Je dois savoir que vous êtes en sécurité.

— Aller où ? Et faire quoi ? répliqua-t-elle. Nous ne pouvons aller nulle part. (Elle s'accrocha à sa chemise.) Je t'ai perdu une fois. Je ne te perdrai pas une deuxième.

Matthieu avait l'impression que son cœur allait se briser. Il tenta de

s'exprimer à deux reprises, mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Pour finir, il retrouva sa voix.

— Tu ne me perdras jamais, et moi non plus.

Elle se retrouva subitement dans ses bras et ils s'agrippèrent désespérément l'un à l'autre. Franchir la porte fut l'acte le plus difficile de sa vie.

Sur les murs de la citadelle, les défenseurs présentaient des visages sinistres. Quelques-uns le saluèrent au passage ; près de l'entrée principale, Armand et deux de ses généraux observaient à la longue-portée les mouvements de l'ennemi. Armand avait la tête bandée et un bras en écharpe. Les troupes de l'Alliance étaient déployées dans la vallée, au pied de Balengrath. Les étendards des différentes unités et armées claquaient au vent. Du côté nord du terrain se tenaient les Senniens et une armée du Bajan ; du côté sud, les troupes du Nyngary. L'Alor Satar et les manteaux bruns de l'Elgaria occupaient le milieu. Quelque part au pied des montagnes étaient tapis Akin Gibb et ses compagnons. Matthieu essaya de les repérer pendant quelques secondes, mais il abandonna vite. Son cœur battait lourdement.

Il avait déjà vu les forces ennemies de sa fenêtre, mais il était encore plus déprimant de les survoler du haut de Balengrath.

— On m'a dit que vous étiez épuisé, commença Armand sans le moindre préambule. Est-ce vrai ?

Matthieu garda le silence. Il songea à Devondale, il se vit vieillir auprès de Lara et de leur fils qui grandissait. Des bribes de souvenirs lui traversèrent l'esprit : les emplettes au marché, Akin jouant du violon sur la place du village. Tout cela allait changer à jamais.

— Est-ce vrai ? répéta Armand. J'ai besoin de savoir ce dont vous êtes capable... sur quoi nous pouvons compter.

Matthieu n'eut pas le temps de lui répondre. L'un des généraux d'Armand venait de désigner un point du champ de bataille.

— Mon Dieu, un autre drapeau blanc, dit-il.

Les rangs ennemis s'ouvrirent en leur centre pour laisser passer quatre cavaliers. L'un d'eux chevauchait un destrier blanc et portait une couronne d'or.

— Ne tirez pas ! lança le général à ses hommes, ordre qui fut rapidement transmis dans leurs rangs.

— Et maintenant, Seth ? hurla Armand.

— Je suis venu vous offrir votre dernière chance de reddition de la citadelle. Dès que la bataille commencera, nous ne ferons pas de quartier.

— Nous avons reçu votre message. Vos propos n'ont pas davantage de sens que ce matin. Disparaissez de ma vue.

— Armand, vous ne pouvez pas remporter cette bataille. Delain le sait déjà. Pour une fois dans votre vie, soyez un peu raisonnable. Regardez autour de vous. Je m'arrangerai pour qu'aucun mal ne soit fait aux femmes et aux

enfants.

— Menteur !

Seth retourna les paumes.

— Je vous donne dix minutes de réflexion.

Gawl arracha une lance au soldat le plus proche et l'éleva à la hauteur de son épaule.

— Ceci va vous donner aussi matière à réflexion.

Seth vit la lance venir se ficher en terre, à moins de cinq mètres de lui.

— Il se moque que vous acceptiez ou non ses conditions, intervint Matthieu. Dès que l'occasion leur en sera donnée, ils tueront tout le monde.

Tous se tournèrent vers lui.

— En fait, Seth voulait savoir la même chose que lord Duren il y a quelques instants... si je suis encore en état de combattre.

— Et alors ? s'enquit Armand.

Matthieu se tourna vers le roi des mercenaires.

— Seth, dites à vos hommes de quitter le terrain, lança-t-il.

— Ah, voici le jeune homme dont je parlais avec Shakira. Eh bien, je constate qu'elle disait vrai. Vous êtes toujours en vie. Peut-être que vous serez plus raisonnable que les messieurs qui vous entourent. Si vous vous rendez maintenant, vous aurez droit à notre clémence.

— J'ai déjà vu des exemples de votre clémence. Ordonnez à vos hommes de quitter le terrain. Si les Orlocks veulent une patrie, nous leur en trouverons une, mais le massacre doit s'arrêter sur-le-champ. Je ne veux pas voir une personne de plus périr.

— Surtout vous-même, hein, Lewin ? Offre généreuse, pour sûr, mais je doute que ses seigneuries vous aient choisi comme porte-parole. Personnellement, je pense que vous bluffez. Shakira est encore forte, et vous ne pourrez pas utiliser votre anneau avant plusieurs jours. Malheureusement, je ne vous accorderai pas ce temps. Je vous donne une heure.

Sur ce, Seth rebroussa chemin.

— Vos hommes doivent dégager le terrain, lança-t-il par-dessus son épaule.

Armand et Delain s'interrogèrent en silence.

— On ne demande pas comme ça à un demi-million de personnes de se remuer, dit Armand. Ça prendra du temps et nous perdrons notre position.

— Combien de temps ? demanda Matthieu.

— Une heure ou deux. Mais ce n'est qu'une partie de...

— Faites-les dégager, dit Matthieu.

Armand prit Delain par le coude pour l'attirer à l'écart et ils se mirent à argumenter avec force chuchotements véhéments. De toute évidence, Armand pensait que Matthieu avait perdu l'esprit. Cette demande inouïe d'abandonner un terrain qu'ils avaient eu tant de mal à conquérir pouvait facilement provoquer un désastre. Au bout du compte, ce fut Gawl qui régla le problème.

— Matthieu, en es-tu encore capable ? lui demanda-t-il.

Ce dernier acquiesça d'un signe de tête à peine perceptible.

— Dans ce cas, Armand, faites-les dégager. J'ai confiance en ce garçon.

— Moi aussi, enchaîna Delain.

— Mais nous allons abandonner nos positions sur le terrain, insista Armand.

— Ça n'y changera rien, dit Delain. Vous le savez aussi bien que moi. S'ils ne passent pas cette fois, ils le feront la prochaine.

Armand laissa encore planer un doute avant d'ordonner :

— Faites sonner la retraite.

Lorsque retentirent les trompettes de l'Alliance, les Vargothans et les Orlocks lancèrent d'immenses ovations. Leurs commandants attendirent l'heure prévue pour donner l'ordre à leurs soldats d'avancer.

Ils ne progressèrent cependant que brièvement. Les portes de la citadelle s'ouvrirent, et une silhouette solitaire en sortit. La plupart des soldats de l'Alliance avaient déjà quitté le terrain et emprunté la route menant à Stewart Vale. Lara et Bran cheminaient parmi eux. James et les Mirdanites s'étaient également retirés sur une position située à cinq kilomètres du champ de bataille. Seuls Gawl et Delain demeuraient à l'intérieur des murs. Dans l'enceinte de la citadelle, une brise poussait lentement des tourbillons de poussière à travers la cour. Gawl sentait presque le silence peser dans l'air, lourd de menaces.

— Il va sortir d'ici, dit Delain.

Hormis lever un bras, Matthieu ne bougea pas. Une onde de choc fusa en arc de l'autre côté de la vallée. Heurtés par la vague, chevaux, hommes, créatures et catapultes furent expédiés dans les airs.

Matthieu savait que sa première explosion n'avait pas tué Shakira. Son énergie vitale demeurait importante. Seth aussi était peut-être encore en vie. De toute façon, cela n'y changeait rien.

Vous craignez d'utiliser les armes des Anciens, humains, moi pas, dit la voix de Shakira dans sa tête. Rendez-vous tout de suite et vous sauverez votre peuple. Dans le cas inverse, je les anéantirai jusqu'au dernier. Vous aurez leur mort sur la conscience.

Cette apostrophe, il en avait conscience, était une tentative de briser sa concentration. Il était exact qu'il s'était retiré à Stewart Vale. Il ignorait s'il l'avait fait par crainte, ou parce que les images atroces que lui avaient montré le Gardien l'avaient bouleversé. L'échelle des victimes et des destructions provoquées par ses ancêtres dépassait ses cauchemars les plus fous. Alors qu'il faisait dévier les éclairs de Shakira, il sentit la haine qui irradiait d'elle, haine envers tout ce qui était humain, haine qui avait mis trois millénaires à se forger.

Il côtoyait la mort depuis si longtemps – sur les terrains de bataille, sur la grande mer du Sud, dans les villes et les villages – que le moment était venu de mettre un terme à ce cataclysme perpétuel, même à ses dépens. La

perspective de ne plus revoir Lara et Bran faillit l'engloutir, mais il ne pouvait pas tergiverser plus longtemps.

Il envisagea d'essayer de raisonner une dernière fois Seth et Shakira, mais ce serait en pure perte. Leur haine était un but en soi.

Gawl sursauta, car la voix de Matthieu venait de se faire entendre brusquement dans sa tête. Un coup d'œil à Delain lui apprit que le roi avait entendu la même chose que lui.

— Nous devons y aller, dit Gawl.

Avant qu'ils ne se précipitent en bas des marches, Delain jeta un dernier regard à la silhouette solitaire debout sur le champ de bataille.

Shakira n'avait pas cessé d'envoyer éclair sur éclair de lumière meurtrière contre Matthieu. Chaque fois que l'un d'eux explosait, un trou se creusait dans le sol et une gerbe de terre jaillissait dans les airs, mais aucun ne l'atteignit.

Le ciel s'assombrissait et le gémissement du vent était devenu perçant.

— Nous avons combien de temps ? demanda Delain.

— Moins de trois minutes, répondit Gawl.

Les deux hommes enfourchèrent leurs montures et franchirent au grand galop la porte principale en direction de Stewart Vale.

Le premier claquement de tonnerre fit frémir les mercenaires et les créatures. Il avait l'air d'avoir explosé juste au-dessus de leurs têtes. Ils se rendaient compte que Shakira et Matthieu étaient engagés dans une lutte titanesque. Les éclairs de lumière qu'elle projetait contre lui explosaient en morceaux de terre gigantesques et propageaient des ondes de choc dans le sol. Les commandants avaient depuis longtemps cessé de presser leurs troupes d'avancer. Tous regardaient avec fascination le déroulement de ce duel mortel.

Matthieu Lewin bougea enfin. Épuisé par ses efforts des journées précédentes, il sentait ses forces diminuer. C'était maintenant ou jamais.

Quelque part, dans une caverne depuis longtemps oubliée construite par les ancêtres de Matthieu Lewin, l'aiguille d'une jauge remua. Animée pour commencer d'un mouvement sporadique, elle s'équilibra et commença à monter. À deux cents mètres du complexe principal, une série de lumières orangées qui montaient le long de la colonne centrale des Anciens augmenta subitement d'intensité. Le cristal géant qui émergeait du sol non loin de l'observatoire et disparaissait à travers le plafond prit une vilaine teinte rouge qui repoussait les ténèbres avoisinantes. Au bout d'une minute, une deuxième jauge entra en action, puis une troisième, au fur et à mesure que Matthieu sortait davantage de pouvoir de lui-même, et qu'un halo lumineux l'enveloppait.

Au début, le frémissement se perçut à peine.

Puis les Vargothans et les Orlocks le ressentirent. Déconcertés, ils interrompirent leurs conversations pour regarder l'autre côté de la vallée.

Quelques secondes plus tard, un deuxième tremblement parcourut le sol.

Le suivant fut plus puissant que les deux premiers. À trois kilomètres de là, Delain et Gawl sentirent la vibration se propager sous terre. Ils se tournèrent vers Balengrath.

Quand les arbres bordant la vallée commencèrent à basculer, personne sur le terrain ne parvint à comprendre ce phénomène. Quelques mercenaires voulurent retourner à la rivière, mais leurs commandants leur donnèrent l'ordre de ne pas bouger. Le tremblement se transforma en grondement, puis un rugissement phénoménal sembla surgir des entrailles de la terre.

Matthieu Lewin laissa tomber son bouclier et tomba à genoux, tête baissée.

Shakira était presque folle d'allégresse. Elle pensait que l'humain n'avait plus de ressources.

— Victoire ! siffla-t-elle.

Matthieu releva alors la tête et soutint son regard.

De l'autre côté de la vallée, deux cristaux géants émergèrent du sol. Un éclair de lumière bleue jaillit de chacun d'eux et alla anéantir les armées orlock et vargothane. Au point d'impact des deux colonnes lumineuses, on avait l'impression que quelqu'un venait d'ouvrir la porte d'un fourneau gigantesque.

Aux extrémités est et ouest de la vallée, deux autres cristaux jaillirent. S'ensuivit une série de déflagrations éblouissantes qui se propagèrent à une vitesse vertigineuse en direction de Shakira. Elle n'eut même pas le temps de les voir arriver. La première l'oblitéra, tandis que Matthieu était projeté en arrière. Il heurta brutalement le sol.

Parmi les ennemis, les rares survivants restèrent pétrifiés sur place.

La violence des tremblements devint telle qu'hommes et Orlocks furent projetés à terre. Quand le sol de la vallée s'affaissa de plusieurs centimètres, des hurlements inhumains montèrent de leurs gorges. Il continua à s'effondrer et les cris mirent longtemps à se dissiper.

De retour à Balengrath, Delain, Gawl et Armand demeurèrent sans voix. À la place où se trouvait auparavant la vallée, s'offrait à présent à leurs yeux un profond canyon. La terre continua à gronder pendant un certain temps avant que le silence ne tombe sur Stewart Vale.

L'après-midi arrivait à son terme.

Épilogue

Devondale.

Cette année-là, le printemps fit une apparition prématurée à Devondale. La taille des glaçons qui dérivait sur la Westrey diminuait peu à peu, et ils finirent par fondre complètement. Des bourgeons apparurent sur les arbres et de nouvelles pousses vertes percèrent le sol des parterres de fleurs de la place.

Assis sous un chêne de la place du village, Matthieu relisait la dernière ligne de la lettre qu'il avait reçue le matin même. Elle était signée Akin Gibb. Son ami avait raccompagné Teanna en Nyngary. Il lui écrivait que la princesse se portait bien et que, selon les médecins, sa blessure était presque entièrement guérie. Elle réagissait avec une vaillance admirable à la perte de l'une de ses mains. Elle lui envoyait également ses amitiés et lui lançait une invitation.

Matthieu comprenait mal comment une princesse et un roturier avaient pu s'éprendre aussi sincèrement que Teanna et Akin, mais Teanna était loin d'être une femme ordinaire. De plus, lui était loin d'être expert dans le domaine amoureux. L'image de leur couple lui fit esquisser un sourire.

Lara et Bran jouaient ensemble sur la pelouse. Matthieu s'inclina contre le dossier du banc pour les observer.

Après la bataille, Gawl avait regagné sa bien-aimée Sennia en compagnie de Jeram Quinn, afin de mettre en place le système de tribunaux qu'il avait promis à son peuple. James était rentré au Mirdan. On avait appris, parmi d'autres nouvelles, qu'Edward Guy avait trouvé la mort au cours de la bataille.

Personne ne semblait savoir ce qu'il était advenu de Rowena.

Colin Miller avait trouvé sa dernière demeure derrière l'église. Delain avait assisté à ses obsèques. Matthieu se faisait un devoir de se rendre sur sa tombe chaque fois qu'il venait en ville. Lara aussi, qui ne manquait jamais de la fleurir. Lors de leur dernière visite, Bran et elle avaient déposé deux lettres sur la sépulture de Colin. Ni l'un ni l'autre ne lui en avaient confié leur contenu, et il n'avait pas cherché à le connaître.

Daniel Warren était également revenu à Devondale pour se remettre de ses blessures, au moins pendant un certain temps. Delain lui avait confié la charge de construire un nouvel observatoire d'astronomie à Anderon. Plus de deux ans seraient nécessaires à la concrétisation de ce projet. Il leur avait écrit

qu'il avait pris une maison en ville et qu'il commençait à se familiariser avec Anderon. Comme Teanna et Akin, il pressait Matthieu de venir lui rendre visite.

Frère Thomas et Ceta s'étaient mariés officiellement après la bataille. Guéri de ses blessures, le prêtre avait repris son ministère à l'église du village. Il s'était même remis à enseigner l'escrime. De nombreux jeunes suivaient ses leçons. De temps en temps, Matthieu venait lui donner un coup de main. Jusqu'ici, Bran ne manifestait pas d'intérêt pour ce sport, mais rien ne pressait.

Lara finit par venir s'asseoir près de lui sur le banc et ils regardèrent leur fils exécuter des sauts périlleux sur la pelouse. Elle glissa la main dans la sienne et posa la tête sur son épaule.

Bran était un petit garçon en parfaite santé. Seul Matthieu savait que son fils était capable de faire fonctionner l'anneau. Quelques essais, un soir, ne lui avaient laissé aucun doute sur la question.

Comme l'avait prédit le Gardien, beaucoup de monde cherchait à le rencontrer. Certaines personnes désiraient obtenir une faveur, mais d'autres se contentaient de vouloir le connaître ou de lui demander conseil. Dans ce cas-là, il essayait toujours de se montrer efficace. La plupart avaient une attitude de déférence ; d'autres pas. Heureusement, les seconds appartenaient à une minorité distincte ou le craignaient trop pour insister quand il les renvoyait.

Matthieu replia la lettre d'Akin et la rangea dans sa poche. Par cette journée d'une agréable douceur, des promeneurs animaient la place. Des effluves de chèvrefeuille embaumaient l'air. Il inclina la tête en arrière et contempla le ciel azur, d'une pureté absolue, à travers l'entrelacs de branches. Bientôt, elles seraient couvertes de feuilles.

Un nouveau début, songea-t-il.

Il se rappela sa dernière conversation avec le Gardien. Un jour viendrait peut-être où il serait obligé de prendre la décision qu'ils avaient évoquée, mais, pour l'instant, il conservait le même point de vue sur l'humanité. L'optimisme l'emportait.

*Ainsi s'achève,
le cycle du Cinquième Anneau.*